REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IV - 1966

N[os] 1—2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît en quatre fascicules (deux à quatre livraisons) par an, totalisant 600 à 800 pages. Le prix d'un abonnement est de 120 lei. En Roumanie, les demandes d'abonnement peuvent être adressées aux offices postaux, aux agences de poste et aux facteurs. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 131 135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 30 pages dactylographiées, pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD EST EUROPÉENNES, Bucarest, raionul 30 Decembrie, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME IV - 1966

Nos 1—2

EDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de rédaction

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome IV 1966 N°s 1—2

SOMMAIRE

Mélanges

Chronique

Comptes rendus

LES ÉLÉMENTS LATINS DE LA LANGUE ALBANAISE

HARALAMBIE MIHĂESCU

I

Depuis l'ouvrage classique de Johann Georg von Hahn, qui représente le premier essai scientifique sur la langue albanaise [1], les recherches consacrées aux éléments latins de cette langue ont enregistré, pendant plus d'un siècle, d'insignes progrès, mais sans aboutir encore à des conclusions d'ensemble définitives. Avant d'entreprendre une étude comparative détaillée, le jeune Hugo Schuchardt affirmait en 1868 que les ancêtres des Albanais avaient subi l'influence latine d'une source très proche du latin qui est à l'origine de la langue roumaine [2]. Puis l'idée que les éléments latins de l'albanais seraient étroitement liés à ceux du roumain s'est répandue facilement et a persisté jusqu'à nos jours sous la plume de maints savants de marque. Les études de Franz Miklosich accrurent nos connaissances de l'influence latine en albanais[3] et une bonne contribution sur les commencements de la romanisation de l'Albanie fut donnée par Georg Zippel [4]. Plus tard, Gustav Meyer ayant réuni de riches matériaux, examina attentivement le lexique et la morphologie [5] et publia en 1891 le premier dictionnaire étymologique de la langue albanaise [6]. Dans sa brève synthèse parue dans le *Grundriss der romanischen Philologie*, il exagéra visiblement l'importance de l'élément latin, allant jusqu'à considérer l'albanais comme « une langue mixte, à demi romane » « eine halb-

---

[1] J. G. von Hahn, *Albanesische Studien*, I—III, Jena, 1854.

[2] H. Schuchardt, *Vokalismus des Vulgarlateins*, Leipzig, 1868, III, p 46 : « ...das Albanesische aus einer, jener an der untern Donau nachstverwandten Mundart bereichert wurde ».

[3] F. Miklosich, *Die romanischen Elemente im Albanesischen*, Wien, 1871 (« Denkschriften der Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse », XX) .

[4] G. Zippel, *Die romische Herrschaft in Illyrien bis auf August*, Leipzig, 1877.

[5] G. Meyer, *Albanesische Studien*, I—V, Wien, 1883—1896 (« Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften », CIV, CVII, CXXV, CXXVII, CXXXIV) ; *Der lateinische Einfluß auf die albanesische Formenlehre*, dans : *Miscellanea di filologia e linguistica in memoria di N. Caix e di U.A. Cavello*, Firenze, 1886, p. 103 et suiv.

[6] G. Meyer, *Etymologisches Worterbuch der albanesischen Sprache*, Strassburg, 1891.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV. 1–2. p 5–33. BUCAREST. 1966

romanische Mischsprache »)[7]. Cette affirmation fut omise dans la 2e édition parue en 1904—1906. Mais la croyance au caractère indo-européen de la langue albanaise prit corps graduellement pour triompher définitivement avec les recherches de Holger Pedersen, qui a démontré qu'une bonne partie de la prétendue influence latine est en fait de provenance autochtone [8]. Cet érudit ayant tenu compte du parallélisme albano-roumain et situé la question dans le cadre plus ample des langues indo-européennes, a abouti à la conclusion que la langue latine a peu modifié le système linguistique des ancêtres des Albanais : elle a laissé des traces dans le domaine de la formation des mots et notamment dans le vocabulaire, mais sans affecter la morphologie et la syntaxe [9].

Se fondant sur quelques parallélismes lexicaux de l'albanais, du néogrec, du serbo-croate et du roumain, Gustav Meyer (suivi par Wilhelm Meyer-Lubke) continua de croire à l'existence des traits convergents du latin « balkanique » [10]. La prétendue unité fut défendue par Mateo Bartoli, qui lui rechercha des ramifications jusque dans l'Italie méridionale et la Sardaigne [11]. Ce savant a mis en évidence les archaismes communs, poussé qu'il était peut-être par l'illusion que le rapprochement géographique constituerait une preuve à l'appui d'une étroite parenté génétique, mais il n'a pas insisté suffisamment sur les différences du roumain et du dalmate, ni n'a étudié les innovations qui séparent le roumain des dialectes italiens du sud et de la langue sarde. Et puis, l'idée de l'unité a eu besoin d'un motif et c'est ce qui a engendré l'hypothèse forcée que les éléments latins du roumain et de l'albanais se sont développés sur un fonds ethnique et linguistique commun [12]. Elle a été partagée, entre autres, par Gustav

---

[7] G Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanesischen*, dans : *Grundriß der romanischen Philologie* herausgegeben von Gustav Grober, Strassburg, 1888, I, p. 805.

[8] H. Pedersen, *Die albanesischen l-Laute*, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1893, p. 535—551 ; *Das albanesische Neutrum, ibid* XXXIV, 1895, p 283—291 ; *Die Gutturale im Albanesischen, ibid.* XXXVI, 1898, p. 277—340 ; *Albanesische Texte mit Glossar*, Leipzig, 1895, 207 p. (« Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der Sachsischen Gesellschaft der Wissenschaften »).

[9] H. Pedersen, « Kritischer Jahresbericht uber die Fortschritte der romanischen Sprachen und Literaturen », IX, 1, 1905, p. 212 : « Der lateinische Einfluß auf die albanesische Flexion ist also Null Dagegen ist der Einfluß auf die Wortbildung nicht gering ».

[10] G. Meyer, *Die lateinischen Elemente im Albanesischen* neubearbeitet von W. Meyer-Lübke, dans · *Grundriß der romanischen Philologie* herausgegeben von Gustav Grober, Strassburg, 1904—1906, I², p 1039 : « Das lateinische Element im Albanesischen bildet mit dem Rumanischen auf der einen, dem vegliotischen und den lateinischen Elementen des Serbokroatischen und des Neugriechischen auf der andern Seite das Ostromanische ».

[11] M Bartoli, *Das Dalmatische. Altromanische Sprachreste von Veglia bis Ragusa und ihre Stellung in der Apennino-balkanischen Romania* Akademie der Wissenschaften, Wien, 1906 (Schriften der Balkan-Kommission. Linguistische Abteilung, 4)

[12] Dr. Pekmezi, *Grammatik der albanesischen Sprache* (*Laut- und Formenlehre*), Wien, 1908, p 34 : « In der Umformung dieser lateinischen Elemente, sowie ihrer Bedeutungsverschiebung stimmt das Albanesische recht auffallend mit dem Rumanischen (Ostromanisch) uberein, was auf eine gemeinsame und gleichzeitige Entwicklung hinweist ; es beweisen das uberdies noch Worter die in erster Linie nur dem Albanesischen und Rumanischen eigen sind, weshalb man auf ein gleiches ethnologisches Substrat schließen zu mussen glaubte »

Weigand [13], Ion-Aureliu Candrea [14] et Petar Skok [15] et a servi parfois d'argument pour combattre la thèse du caractère autochtone des Albanais.

Le premier à avoir essayé une statistique systématique du lexique albanais d'origine latine fut Alexandru Philippide. L'ancien professeur de l'Université de Jassy utilisa à cette fin les dictionnaires étymologiques de Gustav Meyer et de Wilhelm Meyer-Lubke, ainsi que les contributions de Holger Pedersen et de Norbert Jokl et ne découvrit qu'un nombre relativement réduit de parallélismes avec la langue roumaine. Quelques-uns d'entre eux, considérés caractéristiques seulement de la latinité orientale, se sont par la suite avérés être des éléments répandus aussi en Occident [16]. Le savant roumain a émis l'hypothèse que les ancêtres des Albanais ont vécu plus au nord du territoire actuel de l'Albanie, dans une région relativement peu atteinte par la romanisation, et ont perdu de bonne heure le contact avec Rome : « Les Albanais ont été le moins soumis à la romanisation de tous les peuples de l'Est de l'Europe et de tous ces peuples, c'est sur eux que cessèrent tout d'abord d'influer les agents romanisateurs » [17].

D'importantes contributions à la connaissance du lexique albanais d'origine latine ont encore été apportées par Norbert Jokl [18], Max Vasmer [19], Theodor Capidan [20], Henrik Barić [21], Carlo Tagliavini [22] et surtout Eqrem Çabej [23]. Ce dernier a résumé critiquement les résultats des recherches de ses prédécesseurs ; il y a ajouté ses propres acquisitions et en a tiré des

---

[13] G. Weigand, « Balkan-Archiv », III, 1927, p 245 : « Die lateinischen Elemente des Albanischen und Rumanischen sind in so auffallender Übereinştimmung, daß sie unter gleichen kulturellen, ortlichen, sprachlichen Bedingungen entstanden sein mussen ».

[14] I. A. Candrea, *Limba albaneză în raporturile ei cu limba română*. Curs..., Bucureşti, 1930—1931, p. 136 . « Cuvintele de origine latinească au suferit în limbile română şi albaneză schimbari de sens identice, datorite poate în mare parte substratului autohton ».

[15] P. Skok, *Osnovi romanske lingvistike*, Zagreb, 1940, I, p. 132 · « Iz ovoga podatka moga za zaključiti da albanski latinizmi potječu iz istog vreba iz kojeg i rumunski jezik ».

[16] A. Philippide, *Originea românilor*, Iaşi, 1928, II, p. 631—694

[17] *Idem*, p. 770.

[18] N. Jokl, *Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung*, Wien, 1911 ; *Beitrage zur albanesischen Grammatik*, « Indogermanische Forschungen », XXXVI, 1916, p. 98—164, XXXVII, 1917, p 90—122 ; *Vulgarlateinisches im Albanischen*, « Zeitschrift fur romanische Philologie », XLI, 1921—1922, p. 228—233 ; *Linguistischkulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, 1923 ; *Balkanlateinische Studien*, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 195—217 ; « Revue internationale des études balkaniques », II, 1935—1936, p. 44—82 ; *Zu den lateinischen Elementen des albanischen Wortschatzes*, « Glotta », XXV, 1936, p. 121—134.

[19] M. Vasmer, *Studien zur albanesischen Wortforschung*, I, « Acta et commentationes Universitatis Dorpatiensis. B Humaniora », I, 1, 1921, p. 1—71.

[20] Th Capidan, *Raporturile albano-române*, « Dacoromania », II, 1921—1922, p 444—554.

[21] H Barić, *Albano-rumanische Studien*, I, Sarajevo, 1919 , « Archiv za arbanašku starinu, jezik i etnologiju », I—IV, 1923—1926 , *O uzajamnim odnosima balkanskih jezika*, I *Ilirskoromanska jezička grupa*, Beograd, 1937 ; *Lingvističke studje*, Sarajevo, 1954 , *Albanisch, Romanisch und Rumanisch*, «Godišnjak. Balkanološki Institut » Sarajevo, I, 1957, p. 1—17

[22] C Tagliavini, *L'albanese di Dalmazia Contributi alla conoscenza del dialetto ghego di Borgo Erizzo presso Zara*, Firenze, 1937

[23] E. Çabej, *Studime rreth etimologjise së gjuhes shqipe*, « Buletin i Universitetit shteteror te Tiranes, seria shkencat shoqerore », XIV, 1960 — XVII, 1963 ; « *Studime filologjike* », 1964—1966 ; *Zur Charakteristik der lateinischen Lehnworter im Albanischen*, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 161—199.

conclusions de caractère général, lesquelles sont tout aussi nécessaires aux études romanes qu'à celles de balkanologie. Selon lui, les éléments latins de la langue albanaise occupent une position intermédiaire entre ceux du roumain et ceux du dalmate ; les ancêtres des Albanais ont entretenu des rapports aussi bien avec l'intérieur du continent qu'avec la mer Adriatique et l'influence de Rome a duré plus de sept siècles, entre le IIe siècle avant notre ère et l'établissement définitif des Slaves dans le Sud-Est de l'Europe.

Les divergences entre les érudits qui se sont occupés des éléments latins de l'albanais sont dues à l'insuffisance des matériaux et des instruments de travail dont on dispose, ainsi qu'à la connaissance encore relativement faible du processus de romanisation des territoires flanqués par l'Adriatique et le Pont Euxin. C'est ce qui nous pousse à reprendre l'examen de l'ensemble du lexique albanais d'origine latine afin d'en obtenir un supplément de précision dans le domaine de la stratigraphie et à propos de certaines questions de chronologie.

Le caractère archaïque de l'élément latin de l'albanais a été mis en lumière d'abord par W. Meyer-Lubke. Sa conclusion était qu'il représentait un stade linguistique plus ancien que n'importe laquelle des langues romanes. En revanche — selon lui — les parallélismes dans le domaine de la phonétique entre l'albanais et le roumain apparaissent bien plus faiblement qu'on ne l'avait cru auparavant, alors que les différences sont considérables [24]. Le maintien inaltéré des groupes *ce*, *ci* du latin dans les langues albanaise, dalmate et sarde du centre a été considéré comme une preuve de haute ancienneté par Max Leopold Wagner aussi, non qu'il aurait existé entre ces deux langues des liens directs et prolongés, mais elles se seraient développées dans des régions relativement isolées et ont conservé certains traits archaïques qui n'ont pas subsisté dans d'autres langues romanes [25]. Eqrem Çabej a attiré l'attention que le neutre latin s'est conservé en albanais : ce qui constitue également une preuve que l'influence latine a commencé de bonne heure, étant donné que dans le latin tardif

[24] W. Meyer-Lubke, *Rumanisch, Romanisch, Albanesisch*, « Mitteilungen des rumanischen Instituts an der Universitat Wien », I, 1914, p. 1—43. P. 32 : « Danach stellt... das lateinische Element im Albanesischen einen alteren Sprachzustand dar, als irgendeine der romanischen Sprachen » ; p. 42 : « Diese Zusammenhange im Lautsystem zwischen Albanesisch und Rumanisch erscheinen danach viel geringer als man fruher angenommen hatte : sie beschranken sich auf den namlichen Rhythmus und auf die Nasalvokale... Daneben stehen nun große Verschiedenheiten ».

[25] M.-L. Wagner, « Literaturblatt fur germanische und romanische Philologie », XXXIX, 1918, col. 126—132 ; *La lingua sarda. Storia, spirito e forma*, Bern, 1951, p. 115 : « Le concordanze... non provano nulla per l'esistenza di rapporti diretti..., ma sono, nelle due regioni, residui di uno strato lessicale arcaico il cui centro di irradiazione sarà stata la latinità dell'Italia meridionale ».

le neutre s'est raréfié de plus en plus et n'a laissé que de rares traces dans les langues romanes [26].

Aux acquisitions antérieures on peut adjoindre les considérations suivantes dont il résulte que certains éléments latins de l'albanais sont plus anciens que ceux correspondants de la langue roumaine ou des autres langues romanes.

Le latin *cingula* « sangle » a pénétré chez les ancêtres des Albanais à une époque plus ancienne, avec *-u-* non syncopé (aujourd'hui *qingëlë*) tandis que dans les langues romanes a persisté la forme syncopée *cingla* et en roumain sa métathèse, c'est-à-dire **clinga* > *chingă*. Certains emprunts latins de l'albanais ont à la base des formes simples et le roumain n'a conservé que leurs dérivés, ce qui dénote dans une certaine mesure soit un stade relativement plus évolué, soit un caractère plus populaire des éléments latins de la langue roumaine. *Os* a persisté dans l'albanais *vesh* « oreille », alors que toutes les langues romanes sont les continuatrices du diminutif *auricula*. *Par* « semblable » (pluriel *paria* « paire »), en albanais *par* « paire », est antérieur au dérivé *paricula*, tardivement attesté dans les sources latines [27] et hérité en roumain (*păreche*) et dans d'autres langues romanes. *Rete* « réseau, filet » a persisté dans l'albanais *rjet* et les langues romanes occidentales, mais le roumain *rețea* se tire du dérivé *retella*. Dans l'albanais *shpinë* « échine, dos » et la majorité des langues romanes occidentales a survécu *spina*, tandis qu'en roumain (*spinare*) et dans certains parlers rhéto-romans c'est le dérivé *spinalis* [28] qui a triomphé. L'adjectif *vescus, -a, -um* « faible, mal nourri » apparaît rarement dans les textes latins [29] : il a été hérité par endroits dans la Peninsule ibérique et est passé chez les ancêtres des Albanais (*veshkem* « je me flétris »), mais pour le roumain *veșted* « flétri, fané », il faut partir d'un dérivé hypothétique **vescidus*. La descendance de *vetus* « vieux » et de *veteranus* « vétéran » a, dans les langues romanes, la signification de « vieux, ancien ». Mais en latin, le sens de « vieux » de *veteranus* (*vetranus*) est apparu relativement tard. Chez les ancêtres des Albanais a pénétré l'adjectif *vetus, veteris* (*i vjetër*), alors qu'en roumain, langue formée sur des territoires de frontière de l'empire, c'est *vetranus* « vieux » qui s'est maintenu.

Quelques emprunts latins de l'albanais trahissent des caractères archaiques en comparaison aussi avec les langues romanes occidentales. Il a existé en latin des formes parallèles : *caries, caria* « putredo lignorum,

---

[26] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 167.

[27] J. F. Niermeyer, *Mediae latinitatis Lexicon minus. Lexique latin médieval — français/anglais.* Brill, Leiden, 1954—1965, p. 764 : *damus terras cultas... ad duos pariculos de boves*, dans le sud de la France, vers l'an 1072.

[28] *Corpus glossariorum Latinorum*, Leipzig, 1888—1923, III, p. 394, 67 : *rachis spinalis*.

[29] A. Ernout, A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 4e éd., Paris, 1959, p. 728.

carrie, pourriture ». La première forme était courante dans les textes littéraires et elle a survécu en albanais (*qere*) ; la seconde, à peine attestée au VI[e] siècle, s'est maintenue dans les langues romanes (en roumain *carie*), tandis que *caries* n'a pas laissé de trace chez les peuples romans [30]. Les ancêtres des Albanais ont reçu la forme plus ancienne *facies* > *faqe* « face », de même que certaines langues romanes occidentales, mais le roumain a hérité de la forme plus récente *facia* (*faţă*)[31]. Le latin *cepa* « oignou » a survécu en albanais (*qepë*) et dans certaines langues romanes (*ceapă* en roumain) tandis que d'autres langues romanes ont préféré un dérivé **cepúlla* (it. *cipolla*), même dans des régions conservatrices comme la Sardaigne et la Dalmatie. Ainsi donc, les ancêtres des Albanais ont vu ordinairement pénétrer dans leur langue des mots de la langue commune et non pas des diminutifs d'origine populaire. C'est ce qui s'est également produit avec *truncus* (*trunk* « tronc »), devant **trunculus*, hérité par le roumain (*trunchi*) et en espagnol (*troncho*). D'autres mots abstraits de grande circulation comme *fides*, *liber*, *veritas* et *voluntas* sont demeurés en albanais (*fei*, *lirë*, *vertete*, *vullnet*), alors que le roumain repose sur des créations relativement tardives : *credentia* > *credinţă*, *libertare* > *ierta*, *ad de verum* > *adevăr*, *voinţă* [32].

D'autres éléments latins qui ont pénétré en albanais ont pareillement un caractère manifestement archaique par comparaison avec la majorité des langues romanes. Le latin *capo*, *-onis* a persisté en albanais (*kapúa* « coq »), en Italie méridionale (*kapune*) et en Sardaigne (*kaboni* « coq »), c'est-à-dire dans des régions conservatrices, mais ailleurs c'est la variante plus récente (à géminée expressive) **cappo*[33] qui l'a emporté. Chez les Albanais est demeurée la forme neutre *cicer* « pois chiche » (*qiqer*), attestée depuis Plaute ; mais la plupart des langues romanes ont des dérivés du masculin *cicĕre* (en dialecte aroumain *ţeaţire*). Dans l'Italie méridionale, en roumain et en albanais, autrement dit dans des territoires isolés, a persisté *coctorium* « four » (*cuptor*, *koftor*). Le maintien de *coctorium* dans des régions conservatrices doit être mis en rapport aussi avec le propre de la culture matérielle de ces territoires, par rapport au reste de la Romania, où se sont développés d'autres formes de culture pour lesquelles

---

[30] Oribasius Latinus, *Syn.* VII, 2, p 133 : *caria lignorum.*

[31] W. Meyer-Lubke, *Romanisches etymologisches Worterbuch*, 3. Aufl., Heidelberg, 1935, n° 3130. Abrévié REW

[32] C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, 1950, p. 65 cite un supposé **credentia*, intéressant parce que contrastant avec *fides* Le mot peut être débarrassé de l'astérisque, car il est fréquemment attesté dans les sources médiévales à partir du IX[e] siècle et a de nombreux parallélismes en *-entia*, comme *maerentia* « fâcherie », mécontentement, *merentia* « mérite », *oboedientia*, *observantia*, *offerentia*, *parentia*, *poenitentia*, *praevidentia*, *recredentia*, *sufferentia*, etc Niermeyer, p. 280.

[33] Ernout-Meillet, p 98

furent choisis aussi des noms particuliers[34]. *Manubrium* « poignée, manche », vieux mot attesté chez Plaute, a survécu en albanais (*merû*, articulé *mèruri*) et dans quelques dialectes italiens, mais en latin commun et dans la majorité des langues romanes c'est un terme rustique *manica* (en roumain *mînecă*) [35] qui s'est imposé. En roumain (*lăurușcă*), en albanais (*larushke*), en Italie centrale et en Sardaigne a persisté *labrusca* « vigne sauvage, fruit de la vigne sauvage », mais dans le reste de la Romania c'est *lambrusca*, création secondaire, qui s'est imposé. Il en est de même de *pepo*, *pepĭnis*, « sorte de gros melon » maintenu en roumain (*pepene*) et en albanais (*pjeper*, *pjepen*), tandis que le toscan *popone* et le vieux français *popon* dérivent d'une forme latine plus récente (*pepo*, *-ōnis*)[36]. L'adjectif *vitricus* « du parâtre » a survécu en sarde, en albanais (*viterk*, *vitrek*) et en roumain (*vitreg*), mais en Occident c'est *filiaster* qui s'est imposé. En latin la forme *vomis* « soc de charrue » était antérieure à la forme *vomer*, refaite sur les cas obliques. La forme plus ancienne *vomis* a pénétré chez les ancêtres des Albanais (guègue, *umb*, *um*), mais sans laisser de traces dans les langues romanes qui ont seulement hérité la variante plus récente *vomer*[37].

A la différence du roumain qui a vu persister ou se développer par une voie indépendante des composés de *ad-*, *ex-*, *in-*, les éléments latins de l'albanais nous renvoient à une phase plus ancienne de la langue latine, caractéristique notamment de la langue littéraire de la fin de la République. Le latin *colare* « glisser » a donné en albanais *kullonj*, tandis que le roumain *a strecura* part du composé *extracolare* ou peut-être *transcolare*. En albanais persiste le classique *renovare* (*arnonj*) et le roumain connaît aujourd'hui un dérivé de l'adjectif *nou* < *novus*, à savoir *a înnoi*. On rencontre encore en albanais d'autres mots courants en latin classique, tels *ruinare* > *rrënonj*, *salvare* > *shelbonj*, *sanare* > *sheronj*, *turpis* > *tirp* « honte », *via* > *vi*, *vije*, alors que le roumain a sélecté pour les notions correspondantes des termes populaires ou métaphoriques comme *extricare* > *a strica* « détruire », **excappare* > *a scăpa* « s'enfuir », **rosionem* > *rușine* « honte », *callis* > *cale*, « voie »[38]

[34] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 195—196.

[35] W Meyer-Lubke, REW, 5333.

[36] *Idem*, 6395.

[37] Ernout—Meillet, p. 752.

[38] Cuvîntul *tricae*, *-arum* « riens, vetilles, embarras, ennuis » était usité dans des cercles de famille *Extricare* « tirer d'embarras, débarrasser, dégager » apparaît d'abord chez Columelle (III, 11, 3), puis dans les glossaires (CGL IV, 340,6 *extricavit profligavit*; IV, 382,2 *prostravit profligavit extricavit*), dans les glosses de Reichenau (*extricat . effugat, depellat*, K Hetzer, *Die Reichenauer Glossen. Textkritische und sprachliche Untersuchungen zur Kenntnis des vorliterarischen Französisch*, Halle, 1906, p 173) et dans les textes médiévaux (J H. Baxter — Ch Johnson, *Medieval Latin world-list from British and Irish sources*, Oxford, 1934, *s. v*). *Roseus* a donné en roumain *roș*, et un supposé **rosio*, *-onis* a pu prendre naissance en latin. *Cappa* « chape » apparaît dans les textes tardifs **Excappare* signifiait « retirer son habit et s'enfuir ». En italien, *scappare* « fuir, s'enfuir » est attesté du XIVe siècle. Le roumain *a scăpa* apparaît comme transitif et intransitif

Les éléments latins de l'albanais peuvent être rangés en quatre catégories : 1. mots latins de large circulation conservés en albanais, en roumain et dans les langues romanes occidentales ; 2. éléments latins communs à l'albanais et aux langues romanes occidentales ; 3. éléments latins conservés seulement en roumain et en albanais et 4. éléments latins n'ayant subsisté qu'en albanais.

La première catégorie est aussi la plus abondante. Elle compte un total de 270 éléments :

armissarius — *harmeshuar* « étalon », roumain *armăsar*, dans le parler de Bitti du centre de la Sardaigne *armissariu* [39] ;

aer — *ajër*, *ajr*, roum. *aer*, vieux italien *aire*, fr. *air*, etc. ;

aera de l'accusatif grec ἀέρα — *erë* « air, vent », it. *aria*, log. *aera*, etc. ;

aeramen — *rrem*, gnègue *rremb* « cuivre », roum. *aramă* ;

aestimare — *çmonj* « estimer, faire le prix, apprécier », roum. *pietre nestimate* « pierres précieuses » ;

**aiunare* (*ieiunare*) — *agjëronj*, *agjironj* « jeûner », roum. *ajuna*, esp. *ayunar* ;

altare — *lter* « autel sur lequel on brûle les offrandes », roum. *altar* ;

amĭta — *emtë*, *ëmtë* « sœur du père, tante paternelle », roum. *mătușă* (de *amĭta* + suff. *-ușă*) ;

angelus — *engjëll*, *ëngjell* « ange » ; roum. *înger* ;

angustus — *i ngushtë* « étroit, serré », roum. *îngust* ;

Aprilis — *prill* « le mois d'avril », roum. *prier*, dans le dialecte aroumain *Aprír*, *Prir* [40] ;

arcus — *ark* « arc », roum. *arc* ;

arena — *rëre* « sable », vieux roumain et aroumain *arină* ;

argentum — *ergjent*, *ërgjent* « argent », roum. *argint* ;

arma — *armë* « arme », roum. *armă* ;

**ascla* (*assula*) — *ashkë ashqe* « cojeau, rognure », roum. *așchie* [41] ;

asper — *i ashpër* « âpre », roum. *aspru* ;

Augustus — *gusht*, roum. *august*, fr. *août* ;

aurum — *ar* « or », roum. *aur* ;

avunculus — *unq* « oncle », roum. *unchi* ;

axungia — *ashung* « graisse pour essieu », roum. *osînză*, aroum.

---

[39] M.-L. Wagner, *Dizionario etimologico sardo*, Heidelberg, 1957, I, p. 144 : « L'esistenza delle forme con *r* nel centro dell'Isola attesta l'autenticità della forma ». *Armessarius* apparaît dans des textes tardifs : *Lex Salica* 38,2 , *Formulae Bituricenses*, 15, p. 175, 17, années 764—765.

[40] T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân general și etimologic*, Bucarest, 1963, p. 122.

[41] Dérivé de *assis* « ais » — *assula* et *astula* (issu sans doute d'une prononciation **assla*, d'où **astla*, *astula*), Ernout — Meillet, *op. cit.*, p. 51.

usîndză, d'une forme latine *ausungia*, cf. gr. byz. ὀξούγγι [42].

balbus — i belbër « bégue », roum. *bîlbîit*;

baptizare — pagezonj « baptiser », roum. *boteza*, aroum. *pătedzare* [43];

braca, bracae — brekë « braies, pantalon », roum. *îmbrăca* « vêtir, habiller», *desbrăca* « déshabiller »;

bruma — brymė « frimas, gelée blanche », roum. *brumă*;

bubalus — buall « buffle », roum. *bour* « zimbru »[44];

bulla — bulė « germe, bouton, bourgeon », cf. roum. *bulbuc* « bulle d'air qui se forme à la surface »;

buttis — but, bute « petit vase », roum. *bute* « petit tonnèau »;

caballarius — kaluar « cavalier », roum. *om călare* de *homo caballaris*, attesté dans les inscriptions de l'Afrique;

caballus — kal « cheval », roum. *cal*;

caelum — qiell « ciel », roum. *cer*;

calamus — kallm « roseau », roum. *carămi* « Leiterstangen »[45];

camba, gamba — kembe « pied, patte », roumain régional *gîmbez, agîmbez* « je suis de près, j'attrape, je prends »;

*cambiare, *excambiare—kėmbenj, shkembenj* « changer », roum. *schimba*;

camisia — këmishë « chemise », roum. cămeașă, cămașă, cămeșă;

cannapis, cannapa — kërëp, kërp « chanvre », roum. *cînepă*;

canis — qen, qën, « chien », roum, *cîne, cîine*;

cantare — këndonj « chanter », roum. *cînta*, vegliote *kantuor*;

capistrum — këpresh « harnais de tête, muselière », roum. *căpăstru*;

capo (*caponis*) — *kapua* « coq », roumain régional *căpun;*

capreolus — kapruell, kaprull, kapruall « chevreuil, chamois », roum. *căprior*;

caries, caria — qere « carie, pourriture », roum. *carie*;

carrum (pl. *carra*) — *qerrë* « chariot », roum. *car*;

carraria — karrarë « chemin, sentier », roum. *cărare* [46];

---

[42] A. Graur, « Romania », LVI, 1930, p. 105 *ausungia*; P. Skok, « Byzantion », VI, 1931, p. 373.

[43] E. Çabej, « Studime Filologjike », XIX, 1965, n° 1, p. 37 pour le mot albanais « il subsiste pourtant des difficultés d'ordre phonétique »; le mot roumain dérive d'un *battizare* attesté au IIIe siècle dans l'*Itala* et chez Cyprien, cf. *Thesaurus linguae Latinae*, II, col. 1720, 39—50.

[44] *Bubalus* dans les langues slaves, v. P. Skok, *Festschrift fur Max Vasmer*, Berlin, 1956, p. 510—512.

[45] S. Pușcariu, « Dacoromania », I, 1920—1921, p 225.

[46] ThLL III, 497 atteste seulement *carrarius* « charpentier ». Le mot roumain *cărare* peut dériver aussi de *carralis* « voie carrossable » rencontré dans des sources tardives. A. Uddholm, *Formulae Marculfi Etudes sur la langue et le style*, Uppsala, 1935, p 192 (Suppl. I, p. 107,17 *de carrale evectione*, années 688—732); B. Lofstedt, « Archivum Latinitatis medii aevi », XXIX, 1959, p. 55 *carrale* « Weg » dans *Diplomatica española del periodo Astur*, éd. A. Floriano, Madrid, 1949—1951, p. 28 *per carralem antiguum* (an 818), p 164 *de alia parte de carral* (an 900); Niermeyer, *op. cit*, p. 147 *inter duos carrales*, après Beyer, UB. Mittelrh. I, n° 447, p. 507 (an 1121). Le mot albanais manque chez A. Leotti, *Dizionario albanese-italiano*, Milano, 1936 : il pourait être un emprunt au dialecte aroumain.

carricare, *incarricare* — *ngarkonj* « charger », roum. *încărca* ;

carta, *charta* — *karte* « papier, lettre, livre », roum. *carte* ;

castanea — *geshtenjë* « châtaigne », aroum. *căstîn'e*, megl. *căstin'ă* ;

castigare — *ndeshkonj* « punir, châtier »[47], roum. *cîştiga* « gagner » ;

cepa — *qepë* « oignon », roum. *ceapă* ;

cerrus — *qarr* « cerre, sorte de chêne », roum. *cer*, aroum. *ţer* ;

certare — *qertonj* « réprimander, gronder », roum. *certa* ;

christianus — *keshterë*, *kershtere*, *krishterė* « chrétien », roum. *creştin* ;

cingula — *qingelë* « wollener Sattelgurt », roum. *chingă* < **clinga* ;

civitas (*civitatis*) — *qytet* « cité, ville », roum. *cetate* « ville, château » ;

coccum — *kokë* « tête, grain de blé, un fruit unique », roum. *coc* ;

coctorium — *koftor* « four, fournaise », roum. *cuptor*, aussi dans l'Italie de sud ;

cogitare — *kuitonj* « penser, méditer », roum. *cugeta* ;

cognatus, *cognata* — *kunat*, *kunatė* « beau-frère, belle-soeur », roum. *cumnat*, *cumnată* ;

colare — *kullonj* « filtrer », roum. *cura* ;

collare — *kular* « pièce de bois qui fait partie du jong », roum. *colări* ;

colostrum — *kulloshter*, *kulloshtre*, « premier lait après la délivrance », roum. *coraslă*, *curastă*, *culastră* ;

communicare — *kungonj* « donner la communion », roum. *cumineca* ;

computare — *kupetonj* « comprendre, sentir », roum. *cumpăta* ;

computus — *kumt* « nouvelle, message », roum. *cumpăt* ;

consobrinus — *kusheri* « cousin », aroum. *cusurin*, vegliote *kosobrain* ;

contra — *kunder*, *kundre* « contre », roum. *către* « vers » ;

corda — *kordheze* « petite corde », roum. *coardă* ;

corona — *kurorė* « couronne », roum. *cunună* ;

corvus — *korp*, *korḅ* « corbeau », roum. *corḅ* ;

cossus — *koshez* « oestre », roum. *coş* (*pe obraz*) ;

cotoneum — *ftua*, *ftue* « coing », roum. *gutuie*, aroum. *gutun'e*[48] ;

cottidiare, *cottizare* — *kuxonj*, *guxonj* « oser », roum. *cuteza*[49] ;

coxa — *kofshe* « cuisse, hanche », roum. *coapsă* ;

cratis — *gratë* « siège, endroit, plafond, clayonné », roum. *gratie* « claie, treillis, herse », it. *grata*[50].

crista — *kreshté* « crête », roum. *creastă* ;

crux (*crucis*) — *kryq*, *kryqe* « croix », roum. *cruce* ;

---

[47] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 168, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 4, p 86—87, 110—111.

[48] A. Graur, « Bulletin linguistique », IV, 1936, p. 1936, p. 84—87 suppose pour la variante roumaine *gutăie* **cotanea*, **gotanea*.

[49] *Cottidiare*, cf. *cottidie*, CGL V, 186,3 *cottidiantes* : *assiduantes* ; *cottizare*, gr. κοττίζειν « jouer aux dés », CGL V, 264, 39 ; 438,32

[50] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 3, p 73 : « Pourtant, la voie de l'emprunt — latin directe ou italien du nord — reste incertaine ».

cubitus — *kut* « coude, articulation du bras », roum. *cot* ;

cucurbita — *kulte* « calebasse » [51], roum. *cucurbetă*, aroum. *curcubetă* ;

culmen — *kulm* « partie supérieure, sommet », roum. *culme*, aroum. *culmă* ;

cuneus — *kuj* « coin a fendre le bois », roum. *cui* ;

cuppa — *kupė* « coupe », roum. *cupă* ;

curare — *qeronj*, *qironj* « nettoyer, purifier », roum. *cura* ;

curtis — *curt* « cour », roum. *curte*, vegliote *korte*, ngr. κοῦρτα [52] ;

cyma — *qimė* « enflure, cangrène, ulcère », roum. *ciumă* ;

damnum — *dem*, *dam* « dommage, perte, dépense », roum. *daună* ;

debitor (*debitoris*) — *detuor*, *detuar* « débiteur », *detores* « redevable »,[53] roum. *dător* ;

desiderare — *dëshironj*, *dėshėronj* « désirer », v. roum. *deșidera* ;

Diana — *zanė*, *zerë* « muse », roum. *zînă* ;

directus — *i drejte* « droit, direct », roum. *drept* ;

dolere — *përdellenj* « pardonner, avoir pitié », roum. *durea* ;

dolor (*doloris*)—*dulljë* « douleur » (chez Buzuku) [54], v. roum. *duroare* ;

durare — *duronj*, *deronj* « souffrir, tolérer, résister », roum. *dura* ;

ericius — *iriq* « hérisson », roum. *arici* ;

**excloppus* — *i shqep* « boiteux », roum. *șchiop* ;

facies, *facia* — *faqe* « face », roum. *față* ;

factura — *fytyrė*, *ftyrë* « face, aspect, forme » [55], roum. *făptură* ;

familia — *femijë* « fils, famille, postérité », v. roum. *fămeae*, aroum. *fămeal'e* ;

fascia — *fashqe* « bande, bandelette d'étoffe », roum. *fașă* ;

fasciola — *fqolle* « filasse de chanvre, quenouillée », roum. *fășioară* ;

februarius — *fruar*, *fruer* « février », roum. *făurar* ;

femina — *femën*, *femërë* « féminin », roum. *famen*, aroum. *feamin* ;

ficus — *fik* « figue », aroum. *hic* « figuier », *hică* « figue » ;

* *filianus* — *fiján* « filleul », roum. *fin*, aroum. *hil'in*, croate *piljan*, slovène *pilun*, corse *fiyano*, napolitain *fil'ano* : mot ecclésiastique qui semble avoir eu comme centre d'irradiation le diocèse d'Aquilée [56] ;

---

[51] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, n° 1, p. 96. « Emprunt latin resté inaperçu jusqu'à présent : ou d'un **cuculbita* pour *cucurbita*, ou d'un **kurte* provenant de *cucurbita* ».

[52] P. Skok, « Starohrvatska Prosvjeta », n. s II, 1928, p 3—13.

[53] E. Çabej, « Buletin Tirana », XV, 1961, n° 2, p. 72 : « Le reflet direct du mot latin est cependant *detuor, detuar, detores* représentant un élargissement en *-es* comme dans *kalorės* « chevalier » face à *kaluar*, chez Buzuku *kaluor* ». La forme élargie est employée plutôt en fonction de substantif, la simple en fonction d'adjectif, « redevable ».

[54] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 168.

[55] N. Jokl, « Archivum Romanicum », XXIV, 1940, p. 120—121.

[56] M Meyer-Lubke, « Mitteilungen des Instituts fur rumänische Sprache an der Universität Wien », I, 1914, p. 5 ; C. Battisti, *Avviamento allo studio del latino volgare*, Bari, 1950,

filiaster — *thjeshtër*, *fjeshtër* « beau-fils », roum. *fiastru* ;
filum — *fill* « fil », roum. *fir* ; it. *filo*, fr. *fil* ;
floccus — *flok* « flocon de laine, cheveux », roum. *floc* ;
fraxinus — *frasher*, *frashën* « frêne », roum. *frasin* ;
frenum — *frë* « bride, frein », roum. *frîu*, aroum. *frîn* ;
fricare — *fërkonj*, *fajkonj*, « frotter, frictionner », roum. *freca* ;
frigere — *fërgonj* « rôtir, griller », roum. *frige* ;
fructus — *fryt* « fruit », roum. *fruct* ;
fundus — *funt* « fond, fin », roum. *fund* ;
furca — *furk*, *furkë* « fourche », roum. *furcă* ;
furnus — *furë*, *furrë* « four », aroum. *furnu* [57] ;
galbinus — *i gjelbër* « vert », roum. *galben* « jaun » ;
gallinacea — *gelasë* « fiente d'oiseau » [58], roum. *găinaț* = *gallinaceum* ;
gemere — *gjëmonj* « faire du bruit, sonner », roum. *geme* « gémir » ;
gens (*gentis*) — *gjint*, *gjind* « genre, espèce, gens », v. roum. *gint* ;
glans (*glandis*) — *lëndë*, *lënde* « gland du chêne », roum. *ghindă* ;
Graecus — *grek* « Grec », roum. *grec* ;
gutta — *gutë* « goutte », roum. *gută* ;
hora — *herë* « heure, temps », *një herë* « une fois », roum. *oară* ;
ilia — *ljë* « flancs, parties latérales du ventre », roum. *iie* ;
in alto — *i nalt* « haut », roum. *înalt*, *nalt* ;
incaballicare — *ngalkonj* « monter à cheval » [59], roum. *încăleca* ;
incarricare — *ngarkonj* « changer, embarquer », roum. *încărca* ;
ingannare — *ngënenj*, *gënenj* « imiter la voix d'autrui, se moquer de lui, gronder, duper », roum. *îngîna* [60] ;
insubulum — *shul* « ensouple, ensoupleau », roum. *sul* ;
invitare — *ftonj* « inviter », v. roum. *învita* ;
iocus, *ioca* — *gjogë* [61] « fée, fée dansante », roum. *joc* « jeu, danse » ;
iudicare — *gjukonj*, *gjykonj* « juger », roum. *judeca* ;
iudicium — *gjyq*, *gjiq* « justice, procès, tribunal » [62], roum. *județ* ;

---

p. 63 : « Ciò rende probabile l'esistenza d'un antica zona compatta che attraverso la diocèsi di Aquileia e arrivava al limite estremo orientale della chiesa romana » ; E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 1, p. 118 . « Derivation from Latin **filianus*, besides correct, faces some phonetic difficulties. It is a word of Church vocabulary which succeeded in becoming popular in only a part of Albanian ».

[57] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XXXVI, 1916, p. 138.

[58] H Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1895, p. 539.

[59] E Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 169.

[60] *Ingannare* manque dans ThLL, cependant VII, 1, 1515, 29—30 *ingannatura*, d'après CGL II, 582,40 *ingannatura sanna*, CGL IV, 359, 42 *latrat inridit gannat* ; *Reich Gl.*, 129, 523, 659 *inridebit . deganabit*, v K. Hetzer, *Die Reichenauer Glossen Textkritische und sprachliche Untersuchungen zur Kenntnis des vorliterarischen Franzosisch*, Halle, 1906, p. 38.

[61] N. Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p. 216.

[62] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 3, p. 75 : « Le sens du mot et le genre neutre conservé dans l'ancienne littérature indiquent comme fonte plutôt *iudicium* que *iudicem* ».

iurare — *pergjeronj* « jurer », roum. *jura* ;

iuvenca — *gjuvengë* « femme de mauvaise vie »[63], roum. *juncă* ;

labrusca — *larushkė*, *larushk* « lambruche, vigne sauvage », roum. *lăurușcă* ;

largus — *larg* « lointain ». roum. *larg* « large » ;

laudare — *lėvdonj* « louer, vanter », roum. *lăuda* ;

laus (*laudis*) — *laft*, *lavdė* « éloge, louange » ;

laurus — *lar* « laurier », roum. *laur* ;

laxare — *leshonj* « laisser, libérer », roum. *lăsa*, it. *lasciare* ;

lex (*legis*) — *ligj*, *ligje* « loi, religion », roum. *lege* ;

lepus (*leporis*) — *lepur*, *ljepur* « lièvre », roum. *iepure* ;

levis — *leh*, *i lehte* « léger, facile », roum. *ușor*, aroum. *lișor* (*levis* + le suffix -*ș* + -*or* ;

ligatura — *lyketyre*, *lyktyrė* « lien de paille »[64], roum. *legătură* ;

linum — *li* « lin », roum. *in*, aroum. *l'in* ;

lucta — *luftė* « lutte, combat », roum. *luptă* ;

lunter — *lunder*, *lundrė* « barque à faible tirant d'eau », roum. *luntre* ;

magister — *mjeshter* « artiste, maître », roum. *măiestru*, *măiastră* ;

malleus — *maj*, *majth* « maillet, marteau », roum. *mai* ;

mancus — *menk* « manchot, infirme de la main », roum. régional *mînc*[65] ;

mane « demain » — *menonj* « ajourner, retarder », roum. *amîna* = *ad mane* ;

manica — *mengë* « manche, manchette », roum. *mînecă* ;

Martis (*dies*) — *e marte* « mardi », roum. *marți* ;

Martius (*mensis*) — *mars* « mars », v. roum. *marț*. aroum. *marțu*[66] ;

masculus — *mashkull* « mâle », roum. *mascur* ;

masticare — *meshtekonem* « j'éclate en colère » roum. *mesteca* « mâcher, mêler » ;

matrix (*matricis*) — *metrik* « colique du bétail », roum. *mătrice* ;

mens (*mentis*) — *ment*, *ment* « raison, pensée, mémoire », roum. *minte* ;

meridiare — *mėrzenj*, *mėrcenj* « faire la sieste à midi », roum. (Oaș) *meridza*, aroum. *amiridzare* « se reposer à l'ombre pendant les heures chaudes de la journée (en parlant des moutons)[67] » ;

---

[63] E. Çabej, *ibid* : « Probablement du lat. *iuvencus* « jeune taureau », *iuvenca* « jeune génisse », avec un développement de sens comme *dose* « truie », *lope* « bouve », *shake* « chienne », etc. »

[64] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 2, p. 42 · « La présence du mot dans les deux dialectes principaux de l'albanais et la réflexion de l'*ū* (long) par *y* militent en faveur de l'origine latine, non italienne ». Cependant un emprunt du latin tardif.

[65] A Philippide, *op. cit.*, II, p. 647.

[66] T. Papahagi, *op. cit.*, p. 657.

[67] *Ibid.*, p. 94.

milia — *mije* « mille », roum. *mie* ;
milium — *mel* « mil, millet » [68], roum. *mei*, aroum. *mel'ĭŭ* ;
miserere —*mëshironj* « plaindre, prendre en pitié », v. roum. *mesereare* « pitié » ;
mors (*mortis*) — *mortje* « mort », roum. *moarte* ;
mucus — *myk* « humeur muqueuse, mucosité », roum. *muc* « morve » ;
mustum — *musht* « vin nouveau, moût », roum. *must* ;
notare — *notonj* « nager », roum. *înnota* [69] ;
nodus — *ne*, *nejë* « noed, bourgeon, nodosité », roum. *nod* ;
nonnus, **nunnus* — *nun* « parrain (au mariage) », roum. *nun* ;
noverca — *njerkë* « belle mère, marâtre », aroum. *nuearcă*, *nearcă* ;
numerare — *numeronj*, *nëmëronj*, « compter, dénombrer », roum. *număra* ;
orbus — *i verber*, *i verben* « aveugle », roum. *orb* ;
orphanus — *i varfen*, *i varfer* « orphelin », aroum. *oarfăn* ;
pax (*pacis*) — *paqe* « paix », roum. *pace* ;
palatium — *pëlas*, *pëllas* « palais, maison », v. roum. *păraț*, serbo-croate *polača*, *palača* [70] ;
palumbus, — *pellump*, *pellumb* « pigeon », roum. *porumb* ;
pantex (*panticis*) — *plenc*, *plendes* « trippes, panse », roum. *pîntece* ;
parare — *mbronj*, *mpronj*, *peronj* « parer, défendre », v. roum. *păra* ;
parens (*parentis*) — *print*, *perind* « père » [71], roum. *părinte* ;
Pascha — *Pashke* « Pâque », roum. *Paști*, it. *Pasqua* ;
passus — *pash* « pas, mesure de longueur », roum. *pas* ;
patire — *peshonj* « souffrir, supporter », roum. *păți* ;
pavo (*pavonis*) — *pagua* « paon », roum. *păun* ;
peccatum — *mëkat* « péché », roum. *păcat* ;
pensare — *peshonj* « peser », roum. *păsa*, *apăsa* ;
pepo (*pepinis*) — *pjeper*, *pjepen* « melon, jaune », roum. *pepene* ;
pergula — *pjergull*, *pjergullë* « avancée, appentis, balcon », aroum. *pergură* ;
**pettia* — *pjese* « pièce, portion », roum. régional *pîță* « viande » ;
pigritare — *pertonj* « être paresseux, hésiter », roum. *pregeta* ;
pila — *pillë*, *pille* « grand récipiant pour l'huile », roum. *piuă* ;
pinna — *pende* « plume », roum. *pană*, aroum. *peană* ;

---

[68] H. Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1895, p. 539 · « *mel* » « Hirse » ist wohl rumanisch ; aus dem lateinischen wurde man **mij* (vgl *femije* : *familia*) erwarten. A Philippide, *op. cit.*, II, p. 687 repousse l'idee de Pedersen et défend l'étymologie latine directe

[69] P. Skok, *Zum Vulgarlatein*, dans : *Miscellanea linguistica dedicata a Hugo Schuchardt*, Genève, 1922, p. 130—131 ; Ernout-Meillet, *op. cit*, p 443

[70] P. Skok, *Mélanges de linguistique offerts à Albert Dauzat*, Paris, 1951, p 303—304.

[71] E Çabej, « Lingua Posnaniensis », VIII, 1960, p 72—73.

piscis — *peshk* « poisson », roum. *pește* ;
placere — *pelqenj* « plaire », roum. *plăcea* ;
plaga — *plage* « coup, plaie », roum. *plagă* ;
**plopus (populus)* — *plep* « peuplier », roum. *plop* [72] ;
plumbum — *plump* « plomb », roum. *plumb* ;
pollicaris — *pulqer* « pouce », aroum. *pălicar* ;
pomum — *pemė* « fruit », roum. *poame* < *poma* ;
porrum — *porr* « poireau », roum. *por* ;
porta — *portė* « passage, porte », roum. *poartă* ;
posare (pausare) — *pushonj* « cesser, se reposer », v. roum. *păsa* « habiter » ;
praebyter — *prift* « prêtre », roum. *preot* ;
praeda — *pre* « proie », roum. *pradă* ;
primavera — *prendvere* « printemps », roum. *primăvară* ;
pullus, -a — *pule* « poule », roum. *pui* « poulet (du pluriel *pulli*) » ;
pulpa — *pulpe* « pulpă », roum. *pulpă* ;
puteus — *pus* « puits », roum. *puț* ;
quadragesima — *krėshme, kereshme* « carême », roum. *păresimi* [73] ;
quietus — *i qetē* « calme, lent », roum. *încet* ;
quod — *qe* « que », roum. *că* ;
radia — *reze, reze* « rayon », roum. *rază* ;
rarus — *i ralle* [74] « rare, isolé », roum. *rar* ;
ramus — *rremp* [75] « branche, rameau », roum. *ram* ;
rapere — *riep, rjep* « écorcer », roum. *răpi* « ravir, prendre de force » ;
rex (regis) — *regj* « roi », roum. *rege* ;
resina — *rreshinė, rreshirė* « résine », roum. *rășină* ;
rimare — *rremonj* « fendre, sonder, explorer », roum. *rîma* « fendre » ;
ripa — *rripe* « rive », roum. *rîpă* ;
rota — *rrote* « roue », roum. *roată* ;
salix (salicis) — *shelk, shelge*, roum. *salcie* « saule, osier » ;
sabucus — *shtok*, roum. *soc*, aroum. *săuc* « sureau » ;
sanctus — *i shent* « saint », roum. *sînt, sîn* ;
sanitas (sanitatis) — *shendet* « santé », roum. *sănătate* ;
sanitosus [76] — *i shendoshe* « sain, bien portant », roum. *sănătos* ;

---

[72] CGL III, 428,67 *poplus* ; 538,39 *puplu* , *Compositiones ad tingenda musiva* éd H. Hedfors, Uppsala, 1932, p. 145 *pluppi* ; G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris*, Tubingen, 1964, p 412, en Calabre (an 1124) ἄχρι τῶν πλούππων, dans le parler grec de Bova *pluppo*.

[73] Gregorii Turonensis, *Historia Francorum*, V, 4, p. 196,4 *erant enim dies sanctae quadragesimae*.

[74] H Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachforschung », XXXIII, 1895, p. 539.

[75] N Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, 1923, p. 18

[76] *Oribasius Latinus*, 421, 6, v. H. Morland, *Die lateinischen Oribasiusubersetzungen*, Oslo, 1932, p. 123.

scala — *shkallė* « échelle, marches d'escalier », roum. *scară* ;
scamnum — *shkamb*, *shkemp* « roche, trône », roum. *scamn*, *scaun* ;
scutum — *shqyt* « bouclier », roum. *scut* ;
serra — *sharre* « scie », aroum. *șară* ;
siccare — *thek* « sécher », roum. *seca* ;
signum — *shenj*, *shenjė*, *shènje* « signe », roum. *semn* ;
similare — *shembèllenj* « être semblable », roum. *semăna* ;
socius — *shok* « associé avec, époux », roum. *soț* ;
sors (sortis) — *short* « sort », roum. *soarte* ;
spissus — *i shpesh* « épais », aroum. *spes* ;
spatha — *shpatë* « épée », v. roum. et aroum. *spată* ;
* *stancus* — *i shtenk* « borgne », roum. *stîng* « gauche » ;
* *strambus* — *shtremp*, *i shtrembërë* « tordu, qui n'est pas droit », roum. *strîmb* ;
stratum — *shtrat* « lit, couche », roum. *strat* ;
strictus — *i shtrenjtë* « coûteux, avare », roum. *strîmt* « étroit, serré » ;
stringere — *shtrèngonj* « serrer, étreindre », roum. *strînge* ;
stuppa — *shtupë* « étoupe », roum. *stupă*, cf. *astupa*, *destupa* ;
surdus — *shurdh*, *i shurdher* « sourd », roum. *surd* ;
taurus — *ter* « taureau », roum. *taur* ;
tempus (temporis) — *tembl* « tempe », roum. *tîmplă* ;
* *tenda* — *tendë*, *tende* « toit de roseaux », roum. *tindă* ;
termen (terminis) — *qerm* « borne », roum. *țărm* ;
testa — *teshë* « chose, instrument, habit »[77], roum. *țeastă* « crâne » ;
timor (timoris) — *tmer* « crainte, peur », v. roum. *timoare* ;
torta — *torte* « anse », roum. *toartă* ;
totum — *dot* « du tout, aucunement », roum. *tot* ;
trifolium — *terfoj*, *terfojė* « trèfle », roum. *trifoi* ;
tristis — *trishtonj* « attrister », roum. *trist* ;
tufa — *tufë* « rameau touffu, feuillage », roum. *tufă* ;
turbare — *terbonj* « troubler, mettre en désordre », roum. *turba* « être pris de la rage, enrager » ;
* *turbulare* — *turbullonj*, *trubullonj* « troubler, agiter », roum. *tulbura* ;
turma — *trumë* « troupe, foule », roum. *turmă* « troupeau » ;
turtur — *turtull* « tourterelle », aroum. *turtură* ;
unctura — *yndyrė* « graisse », roum. *untură* ;
unguere — *nxinj* « oindre, colorer », roum. *unge* ;
venenum — *verer*, *vrer*, *vener* « poison », roum. *venin* ;
venire — *vinj* « venir », roum. *veni* ;

---

[77] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 197 : « eine interessante Bedeutungsentwicklung ».

ver (veris) — *verë* « été », roum. *vară* ;
versare — *vershonj* « verser, décharger, descendre », roum. *vărsa* ;
versus — *vjersh*, *vjershë* « vers, poésie », roum. *viers* ;
vesica — *fshikė*, *pshike*, *meshike* « vessie, ampoule », roum. *beșică* ;
vicinus — *fqinj* « voisin », roum. *vecin* < *vecinus* ;
virgo (virginis) — *virgjė* « vierge », roum. *vergură* ;
viridis — *i verdhė* « jaune, pâle », roum. *verde* « vert » ;
virtus (virtutis) — *vertyt* « force », v. roum. *vîrtute* ;
vitium — *ves* « défaut physique », roum. *învăța* < * *invitiare* ;
vītricus — *viterk*, *vitruk* « beau-père », roum. *vitreg* [78].

La seconde catégorie renferme 151 éléments latins absents de la langue roumaine, mais ayant laissé des traces dans les langues romanes occidentales. Certains d'entre eux reflètent le propre du climat et de la civilisation méditerranéenne ; d'autres représentent des innovations ou des échos tardifs qui n'atteignirent pas la Dacie ou qui y furent remplacés par des créations locales :

adorare — *adheronj*, *adhuronj* « adorer », terme ecclésiastique ;
amicus — *mik* « ami », vegliote *amaik* ;
amyndala — *mendull* « amande », log. *mendula*, v. prov. *amendola* [79] ;
anguilla — *ngjalle* « anguille », vegl. *angiola*, it. *anguilla* ;
Antonius — *Ndue* « Antoine », nom de saint vénéré au nord de l'Italie ;
arca — *arkė* « coffre, boîte, caisse », it. *arca*, fr. *arche* ;
armata — *rmate* « flotte », it. *armata* « armée », esp. *armada* « flotte » ;
balsamum — *balshem*, *balçëm* « baume », esp. pg. *balsamo* [80] ;
benedicere — *bekonj* « bénir », it. *benedire*, esp. *bendecir*, etc. ;
bestia — *bishė* « bête », engad. *beša* « mouton », v. pg. *besta* ;
calcaria — *kėlqere* « chaux », *kalekara*, *karkare* « four à chaux » (Italie) ;
calix (calicis) — *qelq*, *qelqe* « coupe, vase à boire », dalm. *cauko* ;
candēla — *këndelle* « cierge, chandelle », it. prov. esp. pg. *candela* ;
cannata — *kënatë* « sorte de vase ou de pot », it. du sud *kannata* ;
canosa (avis) — *kanushe* « cigogne », engad. *k'anuos* « gris, blond » [81] ;
**capreus* — *qeper*, *qepė* « sorte de binette » (ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les cornes du chevreuil), frioul. *k'abri* ;
captiare — *kapshonj*, *kafshonj* « moudre » [82], it. *cacciare*, fr. *chasser* ;

[78] C. Tagliavini, *Vitricus*, dans : *Mélanges Mario Roques*, Paris, 1952, III, p 255—264.
[79] E Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, n° 3, p 27 et 50.
[80] Idem, « Buletin Tirana », XIV, 1960, n° 4, p. 39 et 91.
[81] Idem, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 173.
[82] Le roumain *acăța*, *agăța* « suspendre » dériverait d'*adcaptiare* ou serait plutôt un mot autochtone, cf. I.I. Russu, *Limba traco-dacilor*, Bucureşti, 1959, p. 129.

castellum — *keshtiell* « château », it. *castello*, emprunt tardif ;
causa — *kafshė* « chose, énigme », vegl. *kausa*, v. logud. *casa*, it. esp. *cosa* ;
centrum — *qender* « coin », dalm. *kentra*, v. romain *centra* ;
centum — *qint*, *qind* « cent », vegl. *ćant*, log. *kentu*, frioul. *sınt* ;
cicala — *gjinkalle* « cigale », it. *cicala*, prov. *cigala* ;
cicer — *qiqer* « pois chiche », it. *cece*, prov. *cezer* ;
cimex (cimicis) — *çimke*, *qimke* « punaise », dalm. *kimak*, log. *kimige* ;
**cuplea (clupea)* — *kubel* « alose », esp. *chopa*, serbo-croate *kobla*[83] ;
cocceus — *i kuq* « roux », it. dialectal *kuoččė* « trigla corax »[84] ;
concha — *kungë* « abside », *konke* « velum templi » (chez Buzuku) ;
consilium — *keshill*, *keshılle* « conseil », prov. *coselh*, etc. ;
creare — *krijonj* « créer, inventer », log. *kriare*, prov. esp. pg. *criar* ;
crispus « crépu » — *kreshpėronj* « enrager », it. esp. pg. *crespo* ;
cyprum — *qiprë* « cuivre » ; cf. *cyprium aes* « le bronze de Chypre » ;
donare — *dhėronj*, *dhuronj* « donner », log. it. *donare*, etc. ;
draco (draconis) — *dragua*, *drangua* « dragon, animal fabuleux », it. *dragone*, prov. *dragó*, esp. *dragón* ;
dux (ducis) — *duqe* « anse de vase », vegl. *dauk*, v. fr. *doiz*[85] ;
ecclisia — *qishe*, *kishė* « église », it. *chiesa*, fr. *église* ;
ervilia — *ryllë*, *rille* « petite lentille », cat. *ervella*, pg. *ervilha* ;
examen — *shqeme*, *sheme* « essaim d'abeilles », it. *sciame*, engad. *sem*, etc. ;
fabrica — *farke* « forge », prov. cat. *farga*, esp. *fraga* ;
fabulare — *flas* « parler, dire », v. it. *favolare*, fr. *fabler*, pg. *falar* ;
falco (falconis) — *falkúe*, *fajkua* « faucon », v. it. *falcone*, prov. *faucó* ;
fallere — *fejenj* « manquer, errer, pécher », v. it. *fallere*, fr. *falloir* ;
**fallium* — *faj* « erreur, péché », v. it. *faglia*, v. fr. *faille*, prov. *falha* ;
fatum — *fat* « sort, destin », log. *fadu*, esp. *hado* ;
**fidare* — *fejonj* « fier, confier », it. *fidare*, prov. *fizar*, cat. esp. pg. *fiar* ;
fides — *fe* « croyance, religion, foi », vegl. *faid*, it. *fede*, prov. *fe* ;
**filicaria* — *fjer*, *fyer*, *thier* « fougère », cat. *falguera*, esp. *helguera* ;
fuscĭna — *fushnje*, *fuzhnje* « fourche, trident », it. *fiocina*, fr. *foêne* ;
gallus — *gjel* « coq », it. *gallo*, prov. *gal*, cat. *gall*, esp. pg. *gallo* ;
gaudium — *gas*, *gaz* « joie », v. fr. *joi*, prov. *gaug*, cat. *goig*, esp. *gozo* ;
glis (gliris) — *lir* « loir », it. *ghiro*, prov. *glire*, etc. ;

---

[83] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 1, p. 82 et 96.
[84] W. Meyer-Lubke, REW 2007 a.
[85] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 196.

gramen — *gram* « herbe, gazon », log. *ramen*, prov. cat. *gram*, esp. pg. *grama*;

grex (gregis) — *grigj*, *grigje*, it. *gregge*, esp. *grey*, pg. *grej*;

gunna — *gune* « manteau », it. *gonna*, v. fr. *gonne*, ngr. γοῦνα;

hastile — *shtije* « lance, rayon de soleil », it. *astile*, esp. pg. *astil*;

hebdomas — *jave* « semaine », vegl. *yedma*, it. *edima*;

* *indictare* — *deftonj*, *diftonj* « montrer », it. *indettare*, etc.;

indulgere — *ndelenj*, *ndejenj*, *ndjenj* « pardonner, excuser », sardaigne *indúlliri*, napol. *nnordare*;

infernum — *ferr* « enfer », it. *inferno*, cat. *infern*, esp. *infierno*;

inimicus — *armik* « ennemi », it. *nemico*, prov. cat. *enemic*;

insignia — *shenje* « enseigne », it. *insegna*, prov. *ensenha*;

iunctura — *gjymtyre* « membre, articulation, lien », it. *giuntura*, fr. *jointure*, prov. *jontura*, cat. esp. pg. *juntura*;

latinus — *letin*, *leti* « latin », v. it. *latino*, esp. *ladino*, pg. *ladinho*;

liber — *i lire* « libre », v. log. *liveru*, *lieru* « propriétaire », prov. *liure*;

lima — *lime* « lime », it. prov. esp. pg. *lima*;

lucerna — *luqerre* « chandelier », it. *lucerna*, v. fr. *luiserne*;

lucius — *mlysh* « brochet, Esox lucius »[86], it. *luccio*, v. fr. prov. *luz*;

ludere — *luanj* « jouer, réciter », v. pg. *loir*;

maledicere — *malkonj*, *mallekonj* « maudire », it. *maledire*, v. fr. *maleir*, etc.;

malitia — *malëconj* « irriter une plaie », cat. *malesa*, esp. *maleza*;

malum — *mall* « désir, nostalgie, souffrance », cf. it. *malo*, fr. prov. cat. esp. *mal*;

mane vigil — *mnjill* « éveillé de bon matin »[87], engad. *manval'*;

medicus — *mjek* « médecin », vegl. *medko*, it. *medico*, etc.;

medicare — *mekonj* « donner à manger », vegl. *medkuar*, it. *medicare*, v. fr. *megier*, etc.;

merx (mercis) — *mergjure* « le prix payé pour l'épouse », it. *merce*, v. fr. *merz*, etc.; cf. *mercari*, *mercator*, *mercatus*, *mercatura*, *Mercurius*;

ministrare — *marshtonj* « servir, fournir, procurer »[88], it. *minestrare*;

missa — *meshë* « messe », dalm. *maša*, it. *messa*, prov. *mesa*;

molaris (lapis) — *mular*, *mullar* « pierre de moulin, tas, meule de foin »[89], vénitien *molar*, frioul. *muelá*, etc.;

* *molinum* — *mulli* « moulin », dalm. *mlin*, it. *mulino*, prov. cat. *moli*;

monachus — *mung*, *murg* « moine », it. *monaco*, engad. *muong*, etc.;

---

[86] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, n° 3, p. 39 et 52.
[87] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XLIV, 1926, p. 27.
[88] Idem, « Romanische Forschungen », XLI, 1921—1922, p. 233.
[89] J. Hubschmid, « Revue de linguistique romane », XXIII, 1959, p. 362—373.

monstrum — *moshtrë* « monstre »[90], it. *mostro*, esp. *mostro* ;
muscus — *myshk* « musc, parfum », cat. *musc*, etc.[91] ;
mulus — *myll* « mulet », it. *mulo*, fr. prov. cat. *mul*, esp. *mulo* ;
oblata — *blatë*, *mblate* « hostie, offrande », vegl. *bluta*, fr. *oublie* ;
oleaster — *voshter* « Reinweide », log. *ožastru*, cat. *ullastre* ;
oleum — *voj*, *vaj* « huile », it. *oglio*, log. *odzu* ;
oliva — *ullî* « olivier, olive », vegl. *olea*, it. *uliva*, log. *olia* ;
opera — *veprë* « œuvre, action, geste », it. *opera*, prov. cat. *obra* ;
ordo (ordinis) — *urdhen*, *urdher* « ordre, commande », it. *ordine* ;
pala — *pale* « creux, trace, vide », it. cat. esp. *pala* ;
panus — *pe* « fil », v. vénit. *panola* ;
par — *par* « une paire », v. néapl. *pare*, it. *paia*, *paio*, cat. èsp. *par* ;
parabola — *perrallë*, *prallë* « fable, anecdote », vegl. *palaura*, it. *parola*, etc. ;
paradisus — *parriz* « paradis », it. *paradiso*, v. vénit. *paraiso*, v. fr. *pareis* ;
paucus — *pak*, *pake* « peu », vegl. *pauk*, it. *poco*, log. *pagu*, etc. ;
pessica — *pjeshkë* « pêche », it. *pesca*, fr. *pêche* ;
pignus — *peng*, *penk* « gage, preuve »[92], it. *pegno*, prov. *penh* ;
potestas (potestatis) — *pushtet* « pouvoir », v. it. *potestà*, v. fr. *poesté* ;
quasillum — *kaçile*, *kashile* « petit panier »[93], sard. *kaziḍḍu* ;
rapum — *repë* « rave », it. *rapa*, engad. *reva*, etc. ;
ratio (rationis) — *aresye* « raison, cause », vegl. *rasaun*, it. *ragione*, etc. ;
renovare — *arnonj*, *renonj*, *aneronj* « rénover », it. *rinnovare*, etc. ;
restis — *rrjesht*, *rrjeshte* « ligne, classe, ordre », it. *resta*, etc. ;
rete — *rjetë* « filet, rêts, réseau », vegl. *rait*, it. *rete*, etc. ;
**retina* — *retrë* « courroie de sandale, lacet de soulier »[94], it. *redine*, fr. *rêne*, etc. ;
rhombus — *rump* « objet de forme circulaire », it. *rombo*, etc. ;
ricinus — *rriqër*, *rriqerrë* « tique, pou de mouton », prov. *reze*, etc. ;
robur (roboris) — *rrobull* « chêne rouge », it. *rovere*, fr. *rouvre*, etc. ;
ruinare — *rrenonj* « détruire, ruiner », it. *rovinare*, etc. ;
**rusculum* — *rushkull* « petit-houx, fragon épineux », it. *ruschio*, etc. ;
saburra — *shur* « ballast, reste, ordures », it. *savorra*, log. *saurra*, etc. ;
sacrare — *shekronj* « consacrer », it. *sacrare*, prov. esp. *sagrar* ;
salire — guègue *shellî* « saler », log. *salire* ;

[90] E. Çabej, « Studime Filologjike », XVIII, 1964, nº 3, p. 51 . « Emprunt du bas-latin, comme le démontre le reflet inaltéré de l'*o* ».
[91] W. Meyer-Lubke, REW 5775.
[92] W. Meyer-Lubke, « Arhiv za arbanasku starinu », III, 1926, p. 205—206.
[93] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVII, 1962, nº 2, p. 136 et 151.
[94] N Jokl, « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, p 56—58.

salvare — *shelbonj* « sauver », it. *salvare*, prov. *sauvar*, etc. ;

sanare — *sheronj* « rendre sain, guérir », it. *sanare*, etc. ;

sarmentum — *shermend* « sarment de vigne desséché servant à attiser le feu », it. *sarmento*, fr. *sarment*, etc. ;

**semare* — *shemonj* « couper en deux », it. *scemare*, v. fr. *semer*, prov. *semar*, etc. ;

servire — *sherbenj* « servir, travailler », it. *servire*, etc. ;

**sicla* = *situla* — *shekë* « seau », it. *secchia*, etc. ;

soca — *shoke* « corde, câble, ceinture », log. *soga*, v. fr. *soue*, etc. ;

solum — *shuall*, *sholle* « partie plate et inférieure d'un tout, plante du pied »[95], it. *suolo*, fr. *sol*, etc. ;

spartum — *shparte* « épart », fr. *épart*, esp. pg. *esparto* ;

spatula — *shpatulle* « épaule », it. *spala*, prov. *espatla*, etc. ;

sperare — *shperenj*, *shprenj* « espérer », it. *sperare*, prov. esp. *esperar*, etc. ;

spina — *shpinë* « épine dorsale, dos », vegl. *spaina*, it. *spina*, etc. ;

sporta — *shportë* « panier », it. *sporta*, log. *isporta*, etc. ;

stiva — *sti* « Pflugsterz »[96], it. dialectal *estiva*, etc. ;

talea — *tallë* « botte de paille », v. it. *taglia*, etc. ;

tegmen, **temen* — *timën*, *timer* « fil à nouer, trame », it. dial. *tiem*, *tem*, etc. ;

temo (temonis) — *tomua* « timon ou flèche d'un véhicule », it. *timone*, etc. ;

terebellus — *turjelle*, *trujelle*, *trelle*[97] « instrument à forer, drille, tarière », it. *trivello*, etc. ;

tina — *tine*, *tirë* « sorte de bouteille de vin », log. *tina*, fr. *tine*, etc. ;

tinea + *taenia* — *tenjë* « teigne », it. *tigna*, prov. *tenha*, etc. ;

torculum — *tork* « pressoir », it. *torchio*, fr. *treuil*, prov. *trolh*, etc. ;

trabs (trabis) — *tra* « grosse poutre de bois, architrave », vegl. *trua*, it. *trave*, cat. *trau*, etc. ;

tractare — *dertonj*, *ndertonj* « préparer, ajuster »[98], it. *trattare*, etc. ;

tractus — *trajt* « tirage, corde », it. *tratto*, etc. ;

traiectorium — *taftar* « entonnoir, cornet », it. *trattoio*, etc.[99] ;

tructa — *trofte* « truite », log. *trota*, frioul. *trute*, etc. ;

truncus — *trunk* « ébranché d'un arbre », it. *tronco* ;

tumba — *tumbe* « bouquet de fleurs, gerbe », aroum. *tumbă* « tombe » ;

---

[95] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XXXVI, 1916, p. 155 ; E. Çabej, « Lingua Posnaniensis », VII, 1958, p. 188.

[96] N. Jokl, *Untersuchungen*, p. 136.

[97] H. Pedersen, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachwissenschaft », XXXIII, 1895, p. 539.

[98] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 171 et 196.

[99] N. Jokl, « Indogermanische Forschungen », XXXVII, 1917, p. 109.

turpis — *turp* « pudeur, honte », esp. pg. *torpe* « laid » ;
valere — *velenj* « valoir, être utile », vegl. *valar*, it. *valere*, etc. ;
veritas (*veritatis*) — *vertete* « vérité », it. *verità*, esp. *verdad*, etc. ;
vescus — *veshk* « flétrir », esp. dial. *viesca* « forêt de montagne », etc. ;
vestigare — *veshgonj* « suivre à la trace, chercher, découvrir », Piémont *fustigé* ;
vetus (*veteris*) — *i vjeter* « vieux, antique », engad. *veider*, etc. ;
via — *vi*, *vije* « ligne, trace, trait », it. *via*, fr. *voie*, etc. ;
vicia — *vigjez* « vesce » [100], it. *veccia*, prov. *vesa*, etc. ;
visitare — *veshtonj* « visiter », v. vénét. *visidar*, v. fr. *visder* ;
**vittula* — *vetullë* « paupière supérieure, sourcil », esp. *benda*, etc. ;
voluntas (*voluntatis*) — *vullnet* « volonté », it. *volontà*, etc.

Les éléments latins (39) qui ne se sont conservés qu'en roumain et en albanais présentent des aspects variés et il est nécessaire de les discuter au sein de plusieurs rubriques. 19 d'entre eux étaient des termes de large circulation. Ils sont attestés dans les sources antiques. Ils ont pu se développer indépendamment dans l'une et l'autre langue :
canticum — *këngë* « chant », roum. *cîntec* ;
capitina — *kaptine* « tête d'animal », roum. *căpățînă* « crâne, tête » [101] ;
coma — *kom*, *kome* « crinière de cheval », roum. *coamă* [102] ;
consocer — *krushk* « parent du marié ou de la mariée », roum. *cuscru* [103] ;
galgulus — *gargull* « nom de divers oiseaux (Sturnus vulgaris, Merops apiaster, Emberiza hortulana », roum. *grangur* [104] ;
Horae « déesses qui présidaient aux changements des saisons » — *orë* « démon féminin », aroum. *ori*, *orle*, roum. *a scoate din ori* « énerver » [105] ;
imperator — *mbret* « empereur, roi », roum. *împărat* ;
linea (*tunica*) — *linjë* « chemise », roum. *iie* « chemise de femme » [106] ;
manicare — *mëngonj* « se lever ou partir de bonne heure », roum. *mîneca* ;

---

[100] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 197.
[101] *Testamentum porcelli*, p. 244 ; G. Meyer, *Etym. Worterb.*, p. 175.
[102] Le sens de « crinière de cheval » est attesté dans les sources latines depuis le commencement de notre ere : Ovid. *Fast.* III, 452 *creditur hic* (eques Gorgoneus) *caesae gravida cervice Medusae sanguine respersis comis* (dans le manuscrit V = *iubis*), *Lex Visig.* VIII, 4, 3 *si caballi aut cuiuscumque animalis coma vel cauda turpetur.* Le même sens a survécu aussi dans quelques parlers romans de Suisse. W. Meyer-Lubke, REW 2071.
[103] Les formes des autres langues romanes sont le résultat d'une recomposition (*consócer*, *consócerum*), c'est là une nouvelle preuve du caractère « archaique » des éléments latins de l'albanais.
[104] Les formes occidentales reposent sur *galbulus*. Le phonétisme *galgulus* se trouve chez Pline, *Hist. nat.*, XXX, 94.
[105] T. Capidan, « Dacoromania », II, 1921—1922, p. 473.
[106] Apul. *Met.* II, 7 *ipsa* (Fotis) *linea tunica mundule amicta*.. *rotabat in circulum* ; Hierom. *Epist.* 64, 11, *Vitae patr.* VII, 1, 8 *vestitum linea tunica perforata*.

margella — *marcel*, *mercel* « mince plaque de métal servant de parure », roum. *mărgea*;

mirari (mirare) — *meronj* « étonner », roum. *a se mira* « s'étonner »;

orare — *uronj* « féliciter », roum. *ura*[107];

poenitere — *pendohem*, *pendohem* « se repentir », v. roum. *pănăta*[108];

pervigilare — *pergonj* « veiller, épier », roum. *priveghia*[109];

scortea — *shkorse* « tapis couvre-lit », roum. *scoarță*[110];

secretus — *i shkrete* « mis à l'écart, secret », roum. *secret*[111];

sella — *shalë* « selle », ou « cuisse », roum. *șea*, pluriel *șele* « reins »;

sessus — *shesh* « plaine, place, aire », roum. *șes*[112];

status — *shtat* « taille, stature », roum. *stat*.

Le deuxième groupe de 12 mots n'est pas concluant en ce qui concerne la ressemblance entre les éléments latins du roumain, car il présente soit des différences importantes d'ordre morphologique ou sémantique, soit des analogies avec les langues romanes occidentales. *Bucca* — *buke* « pain, déjeuner, dignité lucrative » rappelle le roumain *bucate* « provisions alimentaires, céréales ». Les mots *bucca* « bouche » et *buccata* « bouchée, morceau » circulaient sur toute l'étendue de l'Empire romain. Le sens de « pain » pour *bucca* existait déjà en latin : il n'y a donc pas un parallélisme obligatoire entre l'albanais *bukë* et le roumain *bucate*[113]. *Calandae* — *kullana* « dernier jour de l'année, veille du nouvel an, étrennes, première neige » a persisté dans l'engadin *chalanda* et l'irlandais *kalaind*, mais le roumain *colindă* repose sur le phonétisme *calendae* par l'intermédiaire du vieux slave *kolęda*. *Cichorēum* (κιχώρειον) — *korré* « chicorée », roum. *cicoare* de *cichorĭum* (κιχόριον) pluriel *cichoria* : la position de l'accent principal montre que les voies de pénétration ont été différentes. *Dirigere* — *dergonj* « envoyer, expédier », roum. *drege* « faire, redresser, corriger » présente une evolution sémantique propre à chacune des deux langues[114].

---

[107] Le verbe *orare* signifiait initialement « prononcer une formule rituelle, une prière, un plaidoyer ». En latin tardif et notamment dans la langue de l'Eglise, il avait le sens de « prier Dieu », lequel a persisté dans les langues romanes occidentales, tandis que l'albanais et le roumain ont conservé le sens le plus ancien, sans influence du christianisme.

[108] Les langues romanes occidentales dérivent d'un **repoenitare* supposé, it *ripentirsi*, fr. prov. *se repentir*, etc.

[109] Les autres langues romanes ont des dérivés de *vigilare*.

[110] Dans les langues romanes occidentales apparaît le sens de « sac de peau, peau ».

[111] On rencontre en Occident seulement le dérivé *ségrayer* « propriétaire unique d'une forêt isolée ».

[112] Niermeyer, *op. cit* p 967—968 Dans les sources latines tardives *sessus* a le sens de « demeure rurale, tenure de dimensions réduites, emplacement d'un moulin à eau ». Tous suggèrent l'idée de « lieu bas et plan, plaine »

[113] *Epist. imp Aug Sult Ang* 76 *duas buccas manducavi* (*buccatas*), *excerpta Heirici*; *Mart* X, 5,5 *oret caninas panis improbi buccas*, *Mart* VII, 20,8 *buccis placentae sordidam linit mappam* (autres manuscrits; *dulcis buccata*) *Thesaurus linguae Latinae* I, 2226, 27—33.

[114] A. Philippide, *op. cit*, II, p 640.

Draco — dreq « diable », roum. *drac*, sudfr. *drac* « diable » sont des preuves que le sens de « diable » est apparu sous l'influence de l'idéologie chrétienne et a dépassé l'aire du latin oriental. Le phonétisme **excurtus — i shkurt* « court », roum. *scurt*, a laissé des traces aussi dans les langues romanes occidentales : it. *scorto*, v. it. *scortare*, fr. *écourter*, prov. *escortar*. **Hospitium — shtepi* « maison », ngr. σπίτι « maison » se différencient du roumain *ospăț* « festin », qui a à la base la forme normale *hospitium*. *Languere — lëngonj* « être malade » et *languor (languoris)*, roum. *lungoare* et aroum. *lîngoare* « maladie, fièvre chaude » comparés à *lambrire* « avoir faim » de Sardaigne, attestent la présence d'une aire latérale et conservatrice, mais sans être limitée au Sud-Est européen. *Lucrum — luker, lukre* « brebis, troupeau de brebis », roum. *lucru* « travail, chose », présente en albanais un sens plus proche du latin que l'évolution sémantique du mot roumain. On ne constate pas non plus un parallélisme complet pour *mergere — mergonj* « éloigner » et roumain *merge* « aller ». Le mot albanais, de même que le vieil italien *mergere* « abattre, jetter à terre » et l'engadin *schmerscher* « jeter dans un précipice, abattre des arbres au sol » sont des verbes transitifs, alors que le roumain *a merge* est intransitif. Les premiers reflètent une phase plus ancienne du latin, quand *mergere* avait le sens de « couler » et le mot roumain dérive de *mergere* (résultant de *mergi)* au sens de « se couler, aller en aval ». La signification de « aller » est attestée aussi dans des textes latins tardifs d'Italie [115]. *Palus (paludis)* « marais » avait aussi des formes à métathèse (*padulis, padulem, padule*, etc.) attestées dans des sources écrites et la toponymie : elles ont laissé des traces en albanais (*pyll*), roumain *(pădure)*, en toscan *(padule)*, en sarde (log. *paule*, camp. *pauli*), en vieil espagnol et en vieux portugais *(paul)*. Ce n'est qu'en albanais et en roumain que l'on rencontre le sens de « forêt », mais ce dernier s'est développé aussi en latin occidental, comme il résulte d'un texte de la *Vitae patrum* écrit quelque part en Italie, probablement au VI[e] ou VII[e] siècle : *Dedi autem eis securim ... dicens ... adducite vobis ligna de palude* [116]. On ne constate pas de parallélisme complet non plus pour les variantes régionales du mot *scintilla* « étincelle », l'alba-

---

[115] Corrip. *Iohannis* IV, 768 *absortusque voragine mersit ipse cadens*, Theod 29 (*Itin. Hierosol.* éd. Geyer, p. 149, 11—12) *in qua civitate fluvius exit et ad capud civitatis mergit sub terra*, *I diplomi di Ugo e di Lotario, di Berengario II e di Adalberto a cura di Luigi Schiaparelli*, Roma, 1924, p. 204 *mergit per campum. et vadit per locum*, X[e] siècle

[116] *Vitae patrum*, VI, 3, 2 ; cf. aussi III, 195 *lignis allatis de palude* ; VI, 3, 2 *sumens folia palmarum de palude* ; *Il Codice Diplomatico Langobardo* a cura di Luigi Schiaparelli, Roma, 1929, I, p. 368 *padulibus*, Italie, VIII[e] siècle ; *Il Chronicon Farfense di Gregorio di Catino e gli scritti di Ugo Farfa* a cura di Ugo Balzani, Roma, 1903, I, p 309 *Padules*, p. 329 *Padule*, p. 320 *cum padulibus et piscarus*, IX[e] — X[e] siècle, D'après M. G Alessio (*Dizionario etimologico italiano*, Firenze, 1954, p. 2719) la forme métathétique est attestée en Italie depuis l'an 754 jusqu'au XI[e] siècle. P. Aebischer, *La forme métathétique* padule *dans les langues romanes*, dans « Estudis Universitaris Catalans », XX—XXI, p. 161—174.

nais *shkëndi* repose sur un * *scantīllia* supposé et le roumain *scînteie* s'est développé de * *scantĭllia* [117].

Le troisième groupe est formé des rares hellénismes locaux qui n'ont point laissé de traces dans les langues romanes occidentales : *mastĭchinus* — *mështek, mushtek* « bouleau », (Betula verrucosa), roum. *mesteacăn* [118] ; *spodium* — *shpuze* « braise, résidu de charbons pulvérisés », roum. *spuză* et *stylus* — *shtyll, shttylle* « pilier, pilastre, soutien », v. roum. *stur*, aroum. *stur*.

Quelques mots d'origine latine ont acquis des sens nouveaux et ont pénétré profondément au sein des masses, dans les conditions de vie propres à l'Empire byzantin dans sa phase précoce. Elles ont dépassé l'aire des relations réciproques des éléments latins conservés en roumain et en albanais : *clausura* — *keshyrë, kshyre* « défilé », aroum. *clisură*, bulgare et serbo-croate *klisura*, ngr. κλεισοῦρα, parler grec de Lecce (Italie méridionale) *kijsura, kisura, kesura, cisura* [119], *conventus* — *kuvënt* « rencontre, assemblée, jugement, entente, accord, discours, propos, mot », roum. *cuvînt*, ngr. κουβέντα [120] ; *sagitta* — *shegjeté, shejetë* « flèche », aroum. *săĭtă* [121]. Du point de vue stratigraphique, le roumain *săgeată* < *sagitta* ne saurait être classé dans la même aire linguistique que les deux variantes albanaises.

Pour expliquer l'origine du roumain *codru* « montagne, forêt, place publique, morceau » et de l'albanais *kodër* (*kodrė*) « colline », la plupart des chercheurs ont recours à une forme latine reconstituée * *codrum* = *quodrum* [122]. La forme *codra* « place publique » est attesté dans un glossaire tardif [123]. Le sens des deux mots ne se recouvre que partiellement,

---

[117] A. Philippide, *op. cit.*, II, p. 681.

[118] A. I. Candrea — O. Densușianu, *Dicționarul etimologic al limbii române*, Bucarest, 1907—1914, n° 1089 · la forme roumaine *mesteacăn* est refaite sur la forme du pluriel *mesteceni* < *mastichini*.

[119] G. Rohlfs, *Lexicon Graecanicum Italiae Inferioris. Etymologisches Worterbuch der unteritalienischen Grazitat*, Tubingen, 1964, p. 245

[120] *Conventare* « se réunir » chez Tert. *De anima* 54 Chez les écrivains byzantins *conventus* apparaît à partir du V[e] siècle sous les formes κονβέντος, κομβέντος et κομβέντιον Eles ont longtemps persisté dans la littérature byzantine, tandis qu'en grec populaire c'est la forme κουβέντα qui s'est répandue (v *Die Haupturkunden fur die Geschichte der Athoskloster* hg. v Ph Meyer, Leipzig, 1894, p. 224), 13 ἀπὸ ἄλλαις κουβένταις « d'autres assemblées », XVII[e] siècle, ainsi que le verbe κουβεντιάζω « parler, tenir un discours ». L'évolution du sens d'« assemblée » à celui de « mot, conversation » s'est produite petit à petit, dans des circonstances propres, peut-être sous l'influence du mot grec ὁμιλία. G. Ivănescu, « Studii și cercetări lingvistice », VIII, 1957, p. 509—513 propose de tenir compte des analogies avec ὁμιλία « assemblée, conversation, mot » avec le bulgare et le serbo-croate *zbor* « assemblée, conversation ».

[121] N. Jokl, « Revue internationale des études balkaniques », III, 1936, p. 44—56.

[122] CGL III, 461 et 472 *quadra* « morceau de pain » = βρόμος,, βρώμος ; V, 652, 49 *quarta pars panis dicitur quadra* ; III, 218, 45 *frange quadras* = κλάσον ψωμούς ; II, 165 *quadra* = τόπος, τόμος « lieu, partie ».

[123] CGL III, 183, 46 *codra* = νομός « place publique, région ».

l'albanais *koder* (*kodrë*) signifiant « colline, montagne » et le roumain *codru* ayant en plus les acceptions de « forêt, morceau, place publique ». Le sens de « forêt » du mot roumain a été considéré par Petar Skok comme un décalque linguistique du slave dělъ « colline, forêt » [124]. Par ailleurs, Henrik Barić a contesté l'origine latine du mot albanais [125]. Il existe par conséquent un doute au sujet de son origine et l'on ne constate qu'un parallélisme sémantique partiel entre le roumain et l'albanais.

Une chose reste encore douteuse, la dérivation de l'albanais *fshat* « village, région » et du roumain *sat* « village » du latin *fossatum*, tant du point de vue de la forme que sous l'aspect sémantique. En roumain, on s'attendrait normalement à un hypothétique **fusat*. Le latin *fossatum* a eu jusque tard au moyen âge les seules acceptions suivantes : 1. fossé, canal ; 2. digue, rempart ; 3. camp d'armée fortifié ; 4. armée ; 5. forteresse entourée d'un rempart [126]. Les dérivés romans de *fossatum* en Occident ne connaissent que les sens de « fossé, tranchée, rempart, armée », de même, les emprunts en grec byzantin et en néo-grec (φόσσατον, φουσσάτον, φουσάτο). Les sources historiques et archéologiques montrent que le camp militaire romain et byzantin était dressé de règle sur un espace restreint. On n'a point la preuve qu'il ait existé quelque part des fossés défensifs autour des villages ou que les camps aient renfermé entre leurs fortifications une population civile également [127]. Eqrem Çabej conteste l'origine latine du terme albanais ; quant à celle du mot roumain, elle a été plus d'une fois révoquée en doute [128].

Les éléments latins (85) qui se sont uniquement conservés en albanais constituent, d'une part, un moyen d'approfondir notre connaissance de la langue latine et fournissent, d'une autre, des indications sur la région et la date de l'influence de la culture romaine sur les ancêtres des Albanais. Ils ont connu en effet les relations de production du domaine de l'agriculture romaine et de sa technique ; la charrue et ses éléments constitutifs portent en albanais des noms d'origine latine [129] : *apparamentum* [130] —*parmende*, *parmendë* « araire, charrue », *bubulcus* « bovier »—*bujk* « paysan,

---

[124] P. Skok, « Archiv fur slavische Philologie », XXXVII, 1920, p. 83—84.

[125] H. Barić, *Albanorumanische Studien*, Sarajevo, 1919, vol I, p 40.

[126] I. F. Niermeyer, *op. cit*, p 449—450

[127] R. Grosse, *Die romisch-byzantinische Marschlager vom 4.—10 Jahrhundert.* « Byzantinische Zeitschrift », XXII, 1913, p 90—121 et *Romische Militargeschichte von Gallienus bis zum Beginn der byzantinischen Themenverfassung*, Berlin, 1920

[128] V. Bogrea, « Dacoromania », I, 1920—1921, p. 253—257 — *fossatum* ; G. Weigand, « Balkan-Archiv », III, 1927, p. 213 **massatum* ; P. Skok, « Zeitschrift fur romanische Philologie », L, 1930, p 518 = *fossatum* ; A. Rosetti, « Buletin linguistique », X, 1942, p 88—90 = *fossatum* ; E Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, n° 1, p. 109—110 = autochtone.

[129] N Jokl, *Untersuchungen*, p 136.

[130] CIL, XII, 1567.

agriculteur », **exmulgia* — *zmojle* « sol non labouré, jachère »[131] ; *furcata* — *furatė* « branche » ; *hibernalia* — *mërrájë* « pâturage d'hiver »[132], *hiberninum* — *verrí* « pâturage d'hiver », *machina* — *mokėrė*, *mokrë* « moulin », **maiarium* — *mahajër* « terre non cultivée »[133], **pasturaticum* — *pashtrak* « droit d'herbage ou de pacage »[134], *sarcinarius* — guègue *shelknuer*, tosque *shelqeror* « râtelier auquel les bergers suspendent les instrumets servant à la préparation de leurs produits lactés », *stiva* — *sti* « Deichsel », *stizë* « Sterze », **terraticum* — *tratk* « bril, dîme », *trifurcus* — *terfurk* « fourche à trois dents », **vertia* — *verce* « versoir de la charrue »[135], *vescere* — *ushqenj* « élever des animaux », *vomis* — *um*, *umb* « charrue ».

La flore est, en bonne partie, d'origine méditerranéenne ou bien reflète les réalisations de l'horticulture en Italie : *qershi* « cerise », *lapathum* — *lepjetė*, *lepjetë* « petite oseille, purgative » **medicaster* — *megashter*, « sauge des prés » **novaster* — *noshtrė* « plante », *olivaster* — *ullashtre* « olivier sauvage », **salviella* — *sherbele* « Salbei », **trimensana* — *tershanë* « avoine », **visculum* — *veshtule* « gui, glu ».

La faune compte des éléments qui se rattachent pour beaucoup à la mer et aux régions humides : *abiegnius* — *vgje* « Aleppokiefer », *accipiter* — *qift* « oiseau de proie, épervier ou faucon », *bolea*, **bola* — *bollë* « gros serpent », *catta* — *gatė* « hiron », *chersydrus* — *kulsheder* « dragon », **gruilla* — *kojrrile*, *kurrile* « grue », *laxa (cutis)* — *lafshe* « aigrette », **musconea* — *mushkonje* « moustique », *otus* — *ut* « chouette, oiseau de nuit », *virgarius* — *vergar* « bouc, étalon ».

Certains termes qui désignent des aspects propres au cercle de la nature ou des parties du corps humain suggèrent la présence d'un relief caractéristique : *barathrum* — *ballader*, *ballander* « cascade, chute d'eau »[136], **falcinea*—*felqinje* « mâchoire », *luteum*—*luce* « boue », *os*—*vesh* « oreille », *solanum* — *shule* « lieu ensoleillé », **spleneticum* — *shpnetke*, *shpretkė* « rate », *terrae motus* — *termet* « tremblement de terre ».

Les noms portés par certains outils ou produits de l'artisanat dénotent un long contact ou des échanges commerciaux entre les ancêtres des Albanais et les Romains : *aulaeum* + *-mentum* — *avlėmend* « tapis séparant l'habitation de la cour »[137], *conucla* — *konurkez* « bobine à coudre »[138], *cova*—*kove* « broc en bois », *frictarium*—*fertere* « poele à frire »,

---

131 N Jokl, « Balkan-Archiv », IV, 1928, p 196—197.
132 N. Jokl, *Untersuchungen*, p 264.
133 E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p. 197.
134 *Idem*, « Studime Filologjike », XIX, 1965, nº 1, p. 40.
135 N. Jokl, *Untersuchungen*, p. 137—140
136 E. Çabej, « Buletin Tirana », XIV, 1960, nº 4, p 41 et 91
137 M. Lambertz, « Zeitschrift fur vergleichende Sprachwissenschaft », LIII, 1925, p. 304.
138 E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p 197.

**fundarium — fener* « entonnoir », **manubrium — mĕru* « poignée, manche », **nappa — nape* « philtre », *pallia — paje* « dot, trousseau de la mariée », **pistarium — shter* « pile, pilier ».

C'est encore dans le même sens que plaident des emprunts faits à la sphère de la parentèle ou à celle de l'organisation sociale et politique : *compater — kumpter, kumtër* « compère », **maritatio — martesë* « mariage, noce », *matricula — ndrikullë* « commère, nourrice », *princeps — prink* « prince ».

Dans le domaine de l'idéologie religieuse les ancêtres des Albanais ont emprunté des termes payens préchrétiens et, par la suite, ils ont entretenu des liens ininterrompus avec l'Eglise occidentale, alors que les ancêtres des Roumains se sont orientés vers Byzance : *Christi natale — kërshëndellë* « Noël », *episcopus — peshkëp, upeshk, ipeshk* « évêque », *evangelium — ungjill* « évangile », *Mercūrii (dies) — e mërkurë* « mercredi » (en roumain *Mĕrcuri (dies) — miercuri)*, *miraculum — mrekull* « miracle », *paganus — i pëgërë* « impur, souillé » (le maintien de -g- intervocalique est la preuve d'un emprunt tardif), *rosalia — rshajë, rrshaj* « Pentecôte », *saeculum — shekull* « siècle, monde », *Sanctam Trinitatem — Shëndertat* « la Sainte Trinité », *Saturni dies — e shtunë* « samedi ».

Voici encore une liste de substantifs, adjectifs, verbes et particules conservés seulement en albanais lesquels montrent que les emprunts se sont effectués d'ordinaire du « latin classique », tandis que langue roumaine a son point de départ dans « latin dit vulgaire » : *alterare — ndërronj* « changer », *caltha — i kaltër* « bleu-ciel », *consolare — ngushëllonj* « consoler », *contentare — kutendonj*, « remercier », *contrarium — kundruall* « vis-à-vis », **contrastarius — kundërshtar* « qui contredit, adversaire », *cunctari — kundonj* « parler », *discaptare — diktonj* « découvrir, trouver » [139], *fabella —fjale* « mot, parole », *fornix (fornicis) — furrëqi* « débauche », **gaudimentum — gazmend* « joie, réjouissance » [140], *ingratus — ngrat* « malheureux », **invidiare — mxonj* « détester, envier », **mancinus — i mëngjer* « gauche », *meditari — mejtonj* « penser, méditer », *mortalia — murtajë* « peste, fléau », *mulcere — mulkonj* « consoler », **pactare — pajtonj* « calmer, apaiser », *paulus — pallonj* « se rassasier », *per intus — mbrënda, brenda* « à l'intérieur », *servitium — shërbes* « service », *testimoniare — dëshmonj* « témoigner », *tradere — truanj* [141], *vigilia — vëngjille, mnjille.*

L'analyse des emprunts d'origine latine en albanais (545) montre que l'influence de la culture romaine s'est exercée sous les formes les plus variées et presque dans tous les compartiments du lexique, à savoir dans le domaine de la nature et du milieu ambiant, de l'espace et du temps ;

---

[139] N. Jokl, « Archivum Romanicum », XXIV, 1940, p. 121.
[140] E. Çabej, « Buletin Tirana », XVI, 1962, nº 3, p. 72.
[141] E. Çabej, « Revue roumaine de linguistique », VII, 1962, p 168.

dans celui des métaux, de la flore et de la faune ; dans le vocabulaire du corps humain, de l'habitation, du chauffage et de la lumière ; dans celui des outils, de l'agriculture, de la pêche, de la navigation, des poids et mesures, des récipients, du tissage, du costume, de la chaussure, des parures, des armes ; dans le domaine militaire et médical, dans celui de la parenté, de l'organisation sociale et politique, de l'activité spirituelle, de la religion et du calendrier ; enfin, dans la sphère des substantifs abstraits, des adjectifs, des verbes, des particules et des suffixes. Cette influence a commencé à se faire sentir de bonne heure, approximativement au IIe siècle avant notre ère. Elle a duré sans interruption près d'un millénaire, de sorte qu'il est difficile de nos jours de discerner avec précision les éléments d'origine latine de ceux d'origine italienne. La plupart des emprunts (270) sont des mots latins d'un emploi fréquent et qui ont circulé sur toute l'étendue de l'Empire romain, laissant des traces sinon dans toutes, du moins dans la majorité des langues romanes. La seconde catégorie renferme, comme importance numérique (151), des éléments communs à l'albanais et aux langues romanes occidentales. Les éléments conservés uniquement en albanais et en roumain sont peu nombreux (39) : il existe pour presque tous des preuves qu'ils représentaient des mots latins dont la circulation était plus large que dans le Sud-Est de l'Europe. Ceux qui n'ont persisté qu'en albanais (85) convergent vers le monde occidental. En conséquence, les preuves qui permettraient d'affirmer que les éléments latins de l'albanais et du roumain découlent d'une source commune, appelée par certains savants le « latin balkanique », font défaut. En réalité, l'influence de Rome a agi dans le Sud-Est européen par des voies diverses, durant une période de longue durée : elle n'a pu conduire à des résultats unitaires et homogènes.

---

3 — c. 3609

LES RÉFORMES D'ISAAC COMNÈNE

EUGEN STĂNESCU

Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, d'examiner en détail un aspect de la crise byzantine du XI[e] siècle dont l'importance est loin d'être négligeable, à savoir l'une des manières dont celle-ci s'est reflétée dans la conscience des contemporains, qui commençaient à saisir les changements en cours. En effet, entre ce qui avait été et ce qui était en train de devenir, tant en ce qui concerne la situation intérieure que celle extérieure de l'Empire, il y avait une différence telle, que la compréhension aussi bien que l'imagination des témoins de ces événements en étaient forcément et puissamment saisis. Parmi d'autres formes, la conscience de la crise que traversait l'Etat byzantin s'est traduite, chez certains basileis, par le recours à une politique intérieure visant à apporter à cette situation une solution, globale ou partielle. Dans ce sens, la politique de réformes intérieures d'Isaac Comnène peut être considérée comme particulièrement significative.

CIRCONSTANCES CONTEMPORAINES DES RÉFORMES

Les réformes entreprises par le basileus Isaac Comnène — réformes qui échouèrent jusqu'à la fin — furent déterminées par un contexte d'événements et de problèmes couvrant de fait tout le second quart du XI[e] siècle et les premières années qui suivirent.

La faillite du régime de Michel l'Ancien. La période tout entière qui précède le règne d'Isaac Comnène se présente — pour l'historien d'aujourd'hui comme pour celui d'alors — sous le signe des deux règnes entre lesquels elle est comprise : le règne d'idéalité positive de Basile II,

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IV. 1–2, p 35–69. BUCAREST, 1966

et celui d'idéalité négative de Michel l'Ancien. Les critiques adressées par les contemporains aux successeurs de Basile II — évidemment basées sur des comparaisons par rapport à celui-ci — sont particulièrement sévères : d'une part l'esprit d'organisation, d'ordre, de sérieux, au service d'une politique de prestige, qui avait laissé le souvenir d'un véritable âge d'or[1] ; d'autre part, les règnes marqués par l'arbitraire, les abus, le gaspillage sans fin et une politique aux vues étroites de ses successeurs, surtout de Constantin Monomaque[2]. On eût dit que toutes les erreurs commises au cours de plus d'un quart de siècle s'étaient accumulées pour engendrer une situation explosive sous le règne de Michel l'Ancien. Personnage dépourvu de toute autorité réelle, celui-ci avait été proclamé empereur par les chefs de la faction sénatoriale, afin « qu'il ne soit empereur que pour la forme et nominalement et que, à cela près, ce soient eux qui gouvernent l'État comme ils l'entendent et qui soient maîtres de toutes les affaires »[3] : formulation on ne peut plus claire de la réduction très sensible qu'avait subie l'autorité impériale sous des empereurs devenus de simples marionnettes. Une telle situation devait forcément précipiter une crise qui, de toute façon, ne pouvait tarder longtemps à éclater.

Psellos, après avoir formulé un principe fondamental de gouvernement dont les empereurs devraient tenir compte en toutes circonstances — « ...Leur sécurité repose sur ces trois fondements : le peuple, le sénat et l'armée »[4] — reproche de fait au basileus d'avoir enfreint ce principe sur toute la ligne. L'aggravation de l'arbitraire en matière de fisc avait suscité un profond mécontentement dans les couches populaires, nullement satisfaites par la démagogie de certaines mesures, des promesses plutôt que des réalités « ...Il se concilia le peuple par la promesse de toutes sortes de bienfaits ... »[5], qui ne furent que de courte durée. De même,

---

[1] Un exemple éloquent de cette attitude chez Psellos, *Chronographie*, E. Renaud, Paris, 1928, II, p. 115. Le tableau général de l'époque des successeurs de Basile II a été esquissé pour la première fois dans l'ouvrage de Aug. Fr. Gfrorer, *Byzantinische Geschichten*, Graz, 1872—1877, III, pp. 1—64, ouvrage intéressant par ses idées.

[2] Psellos, II, pp. 116—117, 119.

[3] Skylitzes-Cedrenus, *Historiarum Compendium*, éd. Bonn, 1839, II, p. 612 : «ἵνα σχῆμα μόνον καὶ ὄνομα αὐτὸς ἔχῃ τῆς βασιλείας, αὐτοὶ δὲ διεξάγωσιν ὡς βούλονται τὰ κοινὰ καὶ παντῶν τυχγάνωσι κύριοι », Attaleiates, *Historia*, éd. Bonn, 1853, p. 52 ; Zonaras, *Epitomae Historiarum*, éd. Bonn, 1897, p. 653, v. Gfrorer, *op. cit.*, p. 595. Une caractérisation similaire de Michel l'Ancien se trouve dans le réquisitoire de Psellos contre Michel Ceroullarios, chez L. Bréhier, *Un discours inédit de Psellos*, dans « Revue des Etudes grecques », XVI (1903) — XVII (1904), p. 36 : «οὐ πάνυ τι τὴν ἀρχικὴν ἐπιστήμην ηκριβωκώς».

[4] Psellos, II, p. 83 : « δημοτικῷ πλήθει καὶ συγλητικῇ τάξει καὶ συνταγμάτι στρατιοτικῷ... ». (Les passages cités de la *Chronographie* de Psellos sont donnés d'après la traduction de E. Renaud de l'édition susmentionnée) ; Attaleiates, p. 53.

[5] Skylitzes-Cedrenus, p. 614, v. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 614.

un semblant de réforme administrative remplaçant les « curateurs » de l'ordre sénatorial par d'autres choisis parmi les fonctionnaires publics — « ... Aux curateurs sénatoriaux il préféra des curateurs publics, ces gratte-papier qui poussent dans tous les bureaux ... »[6] — ne pouvait qu'éloigner de lui l'ordre sénatorial, malgré toutes ses libéralités du début et de la fin de son règne : fait illustré entre autres, par la rébellion de Theodosios, neveu de Constantin Monomaque. Celui-ci tenta d'empêcher l'intronisation de Michel l'Ancien, ce qui prouve que l'opposition contre ce dernier était constituée dès le début. Etant donné que le régime de Michel l'Ancien n'a bénéficié d'aucun appui de la part de l'élément militaire, il en résulte que l'élément civil était loin d'être uni, les uns étant pour le nouvel empereur, les autres contre lui. Cette situation se perpétuera, en fait, durant tout le règne de Michel l'Ancien[7]. C'est surtout sa politique malheureuse à l'égard du corps militaire qui devait lui aliéner aussi l'armée, ce troisième support du pouvoir, suivant la définition de Psellos, et celui justement dont les événements ultérieurs devaient révéler l'importance prépondérante.

Dans cet ordre d'idées, la clef des événements qui ont amené la chute du régime de Michel l'Ancien nous est peut-être révélée par l'affrontement particulièrement violent qui eut lieu peu de temps après son avènement entre les représentants du palais, ayant à leur tête le basileus lui-même, et ceux du corps militaire, dont le chef était Isaac Comnène. Psellos, qui fut présent à la scène, ne peut — en la décrivant plus tard — cacher sa stupeur devant l'attitude de l'empereur : « ... Alors qu'il eût fallu les prendre l'un après l'autre et débuter par des paroles impériales et généreuses, lui, il se mit d'abord à les injurier bassement en bloc »[8] — et cela malgré le fait que les revendications des militaires ne présentaient rien d'excessif. Pour sûr, celles-ci étaient de nature variée : les unes — d'ordre strictement personnel — basées sur les mécontentements des commandants militaires, bien décidés à ne pas se laisser gruger dans la distribution des bénéfices ; les autres — d'ordre public — provenant du peu d'intérêt accordé par les régimes antérieurs aux nécessités militaires. Dans ce sens, il faut considérer l'affrontement des militaires et de l'empereur comme un facteur de premier plan dans la cristallisation de l'antagonisme entre les deux groupements politiques, antagonisme

[6] Skylitzes-Cedrenus, *ibidem* ; Zonaras, pp. 654, 655—656, v. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 187 ; G. Schlumberger, *L'Epopée Byzantine à la fin du X[e] siècle*, Paris, 1896—1903, III, p. 772, en ce qui concerne le commentaire des soi-disant réformes de Michel VI.

[7] Zonaras, IV, p. 184, v. J. B Bury, *Roman Emperors from Basil II to Isa ak Komnenos*, dans *Selected Essays*, Cambridge, 1930, p. 201.

[8] Psellos, II, p. 84 ; Skylitzes-Cedrenus, II, pp 615—616 ; Zonaras, III, p. 654—655, v. H. Gelzer, *Abriß der Byzantinischen Kaisergeschichte*, chez Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2[e] éd.. Munich, 1897, p. 1005.

qui est à la base de toute la politique byzantine du quart de siècle compris entre les années 1056 et 1081. De fait, Psellos est le seul à parler des militaires en tant que constituant un groupement proprement dit — la raison pour laquelle aucune autre source ne le fait aussi clairement reste encore à élucider — mais il faut remarquer que c'est justement à partir de ces événements qu'il commence à employer cette formule [9]. L'apparition des deux partis ne serait-elle qu'une de ces images littéraires dont use souvent Psellos ? Il est plus vraisemblable de considérer que c'est dans les circonstances de cet affrontement que la composition et le programme du groupement militaire se sont cristallisés complètement. Toujours chez Psellos on rencontre l'expression désignant le groupement civil, de fait bureaucratique et sénatorial [10]. Il est cependant permis de supposer que sa composition et son programme se sont cristallisés antérieurement, à la suite d'un processus qui a commencé à se développer après la mort de Basile II.

Un moment important de ce processus aura été la réorganisation de l'Université de Constantinople, dont les facultés et surtout la faculté de Droit ont fourni au groupement civil les cadres dirigeants [11]. Les deux groupements ont connu, jusqu'au règne de Michel l'Ancien, des rythmes et des moments différents dans leurs processus de cristallisation respectifs, lequel a été plus lent et plus tardif pour le groupement militaire, mais c'est sous le règne de cet empereur que leur antagonisme se dessine nettement [12]. Les conseils de Psellos, empreints d'un opportunisme inhérent à l'application des principes fondamentaux de gouvernement qu'il préconisait, ne pouvaient mener à aucun résultat. Ces conseils révèlent, de la part du groupement dont Psellos commence à être le porte-parole, moins le désir de sauver le régime de Michel l'Ancien que celui d'élargir sa base politique et de consolider ainsi ses positions. D'où les propositions en vue d'une entente, même au risque de concessions importantes envers le patriarche [13]. C'est toujours dans cet esprit que fut faite la proposition

---

[9] Psellos, *Chronographie*, II, pp 83, 86, *Un discours inédit* .., XVII, p 36 ; Zonaras, III, p 659, v. Gelzer, p 1006, Bury, p 199, Speros Vryonis Jr, *Byzantine Δημοκρατία and the Guilds in the eleventh Century*, dans « Dumbarton Oaks Papers », XVII (1963), pp 302—303, qui, dans cette étude, met en lumière les relations de chacun de ces deux groupements politiques, avec l'élément populaire de Constantinople

[10] Psellos, II, pp 86, 111, Zonaras, III, p 659

[11] L Bréhier, *L'enseignement supérieur à Constantinople dans la deuxième moitié du XIe siècle*, dans « Revue internationale de l'enseignement », XXXVII (1899), pp 104, 110—111. Voir pour le même problème, A Andreades, *Le recrutement des fonctionnaires et les Universités dans l'Empire Byzantin*, dans *Œuvres*, Athènes, 1938, pp 553—555.

[12] G. Brătianu, *Etudes byzantines d'histoire économique et sociale*, Paris, 1938, pp. 152—153, sur la différence de psychologie des deux groupements, voir J. B Bury, *op cit*, pp 207—208, qui parle de l'arme importante qui était entre les mains de ces deux groupements, les clubs politiques, Sp Vryonis Jr, *op cit.*, p. 302, souligne le caractère hétérogène des deux groupements

[13] L. Bréhier, *Le schisme oriental du XIe siècle*, Paris, 1899, p 252.

concernant les moyens de gagner, en partie au moins, l'élément militaire. Ces conseils reflètent d'ailleurs aussi l'antagonisme entre les deux groupements. Au fond, la crise une fois déclenchée, les deux groupements semblent s'affronter avec des alternatives d'acharnement et de prudence qui révèlent l'absence d'une unité parfaite d'intérêts chez les uns comme chez les autres. Le front commun qu'il eût fallu constituer contre la fraction en révolte du corps militaire n'était plus réalisable. Ajoutons que ces conseils mêmes attestent la très grave impasse dans laquelle était le régime de Michel l'Ancien [14].

Caractère et programme de l'insurrection de 1057. Toutes les données concernant le début de la révolte de 1057 conduite par Isaac Comnène et Katakalon Kékauménos mettent en évidence le caractère aristocratique de celle-ci. A la tête des troupes révoltées, on note dès le début les représentants de familles illustres. « ... les archontes qui résidaient dans le thème d'Orient, le proèdre Romain Skleros, Bourtzes, Botaneiates, les fils de Basileios Argyros et autres ... » [15]. De même, l'entourage du rebelle Isaac Comnène présentait l'aspect d'une cour obéissant à un esprit de hiérarchie nobiliaire : « ...De nombreux cercles de guerriers debout l'entouraient. Celui qui était voisin de lui — c'était aussi le plus petit — était constitué par les principaux personnages : c'étaient des chefs des familles les plus illustres, tout pleins d'une grandeur héroïque, ils étaient là, debout, exemple offert à ceux qui venaient après eux, car ils étaient d'un rang supérieur » [16]. D'autre part, l'insurrection a eu dès le début un caractère militaire. Il existe une description détaillée de l'affluence de militaires venus grossir les rangs des révoltés, avec un but commun des plus évidents : « ...C'était le désir de tous les militaires qu'un militaire gouvernât l'empire » [17]. Malgré le caractère nettement aristocratique et militaire que l'insurrection présenta dès le début, on ne mentionne pas de cas de résistance populaire.

Le programme de l'insurrection apparaît clairement dans toutes ses manifestations, son but n'étant pas de remplacer une personne par une autre à la tête de l'État, mais bel et bien de changer le régime existant. C'est ce qui explique, sans doute, que les adversaires des militaires aient pris les événements tellement au sérieux. L'envoi dans le camp d'Isaac Comnène de deux ambassades conduites par Psellos, chargées

---

[14] Psellos, II, pp. 88 89, v L. Bréhier, *op cit*, p 253.

[15] Skylitzes-Cedrenus, II, p 622, v. W. Fischer, *Studien zur Byzantinischen Geschichte des 11 Jahrhunderts*, Plauen, 1883, pp. 17—18 C'est l'un des premiers auteurs à avoir introduit dans l'historiographie la notion de « parti militaire » pour le groupement dirigé par Isaac Comnène

[16] Psellos, II, p. 96.

[17] Zonaras, III, p. 659 « ἦν μὲν γὰρ τῷ στρατιωτικῷ πάντι ἔφεσις στρατιώτην τὴν βασίλειον ἀρχὴν περιζώσασθαι ». La même idée, mais moins nettement exprimée, chez Attaleiates, pp 54—55 et chez Skylitzes-Cedrenus, II, p 625

de négocier la paix entre le palais et les révoltés, visait justement à empêcher l'instauration d'un nouveau régime. Ces deux ambassades reflètent la marche des événements et, par là, les changements qui avaient lieu dans le rapport de forces, de même que les changements produits par des ententes plus ou moins éphémères entre des fractions des deux groupements. Ainsi, la première ambassade a probablement eu lieu dans des circonstances où le groupement sénatorial était assez uni pour pouvoir formuler des conditions comminatoires, tandis que la seconde ambassade révèle la défection d'une partie de ce groupement qui, après de laborieuses négociations, a conclu une entente avec le groupement militaire. Ce dernier a probablement exercé une action intense en ce sens durant toute la période qui a suivi la fameuse entrevue entre l'empereur et les chefs militaires [18]. Car malgré l'esprit critique dont il fait preuve en toutes circonstances, Psellos — et avec lui beaucoup d'autres — souhaitait au fond le maintien du régime. La manière dont se déroulèrent les négociations et l'inévitable collision qui se produisit entre les deux positions contraires dévoilent en lignes générales ce que se proposait l'insurrection de 1057 : « ...Leur volonté, déjà même auparavant, était de soumettre au parti militaire tout l'Empire romain, de devenir les sujets d'un général empereur et de mettre fin à la succession politique de l'Empire ... » [19]. Ce passage fait ressortir l'existence d'un programme comprenant trois points principaux : 1) remplacement du régime politique sénatorial par un régime politique militaire ; 2) concentration du pouvoir entre les mains d'un général-empereur ; 3) établissement d'un gouvernement non autocratique exercé par le corps militaire dans son ensemble. Tel était le programme de l'insurrection. A quel moment et de quelle manière Isaac Comnène a commencé à s'en écarter, on ne peut l'affirmer de façon précise ; probablement dès le début de son règne. Le fait est que l'ensemble de réformes qui caractérisent sa politique intérieure le montrent décidé à respecter en partie le premier point, intégralement le second et à rejeter entièrement le troisième.

Certaines circonstances que l'on relève au cours de l'insurrection suggèrent qu'entre les buts de celle-ci et ceux d'Isaac Comnène la concordance n'était pas parfaite. L'homme qui aurait pu le mieux, semble-t-il, réaliser le programme général de l'insurrection était sans doute Katakalon Kékauménos. Très tôt, on voit naître une mésentente due à la crainte

[18] Voir le commentaire dans ce sens des deux ambassades chez A. Miller, *Ambassades de Michel Psellos auprès de l'usurpateur Isaac Comnène*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. III, 1867, pp. 193—199 et surtout chez L. Bréhier, *Le schisme*..., pp. 257—258 ; v. aussi J. B. Bury, *op. cit*, p. 207, qui souligne le fait qu'Isaac Comnène n'a pu monter sur le trône qu'après avoir obtenu le soutien d'une partie du parti civil.

[19] Psellos, II, p. 86 : « Ἐβούλοντο μὲν καὶ πρότερον τὸ στρατιωτικὸν ξύμπαν τὸ κράτος Ῥωμαίων ὑποποιήσασθαι καὶ υπηκοοι γενέσθαι στρατηγῷ αὐτοκράτορι, και τὴν πολιτικὴν καταλῦσαι τῆς βασιλείας διαδοχὴν » ; la même idée chez Zonaras, III, p. 659.

qu'avaient les révoltés les uns des autres, au soupçon d'Isaac Comnène qu'il aurait pu — au début de la révolte — être attaqué par derrière par Kékauménos, mésentente surtout marquée par le désaccord entre les deux chefs au sujet de l'attitude à prendre devant les propositions de paix du palais : « ... Après communication des propositions de l'empereur, Comnène et les autres personnages marquants qui étaient là les acceptèrent et demandèrent qu'elles fussent renforcées par un chrysobulle; seul Kekaumenos les désapprouvait entièrement ... » [20]. Le désaccord devait exister plutôt entre les deux programmes. C'est ce qui explique probablement la persévérance particulière déployée par Isaac Comnène pour faire légitimer son usurpation, pour occuper le trône par la force des armes certes, mais en respectant néanmoins toutes les formes légales. Aussi le voit-on disposé à accepter les propositions de l'empereur et à être — au moins provisoirement, mais en tout cas de manière légitime — le second personnage de l'empire ; c'est ce qui résulte de la relation — véritable procès-verbal — que nous a laissée Psellos de la fameuse mission [21]. Cependant, il était évident pour Isaac Comnène qu'il ne pouvait être réellement empereur qu'à Constantinople, et non en dehors de la capitale. Aussi espéra-t-il jusqu'à la fin obtenir la renonciation au trône de Michel l'Ancien, soit par abdication, soit par sa propre cooptation. Ce n'est que lorsqu'il fut avéré que tous ces espoirs étaient illusoires que, à la suite du coup d'État déclenché dans la capitale, il consentit à être proclamé empereur — légitime — par les corps constitutionnels ayant à leur tête le patriarche [22]. Cette volonté de légitimité indique vraisemblablement que, dès le début, Isaac Comnène s'était détaché du programme de l'insurrection, programme remplacé par le sien propre, lequel ne pouvait se réaliser si le nouveau basileus, arrivé au pouvoir en usurpateur, était, comme tel, demeuré le prisonnier des forces qui l'y avaient porté.

---

[20] Skylitzes-Cedrenus, II, p 633 . « μόνος, δὲ ὁ Κεκαυμένος ἀπηρέσκετο πρὸς πάντα » Des détails sur l'imperfection de la cohésion entre les rebelles, *op cit.*, pp 623—624 D'ailleurs on peut considérer que cette source présente l'insurrection du point de vue de Katakalon Kekauménos.

[21] La sensibilité d'Isaac Comnène en ce qui concerne la nécessité du caractère de légitimité de la prise du pouvoir ne fait que refléter la mentalité byzantine à cet égard. Voir à ce sujet la subtilité avec laquelle Psellos, dans le compte rendu sur les ambassades qu'il a conduites, inclus dans sa *Chronographie*, refuse, en parlant de lui, de donner à Isaac Comnène le titre de basileus jusqu'à l'accomplissement de toutes les formes légales d'accession au trône (II, pp. 96, 99, 102, 104—106).

[22] A. Miller, *op. cit* , soutient que l'intronisation d'Isaac Comnène s'est appuyée sur l'unanimité du facteur socio-politique. Pour l'importance comme facteur constitutionnel de l'élément populaire, voir G. Manojlović, *Le peuple de Constantinople*, dans « Byzantion », VI (1936), pp. 617—716 (le chapitre intitulé *Le peuple de Constantinople, pouvoir constitutionnel de l'Empire*). Il est intéressant de noter qu'en ce qui concerne la participation de l'élément populaire aux événements de 1057, les sources emploient le terme de δῆμος, évitant les termes πλῆθος et surtout ὀχλός.

Signification des premières mesures prises par Isaac Comnène en tant qu'empereur. Les premières mesures prises par Isaac Comnène après son avènement semblent confirmer l'existence des tendances que nous venons de relever. Ainsi, il n'y a rien de contradictoire dans sa politique militaire des premiers moments de son règne: il récompense — nous ne savons au juste dans quelle mesure — les militaires qui l'ont servi durant l'insurrection, en même temps qu'il en licencie une bonne part, à la plus grande satisfaction des civils. « Son premier soin fut de leur rendre les honneurs convenables et de les renvoyer dans leurs pays respectifs . . . On pensait que cette mesure s'échelonnerait sur plusieurs mois. Mais lui, on eut à peine le temps d'y penser, qu'il les licencia et les renvoya chez eux . . . »[23]. On pourrait être tenté à ne voir dans cette action qu'une simple mesure prise par Isaac Comnène pour assurer l'ordre public ou pour gagner l'adhésion de fractions plus larges de la société. A notre avis, elle cache plutôt son intention de réorganiser l'armée de manière à ce que son noyau principal ne soit pas constitué par ceux qui avaient participé à l'insurrection, situation qui l'aurait placé dans une situation de dépendance à leur égard. Donc, dès le début, on sent chez le nouveau basileus la volonté de s'assurer une position indépendante, sans laquelle il n'aurait pu réaliser tout ce qu'il s'était proposé. De même, son intention de s'assurer, pour la réalisation de sa politique, une base sociale plus large n'a pas fait défaut : « . . .Ainsi, il a honoré l'élément populaire avec les égards qui lui étaient dus . . . » [24]. On peut donc affirmer que l'esprit essentiellement aristocratique et militaire de l'insurrection avait cessé d'être le moteur principal des mesures adoptées par l'empereur au début de son règne.

L'insistance avec laquelle Isaac Comnène s'est fait représenter en uniforme militaire — en vrai empereur-soldat — sur les monnaies frappées à son effigie devait certainement renfermer quelque intention politique. L'impression qu'en ont ressentie les contemporains autant que la postérité est trop puissante pour qu'on puisse envisager le fait comme un détail de costume dépourvu de signification profonde [25]. Il est probable que,

---

[23] Psellos, II, p 111 · «.. ὁ δὲ οὐδ' ὅσον ὑπονοῆσαι διεῖλέ τε αὐτοὺς καὶ ὑπεξεῖλεν ..» ; Attaleiates, p 60 ; Skylitzes-Cedrenus, II, p 641 ; Zonaras, III, p 666

[24] Attaleiates, p. 60 «οὕτω καὶ τὸ δημοτικὸν τῆς προσηκούσης τιμῆς ἀξιοῖ. . . , Skylitzes-Cedrenus, II, p 641

[25] Zonaras, III, p. 666, avec un puissant écho au-delà des frontières, par exemple dans la chronique de l'Arménien Matthieu d'Edesse, trad éd Dulaurier, dans « Bibliothèque historique arménienne », Paris, 1858, p 104—105, ainsi que sur la génération postérieure, de la seconde moitié du XII[e] siècle, chez M Glykas, *Annales*, Bonn, 1836, p 601 et sur celles de la seconde moitié du XIII[e] siècle, chez Ephraimos, *Imperatorum et Patriarcharum recensus*, Bonn, 1840, p 140 ; v. à ce sujet les descriptions de monnaies chez J Sabatier, *Description générale des monnaies byzantines frappées sous les empereurs d'Orient..* , Paris-Londres, 1862, II, pp. 163—164, pl 50. A noter que c'est à peine au bout d'un siècle qu'un autre empereur byzantin, Manuel Comnène, se fera représenter de la même manière, *op cit*, II, p 209.

par ce moyen, Isaac Comnène entendait adresser un message signifiant que, sans être un régime de généraux, son règne représenterait un régime avant tout militaire. Cette intention ressort également de la réorganisation des forces militaires inaugurée du temps même de l'insurrection. Un aussi fin observateur que Psellos ne pouvait manquer de saisir que cette insurrection, contrairement à beaucoup d'autres, avait un caractère organisé et que, grâce à Isaac Comnène, l'esprit de discipline et le respect de la hiérarchie régnaient dans le camp adverse : « ... Et il y a encore un trait que l'on pourrait admirer en cet homme : comme une grande multitude se trouvait rassemblée autour de lui, il la classe en rangs, il sépare les plus braves des autres ; ceux qu'il savait d'une audace raisonnée et d'une bravoure bien assise, il les distribue dans les loches et les phalanges, et c'est à eux qu'il confie la guerre ; ainsi, et la partie triée l'emportait sur le nombre, et ce qui restait à part ne leur était en rien inférieur ... »[26].

Ainsi, dès le début de son règne, le but principal de sa politique fut le renforcement militaire de l'Etat, mais à l'aide d'une politique dont les premières démarches attestent déjà qu'elle était loin d'être simpliste. Ce n'est point par hasard que les commentaires presque unanimes du temps soulignent que le basileus sut se rendre compte à quel point la gravité de la situation extérieure de l'empire était due à des causes internes, dirigeant dès le début son attention dans cette direction : soit Psellos, lorsqu'il montre que « ... devinant à des signes nombreux d'où venait le mépris jeté sur l'empire des Rhomées et que la force des peuples voisins s'était accrue ... » [27], soit Attaleiates, lorsqu'il attribue, de même, à des causes internes le fait que « ... de la sorte les ennemis se renforçaient et de tous côtés se soulevaient contre les Rhomées ... » [28]. Aussi était-il évident que le rétablissement de la situation militaire ne pouvait être réalisé que par une politique de réformes visant avant tout à guérir ce grand malade qu'était l'État byzantin.

STRUCTURE DE L'ENSEMBLE DE RÉFORMES

En effet, la situation héritée par Isaac Comnène est dépeinte, dans l'évocation contemporaine la plus puissante et la plus colorée, celle de Psellos, comme un corps gravement malade dans l'attente d'un médecin et d'un remède : « ...Cet empereur, qui aimait une vie sage et qui avait

[26] Psellos, II, p 87

[27] Psellos, II, p 119, Attaleiates, p 60

[28] Attaleiates, p 60. Justement à cette époque, la situation des possessions byzantines de l'Italie du sud commençait a s'aggraver sérieusement sous l'effet de la pression continuelle des Normands, fait qui ne pouvait manquer d'influencer la vision politique d'Isaac Comnène, v *Gesta Roberti Viscardi*, dans *Monumenta Germaniae Historica*, SS. IX, Hanovre, 1951, pp 257–259 Des détails là-dessus chez J Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, Paris, 1904, p. 512

en horreur tout ce qui était maladie et corruption physique, tomba sur une situation toute contraire : il trouva tout malade et vicié intérieurement, et les chevaux impériaux dès leur sortie de la barrière, se précipitant à l'aveugle, la bouche complètement insensible, et totalement rebelles aux rênes . . . » [29]. A ce propos, Psellos fait une véritable incursion critique dans l'histoire des derniers temps, montrant comment, l'un après l'autre, les différents empereurs ont, par leurs fautes, rendu malade le corps de l'empire, l'amenant dans la situation grave à laquelle le nouveau basileus se proposait de remédier [30]. Mais, ainsi que le souligne le même auteur, la guérison n'était possible que par de véritables mesures de cautérisation, d'où la nécessité des réformes. La politique intérieure d'Isaac Comnène se définit par la structure de l'ensemble de réformes qu'il a conçues et mises en œuvre et qu'il a tenté — mais sans y parvenir — d'exécuter jusqu'au bout.

La réforme budgétaire. Essai de réorganisation des finances publiques. Il faut souligner que les premières mesures de réorganisation des finances publiques furent mises en application dès le temps de l'insurrection. Elles avaient pour but de mettre fin à l'anarchie qui régnait dans l'assiette et le recouvrement des contributions, au moyen de l'instauration d'une meilleure évidence des obligations fiscales et de leur recouvrement par des percepteurs corrects et inflexibles. Le commentaire contemporain est significatif : « . . .Puis, cela fait, non pas confusément, mais en constituant des rôles, en établissant des percepteurs diligents et en inscrivant tout sur des registres, afin d'avoir, quand il serait tout à fait empereur, des comptes exacts des perceptions : ainsi déployait-il plus de prudence que d'audace . . . » [31]. La signification d'une telle mesure, adoptée en pleine insurrection, est particulièrement importante, si l'on tient compte du fait que de telles circonstances ne sont guère propices, en général, à des réformes. Il y a là un acte d'anticipation d'un programme de gouvernement encore imparfaitement cristallisé dans l'esprit du futur basileus. Le fait est d'autant plus évident que l'une des premières mesures prises par Isaac Comnène après son avènement atteste la même préoccupation. Nous nous référons à la consolidation et au développement, probablement par l'extension de leurs attributions, de l'institution des « curateurs

[29] Psellos, II, p. 118. La même idée pp. 83, 121, etc

[30] Psellos, II, pp 89, 118 L'idée que la politique intérieure d'Isaac Comnène est caractérisée par une série de réformes, chez E de Muralt, *Essai de chronographie byzantine pour servir à l'examen des annales du Bas-Empire*, Saint-Pétersbourg, 1855—1871, II, p. 2 ; chez H. Madler, *Theodora, Michael Stratiotikos, Isaak Komnenos, ein Stuck byzantinischer Kaisergeschichte*, Plauen, 1894 , A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, pp. 650—651, chez H Gelzer, *op cit*, p. 1006 Nulle part dans la littérature ultérieure, même dans les grandes synthèses de l'entre-deux-guerres, on ne trouve cette idée exprimée aussi clairement que chez ces byzantinistes de la seconde moitié du XIX[e] siècle.

[31] Psellos, II, pp. 86—87 : « τὰς δημοσίους εἰσπράττει συνεισφορὰς οὐ φύρδην, οὐ συγκεχυμένως, ἀλλὰ' ἀρχεῖα τάξας καὶ ἀκριβεῖς ἐγκαταστήσας εισπράκτορας. . . »

publics » : « ... et il désigna de nombreux curateurs des assemblées publiques ... » [32]. Par « assemblée publique » on doit donc entendre dans le cas présent une espèce de commission qui veillait à l'accomplissement des dispositions reçues de l'empereur [33]. Les « curateurs » étaient de véritables contrôleurs des finances publiques, chargés de surveiller l'exécution du budget, tant en matière de recettes que de dépenses [34]. Le fait

---

[32] Attaleiates, p. 60 «καὶ φροντιστὰς πολλοὺς τῶν δημοσίων ἀποδείξας συλλόγων ..»; Skylitzes-Cedrenus, II, p 641. Ce passage a été interprété de manière erronée du fait de la traduction inexacte de certains termes par A. F. Gfrorer, *op. cit*, III, p 621 — « ... ernannte viele Vorstande von Innungen » — soutenant qu'il s'agit soit de la restauration des anciennes corporations, soit de la création de corporations nouvelles Il est curieux que cette interprétation ne soit pas restée sans écho dans la littérature, étant reprise récemment encore par Sp Vryonis, *op. cit.*, pp. 312—313, qui considère que συλλόγος signifie corporation. D'où la nécessité d'analyser la signification de ces deux termes συλλόγος et φροντιστής

[33] συλλόγος ne peut signifier « corporation », mais seulement « assemblée » qui peut aussi être celle d'une corporation, c'est-à-dire conformément à son sens prédominant (Pauly Wissova, *Real Encyclopadie*, 2. Reihe (R—Z), 7. Halbband, pp. 1067—1070, Ledell — Scott-Jones, C. 1673. Dans *Le Livre du Préfet*, texte fondamental en ce qui concerne la terminologie des corporations byzantines, συλλόγος n'a pas la signification de « corporation », mais d'« assemblée », v. J. Nicole, *Le livre du Préfet, l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople*, Mémoire de l'Institut National Genevois (XVIII), Genève-Basel, 1894, pp. 14—16, 19. J. Nicole traduit ce terme par *conventus*, de même que M. Syouzoumov dans sa récente édition et traduction du même texte : *Византиская Книга Епарха*, Moscou, 1962, pp 46—48, qui le traduit également par *собрание*. A. Stockle, dans son ouvrage fondamental *Spatromische und byzantinische Zunfte*, dans « Klio », Beiheft 9, Leipzig, 1911, p. 9, précise sans aucune hésitation · « nur fur eine Vereinigung wird der Ausdrucke συλλόγος gebraucht... ». Tout ceci nous autorise, estimons-nous, à considérer que ce terme ne signifie pas « corporation » et, dans le texte en question, compte tenu du sens de l'autre terme, ne signifie pas non plus « assemblée de corporation ». L'emploi de l'attribut δημόσιος avec le sens précis de public, étatique, indique l'existence d'une assemblée publique de caractère organisé, institutionnel Celle-ci pouvait être un organisme plus large, ou une commission ayant certaines attributions, mais toutes avec une activité comportant une certaine stabilité

[34] Ce sens mérite d'autant plus d'être pris en considération si l'on tient compte du terme de φροντιστής, qui le complète en quelque sorte et en précise le sens. Le sens habituel est certainement celui de « curateur », « procurateur ». Cependant Du Cange, dans son inégalable *Glossarium mediae et infimae graecitatis*, Lyon, 1688, c. 1704—1705, discutant sur les significations de ce terme, estime que l'une des plus claires est celle concernant l'activité du fisc, « Fisci procuratores ». Les sources principales qu'il utilise à ce sujet sont Théodore Balsamon et Nicetas Choniates, les passages respectifs de ces deux auteurs se référant au règne de Manuel Comnène, fait qui du point de vue chronologique n'est pas dépourvu d'importance. On doit se demander pourquoi, dans le texte d'Attaleiates en question, c'est le terme de φροντιστὰς qui est employé et non le terme ancien de κουράτωρ, que l'on retrouve dans les textes du XI[e] siècle et même au XII[e] siècle (*Alexiade*, éd. B. Leib, II, p. 110, où il s'agit d'un curateur auquel l'administration de Mytilène a été confiée). A cet égard, il faut peut-être accorder son importance au commentaire de Jacob Reisk sur le *Liber de Cerimoniis*, Bonn, 1829—1830, II, p. 157, qui fait la distinction entre les curatelles de caractère public, d'Etat, et celles de caractère impérial, privé. Cette distinction est relevée également par Franz Dolger, dans *Beitrage zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, pp. 14—15, 39—41, 45, qui estime que le terme de κουράτωρ était en voie de disparition. Du reste, cette tendance semble résulter également de la situation des sceaux, v. G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, pp. 488—489. On peut aboutir ainsi à la conclusion que, à partir du XI[e] siècle, le terme de φροντιστής a tendance à remplacer celui de κουράτωρ et son sens prédominant est : ayant rapport à ce qui est public, étatique. Pour ce motif, les συλλόγοι ne peuvent être que les organes d'Etat institués par l'empereur, avec des prérogatives fiscales ainsi que nous l'avons montré plus haut. C'est là-dessus que nous nous basons pour l'interprétation de ce texte. Voir également Hélène Glykatzis-Ahrweiler, *Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux XI[e] et XII[e] siècles*, Paris, 1961, qui ne mentionne les curateurs qu'en un seul endroit et les φροντιστής nulle part.

que le texte de base mentionne dans le même corps de phrase l'institution des curateurs de ces commissions publiques et les mesures favorables à l'élément populaire, indique peut-être une intention de souligner le caractère populaire de cette mesure [35]. Ces mesures démontrent l'ampleur et le sérieux que l'on comptait donner à la réforme concernant la réorganisation des finances publiques. Le trait principal de celle-ci dans la pensée et l'action d'Isaac Comnène était l'instauration d'un équilibre budgétaire permettant à l'Etat, au moyen de revenus réguliers, de défendre l'empire contre les incursions des ennemis du dehors, chose impossible sans la mise en œuvre d'importants moyens financiers.

Dans la tentative de réorganisation des finances publiques, la réforme budgétaire a visé en premier lieu à rationaliser en quelque sorte l'appareil d'Etat, qui s'était signalé durant la période antérieure par une tendance continuelle de prolifération des fonctions et, par conséquent des rétributions respectives. Attaleiates — l'auteur qui nous fournit le plus de détails concernant l'ensemble de réformes d'Isaac Comnène — a très bien saisi l'effort de redressement des finances de l'Etat entrepris par le basileus : « ... Puis, en premier lieu, il a coupé la dotation des offices ... » [36]. Les « dotations » ne sont autre chose que les rétributions financières, sous forme de salaires, des dignitaires constituant l'appareil central de l'Etat [37]. Cette interprétation du terme ressort nettement de l'emploi de la notion d'« offices », ceux-ci indiquant les départements et services formant le système de base de l'appareil d'État [38]. Compte tenu du but poursuivi, il est permis de supposer que cette mesure a dépassé le caractère d'une simple économie budgétaire et tendait à une amélioration, à une plus grande efficience de l'appareil d'Etat. Il se peut même qu'elle ait représenté un commencement de réforme administrative, devenue absolument nécessaire par la discordance de plus en plus marquée entre l'administration traditionnelle de l'Etat byzantin et la conjoncture actuelle, situation qui réclamait un rajustement.

En second lieu, la réforme budgétaire en vue de la réorganisation à plus long terme des finances publiques s'est attaquée à une tâche qui

---

[35] Attaleiates, p. 60 Le fait indique peut-être le caractère démocratique de toute la politique intérieure d'Isaac Comnene.

[36] Attaleiates, p 61. « ..εἶτα καὶ τὰς τῶν ὀφφικίων δόσεις αὐτὸς περιέτεμε πρῶτος.. »; Skylitzes-Cedrenus, II, p. 642

[37] La signification du terme de δόσεις est précise, marquant la rétribution sous forme de salaire d'une activité fonctionnelle, et non la récompense en numéraire ou d'autre ordre pour une dignité que l'on détient.

[38] Le terme de ὀφφικίων indique nettement les départements de l'appareil d'Etat, ceux qui sont visés en premier lieu étant les départements spécialisés dans l'activité fiscale, v à ce sujet A. Andreadès, *La vénalité des offices est-elle d'origine byzantine?*, dans *Œuvres*, pp. 527—531

avait été négligée par tous les empereurs depuis Basile II : le maintien du trésor publique à un niveau financier correspondant aux nécessités de l'État. Après son avènement, le nouveau basileus a dû trouver une situation désastreuse quant à l'encaissement des arriérés dus au fisc, car sur ce point Attaleiates nous informe que l'empereur « ... agissait en percepteur sévère envers les débiteurs du trésor public ... » [39]. Il est probable que la sévérité à laquelle se réfère l'auteur lui fut imposée par le grand nombre de dettes des contribuables, non payées par suite de la négligence des organes fiscaux, elle-même la conséquence de la corruption toujours plus grande. De même, quelques-uns parmi les empereurs antérieurs à Isaac Comnène — imités du reste en cela par les successeurs de celui-ci — ont pratiqué la politique démagogique, désastreuse pour les finances publiques, consistant à accorder de temps en temps des amnisties fiscales partielles ou parfois même totales. Une telle politique apportait des suffrages au basileus qui la pratiquait, mais elle privait l'État de ressources financières parfois d'importance vitale.

En troisième lieu, on a jugé nécessaire, pour l'assainissement des finances publiques, que par la réforme budgétaire on mette aussi fin à la pratique de plus en plus répandue des donations impériales d'argent. C'est en effet à celles-ci que se réfère Psellos lorsqu'il constate avec regret que, après l'avènement d'Isaac Commène,. « ... sa ligne de conduite, à partir de ce moment, fut toute différente de celle de Michel l'Ancien : il cassa les donations de celui-ci et jeta bas tout ce qu'il avait fait avec munificence ... » [40]. Cette mesure a dû mécontenter au plus haut point l'ordre sénatorial, assurément le plus lésé, ainsi qu'il ressort de l'insistance avec laquelle les historiens des générations ultérieures — du XII[e] siècle — reviennent sur la question. Ainsi, Zonaras rapporte qu' « ...il n'a pas même épargné ceux du sénat ... » [41]. Un peu plus tard, Glykas attribue la chute d'Isaac Comnène à la colère divine provoquée par « ... les préjudices causés au sénat ... » [42]. Mais la base sociale des mécontentements paraît avoir été plus large, puisque les sources mentionnent aussi à ce sujet d'autres catégories sociales ; telle Psellos lorsqu'il dit : « ... Aussi le peuple se prend-il à le détester et, avec le peuple, une partie non négligeable des estradiots, tous ceux à qui il avait coupé sous le pied l'opulence ... » [43]. Le fait que, parmi les mécontents, l'historien ait consigné

---

[39] Attaleiates, p. 61 · «βαρὺς ἐχρημάτισε φορολόγος τοῖς χρεωστοῦσι δημόσια», Skylitzes Cont, p 642

[40] Psellos, II, p. 120 : «ἀφείλετο τά ἅπερ ἐκεῖνος δεδώρητο, καὶ καθεῖλεν εἴ τι φιλότιμον κατεπράξατο ..».

[41] Zonaras, III p. 667 : «ἀλλ' οὐδὲ τῶν τῆς γερουσίας ἐφείδετο».

[42] Glykas, p. 604 : «. διά... τὰς τῆς συγλήτου ἀποστερήσεις»

[43] Psellos, II, p. 120 : «.. ἐντεῦθεν τὸ τε δημοτικὸν πλῆθος ἀπεχθάνεται αὐτῷ, καὶ τῶν στρατιωτῶν οὐκ ολιγον τι μερος» ; Zonaras, p 667.

l'élément populaire non moins que l'élément militaire, nous porte à supposer que ce qui a été « coupé », dans ces deux cas — où il ne peut qu'exceptionnellement être question de donations de terres — ce sont bien les donations d'argent, la mesure dont il s'agit faisant par conséquent partie de la réforme budgétaire.

La réforme foncière. Essai de restauration du domaine d'État. Dès cette première étape, la réforme budgétaire révèle la signification profonde de l'ensemble de réformes d'Isaac Comnène. Mais pour mieux pénétrer cette signification il faut aussi tenir compte des confiscations massives de propriétés foncières effectuées par l'empereur peu après son avènement. Celles-ci — les sources sont unanimes à le reconnaître — n'avaient pour but ni l'enrichissement personnel de l'empereur, ni celui des membres de sa famille ou d'une clique de partisans, mais en tout premier lieu le renforcement du domaine de l'Etat, gravement réduit par les libéralités inconsidérées des prédécesseurs d'Isaac Comnène. Pour celui-ci il ne faisait aucun doute qu'un Etat véritablement puissant est inconcevable sans la possession d'un domaine correspondant. C'est ce qui force Attaleiates, malgré l'antipathie particulière qu'il ressent pour cette réforme, à reconnaître que : « . . . il a eu soin en matière d'économie d'ajouter des terres au domaine impérial . . . » [44]. Psellos, de même, juge nécessaire de montrer que les mesures correspondant à la réforme foncière ont consisté dans l'anulation non seulement des donations du temps du Michel l'Ancien, mais aussi de celles des prédécesseurs de celui-ci : « . . . Cela fait, il ne renonça en rien à ses desseins, comme font ceux qui par l'analyse vont du composé au simple ; il va plus avant, rattachant les unes aux autres les mesures de ses prédécesseurs et ainsi de proche en proche, parcourant tout et démolissant tout . . . » [45]. D'où ressort l'intransigeance de cette réforme, qui a revêtu plusieurs formes au cours de son déroulement.

Etant donné qu'elle visait à la restauration du domaine de l'État, la réforme foncière a procédé en premier lieu à l'annulation de toute aliénation de portions de ce domaine en faveur de personnes privées. Attaleiates le dit clairement — « . . . Par ce fait il a privé beaucoup de personnes particulières d'un grand nombre de biens . . . » [46] —, précisant en outre que même les donations par des actes portant la signature et le sceau de l'empereur n'en furent pas exceptées, vu qu'on ne tenait point compte des chrysobulles par lesquels leur propriété avait été renforcée [47]. Rien, cependant — compte tenu de l'atmosphère politique,

[44] Attaleiates, p. 61 : «ἐμέλησε δ' αὐτῷ μετὰ ταῦτα καὶ φειδολίας καὶ τοῦ προσθήκην ἀγρῶν τῇ βασιλείᾳ περιποιήσασθαι».

[45] Psellos, II, p. 120 : «...καὶ οὕτω κατὰ τὸ συνεχὲς ἐπιὼν πάντα καὶ λυμαινόμενος».

[46] Attaleiates, p. 61 : «...διὸ καὶ πολλὰ μὲν ἰδιοτικὰ πρόσωπα πολλῶν ἀπεστέρησε κτήσεων...»; Skylitzes Cont., p. 642

[47] *Ibidem*; «...παριδὼν τὰς Χρυσοβούλλους τούτων γραφὰς»

ainsi que des données fournies par les sources — ne nous permet de supposer que cette mesure ait présenté un caractère absolument général. Il est bien plus probable à notre avis, qu'elle fut aussi utilisée à des fins politiques, en tant qu'arme contre les adversaires du basileus, considérés comme ennemis de l'Etat et, de ce fait, passibles de la confiscation des biens. Peut-être que les annulations des donations de biens du domaine public ont surtout frappé ceux qui s'opposaient à la politique d'Isaac Comnène et que celui-ci a entendu utiliser, dans son propre intérêt et contre ses adversaires, les sentiments anti-aristocratiques des couches populaires.

Un second aspect de la réforme financière pour la restauration et la consolidation du domaine de l'État est le fait qu'elle a frappé dans la plus forte mesure la propriété foncière des monastères. Cela résulte probablement de ce que la plupart des aliénations de biens du domaine de l'État avaient été consenties en faveur de ceux-ci. L'atmosphère générale du moment et le contenu des sources indiquent que l'annulation des donations foncières a revêtu, cette fois-ci, un caractère général. Psellos l'affirme nettement : « ... C'est donc ainsi qu'allant de l'avant il ajoute jusqu'aux moines à ses suppressions ; d'une secousse, en effet, il abat la plupart des donations faites à leurs églises et faisant rentrer cela dans le domaine public ... » [48]. Attaleiates exprime les mêmes faits avec un surplus de détails : « ... Il s'occupa également des monastères qui avaient de grandes et riches propriétés, ne le cédant en rien à celles qui tiennent du domaine de l'Etat ... » [49]. Conscient de la gravité d'une telle mesure, Isaac Comnène eut soin de n'y procéder qu'après avoir élaboré une théorie la justifiant, théorie qui, par la même occasion, apportait de sévères critiques à la vie monastique. Partant du fait que, « monastère » en grec signifie « lieu de méditation » [50], le basileus soutenait que, pour ce qui est de l'accomplissement de leur mission principale, il est dans son droit lorsque « ... Il calcule à ces gens ce qui suffit à leur existence, rendant exact pour eux le terme de lieu de méditation ... » [51]. De la sorte, Isaac Comnène entreprenait une véritable réforme de la vie monastique, d'abord par la suppression de tout ce qu'il considérait comme superflu : « ... Et leur enlevant beaucoup de choses et ne laissant aux moines et aux religieuses que ce qu'il imaginait comme devant leur

---

[48] Psellos, II, p. 120 : « περικρούεται γὰρ τὰ πλείω τῶν ἀποτεταγμένων τοῖς ἐκείνων ναοῖς, καὶ ταῦτα εἰς τὴν δημοσίαν θεὶς σύνταξιν... ».

[49] Attaleiates, p. 61 : « μεγάλας καὶ πλουσίας κτήσεις ἐχόντων καὶ τῶν τοῖς βασιλικοῖς θησαυροῖς ἀνακειμένων ἀποδεούσας οὐδ' ὅλως » ; Skylitzes Cont., p. 643 ; Zonaras, III, p. 668.

[50] C'est-à-dire, φροντιστηρίον.

[51] Psellos, II, p. 120. « ἐκείνοις τὸ ἀποχρῶν συλλογίζεται, ἐπαληθεύσας αὐτοῖς τοῦ ἀσκητηρίου τὸ ὄνομα... ».

suffire, il attribua au domaine impérial ce qu'il jugeait superflu ... »[52]. Que par une mesure aussi grave, qui ne pouvait manquer d'avoir un écho des plus défavorables, il n'avait pas uniquement en vue la reconstitution du domaine de l'État, mais aussi la « spiritualisation » de la vie monastique, c'est ce que — malgré son attitude peu favorable — reconnaît Attaleiates, lorsqu'il montre que par ce fait les propriétaires laïcs voisins des monastères échapperont à la continuelle pression de ces derniers : « ... de libérer les propriétaires de terres voisines de leur pression, car les moines les obligeaient à leur donner leurs terres ... »[53]. Aussi n'est-ce pas un effet du hasard si les idées d'Isaac à ce sujet vont être commentées jusqu'au XIIe siècle, lorsque Glykas notera succinctement : « ... Il supprima le superflu des monastères ... »[54].

En troisième lieu, la réforme foncière en vue de la restauration du domaine de l'État a mis un frein à l'extension de la *pronoia*. Un seul cas nous est connu, mais rien ne nous permet de croire qu'il n'y en ait pas eu d'autres. Il suffit d'examiner la manière dont l'empereur obligea Constantin Leichoudes, en échange de son élection à la dignité patriarcale, à renoncer à la *pronoia* du domaine des Manganes, consentie par l'empereur Constantin Monomaque. Isaac Comnène ne rendit définitive l'élection de Constantin Leichoudes comme patriarche que lorsqu'il eut obtenu catégoriquement de celui-ci sa renonciation à la *pronoia* des Manganes. Assurément, le basileus considérait que l'extension de cette forme d'aliénation de propriétés foncières de l'Etat pouvait représenter un danger mortel pour le domaine public. Il est intéressant de noter que, malgré l'importance de la mesure, ni Psellos, ni Attaleiates — les deux principaux commentateurs des réformes d'Isaac Comnène — n'en font mention. Sans doute était-il difficile de désapprouver une telle mesure. Les textes qui consignent l'épisode nous permettent de nous faire une idée de l'insistance ferme d'Isaac Comnène à ce sujet et des craintes qui l'avaient provoquée. Le continuater de Skylitzes n'accorde pas une importance particulière à la *pronoia* des Manganes, qu'il cite à côté d'autres privilèges, de différentes natures, de Constantin Leichoudes : « ...Pourvu par l'empereur de l'administration de toutes les affaires publiques, de la *pronoia* des Manganes et de la garde des documents légaux ... »[55]. Or ces termes

---

[52] Attaleiates, p. 61.

[53] *Ibidem*

[54] Glykas, p. 601 : «τὰ τῶν φροντιστηρίων περιττὰ ἀποκόπτει »

[55] Skylitzes Cont., p. 645 : «τῆς τῶν Μαγγάνων προνοίας καὶ τῶν δικαιωμάτων φύλαξ παρὰ τοῦ εἰρημένου βασιλέως καταλειφθεὶς». Il y a plus de cent ans déjà, le problème a retenu l'attention de E. D. Muralt, *op. cit.*, II, p 3 Voir la discussion d'un grand intérêt à ce sujet chez G. Ostrogorski, *L'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, pp. 20—21.

n'impliquent pas absolument une aliénation du domaine d'État. Un éclaircissement à ce sujet ne nous sera fourni que par un passage d'un historien de la génération suivante, Zonaras, qui, décrivant la manière dont Isaac Comnène obligea Constantin Leichoudes à y renoncer, montre que Constantin Monomaque « ... lui a accordé la *pronoia* des Manganes et lui a renforcé cette immunité par écrit ... » [56]. C'est cette immunité qu'Isaac Comnène tenait à annuler, abolissant un précédent capable d'apporter de graves préjudices au domaine de l'Etat. Même si elles ne constituaient pas une justification de l'action d'Isaac Comnène, les précisions de Zonaras expliquent l'intransigeance de celui-ci. Ce qui dérangeait l'empereur, c'était l'immunité attachée à la *pronoia* [57].

On s'explique ainsi que — sans mentionner de façon expresse le cas, mais en l'ayant certainement en vue dans son esprit à côté des autres aspects de la réforme foncière — Attaleiates ait été obligé de reconnaître que « ... la chose publique augmentant de différentes manières et par de nombreuses mains, a reçu de l'accroissement et un sensible allégement ... » [58].

La réforme ecclésiastique. Essai de neutralisation politique de l'Église. Ainsi que les sources l'indiquent, une des premières mesures d'Isaac Comnène fut d'accorder l'autonomie d'administration et de gestion à l'Église Sainte-Sophie de Constantinople. L'empereur, dit Attaleiates, « abandonna à la Grande Eglise tous les droits sur les affaires ecclésiastiques qui rentraient jusque là dans les attributions impériales ; désormais, le palais devint complètement étranger à leur administration. Ni la charge d'économe, ni l'administration et la protection des biens-fonds ne furent désormais du ressort des agents de l'empereur ; ils dépendirent de la volonté du patriarche, qui reçut à la fois la nomination des personnes et l'administration des choses » [59]. La mesure fut certainement considérée d'importance, car elle est rapportée par toutes les sources ultérieures jusqu'à l'histoire en vers du XIIIe siècle d'Ephraimos qui, si elle ne consigne pas la confiscation par Isaac Comnène des domaines conventuels, note en échange assez clairement que : « ... Il a confié à celui-ci le soin de toutes les affaires de l'Eglise, dont deux départe-

[56] Zonaras, III, p 670. « καὶ τὴν τῶν Μαγγάνων ἀνέθετο προνοίαν καὶ τὰ περὶ τῆς ἐλευθερίας αὐτῶν ἐνεπίστευσεν ἔγγραφα » Sur l'importance de la curatelle des Manganes, voir Fr Dolger, *op cit*, pp. 42—43, 110, G Ostrogorski, *op cit*, p 21 Sur l'opulence de l'architecture en tant que reflet de son importance économique, v R Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*, Paris, 1939, p. 20

[57] Au sujet du sens d'immunité du terme ἐλευθερία, v. Du Cange, *Glossarium*..., c. 374. Sur le fait qu'il ne peut s'agir d'une récompense pour un service militaire, v. G. Ostrogorski, *op cit*, p 22

[58] Attaleiates, p. 62.

[59] Attaleiates, p. 60 ; la traduction de L. Bréhier dans *Le schisme*..., p. 270 ; Skylitzes Cont, pp. 641—642 ; Zonaras, p 666.

ments : celui de l'économe et du skeuophylaxe ; ... » [60]. Nous ne savons pas au juste dans quelle mesure cet auteur du XIIIe siècle était bien informé, mais il mentionne cette réforme comme si elle était d'ordre général et non limitée à la seule cathédrale Sainte-Sophie.

Une telle mesure semble être en contradiction avec l'ensemble de réformes conçues par Isaac Comnène, si soucieux de renforcer l'autorité de l'Etat et de ne tolérer aucune possibilité de s'en soustraire. Mais d'autres épisodes concernant la politique intérieure de ce basileus fournissent peut-être une explication à cet égard. Nous nous référons au conflit bien connu qui l'opposa au patriarche œcuménique Michel Ceroullarios, l'auteur du schisme de 1054, le prédécesseur de Constantin Leichoudes. Si nous tenons compte de la grande autorité et de la position politique du patriarche avant l'avènement d'Isaac Comnène et durant les événements qui ont abouti à la proclamation de celui-ci comme empereur, il semble fort possible qu'Isaac Comnène ait songé à ce moyen comme le plus approprié pour neutraliser la puissance politique du patriarche. Il est difficile de croire que les implications de ce brusque et violent conflit — dont les formes révélaient une tentative d'instauration d'une monarchie théocratique autre que celle de jusqu'alors, dans laquelle ce n'était pas l'empereur qui serait le chef de l'Eglise, mais le chef de l'Eglise qui serait l'empereur — aient pu échapper à la perspicacité politique d'Isaac Comnène. Aussi l'octroi de l'autonomie de gestion et d'administration de l'église Sainte-Sophie pourrait-il avoir été le prélude d'une réforme ecclésiastique.

Nous possédons d'ailleurs l'exposé des motifs par lesquels l'empereur essayait de préparer l'opinion publique à un acte de grande portée politique, à savoir le réquisitoire même établi par Psellos pour le procès intenté au patriarche Michel Ceroullarios, mais auquel il ne fut plus donné cours [61]. Dans ce requisitoire, c'est l'empereur qui parle surtout et très peu l'auteur [62], car les accusations graves portées contre l'activité de l'ancien patriarche sont précédées par la formulation catégorique du principe politique selon lequel le patriarche doit se tenir à l'écart de la politique, renonçant à toute immixtion dans les affaires publiques et à comploter contre les empereurs [63]. Ce réquisitoire — important témoi-

[60] Ephraemius, p. 141. «φροντὶδα πάντων πραγμάτων ἐκκλησίας ἔνειμε τῶδε, καὶ δυεῖν ὀφφικίων οἰκονομου τε σκευοφύλακος θ' ἅμα». Le problème est discuté plus en détail par W. Fischer, *op. cit.*, p. 33, qui considère que par ce fait l'Eglise a bénéficié de plus grandes possibilités de charité, et par L Bréhier, *op cit*, pp. 269—271, qui voit dans ces faits un moment où le patriarcat devient plus puissant que l'Etat.

[61] L. Bréhier, *Un discours inédit...*, passim.

[62] L. Bréhier, *op. cit.*, XVI, p. 381.

[63] L. Bréhier, op. cit., XIII, p. 39 ; « οὐκ ἔδει τὸν ἀρχιερέα...περὶ πολιτικῆς ζηθεῖν καταστάσεως».

gnage de la pensée politique byzantine du XIe siècle — tend à démontrer que toute violation du principe ci-dessus énoncé mène aux crimes politiques les plus graves : la tyrannie, c'est-à-dire l'usurpation du pouvoir impérial, le crime de lèse-majesté, l'assasinat politique [64]. Ainsi que le montre le réquisitoire, ces crimes devaient être jugés d'autant plus graves que, pour les accomplir, le patriarche était capable de s'appuyer sur l'élément populaire et, par ce moyen, de dominer les événements au point de se considérer lui-même empereur : « Il s'était mis à distribuer les charges : l'un était mis à la tête du peuple ; un autre concentrait tous les pouvoirs maritimes, un autre les forces terrestres ; il s'attribuait à lui-même le pouvoir dans sa plénitude. Il ne lui manquait plus que de se faire nommer empereur » [65]. La répétition possible de telles circonstances obligea probablement Isaac Comnène à imprimer un caractère antipatriarcal à sa politique [66]. Au fond, tout provenait du heurt violent de deux théories politiques : celle de la monarchie absolue militaire, représentée par Isaac Comnène, et celle de la monarchie absolue théocratique, représentée par Michel Ceroullarios [67].

Rien, en effet, en dehors de cette mesure, ne permet de tirer une conclusion dans le sens d'une position favorable du basileus à l'égard de l'Eglise. Une telle position ne ressort ni de la confiscation massive des propriétés foncières des monasterès, ni du conflit entre l'empereur et le patriarche dont elle fut le prétexte. Ce point de vue est confirmé par l'insistance avec laquelle toutes les sources font la description détaillée du conflit [68]. Nous ne reprendrons pas la discussion sur cette question, qui a fait l'objet d'une ample analyse dans la littérature tant ancienne que plus récente [69]. Nous devons ajouter, cependant, que d'autres mesures du basileus suggèrent également ses sentiments défavorables pour les privilèges de l'Eglise et du haut clergé. Ainsi, Isaac Comnène réglemente strictement, par un chrysobulle spécial, les droits en espèces

---

[64] L. Bréhier, *op. cit.*, XVII, p. 35. «ἐπεὶ δὲ καὶ τυραννίδος, εἴτ' οὖν καθοσιώσεως, τὸν ἄνδρα διώκομεν»; idem, *Le schisme...*, pp. 294—296.

[65] L. Bréhier, *Un discours inédit...*, XVII, pp. 41—42, la traduction du même auteur dans *Le schisme...*, p. 262

[66] L. Bréhier, *Le schisme*, pp. 281, 285.

[67] Toute la condamnation de la théorie et de la pratique politiques de Michel Ceroullarios est synthétisée dans le terme de μισοβασιλεὺς, conformément au commentaire de L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 273—276.

[68] Psellos, II, p. 125; Attaleiates, p. 62; Skylitzes Cont., p. 643—644; Zonaras, pp. 668—669; Glykas, p. 601.

[69] Voir à ce sujet A. F. Gfrorer, III, p. 625; G. Schlumberger, *L'épopée byzantine...*, III, pp. 762—764; L. Bréhier, *op. cit.*, p. 269—304; H. Gelzer, *Das Verhaltnis von Staat und Kirche in Byzanz*, dans *Ausgewahlte kleine Schriften*, Leipzig, 1907, pp. 139—141; A. Michel, *Humbert und Kerularios*, II, Paderborn, 1930, pp. V—VII, 22—40, J. B. Bury, *op. cit.*, p. 214, qui analyse les implications, quant à la situation intérieure, du conflit entre le Pape et le Patriarche qui a abouti au schisme de 1054.

qui reviennent aux évêques pour l'ordination des prêtres [70]. Par un autre chrysobulle spécial, destiné à mettre fin à des abus, ainsi qu'aux différences qui existaient d'un endroit à l'autre, le basileus fixe le quantum du *kanonicon* dû aux évêques par les communautés de croyants [71]. A la lumière de ces faits, la prise en possession par l'Etat des terres des monastères peut donc être considérée comme une véritable sécularisation des biens conventuels, faisant elle-même partie d'une vaste réforme ecclésiastique. Tous ces faits, dont l'épilogue fut la destitution violente du patriarche et sa mort dans des conditions mystérieuses, font penser que l'octroi de l'autonomie de gestion et d'administration de l'église Sainte-Sophie a dû avoir certaines raisons secrètes que les faits exposés plus haut contribuent à éclaircir, c'est-à-dire tenir l'Eglise à l'écart de la vie publique, la neutraliser politiquement. Au fond, Isaac Comnène mérite peut-être tout autant que les empereurs iconoclastes les jugements portés sur le rôle de ceux-ci à consolider la laïcité de l'État byzantin [72]. A cette différence près que les premiers ont réussi à imposer leur politique, tandis que le second n'a fait que l'ébaucher.

La structure de l'ensemble des réformes d'Isaac Comnène, telle que nous avons tenté de reconstituer, révèle les intentions très bien arrêtées de l'empereur. Le renforcement militaire de l'Etat n'était pas possible sans son renforcement général. C'est le but que l'empereur avait assigné à l'ensemble de réformes. Le caractère défensif des campagnes qui ont suivi prouve qu'Isaac Comnène avait tiré des conclusions bien arrêtées sur l'incapacité de l'empire a soutenir désormais des guerres d'expansion. Ainsi que le montre Psellos lorsqu'il analyse l'attitude de l'empereur à l'égard de ses nombreux ennemis du dehors : « . . . Il leur ordonnait de se tenir tranquilles, non qu'il vît d'un mauvais œil un accroissement de territoire de l'Empire romain, mais parce qu'il savait que pour de telles annexions il était besoin de beaucoup d'argent et de bras vaillants et d'une réserve suffisante et que, lorsqu'il n'en va pas ainsi, l'augmentation c'est la diminution . . . » [73] : paroles qui indiquent que les résultats commençaient à se faire sentir. Mais leur réalisation définitive fut arrêtée par la fin brusque et jusqu'à un certain point surprenante du règne d'Isaac Comnène.

---

[70] Zacharie von Lingenthal, *Jus graeco-romanum*, III, Leipzig, 1857 , P. Zepos, *Jus graeco-romanum*, Athènes, 1931, I, pp. 275—276 ; voir les regestes chez Franz Dolger, *Regesten und Kaiserurkunden des ostromischen Reiches*, II, p 13.

[71] *Ibidem*.

[72] L'idée d'implications affectant toute l'histoire byzantine et orientale chez A Rambaud, dans son essai de 1877 sur Michel Psellos, dans *Etudes sur l'histoire byzantine*, Paris, 1912, p. 155 ; de même chez H Gelzer, dans *Abriß* .., p. 1006.

[73] Psellos, II, p. 114.

CAUSES DE L'ÉCHEC DES RÉFORMES

Les réformes d'Isaac Comnène sont des réformes manquées. Ni elles n'ont pu être appliquées intégralement et développées jusqu'à leurs dernières conséquences, ni — surtout — il ne leur a été donné la chance de donner les résultats tellement attendus. Il est évident qu'elles se sont heurtées à une opposition puissante de la part des forces socio-politiques que l'empereur n'a pu, ou peut-être n'a pas été assez résolu à abattre et qui, jusqu'à la fin, l'ont renversé. Le problème est d'importance, car il est à la base de l'un des chapitres les plus dramatiques de l'histoire intérieure de l'empire au cours du XI[e] siècle et, surtout, du quart de siècle compris entre les années 1057 et 1081, correspondant à l'instauration du nouveau régime politique des Comnènes [74]. Il convient donc d'analyser en détail les causes de cet échec.

Caractère de sévérité et de rapidité des réformes. Le simple énoncé de ce titre renferme l'explication du mécontentement et de l'état de vive agitation que les réformes ont déclenchés dans la société toute entière. Des faits exposés dans le chapitre précédent il ressort qu'Isaac Comnène a eu un véritable programme de gouvernement, consistant en premier lieu dans ces réformes. Pourtant, dès le début, la manière dont l'empereur envisageait les perspectives de réalisation de son programme ne semble aucunement optimiste, mais, bien au contraire, des plus sombres. A ceux auxquels il accorde quelque confiance, il fait part de doutes et d'inquiétudes qui montrent qu'il était conscient des difficultés qui l'attendaient. L'un de ces confidents fut Psellos lui-même, ainsi qu'avec son habituel manque de modestie il a soin de le consigner : « . . . le premier il m'ouvre ses secrets, il me fait le confident de ses soucis impériaux ; il s'enquiert auprès de moi de quelle manière il exercerait pour le mieux le pouvoir et par quelle politique il rivaliserait avec les plus grands empereurs »[75]. A ce personnage, que la suite des événements allait avérer hypocrite et de mauvaise foi, l'empereur confie ses doutes au sujet de la réussite de son programme de gouvernement. « Mais l'empereur — car il était intelligent autant que quiconque et il n'était ni trompé ni exalté par toutes ces vanités — prit incontinent en défiance le faîte de la fortune et, sans avoir encore bien recueilli ses esprits, il se tourne soudain vers moi : Elle me semble peu sûre, ô philosophe, dit-il, cette félicité extrême

---

[74] L'idée d'une abdication forcée due à la coalition de plusieurs forces d'opposition est clairement exprimée chez les byzantinistes de la fin du siècle dernier : par exemple, A. F. Gfrorer, *op. cit*, III, p. 636—637 ; A. Rambaud, *op. cit.*, p. 156 ; H Gelzer, *op. cit*, p. 1006 ; J. Gay, *op. cit.*, p. 525.

[75] Psellos, II, p. 108.

et je ne sais si la fin en sera heureuse »[76]. Sûrement qu'Isaac Comnène était au courant de quelque chose, tout comme Psellos du reste, mais en réalité les deux se trouvaient sur des positions d'antagonisme politique.

Ceci, pour sûr, explique le caractère de rapidité des réformes. L'empereur avait hâte d'en voir les fruits sur lesquels il avait tant misé. Les difficultés qu'il prévoyait, résultat de l'opposition de tant de forces qu'il devait vaincre, l'obligeaient à éliminer toute hésitation, tout retard. Ce fait semble ressortir de la division en deux périodes de son règne : une période concentrée sur la politique intérieure, suivie d'une seconde période consacrée à la politique extérieure. Et comme tout se rapporte à un règne de deux ans environ, on se rend compte de la rapidité avec laquelle les choses ont dû se passer[77]. C'est ce qui explique le reproche sévère que Psellos adresse à Isaac Comnène pour la hâte avec laquelle il a tenté de mettre en œuvre ses réformes, qu'il estime justifiées — étant donné le corps malade de l'Etat — mais insuffisamment préparées : « . . . Alors qu'il fallait, ici, attendre l'heure de l'amputation et de la cautérisation et ne pas porter incontinent le fer rouge dans les entrailles, là, discipliner le char avec le frein, amadouer les chevaux, les caresser avec art et les flatter de la main, après quoi, monter sur le char et lâcher bride — ainsi le fils de Philippe fit de Bucéphale un coursier docile —, lui, en voulant voir dès l'abord le char se porter tout d'un coup en ligne droite et le corps (de l'Etat) devenu un corps contre nature rentrer dans le vie normale, ici brûlant et tranchant, là refrénant et arrêtant à pleines rênes les chevaux emportés dans une course désordonnée, il ne s'aperçut pas de l'état de maladie avant d'avoir réglé et établi toutes choses . . . »[78]. Au fond, la dénonciation du caractère de rapidité des réformes représente un moyen indirect et même caché d'exprimer son hostilité à leur égard.

C'est le même sens qu'a, pour sûr, la dénonciation — que l'on rencontre si fréquemment dans les sources contemporaines — du caractère de violente sévérité qui a accompagné la tentative de réalisation de ces réformes. Il existe à ce sujet une unanimité de témoignages, tant contemporains que post-contemporains, qui n'épargnent pas les détails concrets pour mettre en lumière la violence — estimée injuste — avec laquelle les intérêts d'un grand nombre de groupes sociaux furent frappés. L'écho de ces événements se perçoit jusque dans la génération suivante, tel qu'on le trouve exprimé dans le commentaire de Zonaras, suivant lequel le caractère des réformes est symbolisé par la manière même dont l'empe-

[76] Psellos, II, p 109 : «ὑπώπτευσέ τε αὐτίκα τὴν τῆς τύχης ἀκρότητα »; v. A. F. Gfrorer, *op. cit.*, p. 156 ; L. Bréhier, *Le schisme*. . ., p. 267.

[77] Psellos, II, pp. 118—119, 128.

[78] Psellos, II, pp. 118, : «ἔλαθε πῶς διαφθαρεὶς πρότερον ἢ ἐκεῖνα τάξας καὶ κατάστήσας. . . » de même p. 121.

reur s'est fait représenter sur les monnaies, l'épée à la main pour frapper non seulement les ennemis du dehors, mais aussi ceux du dedans en s'engageant dans des réformes sans douceur et avec hâte, « ... de même il s'adonna aux affaires publiques, prêt extirper d'un seul coup les tumeurs, sans soulager ou guérir les maux cachés »[79]. Néanmoins, les témoignages contemporains et post-contemporains ne mentionnent aucune action de répression sanglante des résistances. Il se pourrait que la très grande sévérité déployée par l'empereur dans sa tentative d'accomplissement des réformes n'ait été que d'ordre administratif et n'ait représenté, par conséquent, qu'une défaite passagère des forces d'opposition. Lorsque la situation leur fut favorable, l'attaque de celles-ci a pu se donner libre cours et entraîner la chute de l'empereur.

Versions contemporaines et post-contemporaines. Pour bien comprendre les causes réelles de l'échec des réformes d'Isaac Comnène, nous estimons utile de passer en revue les versions contemporaines autant que post-contemporaines qui essayent d'expliquer l'abdication de l'empereur et, à cette occasion, l'échec de ses réformes. A cet égard, il est permis d'affirmer que l'abdication d'Isaac Comnène a eu un puissant écho tant chez les contemporains que chez ceux qui sont venus après, d'où les nombreux commentaires qu'elle a suscités. Ce qui retient tout particulièrement l'attention, c'est le fait que tous ces témoignages contemporains et même post-contemporains s'efforcent de cacher qu'il y a eu abdication forcée, renversement, détrônement de l'empereur et lancent en échange toutes sortes de versions visant à accréditer le caractère d'abdication volontaire d'Isaac Comnène. Mais, en général, ces commentaires font partie d'un jugement d'ensemble du règne de cet empereur.

En apparence, l'attitude de Psellos dans son appréciation du règne d'Isaac Comnène n'est pas entièrement défavorable. Mais, ainsi que nous le verrons plus loin, il ne s'agit là que d'une de ces nombreuses manifestations d'hypocrisie cynique caractéristiques pour cet écrivain. Peut-être que, dans ce cas comme dans celui de Michel Ceroullarios, son but était de jeter un voile sur le rôle decisif qu'il avait joué dans le renversement de l'empereur aussi bien que dans celui du patriarche. Il se pourrait aussi que cette attitude ait représenté le tribut que Psellos était forcé de payer à l'opinion publique dont il ne pouvait faire entièrement abstraction et qui était peut-être favorable, dans une certaine mesure, aux réformes impériales. Voilà pourquoi, au début du chapitre consacré à Isaac Comnène, avant toute référence aux réformes de celui-ci, Psellos

---

[79] Zonaras, III, p. 667 : « .. οὕτω καὶ τοῖς πράγμασιν ἐπήνεγκεν ἑαυτὸν καὶ τὲμνειν αὐτίκα παρεσκεύαστο τὰ οἰδήματα ἄλλ' οὐ μαλάσσειν οὐδ' ἐμπλάττειν τὰ ὕπουλα ».

brosse un tableau assez favorable de l'empereur, auquel il reconnaît une grande capacité politique et militaire. « Telle qu'une colonne élevée et inébranlable qui s'élevait dans le palais — dit Psellos dans un autre ouvrage il soutenait d'une manière nouvelle au-dessus de sa tête tout le fardeau du pouvoir qu'il avait reçu »[80]. Il en est de même lorsque, décrivant la situation grave qu'il a héritée, il le compare à ses prédécesseurs sur le trône et insiste sur ses qualités[81]. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas de critiquer avec les plus belles fleurs de la rhétorique la manière dont il a mis les réformes en application. Psellos se garde bien de se déclarer contre celles-ci, il laisse même entendre qu'elles étaient nécessaires, sauf qu'il y aurait eu besoin auparavant de ce qu'il nomme la connaissance plus approfondie de la maladie quant à ses causes, à ses formes de manifestation et à la thérapeutique indiquée[82]. Psellos met presque les points sur les i lorsqu'il montre que la grande erreur d'Isaac Comnène fut de s'être insuffisamment consulté avec ceux qui se considéraient comme experts dans les problèmes juridiques et administratifs et qui, s'ils avaient été chargés d'accomplir les réformes, auraient certainement fait en sorte de leur ôter toute efficacité pratique. Le soin que prend Psellos de ne pas paraître hostile à Isaac Comnène devient compréhensible à la lumière des circonstances susmentionnées : l'opinion publique, son rôle personnel, etc. Etant donné la place qu'occupait Psellos dans la vie politique, sa position ne fait que refléter celle du groupe socio-politique qu'il représentait. Ce fait deviendra encore plus clair lorsque nous nous occuperons du rôle de la bureaucratie impériale dans l'échec des réformes d'Isaac Comnène.

Plus directe, plus claire, mais en même temps plus difficile à expliquer est la version d'un autre contemporain, Attaleiates, au sujet de l'échec des réformes d'Isaac Comnène, version dans laquelle semble se concrétiser l'opinion générale sur le règne de cet empereur. Attaleiates est nettement hostile aux réformes, auxquelles, lorsqu'il formule ses conclusions, il ne reconnaît ni nécessité, ni utilité. Nous ne trouvons pas chez cet auteur une description objective des réformes ; l'exposé qu'il en fait est accompagné de commentaires qui les flétrissent ou qui, dans le meilleur des cas, les critiquent. Mieux encore : il représente l'abdication et la mort d'Isaac

---

[80] Psellos, *Oraison funèbre de M Ceroullarios*, Trad L. Bréhier, *op cit*, p. 277.

[81] Psellos, II, p 118—119

[82] Psellos, II, p. 118 « δέον ἐκείνως μὲν τὸν καιρὸν ἀναμεῖναι καὶ τῆς τομῆς καὶ τῆς καύσεως καὶ μὴ εὐθὺς πεπυρακτωμένον τὸν σίδηρον ἐπιθεῖναι τοῖς σπλάγχοις... »; v. P. Rhodius, *Beiträge zur Lebensgeschichte und zu den Briefen des Psellos*, Plauen, 1892 p. 13, qui montre que les conseils de modération concernant la politique extérieure que Michel Psellos donne à Isaac Comnène en ses lettres ne sont pas dénués d'intentions politiques, et J. Hussey, qui dans *Michel Psellos, the Byzantine Historian* in « Speculum » 10/1935, p. 88, estime que toutes les idées politiques de Michel Psellos tendaient à une limitation de l'absolutisme monarchique.

Comnène comme l'effet de la colère céleste pour toute sa politique, soulignant que tout est arrivé parce qu'il « ... a persécuté un grand nombre de personnes, les a privées en partie ou entièrement des dons que la plupart avaient reçus annuellement du trésor impérial, a confisqué les propriétés privées et des monastères ... » [83]. Et pourtant, Isaac Comnène représentait du point de vue socio-politique la caste militaire et aristocratique, dont Attaleiates faisait lui-même partie. Il eût été logique que la position de cet historien, fin commentateur des états de choses du XI[e] siècle, fût favorable au règne d'Isaac Comnène, ainsi qu'il l'est pour celui de Romain Diogène, autre représentant de la même caste. En vérité, il semble que par moments Attaleiates oublie sa position foncièrement hostile à l'égard des réformes d'Isaac Comnène et qu'il fasse preuve d'inconséquence, lorsqu'il reconnaît dans un passage leur effet salutaire sur la capacité militaire de l'Etat —donc aussi sur la situation extérieure [84]—et que, dans un autre passage, oubliant qu'il vient à peine de flétrir la sécularisation des avoirs monastiques, il expose les causes de celle-ci comme de veritables arguments justifiant la politique impériale [85]. La clef de ces contradictions nous est peut-être donnée par la violence toute spéciale manifestée par Attaleiates en ce qui concerne la persécution — telle qu'il la juge — par l'empereur du patriarche Michel Ceroullarios, son abdication et sa mort [86]. L'attitude d'Attaleiates s'explique peut-être par sa conviction qu'Isaac Comnène s'était — du fait de son programme politique personnel — trop écarté de celui du groupement qu'il représentait, ou plutôt par le fait que, sa conduite à l'égard du patriarche étant arbitraire, le groupement socio-politique dont le porte-parole comme historien était Attaleiates s'était, de ce fait, désolidarisé de l'empereur. C'est peut-être pour cette raison que, chez Attaleiates, l'abdication de l'empereur n'est pas présentée comme un acte tout à fait volontaire, quoique son caractère forcé soit passé sous silence.

Chez ces deux auteurs, du fait de l'originalité de leur œuvre et de l'indépendance de celle-ci vis-à-vis des autres sources, les positions sont nettes. Il n'en va pas de même pour d'autres écrivains dont les tendances sont, pour cette raison, moins claires. C'est, par exemple, le cas du continuateur de Skylitzes, tributaire dans une large mesure de Psellos et d'Attaleiates. Lorsqu'il parle des réformes d'Isaac Comnène, cet auteur ne paraît certainement pas les approuver, mais il ne se considère pas non plus obligé de les critiquer sans arrêt : dans une bonne mesure, la descrip-

---

[83] Attaleiates, pp 69—70 · «.. ἄλλοι διὰ τὴν τῶν πολλῶν κάκωσιν καὶ ὑστέρησιν μερικὴν καὶ καθόλως τῶν διδομένων τοῖς πλείστοις ἐπετείως ἐκ τῶν βασιλικῶν θησαυρῶν ἄλλοι διὰ τὴν τῶν ναικῶν καὶ ἰδιοτικῶν κτημάτων ἀφαίρεσιν...».

[84] Attaleiates, p 62.

[85] Attaleiates, pp. 61—62

[86] Attaleiates, pp. 63—65.

tion qu'il en fait se limite à une énumération des faits [87]. En échange, lorsqu'il formule ses conclusions sur le règne d'Isaac Comnène, influencé par les autres sources, il émet un jugement négatif où prédomine, sur un ton frappant, la critique des mesures prises par l'empereur contre les privilèges sénatoriaux et ecclésiastiques [88]. Avant de nous séparer de la génération contemporaine, nous devons relever comme une curiosité le fait que l'une des œuvres les plus importantes pour l'histoire de Byzance au XI[e] siècle, celle de Kékauménos, ne dit pas un mot d'Isaac Comnène, bien que la critique sévère qu'elle fait de ces temps malheureux et les mesures de redressement qu'elle préconise soient assez proches comme esprit du programme d'Isaac Comnène. Kékauménos, comme Attaleiates, faisait probablement partie de la caste aristocratique et militaire et son attitude envers Isaac Comnène peut, dans ce cas, s'expliquer de la même manière que pour cet auteur. A moins que dans son cas — ainsi que nous tenterons de le suggérer plus bas — il n'ait existé aussi d'autres motifs.

Quant à la génération suivante — celle de la première moitié du XII[e] siècle — il convient de relever en premier lieu l'attitude de Nicéphore Bryennios, qui trouve bon de ne se référer qu'à peine au règne d'Isaac Comnène, et encore c'est pour lui reprocher d'avoir cédé le trône à un autre qu'à un membre de sa famille [89], tout en reconnaissant que, grâce à sont règne, Alexis Comnène est monté sur le trône en vertu d'un droit de légitimité dynastique [90]. Dans un autre passage, il s'avère nettement favorable à Constantin Doucas, le successeur non involontaire d'Isaac Comnène [91], ce qui suggère peut-être une position peu bienveillante à l'égard de la politique de ce dernier. Le fait que, dans l'ample biographie consacrée à son père, Anne Comnène, épouse de Nicéphore Bryennios, ne trouve pas l'occasion de dire un mot sur la politique du premier Comnène qui ait occupé le trône de Byzance renforce cette impression. Un autre historien de cette génération, Zonaras, est moins réservé dans son opinion sur le règne d'Isaac Comnène, donnant à entendre que, dans une certaine mesure, les actes de politique intérieure de celui-ci seraient justifiés. Cependant, il affirme qu'«il devint odieux à tout le monde, au peuple, aux sénateurs et à l'armée» [92]. De même, par les détails intéressants qu'il fournit sur l'attitude de l'empereur envers le patriarche, celle-ci n'ap-

---

[87] Skylitzes Cont., p. 642.

[88] Skylitzes Cont., p. 649

[89] N. Bryennios, *Les quatre livres des histoires*, trad de Henri Grégoire, dans « Byzantion », XXIII (1953), p 477. A. F. Gfrorer, *op cit.*, III, p. 639, accuse Bryennios de falsification romantique.

[90] N. Bryennios, p 473.

[91] N. Bryennios, pp. 476, 479

[92] Zonaras, III, p. 668: « ἐντεῦθεν ἅπασι μισητὸς ἦν τῷ τῇ δημοτικῷ » « ... πλήθει τῇ τε συγλήτῳ βουλῇ, ἀλλα μέντοι καὶ τῷ στρατιοτικῷ ».

paraît plus comme basée uniquement sur l'arbitraire et la violence [93]. Néanmoins, pour cet auteur, l'abdication d'Isaac Comnène serait due en premier lieu à des « miracles » qui l'ont impressionné et ont amoindri sa volonté du pouvoir [94].

Un peu plus tard, dans la seconde moitié du XIIe siècle, un autre historien, Michel Glykas, reprenant la même question, ne s'écarte pas trop du ton général qu'il rencontre dans les sources antérieures. Selon lui, en effet, Isaac Comnène dut renoncer au trône à la suite de signes célestes évidents, comme la foudre qui tomba sur l'arbre sous lequel l'empereur se reposait et le sanglier enragé qui faillit le tuer au cours d'une chasse, signes déjà rapportés par les sources antérieures [95]. Il considère nécessaire de souligner qu'Isaac Comnène a renoncé à un trône occupé injustement, de son plein gré [96], et, un peu plus loin, il invoque comme une explication possible les accusations qu'il s'est attirées pour avoir déclenché la guerre civile, réduit les privilèges sénatoriaux et confisqué les biens monastiques [97]. Il est intéressant de souligner qu'une chronique de cette époque, para-byzantine il est vrai, à savoir celle de l'Arménien Matthieu d'Edesse, est de même nettement défavorable à Isaac Comnène, probablement sous l'influence de l'atmosphère générale qui se dégage des sources byzantines. Voici comment le chroniqueur arménien commente l'effigie de l'empereur sur ses monnaies : « Comnène donna l'ordre de frapper des monnaies en son nom et où il était représenté avec un glaive sur l'épaule, car, disait-il, c'est avec mon épée que j'ai conquis la couronne ». Il offensa Dieu par ses paroles orgueilleuses et commit bien d'autres actions qui le rendirent coupable envers les chrétiens » [98]. C'est dans le même sens qu'il explique l'abdication : « En l'année 507 (7 mars 1058—1059) il abdique en faveur de Doucas, parce que les événements que nous venons de rapporter lui avaient prouvé que son règne n'était pas agréable à Dieu, irrité de ce qu'il avait répandu le sang innocent de tant de fidèles » [99].

C'est à peine au bout de cent ans, au XIIIe siècle, que cette atmosphère hostile commencera à se faire moins sentir. Lorsque le chroniqueur Ephraimios se réfère au règne d'Isaac Comnène, c'est sans user autant des critiques injurieuses que ses prédécesseurs [100]. Presque au même moment, l'auteur anonyme de la *Brève chronique* de l'année 1261, traitant du règne

---

[93] Zonaras, III, p. 668—670.
[94] Zonaras, III, pp 672—673.
[95] Glykas, pp. 602—603.
[96] *Ibidem*. « ...καὶ τῆς βασιλείας, ἧς ἀδίκως ἐπελάσετο ἑκων ἐξίσταται... ».
[97] *Ibidem*.
[98] Matthieu d'Edesse, *op. cit*, pp. 104—105.
[99] Matthieu d'Edesse, *op. cit*, p. 106.
[100] Ephraimios, pp. 140—142.

d'Isaac Comnène, manifeste deux tendances opposées : d'une part, il s'écarte de l'opinion traditionnelle, en faisant le portrait d'un homme politique capable et désireux de gagner sa propre expérience — « La conception prudente et l'action plus prompte, l'absence de crédulité, le désir de connaître par l'expérience plutôt que par la flatterie ou l'opinion, tels étaient les traits de son caractère » [101] ; d'autre part, il répète les mêmes accusations, surtout en ce qui concerne l'attitude de l'empereur envers les membres du sénat : « ... qu'il devint à charge au sénat et lui parut plein d'arrogance » [102].

Tant par ce qu'elles offrent d'original que par les points où elles se répètent les unes les autres, les versions contemporaines et post-contemporaines représentent en lignes générales une position unanimement défavorable à l'égard d'Isaac Comnène et, plus particulièrement, de ses réformes. Il faut remonter aux empereurs iconoclastes pour rencontrer dans l'historiographie byzantine un jugement aussi sévère sur le règne d'un empereur : d'où l'intérêt d'élucider les circonstances qui ont abouti à l'abdication de l'empereur et par conséquent à l'échec de ses réformes, si impérieusement nécessaires pourtant, étant donné la crise de plus en plus générale et de plus en plus profonde que traversait l'Etat byzantin.

Rôle de la bureaucratie impériale. L'importance du rôle joué par la bureaucratie impériale sous la dynastie macédonienne est bien connue. Mais ce qui dans le rôle de cette bureaucratie change après le règne de Basile II, c'est la tentative qu'elle fait — et dans laquelle elle réussit partiellement — de conquérir son indépendance par rapport au pouvoir impérial. Dans ce sens, au XIe siècle, la bureaucratie impériale a constitué un parti gouvernemental qui a tenté par tous les moyens de monopoliser le pouvoir. Pour cette raison, les empereurs qui se sont succédés sur le trône de Byzance jusqu'à Isaac Comnène sont de fait les représentants de ce parti gouvernemental. C'est pourquoi, logiquement, la présence sur le trône impérial d'un personnage étranger à ce parti ne pouvait que provoquer une résistance, soit à son accession au trône, soit — à partir du moment où celle-ci ne pouvait plus être empêchée — à sa fonction gouvernementale proprement dite. Du reste, la bureaucratie impériale avait commencé depuis longtemps à

---

101 'Ανονύμου Σύνοψις Χρονική, chez K Sathas, Μεσαιωνική βιβλιοθήκη, Venise-Paris, 1872- 1894, VII, p 164 «Φρωνιμώτατος δέ ὤν, δραστικώτερον ἥπτετο καὶ τῶν πραγμὰτων καὶ οὐ ταχέως ἦν καταπειτὴς ἀλλὰ πεἱρα τοῦς ἀνθρώπους ἠγαπά γνώριζειν καὶ οὐ κολακείᾳ ουδὲ ἀξιώμασι...», trad. L. Bréhier, *Le schisme*..., p 277—278.

102 Trad *ibidem*, p. 278. «"Οθεν καὶ φορτικὸς τοῖς συγκλητικοῖς ἐφαινετο καὶ ἀγερώχος...».

prendre certaines mesures de précaution et, dans le cas d'Isaac Comnène, elle ne fit que suivre une pratique appliquée de façon constante à l'égard des empereurs précédents : la conclusion de pactes écrits évidemment destinés à laisser une entière liberté d'action à la bureaucratie impériale. De cette manière, la bureaucratie impériale entendait mettre en valeur les positions-clef qu'elle détenait : contrôle du palais et de l'appareil d'Etat, gestion des finances publiques, contrôle de la garnison militaire de la capitale et de la flotte maritime, ainsi que, en tout premier lieu, le fait qu'elle était maîtresse de la citadelle impériale, avec tout ce que cela impliquait tant comme symbole du pouvoir qu'en tant que force effective [103].

Dans ce sens, avant l'intronisation proprement dite, de laborieuses négociations ont eu lieu, probablement conclues de la manière habituelle [104]. L'une des raisons de la position hostile de la bureaucratie impériale aura été la violation par l'empereur des clauses d'un pacte probable. Du reste, dans la déroulement des événements qui, après le déclenchement de l'insurrection militaire et par celle-ci, ont abouti au coup d'Etat de Constantinople et ont rendu possible l'intronisation d'Isaac Comnène, la bureaucratie impériale — à côté du patriarche Michel Ceroullarios ou plutôt conduite par celui-ci — a joué un rôle décisif, fait qui ressort clairement du rôle qui est revenu dans ces événements à Constantin Doucas [105]. À ce sujet, il faut souligner que la bureaucratie impériale n'agissait pas en tant qu'organisme constitué, mais par l'intermédiaire du sénat et des hauts dignitaires qui détenaient les principaux leviers des affaires publiques. La position fondamentale de la bureaucratie impériale envers la politique d'Isaac Comnène apparaît bien plus nettement si l'on tient compte de l'attitude personnelle, telle qu'elle est précisée dans les sources, de ses chefs de file : Michel Psellos, Constantin Leichoudes et Constantin Doucas. Ces trois personnages ont joué un rôle de premier plan durant tout le règne d'Isaac Comnène, qui n'a pas su voir en eux les ennemis mortels de sa politique : erreur fondamentale qui lui a coûté le trône.

En ce qui concerne Michel Psellos, ce fait peut être constaté dès le début des événements. Quoique à l'occasion des négociations menées par Psellos en tant que chef de la délégation envoyée par Michel l'Ancien dans

---

[103] Carl Neumann, *Weltstellung des Byzantinischen Reiches vor den Kreuzzugen*, Leipzig, 1894, p. 75 sqq , Sp Vryonis, *op. cit* , p 303.

[104] Attaleiates, pp 56—57

[105] Attaleiates, p. 56 Sur l'idée d'une abdication forcée due non à une coalition des forces d'opposition, mais au dégoût de l'empereur pour la vie politique, voir A. Miller, *op cit* , p. 200 ; N H. Baynes, *Byzantium An introduction to East Roman Civilization*, Oxford, 1953, p. 27 ; Rodolphe Guilland, *Etudes byzantines*, Paris, 1959, pp. 34—35 Il y a aussi dans le byzantonologie une position agnostique : chez C. Neumann *op. cit* , pp 73—74 et F Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, Paris, 1900, p 22 où il affirme qu'Isaac Comnène a abandonné le trône pour des « raisons mal connues ».

le camp des insurgés [106], Isaac Comnène n'ait eu que trop l'occasion de connaître son caractère et son manque total de sympathie pour la politique qu'il comptait instaurer, il n'hésita pas à le nommer à la tête du sénat. Psellos lui-même reproduit les paroles de l'empereur : « ... je te fais, en effet, le premier de mes amis ; d'ores et déjà je te mets à l'honneur et te nomme président du sénat » [107]. Cette nomination aura surpris, tout le premier, son bénéficiaire, qui devait s'attendre plutôt à des sanctions. Tout comme le sénat, épouvanté au début de ce qu'il pensait devoir lui arriver — notre historien décrit en termes colorés la première séance du sénat, présidée par le nouvel empereur en face duquel se tenaient les sénateurs glacés d'effroi [108] — Psellos revient assez rapidement de sa peur initiale et commença à contrecarrer la politique impériale. Et cela d'autant plus que, d'après le témoignage de Psellos, Isaac Comnène essaya de s'occuper personnellement des affaires publiques et de les retirer en quelque sorte des mains accaparatrices de ce corps de légistes pour lequel, vraisemblablement, il ne nourrissait pas une considération particulière : « C'est pourquoi il nous abandonna à nous, les inférieurs et les particuliers, le culte du discours ; pour lui, un simple signe, un geste de la main, une inclinaison de la tête dans un sens ou dans l'autre, tout cela, il le jugeait suffisant pour indiquer sa volonté » [109]. Un tel partage des attributions, qui ne laissait aux légistes que la rhétorique juridique, ne pouvait entraîner les suffrages de ceux-ci. Psellos se fait le porte-parole de cet état d'esprit lorsque, s'en prenant au laconisme de l'empereur, il souligne : « Comme il n'était pas précisément bon connaisseur de la législation, il improvisait pour lui-même sa jurisprudence » [110]. Ainsi, logiquement, la bureaucratie impériale devait tout faire pour — sans s'exposer à un danger direct — contrecarrer Isaac Comnène dans la réalisation de sa politique. La voie qu'ils choisirent fut celle de paralyser l'action de gouvernement en empêchant l'empereur d'être en mesure d'influencer le fonctionnement de la machine gouvernementale et de contrôler efficacement l'application des mesures adoptées. Rien ne saurait mieux illustrer cette tactique qu'un passage de Psellos où il commet l'imprudence de se démasquer, montrant comment lui-même et, pour sûr, la bureaucratie impériale tout entière entendaient dissimuler à l'empereur des questions importantes. Nous trouvons ici une curieuse définition du secret d'Etat, valable envers la personne même de l'empereur, ce qui obligeait

[106] A. Miller, *op. cit*, p. 194—197.

[107] Psellos, II, p. 110 : « ..καὶ πρόεδρον ἤδη τιμῶ τε καὶ κατονομάζω τῆς συγκλήτου βουλῆς... ».

[108] Psellos, II, p. 112.

[109] Psellos, II, p. 113.

[110] *Ibidem:* «Νόμους δὲ οὐ πάνυ τι ἐπιστάμενος, τὴν νομοθετικὴν ἑαυτῷ ἐσχεδιαζεν».

souvent celui-ci de recourir à une tactique artificieuse afin d'arracher à ses soi-disant collaborateurs des informations que ceux-ci lui cachaient intentionnellement. Voici le passage en question : « Il voulait, d'autre part, ne rester dans l'ignorance de rien, pas même des menus détails. Lorsqu'il avait reconnu que c'était chose impossible, il poursuivait l'affaire d'une autre manière. Faisant venir celui qui savait, il le questionnait sur des faits dont lui-même il n'ignorait rien et, l'enveloppant de ses paroles, il l'amenait à lui révéler ce qu'il ignorait, comme si l'autre exposait quelque affaire connue de tous. Moi-même, il chercha ainsi souvent à me prendre ; mais comme j'osai une fois lui déclarer que c'était quelque chose de secret, il baissa les yeux de honte et rougit comme un homme pris en faute » [111]. Ainsi, il apparaît clairement que l'abdication d'Isaac Comnène fut due purement et simplement à l'impossibilité de gouverner avec une bureaucratie impériale qu'il était incapable de remplacer [112]. L'impératrice Catherine savait assurément ce qu'elle disait lorsque, au chevet d'Isaac Comnène malade, elle accusait Psellos d'avoir été l'auteur principal de son abdication [113]. Le conflit évident entre Michel Psellos et Michel Ceroullarios met en évidence le fait que la bureaucratie impériale ne s'opposait pas à un certain absolutisme monarchique, mais à tout absolutisme monarchique [114].

Une seconde faute, en dehors de la nomination de Michel Psellos comme président du sénat, fut celle de Constantin Leichoudes au patriarcat. Par ce fait, Isaac Comnène plaçait à la tête de l'Eglise un représentant du même groupe socio-politique que la bureaucratie impériale, n'ayant aucun intérêt à ce que son propre régime durât et à ce que son programme de réformes réussît. La fonction si importante de patriarche était confiée à l'un des principaux détenteurs des leviers du pouvoir, auquel l'empereur, au lieu de l'immobiliser, assurait ainsi une sphère d'activité encore plus large. La caractérisation de Michel Attaleiates, en ce qui concerne le rôle politique de Constantin Leichoudes avant l'avènement d'Isaac Comnène, est on ne peut plus claire : en précisant qu'a été nommé patriarche « ...un homme illustrant magistralement les affaires impériales et politiques depuis le temps de Constantin Monomach, jusqu'à la proclamation de celui-ci, étant dans le palais au milieu de toute l'administration » [115]. La présence de Constantin Leichoudes, à côté de Psellos, dans la délégation envoyée par Michel l'Ancien pour

---

[111] Psellos, II, p. 122.

[112] A. Rambaud, *op. cit.*, p. 157 ; L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 288—289.

[113] Psellos, II, p. 132.

[114] L. Bréhier, *op. cit.*, pp. 263—265 ; *Un discours inédit...*, p. 380.

[115] Attaleiates, p. 66 : « ... ἀνὴρ μέγιστον διαλάμψας τοῖς βασιλικοῖς καὶ πολιτικοῖς πράγμασιν ἀπό τε τῆς τοῦ Μονομάχου καὶ μέχρι τῆς τούτου ἀναρρήσεως καὶ μεσάζων εν τοῖς βασιλείοις τὴν τῶν ὅλων διοίκησιν»

négocier avec Isaac Comnène est, de même, significative. Le chef de la délégation profite de l'occasion pour souligner, dans son histoire, l'influence de ce personnage : « Celui-ci tenait le premier rang chez les Romains ; c'était le coryphée du sénat, un homme en qui l'esprit rivalisait avec la langue et la langue avec l'esprit... » [116]. Il est difficile de s'imaginer que celui-ci, étant donné son appartenance socio-politique, ait pu s'engager dans une collaboration sincère avec Isaac Comnène. Le contraire est d'autant plus naturel que sa nomination au patriarcat avait donné lieu à un débat assez violent avec l'empereur sur la question du domaine des Manganes, qui n'avait pu que le mécontenter profondément. Aussi est-il évident qu'il fut l'un de ceux qui, en empêchant Isaac Comnène de gouverner, le forcèrent à abdiquer.

Mais, à ce sujet, la plus grande faute de l'empereur fut d'avoir maintenu, en lui laissant toute liberté, l'influence de Constantin Doucas sur les affaires publiques. Directement, mais surtout indirectement, en véritable « éminence grise », par l'intermédiaire du président du sénat Michel Psellos et du patriarche Constantin Leichoudes, celui-ci manœuvra si bien que, paralysé dans toutes ses entreprises, Isaac Comnène dut céder le pouvoir. Les témoignages contemporains confirment et soulignent même ce fait. Ainsi Attaleiates, essayant d'expliquer les raisons de l'abdication d'Isaac Comnène en faveur de Constantin Doucas, montre que celle-ci est due au fait que : « ... il fut son collaborateur et son allié en tout dans son accession à l'empire » [117], par le rôle d'intermédiaire qu'il joua dans ces circonstances [118]. De tout ceci il ressort que Doucas avait joué un rôle important dans les événements de la fin du règne de Michel l'Ancien et que c'est probablement son influence sur le patriarche et sur le sénat qui avait décidé la proclamation comme empereur d'Isaac Comnène. Mais il semble que ce ne fut pas là son véritable désir, qu'il poursuivait au fond un tout autre but et qu'il dut accepter la proclamation d'Isaac Comnène en raison des importantes forces militaires dont celui-ci disposait. Ainsi que dans d'autres cas, Psellos dévoile sans le vouloir la vérité lorsqu'il affirme que, dans une certaine occasion, Constantin Doucas aurait cédé de son plein gré le commandement de l'armée à Isaac Comnène : « Tel était l'excès de sa prudence et de son intelligence que, lorsqu'il y eut un choix à faire dans le corps des estradiots et que Comnène fut préféré aux autres chefs, cet homme, qui avait été désigné pour occuper le pouvoir, se démit, le vote terminé, du commandement en faveur de Comnène, allant jusqu'à repousser de la pensée et de la main ce comman-

---

[116] Psellos, II, p. 93.

[117] Attaleiates, p. 69 : « ...ὃς αὐτῷ συνίστωρ καὶ συναγωνιστὴς περὶ τὴν τῆς βασιλείας κατάκτησιν διὰ παντὸς ἐχρημάτισεν »

[118] Attaleiates, p. 56 ; L. Bréhier, *Le schisme*..., p. 255

dement... »[119]. Le passage se réfère peut-être à l'insurrection militaire même et donc, implicitement, à la question de la candidature au trône. Dans ces conditions, il n'y a plus rien d'étrange, il est au contraire dans la logique des choses qu'Isaac Comnène n'ait cédé le trône à personne d'autre que justement à Constantin Doucas. Cela d'autant plus que Constantin Doucas était marié à Eudoxie, mère de Michel Ceroullarios, le partiarche destitué par Isaac Comnène, circonstance de nature à aggraver les sentiments d'hostilité à l'égard de l'empereur[120].

Tous ces faits nous autorisent à parler du grand complot de la bureaucratie impériale pour le renversement d'Isaac Comnène. C'est probablement un cas unique dans toute l'histoire européenne de ces siècles que le titulaire du pouvoir central ait été renversé par l'appareil même du pouvoir d'État, et cela sans violence d'aucune sorte, sans une révolution de palais dans le véritable sens du mot, puisque la garde impériale n'est même pas intervenue. Tout s'est passé par un sabotage systématique de l'activité gouvernementale, par une action continue pour amener la paralysie de celle-ci. On peut se demander comment la victoire de la bureaucratie impériale fut possible. La réponse à cette question nous est donnée, en partie du moins, par un trait caractéristique pour certaines circonstances du règne d'Isaac Comnène : à savoir que ce règne a constitué une tentative d'instauration d'une dictature personnelle qui n'a ni su, ni eu le temps de s'appuyer sur des forces socio-politiques durables. Tout concourt à créer l'impression que l'empereur s'est tenu à l'écart des cercles représentatifs de la société, d'où un isolement qui a conduit logiquement à un affaiblissement considérable de ses positions. De ce fait, le complot a été rendu possible, a pu être préparé et mené secrètement jusqu'au moment de la décision finale. La situation d'isolement d'Isaac Comnène est évidente si l'on considère d'une part certains aspects de ses relations avec l'élément militaire, d'autre part celles avec sa propre famille.

Lorsqu'il décrit l'insurrection militaire de 1057, son début et son développement victorieux, Skylitzes ne cache pas sa sympathie pour l'autre chef de la révolte, Katakalon Kékauménos, qu'il présente comme

---

[119] Psellos, II, p. 136 , chez Anonymus Barensis, éd Muratori, V, p. 152, on trouve pour l'année 1060 le texte suivant : « Comminiano voluntare dedit Domino suo Constantino Dukizzi & induit sibi habitum Monachicum ». Il s'agit certainement d'une interpolation ultérieure, car le passage ne se trouve pas chez Pertz, *Monumenta Germaniae Historica*, SS , Hanovre, 1844, V, p. 59, où sont édités Anonymus Barensis et le continuateur de celui-ci, Lupus Protospatharius ; A. F. Gfrorer, *op. cit.*, ne sachant pas que c'est une interpolation, pensait que la lecture de l'éditeur est erronée et suggérait ingénieusement, soulignant justement par là l'idée de l'abdication forcée, qu'au lieu de *dedit* il fallait lire *cedit* Mais du moment qu'il s'agit d'une interpolation, celle-ci suppose l'intention de masquer la vérité en soulignant deux éléments · l'abdication volontaire et le fait que Constantin Doucas était le maître d'Isaac Comnène Ici aussi, on peut parler d'une sorte d'écho sur la postérité

[120] L. Bréhier, *op. cit* , p. 255.

son véritable organisateur et chef, comme l'auteur de la victoire et, par conséquent, avec peut-être plus de droits au trône [121]. Or, après la nomination de Katakalon Kékauménos, le lendemain de l'intronisation, à la dignité de curopalate, ce personnage ne sera plus jamais mentionné ni par l'auteur en question [122], ni par d'autres sources, d'où l'on peut conclure qu'il s'est retiré de la vie publique. Ce fait aura été déterminé en partie par une rancune parsonnelle de Katakalon Kékauménos de ce qu'il n'avait pas acquis, en même temps que sa haute fonction, l'influence à laquelle il estimait avoir droit, mais aussi par son mécontentement à l'égard des mesures de démobilisation rapide prises par Isaac Comnène. La position de Katakalon Kékauménos reflétait certainement l'aliénation des sentiments d'une bonne partie de la caste militaire à l'égard de l'empereur [123]. Ainsi donc, loin de gagner de nouveaux partisans par les mesures prises, celui-ci a perdu ceux qu'il avait. Le fait que l'ouvrage du célèbre Kékauménos ne fait aucune mention du nom d'Isaac Comnène s'explique peut-être par la raison que, même si l'auteur n'en est pas le général Katakalon Kékauménos, il est peut-être un proche parent de celui-ci, soumis à son influence directe.

Le problème de l'isolement de l'empereur doit être considéré aussi à travers les relations de celui-ci avec sa famille. Il est vrai que, le lendemain de son avènement au trône, son frère Jean fut élevé à la dignité de curopalate, mais il semble qu'ultérieurement toute influence effective dans les affaires publiques lui fut déniée. C'est de la sorte qu'il faut comprendre un curieux passage de l'histoire de Psellos, où celui-ci loue Isaac Comnène d'avoir imposé à sa famille un régime de parfaite égalité par rapport aux autres personnages de la cour impériale : « Il mit, en effet, ses parents sur le même pied que les autres et son frère même, chaque fois qu'il s'approchait des entrées extérieures du palais, descendait aussitôt de cheval — tel était l'ordre du souverain — et abordait son frère avec un appareil qui n'était en rien plus imposant que celui des autres » [124]. Il est probable qu'Isaac Comnène n'avait pas une opinion très favorable sur les aptitudes militaires ou administratives des membres de sa famille. Le fait est que, refusant à celle-ci toute influence, il ne put s'appuyer sur elle comme sur un groupe constitué le jour où il en eut besoin. C'est pourquoi Nicéphore Bryennios a tort lorsqu'il considère comme arbitraire le fait que, au moment de son abdication, Isaac Comnène n'ait pas tenté de favoriser ses parents [125]. Ce n'était, au contraire, que la conséquence logique de son isolement, à

---

[121] Skylitzes-Cedrenus, II, pp. 625—626

[122] Skylitzes Cont., p. 642.

[123] L'idée de l'aliénation du groupement militaire chez A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, pp. 637, 652.

[124] Psellos, II, p. 128.

[125] N. Bryennios, pp. 472, 477—478.

ce point de vue-là aussi : isolement d'autant plus complet que, selon toutes les probabilités, les mesures visant à capter ies éléments populaires ne semblent guère avoir été bien conséquentes [126]. Des références à cette situation sont relativement rares [127].

Nous avons tenté d'évoquer, dans les pages qui précèdent, un chapitre de l'histoire du XIe siècle byzantin dans le cadre duquel la règne d'Isaac Comnène, malgré sa brièveté, est significatif pour toute l'époque. Il l'est d'abord par le fait que ces temps de troubles ont déterminé une « prise de conscience » qui a rendu possible une confrontation d'idées et d'action politique. Il est significatif aussi par les limites de cette «prise de conscience», qui ne s'est avérée capable que dans une faible mesure d'élaborer des solutions valables et durables.En ce sens, Isaac Comnène ne fait que marquer le début d'un quart de siècle de tentatives impériales pour trouver une solution à la crise, véritable prélude expérimental à la nouvelle ère historique qu'allait inaugurer en avril 1081, par l'instauration d'un nouveau régime politique, la dynastie des Comnènes.

[126] A. F. Gfrorer, *op. cit.*, III, p. 627. Voir chez Sp. Vryonis, *op. cit.*, p. 309, le commentaire des passages de Skylitzes-Cedrenus, II, p. 635 et de Zonaras, III, p. 634.

[127] A retenir la nette aggravation de la situation de l'Empire byzantin en Italie au moment même de l'abdication d'Isaac Comnène, cf. J. Gay, *op. cit.*, p. 525.

ZUM SIEBENBÜRGISCHEN AUFENTHALT DES JACOBUS PALAEOLOGUS

GUSTAV GÜNDISCH

Mit dem Anspruch, ein unmittelbarer Nachkomme des 1453 in Byzanz ruhmvoll untergegangenen letzten Palaiologenkaisers Konstantin XII. zu sein, ist der von der Insel Chios aus kleineren Verhältnissen stammende ehemalige Dominikanermönch Fra Giacomo nach seinem Austritt aus dem Ordensverband in das Licht der Geschichte getreten. Er nannte sich Jacobus Palaeologus und hat es verstanden, in geschickter Anpassung an die jeweiligen Umstande, um seine Herkunft den Schleier der Legende zu winden. So ist seine Lebensgeschichte trotz des klingenden Namens auf weite Strecken im Dunkeln geblieben. Erst die Forschungen der letzten Jahre haben über den romanhaften Ablauf dieses Lebens neues Licht gebreitet. [1] Noch gibt es aber in seiner Biographie manche Lücken; auch die Periode seiner siebenbürgischen Wirksamkeit in den Siebzigerjahren des 16. Jahrhunderts ist erst neuerdings einigermaßen erhellt worden. Infolgedessen darf die folgende Mitteilung über ein Epitaph, das Jacobus Palaeologus seinem in dem sudsiebenburgischen Dorf Alţina (Alzen, Rayon Agnita) verstorbenen Töchterlein setzte, eine gewisse Aufmerksamkeit beanspruchen. Denn es werden sich dadurch gleichzeitig gewisse Umstande klaren lassen, die im Zusammenhang seines literarischen Werkes von Wichtigkeit sind.

---

[1] A. Pirnáth, *Jacobus Palaeologus*, Warschau 1959 — Derselbe, *Die Ideologie der siebenburgischen Antitrinitarier in den 1570er Jahren*, Budapest 1961. — G. Rill, *Jacobus Palaeologus (ca. 1520—1585)*, in. „Mitteilungen des Oesterreichischen Staatsarchivs", 16, 1963, S. 28—86. — R. Dostálová-Jenistová, *Jakob Palaeologus*, in: *Byzantinische Beitrage*, Berlin 1964, S. 153—175

Im Jahre 1557 war Jacobus Palaeologus als der Häresie verdächtig mit der Inquisition in Beruhrung gekommen. Bis 1560 viermal in den Kerkern der Inquisition, ist es ihm jedes Mal gelungen, einer Verurteilung zu entgehen und wieder frei zu werden. Nach vorübergehendem Aufenthalt in der Heimat und in Frankreich hat er sich, als seine Angelegenheit in Rom erneut aufgegriffen und er in Abwesenheit verurteilt und „in effigie" verbrannt worden war, unerschrocken seinen klerikalen Gegnern gestellt. Er wurde nach Trient, an den Sitz des Konzils verwiesen, wo man über einen Ausgleich verhandeln sollte. Als die Gespräche dort indes zu keinem Schluß fuhrten und abgebrochen werden mußten, hat sich Palaeologus über Linz nach Prag begeben, wo er — von einigen Zwischenstationen abgesehen — bis zum Jahre 1571 lebte. In Prag durfte er sich eine Weile der Protektion des habsburgischen Erzherzogs Ferdinand, Statthalters von Böhmen, erfreuen, der durch seinen Hofmeister Franz Grafen Thurn an dem Schicksal des Palaeologus interessiert worden war. Auch zu dem im Jahre 1564 zum Kaiser aufgestiegenen Maximilian II. hatte sich für Palaeologus eine Verbindung aufgetan. Maximilian II. setzte ihm eine jährliche Gnadengabe aus, die 1571 zum letzten Mal zur Auszahlung gelangte. [2] Von Prag aus unterhielt der mit seinen wahren religiösen Auffassungen zunächst zuruckhaltende Apostat enge Beziehungen zu einem Kreis freisinniger Humanisten wie dem fruheren Funfkirchener Bischof Andreas Dudith in Krakau und Crato von Crafftheim, dem Leibarzt Maximilians II. in Wien. Aus einer Humanistenfamilie holte er sich in der Tochter des Prager Ratsschreibers Martin Kuthen von Sprinsberg auch seine Frau, mit der er nach dem Tode des Schwiegervaters ein Haus in der Prager Altstadt erbte. [3] Gegen Ende seiner Prager Zeit muß seine theologische Richtung bereits scharf umrissene Formen angenommen haben, da ihn ein Schreiben von Franz Davidis, dem Führer der siebenbürgischen Unitarier, schon als Autorität in Fragen des Antitrinitarismus ausweist. [4]

Den streng gegenreformatorisch-katholischen Kreisen um das Prager Erzbistum und am Wiener Hof schon lange ein Dorn im Auge, benutzten diese eine von Palaeologus begangene Unvorsichtigkeit — er soll angeblich einem dem Kloster entwichenen Dominikaner, der Kirchengut entwendet hatte, Unterschlupf gewährt haben —, um seine am 30. März 1571 erfolgte Festnahme und nachfolgende Landesverweisung zu erwirken. [5]

---

[2] Rill, A.a.O., S. 65.

[3] *Ebenda.*

[4] Nach einem von K. Landsteiner, *Jacobus Palaeologus,* Wien 1873, S. 33 f. veroffentlichten Brief des Davidis an Palaeologus vom 29. November 1570. Vgl. A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.,* S. 55.

[5] Über diese A. Pirnáth noch nicht bekannten Zusammenhange vgl. jetzt G. Rill, a.a.O., S. 63—65.

Nach seiner Ausweisung scheint Palaeologus zunächst bei Andreas Dudith in Krakau Zuflucht gesucht und gefunden zu haben, dessen bekannt freisinnige Haltung in religiösen Dingen die Brücke gebildet haben wird. [6] Von hier hat er sich schon Anfang Februar 1572 nach Siebenbürgen begeben, wo der Boden fur seine mittlerweile zur Reife gediehenen antitrinitarischen theologischen Auffassungen gut vorbereitet war.[7] Dieser erste siebenbürgische Aufenthalt — in Cluj (Klausenburg) — war offenbar von kurzer Dauer, denn schon am 28. Juni 1572 datiert Palaeologus seine Schrift *De discrimine Veteris et Novi Testamenti* wiederum aus Krakau. Im Winter 1572/73 finden wir ihn dann erneut in Cluj (Klausenburg), wo er in einer ersten großen Schriftenfolge, die der Forschung erschlossen zu haben ein Verdienst von A. Pirnáth ist, sein theologisches System im Sinne eines konsequent durchdachten Antitrinitarismus entwickelte. [8] Im Frühjahr 1573 hat er eine Reise in das osmanische Reich und nach seiner Heimatinsel Chios unternommen, uber die er nach seiner Ruckkehr einen umfangreichen Bericht vorlegte, mit dem er wohl die Verbindung zu Maximilian II. neuzuknupfen hoffte.

Zu jener Zeit mochte Palaeologus noch hoffen, die polnischen Antitrinitarier in Raków fur seine sehr persönlich gefärbten theologischen Ansichten gewinnen zu können. Infolgedessen ist zu beobachten, wie er zunächst mehrmals zwischen Polen und Siebenburgen hin und her pendelt, ehe er sich — von den polnischen Fuhrern der antitrinitarischen Bewegung scharf abgelehnt — im Spatwinter 1573/74 für eine längere Weile in Klausenburg niederließ. [9]

Hier hatte er schon im Jahre 1572 persönliche Beziehungen zu dem ihm brieflich bereits bekannten Haupt der siebenburgischen Unitarier, Franz Davidis, und seinem Kreis aufgenommen. Diese Beziehungen durften sich bald sehr enge gestaltet haben, da ihm im Herbst 1573 in Krakau ein Sohn des Davidis anvertraut wurde, dessen Studien er beaufsichtigen sollte. [10] Von allgemeinerer Bedeutung ist die Begegnung des Palaeologus mit Johannes Sommer, dem jungen, aber schon beruhmten Humanisten geworden, der als Lektor der Klausenburger Schule ein treuer Gefolgsmann

---

[6] I. Borbély, *A magyar unitárius egyház hitelvei a XVI. században* (Die Glaubensgrundsätze der ungarischen unitarischen Kirche im 16. Jahrhundert), Cluj-Klausenburg 1914, S. 50 f.

[7] Das 1572—1575 zwischen Polen und Siebenburgen hin und her pendelnde Itinerar des Palaeologus ist von Pirnáth auf Grund der meist genau datierten Schriften dieses Mannes und an Hand einiger Briefe an bzw. uber ihn sorgfaltig erstellt worden.

[8] Daruber eingehend A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 72—79.

[9] Am 17. Marz 1574 schreibt ein polnischer Anhanger des Palaeologus aus Krakau an den mittlerweile wieder in Siebenburgen befindlichen Reformer eigehend uber die polnischen Verhaltnisse der Antitrinitarier, vgl. K. Landsteiner, a a.O., S. 38 (zit. nach A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 84).

[10] A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 83 ebenfalls nach Landsteiner.

des Davidis und schließlich sein Schwiegersohn wurde.[11] Nach Pirnáth hat sich Johannes Sommer ab 1572 die radikalen theologischen Auffassungen des Palaeologus weitgehend zu eigen gemacht, indem er das Prinzip der Willensfreiheit übernahm und die allgemein-protestantischen Ansichten uber die Pradestination und die Rechtfertigung allein durch den Glauben ablehnte.[12]

Am 1. August 1574 vollendete Jacobus Palaeologus in Cluj (Klausenburg) das umfangreichste seiner handschriftlich erhaltenen und ebenfalls durch die Forschungen A. Pirnáths nunmehr bekannt gewordenen Werke, die *Catechesis Christianae dies XII*, ein religioses Streitgesprach, in welchem der Verfasser seine konsequent ausgebaute antitrinitarische Theologie zusammenfassend darlegt. Die Schrift ist Christoph Hagymási gewidmet, dem nach der Ausschaltung des Kaspar Bekes einflußreichsten Anhänger der Unitarier in den Reihen des siebenburgischen Adels.[13] Als Produkte der in Siebenburgen überaus leichtflussig gewordenen Feder des Palaeologus sind in den letzten Monaten des Jahres 1574 und 1575 dort noch die folgenden Werke entstanden :

Commentarius in Apocalypsin, beendet am 25. Dezember 1574 und mit einer vom 28. März 1575 datierten Widmung an den Kardinal Justiniani versehen, den Ordensgeneral der Dominikaner, der Ordensgemeinschaft also, der der Verfasser einst selber zugehort hatte ; *Responsio ad questiones triginta duas*, beendet am 31. Dezember 1574 ; *Theodoro Bezae, pro Castilione et Bellio*, beendet am 1. Mai 1575 ; *Disputatio scholastica*, geschrieben ebenfalls noch im Jahre 1575.

Den Ort, in welchem diese Schriften entstanden sind, fuhrt der griechische Glaubenseiferer in jedem einzelnen Fall unter der von ihm eigenwillig latinisierten Form „Helciones" an. Eine solche Namensform gibt es indes in den gleichzeitigen siebenburgischen Quellen nicht. Ihre Auflösung hat daher gewisse Schwierigkeiten bereitet. In einem der oben angefuhrten Werke wird allerdings auch eine nahere geographische Bezeichnung gegeben : *Helcionibus oppido agri Cibiniensis in regno Transylvaniae.* Da Palaeologus in seinem phantastischen, an den lukianischen Dialogen vorgebildeten Disputationsroman weiterhin angibt, daß er in *Helciones* als Gast der adligen Brüder Gerendi weilte, und er um diese Zeit in der sudsiebenburgischen Ortschaft Alţina (Alzen) nachweisbar

[11] Über Sommer zusammenfassend H. Schuller, *Johannes Sommer (1542—1574). Leben und Wirken eines sudostdeutschen Humanisten*, in : „Siebenburgische Vierteljahrsschrift", 64, 1941, S. 204 ff.

[12] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 46

[13] Handschriftlich uberliefert in den heute in der Bibliothek der Akademie der Sozialistischen Republik Rumanien, Filiale Klausenburg, befindlichen Codices des Matthaus Thorozkai und des Gervasius Lisznyai, vgl. A Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 188—192.

ist [14] konnte Pirnáth *Helciones* mit großer Wahrscheinlichkeit mit dem Dorf Alţina (Alzen) bei Sibiu (Hermannstadt) gleichsetzen. [15] G. Rill hat diese Gleichsetzung in vorsichtiger Form ubernommen. [16]

Ein bisher unbeachtet gebliebenes Epitaph, das sich in der evangelischen Kirche A. B. des genannten sudsiebenburgischen Dorfes Alţına (Alzen) befındet, liefert die entscheidende Beglaubigung fur die vorgenommene Gleichsetzung mıt *Helcıones* und damit fur die Annahme eines längerwährenden Aufenthaltes von Jacobus Palaeologus in diesem Ort. Im Sommer 1574 wutete in Klausenburg die Pest, der am 8. August u.a. der engste siebenbürgische Gefolgsmann des Palaeologus, der Humanist Johannes Sommer samt seiner ganzen Familie zum Opfer gefallen war. In Pestzeiten pflegte man sich aus den besonders bedrohten Stadten durch Flucht auf das flache Land in Sıcherheit zu bringen. Man darf daher annehmen, daß Palaeologus seine Famılıe in dieser Absicht schon im Spätsommer 1574 nach Altina (Alzen) gebracht haben wird, wohin ıhn die Bruder Gerendi und in erster Linie sein Gönner Johannes Gerendi eingeladen hatten. Hıer durfte er dann auch das Ablaufen des Sturmes abgewartet haben, der sich nach dem Einfall des Kaspar Bekes im Fruhjahr 1575 in Siebenburgen erhoben hatte und der nach dem Sieg Stephan Báthoris bei Sînpaul (9. Juli 1575) mit besonderer Wucht uber die vielfach aus Unitariern bestehende Anhangerschaft des Bekes niederging. [17]

Bei dem Grabstein handelt es sich um eın Erınnerungsdenkmal, das Jacobus Palaeologus und seine Frau Eufrosyne ihrem am 1. September 1575 in Alţina (Alzen) verstorbenen Töchterchen Despina gesetzt haben. Der Grabstein besteht aus einem hellen siebenburgischen Marmor und mißt 100 cm in der Länge und 43 cm in der Breite und ist etwa 15 cm stark. Er befindet sich im Innern der Kırche, wo er an der sudlichen Chorseite uber dem Taufbecken in etwa eineinhalb Meter Höhe in die Mauer eingelassen ist. Die in Kapitalbuchstaben eingemeißelte Widmungsschrift lautet :

D O M S

DESPINA PALAEOLOGA VIVERE
MATREM PERMISIT ET INDIGNATA
LVCEM SOLIS HVIVS ASPICERE
QVOM [18] EMISSA EX VTERO MATRIS
MANV SE VIVERE SIGNIFICASSET

[14] Am 25. Junı 1575 schreıbt ıhm der furstlıche Protonotar Emmerıch Sulyok dorthın einen Brıef, vgl. Pırnáth, a a O. S. 103 nach Landsteıner.

[15] A Pırnáth, *Dıe Ideologıe usw*, S. 103.

[16] G Rıll, a. a O S. 79 „doch scheınt er seıt Ende 1574 .. in Alţına (Olchona) bei Hermannstadt...gelebt zu haben".

[17] *Istorıa Romînıeı* (Geschıchte Rumanıens), II. Bd. Bukarest, 1962, S. 941.

[18] So Vorlage

AD VSVM ET FRVCTVM ALTERIVS
SOLIS QVI IN CELO CELESTIBVS
INCOLIS LVCET PROPERAVIT.
IACOBVS ET EVFROSYNA PALL.
FILIAE EXPECTATISSIMAE MOE-
STI POSVERE.
ANNO MDLXXV KAL. SEPTEM.

Auf die Inschrift folgt im letzten Dritteil des Gedenksteines ein Relief mit einer größeren Korbbluter-Blute und Pflanzenblättern ; darunter liegt in etwas Schrägstellung ein gewickeltes Kleinkind dessen Händchen über dem Oberkörper verschrankt sind. [19]

Der Inschrift zufolge handelt es sich hier um ein Kind, das offenbar als Säugling vom Tode ereilt worden ist. Das Epitaph kann sich infolgedessen keinesweges auf das etwa Anfang 1572 geborene Töchterchen beziehen, welches Palaeologus wahrend seiner ersten Siebenbürgenreise zusammen mit seiner Frau unter dem Schutz Andreas Dudiths in Krakau zuruckgelassen hatte. [20] Es geht daraus indes unbezweifelbar hervor, daß Palaeologus seine Familie nach sich gezogen hat, sobald er in Siebenbürgen festeren Fuß gefaßt hatte. Inwieweit es dem Einfluß der Gerendis oder dem damals in Siebenburgen eingezogenen Geist der konfessionellen Duldung zuzuschreiben sein mag, daß der um diese Zeit sicher schon weithin bekannte Antitrinitarier Jacobus Palaeologus sein Töchterlein in der evangelischen Dorfkirche von Alţina (Alzen) beisetzen und ihm einen Gedenkstein aufstellen konnte, wird weiter unten noch zu erörtern sein.

In der angefuhrten Grabinschrift wird auch der Vorname, Eufrosyne, der Frau des Jacobus Palaeologus mitgeteilt, der in den Quellen sonst nur ganz selten erwähnt wird. [21] Es ist dies ein weiterer kleiner Baustein zur Familiengeschichte des beruhmten Antitrinitariers. Denn es steht somit fest, daß es sich hier um die von Palaeologus bereits 1564 geehelichte Tochter des Prager Ratsschreibers Martin Kuthen von Sprinsberg handelt.

Das Dorf Alţina (Alzen), in welchem sich der unstete religiöse Neuerer im Jahre 1574 mit seiner Familie fur einige Monate niedergelassen hatte, liegt in dem ehemaligen sächsischen Stuhl Nocrich (Leschkirch), der zu dem autonomen Verwaltungsgebiet der sogenannten „Sieben Stühle" gehörte. [22] Diese Stuhle setzten sich jeweils aus einer Anzahl freier Bauern-

[19] Vgl. die beigegebene Abbildung des Gedenksteines.

[20] P. Costil, *André Dudith, humaniste hongrois 1533—1589.* Paris, 1935, S. 140, zitiert nach A. Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 58, und G. Rill, a.a.O., S. 75.

[21] G. Rill, a.a O., S. 56 Anm. 131 erwahnt den Namen aus den Eintragungen in den Hofzahlamtsbuchern des Wiener Hofkammerarchivs zum Jahre 1571. Ebenda wird auch auf weitere Literatur zur Familiengeschichte verwiesen.

[22] *Istoria Romániei* (Geschichte Rumaniens), Bd. 2, Bukarest 1962, S. 269. G. Muller, *Stühle und Distrikte als Unterteilungen der „Sachsischen Nationsuniversitat"*, Hermannstadt (1942).

gemeinden zusammen, deren Rechtsleben durch auf Privilegien gestützte alte Satzungen geordnet war. Den Versuch, unter den freien Dorfschaften Adelsrecht aufzurichten, haben die Fuhrer der einzelnen kleinen Siedlergruppen der Kolonisationszeit gemacht, die sogenannten Grafen. Sie sind aber damit nicht durchgedrungen. Nur in wenigen Gemeinden wie in Alţina



Abb. 1 — Grabstein der Despina Palaeologa, gest. 1575, in der Evangelischen Kirche A B. zu Alţina (Alzen, Rayon Agnita). Foto J Fischer-Sibiu (Hermannstadt).

(Alzen) und Aţel (Hetzeldorf) ist es ungarischen Adligen gelungen, sich durch Einheirat in die am Ort befindliche Grafenfamilie festzusetzen und eine gewisse Zeitlang zu behaupten. In Alţina (Alzen) war um die Mitte des 15. Jahrhunderts das ungarische Adelsgeschlecht der Gerendi auf diese Weise ansässig geworden. [23] Die Gerendis saßen auf dem alten Gräfenhof,

[23] Fr. Schuller, *Beitrage zur außeren Geschichte der Erbgrafen der sieben Stuhle,* in: „Archiv des Vereins fur siebenburgische Landeskunde", Bd. 21, 1887, S. 334—345 uber die Alzener Grafen.

der noch im Jahre 1804 vorhanden war. [24] Den dazugehorenden Boden bewirtschafteten sie durch Hörige, die sie vom benachbarten Komitatsboden brachten, wo sie gleichfalls Besitz erworben hatten. [25] Ihr Gewicht als Repräsentanten des ungarischen Adels hat den Gerendis auch Einfluß auf die Fuhrung des Stuhles eingebracht. Sie bekleideten haufig das Amt des Königsrichters, so daß sich das Schwergewicht im Stuhl zuzeiten von Nocrich (Leschkirch) nach Alţina (Alzen) verlagerte. Da die Gerendis sich bestrebt zeigten, in Alţina (Alzen) Adelsrecht für sich geltend zu machen, mußten sie zu der freien Bauerngemeinde in Gegensatz geraten. Es hat fortwährend Reibereien gegeben, bis es der Gemeinde im Jahre 1593 gelang, den gesamten Besitz der Familie Gerendi in Alzen käuflich zu erwerben und sie auf diese Weise aus ihrer Mitte auszumerzen. [26]

Johannes Gerendi, der Mäzen des Palaeologus, ist als eifriger Förderer der siebenbürgischen Unitarier bekannt. [27] Palaeologus durfte zu ihm in dem Kreis der um Franz Davidis und Johannes Sommer gescharten Klausenburger Unitarier in Beziehung getreten sein. Ein in der Zentralbibliothek von Tîrgu Mureş befindliches Exemplar der 1570 gedruckten *Oratio funebris* auf den Tod des Fursten Johann Sigismund Zápolya, des machtigen Schützers der Unitarier, tragt eine handschriftliche Widmung fur Johannes Gerendi. [28] Im Jahre 1574 wurde Johannes Gerendi, der auch Schatzmeister im Adelskomitat Turda und Beisitzer des furstlichen Gerichtsstuhls war, zum Königsrichter des sachsischen Stuhles Nocrich (Leschkirch) gewahlt. In der Wahlkapitulation mußte er sich verpflichten, die sachsischen Privilegien zu schutzen, die Bewohner des Stuhles bei ihrer Religion zu belassen und seine Untergebenen von Eingriffen in das Gemeinderecht abzuhalten. [29] Die Wahlkapitulation stammt aus dem gleichen Jahr, in welchem sich Palaeologus auf Einladung Gerendis in Alţina (Alzen) vorübergehend niedergelassen hatte. Im Jahre 1583, bei der Bestellung des Paul Gerendi, eines Neffen Johannes Gerendis, zum Konigsrichter von Nocrich (Leschkirch) wurde diese Bedingung wiederholt. Es liegt daher nahe, in dieser den Schutz des lutherischen Bekenntnisses bezweckenden vertraglichen Abmachung und der offenbar allgemein bekannten Hinneigung der Gerendis zur unitarischen Lehre einen Zusam-

---

[24] Nach dem im Archiv der Evangelischen Kirche A B. in Alţina (Alzen) befindlichen handschriftlichen *Gedenkbuch* der Kirchengemeinde

[25] Vgl. die „manumissio" des Johannes Gerendi fur seinen Muller „Demetrius filius Iwan Mohorra" in: „Korrenspondenzblatt des Vereins fur siebenburgische Landeskunde", Bd. 47, 1924, S 70.

[26] Fr. Schuller, a.a O S 345

[27] E. Jakab, *Gerendi János és Francken Keresztely* (Johannes Gerendi und Christian Francken), in: „Keresztény Magveto", Bd 28, S 33

[28] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 195

[29] Fr. Schuller, a a O, S. 343.

menhang herzustellen. Man wollte damit eventuellen Bestrebungen der Gerendis in religiöser Hinsicht von vornherein einen Riegel vorschieben.

Im Angesicht des Todes hat die evangelische Gemeinde in Alţina (Alzen) als Patron der Kirche zusammen mit ihrem Pfarrer dann solche Bedenken zuruckgestellt. Sie hat dem verstorbenen Töchterchen des antitrinitarischen Wortfuhrers in ihrer Kirche Heimstatt gewahrt und damit zum Ausdruck gebracht, daß sie den gemeinsamen reformatorischen Ausgangspunkt über alle trennenden Schranken der religiösen Lehre anerkannte.[30]

Aus dem Datum der Grabinschrift darf gefolgert werden, daß Palaeologus sich um den 1. September 1575 noch in Alţina (Alzen) aufgehalten hat. Vorher noch hatte er von dort mit dem unitarischen Prediger Emmerich Csanádi aus Sîncraiu Briefe gewechselt, aus denen hervorgeht, daß die Situation der Unitarier in Siebenbürgen infolge der ablehnenden Haltung des Fursten Stephan Báthori sich immer schwieriger gestaltete.[31] Infolgedessen sah sich auch Palaeologus veranlaßt, Siebenburgen zu verlassen. Er wandte sich zunächst nach Krakau, wohin ihm der von den Auffassungen des Palaeologus uber die menschliche Natur Christi angezogene Kronstadter Paulus Kerzius einen Brief schrieb.[32] Zu Siebenbürgen bzw. zu den siebenbürgischen Unitariern unterhielt Palaeologus weiterhin gute Beziehungen. Zusammen mit dem des Glaubens halber zeitweilig ebenfalls nach Siebenburgen emigrierten Heidelberger Mathias Glirius hat er die *Defensio Francisci Davidis* bearbeitet, die im Jahre 1581 in erster Auflage in Basel erschien.[33] Dem Jesuiten Possevino zufolge soll er es, ebenfalls mit Glirius zusammen, ubernommen haben, die Bibel im unitarischen Geist lateinisch neu herauszugeben.[34] Mit Blandrata und anderen fuhrenden Unitariern wechselte er Briefe. Von einem neuerlichen Aufenthalt des Palaeologus in Siebenburgen ist indes nichts bekannt. Von Polen wechselte er vielmehr bald nach Mahren hinuber, wo er 1581 den Nachstellungen seiner Feinde aus dem Lager der Katholischen zum Opfer fiel. Nach langerer Haft ist dieser Vorkampfer fur ein dogmenfreies, auf weitgehender Toleranz beruhendes religioses Leben am 22. Marz 1585 in Rom dem Feuertod uberantwortet worden.

---

[30] Unter diesem Gesichtspunkt muß das Verhaltnis des Palaeologus zu der lutherischen Kirchengemeinde in Alţina (Alzen) gesehen werden. Wenn Pirnáth, *Die Ideologie usw.*, S. 103 schreibt, daß die Bruder Gerendi „als Magnaten soviel Macht besaßen, ihren Schutzling gegen die nicht allzu freundlichen Sachsen zu beschutzen", ist das abwegig In Alzen beschrankte sich die Autoritat der Gerendi's auf den in ihrem Besitz befindlichen Grafenhof und den dazugehorenden Ackergrund.

[31] A Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S 114 f nach den von Langsteiner veroffentlichten Schreiben Csanádis vom 8. April und 3. Juni 1575

[32] A. Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 116 ebenfalls nach Landsteiner.

[33] A. Pirnáth, *Die Ideologie usw*, S. 171.

[34] Ant Possevino, *Transsilvania (1584)*, herausgegeben von A Veress, in: „Fontes Rerum Transilvanicarum", Bd. 3, Budapest 1913, S. 104.

LE CHRONIQUEUR MATTHIEU DE MYRE ET UNE TRADUCTION IGNORÉE DE SON «HISTOIRE»

DAN SIMONESCO

La littérature médiévale roumaine — de même, d'ailleurs, que les littératures médiévales d'autres peuples —s'est épanouie non seulement dans la langue du pays, mais aussi en d'autres langues étrangères. Cette littérature est l'œuvre, vu le nombre infiniment plus grand des ouvrages roumains au regard du nombre réduit des ouvrages rédigés en d'autres langues, en premier lieu des écrivains d'origine ethnique roumaine. Ceux-ci ont écrit la plupart du temps en roumain, langue nationale du pays, mais assez nombreux sont également les cas où, sous l'influence des courants littéraires de l'époque, ils ont écrit aussi en slave (XVe—XVIe siècle), en néo-grec (XVIIIe siècle) et en latin (XVIIIe — XIXe siècle). Il nous faut dire néanmoins qu'aux côtés des écrivains roumains, il existe aussi un grand nombre d'érudits et d'écrivains grecs qui ont vécu et ont déployé leur activité sur le territoire des pays roumains, écrivant dans leur langue maternelle des œuvres cependant étroitement liées aux réalités roumaines.

En effet, les chroniqueurs de langue grecque des pays roumains se sont inspirés de la vie politique et sociale des Roumains, ont narré des événements de notre histoire et ont écrit leurs œuvres avec l'appui moral et matériel des princes roumains, dont ils ont loué les règnes ; ils ont soutenu une idéologie propice au renforcement de l'Etat féodal roumain et, partant, des privilèges de la classe dominante. Ils appartiennent à la littérature roumaine non seulement par le fonds national roumain des chroniques, mais aussi du fait qu'ils ont joui du patronnage roumain, lequel leur a facilité un développement remarquable de leur talent d'historiographes narratifs. D'autres érudits grecs se sont distingués par leurs œuvres écrites

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IV. 1–2. p 81–114. BUCAREST. 1966

et imprimées chez nous, comme des théologiens polémistes, défendant le dogme religieux orthodoxe contre l'ingérence catholique. Certains d'entre eux ont vécu chez nous dès leur jeune âge et se sont fixés ici en contractant mariage et autres liens d'alliance, si bien que peu de temps après leur arrivée dans le pays, ils étaient regardés comme des autochtones. [1]

Matthieu de Myre, Ματθαῖος ὁ Μυρέων ou Ματθαῖος μητροπολίτης Μυρέων, comme il se signait, fut l'un de ces Grecs ayant chez nous des racines culturelles ; il fut une figure imposante par son activité de chroniqueur, de versificateur et d'écrivain religieux. Ses œuvres principales se réfèrent à l'histoire politique et religieuse des Roumains et ont été écrites du temps où il détenait le poste de higoumène du monastère de Dealu (« Din Deal ») aux confins de Tîrgovişte, alors capitale de la Valachie et centre économique, politique et culturel du pays.

Il est né dans la Pogonie du district de l'Epire, aux environs de l'an 1550 [2], semble-t-il, mais cette supposition est simplement le fruit de déductions logiques et ne s'appuie pas sur des témoignages documentaires. Il a formé sa culture historique et théologique à Constantinople où il a détenu la fonction de protosyncelle à la Patriarchie. Entre 1595 et 1597 on le retrouve à Moscou, où il copie calligraphiquement et orne artistement quatre manuscrits grecs, répandus aujourd'hui dans différentes bibliothèques du monde. [3] A Moscou et à Lwów (ἐν Λεοντουπόλει τῆς Λεχίας), où il copie en 1600 des livres liturgiques, Matthieu de Myre apprend le slavon, dont il traduit, après l'an 1605, *Viaţa şi petrecerea cuvioasei Paraschiva cea nouă din Epivates* (Βίος καὶ πολιτεία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Παρασκευῆς τῆς νέας) [4].

---

[1] Ainsi, le postelnic Constantin Cantacuzino (tué le 20 décembre 1663) était considéré en 1660, 28 ans après son arrivée dans le pays, comme autochtone : « Le pauvre pays a eu la chance d'avoir cet homme bon qui ne se souciait tout le temps que de son bien et qui veillait avec amour sur le peuple et le sol du pays Car lui aussi avait racine en ce pays, et possédait des maisons et des palais comme d'autres boyards » (voir *Istoria Ţării Româneşti, 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc.* Edition critique élaborée par C. Grecesco et Dan Simonesco, Bucarest, Ed Academiei, 1960, p. 146, 1—4)

[2] D. Russo, *Matei al Mirelor,* dans *Studii istorice greco-române Opere postume,* tome I, Bucarest, 1939, p. 159—179. Sur la date de la naissance, voir p. 160. Bibliographie exhaustive.

Après la publication de l'ouvrage de D. Russo, ont également paru · V Grecu, *Prima ediţie a lui Stavrinos* şi *Matei al Mirelor* dans *Codrul Cosminului,* X (1936—1939), Cernăuţi, 1940, p. 544—547 (éd. Venise, 1638, découverte par l'auteur au monastère d'Esfigmen du Mont Athos, en 1939) ; G. I. Arvanitidis, Ἡ ἄγνωστος δευτέρα ἔκδοσις τῶν ἱστορικῶν ποιημάτων τοῦ βεστιάριον Σταυρινοῦ καὶ τοῦ μητροπολίτου Μυρέων Ματθαίου, in Ὁ Βιβλιόφιλος (n° 2, 1950) décrit l'édition imprimée à Venise en 1642 ; V. Grecu, *Stavrinos, Eine gar schone Erzahlung uber Michael den Wojewoden.* Διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ Μιχαὴλ Βοεβόδα *Ein Venezianer Volksbuch,* extrait de *Berliner Byzantinistische Arbeiten,* Band III, Berlin 1960, p. 180—206 ; P. P. Panaitescu, *Inceputurile istoriografiei in Ţara Românească* dans *Studii şi materiale de istorie medie,* V (1962), p. 214—215.

[3] D. Russo, *op. cit*, I, p. 168—169.

[4] Iulian Ştefănescu, *Viaţa Sfintei Paraschiva cea nouă de Matei al Mirelor* dans *Revista istorică română,* III (1933), p. 347—373.

A partir de l'an 1600, Matthieu signe en qualité d'archimandrite de la Grande Eglise Constantinopolitaine, dignité à laquelle il accède grâce, certainement, aux succès remportés dans ses missions en Russie et en Pologne, et aussi comme habile calligraphe d'œuvres religieuses, occupation qu'il cultive sans répit au monastère de Dealu [5], jusqu'à sa mort. C'est de cette même année, à savoir 1624, que datent trois manuscrits copiés par Matthieu au monastère de Dealu et offerts aux monastères du Mont Athos. [6]

La date de l'arrivée de Matthieu en Valachie peut être déterminée d'une manière approximative, grâce à ses propres notes autobiographiques. Ainsi, il déclare dans deux de ses œuvres qu'il est arrivé à l'époque du prince Radu Şerban, *mais avant d'être arrivé lui-même au joug d'évêque*, de métropolitain de Myre de Lichia (Asie Mineure) (μήπω ἡμᾶς ἐλθόντας ἔτι εἰς τὸν τῆς αρχιερωσύνης ζυγόν) [7]. On sait qu'il a été nommé métropolitain de Myre de Lichia en décembre 1605. Par ailleurs, dans l'une de ses œuvres, il nous parle de la guerre menée par Radu Şerban à l'été de 1603 contre Székely Moise, comme d'un événement survenu *peu de temps avant* (πρὸ βραχέως γὰρ χρόνου) [8], certainement, son arrivée dans le pays. Ceci étant, son arrivée dans le pays doit être placée après l'été de 1603 et avant le mois de décembre de l'année 1605, et non pas en 1600, comme l'a opiné Constantin Erbiceanu. Dans les deux œuvres mentionnées, Matthieu déclare qu'il est venu ici parce que les Turcs contraignaient des communautés entières de chrétiens d'Asie à passer à l'islamisme. Il est néanmoins logique de supposer que son établissement en Valachie a aussi été fortement influencé par les conseils que lui auront donnés ses contemporains et concitoyens, le trésorier Stavrinos et Panos Pepanos, ce dernier originaire de la Pogonie de l'Epire, tout comme Matthieu. On sait que Panos Pepanos a encouragé l'activité de Matthieu, qu'il a dépensé différentes sommes pour faire imprimer son œuvre et qu'il a été pour lui un ami dévoué [9]. Après son arrivée dans le pays, Matthieu se voit nommer par Radu Şerban higoumène du monastère de Dealu, à proximité de la capitale du pays et de l'archevêché

---

[5] Sur l'un des manuscrits calligraphiés ici en 1620, Matthieu note qu'il a écrit « d'une main tremblante de vieillesse » (χεῖρα κεκημένος τρέμουσαν χρόνῳ).

[6] D. Russo, *op cit*, I, p. 173—174.

[7] Ἀκολουθία εἰς τὸν μέγαν Γρηγόριον τὸν Δεκαπολίτην introduction, publiée par N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor Intîiul memoriu*, dans *Analele Acad Rom*, ist, s. II, t 20, (1897—1898), p 241 Διήγησις σύντομος περί τε τοῦ Σερμπάνου Βοεβόδα τοῦ καὶ Ῥάδουλου παρ' ἐλπίδα τῆς ἡγεμονίας ἐκπεσόντος, καὶ Ῥαδουλου Βοεβόδα, υἱοῦ Μίχνα Βοεβόδα ἐν τῇ Οὐγγροβλαχίᾳ εἰς σελθόντος, publiée par N Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor. Al doilea memoriu*, dans *Analele Acad. Rom.* ist., s. II, tome 21 (1898—1899), p. 9

[8] Διήγησις σύντομος éd. N Iorga, *op cit. Al doilea memoriu*, p. 9. Dans Ἀκολουθία (Slujba Sf Grigore Decapolitul), Matthieu omet le passage de plusieurs lignes touchant la guerre menée par Radu Şerban contre Székely Moise

[9] V. Grecu, *Stavrinos...*, *loc. cit.*, p. 199—201.

de Houngro-Valachie, gouverné par Luca de Chypre (1603—1629), protecteur et ami de Matthieu.[10] La chose n'a pas été attestée jusqu'ici, mais il existe des témoignages qui démontrent que le métropolitain Luca a joué une grande influence sur l'activité littéraire, artistique (en tant que copiste de manuscrits), administrative et ecclésiastique (en tant que supérieur de couvent) et politique (dans l'entourage de Radu Mihnea et comme intime d'Alexandru Iliaş) de Matthieu de Myre. Les documents publiés récemment par l'Institut d'histoire de l'Académie jettent un jour nouveau sur son activité et sur sa personnalité. L'assertion selon laquelle Matthieu se trouvait au printemps de 1606 à Constantinople, « où il a signé l'acte synodique par lequel est frappé d'interdiction Ioasaf de Seres », est confirmé par un document grec[11], mais aussi par un document roumain du 19 mai 1606 où nous voyons apparaître comme supérieur du monastère de Dealu un certain Onufrie[12], probablement l'adjoint de Matthieu. Son nom dans les documents roumains est *Matei al Mirelor* ou *al Miralichiei*, *Mathie egumenul*, *Vlădica Mathie Mireul de în Deal*; son nom est accompagné d'épithètes comme *cinstitul*, *alesul* (l'honorable, l'élu). « Vlădica Matei Mireul » (l'évêque Matthieu de Myre) apparaît comme *témoin* dans différents procès aux côtés du métropolitain Luca et de « tous les honorables dignitaires de ma cour ».[13] D'autres fois, on le voit participer comme *juge* avec d'autres ecclésiastiques, dans des procès de revendication de propriétés et pour la défense des droits des monastères[14] et des particuliers[15]. Il est convoqué par le prince dans divers procès jugés par le divan, afin de renforcer par son prestige les décisions prises[16]. Enfin, il est directement intéressé en tant que supérieur du monastère de Dealu, lorsqu'il demande aux différents princes de confirmer les donations et les privilèges concédés aux villages de Popşa, de Satu Nou, de Brînceni[17]-

---

[10] N. Şerbănescu, *Mitropoliţii Ungrovlahiei* dans *Biserica ortodoxă Română*, 77 (1959), n° 7—10, p. 768—772.

[11] D. Russo, *op cit.*, p. 171

[12] *Documente privind istoria Romîniei.* Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. I (1601—1610), Bucarest, 1951, p. 216.

[13] *Documente privind istoria Romîniei.* Veacul XVII. B. Ţara Românească II (1611—1615), Bucarest, 1951, p. 72 (en 1612); vol III (1616—1620) p. 38 (en 1616), p. 40 (en 1616): vol. IV (1621—1625), p. 80 (en 1622), p. 249 (en 1623), p. 257—259 (en 1623), p. 438 (en 1624).

[14] *Documente...* Veacul XVII, B. Ţara Românească, vol. III, p. 146, en 1617, pour le monastère de Jitianu; p. 418, en 1619, pour le monastère de Cotmeana; p. 61, en 1616, pour le village de Stăneşti; vol. IV, p. 162—163, 167 (en 1622), pour le monastère de Cotmeana.

[15] *Documente...* Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. IV, p. 172, en 1622 dans un document émanant des boyards · p. 78, en 1622, dans le procès de la fille de Michel le Brave, Florica, contre Ioan, supérieur du monastère de Tismana.

[16] *Documente...* Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. II, p. 392—393, en 1615 pour l'acte de soumission du monastère de Stăneşti au Patriarcat d'Alexandrie; vol. III, p. 71, en 1616, pour le procès de la fille de Michel le Brave, Florica, contre Marula, fille naturelle du même voïvode; p. 106, en 1617, pour le monastère de Colentina.

[17] *Documente...* Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. II, p. 250 et p. 294, en 1614, pour le village de Satul Nou, sur le domaine du village de Brînceni; p. 296—302, en 1614, pour

ou lors des règlements élaborés pour l'administration intérieure du monastère [18]. Etant en contact depuis tant d'années avec les Roumains et ayant à remplir des charges officielles, ecclésiastiques et judiciaires, Matthieu a acquis une solide connaissance de la langue roumaine, témoin une résolution écrite de sa main, en roumain, sur un document datant du 28 avril 1623 [19].

A l'époque où, par un document du 10 juillet 1614, Radu Mihnea décide que les supérieurs du couvent seront élus par l'assemblée monacale seulement d'entre les rangs des moines d'origine ethnique roumaine, Matthieu ne remplissait plus les conditions légales ; néanmoins, le prince et le conseil des moines du monastère de Dealu n'appliquent pas ladite disposition dans le cas de Matthieu [20], qui est prié de continuer à détenir la charge de supérieur du monastère jusqu'à sa mort. Le dernier document connu jusqu'ici et concernant le « révérend père de Myre » encore en vie, date du 28 juin 1624 [21], et le premier document mentionnant « chir Iasaf » comme son successeur à la tête du couvent, date du 12 janvier 1625 [22]. Ainsi donc, Matthieu est mort à un âge avancé, entre le 28 juin 1624 et le 12 janvier 1625. Certes, il a dû être enterré au monastère de Dealu, mais la pierre qui sans doute recouvrait sa tombe a été détruite, car elle ne figure pas parmi les nombreuses pierres tombales découvertes par la suite [23].

Les témoignages des anciens documents roumains et les passages autobiographiques des œuvres de Matthieu de Myre le décrivent comme un représentant marquant de l'aristocratie cléricale, jouissant d'une grande influence à la cour du prince, ayant beaucoup d'influence politique, mais également comme un homme plein de sollicitude pour les malheurs du pauvre peuple. Il dédie à Alexandru Iliaş (septembre 1616 — mai 1618) une œuvre parénétique en vers, vaste et importante [24], où il apparaît comme un intime du prince : « N'oublie pas toutes ces choses dont je

---

plusieurs donations et privilèges ; p. 359—360, en 1615, pour le village de Popşa ; vol. III, p. 53—54, en 1616 ; pour les mêmes ; vol III, p. 75—77, en 1616, pour le même village de Popşa.

[18] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. IV, p. 191, en 1622, pour un échange de tsiganes esclaves avec l'église métropolitaine.

[19] *Ibidem*, p. 258 . « Matthieu de Myre et j'ai écrit en roumain... »

[20] *Documente*... Veacul XVII. B. Ţara Românească, vol. II, p 301

[21] *Documente*... Veacul XVII, B. Ţara Românească, vol. IV, p. 436—438.

[22] *Ibidem*, p. 474.

[23] Néanmoins, dans la partie sud de l'église on peut voir de nos jours encore une inscription qui rappelle le décès de Matthieu de Myre, en 1624 (voir Constantin Bălan, *Mănăstirea Dealu*, Bucarest, Ed. Meridiane, 1965, p. 28. La tradition locale soutient que le tombeau de Matthieu se trouverait devant cette inscription)

[24] Publiée par A. Papiu Ilarian dans *Tezaur de monumente istorice*, I (1862), p. 353—384, sous le titre 'Εδῶ γράφομεν τίνας παῤῥανγγελίας ὁποῦ ἐιου θετήσαμεν τὸν ἐκλαμπρότατον αὐθέντην 'Ιωάννην 'Αλλεξανδρον βοεβόδα, ὅταν ἦ τον εἰς τὸ σκαμνί του. (Nous transcrivons ici quelques conseils que nous avons donnés au glorieux voïvode Alexandru, du temps qu'il était encore sur le trône) et par Emile Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. II, Paris, 1881,

t'ai parlé » (τὰ ὅσα που ὡμίλησα, νὰ μὴ τὰ ἀλησμονήσης) [25]. « Efforce-toi de te pénétrer de toutes ces choses dont je t'ai parlé sans ménagements ... car ce sont là de bons conseils » ("Ομως αὐτὰ ποῦ σ'ἔγραψα κάμε να τὰ ἀκουσης | ...ὅτ' εἶναι λόγια καλὰ) [26].

Les conseils donnés sont pleins d'audace : Matthieu attire l'attention du prince sur le fait que le pays se dépeuple, car les paysans prennent la fuite pour échapper au fardeau des impôts et au comportement tyrannique des troupes au service du prince, qui brûlent le peu de bien qu'ils ont. « Donne la possibilité de souffler un peu à ces gens accablés par les privations » (Δός τους ὀλίγον ἄνεσιν εἰς τὰ πολλὰ τὰ βάρη | ὀλίγο νὰ ἐλαφρωθοῦν) [27]. Plus loin, il dévoile l'absence de culture des masses, des prêtres, et c'est pourquoi il lui dit : « Construits des écoles pour répandre l'instruction » (σχολεῖον διὰ γράμματα νὰ ἀνοικοδομήσης) [28]. Critiquant la cupidité des princes et des boyards, Matthieu dit au prince : « Ne convoite jamais le peu de biens du pauvre » (εἰς τοῦ πτοχοῦ τὸ τίποτες ποτὲ μὴ λαιμαργήσης) [29]. Vers la fin de l'œuvre, Matthieu s'en prend de nouveau au prince, mais aussi aux boyards, parmi lesquels il mentionne, comme un symbole généralisateur, le nom du grand ban Ienache Catargiu : « Les pauvres sont dénudés, ils sont aussi affamés, alors que vous, repus et rassasiés, avez de trop. Vos ventres sont prêts à éclater, tant ils sont remplis, alors que les déshérités, végètent dans la pauvreté, meurent de faim, brûlent de soif et sont gélés, tremblent comme la feuille, car ils n'ont pas de bois à brûler pour se réchauffer » [30]. Comme on le voit, Matthieu de Myre s'est courageusement et résolument dressé contre les rapaces boyards.

Matthieu de Myre a également essayé ses talents de versificateur dans quelques épigrammes écrites à la mort de Mihăilaş Movilă, « prince de Moldavie », mineur, écarté du trône et mort à Tîrgovişte en l'an 1603 [31]. Ces vers figurent dans le manuscrit grec Berberiniano (à la Bibliothèque

p. 277—333. Les citations de la présente étude sont extraites de l'éd. E. Legrand, avec indication de numéro des vers.

[25] Vers 1326. Tout comme dans d'autres citations, je donne ici une nouvelle traduction, celle du *Tezaur* s'écartant trop de l'original.

[26] Vers 2823—2825.

[27] Vers 1547—1548.

[28] Vers 2170

[29] Vers 2306.

[30] Vers 2799—2804 :

καὶ οἱ πτωχοὶ εἶναι γυμνοί, εἶναι καὶ πειναμένοι,
καὶ σεῖς χορτάτοι περισσὰ καὶ παραμεθυσμένοι,
καὶ σκάζει ἡ κοιλ'α σας ἐκ τὴν πολυφαγίαν,
καὶ κεῖνοι οἱ ταλαίπωροι στίκουν εἰς ἀτορίαν,
πεινοῦν, διψοῦν, κρυόνουσιν, ὅτι δὲν ἔχουν ξύλα
νὰ κάψουσι νὰ ζεσταθοῦν, καὶ τρέμουν σὰν τὰ φύλλα.

[31] Const. Bălan, *op. cit.*, p. 28. L'auteur place la mort de Mihăilaş en 1608, mais la date exacte en est l'an 1603 (voir la note suivante).

du Vatican) et ont été publiés [32]. Le même manuscrit du Vatican comprend aussi un *threnos* de 580 vers, sur la conquête de Constantinople où, à partir des vers 23 sq., nous avons une rédaction plus simple du fragment de Matthieu de Myre, correspondant aux vers 2317—2360 de sa Ἱστορία τῶν κατὰ τὴν Οὐγγροβλαχίαν [33]. Il ne fait aucun doute que ses œuvres en vers ont été plus nombreuses, mais elles se sont perdues.

On continue de découvrir dans d'autres bibliothèques aussi, de temps à autre, des œuvres inconnues de Matthieu de Myre. Ainsi, le manuscrit grec 8240 de la *Oesterreichische Bibliothek* comprend l'œuvre *Mathaei metropolitae Myrorum, Canones contra Latinos et Haereticos* [34].

II

Matthieu de Myre, conseilleur courageux des princes, habile versificateur, fécond écrivain religeiux, fut également un habile chroniqueur de son temps. Sa chronique, bien que ne couvrant qu'une brève période de temps (1602—1618), est importante du fait de la narration pleine de fraîcheur des événements vécus par l'auteur même. Bien que celui-ci ait donné à sa chronique la forme versifiée de la poésie, il n'en a pas négligé pour autant la véridicité des événements narrés, non plus que l'opportunité des idées politiques énoncées alors dans la question de l'indépendance des Etats occupés par les Turcs. Son « Histoire » a eu une importance plus grande et une plus large diffusion qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et c'est pourquoi nous nous y arrêterons davantage.

Le titre de la chronique, selon l'édition de 1672, est le suivant : Ἱστορία τῶν κατὰ τὴν Οὐγγροβλαχίαν τελεσθέντων, ἀρξαμένη ἀπὸ Σερμπάνου βοηβόνδα μέχρι Γαβριὴλ βοηβόνδα, τοῦ ἐνεστῶτος δουκός, ποιηθεῖσα παρὰ τοῦ ἐν ἀρχιερεῦσι πανιερωτάτου μητροπολίτου Μυρέων κυροῦ Ματθαίου τοῦ ἐκ Πω-

---

[32] *Silvio Mercati, Epigrammi in morte di Michele Movila, voivoda di Moldavia,* dans *Studi bizantini*, I (1924), p. 141—146. Le compte rendu de N. Iorga (*Revue historique du sud-est européen*), I, 1924, p. 421, pour l'article de S. Mercati a déterminé l'auteur italien à revenir sur cette question et à attribuer, tout comme Iorga, ces στίχοι ἐπιτάφιοι à Matthieu de Myre (voir Silvio Giuseppe Mercati, *Mateo di Mira e l'autore degli epigrammi in morte di Michele Movila,* dans *Studi bizantini*, II (1927), p 7—10. Dans le dernier article, Mercati ajoute à la version Berberiniana une autre version tirée du manuscrit du Mont Athos (monastère de Caracalou), *autographe* de Matthieu de Myre, daté du 1er avril 1603. Ceci étant, nous devons placer la mort de Mihăilaş dans les premiers mois de l'an 1603. Mercati a découvert dans les bibliothèques des monastères de Cutlumuş, d'Iviron, de Xeropotam et autres, plusieurs manuscrits autographes, joliment calligraphiés par la même main, « un discreto miniatore », la main de Matthieu de Myre.

[33] Giorgio Zoras, *Un* θρῆνος *inedito sulla caduta di Constantinopoli...,* dans *Studi bizantini e neoellenici*, IV (1935), p. 237—248.

[34] Le manuscrit est enregistré par Herbert Hunger, dans son *Katalog* (Vienne, 1957, p. 309—321). Mais voir aussi le commentaire de V. Papacostea dans *Revista arhivelor*, IV (1961), nº 2, p. 285.

γωνιανῆς καὶ ἀφιερωθεῖσα τῷ ἐνδοξοτάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ Ἰωάννη τῷ Καταριτζῆ[35] (Histoire des événements survenus en Valachie depuis le voïvode Şerban jusqu'au voïvode Gavril, qui règne à présent, histoire rédigée par le révérend métropolitain de Myre, Matthieu de Pogonie et dédiée au très honorable boyard Ioan Catargi). Dans sa forme versifiée, la chronique est une adaptation artistique et plus complète de la chronique écrite auparavant en prose, toujours par Matthieu de Myre, d'abord comme une introduction à l'ouvrage *Viaţa sfîntului Grigore Decapolitul*, puis la seconde fois comme une synthèse indépendante d'autres ouvrages.[36] Le premier texte enregistre comme dernier événement l'expulsion du pays de Báthory Gábor, réfugié à Sibiu (1611) ; le second se termine par le retour victorieux de Radu Mihnea, revenu de Transylvanie par Tîrgovişte, et par celui de Ştefan Tomşa à Jassy, après l'assassinat de Báthory Gábor (1613) ; l'« Histoire » versifiée se termine par la narration d'événements datant de 1618 : l'empalement de Lupu Mehedinţeanu et de Buzdugan, « leur nom s'éteignant ainsi de la surface de la terre » (ἀπὸ τὸ πρόσωπον τῆς γῆς ἐσβυσθη τ'ὄνομά τους).[37]

L'« Histoire » terminée en 1618 est apparue comme une œuvre qui prônait la paix nécessaire à une époque et à une génération qui ressentaient encore douloureusement les conséquences de la restauration de la domination ottomane. L'appauvrissement et l'asservissement du pays à la suite des invasions turco-tatares, l'occupation sanglante et dévastatrice de Báthory Gábor, le massacre des négociants des bourgs par les révoltés de Lupu Mehedinţeanu sont bien souvent évoqués dans les documents de l'époque, qui cependant ne signalent généralement pas de telles nouvelles. « Et à présent, voilà que nous sommes restés sans frères et sans parents et sans beau-frères, en ces temps de privations, d'esclavage et d'affliction », déclarent certains personnages à la date du 5 septembre 1603.[38] « Dieu a abattu sa colère ici, dans le pays soumis à mon sceptre, et devenu la proie de l'esclavage et du pillage des Turcs et des Tatares ». (Document d'avril 1610).[39] « Ainsi, quand le roi de Transylvanie Batăr Gabur est entré

---

[35] E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, Paris, 1881, vol. II, p. 231—277, en 1324 vers. L'édition de 1785, publiée par A. Papiu Ilarian dans *Tezaur de monumente istorice*, I (1862) p. 327—352, avec une traduction roumaine libre, semble-t-il, due à I. C. Massim, omet du titre les derniers mots, qui nous font savoir que l'œuvre a été dédiée à Ioan Catargi, beau-père du voïvode Alexandru Iliaş.

[36] J'ai montré plus haut, note 7, que N. Iorga a publié ces deux chroniques.

[37] Vers 1324.

[38] *Documente*... B Ţara Românească. I., p. 99 ; p. 172, esclave chez les Turcs, rachetée le 5 juin 1605 ; vol. II, p. 88—90, rachat d'esclaves aux Polonais et aux Tatares (9 et 10 juillet 1612).

[39] *Documente*,... B. Ţara Românească, I, 459. Pour d'autres plaintes contre les actes de pillage des Turcs, des Tatares, des Polonais et des Moldaves à cette époque voir également vol. I, p. 132—136 (29 juin 1604), p. 233 (23 novembre 1606), p 459 (avril 1610), p. 476 (28 mai 1610) ; vol. II, p. 21 (14 novembre 1611), p. 71 (7 mai 1612), p. 174—175 (22 avril 1613), p. 196 (26 mai 1613), p. 256 (4 mars 1614).

ici dans le pays où je règne, il a commis beaucoup de méfaits, nombre d'habitants ont péri, ont été égorgés et assassinés et dépouillés . . . » (Document du 22 avril 1615).[40] Un autre document du 14 novembre 1611 nous parle d'une « époque de grande famine et de privations, alors que le pays était soumis au joug des Turcs et des Tatares »[41]. A ces cris de douleur des hommes de l'époque, l'« Histoire » et l'œuvre parénétique de Matthieu répondent par des arguments en faveur de l'amitié entre les hommes, prônant la paix et le calme : « De tout ce que je t'ai écrit, retiens en ta mémoire, comme un enseignement historique, que toutes les choses glorifiées dans le monde (au Moyen Age les guerres, les faits d'armes, etc. — D. S.) sont mensongères, ne sont que des leurres dignes de mépris, car elles causent des malheurs, font verser beaucoup de sang, laissent les enfants orphelins et les femmes veuves . . . »[42].

Nombre de documents datant des années 1602—1618 évoquent les innombrables abus des grands propriétaires féodaux à l'endroit des paysans petits propriétaires de terres qui étaient acculés à se vendre comme serfs pour se racheter ensuite moyennant de fortes sommes, et voyaient renier leur affranchissement et retombaient dans le servage. La collection de « Documents » publiée récemment par l'Institut d'histoire de l'Académie enregistre les grosses fortunes abusivement amassées par Preda Buzescu, Chiajna Cernica et spécialement par son mari, le vornic Cernica, par Ion Catargiu et d'autres encore, ainsi que par les grands domaines monacaux. Les documents abondent en ce qui concerne l'accumulation des fortunes (sous forme de villages, d'esclaves, de serfs, de bijoux, de sommes d'argent, de récoltes, etc.) dans la période dont nous parle Matthieu de Myre. L'exemple avait été donné par Michel le Brave en personne, imité en cela par d'autres grands féodaux, qui, profitant de la pauvreté à laquelle les paysans avaient été acculés, achetaient les terres de ceux-ci,

[40] *Documente*... B. Ţara Românească, II, p 381. Les passages tirés des documents qui évoquent les actes de pillage des Hongrois de Báthory Gábor commis entre décembre 1610 et mars 1611 sont nombreux et ont un caractère de récit de chronique. Voir *Documente*.. , vol. II, p. 11 (26 juin 1611), p. 89 (9 juillet 1612), p. 165 (5 avril 1613), p. 198 (26 mai 1613), p. 258 (13 mars 1614), p. 272 (30 avril 1614), p. 299 (10 juillet 1614) : on parle même ici de la destruction du monastère de Dealu par les Hongrois.

[41] *Documente*... B. Ţara Românească, II, p. 21. Sur la famine endurée par les habitants à cette époque voir aussi vol I, p. 168 (28 mai 1605), p. 176 (6 juillet 1605 : les paysans se vendent pour pouvoir se nourrir), p. 256 (12 avril 1607), p. 350 (15 décembre 1608) : le document mentionne aussi la bataille livrée par Radu Şerban à « Sichil Mojiş ».

[42] Vers 1327—1332 :

ἐκεῖνα ὁποῦ ἔγραψα ἱστορικῶς νὰ μάθῃς,
τοῦ κόσμου τὰ κα[illegible]ώματα ἐνθύμησι νὰ τἄχῃς·
νὰ τά ἴδῃς καταλεπτῶς καὶ νὰ τὰ [illegible]ωρίσῃς
ὡς μάταια καὶ ψεύτικα νὰ τὰ κ[illegible]ατήσῃς,
διότι εἶναι ἄκαιρα καὶ καταφρονεμένα,
πάντοτε ἔχουν σκάνδαλα καὶ ὄφελος οὐδένα·

et aussi leur liberté [43]. Une fois, le prince donna l'ordre de raser la barbe et les cheveux d'un paysan du nom de Deatco, qui avait manifesté son désir de s'affranchir, pour l'envoyer ensuite au bagne [44].

Telle était la cruelle vérité en ce qui concerne la misérable situation de la société valaque à l'époque où Matthieu de Myre écrivait sa chronique ; cette situation est reflétée d'une manière courageuse et réaliste par le chroniqueur. Celui-ci avait eu l'intention de commencer son « Histoire » par le règne de Michel le Brave, mais, comme il nous le dit lui-même, ce travail aurait été inutile, car cette histoire « avait été écrite par d'autres » (ὅτι ἔγραψαν ἄλλοι) [45]. C'est là le deuxième témoignage contemporain — le premier est dû à Baltasar Walther et date de 1599 — attestant que *l'on a écrit une chronique du règne de Michel le Brave* et non pas des actions des Buzescu, avec des additions concernant le règne de Michel le Brave. Ainsi, la chronique de Matthieu de Myre continue l'ancienne chronique écrite en roumain, qui englobe aussi le règne de Michel le Brave, et elle fait en même temps la liaison avec la chronique roumaine consacrée aux règnes antérieurs à Matei Basarab et aussi à celui de ce dernier. Du point de vue de la continuité, de même que du point de vue de l'évocation de l'histoire sociale et politique de la Valachie, la chronique de Matthieu de Myre trouve sa place, par ses éléments essentiels, dans l'ensemble et dans l'essor de l'historiographie de la Valachie ; et *l'expression unitaire* la plus importante et la plus ancienne de cette historiographie est la « chronique de Cantacuzino ». L'auteur, qui a rédigé et stylisé d'une manière unitaire les parties composantes de cette chronique, a également utilisé *le premier* l'« Histoire » de Matthieu de Myre ; à une époque où nos classes cultivées connaissaient le grec, il traduisit Matthieu en l'abrégeant, déclare Nicolae Iorga [46]. L'auteur de la chronique de Cantacuzino emprunte plusieurs informations touchant l'époque des années 1602—1618 à Matthieu de Myre [47], mais sans le citer ; bien que trois informations soient reproduites fragmentairement sous la forme même donnée par Mat-

---

[43] I. Donat, *Satele lui Mihai Viteazul*, dans *Studii şi materiale de istorie medie*, IV (1960), p. 465—506. *Documente*... B. Ţara Românească, I, p. 101—103 (20 novembre 1603), p 114—115 (12 avril 1604) ; p. 139—140 (7 septembre 1604) ; vol. II, p. 237—239 (18 janvier 1614), p. 322—323 (10 septembre 1614), p. 338—340 (3 décembre 1614), *passim*.

[44] *Documente*.. B. Ţara Românească, II, p. 408—409 (25 juin 1615).

[45] Vers 85—86 .
Νὰ γράψω πρῶτον ἤθελα ἅπαντα τοῦ Μιχάλη,
καὶ χρεία δὲν μᾶς ἔκαμεν ὅτι ἐγράψαν ἄλλοι·

[46] N. Iorga, *Cronicele muntene*, dans *Analele Acad. Rom.*, s. II., litt., t. XXI (1899), p. 314 (p. 12 de l'extrait).

[47] Pour l'analyse substantielle de ces informations communes aux deux chroniques et pour les nouvelles qui diffèrent dans les deux chroniques, voir M. T. Berza, *Matei al Mirelor şi cronica cantacuzinească*. Extrait de *Cercetări istorice*, IV (Jassy, 1928).

thieu[48], le nom de celui-ci et le titre de la chronique ne sont cependant pas mentionnés, alors qu'ailleurs les sources en sont indiquées : « comme l'écrit la chronique slavonne », la Vie de Nifon, la chronique de Michel le Brave [49]. En général, l'omission des sources peut s'expliquer de différentes manières, mais ici elle est due, selon nous, au fait que *l'auteur de la chronique de Cantacuzino n'a pas utilisé directement la chronique de Matthieu de Myre, mais seulement une adaptation de celle-ci.* Dans l'étude susmentionnée, le professeur M. Berza, faisant de judicieuses comparaisons de textes, nous démontre que les ressemblances non essentielles entre la chronique de Cantacuzino et l'« Histoire » de Matthieu sont moins significatives que les différences que l'on constate entre les deux textes, et que cette interdépendance pourrait être due à l'utilisation de la même source par les deux chroniqueurs. La question, judicieusement posée et résolue par M. Berza, me permet de soutenir à mon tour qu'il n'existe pas de liaison directe entre la chronique de Cantacuzino et l'« Histoire » de Matthieu de Myre. Celui qui l'a utilisée directement fut l'auteur de l'ouvrage *Istoriile domnilor Țărilor Româneşti*, à savoir, selon l'opinion générale, le chroniqueur Radu Popesco : « (comme le déclare un évêque historien, à savoir Matthieu de Myre, qui dans ce temps-là a été ici dans le pays), la bonne chair, les boissons, les promenades et autres vices étaient recherchés » par le prince Radu Şerban [50]. Bien que Radu Popesco eût connu directement l'« Histoire » de Matthieu, *Istoriile domnilor Țării Româneşti* présentent une forme plus réduite encore de cet ouvrage, plus réduite même que la chronique de Cantacuzino.

Il résulte de la comparaison des textes des trois chroniques qu'il ne saurait s'agir en l'occurrence d'une « intercalation » de l'« Histoire » de Matthieu, ni dans la *Chronique de Cantacuzino*, ni dans l'ouvrage *Istoriile domnilor Țării Româneşti* de Radu Popesco, mais simplement d'une utilisation de celle-ci, indirectement chez l'un, directement chez l'autre.

---

[48] Les voici · 1. « Iar vrăjmaşul cel rău. . slavă şi cinste », dans *Let. cant*, 85_{9-13}, Matthieu, *Tezaur*, I, 329, E Legrand, v 106—114 « Dară inimicul binelui... să-şi capete onoare şi glorie prin asemenea fapte ». — 2. « Ia să vedeţi acum acel rumân gros. îl voi birui », dans , *Let. cant.*, 86_{4-5}, Matthieu, *Tezaur*, I, 330—331, E. Legrand, v. 166—168 « Să vedeţi ce era să paţă grosolanul de român .. şi e pierdut ». — 3. « Staţi cu mine şi eu vă dau lefi îndoite .. te scoală şi fugi, că vrăjmaşii tăi s-au apropiat », *Let. cant.* 92_{4-9}, Matthieu, *Tezaur* I, 346—347, E. Legrand, v. 989—1028 « staţi însă toţi cu mine şi eu vă voi plăti leafa ce vă sînt datoriu îndoită... să te avem domn să ne închinăm ţie ». Pour ce dernier exemple, il nous faut faire observer que Matthieu amplifie beaucoup les discours, cependant que la chronique de Cantacuzino n'en retient que quelques idées L'abréviation *Let cant* est donnée pour . *Istoria Țării Româneşti 1290—1690. Letopiseţul cantacuzinesc.* Edition critique par C. Grecesco et D. Simonesco. Bucarest, Ed. Academiei, 1960.

[49] *Let. cant.*, pp. 5_{27}, 23_{26-27} et $_{49-50}$, 54_{8-10}.

[50] *Cronicari munteni.* Edition élaborée par M. Gregorian Etude introductive par Eugen Stănescu, vol. I , Bucarest, E.P.L., 1961, p. 331.

Mais il existe une chronique, il est vrai moins connue des chercheurs, qui *intercale* l'« Histoire » de Matthieu de Myre dans la chronique de Valachie : c'est la chronique appelée *Istoria paralelă a Țării Românești și a Moldovei* (Histoire parallèle de la Valachie et de la Moldavie), figurant dans les manuscrits inédits n° 2591 et 5367 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, chronique attribuée à bon droit au chroniqueur moldave Axinte Uricariul [51]. Le manuscrit n° 2591 — le seul qui nous intéresse ici, car c'est ici que figure la traduction récemment découverte de Matthieu de Myre, alors que le manuscrit n° 5367 comprend l'histoire des pays roumains à partir de Matei Basarab et de Vasile Lupu — est un in folio (21×32 cm) de 6 feuilles numérotées + p. 1—839. La pagination de la Section de manuscrits d'après laquelle je m'orienterai est : 435 feuilles. Les manuscrits ne font pas état du nom de l'auteur de la compilation (car *Istoria paralelă*... est une vaste compilation des chroniques valaques et moldaves, jusque vers l'an 1723) ni de celui du copiste, qui cependant a été identifié à la suite des recherches paléographiques entreprises [52] : le pope Stanciu de l'Eglise de tous les saints de Bucarest, un habile calligraphe des 3e — 5e décennies du XVIIIe siècle. Il a copié les deux manuscrits vers la fin de la 3e décennie du siècle ou au début de la 4e décennie, car le caractère graphique ressemble à celui des manuscrits copiés également par lui, mais datant de ces décennies et signés : les manuscrits n° 58, 2715, 1299, figurant à la Bibliothèque de l'Académie.

Le manuscrit n° 340 de la Bibliothèque de l'Académie est une copie fidèle du manuscrit n° 2591 ; in folio (21×30 cm), 191 feuilles écrites suivies jusqu'à la feuille 212 d'autres non écrites qui devaient être complétées. Au bas de la feuille 6—7 nous pouvons lire : « Cette chronique a été écrite par mes soins, au temps du règne du voïvode Nicolae Caragea, en l'an 1782. Logothète St(efan) ». Le logothète Ștefan n'était que le copiste du manuscrit et non pas l'auteur de la compilation, comme l'a cru à tort Cezar Bolliac à l'occasion de la publication de l'œuvre dans *Trompeta Carpaților*, à partir du n° du 18 (30) mars 1871 jusqu'au n° du 8 (20) février 1873. Mais Bolliac n'édite pas tout le manuscrit et s'arrête au chapitre « Parlant de Bathory Andreiași ... » de la chronique du règne de Michel le Brave. La traduction et l'adaptation de la chronique de Matthieu de Myre se trouvent à la feuille 160 : 11e ligne à partir du bas : « Et le méchant ennemi qui ... » — 169, la dernière ligne : « On ne dit pas combien

---

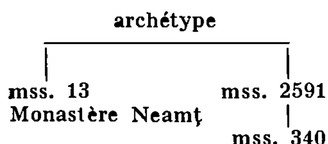
[51] Les arguments prouvant, selon moi, qu'Axinte est l'auteur de la compilation, ont été exposés dans l'ouvrage que j'ai remis en mansucrit à l'Institut d'histoire de l'Académie · *Letopisețul Țării Românești și al Țării Moldovei, compilația lui Axinte Uricariul*, 76 pages.

[52] G. Ștrempel, *Copiști de manuscrise romînești pînă la 1800*, Vol. I, Bucarest, Ed. Academiei, 1959, p. 224—227.

il a régné, mais on peut estimer que ce fut une année », (ces pages comprennent également les fragments de la chronique de « Moldavie »). Cette partie de la chronique n'a pas été publiée dans l'édition de C. Bolliac.

Le manuscrit n° 13 figurant à la Bibliothèque du monastère de Neamţ (région de Bacău) est une copie fragmentaire de la chronique de Cantacuzino, écrite par le « logothète Florea », qui date sa copie du 20 octobre 7244, c'est-à-dire l'an 1735 de notre ère. La traduction roumaine de l« Histoire » de Matthieu de Myre occupe dans le manuscrit les feuilles 29r — 38r (début : « Et le méchant ennemi qui ne veut pas le bien ; fin : « et ils sont morts et lui (Lupu Mehedinţeanu) et Buzdugan, qui tuaient les Grecs sans aucune pitié »)[53].

A comparer les trois copies, nous constatons que la plus correcte est celle du « pope Stanciu » (manuscrit 2591) et c'est pourquoi nous étayerons notre analyse sur cette dernière. La copie du logothète Florea s'étaye sur un original également consulté par Stanciu, mais elle diffère de la copie de ce dernier par certaines altérations, omissions et additions peu importantes[54]. La copie du logothète Ştefan (manuscrit 340) est une copie de la copie de Stanciu. La filiation des manuscrits est donc la suivante :



On connaît ainsi donc jusqu'à présent, trois manuscrits comprenant la traduction et l'adaptation de l'« Histoire » versifiée du chroniqueur Matthieu de Myre.

Les dernières lignes de la feuille 375 du manuscrit n° 2591 commencent à nous relater la guerre menée par le voivode Şerban contre le rebelle « Seichel Moişej *qui était un grand vaillant* ; *et il envoya toutes ses troupes* envahir la Valachie, y verser beaucoup de sang pour se couvrir de gloire et *revenir ensuite* ». Ces mots qui annoncent que la chronique commence la narration d'un nouvel exploit du voivode Şerban, successeur de Michel le Brave, se retrouvent presque identiques (à l'exception des mots soulignés) dans la chronique de Cantacuzino (éd. cit. p. 85_{11-13}) qu'il avait copiée

[53] Dans l'édition étudiée et publiée par le prof. I I. Georgesco, *O copie necunoscută a Letopisețului cantacuzinesc*, dans la revue *Mitropolia Olteniei*, XIII (1961), n° 7 — 9, p. 498—549, la traduction roumaine de l'« Histoire » figure à la p 524_{15}—532_{5}. L'auteur signale à juste raison que dans ces pages la chronique se rapproche de l'« Histoire » de Matthieu de Myre et s'écarte considérablement de ce que nous appelons « la chronique de Cantacuzino ». Le manuscrit n° 13 de Neamţ est le seul que nous connaissions jusqu'ici à *intercaler* l'« Histoire » de Matthieu de Myre dans la Chronique de Valachie, cependant que les manuscrits n° 340 et 2591 l'*utilisent* et *l'adaptent* dans l'« Histoire parallèle de la Valachie et de la Moldavie ».

[54] Signalons quelques différences entre le mss. 13 · *pe jos, papestaşii, Oftan împărat, 26.000 de voinici, Mihnamîdiia, osfinţi, îmbrăcat în haine proaste, dărui pre acela cu ce i să întîmplă, Necula Cantaragiul, 700 de sîrbi* et le mss. 2591, à savoir · *pedeştri, dorobanţii, soltan, 25.000 de voinici, Mihna Lidii, folosi, fără de haine, l-au dăruit cu aceia ce au avut lîngă dînsul, Nicolae Catargiul, 700 de sîrbi.*

jusque là plus ou moins fidèlement. Mais à partir d'ici, *Istoria paralelă...* et la chronique de Cantacuzino ne se ressemblent plus:

Chronique de Cantacuzino, éd. cit. 85_{14}—86_3 :

Atuncea Şărban vodă încă înţelegînd de aceasta, mult să miră şi făcu sfat cu boiarii lui de-i trimise daruri scumpe (à Székely Moise) *şi-l poftea să să lase de acel gănd şi să aibă amăndoi frăţiie şi prieteşug ca şi întăi*, iar el nicicum dragostea nu o vrea, nici darurile nu le primi.

Atuncea Şărban vodă văzînd una ca aceasta, numaidecît trimise în ţară de-şi strînse toate oştile şi să gătiră de război. Şi cînd fu la purcesul lui den Tîrgovişte, strînse preoţii bisericii de făcură bdenii şi slujbe dumnezieşti. Şi-l blagosloviră toţi, rugînd pre Dumnezeu să-l poarte într-această cale cu sănătate şi biruinţă asupra vrăjmaşilor. Şi cînd fu a treia zi, trecu munţii.

Manuscrit n° 2591, f. 375_r—375_v :

Atuncea Şerban vodă deaca auzi, foarte să mîră mult şi au făcut sfat cu toţ boiarii lui şi bine să sfătuiră să-i dăruiască daruri ca să se aibă ca şi întăi. Şi tot trimetea soli cu daruri. Aceasta însemna ceasul cel rău al lui Seichel Moişej [55]. Pentru că deaca văzu Şerban vodă că nu să aşaza [56] Seichel Moisej de războiu, scrise la dînsul într-acesta chip (puis vient la lettre dans *oratio recta*, avec détails [57] que la chronique de Cantacuzino ne faisait que résumer : « şi-l poftea... întăi »).

Şi trimise Şerban Vodă pre Preda (Buzescu) vel ban, de au strîns toate oştile şi cînd să gătiră să purcează, strînseră preoţii să facă rugăciune şi să-l blagoslovască toţ. Şi să rugară lui Dumnezeu să margă şi să vie cu pace şi duşmanii să-i supue supt picioarele lui, să-i biruiască şi să zdrobească săgeata şi arma duşmanilor şi să să întoarcă la scaun cu cinste. Atunce să închină luînd blagoslovenie şi cu ajutorul lui Dumnezău purceasă în Ţara Ungurească şi a treia zi au trecut munţii.

Ces différences par rapport à la chronique de Cantacuzino, utilisée antérieurement, continuent dans le manuscrit n° 2591, sur les feuilles 375^v — 377^v (le règne du voivode Şerban), 378—380^v (le règne de Radu Mihnea), 380^v—381 (la guerre de Constantin Movilă contre Ştefan Tomşa, tous deux princes moldaves), 386—388^v (le règne d'Alexandru Iliaş et la révolte de Lupu Mehedinţeanu contre les Grecs) et 392—392^v (le règne de Gavril Movilă et l'assassinat des révoltés Lupu et Buzdugan).

Pour tous ces événements intervenus entre 1602 et 1618, le compilateur Axinte utilise l'« Histoire » versifiée de Matthieu de Myre. Ainsi, les lignes reproduites ci-dessus, du manuscrit 2591, f. 375—375^v par les-

---

[55] Szekely Moise, prince de Transylvanie (mai — 17 juin 1603).

[56] *nu să aşază... de războiu*, au sens de « il n'arrête pas de provoquer la guerre »

[57] Voir la lettre figurant à l'Annexe, p. 105 « De vréme ce nu pohteşti pace... »

quelles commence l'utilisation de la chronique de Matthieu de Myre, correspondent aux vers grecs 115—123, 131—148 (pour ce passage voir l'annexe p. 105), 149—162 :

v. 115 Ὁ δὲ Σερμπάνος ἤκουσεν, πολλὰ ἐσυλλογᾶτον,
μὲ ὅλους του τοὺς ἄρχοντας ἐμπῆκεν'ς τὸ ἐφάτον·
καλὰ ἐσυμβουλεύθηκε νὰ δώσουν, νὰ χαρίσουν,
καὶ τὴν ἀγάπην πρὸς αὐτὸν νὰ τὴν ἀνακαινίσουν,
νὰ ἔχουσιν ὁμόνηαν, σὰν πρῶτα σὰν καὶ πάντα,
φιλίαν εἰς τὸ ὕστερον ἀεὶ καὶ διὰ πάντα·
ἀποκρισάριν ἔστειλε καὶ δῶρα νὰ τοῦ πάγῃ,
χαρίσματα καὶ τίποτες περίδρομον νὰ φάγῃ,
123 νὰ παύσῃ ἐκ τὸν πόλεμον, νὰ παυσῃ τῶν σκανδάλων

v.131-148 διότι ὁ Σερμπάνος μὲν σὰν εἶδε πῶς δὲν θέλει
νὰ παύσῃ ἐκ τὸν πόλεμον, ἀλλὰ οὐδὲ τοῦ μέλει,
εὐθὺς ἐπεριμάζωξεν ὅλα του τὰ φουσσάτα,
καὶ τότες τοῦ νὰ ξεύρῃ τὰ μαντάτα.
«Ἔρχομαι, λέγει, ἀδελφὲ, ἀπάνω σου νὰ ξέρῃς,
νὰ χάσῃς τὸ κεφάλι σου ἐλπίζω ἐν ὑ σ τ έ ρ ο ι ς·
διότι δὲν ἠθέλησες νὰ ἔχωμεν εἰρήνην,
νὰ ζήσωμεν σὰν ἀδελφοὶ μὲ τὴν ἐμπιστοσύνην,
νὰ εἰρινεύσ' ὁ τόπος μας καὶ ἡ πτωχολογιά,
καὶ νὰ δοξάσουν τὸν θεὸν με καθαρὰν καρδία·
ἀμμὴ ποθεῖς τὰ σκάνδαλα, τὴν αἱματοχυσία,
ἡ ἄγνωστή σου κεφαλὴ θέλει γενῇ θυσία
ἔτζι ἐλπίζω'ς τὸν θεὸν, ἔτζι παρακαλῶ τον,
γιὰ τὸν κακόν σου θάνατον σκύπτω καὶ προσκυνῶ τον·
τὸ αἷμα ὁποῦ νὰ χυθῇ ἄς ἦν' 'ς τὴν κεφαλήνσου,
ἡ ἁμαρτία τοῦ λαοῦ ἄς ἦναι 'ς τὴν ψυχήν σου·
ἀπάνω σου δὲν ἔχομαι με τὸ σπαθὶ νὰ ξεύρῃς,
μόνον μὲ δυναμιν θεοῦ ἀπ' αὖτον νὰ το εὕρῃς.»

v.149-162 Τοιαῦτα τοῦ ἐμήνυσεν ἀφέντης ὁ Σερμπάνος,
καὶ φουσσάτα ἐσύναξεν Πρέδας ὁ μέγας μπάνος·
καὶ, ὅταν ἑτουμάσθησαν νὰ ἔβγουν, νὰ κινήσουν,
τοὺς ἱερεῖς ἐσύναξαν δέησιν νὰ ποιήσουν·
ἐποίησαν παράκλησιν, ὅλοι εὐλογησάν τον,
νὰ πάγῃ καὶ νάλθῇ καλὰ ἐπροσευχήθηκάν τον,
ἐχθροὺς ὑπὸ τοὺς πόδας του νὰ βάλῃ, νὰ νικήσῃ,
τροπαιοφόρος νὰ γενῇ, μὲ δόξαν νὰ γυρίσῃ,
καὶ νὰ συντρίψῃ τῶν ἐχθρῶν τὰ βέλη καὶ τα τόξα,
καὶ νὰ στραφῇ'ς τὸν θρόνον του καὶ μὲ τιμὴ καὶ δόξα·
καὶ τότες ἐπροσκύνησε καὶ πῆρεν εὐλογίαν,
καὶ ἄρχισε τὴν στάταν του νὰ πᾷ'ς τὴν Ἐρδελίαν
μὲ τὴν βοήθαιαν τοῦ θεοῦ, τὴν τρίτην τὴν ἡμέραν
ἐπερασεν τὰ σύνομα κ'εὑρέθη ἀπὸ πέραν.

La comparaison du texte de l'*Annexe* avec les vers de l'« Histoire » démontrera l'étroite dépendance qui existe entre l'« Histoire » de Mat-

thieu de Myre et la compilation d'Axinte, pour les règnes de Radu Şerban, de Radu Mihnea et d'Alexandru Iliaş. Le dernier règne pour lequel le compilateur a recours à l'« Histoire » de Matthieu est celui de Gavril Movilă. Pour ce règne, la traduction ne suit plus fidèlement l'original grec, mais omet certains vers et en résume d'autres. Le texte de la compilation commence par un titre qui s'inspire des premiers vers grecs narrant ce règne : mss. 2591, f. 392 :

« Le voïvode Gavriil Moghila, l'un appelé de ce nom [58], se trouvant à la Porte, recevait de la part de l'empereur une somme de 10 ducats par jour ».

Legrand, v. 1159—1162 :

v. 1159 Ἀφέντης ὁ κύρ Γαβριὴλ εὑρισκετον'ς τὴν πόλιν,
προτήτερα σὰν εἴπαμεν, μὲ τὴν βουλήν, του ὅλην·
ὁ βασιλέας ὥρισε καί τῶδιθαν μερτίκι
δέκα φλωρία κίτερνα νἄχῃ τὸ μερονύχτι,

Le compilateur saute les vers 1163—1174, où Matthieu raconte le séjour de Gavril à Constantinople, pour reprendre la traduction :

« Et après que l'empereur eut détroné le voïvode Alexandru, il a donné le trône et le drapeau (à Gavriil) avec un aga turc et chir Dumitraşco et Nicolae Catargi » (f. 392), texte correspondant aux vers 1175—1177 (*Legrand*) :

v. 1175 Κατόπι τὸν Ἀλέξανδρον τοῦ ἔδωσαν σαντζάκι,
σκαμνιτζαούσιν ἔστειλε καὶ τὸν κύρ Δημητράκη
Νικόλαον τὸν Κατηρτζῆν, διὰ νὰ ἐτοιμάσουν

Le compilateur omet à nouveau les vers 1178—1254 qui décrivent la terreur des habitants jusqu'à l'accession de Gavril au trône, résume les vers 1261—1272 sur la rencontre de Gavril et de Skender pacha aux fins d'aller à la guerre, sur la participation à la campagne de Lupu Mehedinţeanu, en qualité de grand spathaire, et reprend la traduction du poème avec l'infâme capture de Lupu, suivie des paroles adressés par Skender pacha à Lupu :

« C'est toi le vaillant Lupu ? Tu es enfin tombé entre mes mains, car tu ne survivras pas et tu ne pourras plus t'insurger contre les princes pour les détrôner » (f. 392).

Legrand, v. 1285—1289 :

v 1285 λέγει « ἐσ' εἶσ' ὁ Λούπουλος εκεῖνος ἀκουσμένος
ὁποῦ ἐκαταχάλασες τόπον τοῦ βασιλέως;

[58] « l'un appelé de ce nom » est une formule stéréotype utilisée par Axinte pour chaque voïvode, lorsqu'il commence à parler de son règne.

καλῶς ἦλθεσ'ς τὰς χεῖρας μου, πλέον δὲν θέλεις ζήση,
μηδὲ τὸν τόπον τ'ἀφεντὸς θέλεις καταπατήση·
πλέον δὲν θέλεις βουληθῇ κεφάλι νὰ τὸν διώξῃς· »

Les références à l'« Histoire » de Matthieu se terminent ainsi dans le mss. 2591 f. 392^{v} : « Alors Skender pacha a ordonné au cadi de juger l'ennemi Lupu ; et après l'avoir jugé, ils l'ont aussitôt empalé. Et cette même mort fut également le sort de Buzdugan, qui a tué les Grecs sans pitié ».

Legrand, v. 1305—1313 :

καὶ ὁ Σκεντέρης ἤφερε κατήδαις καὶ κριτάδαις
νὰ κρίνουσι τὸν Λούπουλον γιὰ ταῖς πολλαὶς λωλάδαις,
ὁπ' ἔκαμε καὶ χάλασε τόπον τοῦ βασιλέως,
νὰ τὸν ἐβάλουν'ς τὸ σουβλὶ, καὶ νὰ μὴ γένῃ ἀλλέως.
Σὰν ἔγραφεν ὁ ὁρισμὸς ἔτζι ἀποφασίσαν,
εἰς τὸ σουβλὶ τὸν ἔβαλαν κ'εἰς ὕψος τὸν ἐστῆσαν.
Τοιοῦτον τέλος ἔδωσεν αὐτὸς καὶ Μπουσδουγάνης,
ἐκεῖνος ὁ ἀπάνθρωπος καὶ ὁ κακὸς ἀβάνης,
ὁποῦ ἐχάλνα τοὺς Γραικοὺς χωρὶς ἐλεημοσύνην . . .

L'« Histoire » de Matthieu de Myre contient par ailleurs 11 vers (*Legrand*, v. 1314—1324) qu'Axinte omet dans sa compilation en les remplaçant par des relations sur la destitution de Gavril Movilă, qui se réfugie en Hongrie, sur sa mort et sur la durée de son règne.

Préoccupé par sa source grecque, Axinte oublie que la traduction se situe dans sa compilation *Istoria paralelă a Țării Românești și Moldovei* dans les limites de l'histoire de la Valachie et il introduit, contrairement au plan de l'ouvrage, un chapitre portant sur l'histoire de la Moldavie « La guerre du voivode Constantin Movilă avec le voivode Ștefan Tomșa . . . » (mss. 2591, f. 380^{v} — 381), la seule justification, pour la forme, de cette intercalation étant le fait qu'à cette époque le voivode valaque Șerban se trouvait réfugié en Moldavie (« le voivode Șerban se trouvant lui aussi dans le pays de Moldavie »). Mais le *véritable* motif de cette intercalation est que dans l'« Histoire » de Matthieu de Myre, ce chapitre d'histoire moldave est intercalé dans le cadre de l'histoire valaque : Ἐδῶ γράφομεν πῶς ὁ Κωνσταντῖνος βοεβόδας ἐπολέμησε μὲ τὸν Στέφανον, καὶ ἐνίκησεν ὁ Στέφανος (*Legrand:* p. 249).

A l'égard de ce chapitre, Axinte prend une attitude toute différente de celle qu'il a adoptée à l'égard du reste de la chronique de Mat-

7 — c 380 9

thieu. Il *résume* les 13 premiers vers (v. 519—531), omet (sans les traduire, ni les résumer) les vers 532—614 (de καλὸν αφέντην jusqu'à πάλιν'ς τὴν ἱστορία) et ne *traduit* que les vers 615—642, c'est-à-dire ceux qui terminent le chapitre (....καὶ νὰ μὴ ζήσουν πλέα).

Pourquoi ces trois adaptations différentes de l'original? Dans les vers 15—96, le chroniqueur grec porte de sévères accusations contre les boyards, montrant qu'ils sont injustes envers les pauvres; au vers 546 il nous fait savoir que Ştefan Tomşa était qualifié par les boyards de « bête sauvage » (θηρίον τὸν ἐκράξαν) du fait justement qu'il châtiait impitoyablement les boyards pour leurs abus. Plus loin il écrit que les boyards, tels des loups affamés, « mangeaient les pauvres serfs et les exploitaient jusqu'au sang ». Certes, Axinte n'a pas repris ces invectives à l'égard des boyards dans le chapitre consacré au règne de Constantin Movilă et aux guerres de Ştefan Tomşa, ceci afin de ne pas s'attirer la haine des boyards (Axinte était paysan libre). Tel est le motif *réel* pour lequel Axinte les a omises dans sa compilation. Plus loin, le chroniqueur grec consacre un autre chapitre à l'histoire moldave : « Sur l'épouse du voivode Ieremia (Movilă) et sur sa mort » (Περὶ τῆς Δόμνας τοῦ Ἱερεμίου βοεβόδα καὶ περὶ τοῦ αφανισμοῦ αὔτης : *Legrand*, p. 253, v. 643—754), chapitre qu'Axinte omet dans sa compilation.

Le traducteur ne connaissait pas bien le grec, car on constate qu'il ne traduit pas les mots grecs de l'« Histoire » dont il ignore le sens. Ainsi il dit que « Seikel Moişej, avec *alazonie*, ne se souvenait pas de la bravoure du voivode Şerban » (mss. 2591 f. 375^v), en reproduisant le texte grec ὁδὲ κὺρ Σέκελ Μωῦσῆς μέ τὴν ἀλαζονείαν (v. 163), c'est-à-dire avec « fanfaronnade » et il laisse le même terme de *alazonie* dans deux autres passages qui suivent (correspondant aux vers 176 et 199). Le chapitre qui traite des ascendants de Radu Mihnea a un titre et un début confus : « Nous écrivons ici au sujet du voïvode Radu, des lieux où il a grandi et de la famille dont il descend, et de Bator Gabru, qui descend de Mihna Lidii » (titre), après quoi il continue « Car il a souventes fois aspiré au trône de Valachie ... » (mss. 2591 f. 379^v—380). Il convient d'observer tout d'abord que *Mihna Lidii* traduit l'accusatif d'origine Μιχναλίδας, c'est-à-dire *les Mihnea* = la lignée des Mihnea : Αὔτος ἦτον τὸ γένος του ἀπὸ τοὺς Μιχναλίδας v. 449 (Par sa naissance, celui-ci descendait de la famille des Mihnea). En second lieu, le traducteur (ou plutôt le copiste) a omis le correspondant roumain de τὸ γένος του ; enfin, le titre devait se terminer par les mots « Bator Gabru », comme dans le titre grec : Περὶ τοῦ Ῥαδουλ βοεβόδα ἀπὸ τὶ γένος κατάγεται καὶ περὶ τοῦ Θανάτου τοῦ Μπάτορ Γάαμπορος (*Legrand*, p. 247).

Axinte a-t-il utilisé pour sa compilation *Istoria paralelă* l'original grec du poème de Matthieu ou bien une traduction roumaine plus ancienne de ce poème? Nous manquons de preuves pour pouvoir répondre avec précision à cette question. Mais je suis enclin à penser qu'il existait une traduction plus ancienne du poème, à laquelle Axinte a eu recours conformément à ses intentions et à son plan de travail : il a reproduit des passages entiers de la traduction, en a résumé d'autres et en a omis une grande partie. Au total le nombre des vers traduits littéralement monte à 700, celui des vers omis à 545 et le reste de 479 vers se présente sous la forme d'une adaptation résumée.

La brochure originale d'après laquelle a été traduite L'«Histoire» de Matthieu de Myre est l'une des éditions vénitiennes publiées jusque vers 1710 (1638,[59] 1642[60], 1672, 1681, 1683, 1710[61]), procurée au traducteur, sans doute, par Nicolae Mavrocordat, l'érudit voivode de Moldavie et de Valachie dans le premier quart du XVIIIe siècle. Le nom du traducteur n'était pas connu mais c'était probablement un moldave (il utilise le terme moldave *liștavă*, étendue d'eau, lac, correspondant au grec λίμνη)[62]. Il n'est pas exclu que le traducteur ait été l'un des boyards de l'entourage de Nicolae Mavrocordat, peut-être bien Gheorghe Ramadan, que les documents de l'époque nous décrivent comme un personnage ayant des préoccupations intellectuelles dans le domaine de la langue grecque[63].

La date à laquelle a eu lieu la traduction doit être placée avant l'an 1716, car divers témoignages confirment qu'entre 1716 et septembre 1720 Axinte avait achevé la plus grande partie de sa compilation, *Istoria paralelă* ... dont fait également partie *Istoria Valahiei* de Matthieu de Myre pour les années 1602—1618[64]. La compilation d'Axinte fut copiée par le « pope Stanciu » de Bucarest : c'est le manuscrit n° 2591. A l'époque où Stanciu rédigeait sa copie (1730—1753, voir plus haut p. 92—93) on avait également terminé de copier en grec l'« Histoire » de Matthieu de Myre : c'est le mss. 502, arrivé en la possession de la Bibliothèque du Saint-Sépulcre (Constantinople) et portant la date « Bucarest, 6 juillet 1728 »[65].

---

[59] V. Grecu, *Stavrinos...*, *loc. cit.*, p. 199—201 et dans la revue *Codrul Cosminului*, X, (1936—1939), p. 544—547.

[60] G. I Arvanitidis, *op. cit.*, ici à la p 2, note 2 (Il existe quatre pages numérotées 129—132, annexes entre les pages 34 et 35 de la revue Ὁ βιβλιόφιλος (Athènes).

[61] Pour les éditions 1672, 1681, 1683, 1710, voir D. Russo, *op. cit*, p 67.

[62] Les Hongrois, battus par Radu Șerban, « se mirent à fuir, traversant le lac comme des grenouilles, et périrent », Mss. 2591, f 376. *Legrand*, v 189—191 : ... ὄτ ἄρχισαν νὰ φεύγουν, τὴν λίμνιν, σὰν οἱ βάρταχοι μετὰ σπονδῆς τὴν πλεγουν καὶ πνίγησαν ..

[63] Hurmuzaki, *Documente* (N. Iorga), XIV_1, p 695—696, XIV_2, p. 1021—1022, 1107.

[64] Dan Simonescu, *Letopisețul Țării Romînești și al Țării Moldovei, compilația lui Axinte Uricariul*, p. 75 (en manuscrit, Institut d'Histoire de l'Académie).

[65] E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, tome II, Paris, 1881, p. LXXXV.

III

Istoria Țării Românești (l' Histoire de Valachie) écrite par le chroniqueur grec Matthieu de Myre est d'une grande importance pour l'histoire des Roumains et des peuples balkaniques qui se trouvaient alors sous la suzeraineté ottomane. Cet ouvrage comprend un exposé très détaillé du règne et de la vie de *Radu Șerban* (août 1602 — décembre 1610 et juin — septembre 1611, mort à Vienne en 1620). Il nous donne des détails sur l'occupation de la Valachie par les Hongrois, sous *Gabriel Báthory* entre décembre 1610 et mars 1611. L'expulsion définitive de celui-ci du terrritoire de la Transylvanie est attribuée à *Radu Mihnea* au cours de son règne de quelques mois, de mars à mai 1611, avec le concours des troupes de Ştefan Tomşa.

Le chroniqueur nous révèle l'existence de deux complots contre Radu Mihnea : l'un de la part de l'armée, complot qui fut pardonné par le voivode qui avait compris que l'armée était passée en Transylvanie non pas pour soutenir le trône de Radu Şerban mais, comme le lui démontrèrent les boyards, pour se venger des Hongrois et les châtier ; l'autre de la part de 8 boyards, instigués par Bărcan de Merişani. Radu Mihnea fit exécuter ces derniers. Au moment où Radu Mihnea allait démontrer sa vaillance sur le champ de bataille contre Gabriel Báthory, celui-ci fut tué (1613) par les nobles hongrois, qui ne voulaient pas une nouvelle aventure guerrière. Le chroniqueur loue la grande érudition de Radu Mihnea. Le règne de celui-ci est décrit tout au long (septembre 1611 — août 1616). Puis viennent les chapitres d'histoire moldave consacrés à *Constantin* et *Ieremia Movilă* (surtout à l'épouse de ce dernier) et à *Ştefan Tomşa* qui est loué pour la dureté témoignée aux boyards ; ceux-ci méritaient cette dureté —écrit le chroniqueur—car ils exploitaient les pauvres (paysans-serfs).

Comme nous l'avons montré plus haut, Axinte omet un grand nombre de vers grecs où Matthieu s'affirme comme un adversaire des aristocrates.

En parfait accord avec la vérité historique, le chroniqueur grec nous parle d'un règne de brève durée de *Gavril Movilă* en Valachie, au mois d'août 1616 ; l'élection au trône n'ayant pas été confirmée par les Turcs, l'auteur la présente à juste titre plutôt comme un désir des boyards, dont le discours adressé au prince est résumé par Axinte dans son ouvrage. Gavril refuse l'offre des boyards, cependant que la Porte confirme un autre prince, *Alexandru Iliaş* (septembre 1616 — mai 1618). Le règne de celui-ci est traité par le menu. La chronique de l'auteur grec nous fait une large narration de la révolte de l'échanson *Lupu Mehedințeanu* (1617—1618), secondé dans ses actes de cruauté par le capitaine *Buzdugan* (dans l'adaptation d'Axinte : *Buzduga*, génitif, *Buzdugăi*). Mais le chroniqueur n'analyse pas plus profondément l'importance sociale et politique

de cette révolte à caractère libérateur,[66] la limitant à tort au rôle d'un mouvement antigrec.

La dernière partie de l'« Histoire » décrit les premiers mois du règne de *Gavril Movilă*, règne qui va de juin 1618 à juillet 1620[67].

Ici, l'auteur grec relate avec satisfaction le procédé par lequel Skinder pacha capture Lupu Mehedinţeanu pour le faire ensuite empaler. Dans ce chapitre, le chroniqueur grec rend de manière vivante et colorée la désorientation de la population roumaine depuis la destitution d'Alexandru Iliaş jusqu'à l'accession au trône de Gavril Movilă, c'est-à-dire dans la période au cours de laquelle opéraient les révoltés du Lupu Mehedinţeanu : les habitants s'enfuient dans les montagnes et parmi eux il y avait aussi Matthieu, qui se réfugia dans les montagnes de Bistriţa (Vîlcea), où il a écrit *Viaţa Sf. Grigore Decapolitul* (La Vie de Saint Grégoire le Décapolite). Les réfugiés s'en reviennent des montagnes et se tranquillisent, sous les auspices d'un règne plein de douceur. Axinte résume beaucoup de passages de ce chapitre et omet les informations suivantes : les passages autobiographiques de Matthieu, le fait que Gavril a nommé Lupu grand spathaire, le fait que Lupu et Buzdugan ont mérité l'empalement et que les deux révoltés avaient un compagnon, un borgne, qui fut écorché par les Turcs et dont le corps fut rempli de paille à titre démonstratif.

Tout aussi importantes — bien que moins nombreuses — sont les informations touchant les peuples de la Péninsule balkanique et les relations avec les Roumains. Ainsi, la révolte des boyards dirigés par Bărcan de Merişani visait, de l'avis de Matthieu de Myre, outre le renversement de Radu Mihnea, l'assassinat des boyards et des négociants grecs qui se trouvaient dans le pays, et la dévastation de leurs biens. Les boyards révoltés sont exécutés sur l'ordre du prince. Après avoir enregistré froidement l'événement, l'auteur adresse de sévères reproches aux Roumains qui doivent tirer les conclusions de l'événement, et apprendre « à ne plus mépriser les chrétiens grecs, mais à les respecter et à les aimer, comme un peuple sacré, béni, croyant et honoré de tous : car les Grecs ont donné au monde la philosophie, les lettres, les arts et la théologie ... »[68]. Mais

---

[66] Ion I. Vlădăianu, *Marele paharnic Lupu Mehedinţeanu*, dans *Arhivele Olteniei*, XVIII (1939), p. 430—436 et 446—455 (annexes). N. Iorga, *Studii şi documente*, vol XX, p 22.

[67] Dans sa compilation, Axinte va évidemment jusqu'au-delà des premiers mois du règne, relatant la fuite du prince en Transylvanie « avec tous les siens et c'est là qu'il est mort. On ne relate pas combien de temps il a régné, mais on peut estimer que ce fut une année ». En réalité, le règne a duré deux ans. (Mss. 2591, f. 292v).

[68] v. 413—418 :

Ῥωμαίους τοὺς χριστιανοὺς νὰ μὴ καταφρονοῦσιν,
μόνον νὰ τοὺς εὐλάβουνται καὶ νὰ τοὺς ἀγαποῦσιν,
ὅτ' εἶναι γένος ἅγιον, γένος εὐλογημένον,
γένος ὀρθοδοξότατον, ἀπ' ὅλους τιμημένον·
αὐτ' εἶναι ὁπ' ἐγέμισαν τὸν κόσμον μὲ σοφίαν,
μὲ γράμματα, μὲ ἅρματα καὶ μὲ θεολογίαν

beaucoup plus sévère est cependant le reproche que l'auteur adresse sitôt après aux Grecs : « Mais vous autres aussi, boyards grecs, qui vous trouvez à la cour et faites du négoce, prenez garde et veillez à ne pas être injustes, à ne pas fâcher les Roumains par votre insatiable cupidité, ne pressurez pas le pauvre ... ne convoitez pas le pauvre avoir des Roumains. M'est avis que vous tyrannisez les pauvres Roumains et que votre insatiable cupidité leur inspire une haine implacable à l'égard des Grecs »[69]. A la fin de la semonce, Matthieu plaide en faveur d'une réconciliation entre les Grecs et les Roumains, pour une vie harmonieuse fondée sur le respect réciproque : « Les pauvres Roumains nous nourrissent et nous respectent ; bon gré mal gré, ils nous appellent : maître (ζουποῦνουλε). Cherchons donc à les aimer et à les honorer comme des frères »[70]. Axinte, qui écrivait sur les directives d'un prince grec, Nicolae Mavrocordat, a omis de sa compilation ces vers touchant les rapports tendus entre les Grecs et les Roumains et les contradictions internes de la classe dominante composée alors de féodaux roumains et grecs. La lutte politique entre les boyards grecs et roumains du premier quart du XVII[e] siècle est présentée par le chroniqueur grec autrement que dans la *Chronique de Cantacuzino* et les *Histoires de Radu Popesco*[71]. Matthieu de Myre accuse ses compatriotes de mépriser les Roumains, de les considérer comme des chiens (ὡσὰν σκύλους τοὺς ἔχετε

---

[69] v. 423—435 :

ἀλλὰ καὶ σεῖς προσέχεσθε, ὦ ἄρχοντες Ῥωμαῖοι,
ὅσοι'ς την κούρτην βρίσκεσθε καὶ ὅσοι ἀγοραῖοι·
ἰδέτε καὶ προσέχετε ἀπο τὴν ἀδικίαν,
τοὺς Βλάχους μὴ πειράζετε μὲ τὴν πλεονεξίαν
μηδὲ νὰ ἦστ ἀχόρταγοι'ς τοὺς ἐπτωχοὺς ἀπάνω,
ὅτ' εἶν' θεὸς'ς τοὺς οὐρανοὺς καὶ βλέπει ἀποπάνω·
μηδὲ νὰ λαιμαργήσετε'ς τοῦ Βλάχου τὰ μπουκάτια,
ὅτι θεὸς ὁ ἅγιος ἔχει περίσσια μάτια,
καὶ βλέπει καὶ τοῦ καθενὸς τὴν πρᾶξιν καὶ τὴν τάξι,
μὲ παίδευσιν, μὲ κόλασιν θέλει τὸν διατάξῃ·
θαρρῶ καὶ δυναστεύετε τοὺς ἐπτωοὺς τοὺς Βλάχους,
καὶ ἡ πλεονεξία σας τοὺς κάμνει ῥωκαισμάχους
καὶ δὲν μποροῦν νὰ σᾶς ἰδοῦν μηδὲ ζωγραφισμένους

[70] v 441—444 :

Αὐτ' οἱ πτωχοὶ μᾶς θρέφουσι καὶ μᾶς ἀποκυττάζουν
θέλοντες καὶ μὴ θέλοντες «ζουπούνουλε» μᾶς κράζουν,
καὶ πρέπει νὰ τοὺς ἔχωμεν καὶ νὰ τοὺς ἀγαποῦμε,
ὅτι μᾶς εἶναι ἀδελφοί, πρέπει νὰ τοὺς τιμοῦμε

[71] Eugen Stănescu, *Valoarea istorică şi literară a cronicilor muntene*, *loc. cit.*, p. LXXIII—LXXV, explique de manière scientifique le caractère antigrec de ces chroniques.

παλλὰ ὠνειδισμένους, v. 436), d'exploiter cruellement les pauvres ; telle était, selon les relations de Matthieu, l'attitude des Grecs à l'endroit des masses laborieuses, du bas peuple roumain. Les chroniqueurs boyards roumains sont mécontents des Grecs du fait que ceux-ci, intriguant et complotant à la Porte — ce qui était une sorte de collaboration avec la domination ottomane — contribuaient à l'affaiblissement de l'Etat nobiliaire et au renforcement de la position de l'Etat voïvodal. Dans cette question, la position du chroniqueur grec s'avère démocratique, alors que celle des chroniqueurs boyards exprime leurs intérêts généraux de classe.

La chronique nous fait savoir encore que Radu Mihnea et Alexandru Iliaş avaient des soldats mercenaires serbes et bulgares et que ceux-ci, bien que ne touchant pas leur solde à temps, servaient le prince avec dévouement, témoin le fait qu'ils ont dénoncé au prince le complot des boyards. Si dans son « Histoire », Matthieu ne prend pas attitude à l'égard de l'empire ottoman, il le fait en échange dans son œuvre parénétique dédiée au voïvode Alexandru Iliaş, à savoir dans sa partie finale intitulée « Sur l'exploitation et l'injustice », puis « Les pleurs et les lamentations sur Constantinople » (Περὶ ἁρπαγῆς καὶ θρῆνος καὶ κλανθμὸς περὶ τῆς Κωνσταντινουπόλεως : *Tezaur*, I, 373—381 ; *Legrand*, p. 313, v. 2305—2764). L'auteur fait montre d'une conception très réaliste en ce qui concerne la domination turque dans la Péninsule des Balkans. Bien entendu, il déplore la situation des peuples occupés, et notamment celle des Grecs. Les Grecs — déclare le chroniqueur — n'ont pas fait preuve de sagesse et n'ont pas eu une claire vision des événements politiques ; ils ont trop placé leurs espoirs d'être libérés dans l'aide que pouvaient leur donner les étrangers, misant tantôt sur Michel le Brave (εἰς τὸν ντελῆ Μιχάλη v. 2326), tantôt sur l'Espagne, tantôt sur les galères de Venise, tantôt sur les peuples blonds qui viendront de Moscou (εἰς τὴν Σπανίαν, κ'εἰς τὰ χοντρὰ τὰ κάτεργα ποῦναι'ς τὴν Βενετίαν... νἀλθοῦν ἀπὸ τὸν Μόσχοβον, νὰ μᾶς γλυτώσουν) [72].

Ce ne sont là — poursuit-il — que de vaines espérances aussi longtemps que le peuple grec sera dans une complète décomposition et décadence spirituelle. Après quoi, l'auteur ne s'interroge plus sur la manière dont pourrait être résolue cette douloureuse situation et pose une série de désolantes questions, communes à la poésie médiévale de tous les peuples, questions destinées à mettre en lumière la gloire d'antan de la Grèce et l'éclat des cérémonies des empereurs de Byzance, en contraste avec la malheureuse et honteuse situation qu'ils avaient à l'époque, de peuple subjugué (ποῦ εἶν ?... ? = Où est-elle ?). Après ces lamentations, le

[72] Respectivement v. 2329—2330, 2334.

savant chroniqueur passe selon toutes les règles rhétorico-poétiques de son temps, au motif du triomphe de la mort (ὦ θάνατε... !), qui seule pourrait mettre fin aux souffrances des Grecs asservis par les Turcs, puis à la pieuse invocation de Dieu.

L'« Histoire » de Matthieu de Myre est également importante pour ses connaissances de géographie balkanique. Les noms de lieux mentionnés dans le poème ont été réunis par les éditeurs ultérieurs de l'œuvre dans un index avec les noms de lieu figurant dans les poèmes de Stavrinos consacrés aux exploits de Michel le Brave (comme on le sait, l'« Histoire » de Matthieu de Myre a paru dans les éditions imprimées aux côtés du poème de Stavrinos et comme une continuation de celui-ci [73]. L'index comprend également des données historiques, généalogiques et archéologiques et se présente ainsi comme un index analytique. Il est suivi d'un glossaire donnant l'explication des mots néo-grecs d'origine roumaine : γραδίνα = κήπος, grădina împăratului (le jardin de l'empereur), nom qui était donné aux pays roumains, en tant que provinces de l'empire ottoman ; ζουποῦνε (dans le glossaire), ζουποῦνουλε (dans le texte), jupîne (maître) ; λέζια τζέρη, legea țării (la loi du pays) ; μπουκάτια, bucate (récolte, fortune, biens) ; ναβάλα, năvală (invasion de l'armée) ; οἱ κάμποι τῆς Τόρτας, cîmpia Turdei (la plaine de Turda) ; ὅτζηνα, ocină (terre) ; σφάτο, sfatul țării (assemblée du pays) ; τάπαρον, tabără (champ militaire) et ἐταμπάροσεν, a tăbărî (au sens de cantonner les troupes), etc.

La chronique de Matthieu de Myre, du début du XVIIe siècle, appartient à la catégorie des chroniques princières, qui louent les actions des princes, respectivement de Radu Șerban, de Radu Mihnea et tout particulièrement d'Alexandru Iliaș, qui lui a donné son patronage. Les complots organisés contre les princes sont sévèrement condamnés par l'auteur et la grave sentence de condamnation à mort des conspirateurs Bărcan, Lupu et Buzdugan est appreciée comme bien méritée : πάντοτε οἱ ἐπίβολοι νἄχουν κακοὺς θανάτους, v. 404. Il convient également de ne pas oublier les nombreux reproches adressés aux boyards.

L'influence des conceptions religieuses du temps est beaucoup plus modérée dans cette chronique que dans d'autres, l'auteur s'attachant à dépeindre les luttes pour la défense de la patrie et les luttes politiques intérieures. La chronique se distingue également par les pages où elle présente un tableau réaliste de la situation misérable des masses et de la luxure de la classe dominante. Ces pages, bien que moins nombreuses,

[73] L'édition de 1638 fait exception, en insérant d'abord le poème de Matthieu, puis celui de Stavrinos Les deux éditeurs modernes de l'«Histoire » de Matthieu de Myre, I. Papiu-Ilarian et E. Legrand n'ont pas publié aussi cet index, qui l'a été par G. Dem. Teodoresco, d'après une édition de 1710, ignorée par Legrand (G Dem. Teodorescu, *Scrieri neogrece despre români*, dans *Artă și literatură română*, I (1896—1897), p. 286—291).

sont plus précieuses que les pages apologétiques ; les pages de louanges sont, pour ainsi dire, commandées, alors que les autres sortent spontanément et sincèrement du cœur et de la plume du chroniqueur.

Nous publions dans l'*Annexe* finale la traduction roumaine de l'« Histoire » de Matthieu de Myre, du début du XVIII[e] siècle, telle qu'elle se présente dans le mss. 2591, indiquant les vers grecs correspondants de l'édition *E. Legrand*, *Bibliothèque grecque vulgaire*, vol. II, Paris, p. 231—277.

ANNEXE

⟨Despre Şerban Vodă Basarab, Domnul Ţării Româneşti 1602—1611⟩

f. 375 Iară vrăjmaşul cel rău, carele nu voiaşte binele nici unui creştin, iar începu a scorni vrajba cu ungurii, de strînseră oşti foarte multe, fiind craiu Ardealului Seichel Moişej, carele era viteaz mare ; şi trimise la toate oştile lui să se pogoare în Ţara Muntenească să vérse sînge mult pentru ca să dobîndească cinste [1] şi iară să se întoarcă înapoi.

Atuncea [2] Şerban Vodă deaca auzi, foarte se miră mult
f. 375 v şi au | făcut sfat cu toţ boiarii lui şi bine să sfătuiră să-i dăruiască daruri ca să se aibă ca şi întăi. Şi tot trimitea soli cu daruri. Aceasta însemna ceasul cel rău al lui Seichel Moişej.

Pentru că deaca văzu Şerban Vodă că nu să aşază Seichel Moişej de războiu, scrise la dînsul într-acesta chip : „De vréme ce nu pohteşti pace, am nădéjde pre Dumnezeu, capul tău cel făr de minte să se jărtvească şi sîngele ce să va vărsa să fie în capul tău şi păcatele oamenilor să fie în sufletul tău şi să ştii că nu viu asupră-ţ cu sabiia, ci cu putérea lui Dumnezeu, de la dînsul să găseşti acéste porunci".

Şi trimise Şerban vodă pre Preda [3] vel ban, de au strîns toate oştile şi cînd să gătiră să purcează, strînseră preoţii să facă rugăciune şi să-l blagoslovască toţ.

Şi să rugară lui Dumnezeu să margă şi să vie cu pace şi duşmanii să-i supue supt picioarele lui, să-i biruiască şi să zdrobască săgeata şi arma duşmanilor şi să întoarcă la scaun cu cinste. Atunce să închină luînd blagoslovenie şi cu ajutoriul lui Dumnezău, purceasă în Ţara Ungurească şi a treia zi au trecut munţii.

---

[1] « Iară vrăjmaşul .. să dobîndească cinste » d'après la *Chronique de Cantacuzino*, p. 85_{9-13}.

[2] A partir d'ici, d'après Matthieu de Myre, v. 115 : Ὁ δὲ Σερμπάνος ἤκουσεν, πολλὰ ἐσυλλογᾶτον...

[3] Preda Buzescu.

Iară Seichel Moişej, cu alazonie [4] nice-ş aducea aminte de vitejiia lui Şerban vodă, ci-ş bătea joc de dînsul, zicînd: —„Să vedeţi acum pre rumînul cel gros ce va să paţă ! Numai să-mi treacă aripa cea dreaptă, numaidecît să biruesc pre Şerban vodă, duşmanul mieu”.

Atuncea Şerban vodă sosi şi-l ocoli şi-l strînse dintîi şi-l
f. 376 înbulzi, atîta-l spăre şi-l înblănzi şi-l băgă acolo | înlăuntru, de-l încue ca într-o clucse [5]. Dumnezeu atotpûtérnicul dede-i cutremur pentru moşiia lui şi pentru alazonie.

Atunce chiemă pre toţ voinicii şi le zise : — „Fiţi astăzi ca leii, să nu le dăm vréme să dea războiu să ne biruiască, ci cu ajutoriul lui Dumnezeu să-i lovim noi făr de véste”.

Atunce trecură mulţi pedestri şi călări şi nici unul n-au perit, multe tunuri slobozind asupră-le şi i-au ferit Dumnezeu pre dînşii cu Şerban vodă.

Pentru că daca s-au apropiiat, au dat năvală dorobanţii şi călărimea şi déderă o sabie, cît au început a fugi, trecînd liştava [6] ca broaştele şi periră, cît dintru dînşii nu scăpară mai nimica. De va fi trecut cineva liştava dincolo, iar ei îl omorîia cu sabiia.

Intr-acest războiu s-au aflat ucis acel proclet Seichel Moişej, mort despuiat. Aşa au petrecut de alazonie, pentru că nu vrea dragostea şi prieteniia; pentru nepricéperea lui ş-au pierdut toate oştile, apoi îş puse şi sufletul [7].

Pentru întoarcerea lui Şerban vodă la Tirgovişte după ce au bătut pre Seichel Moişej

Şerban vodă mérse cu toţii boierii şi cu oştile de întrară în bisérică şi să închinară, mulţămind lui Dumnezeu că le-au dat putére de au biruit pre Seichel Moişej, pizmaşul ţărăi, şi chiemînd oştile le zise : — „Dau-vă astăzi multe veşti şi bună voe, cineş cu obicéiul să aibă de la mine cu a lui vrednicie, că au arătat fieştecare vitejie de am biruit pre vrăjmaşul şi am aflat mîntuirea.”

Acéstea şi altele multe au zis voinicilor şi tunce să întoarse
f. 376 v | cu bucurie la Tîrgovişte, eşindu-i boiarii şi mitropolitul cu toţ preoţii înaintea lui cu căntări, veselindu-se şi dînd slavă lui Dumnezeu.

Apoi deaca au trecut 5—6 ani, de să potolise toate vrăjbile şi să aşăzase ţara şi era pace, iar duşmanul aruncă cu piatra şi trecu pacea cea multă şi să rădică iară cu vrajbă rea şi cu lacrămi [8].

---

[4] Avec fanfaronnade : μὲ τὴν ἀλαζονείαν, v. 163.

[5] Clucse = cursă (piège) : πλέον δὲν εἶν ἐλπίδα, v 174.

[6] Liştava mocirlă, apărie (étendue d'eau) : ἄρχισαν νὰ φεύγουν τὴν λίμνην, v. 189—190.

[7] A ce chapitre correspondent dans E Legrand les vers 115—204, dont le traducteur roumain omet les vers 124—130.

[8] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 205—236 ; les vers 209—219 sont simplement résumés par le traducteur roumain.

Cînd s-au pogorît Bator Gabru de au gonit pre Şerban vodă şi au jăfuit toată Ţara Muntenească

Atunce Şerban vodă deaca auzi, nimica n-au avut ce face, că Dumnezeu l-au osîndit nevrînd să păzască obiceaiul, Dumnezeu nu i-au răbdat, ci s-au pogorît Bator Gabru cu toate oştile lui şi nefiind gata de războiu, el au fugit şi fugiră toţi, deaca nu putură da războiu cu dînsul să-l biruiască; şi toată ţara au fugit la Dunăre de peirea lui Bator Gabru. Şi au şezut trei luni de au jăfuit toată ţara şi au stricat mănăstirile şi céle mari şi céle mici.

Deci deaca văzură Muntenii atîta răotate, au trecut Dunărea la turci şi s-au dus la sultan *Ahmet VIII, fiiul lui sultan Mehmet III* [9] împărat, ca să trimiţă să aducă pre feciorul Mihnii vodă, să le fie domn şi să fie pace. Şi într-acel ceas au trimis. Şi venind în Ţara Muntenească, au gonit pre Bator Gabru şi s-au dus în Ţara Ungurească.

Iară Radul С͠НЬ < =fiul> Mihnii vodă, au venit domn în Ţara Muntenească şi era ţara prădată de Batăr Gabru, de nu rămăsése nici pîine, nici vin, nici vacă, nici oae, că luase toate
f. 377 în Ţara Ungu | rească încît şi odăjdiile tuturor biséricilor le luase.

Iar apoi Şerban vodă au venit asupra lui Bator Gabru. Şi deaca l-au biruit Bator Gabru pre Şerban vodă, s-au dus în Moldova şi era foarte cu mirare, căci să dusése făr de véste, întrînd gînduri în inima lui, să strîngă oşti să vie iar la Bator Gabru să-şi izbăndească. Şi într-acel ceas s-au dus în Ţara Leşască şi au strîns multe oşti, între carii era 800 de joiniri călăraşi şi pedestraş 700 de oameni, trimiţind şi în Ţara Muntenească să-ş strîngă roşii şi toţi dorobanţii, să margă în Ţara Ungurească să-ş izbîndească despre Bator Gabrul cel nebun şi să-l înţelepţească.

Şi deaca auzîră boiarii şi roşii, mari şi mici, au fost bucuroşi să margă în Ţara Ungurească, pentru acea amărăciune şi pradă ce-au făcut Bator Gabru în Ţara Muntenească.

Şi au trimis pre Stanciul vel slugériu acolo şi oştile să întoarsără cătră dînsul şi viclenîră pre Radul vodă, gonindu-l într-acel ceas.

Iar ei trecură muntele Braşovului şi-i déderă războiu mare în luna lui iunie, în zioa de sfinţii apostoli Petru şi Pavel.

Deci biruiră pre duşmanul, tăindu-i 25.000 de voinici, de căzură toţi în războiul acela.

Şi începînd să-i mănînce pasările, iară văzîndu-i Şerban vodă, i să făcu milă şi porunci de-i strînse pre toţ la un loc şi aducînd pămînt mult, au pus peste dînşii şi i-au acoperit, făcînd şi un stîlp de piatră înalt, ca să-şi vază ruşinea lor.

---

[9] Les mots en italiques sont écrits en marge, d'une autre main.

Iar nebunul Bator Gabru, începînd a fugi, puțin au
f. 377 v fost să se înece | într-o apă, căzîndu-i gugiumana cu pénele céle poleite ce purta în cap și să ascunse ca un cîine.

Iar să zicem că au fugit cu mare rușine și nu i-au folosit nimica pénele céle multe ce avea năvălind, să ajungă la Sibiiu să între înlăuntru să se închiză.

Iar ceialalți n-au ajuns să se închiză, ci au rămas toț în pămîntul lor. Însă dupe cum au făcut el noao, așa s-au răsplătit și lui de au perit Bator Gabru cu totul, că acea răotate au fost făcut și el în Țara Muntenească, de au prădat și au sfărîmat toate bisericile, de sînt și pînă în zioa de astăz sfărîmate. Și el au fugit la Sibiiu, pentru că n-au avut creeri în capul lui [10].

Aicea scriem de izgonirea lui Șerban vodă și iară a firea domn Radul vodă

Șerban vodă deaca birui pre pîngăritul de craiu, au venit la Tîrgoviște ca să domnească Țara Muntenească, iar nevrînd Dumnezeu, s-au dus în Țara Nemțască și mai departe, pentru ca să-ș aducă aminte de Țara Muntenească, cum nu ș-au chivernisit domniia bine.

Atunce au întrat Radul vodă în Țara Muntenească și au gonit pre Șerban vodă pînă în Țara Moldovei cu mulți turci și tătari, tăindu-i mulți léși și robindu-i, cît abiia au scăpat numai el singur. Și ducîndu-se la înpăratul nemțesc, l-au priimit foarte cu cinste, dîndu-i de chieltuială ca să-i fie de chiverniseală, cît va lăcui acolo, el și oamenii lui să fie în odihnă, domnind
f. 379 v ani 8, luni 8.

Valahia

Domn 33 Domnie [11] 38

capu 33

Radul vodă al noaolea, feciorul Mihnii vodă, au venit domn de la Poartă și cu mare cinste au întrat în Tîrgoviște, la scaunul său și după ce s-au așezat la domnie bine și cu pace, ca un domn harnic, întăi ș-au tocmit țara, apoi i s-au închinat toț roșii și ceialalți slujitori cu mare giurămînt să-i slujască cu credință luund ertăciune pentru ficleșugul ce au făcut cu Țara Ungurească de ș-au izbîndit și ei pentru răul ce făcuse și ei aici și făgăduindu-se că vor fi gata și sîngele a-ș vărsa pentru dînsul. Și așa s-au odihnit și cei mici și cei mari de toate răotățile.

Iar un boiar mare anume Bărcan [12], care au fost stolnic mare la Șerban vodă, fiind ficlean, dinpreună cu alți opt boiari,

---

[10] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 237—354; les vers 237—244 sont adaptés dans la traduction roumaine.

[11] Dans l'original figure par erreur le mot *domn* Ces titres n'existent pas dans l'original grec de Matthieu de Myre; ils appartiennent à Axinte, qui les utilise d'une manière stéréotype dans sa compilation

[12] Dans le mss. figure par erreur le mot *Gărcan*; en grec Παρκάνος, v. 391.

au făcut sfaturi réle ca să omoară pre Radul vodă făr de véste şi să rădice domn pre Mihai cămăraşul. Şi atunce să meargă pre la toţ neguţătorii să-i omoară şi să le ia toată avuţiia şi să gonească pre toţ grecii cîţ să vor afla în Ţara Muntenească. Iar Dumnezeu n-au vrut cum vrea ei, ci cu vina lor să-i judece. Că aflînd Radul vodă vicleşugul acelor boiari, au învăţat de i-au omorît pre toţ într-acel ceas şi i-au dat pre poartă afară, ca să se învéţe şi alţii de a mai vicleni pre domnu-său [13].

Aicea scriem de Radul vodă, unde au crescut şi din ce neam să trage şi pentru Bator Gabru

f. 380 *Că <după naşterea> lui | au fost rudă din Mihna Lidii*[14], pentru că avea nădejde de multe ori de domnia Ţărăi Munteneşti, domnit-au, moşu-său 9 ani. Apoi au rămas tatà-său de au ţinut scaonul, fiind harnic şi cinstit de toţ boiarii.

Iar un boiar mare, anume Iane[15], era foarte viclean şi umbla la Poartă Înpărătească făcînd cuvinte réle ca să-l scoaţă din domnie şi să-l omoară. Deci scăpînd el, s-au dus de s-au turcit ca să trăiască bine cît va fi.

Iar Radul vodă fiind atunce cocon mic, s-au dus la Veneţia pentru ca să se pedepsească şi să învéţe minte şi toată înţelepciunea cărţii să ştie bine. Şi în scurtă vréme învăţă carte cît să mira toţ de înţelepciunea lui. Deci apoi de acolo s-au dus la Ţarigrad şi au cerşut de la înpăratul domniia în Ţara Muntenească, fiind cu domnia la scaun Mihai vodă care au luat Ţara Ungurească şi s-au făcut crai.

Iar deaca au murit Mihai vodă şi după ce au fugit şi Şerban Basarab vodă, apoi au venit Radul vodă să domnească iară cu pace.

Iar Bator Gabru începu a face cuvinte să vie iar asupră-le ca şi întăi, că-i părea că n-au mai rămas oameni nimica.

Atunce Radul vodă scrisă carte la înpăratul turcesc, făcîndu-i ştire den toate lucrurile, de care înţelegînd împăratul, i-au scris altă carte ca să strîngă toate oştile de grab şi să margă asupră-i cu toată putérea lui şi să ia şi pre Ştefan vodă domnul Moldovei cu dînsul să-i fie într-ajutoriu.

f. 380 v Şi aşa s-au strîns toate oştile lui. Iar Bator | Gabru deaca au auzit de acea véste rea, el numai ci tremura de frică.

Deci boiarii lui făcură sfat : — „Cum, pentru un om fără minte ca acesta şi nebun, să ne lăsăm noi moşiile noastre, să zică domnii că nu ne-am chivernisit ţara bine? Ci noi cu turcii

---

[13] Aux deux derniers chapitres correspondent dans E. Legrand les vers 355—410 Les vers grecs 411—448, où Matthieu nous parle des rapports tendus entre les Roumains et les Grecs sont omis par le traducteur roumain.

[14] Αὐτος ἦτον τὸ γένος του ἀπὸ τοὺς Μιχναλίδας (c'est-à-dire *de Mihnea*).

[15] Iani (en grec Γιάννης) Cantacuzino, grec très riche qui a joué entre 1589 et 1593 un rôle important chez les Turcs, en ce qui concerne les Pays Roumains.

nu ne vom bate şi cu tătarăi şi cu muntenii şi cu moldovenii". Ci după ce au făcut sfat, l-au şi omorît.

Şi aşa s-au întors Radul vodă cu cinste şi n-au făcut nici un războiu. Aşijderea şi Ştefan vodă <Tomşa> s-au întors cu atîta veselie în Ţara Moldovei [16].

Războiul lui Constantin vodă cu Ştefan vodă, fiind şi Şerban vodă în Ţara Moldovei, după ce-l scosése din Ţara Muntenească

Fiind pe acea vreme domnu la Moldova Constantin <Movilă> vodă, au priimit pre Şerban Basarab vodă cu veselie şi cu multă cinste, pentru că avea ei frăţie mai denainte vréme unul cu altul şi-l dărui cu mulţi voinici şi-l petrecu.

Deci petrecu şi pre Radul vodă şi pre craiu cu meşterşug mare, cum s-au scris mai sus. Iar împăratul deaca au auzit, mult i-au părut rău şi au mazilit pre Constantin vodă din domnie, trimiţind pre Ştefan vodă domnu în Moldova.

Iar Constandin vodă au trecut în Ţara Leşască şi peste puţină vréme s-au rădicat cu oşti ca să scoaţă pre Ştefan vodă din Moldova şi să domnească el. (Iar Dumnezeu n-au vrut cum au gîndit ei), ci au lovit amîndoao oştile şi au biruit Ştefan vodă.

La acel războiu mulţi léşi vitej au perit că era tot coconi
f. 381 | de boiari înbrăcaţ în hier şi pre toţ i-au robit turcii şi tătarii, şi-i ducea pre denaintea lui Ştefan vodă şi-i blestema. Deci ei să ruga să-i iarte şi să dea daruri, galbeni mulţi făgăduia, postavuri şi mărgăritare, ci nu le lua în samă nimica, ci au poruncit de le-au tăiat capetele.

Deci acei boiari au făcut atîta plîngere şi jale pentru coconii lor, ce au perit pentru Constandin vodă.

Atunce Ştefan vodă s-au aşezat în Moldova făr de nici o grijă, văzînd că au perit duşmanii lui toţ într-o zi.

Iar acei boiari au vrut să facă războiu cu Ştefan vodă şi lovindu-se de faţă, i-au biruit Ştefan vodă şi începînd a fugi, pre cîţ au prinsu, pre toţ i-au omorît.

Iar cei mai mari au fugit la Ţarigrad ca să-l pîrască la împăratul. Şi munciia să-i afle vină ca să-l scoaţă din domnie şi să aducă pre alt domnu ca să fie iar boiari mari. Că fiindu-le norocul prost şi rău, i-au dat Osman [17]-aga pre mîinile unor voinici de i-au adus la Ştefan vodă legaţ şi îndată au pus de l-eau tăiat capetele.

Iar pre Radul vodă l-au mutat cu domnia în Ţara Moldovei, după ce au domnit în Ţara Muntenească ani 5 [18].

---

[16] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 449—518.

[17] Reçte : *Suman.*

[18] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 519—531 et 615—642, mais ces derniers sont simplement résumés dans la traduction roumaine. Le chapitre qui suit chez Matthieu, consacré à la « doamna » (δόμνας), l'épouse de Ieremia Movilă (E Legrand, v. 643—754) est omis par le traducteur roumain.

f. 386 Valahia

Domnu 34 Domnie 39

cap 34

Alexandru vodă al patrulea, după mutarea Radului vodă la Moldova, aflîndu-se la Poarta veziriului în Ţarigrad, i-au dat domnia, trimiţindu-l cu agă turc ca să apuce scaunul.

Iar boiarii dacă au auzit, au făcut sfat să rădice de grab pre Gavriil vodă şi nu vrea să primească domnia fiindu-i frică de alt domnu, iar boiarii şi cu alţii cu toţi, ziseră : — „Noi pre tine te poftim să ne fii domnu". Atunce Gavriil vodă au grăit ca un înţelept : — „Voi, boiari mari şi mici, eu făr de voia şi ştirea împărăţiei nu mă voiu pune, numai ci-m voiu piiarde vremea, că a lui iaste ţara. Iar eu mă voiu duce la Ţarigrad, la Poarta cea Mare şi de va fi voia lui Dumnezeu, făr de zăbavă vă voiu vedea pre dumneavoastră, boiari, şi la cel ce vine domnu să vă închinaţ cu toţii".

Şi într-acel ceas au purces Gavriil vodă la Poartă.

Şi au venit Alexandru vodă cu cinste şi şezu în scaun în Ţara Romînească şi i să închinară toţ, şi mici şi mari.

Iar netrecînd vréme multă, i-au venit véste să margă la oaste trimiţind împăratului pre Schender paşa, să asculte oştile de dînsul la toate poruncile împărăţiei.

Aşa şi Alexandru vodă s-au gătit şi au scos tabăra afară. Atunce toţ boiarii să veseliră, făcînd sfat să tae pre greci, că
f. 386 v i-au urît. Iar Lupul paharnicul atunce vicleni; ci | sîrbii şi bolgarii mergînd la Alexandru vodă ziseră :—„Doamne, boiarii sînt ficléni, ci poruncéşte ca să se tae boiarii şi grecii." Atunce auzind Lupul paharnicul dinpreună şi cu spătariul [19], au fugit în Ţara Ungurească.

Iar ceialalţi deaca văzură aceasta, ei să sfătuiră : cum vor face ? Ci ziseră : — „Că nici un vicleşug nu ştim, ci noi cu toţii ne vom pune capetele pentru tine, domnul nostru". Alexandru vodă neavînd ce să facă, că-l grăbiia să margă la războiu şi făcînd jurămînt, i-au ertat. Şi purcegînd într-acel ceas la oaste, s-au împreunat cu Schinder paşa şi l-au dăruit foarte bine. Trecînd Nistrul pe la ** [20], fiind acolo o cetate naltă şi începînd a o bate, aceia loviia tot trupuri, iar ceştea tot pietri.

Deci au făcut sfat să dea năvală şi toţ năvăliia întru care războiu au trecut un glonţu peste capul paşei şi căzînd jos dupe cal, toţ s-au spăriat.

Atunce alergînd Alexandru vodă, au rădicat pre paşa de l-au pus călare pre calul lui, iar el au încălecat pre alt cal şi s-au depărtat ca să nu-i sosească şi lui vreun glonţu, că nu-i va folosi nici împăratul<ui>.

---

[19] Matthieu n'indique pas son nom, mais il s'appelait Păruş Voir N. Iorga, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, Bucarest, 1902, p. 104, note 1. *Studii şi materiale de istorie medie*, IV (1960), p. 572.

[20] A compléter : Raşcov.

Deci cei din cetate temîndu-se de mulţimea turcilor, într-acea noapte au fugit din cetate şi a dooa zi sculîndu-se Schender paşa şi aflînd cetatea pustie, mult s-au mirat de fugirea lor, neştiind încătro au fugıt.

Atunce au alergat ostaşii la cetate ca să dobîndească cevaş şi negăsind nimica s-au întors înapoi făr de nici o dobîndă.

Iar cîmpii sta albi de cealmale şi trupurile lor umflate,
f. 387 măncîndu-le gadinile, dupe cum sînt învăţate. Şı nımica | mai
nainte n-au mers, ci au făcut pace şi s-au învîrtejit înapoi cineş la ţara sa.

Iară Alexandru vodă după ce au venıt cu toţ slujitorii <în majorıtate, greci> şi s-au aşezat în scaun la Tîrgovişte, <boierii> au făcut sfat să tae pre greci. Şi îndată <Alexandru vodă> au omorît pe Cărstea vornicul[21] şi i-au luat tot ce au avut.

Şi vrea să tae pre mulţi, ci n-au putut di frica paşii, pentru că deaca au auzit că au tăiat pe Cărstea vornicul, i-au cerşut 40.000 de galbeni de aur, ca să-i trimiţă la împărăţie.

Iar Lupul ce era pribag în Ţara Ungurească, deaca au înţeles că au omorît Alexandru vodă boıarii, el ş-au plecat capul la craiu ca să-i dea oaste ajutoriu şi să meargă asupra lui Alexandru vodă.

Iar el deaca auzi de Lupul paharnicul că strînge oaste, şi va să vie asupra lui, s-au umplut de inimă rea, măcar că tot nu credea că va face un lucru ca acesta.

Ci îndată au trimis o carte la craiu ca să vază şi să adevereze pentru acest lucru.

Iar craiul i-au trimis răspuns cum că nu ştie nımica, nici în ţara lui nu să strînge nici o oaste ca să-l înşale să-l lovească făr de véste.

Iar alţii din priiateni îi făcea ştire pentru Lupul paharnicul că vine cu oşti gréle, ci să nu mai aştepte altceva mai mult, numai să trimiţă în ţară să-ş strîngă oştile şi să se apere de vrăjmaş. Iar el tot nu-i credea, cı-i lega de coadele cailor şi-i tîrăia prın tîrgu, de care nimenea nu cuteza să-i maı spue, că-i omorîia; şi el tot şedea în scaun. |

f. 387 v Iar deaca i-au venıt veste că au întrat Lupul în ţară, s-au umplut de inimă rea. Şi strîngînd puţintei călăraş şi pedestraşi cîţ să aflară acolo, le-au zis : —„Iată că avem mare nevoe de către marginea Ţărăi Ungureşti, ci să staţi toţ cu mine şi vă voiu da lefile îndoite”.

Iar ei i-au răspuns : — „Că ai călcat jurămîntul ce ai făcut cu noi, de ne-ai oprit simbriıle şi <cu> obiceaiurile réle ne-ai călcat şi ne-ai urît pre toţi, cît am rămas la mare sărăcie; şi arme de războiu n-avem ca să putem sta împotriva vrăjmaşılor, că le-am vîndut şi le-am petrecut toate pentru nevoıle ce am

[21] Soupçonné d'être le chef des boyards révoltés

avut de la tine, doamne, şi acuma nu-ţ putem folosi nimica, ci numai te scoală de fugi şi-ţ scuteşte capul cum vei putea".

Atunce Alexandru vodă le mulţemi şi le déde o pungă de bani ca să împarţă cu toţii.

Măcar că au fost trimis mai nainte 700 de sîrbi ca să stea înpotriva Lupului şi să-i aducă limbă [22], iar ei procleţii, fiind ficleni, s-au făcut tot una cu dînşii şi le era sfatul să prinză pre Alexandru vodă cu toţ boiarii lui.

Iar domnul înţelegînd de acel sfat rău, numaidecît au încălecat pre cal şi au fugit, iar în urma lui Lupul încă au sosit şi de grab au început a tăia pre boiarii greci şi pre slugile lor carii jăfuise ţara. Şi mult sînge s-au vărsat de neguţători greci gealepi şi de tot feliul de oameni, fiind într-o miercuri în deseară. Şi nu să vedea cum fugiia unul de altul de frică şi multă groază. Mulţi boiari căzură, între carii şi pe mitropolitul ce
f. 388 era pe acea vreme, i-au tăiat capul de-i sta | trupul gol în praf, luundu-i şi odăjdiile.

Iară Alexandru vodă s-au despărţit de doamna lui şi s-au dus într-altă ţară gol şi făr de haine asupra sa. Cine-l vedea, multă inimă rea i să făcea, un domn ca acela să fie gol şi gonit de o slugă a sa.

Deci Alexandru vodă deaca să despărţi de doamna lui, s-au dus la Brăila, de care auzind Radul vodă, îndată i-au trimis bani de chieltuială şi haine să-l îmbrace şi să-l cinstească că să prinsése fraţ. Doamna încă au fugit decindea la Ruş [23] şi atunce ş-au deschis ochii de au văzut zioa.

Iar Alexandru vodă aflîndu-se la multă inimă rea pentru despărţirea doamnei sale, într-acea zi au sosit un om de la Ruşi şi i-au zis : — „Bucură-te, doamne, nu te întrista că-ţ aduc véste bună de la doamna măriei tale, că iaste sănătoasă, şi au trecut la Ruş aşteptînd pe măriia ta cu zioa cea bună". Iar el auzind această véste bună, déde mulţemită lui Dumnezeu. Şi l-au dăruit cu aceia ce au avut lîngă dînsul. Şi îndată au întrat într-o ghimie şi sosind la Ruş, s-au împreunat cu doamna lui. De acolo aşteptînd şi trăgînd nădéjde ca să-i vie véste bună de la turci, ca să fie iar domnu şi să între în Ţara Muntenească, iar ei l-au dus la Ţarigrad.

Iar Lupul să mira de cele ce au început, de care să va apuca întăi : să îmblînzească turcii, au să dea ungurilor lefile? Şi n-avea de unde, ci au apucat pre toţ neguţătorii de i-au închis la o mănăstire de le-au luat toată avuţiia, de au dat ungurilor ca să se plătească şi să iasă din ţară. Între carei mai era unul ce-i zicea Buzduga [24], om rău, blestemat, obraznic,
f. 388 v tălhariu, avar, | silnic, pre acela l-au trimis ca pe cîţ greci va afla, pre toţ să-i omoară.

---

[22] Să-i aducă limbă = a spiona (espionner).

[23] Rusciuc, aujourd'hui Roussé.

[24] En grec Μπουζδουγάννης, v. 1123.

Deci el, ca un om crud şi nebun, pre cîţ greci şi gealepi au găsit, pre toţ omorîia şi le lua marfa făr de nici o milă.

Alexandru vodă cît au domnit, nu scrie, iar prin socoteală, ani 4. [25]

f. 392 Valahia

Domnu 35 Domnie 40

cap 35

Gavriil Moghila vodă, unul numit cu acest nume, aflîndu-se la Poartă, avea mertic de la împăratul cîte 10 ughi pe zi.

Şi după ce au mazilit împărăţiia pre Alexandru vodă, i-au dat domniia şi steagul cu un agă turcu şi pre chir Dumitraşco şi pre Nicolae Catargiul. Iar după ce s-au aşezat la scaon, au făcut pe Lupul acel mai sus numit, spătar mare. Şi peste puţină vréme i-au venit poruncă de la împărăţie lui Gavriil vodă să margă cu Schender paşa la oaste.

Deci gătindu-se şi purcezînd cu toate oştile, s-au împreunat cu Schender paşa. Indată paşa au apucat cu mîna cea dreaptă pre Lupul spătariul, mustrîndu-l şi zicîndu-i : — „Tu eşti Lupul cel viteaz? Bine ai venit la mîinile mele, că mai mult nu vei mai trăi, ca altă dată să nu mai rădici sfaturi pre capul domnilor şi să-i scoţi afară". Şi aşa puindu-l în obezi, l-au trimis la Dărstor la închisoare. De carele au şi scris la împăratul, făcîndu-i ştire că au prins pre Lupul în oaste, „carele au jefuit grădina şi au suduit numele împărăţiei tale, iar acum iaste în mîinile mele legat şi în fiară ; ci să-m dai răspuns cum voiu să-l pedepsescu". La care i-au dat răspuns : moartea lui
f. 292 v să fie | de ţapă.

Atunce Schender paşa chiemînd pre cadiul să judece pre Lupul duşmanul; deci după ce l-au judecat îndată l-au şi înţepat. Şi cu această moarte s-au răsplătit şi lui şi Buzdugăi, carii au omorît pre greci făr de milă.

Iar în scurtă vreme viind mazilie lui Gavriil vodă, au trecut în Ţara Ungurească cu toată casa lui şi acolo ș-au săvîrșit viața. Cît au domnit, nu scrie, dar prin socoteală, ani 1. [26]

---

[25] A ce chapitre correspondent dans E. Legrand les vers 781—818, 833—891, 901—918, 957—990, 999—1058, 1079—1129 Les autres vers (755—780, 819—832, etc) sont omis ou résumés Les vers 1130—1156 qui terminent le chapitre sont omis dans la traduction roumaine.

[26] Les dernières lignes en italiques n'existent pas dans l'« Histoire » de Matthieu , le reste du chapitre correspond dans E. Legrand aux vers 1157—1162 (jusqu'à μερτίκι Δέκα φλωρία κίτρινα), 1175—1177, 1255—1260, 1283—1313, les derniers vers traduits en roumain étant . 'Εκεῖνος (Buzdugan) ὁ ἀπάνθρωπος, καὶ ὁ κακὸς ἀβάνης | ὁποῦ ἔχαλνα τοὺς Γραικοὺς χωρὶς ἐλεημοσύνην. Les autres vers : 1163—1174, 1178—1254, 1261—1282, 1314—1324 (les derniers de l'« Histoire » de Matthieu) sont omis par le traducteur roumain.

LA FONDATION DE L'« ACADEMIE GRECQUE » DE BUCAREST. LES ORIGINES DE L'ERREUR DE DATATION ET SA PÉNÉTRATION DANS L'HISTORIOGRAPHIE *)

VICTOR PAPACOSTEA

I
INTRODUCTION

Il est généralement admis que, dès l'aube du christianisme, l'école fut une annexe de l'église, sa principale fonction étant de préparer les cadres cléricaux. Lorsque les chrétiens eurent pris possession de l'Etat, c'est toujours dans l'église que se formaient ceux destinés aux fonctions publiques.

Au Moyen Age, des siècles durant, les programmes de ces écoles furent des plus sommaires. Même quand cet enseignement embryonnaire se fut développé et que les écoles supérieures et les « universités » eurent fait leur apparition, elles continuèrent à se trouver sous l'autorité totale de l'église. Toutes les études y étaient subordonnées à la pensée théologique, dont le niveau — pour les besoins d'ordre imposés par les possédants — était très bas et rigoureusement surveillé. Ce sera pourtant à certains membres du clergé que reviendra, sporadiquement, le mérite d'avoir brisé le cercle étroit des préoccupations de culture strictement théologique, pour s'engager dans le domaine des spéculations plus élevées, vers la pensée philosophique et scientifique. Mais il ne s'agit là que de quelques cas isolés, nullement intégrés dans un système organique, aux idées et aux méthodes reflétant un état économique et social nouveau.

* Cette étude représente la première partie d'une analyse critique à l'historiographie roumaine et étrangère qui a attribué à Şerban Cantacuzino la fondation de l'Académie grecque de Sf. Sava. Dans la seconde partie, qui paraîtra dans notre prochain numéro, l'auteur prouve, par une étude minutieuse des documents contemporains, que cette école fut fondée sous le règne de Constantin Brîncoveanu, en 1695.

(L'étude étant posthume, quelques notes ont été complétées par Cornelia Papacostea-Danielopolu).

Le développement des communes — des villes libres surtout — et de la bourgeoisie enlèvera au phénomène culturel son caractère étroit dû aux nécessités modestes de la société agrarienne, en l'affranchissant petit à petit de ses servitudes théologiques. Il s'ensuivra un grand progrès dans le domaine de la culture technique, dans celui des arts libéraux et, finalement, de la pensée philosophique et scientifique. A ce même moment, le niveau de l'enseignement supérieur s'élèvera par la laicisation lente, mais ininterrompue, de son contenu. Le mouvement humaniste et surtout les courants réformateurs de l'église réaliseront les premières étapes de cette évolution favorable de l'école. Ce sera ensuite le tour des grandes impulsions données par les « despotes éclairés ». Enfin la Révolution Française, par l'affranchissement de l'esprit humain de toute contrainte, aboutira à la séparation formelle et fondamentale de l'école et de l'église.

Par conséquent, les peuples qui ont bénéficié de bonne heure d'un développement urbain intense ont connu, grâce aux conditions matérielles favorables et au développement plus libre de l'esprit et des talents, un essor plus rapide de la culture et de l'enseignement. Dans les sociétés agrariennes, fortement dominées par le théisme et par la tyrannie des théologiens, paralysées par le fameux « immobilisme », conséquence des conditions économiques et sociales, l'activité intellectuelle, placée sous le contrôle permanent de la philosophie scolastique, connut fatalement un progrès beaucoup plus lent.

En lignes générales, c'est là l'évolution que l'on relève dans les Etats Roumains en ce qui concerne le phénomène de culture intellectuelle, évidemment avec les différences spécifiques déterminées par la diversité des facteurs intérieurs et extérieurs qui y ont agi au cours des siècles (facteurs socio-économiques, géographiques et historiques, diversité des courants d'idées, personnalités exceptionnelles, etc.).

En Valachie et en Moldavie, un des principaux facteurs de progrès dans le développement de l'enseignement et de la pensée philosophique a été représenté par les Grecs. Membres de communautés urbaines millénaires de navigateurs et de commerçants, avec des traditions ancestrales de rationalisme et de liberté de la pensée, les Grecs ont immigré en grand nombre chez nous de tout temps, mais surtout après notre intégration dans le système économique ottoman, qui était sous leur domination. Parmi les moines grecs immigrés, apparaissent des personnalités qui militeront de bonne heure pour un enseignement libre. Il ne faut pas oublier que presque toute l'élite intellectuelle de la nation greque portait à cette époque la soutane. Il est donc bien naturel que ce soit du sein de ce clergé grec et des théologiens que sortiront les éléments de progrès et de réforme. Matthieu de Myre, Kyrillos Loucaris, Theophylos Korydaleus, Dositheos Notaras, Ioannis Karyophyllos, Sevastos Kyminites, Chri-

santos Notaras, Nichiforos Teotochis, Evghenios Voulgaris et tant d'autres, sont les éléments grâce auxquels on verra, petit à petit, se réaliser un enseignement « moderne », fondé sur la liberté de la pensée et sur l'étude des sciences positives (géographie, physique, mathématiques, sciences naturelles et astronomie).

Mais les professeurs grecs n'auraient pu réaliser un tel enseignement, si grande qu'eût été leur passion pédagogique et didactique, s'ils n'avaient disposé des conditions tout à fait spéciales que leur offraient l'état de demi-indépendance des pays Roumains, un climat de plus grande liberté intérieure, l'appui de la société et surtout la générosité de certains princes régnants. Aussi les nouvelles écoles du XVII[e] siècle, qui pratiquaient un enseignement humaniste, philosophique et scientifique, portaient-elles le nom « d'écoles princières », étant patronnées par le représentant du pouvoir temporel — le prince — et entretenues du trésor de l'Etat ou même de celui du prince. Il y aura, sans doute, de nombreuses dérogations ou déviations dans ce système, ainsi que des carences dans l'organisation de ces écoles, surtout dans les moments de crise financière, malheureusement si fréquents. Très souvent, il est vrai, on eut recours à l'église et au clergé, qui possédaient des biens et des revenus immenses, pour l'entretien de ces écoles. Le patronage princier ne cessa pourtant jamais de s'y exercer effectivement, sans opposition grave de la part de l'église. C'est ainsi que le processus de laïcisation de l'esprit et des programmes, dont les premières manifestations s'enregistrent en Valachie dès le commencement du XVII[e] siècle, ne cessa de progresser, parallèlement aux conquêtes idéologiques et scientifiques. Même si l'on ne parvint pas à une séparation formelle, le lien avec l'église faiblit de plus en plus, ne pouvant empêcher dorénavant l'évolution que nous venons d'esquisser.

C'est vers la fin du XVII[e] siècle que fut fondée, à Bucarest, au monastère de Sf. Sava, une de ces « écoles princières », une « Académie » greque comme on l'appelait couramment, qui, au point de vue de l'enseignement et, en général, de la culture intellectuelle, amena la principauté valaque à un niveau européen [1]. Une école semblable fut fondée dans la

[1] Un grand nombre des professeurs avaient fait leurs études dans les universités italiennes et allemandes, comme on le verra dans ce qui suit, v pour l'influence des premiers, Mario Ruffini, *L'influenza italiana in Valachia nell'epoca di Constantin Vodă Brâncoveanu*, Milano, 1933. N. Iorga, dans *Istoria învățămîntului romănesc*, Bucarest, 1928, p 42, croit que les fondateurs ont suivi le modèle padouan. Cl. Tsurkas, dans *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans, La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée* (1563 1646), Bucarest, 1948, p. 115, croit que le cycle de la philosophie aristotélienne — qui était enseigné à Bucarest et Jassy, vers la fin du XVII[e] siècle, dans l'interprétation de Théophilos Korydaleos doit être considéré « *comme le commencement de notre rattachement à la nouvelle civilisation européenne* »; le même voit dans l'organisation — tant à Bucarest qu'à Jassy — l'influence de l'Académie constantinopolitaine, qui avait, elle aussi, subi l'influence de l'Université de Padoue (*ibidem*, p. 61).

capitale de la Moldavie. Même avant la fondation de ces hautes écoles, il a dû probablement y avoir dans les monastères dédiés des moines grecs plus instruits qui enseignaient le grec, soit comme précepteurs dans les maisons des boyards, soit dans les monastères mêmes [2].

Les programmes de ces « académies » instaurèrent dans la vie de la société roumaine, sous une forme officielle, l'étude du classicisme gréco-romain, de la philosophie et de la médecine [3]. Plus tard on y introduisit celle des sciences positives et des langues modernes [4]. La théologie y avait occupé, évidemment, la première place, mais elle commençait à diminuer en importance en raison du développement de l'enseignement philosophique et scientifique [5]. Les nouveaux courants d'idées surtout qui, par Korydaleus et ses émules, ouvraient pour la pensée philosophique le chemin du positivisme et du matérialisme, trouvèrent dans les deux capitales roumaines, à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe siècle, des conditions de développement qui, ainsi que nous l'avons montré, manquaient à Constantinople et, en général, dans les pays de l'Orient ottoman [6].

Dans une louange (Ἐγκώμιον) prononcée en 1695 devant Constantin Brîncoveanu et la cour valaque, le savant de Trébizonde Sevastos Kyminites, recteur de la nouvelle fondation et adepte du courant néo-aristotélien, fit un vibrant éloge de la philosophie, manifestant une visible hostilité à la scolastique [7]. Il y insista aussi sur la nécessité d'éclairer

---

[2] Dimitrie Cantemir affirme que Vasile Lupu « a donné l'ordre que dans tous les grands monastères on reçoive des moines grecs, afin qu'ils enseignent aux fils des boyards la langue et la science grecques » (*Descriptio Moldaviae*, Bucarest, 1872, p. 154).

[3] Alexandrus Helladius, *Status praesens Ecclesiae graecae*, Nuremberg, 1714, p. 60, dit : « Medica studia, in his gymnasiis, vel Universitatulis, ut ita loquor, si Bucurestium excipies, plane ignorantur ».

[4] Le chrysobulle d'Alexandros Ypsilantis dans V. A. Urechea, *Istoria școalelor de la 1800—1864*, tome IV, Bucarest, 1901, pp. 55—60 et 66—72.

[5] Sevastos Kyminites, dans ses discours met la philosophie avant la théologie. La culture, dit-il, est fondée sur « les enseignements philosophiques et théologiques » ; v. Hurmuzaki, XIII, *Scrieri și documente grecești privitoare la istoria românilor din anii 1592—1837*, cueillis et publiés par A. Papadopoulos-Kerameus, traduits par G Murnu et C. Litzica, Bucarest, 1914, p 206 ; éd. grecque, p. 227.

[6] La philosophie de Théophilos Korydaleus a été étudiée, partiellement, par Otto Jochem, *Scholastisches, Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilos Korydaleus zu Aristoteles Schrift von der Seele* Giessen 1935. V. aussi les compte rendus d'Otto Schroder dans *Byzantinische-neugriechische Jahrbucher*, 12. Band, Athènes, avril 1936 et Oscar Schneider, *Ein Giessener Handschrifft des Theophilos Korydaleus*, dans *Byzantinisch-neugriechische Jahrbucher*, 5. Band, p. 397, Athènes, décembre 1927. Une étude complète de Cl. Tsurkas, *op. cit.* Celui-ci fait une critique sévère à Otto Jochem (v. pp. 47, 56, 57, 101—103, 220 et 246). Les disciplines philosophiques ont été enseignées à Bucarest et Jassy d'après les livres et les cours de Theophilos Korydaleus dès la fondation des deux écoles princières et jusqu'à la fin du XVIIIe siècle Ancien directeur de la Grande Ecole du Phanar — Σχολὴ τοῦ γένους — ami de Kyrillos Loucaris, Theophilos Korydaleus fut l'adepte convaincu du courant néoaristotélien, donc adversaire de la scolastique. Après l'assassinat de Kyrillos Loucaris, Korydaleus, ses élèves et ses adeptes furent persécutés comme hérétiques.

[7] Hurmuzaki, XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 197—198.

les jeunes gens « par la voie de l'enseignement libre et de la science » διὰ τῆς τοιαύτης ἐλευθέρου παιδείας τε καὶ μαθήσεως [8]. En jugeant d'après les programmes qu'elles reçurent dès leur fondation et d'après ceux qui lui furent ajoutés plus tard, l'historiographie roumaine a considéré en général ces « académies » comme des instituts de rang universitaire [9]. Les derniers chercheurs étrangers se sont ralliés à cette même opinion [10]. Naturellement, certaines caractérisations exagérées ont également été émises ; nous ferons, au cours de cette étude, les précisions et les rectifications nécessaires à ce sujet. Pour l'instant, nous devons nous borner à affirmer que, sans pouvoir les comparer, en ce qui concerne leur organisation et leur développement, aux universités dont disposait l'Occident à la fin du XVIIe siècle, « les académies » de Bucarest et de Jassy ont pourtant représenté, du moins pour l'étude des disciplines philosophiques, des langues classiques et de la théologie, le commencement de l'enseignement supérieur dans les pays Roumains.

La valeur de ces positions intellectuelles si avancées dans le mouvement culturel de Bucarest à la fin du XVIIe siècle n'a pas encore été suffisamment étudiée par notre historiographie ; on peut en dire autant des circonstances profondes expliquant cet important progrès. Certains chercheurs étrangers, tel que le savant helléniste Emile Legrand par exemple, ont signalé les conditions d'ordre politique qu'offraient à cette époque les Principautés Roumaines en faveur de la fondation et du développement d'un tel enseignement [11] à Bucarest et à Jassy. En effet, même

---

[8] *Ibidem*, p. 198 ; édition grecque, p. 219

[9] Constantin Erbiceanu, *Discursul rostit în aula Universității din Iași* ; le même, *Cronicarii greci care au scris despre români în epoca fanariotă*, Bucarest, 1888, p XXXIX ; A. D Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, dans le vol. *Serbarea școlară de la Iași*, Jassy, 1885, p 61 N Iorga, *Inceputurile învățămîntului superior la români*, Kichinev, 1926 ; du même, *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des lettres à Bucarest*, Bucarest, 1928, p 18 (v. aussi la rédaction roumaine), du même, *Istoria învățămîntului român*, Bucarest, 1928, pp. 42, 105 ; Marin Popescu-Spineni, *Contribuțiuni la istoria învățămîntului superior (Facultatea de litere și filosofie din București)*, Bucarest, 1928, p. 7 ; N. Iorga, *L'enseignement supérieur en Roumanie*, Bucarest, 1931, pp 10—11 , Marin Popescu-Spineni, *Institutii de înaltă cultură*, Văleni de Munte, 1932, p 208 (v. le chap. *L'enseignement supérieur en Valachie 1679—1830*) ; dr V. Gomoiu, *Inceputurile învățămîntului superior în România*, Bucarest, 1940, p. 46 ; D. Russo, *Studii istorice greco-române*, Bucarest, 1939, vol. II, p. 538 , C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, vol. III, Ire partie, Bucarest, 1947, p. 163.

[10] Parmi les chercheurs étrangers plus anciens, Emile Legrand croyait, en se basant sur une source grecque publiée dans le Λόγιος Ἑρμῆς et à laquelle nous n'avons pu avoir acces, que l'école de Sf. Sava a obtenu officiellement le rang d'« Académie » à partir de 1697 ; v. aussi l'opinion de Mario Ruffini dans *op. cit.*, p. 31, formulée d'après celle de Erbiceanu, *Discurs*... Jassy, 1885, p. 20. Le dernier chercheur étranger, Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 64, se rallie aux opinions de N. Iorga dans *Istoria învățămîntului românesc*, p. 105

[11] Emile Legrand, *Ephémérides Daces*, vol. III, p. XIV : « On jouissait dans ce pays d'une demi-liberté, dont s'empressaient de profiter les jeunes gens qui voulaient se livrer à *des études que la politique ombrageuse de la Porte se plaisait alors à entraver dans la capitale de l'empire* ». La même opinion est exprimée aussi par Mario Ruffini, *op. cit.*, p 30. L'école de Constantinople « *era troppo vigilata dalle autorità turche perchè potesse liberamente insegnare*... » Celles de Bucarest et de Jassy étaient « *le uniche veramente libere nell'insegnamento* »

dans certains centres universitaires occidentaux anciens, un tel progrès intellectuel n'a pu être réalisé à cause de l'intolérance de l'église romaine ou des princes. Mais il ne faut pas croire non plus que la simple existence de ces conditions politiques, aussi importantes qu'elles aient été, auraient été suffisantes pour rendre possible un tel événement culturel. Toute une évolution économique et sociale était également nécessaire. La société roumaine avait-elle réalisé cette évolution?

Ce que nous devons signaler d'abord pour l'histoire de l'école de Sf. Sava, c'est le puissant retentissement qu'elle eut dans la société valaque de l'époque. La portée sociale de ce phénomène nous est prouvée par le nombre des étudiants que cette « académie » a eus du temps de Constantin Brîncoveanu. Alexandre Helladius [12], un contemporain, nous dit que leurs nombre atteignait jusqu'à 150 et dépassait parfois 200. Dans nos bibliothèques — à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et à l'Université de Jassy — plus de 150 manuscrits (pour la plupart des cahiers d'élèves) le témoignent aussi. Ils contiennent les cours de Theophylos Korydaleus tenus par les professeurs des écoles princières des deux capitales. Ni les bibliothèques de Grèce, ni celles de Constantinople et du reste de l'ancien empire Ottoman ne possèdent un aussi grand nombre d'écrits de celui qui a ouvert courageusement la lutte contre la pensée théologique et l'obscurantisme en Europe orientale [13]. C'est pourquoi on ne saurait expliquer la fondation et le développement des deux écoles princières de Bucarest et de Jassy, ainsi que tout le mouvement intellectuel développé autour d'elles, que dans le cadre de l'évolution économique et sociale de la Valachie et de la Moldavie, au XVIIe siècle, vers les formes de la monarchie centralisée [14]. Au centre de cette évolution — dans laquelle était engagée surtout la nouvelle noblesse, issue du mélange avec les Grecs — se trouvaient les princes eux-mêmes (Vasile Lupu, Matei Basarab, Gheorghe Duca, les Cantacuzènes, les Racovitza, les Brancovans ont été de grands producteurs et de grands commerçants) [15]. A son tour,

[12] Al. Helladius, *Status praesens Ecclesiae graecae*, p. 17 : « Numerus studiosorum quandoque CL, quandoque CC superat ».

[13] Cl. Tsourkas, *op. cit.*, p. 61.

[14] Victor Papacostea, *Istoria românilor în sec. XVII* (Cours universitaire, 1938—1939, litographié). Dans les conditions économiques et politiques créées dans nos pays par le monopole turc et l'accroissement du « kharatch », le prince et les grands propriétaires étaient les premiers responsables du pays envers la Porte. C'est ce qui explique les accaparements de plus en plus grands, l'intensification de la production et sa commercialisation de jour en jour plus intense, même en dehors du monopole turc. Gheorghe Duca et Constantin Brîncoveanu sont les plus importants producteurs et négociants de nos pays à cette époque. Le prototype de la grande noblesse accaparatrice, très représentatif, est Iordake Ruset. Sur la manière dont s'est développé son domaine, v. Ioana Rosetti, *Iordake Ruset*, dans « Revista Istorică Română », VII (1937), fasc. 3—4, p. 300—322.

[15] En ce qui concerne Constantin Brîncoveanu, Daponte affirme catégoriquement que ce ne sont pas les abus, mais le commerce et les affaires réussies qui ont été les principales sources de son immense fortune. Cf. Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci* .. pp. 172—173 et la note 104.

cette évolution devra être jugée dans le cadre plus large de la renaissance économique et culturelle de l'hellénisme, auquel nous étions liés par notre inféodation dans le système économique ottoman. En disposant, comme toujours, d'un grand excédent démographiqué[16] en pleine « diasporà », maîtres à peu près de la vie économique de l'empire ottoman, profondément engagés dans l'activité commerciale de l'époque, les Grecs contribuaient partout où ils arrivaient — mais surtout dans les pays ayant une évolution attardée du centre et de l'est de l'Europe — au phénomène de dissolution du féodalisme et à l'intensification des rapports économiques entre l'Orient et l'Occident. La conséquence immédiate de cet essor économique fut l'apparition, surtout au XVII[e] siècle, d'un grand nombre d'écoles greques de différents degrés et portant divers noms (φροντιστήριον, Λύκειον, γυμνάσιον, ἀκαδημία, etc.) dans tous les grands centres de la diasporà hellénique[17].

Bien que peu entamée encore dans sa structure agrarienne par le contact avec les descendants de cette ancienne « thalassocratie », la société roumaine de la fin du XVII[e] siècle a pourtant fait preuve, par l'appui accordé aux « académies » grecques et par l'acceptation de leurs programmes, d'une remarquable réceptivité aux courants d'idées qui venaient des milieux intellectuels de zones éminemment bourgeoises, telles que Venise, Padoue, Vienne, Leipzig, etc.

Le fait n'est pas pour nous surprendre. A une époque où, chez les peuples occidentaux, le développement de la bourgeoisie, l'humanisme et la réforme imposaient dans des sphères sociales de plus en plus larges l'extension de l'enseignement et de la culture, les princes roumains dont nous venons de parler et la noblesse mercantilisée commencent à se rendre compte qu'il n'est plus possible pour leur fils de rester dans la condition intellectuelle des sociétés patriarcales de structure agrarienne. Les transformations économiques et sociales qui se produisaient dans toute l'Europe, l'apparition du phénomène révolutionnaire bourgeois et la politique de pénétration en Orient des grandes puissances rendent chez nous aussi le

---

[16] L'émigration grecque et celle des différents éléments balkaniques hellénisés vers les pays Roumains est un phénomène démographique de grande ampleur, tant comme durée que comme étendue, une *constante* de la géographie humaine de cette zone européenne, pourrait-on dire. Le folklore grec reflète mieux que tout autre document ce phénomène. (V. Victor Papacostea, *Esquisse sur les rapports entre la Roumanie et l'Epire*. Balcania I (1938), pp. 230 et suiv. Dans un ouvrage général sur l'hellénisme en Roumanie, un chapitre spécial devra être consacré à ce phénomène, dont l'ampleur est loin d'être connue. Jusqu'à nos jours, ce sont les aspects politiques, ecclésiastiques et culturels que l'on a eus en vue, tandis que ce phénomène démographique de grandes proportions a été négligé

[17] V. pour le développement de ce réseau d'écolcs grecques lcs ouvrages suivants: Ματθαίου Κ. Παρανίκα, Σχεδίασμα περὶ τῆς ἐν τῷ ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ τῆς Ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως (1453) μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστώσης (Ιθ) ἑκατονταετηρίδος *Constantinople*, 1867; Τρ. Εὐαγγελίδου, Ἡ παιδεία ἐπὶ Τουρκοκρατίας (1453—1831), Athènes, 1936. G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*, Paris 1881.

problème de l'instruction et de l'éducation politique de la classe dirigeante particulièrement aigu. D'ailleurs, la position internationale même des pays Roumains commence à se modifier. Les rapports avec les autres peuples et Etats — chez lesquells le processus de transformation économique et sociale était plus avancé — commencent à être révisés maintenant, non à travers le prisme trompeur des situations héritées, des traditions et des idées périmées, mais à travers celui des nouvelles réalités qui inondaient la scène du monde entier. Dans le domaine économique et social, aussi bien que dans le domaine politique et religieux, la lutte pour la liberté s'intensifiait partout. Pour les peuples de l'Orient, cette idée signifiait, avant tout, l'affranchissement du despotisme turc ; pour les Grecs, la reconstitution de l'empire Byzantin ; pour les hommes politiques de nos pays, le détachement prudent du système économique et politique ottoman et notre rentrée dans le circuit économique et culturel de l'Europe. En conclusion, bien que le processus intérieur de développement socio-économique ne fût pas assez avancé en Valachie pour expliquer à lui tout seul l'apparition d'institutions d'enseignement du genre et dans l'esprit de « l'Académie grecque » de Sf. Sava, ce fait important fut pourtant possible grâce au complexe de causes esquissé plus haut et surtout grâce à notre participation à la culture byzantine qui, à la fin du XVIIe siècle, renaissait dans toute l'aire du monde hellénique d'autrefois. Cette intégration explique aussi l'affluence des étudiants étrangers — grecs pour la plupart — à l'Académie de Bucarest. Autant les actes de fondation que les sources plus importantes montrent que cette institution fut créée en égale mesure pour les enfants des indigènes et pour les étrangers [18]. A la fin du XVIIe siècle, Bucarest n'était plus seulement la modeste capitale de la petite principauté danubienne, mais l'une des métropoles de la nouvelle Byzance, lieu de rencontre des intellectuels grecs ou parlant le grec de toutes les provinces de l'ancien empire : Péloponnésiens, Étoliens, Épirotes, Macédoniens, Thraces, Constantinopolitains, insulaires — de Chios et de Crète surtout — Géorgiens, Asiatiques — spécialement de Trébizonde — et même Africains. Beaucoup d'entre eux avaient été, sous une forme ou sous une autre, victimes de l'intolérance ottomane ou de l'obscurantisme théologique constantinopolitain [19]. Les historiens grecs

---

[18] Hurmuzaki, XIV, Ire partie (1320—1716), *Documente greceşti privitoare la istoria românilor* publiés par N. Iorga, pp 394 396, n° CCCCXXVII ; Hurmuzaki, XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p 195.

[19] A la fin du XVIIe siècle on doit retenir, pour leurs idées avancées, pour la valeur intellectuelle, leur rôle dans l'enseignement et, en général, dans la culture grecque et roumaine, le nom de Ghermanos de Nysse, originaire d'Etolie (le principal traducteur de la Bible en roumain), Ioannis Karyophillos, originaire des environs de Constantinople et Sevastos Kyminites, originaire de Kimina, près de Trébizonde. Tous les trois avaient figuré aussi à la direction de l'Académie constantinopolitaine, d'où ils sont partis sous différentes accusations, mais en réalité parce qu'ils étaient les continuateurs de l'esprit philosophique introduit par Korydaleus Tous les trois sont

du siècle dernier — Constantin Sathas, Athanasios N. Goudas — en parlant du mouvement intellectuel formé autour de l'école princière de Sf. Sava, affirment à juste titre que « Bucarest était à cette époque le foyer des muses helléniques » ou bien que la Valachie elle-même était « l'asile des muses et des savants » [20] d'Hellade.

Quand on parle de l'immigration grecque dans nos pays, beaucoup n'y voient que les agents impitoyables du monopole turc et surtout les innombrables dignitaires dont le but n'était qu'un enrichissement rapide et par n'importe quels moyens. Incontestablement, ces représentants de la symbiose turco-phanariote ont laissé de tristes souvenirs. C'est à eux que l'on doit la réaction anti-phanariote, qui dégénéra plus tard en une réaction générale anti-grecque, réaction qui ne se limita pas au seul groupe des boyards indignés de perdre leurs fonctions à la cour, mais s'étendit aux autres catégories sociales. Ces circonstances ont laissé dans l'ombre et dans l'ignorance presque générale la catégorie la plus intéressante d'immigrés grecs en Roumanie : les intellectuels.

Les études d'un certain nombre d'érudits, tels qu'Emile Legrand, A. Papadopoulos-Kerameus, Constantin Erbiceanu, Spiridon Lambros, N. Iorga, D. Russo, N. Bănescu, etc., ont dissipé cette atmosphère pesante et à présent, à la suite de leurs recherches, il est permis de dire que presque toutes les valeurs intellectuelles de l'hellénisme condamnées à l'exil ont vécu et ont préparé la renaissance de l'Hellade dans ce climat d'hospitalité et de liberté relative que leur offraient nos pays. Plus de cent savants grecs ou de langue grecque ayant enseigné aux deux « académies » ont pu être identifiés depuis la fondation de celles-ci jusqu'à leur suppression en 1821 [21]. Des dizaines de livres fondamentaux pour la culture grecque en voie de libération ont été imprimés en Valachie et en Moldavie. C'est en premier lieu auprès de ces écoles et en vue de leurs besoins que commença la longue lutte pour la langue littéraire de l'Hellade moderne [22].

---

morts et ont été enterrés à Bucarest. Pour les conflits et le renvoi de Ghermanos v. Hurmuzaki, XIII — A. Papadopoulos-Kerameus, *op cit.*, pp. 323—326 ; pour Ioannis Karyophillos, v. Demostene Russo, *Ioan Cariofil şi operele lui*, dans *Studii istorice greco-române*, vol. I, pp. 185—191 et N. Chiţescu, *O dispută dogmatică din veacul XVII la care au luat parte Dosoftei al Ierusalimului, Constantin Brîncoveanu şi Antim Ivireanu*, Bucarest, 1945, pp. 24—25 ; pour la position anticléricale de Kariophillos, cf Const. Daponte, dans Const Erbiceanu, *Cronicarii greci*, p. 37 ; pour les relations de Kariophillos avec nos pays, v P S. Năsturel, *Contribuţii la viaţa lui Ioan Cariofil în legătură cu biserica românească* dans « Mitropolia Olteniei », an X, 1958, nº 7—8, juillet-août, pp 510—527. Pour le départ de Sevastos Kyminites de l'Académie constantinopolitaine, v. aussi Hurmuzaki, XIII — A Papadopoulos-Kerameus, *op cit*, p. XV et Epaminonda Th Kyriakidis, Βιογραφίαι τῶν ἐκ Τραπεζοῦντος καὶ τῆς περὶ αὐτὴν χώρας ἀπὸ τῆς ἁλώσεως μέχρις ἡμῶν ἀκμασάντων Λογίων μετὰ ἐχεδιασμάτος ἱστορικοῦ περὶ τοῦ ἑλληνικοῦ Φροντιστίριου τῶν Τραπεζούντων, Athènes, 1897, p. 68.

[20] Athanasios N Goudas, Βίοι παραλλήλοι.. , vol. II, pp. 311—337.

[21] Constantin Erbiceanu, *Discurs rostit în aula Universităţii din Iaşi*, dans le vol. *Serbarea şcolară de la Iaşi*, Jassy, 1885, p 57.

[22] D Russo, *op. cit*, vol. II, pp. 538—539.

A cette époque — écrit Demostene Russo — « c'est dans les Principautés que paraissent les livres grecs les plus importants [23] ».

A. D. Xenopol, écrivant sur les « Académies » grecques de Bucarest et de Jassy, observe judicieusement qu'elles n'eurent pas une existence constante au niveau élevé que nous venons de montrer. « Comme toute chose dans les pays Roumains, elles furent sujettes à des changements et à des déplacements, qui tantôt élevaient et soutenaient l'enseignement grec, tantôt l'entravaient et l'obnubilaient » [24]. Pourtant le rôle historique qui revient à ces écoles dans la phase qui a précédé la renaissance roumaine ne peut plus être contesté. Elles ont été les « foyers de lumière » qui, au début du XIX[e] siècle, ont fait ressusciter non seulement la conscience nationale hellène, mais aussi la conscience roumaine, toutes deux fraternisant, à Sf. Sava de Bucarest comme à Jassy, pour la lutte commune qui allait commencer en 1821 contre le despotisme ottoman.

OBSERVATIONS CRITIQUES SUR DES OPINIONS CONSACRÉES

1. *Quand a été créée l'« Académie » grecque de Bucarest et qui en sont les fondateurs?* Dès l'année 1880, l'érudit helléniste Emile Legrand, dans une note sur l'« Académie » grecque de Sf. Sava de Bucarest, exprime son étonnement que l'historiographie roumaine n'ait pas précisé au moins la date de sa fondation [25]. Il est vrai qu'à l'époque où écrivait le savant français, la byzantinologie et les études néo-grecques en Roumanie étaient à peine à leur début ; en ce qui concerne le problème soulevé par Legrand, même les études de Constantin Erbiceanu [26] n'avaient pas encore paru. La réaction anti-grecque avait contribué à laisser dans l'ombre tout un chapitre de notre histoire culturelle [27]. Depuis lors et jusqu'à nos jours, la science historique roumaine a certainement enregistré de grands progrès dans ce secteur. Pourtant, malgré les travaux souvent remarquables de nos prédécesseurs, il reste encore beaucoup à faire. Une partie même des dates et des conclusions considérées comme définitives doit,

[23] *Ibidem.*

[24] A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. X, Bucarest, 1929, p. 176.

[25] Emile Legrand, *op. cit.*, vol. II, p. 42, « C'est un fait que les historiens roumains n'ont pu cependant élucider jusqu'à ce jour ».

[26] Emile Legrand dans *Ephémérides daces*, Paris, 1881, vol. II, p. 42 cite, de notre historiographie, seulement G. Misail, qui avait publié dans *Buletinul instrucției publice* I (1866), p. 53, certains documents d'où il ressortait que la plus ancienne information au sujet de l'école princière de Bucarest ne dépassait pas la date de 1761 ! Cf. à ce sujet aussi Marin Popescu-Spineni qui, dans *Contribuțiuni la istoria învățămîntului superior* (*Facultatea de filosofie și litere din București*), Bucarest, 1928, p. 7, croit que « l'école la plus ancienne de Bucarest a été créée en janvier 1786 et installée à Sf. Sava ».

[27] A quel point cette réaction anti-grecque était poussée, on le voit d'après la manière dont certains auteurs de manuels présentaient la situation culturelle chez nous. « En ce qui concerne l'hellénisme, Șerban Cantacuzino a été obligé de s'incliner. Aussi fonda-t-il l'école grecque du monastère Sf. Sava et en favorisa le développement », (Ion Agulettı, *Manual de istoria românilor pentru cls. IV*, Bucarest, 1916, p. 117). L'introduction de l'humanisme gréco-latin et des études de philosophie était donc considérée comme un moment de décadence nationale.

entre autres recherches, être soumise à un contrôle plus attentif. Ainsi, l'un des problèmes de notre histoire culturelle de la seconde moitié du XVII[e] siècle qui doit être soumis à cette révision est celui même qui préoccupait Emile Legrand il y a 80 ans : *quand a été créée l'« Académie » princière de Bucarest? Qui en sont les fondateurs?*

Dans l'historiographie grecque et roumaine — ainsi que dans celle d'Occident — il s'est formé, dès les premières recherches, l'opinion que cette fondation serait l'œuvre de Şerban Cantacuzino ; plus tard on a affirmé que c'est le « stolnic » Cantacuzino, le frère du prince, qui a eu un rôle décisif autant dans l'initiative que dans l'organisation, en prenant pour modèle le Collège Cottunien de Padoue, où il avait achevé ses études [28]. De très sérieux ouvrages grecs et roumains à caractère monographique ont adopté ces opinions [29], qui sont passées ensuite dans les traités de synthèse [30] et d'ici, par les manuels [31] se sont répandues,

[28] Voir plus loin dans notre étude les différentes opinions exprimées dans l'historiographie roumaine et étrangère. L'idée que le « stolnic » est le fondateur réel de l'Ecole princière de Bucarest appartient à N. Iorga, qui l'a constamment soutenue Dans *Le despotisme éclairé dans les pays roumains au XVIII[e] siècle*, p 101, il dit . « Constantin Brîncoveanu n'est, malgré sa noble ambition et sa générosité inépuisable, que l'organe princier par lequel se manifeste et travaille quelqu'un auquel il a dû d'abord son trône et ensuite l'orientation de son règne ». Dans *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, à la page 9, il écrit . « Aussi est-ce à lui qu'il faut attribuer l'Académie ouverte par son frère aîné dès le commencement de son règne ». Dans *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935, p. 203 . « Sous le règne de son neveu, Constantin Brîncoveanu était le vrai maître du pays ». L'idée que le « stolnic » avait laissé à Brîncoveanu seul les « honneurs » du règne apparait pour la première fois dans notre historiographie moderne chez M Kogălniceanu, *Histoire de la Valachie*, Berlin, 1837, p. 399 « ... le second nom dans la Valachie et le premier de fait, en gouvernant à la place de son neveu à qui il ne voulait laisser que les honneurs de l'autorité suprême » A partir de N Iorga, l'idée que le « stolnic » est le fondateur réel de l'école a éte généralement adoptée, v. D Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des lumières*, Sibiu, 1945. Celui-ci ne fait plus aucune mention de Şerban Cantacuzino « L'Académie de Bucarest avat été fondée par le Stolnic Constantin Cantacuzino avant l'avenement des Phanariotes » (p. 70) En réalité, le « stolnic » ne disposait même pas, en 1692, du nombre de professeurs nécessaire à l'intruction de ses enfants ; il en demandait à Constantinople et à Venise par des requêtes répétées Pourtant l'opinion que le « stolnic » était déjà depuis 1679 le fondateur d'une « Académie » de Bucarest a pénétré aussi dans les ouvrages des chercheurs étrangers Mario Ruffini dans *op. cit*, p. 25, écrit . « Ma il merito piu grande dello Stolnic è d'aver fondato sotto il regno del fratello Serban, l'Academia di Bucarest ».

[29] G Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs*, Paris 1881, p. 78, « ...Le prince Servanos Cantacouzynos qui, en 1679, établit à Bucarest une académie, possédant une imprimerie » ; N. Iorga, *Istoria învăţămîntului românesc*, Bucarest, 1928, p 42 ; N Bănescu, *Academia grecească din Bucureşti şi şcoala lui Gheorghe Lazăr*, Cluj, 1925, p. 4.

[30] La première synthèse d'histoire roumaine qui ait adopté cette opinion est *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens par Michel de Kogalnichan*, Berlin, 1837, p 396. Voir aussi la II[e] édition sous le titre *Histoire de la Dacie, des Valaques transdanubiens et de la Valachie par Michel de Kogalnichan*, Berlin, 1854 (édition republiée par A. Oţetea) *Mihai Kogălniceanu, Opere*, tome I, *Scrieri istorice*, p 396 De Kogălniceanu, l'opinion passa à A D Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. VII, Bucarest, (1929), p. 243 ; ensuite à Const. C. Giurescu, *Istoria românilor*, vol. III, I[ère] partie, p 163 et II[e] partie, p. 917 ; N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. VI, *Monarhii*, Bucarest, 1938, p. 391 , N. Cartojan, *Istoria literaturii vechi*, Bucarest, 1946, vol. III, p. 204.

[31] A titre d'exemple : Gr. S. Tocilescu, *Manual de istoria românilor*, Bucarest, 1894 et 1899, p. 285 ; Ion Agulettı, *Istoria românilor*, Bucarest, 1916, p. 177 , *Manualul de istoria R.P R.*, Bucarest, 1952, p. 215.

devenant des vérités définitivement acquises pour l'histoire de notre culture. Certaines dates furent même fixées pour la fondation : 1678 d'après les uns, 1679, d'après d'autres. En prenant comme date certaine l'année de l'avènement au trône de Şerban Cantacuzino (1678), l'Université de Bucarest a célébré en 1928, à l'occasion d'un quart de millénaire de sa fondation présumée, le jubilé de cette importante institution ; on a imprimé des ouvrages commémoratifs, des articles, etc. [32]

En réalité, les choses ne sont pas si précises. Au contraire, le chercheur scrupuleux, qui voudrait faire une reconstitution exacte des débuts de l'Ecole princière de Bucarest, sera fort déçu par la rareté des sources d'information directe, par la confusion et l'incertitude qui règnent sur presque toutes les dates importantes concernant la fondation et le développement de cette institution, dans la première phase de son existence.

On se demande comment une telle consécration a été atteinte, alors que les bases documentaires sont à ce point insuffisantes. Comment expliquer l'unanimité d'opinion des historiens grecs et roumains pour accepter les dates susmentionnées? Le cas n'est pas dépourvu d'intérêt, un rapide examen rétrospectif nous semblant nécessaire.

2. *Aucun document contemporain n'atteste Şerban Vodă en tant que fondateur.* Il n'existe aucun acte de fondation désignant Şerban Cantacuzino comme fondateur [33]. De même, aucun des actes ultérieurs concernant différentes initiatives au sujet de l'organisation et du développement de cette école — programmes, professeurs, etc. — ne fait mention de l'acte de fondation ou, du moins, du nom de Şerban Cantacuzino comme premier fondateur [34]. Evidemment, nous ne pouvons repousser d'une manière catégorique l'hypothèse que c'est sous le règne de Şerban

[32] L'année 1928 a été indiquée par N Iorga, ainsi qu'on le voit dans *Commémoration de deux cent cinquante ans de la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, p. 18. La même année, Iorga a publié sa monographie sur l'histoire de l'enseignement roumain cité plus haut. En général, on a pris comme base l'information du ban Mihai Cantacuzino selon laquelle Şerban Vodă aurait fondé l'école *dès le commencement de son règne* Il est vrai que son avènement a eu lieu le 30 novembre 1678, mais il n'est entré à Bucarest que le 16 janvier 1679. Voir *Efemeridele lui Ioan Cariofil*, éditées par Pericle G. Zerlenti, en roumain par Constantin Erbiceanu, p. 11.

[33] N. Iorga, *Istoria învăţămîntului romînesc*, p. 42 · « dont on a malheureusement perdu l'acte de fondation » ; Const C. Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. III, IIe partie, p. 917 « L'acte de fondation ne nous est pas parvenu ».

[34] Citons ici les actes suivants a) La lettre du patriarche Chrisantos Notaras de Jérusalem, datée du mois d'août 1707, à Tîrgovişte Il y parle de l'Ecole princière de Sf. Sava, de sa reconstruction, ainsi que de celle du monastère, par Constantin Brîncoveanu et du salaire des professeurs, des prêtres et des psaltes qu'on devait payer d'un dépôt de 30 000 thalers déposés à la Zecca St. Marco de Venise. Cet acte important ne nous dit rien sur Şerban Cantacuzino en tant que premier fondateur. Hurmuzaki, XIV, 1, n° CCCCXXV, pp. 388—392. Cf. aussi Emile Legrand, *Recueil de documents grecs*, n° 25, pp 73—76. b) L'ordonnance princière du 1 septembre

Cantacuzino qu'a été élaboré — par le prince ou par l'érudit « stolnic » — quelque projet pour une école semblable ou même une tentative dans ce sens, mais nous ne possédons pas *la moindre trace documentaire* permettant de l'affirmer. Pour des fondations ou des donations beaucoup moins importantes, des documents répétés au cours des générations donnent le nom et l'acte de volonté testamentaire des fondateurs ; comment expliquer que dans un cas de cette importance — au centre duquel se trouve une personnalité de la valeur de Şerban Cantacuzino ou du « stolnic », chefs de file d'un clan familial aussi nombreux que fier de toute action de son passé, ayant des descendants qui ont continué à occuper des situations politiques importantes au XVIIIe siècle — toute trace *contemporaine* de cette importante fondation se soit perdue ? De même, la correspondance de l'époque, quoique assez riche — qu'elle appartienne à Şerban, au « stolnic » ou aux patriarches Dositheos et Hrisantos Notaras de Jérusalem, qui surveillaient ces fondations au point de vue religieux — ne contient pas non plus la moindre allusion à la fondation ou à l'existence dans la capitale de l'état valaque, sous le règne de ce prince, d'une école aussi importante [35]. Nous avons également consulté de nombreux documents inédits de cette époque conservés dans les collections de l'Académie, mais là non plus nous n'avons rien trouvé [36]. Les sources narratives internes de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe

1707, avec les décisions princières contenues dans la gramata ci-dessus, présente aussi Constantin Brîncoveanu comme fondateur de cette école et ne fait aucune allusion à Şerban Cantacuzino comme précurseur. L'acte est publié par V. A. Urechea, *Istoria şcoalelor de la 1800—1864*, Bucarest, 1901, vol. IV, pp. 23—25 (Archives de l'Etat-Bucarest, Condica Brîncovenească de cărţi şi hrisoave, f. 410—411). c) Ni l'ordonnance princière du 9 septembre 1707, par laquelle Constantin Brîncoveanu donne le revenu du lac de Greaca pour l'entretien des élèves « dépourvus de moyens » de Sf. Sava et dans lequel il se présente aussi comme fondateur de l'école, ne fait aucune mention de Şerban Cantacuzino. A retenir que dans l'ordonnance du 1er septembre on trouve les signatures de cinq Cantacuzènes, membres du divan, et celle du 9 septembre porte les signatures de trois Cantacuzènes et d'autres membres de la famille. V. Hurmuzaki, XIV, 1, no CCCCXXVII, pp. 294—296. On trouve la rédaction roumaine de cette ordonnance aux Archives de l'Etat-Bucarest, mss. 705, f. 413 r. —413 v., d) Les mêmes Cantacuzènes signent les lettres du 3 septembre 1707 adressées aux douaniers de Greaca et au higoumène de Sf. Gheorghe-Nou, au sujet des boursiers de l'école princière de Sf. Sava.

[35] Hurmuzaki, XIV, Ire et IIe partie, *Documente greceşti privitoare la istoria românilor*, recueillis et traduits par N. Iorga, Bucarest, 1915. Toute la correspondance de l'intervalle de 1679—1714 publiée ici ne contient rien qui justifie, en quoi que ce soit, l'opinion que Şerban Cantacuzino serait le fondateur de l'« Académie » princière de Sf. Sava. Il s'agit des « gramata » des patriarches Iacobos, Dyonisios, Kallinicos II de Constantinople, de Dositheos et de Chrisantos Notaras de Jérusalem (les uns concernant même ladite école), ainsi que d'actes princiers ou de lettres de Şerban Cantacuzino, de Constantin Brîncoveanu, du « stolnic » Cantacuzino et de différents savants et professeurs célèbres de l'époque, comme Nicolaos Commenos Papadopoulos, Sevastos Kyminites, Ierotheos de Dristra (Ioannis Commenos), Anghellos Summakios, Afenduli, etc.).

[36] Particulièrement importante et concluante pour ce problème est la collection de lettres — la plupart inédites et autographes — du dossier 974 (Codex Critias-Ralli) se trouvant dans la collection de manuscrits de l'Académie (v. N. Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti*, tome II, Bucarest, 1940, pp. 72—116). On y trouve les lettres de presque tous les contemporains de marque de Şerban Cantacuzino, tant autochtones que Grecs (le « stolnic » Constantin Cantacu-

siècle n'en donnent non plus aucune indication, bien qu'à cette époque les chroniques de cour, de famille et de parti se trouvent en abondance [37]. Les Cantacuzènes eux-mêmes ont leur chroniqueur — Stoica Ludescu — qui ne dit mot sur la fondation de l'Ecole princière sous Şerban Cantacuzino. Il existe aussi des étrangers qui ont vécu en Valachie à cette époque, quelques-uns à la cour même, et qui, tels Del Monte [38] ou Del Chiaro [39] par exemple, nous ont laissé des chroniques ou des ouvrages volumineux, avec des descriptions de la Valachie et de ses institutions, mais aucun d'eux ne mentionne sous le règne de Şerban Cantacuzino cet acte culturel de grande importance [40]. Un éclaircissement à ce sujet est donc nécessaire : tâche que nous nous sommes assignée dans cette étude.

3. *Origines de l'erreur : les ouvrages de Dimitrie Cantemir et de Mihai Cantacuzino.* Le point de départ de tout cet échafaudage datant la fondation de l'« Académie » princière de Sf. Sava — donc les débuts de notre enseignement supérieur — du temps de Şerban Cantacuzino

---

zino, Constantin Brîncoveanu, Ştefan Cantacuzino, Constantin, Antioh et Dimitrie Cantemir, Gheorghe et Constantin Duca, Mihail et Ana Racoviţă, etc. ; des patriarches et professeurs grecs renommés de l'époque, comme Iacobos et Dyonisios de Constantinople, Parthenios et Gherasimos d'Alexandrie, Dositheos de Jérusalem, Joannis Karyophillos, le grand chartofilax, Alexandros Mavrocordatos l'Exaporite, Ghermanos Lokros d'Etolie, métropolite de Nysse, Eugenios Ioanulios d'Etolie, Iacobos Pilarinos et Ioannis Commenos, premiers médecins de la cour valaque, etc). Ni dans cette riche correspondance — peu étudiée jusqu'à présent — nous n'avons rien trouvé pour fonder l'hypothèse selon laquelle Şerban Cantacuzino serait le fondateur de l'« Académie » grecque ou d'une autre école, même plus modeste Au contraire, on trouve là des documents qui prouvent, comme nous le verrons plus loin, le manque de professeurs grecs dans le pays à l'époque de Şerban Cantacuzino. Chez nous, ces documents ont été utilisés partiellement, d'abord par D. Russo dans *Din corespondenţa doamnei Ana Racoviţă*, Bucarest, 1911 et dans *Studii istorice greco-române*, vol. I et II (pp. 183, 187, 191, 413, 414, 455, 456), puis par Cl Tsourkas, *op. cit*, pp 50 et 116. Ces derniers temps, on note une recherche détaillée, particulièrement précieuse mais limitée à la biographie de Ioannis Karyophillos, par P. Ş. Năsturel, *op cit*

[37] Il est vrai que, en général, nos chroniques ne donnent pas d'informations culturelles. Même les chroniqueurs les plus cultivés ne montrent aucun intérêt dans leurs écrits pour l'activité culturelle des princes Miron Costin ne fait aucune mention de l'Académie fondée par Vasile Lupu aux Trois-Hiérarques, ni Radu Popescu ou Radu Greceanu au sujet de l'Ecole princière de Sf Sava Des cas comme celui de Neculce, qui nous donne des informations pour l'activité de Constantin Mavrocordat dans le secteur de l'enseignement et d'Axinte Uricarul, qui s'occupe de l'activité de Nicolae Mavrocordat dans le domaine des écoles, sont rares dans notre historiographie ancienne.

[38] Pour Del Monte, v. A. Treboniu Laurian et N. Bălcescu, *Magazin Istoric pentru Dacia*, rapport historique sur l'état de la Valachie 1679—1688 (très utile, surtout pour les institutions), pp 33—71, cf. aussi N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, Bucarest, 1928, vol. II, IIe éd pp. 28—33.

[39] Anton Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, Venise, 1718 ; rééditée par N. Iorga à Bucarest, 1914. Traduite en roumain par Cris Cristian, *Revoluţiile Ţării Româneşti*, Jassy, 1939.

[40] Del Chiaro, *op. cit.*, éd. N. Iorga, p. 140, contient quelques lignes au sujet de la générosité de Şerban Cantacuzino envers quelques professeurs grecs vivant à cette époque en Valachie, Dans le texte de cette étude nous discutons la valeur de l'information transmise par l'écrivain florentin.

se trouve dans une information fournie par un ouvrage non signé, paru à Vienne en 1806, dans les éditions des frères Tunusli, sous le titre d'*Histoire politique et religieuse de la Valachie.*

L'auteur de cette œuvre très connue — anonyme dans l'édition imprimée à Vienne — a été découvert depuis. C'est un membre de la famille Cantacuzino : le grand «ban» Mihai Cantacuzino[41], réfugié en Russie après 1775 et devenu général-major dans l'armée impériale[42]. Le livre renferme une description géographique, économique et historique de la Valachie, qui a été amplement utilisée par tous ceux qui ont écrit plus tard (le général Bauer, Naum Rîmniceanu, Dionisios Foteinos, etc.)[43]. De nos jours encore, il est considéré, à juste titre, parmi les ouvrages les plus utiles de notre historiographie ancienne. Comme dans l'œuvre de Del Chiaro, la partie historique a moins de valeur que la partie géographique, statistique, institutionnelle, etc.)[44].

Il n'y a pas lieu d'ouvrir une discussion critique du livre du «ban» Cantacuzino. Nous ferons pourtant une seule remarque sur un trait

---

[41] Le titre complet de l'ouvrage de Mihai Cantacuzino édité par les frères Tunusli est Ἱστορία τῆς Βλαχίας, πολιτικὴ καὶ γεωγραφικὴ ἀπὸ τῆς ἀρχαιοτάτης αὐτῆς καταστάσεως ἕως τοῦ 1774 ἔτους Vienne, 1806. Il a été traduit en roumain par George Sion sous le titre *Istoria politică şi geografică a Ţării Romănesci de la cea mai veche a sa întemeiere pînă la anul 1774. Dată mai ântai la lumină în limba greacă la anul 1806 de fraţii Tunusli, tradusă de George Sion,* Bucarest, 1863.

[42] Mihai Cantacuzino, l auteur de l'Histoire de la Valachie, est né en 1723 et mort entre 1790 et 1793 (v. Ilie Corfus, *În legătură cu opera lui Mihai Cantacuzino,* dans Rev. Ist . Rom., XVI (1946), p. 135—136). Importante personnalité politique et intellectuelle, il a dominé la vie publique de la société valaque entre 1763 et 1774. Très instruit, dans les problèmes d'état, surtout, connaissant le pays et son histoire, Mihai Cantacuzino fut à l'époque de la guerre russo-turque de 1768—1774 l'animateur du mouvement de libération de sous le joug turc. Il a mené une action tenace pour convaincre le gouvernement russe, par de nombreux memoires qui font preuve d'une formation politique supérieure. Une partie de ces mémoires sont conservés dans son second ouvrage *Genealogia Cantacuzinilor.* Mihai Cantacuzino appartient à une catégorie d'hommes qui ont combattu pour les droits des « Principautés moldo-valaques » à l'occasion de la guerre de 1768—1774.

[43] Le général Bauer a utilisé le premier l'étude du «ban» Mihai Cantacuzino dans ses *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie,* Francfort et Leipzig, 1778 ; Naum Rîmniceanu dans *Cronologie a domnilor Ţării Româneşti* (9 iunie 1800), restée à l'état de manuscrit et surtout Dionisios Foteino dans Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας, vol. I—III, Vienne, 1817—1819. Dans l'historiographie roumaine moderne, Mihail Kogălniceanu dans *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens,* Berlin, 1837, emprunte des données de Mihai Cantacuzino par l'intermédiaire de Dionisios Foteinos.

[44] Le dernier quart du XVIIe siècle, qui nous intéresse particulièrement, est en général peu connu par l'auteur. Cela se voit mieux dans *Genealogia Cantacuzinilor,* le second ouvrage important du « ban ». On a signalé des confusions surprenantes. En parlant de Staico Bucşanul, le ban le confond avec Stoica Ludesco — le chroniqueur de sa famille (*Genealogia,* p. 207 ; cf. *Magazinul istoric* V, p. 5). Le «ban» embrouille aussi les deux partis valaques existant à cette époque-là, en mettant à leurs côtés Şerban Cantacuzino L'erreur se trouve aussi dans l'autre chronique de Mihai Cantacuzino (v. *Genealogia,* p. 207 et la note de N. Iorga). Même en ce qui concerne des événements importants de la vie de famille de Şerban Cantacuzino, le «ban» ne possède pas d'informations sûres. Ainsi, il dit que la fille du prince, Casandra, s'est mariée « du vivant de son père ». En réalité, le mariage n'eut lieu que le 9/19 mai 1699 Ce qui est encore plus curieux c'est qu'à la page 255, Mihai Cantacuzino affirme que la fille de Şerban s'est mariée à peine en 1699. En commentant la mort de Şerban, le «ban» emprunte à Dimitrie Cantemir l'accusation que

frappant et qui intéresse de près cette étude : la distribution extrêmement inégale du matériel historique. Celle-ci donne au lecteur le sentiment qu'elle n'est pas due au hasard et que, d'après l'importance qu'il accorde à tel ou tel règne, l'auteur marque certaines préférences. Par exemple, tandis qu'il consacre au règne de Constantin Şerban Basarab Cîrnul, qui dure moins de quatre ans, 40 lignes [45] et à celui de Mihnea III, qui règne moins de deux ans, 66 lignes [46], le règne de 26 ans de Constantin Brîncoveanu — riche d'une activité si variée au point de vue économique, politique, culturelle, militaire, etc. — est expédié en 36 lignes [47]. On pourrait croire qu'un écho lointain des anciens ressentiments, au dénouement si tragique, vivait encore dans le cœur du ban [48]. Il faut ajouter que l'on ne trouve pas un mot sur l'activité de Constantin Brîncoveanu dans le domaine de la culture intellectuelle ! Par contre, outre le texte relatif au règne [49] — égal comme volume à celui de Brîncoveanu — il met à l'actif de Şerban Cantacuzino le chapitre consacré aux écoles, où nous lisons :

« Parmi ses premières œuvres, Şerban Cantacuzino a fait une école grecque, maintenue par les princes suivants, qui décidèrent de donner aussi un salaire annuel du Trésor (pour) : un professeur des sciences philosophiques, un second pour les lettres et un troisième pour les matières communes, (qui fonctionnaient) au monastère Sf. Sava. L'école slavone avait été (fondée) auparavant dans l'ancienne église Saint-Georges et a été maintenue par tous les princes suivants. Cette dernière a deux professeurs, l'un principal et l'autre secondaire ».

Les salaires de ces professeurs étaient payés au début par le trésor, mais plus tard, « après réflexion, les princes déclarèrent le monastère de Glavacioc exempt de tout impôt et, l'offrant au métropolite, celui-ci prit l'obligation de payer les salaires des professeurs du revenu de ce monastère. On observa cet arrangement pour un certain temps » [50].

---

le prince aurait été empoisonné par ses deux frères — le « stolnic » et le spathaire Mihai — avec la complicité de Constantin Brîncoveanu ; à la page 295, il conteste la véracité de l'information pour les deux Cantacuzènes, mais maintient l'accusation contre Brîncoveanu.

[45] Mihai Cantacuzino, *op. cit.*, p. 275—276.

[46] *Ibidem*, p. 276—279.

[47] *Ibidem*, p. 286 287.

[48] Mihai Cantacuzino, dans *Genealogia Cantacuzinilor*, (éd. N. Iorga) p. 309 croit que « si son règne s'était prolongé, Brîncoveanu aurait sûrement tué son oncle, Constantin, et son frère Mihai Cantacuzino ». La manière dont il présente l'élection de Ştefan Cantacuzino est aussi significative : « Le grand « imbrohor » qui était venu détrôner Constantin Brîncoveanu, demanda aux boyards qui ils veulent pour prince. Ceux-ci répondirent à l'unanimité qu'ils voulaient Ştefan Cantacuzino, qui était grand spathaire. En réalité, l'envoyé du sultan a demandé directement qui était Ştefan Cantacuzino ».

[49] Mihai Cantacuzino, *op. cit.*, pp 284—286.

[50] *Ibidem*, pp. 81—82. Dionisios Foteinos, quoique fidèle en général au texte de Mihai Cantacuzino, mais frappé sans doute par la position de dénigrement qu'il adopte envers Constantin Brîncoveanu, a donné de plus justes proportions à sa narration, accordant 314 lignes au règne de Şerban Cantacuzino contre 784 lignes à celui de Constantin Brîncoveanu.

Etant donné que Mihai Cantacuzino a achevé son ouvrage en 1776 [51] — près d'un siècle donc après ce fait — on a le droit de se demander sur quelle source il a fondé ces assertions. A en juger d'après la méthode utilisée surtout dans la Généalogie, il est hors de doute que Mihai Cantacuzino a disposé dans son activité historiographique d'un riche matériel documentaire. Outre la collection de documents de famille, il a amassé de nombreux actes ayant trait à l'histoire des Cantacuzènes. De même, Mihai Cantacuzino a conservé, de sa propre activité politique et administrative — dans les fonctions importantes qu'il a occupées — différents documents ou copies, statistiques, etc., qu'il a « compilés » — comme on l'a montré [52] — assez adroitement dans ses écrits. Tel est certainement le cas du chapitre *Sur les écoles*, que nous venons de reproduire. Là aussi — comme ailleurs — il compile un document entier de son époque, non sans lui faire d'ailleurs, ainsi qu'on le verra, une petite modification à son avantage. Il s'agit de l'ordonnance émise par Constantin Mihai Racoviță le 26 janvier 1763 pour les écoles, dans laquelle, après les phrases introductives d'usage, qui font l'éloge de l'enseignement, nous lisons : « ... les pieux princes qui nous ont précédés, qui ont gouverné les affaires du très illustre trône de ce pays, ont fondé deux écoles, l'une grecque, l'autre slavonne, toutes deux bien utiles... » et « la coutume étant de payer les professeurs du trésor et puisque le trésor a de nombreuses et différentes dépenses ... ils ont trouvé juste d'exempter d'impôts le monastère de Glavacioc et de l'offrir au saint père Métropolite et que sa sainteté paye du revenu de ce monastère les salaires des professeurs et les frais de l'église princière. Ladite décision a été confirmée par le prince Constantin Mavrocordat ... » A la fin, l'ordonnance précise — de même que le texte de Mihai Cantacuzino — que l'école

[51] N. Iorga a affirmé en 1900 que l'œuvre de Mihai Cantacuzino a été écrite en roumain, en Russie, après 1788, et que l'original roumain se trouve dans le mss 468 de l'Académie. Il a été traduit en grec dans notre pays, la traduction a été trouvée par les frères Tunusli et imprimée à Vienne en 1806 (N. Iorga, *Cronicile muntene*, An. Acad. R. Mem. Secției istorice, s. II, tome 21, Bucarest, 1900, pp. 410 et suiv.) Dans *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea*, vol. II, Bucarest, 1909, pp. 128 et suiv., il pense que l'ouvrage a été écrit au plus tôt en 1776. Dans son étude *In legătură cu opera lui Mihai Cantacuzino* (Rev. Ist. Rom., XVI (1946), p. 135) Ilie Corfus arrive à la conclusion que l'œuvre a été achevée le 30 janvier 1776, quand son auteur était revenu pour quelque temps dans le pays.

[52] La méthode de Mihai Cantacuzino, surtout pour la chronique de son époque, est caractérisée par un large emploi des sources directes, de la correspondance et même des actes d'Etat. Il tenait un registre où il avait copié l'immense correspondance qu'il avait eue surtout avec les Russes. Cette chronique est perdue, écrit N. Iorga dans *Genealogie*, p. 540, n. 1, mais, ainsi qu'on le sait, elle a été publiée dans « Trompeta Carpaților » en 1868 et 1869 par Aricescu. Les traductions ont été faites par P. Georgescu et republiées ensuite par N. Iorga, avec certaines rectifications, dans la *Généalogie*. Dans *Istoria Țării Românești* aussi, le ban compile des documents entiers V. Ilie Corfus, *Hotarul raielei Brăila în 1695*, dans *Rev. Ist. Rom.*, XV (1945), fasc. III, pp. 335 342, où « il compile entièrement un document roumain de 1695 ». Il a employé le même procédé dans le chapitre réservé aux écoles de Bucarest, p. 81, comme nous le montrerons plus loin

grecque a trois professeurs, correspondant à trois catégories de salaires, qui fonctionnent au monastère Sf. Sava; l'école slavonne, installée à l'église Saint-Georges, a deux professeurs représentant ici aussi deux degrés professionnels et de salaires [53].

Celui qui contresigne en 1763, à côté du prince, cette ordonnance concernant les écoles est Mihai Cantacuzino lui-même, en qualité de grand logothète, *assurément le rédacteur même de l'acte.* Dans l'ouvrage édité par les frères Tunusli, le «ban» Cantacuzino ne fait donc que paraphraser, en la résumant parfois, l'ordonnance rédigée par lui-même en 1763, avec la modification suivante: dans l'étude parue à Vienne, au paragraphe réservé à l'école grecque, le ban a éliminé la formule de la fondation collective employée dans l'ordonnance «... les pieux princes qui nous ont précédés, qui ont gouverné les affaires du très illustre trône de ce pays, ont fondé deux écoles, l'une grecque, l'autre slavonne...» — et a introduit les paroles par lesquelles il attribue la fondation exclusivement à son aïeul Şerban Cantacuzino. Le «ban» Mihai a-t-il eu une base documentaire pour faire cette modification? A-t-il eu en mains l'acte de fondation de l'école, cet acte dont la perte est déplorée par nos historiens d'aujourd'hui? S'il l'avait eu, il l'aurait certainement reproduit, d'après sa méthode habituelle, ne fût-ce qu'en résumé, sinon dans l'*Histoire de la Valachie*, du moins dans la *Généalogie.* Et si, vraiment, il a existé un acte de fondation de Şerban Cantacuzino, pourquoi le grand logothète n'a-t-il pas mentionné dans l'introduction de l'ordonnance de février 1763, comme il eût été naturel, le nom de Şerban Cantacuzino en tant que premier fondateur de l'Ecole? Il rappelle bien le nom du prince Constantin Mavrocordat [54], pour le seul fait d'avoir assuré l'entretien de l'école par les revenus du monastère de Glavacioc; or le mérite d'avoir fondé l'école ne saurait être moindre que celui de lui en avoir modifié à un moment donné le statut financier. La vérité est que Mihai Cantacuzino n'a pas possédé un tel acte. Si, dans l'ordonnance de 1763, il avait mentionné Şerban Cantacuzino comme premier fondateur de l'Ecole princière de Sf. Sava, il aurait commis un faux. Ce qu'il était libre de faire

---

[53] V. A. Urechea, *Istoria şcoalelor de la 1800—1864*, vol. IV, pp. 46—47, reproduit l'acte en entier.

[54] Nous lisons aussi dans l'acte émis par Ştefan Racoviţă le 10 juin 1765: «En informant le prince Constantin Mavrocordat par un avis... il l'a confirmé aussi par son ordonnance, qui fut confirmée plus tard aussi par feu mon frère, le prince Constantin Mihai Racoviţă» D'autres princes ont réitéré la confirmation de Constantin Mavrocordat En tout cas, elle fut maintenue jusqu'au XIXe siècle. Dans un catalogue chronologique des monastères de Valachie, dressé par le «protosinghel» Naum Rîmniceanu en 1837 et publié par Constantin Erbiceanu dans *Biserica ortodoxă*, an XIII (1889), pp. 281—287, au paragraphe du monastère de Glavacioc il est dit au sujet de ses revenus: «...et maintenant, d'après les décisions, on lui prend le revenu pour les écoles».

dans l'*Histoire de la Valachie* ou dans la *Généalogie* [55], il ne le pouvait pas dans un acte d'Etat. Mais dans ce cas la question se pose de nouveau : où a-t-il pris cette information dont il se sert pour modifier l'introduction de l'ordonnance de 1763 et pour attribuer à son ancêtre la fondation de l'« Académie »? Nous essayerons d'éclaircir ce fait dans les pages qui suivent.

En tenant compte de tout ce qui précède, ainsi que de la constatation qu'aucun document contemporain n'atteste Şerban Cantacuzino comme fondateur de l'« Académie » princière, nous opinons que la modification introduite par le ban Cantacuzino dans l'ordonnance reproduite au chapitre sur les écoles a été faite par esprit de famille et pour des intérêts de famille, intérêts suscités surtout par la guerre russo-turque de 1768—1774 [56].

En effet, à cette époque, les Cantacuzènes, le «ban» en tête, reprennent leurs anciens liens avec la cour impériale russe [57], déclenchant une grande agitation politique : ils rédigent des mémoires, ont des pourparlers avec les Russes et avec les Autrichiens, forment des gouvernements de guerre, lèvent des troupes, luttent et éprouvent même une lourde perte par la mort héroique de Pîrvu, le frère du ban. Si grandes étaient les illusions créées par cette guerre, que le ban jugea même le moment venu pour affirmer énergiquement sa qualité de descendant de l'ancienne dynastie impériale byzantine [58].

Dans les mémoires envoyés aux Russes par le parti dont il était le chef réel, le «ban» se montre préoccupé aussi par le problème de l'enseignement. Après les requêtes concernant la reconstitution de l'armée nationale et la suppression des enclaves turques, on note celle ayant trait à la fondation d'« Académies des sciences, métiers et langues » [59], ainsi

---

[55] C'est à ce moment que se produisent, tant en Valachie qu'en Moldavie, les fameux faux pour les soi-disant « capitulations ». Dans le parti valaque, Ienăchiţă Văcărescu passe pour être l'un des « faussaires », C'est à lui qu'on attribue la confection des actes de soumission de Mircea et de Laiotă ; v N. Iorga, *Istoria românilor*, vol. VII, *Reformatorii*, Bucarest, 1938, pp. 281 et 283 Cf. le mémoire adressé à Orlov le 30 août, ancien style, avec de pareils actes, dans *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 492—495. Pour les faux de Moldavie, v. Const. Giurescu, *Capitulaţiile Moldovei cu Poarta otomană*, Bucarest, 1908. V. aussi G. G. Florescu, *L'aspect juridique des khatt-i-chérifs Contributions a l'etude des relations de l'Empire ottoman avec les Principautés roumaines* (Extraits des *Studia et Acta Orientalia*, I, 1957, pp. 121—147), Bucarest, 1958 En réalité, ce genre de faux ne sont pas l'œuvre d'un seul homme, mais celle d'un groupe d'« initiés » qui a commencé a agir, probablement sur une suggestion russe, même avant la guerre russo-turque, et dans lequel Mihai Cantacuzino jouait un rôle important.

[56] N. Iorga, *Commémoration des deux cent cinquante ans depuis la fondation d'une Faculté des Lettres à Bucarest*, Bucarest, 1928, p 3 ; du même, *Istoria românilor*, vol. VII, *Reformatorii*, pp. 276, 281—282. Ilie Corfus, *În legătură cu opera lui Mihai Cantacuzino*, Rev. Ist. Rom., XVI (1946), pp. 129—141.

[57] Victor Papacostea, *Istoria Românilor* (cours lithographié) 1939—1940, p. 475—481 ; C. Şerban, *Legăturile Stolnicului Constantin Cantacuzino cu Rusia*, extrait du volume *Studii şi articole de istorie*, vol. II, Bucarest, 1957, p. 242.

[58] Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 24.

[59] *Ibidem*, p. 535.

que la revendication pour la jeunesse d'aller étudier à l'étranger. «Que les indigènes soient libres d'aller dans d'autres pays pour y faire leurs études, comme par le passé, quand ils n'étaient pas limités à leur seul pays»[60]. Lui-même est fondateur d'école à Bucarest [61].

Parallèlement à cette action d'intérêt public, il ne néglige pas les grandes ambitions de famille qu'il a héritées, laissant constamment entrevoir une psychologie tourmentée de dynaste. C'est pourquoi il a écrit la *Généalogie des Cantacuzènes* dans laquelle, à côté de nombreux faits intéressants et bien documentés, on trouve — pour la partie ancienne surtout — tant d'affirmations fantastiques.

Mais il y a encore un fait dont il faut tenir compte. Mihai Cantacuzino ne pouvait rester indifférent à l'ascension de tant de «dynasties» néo-byzantines — celles surtout des Mavrocordato et des Ypsilantis. Après la signature de la paix de Koutchouk-Kaïnardji, le ban a pu voir le remarquable esprit d'organisation d'Alexandru Ipsilanti dans le secteur de l'enseignement. La constitution, le 10 décembre, d'un «Conseil public»[62] ayant à sa tête les écrivains et les savants de l'époque en vue de la construction d'un local spécial pour l'«Académie» grecque et, au bout d'un an, la célèbre ordonnance [63] par laquelle Bucarest était doté d'une vraie université, ont beaucoup rehaussé le prestige d'Ipsilanti. L'un des savants de l'époque, Manassis Illiades, ancien élève et professeur de l'école de Sf. Sava, a vivement exprimé l'enthousiasme avec lequel les contemporains ont accueilli la réforme du nouveau prince.

«Tel étant l'état des choses, nous n'avons plus rien à envier aux célèbres écoles d'Europe, ni à regretter l'ancienne Athènes bénie, car Bucarest prendra sa place comme arène de la culture et le vrai foyer de la science»[64]. Evidemment les paroles de Manassis Illiadis nous paraissent aujourd'hui exagérées, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit là d'un style encomiaste et que l'enseignement grec de l'empire ottoman passait à cette époque par une crise terriblement grave. En tout cas,

---

[60] *Ibidem*, p 539

[61] Le «ban» Mihai Cantacuzino s'est beaucoup occupé de l'enseignement. En 1768—1769, en faisant construire l'église des Quarante Saints Martyrs, il a posé aussi les bases de l'école roumaine afférente. La guerre russo-turque en a interrompu les travaux L'acte de septembre 1775 dit «... et qu'on y fasse une ecole de 12 enfants pour l'enseignement roumain, ayant un professeur». Le «ban» a dédié l'église et l'école à l'évêché de Rîmnic Sur ce terrain, qu'on appelait «le jardin de l'Evêché», on a construit plus tard l'Athénée. Cf G. M Ionescu, *Generalul maior al Rusiei, Mihail Cantacuzino*, Bucarest, 1905, pp 29—30 et 34—35 L'acte se trouve aux Archives de l'Etat-Buc., Episcopia Rîmnicului, IX/7

[62] V. A. Urechea, *op. cit.*, vol IV, p 66

[63] *Ibidem*, pp. 66—72.

[64] Manassis Iliadis, *Oratio panegyrica ad Hypselantem serenissimum ducem totius Valachiae*, Lipsca, 1781, p. 81—82.

ces dithyrambes — et d'autres semblables [65] — ont dû déterminer Mihai Cantacuzino à revendiquer pour Şerban Vodă et la famille Cantacuzène le mérite des débuts de cette magnifique fondation. Il affirme aussi dans la *Généalogie* : « Şerban Cantacuzino fit d'abord l'école grecque de Bucarest, qui jusqu'à ce jour (1787) s'entretient aux frais du trésor » [66].

Pourtant l'idée d'attribuer à Şerban Cantacuzino le mérite d'avoir fondé l'Ecole princière de Sf. Sava n'est pas entièrement inventée par le ban. Il ne fait qu'amplifier, d'une manière tendancieuse, une affirmation vague et fantaisiste empruntée à Dimitrie Cantemir qui, dans *Descriptio Moldaviae*, dit que Şerban Cantacuzino, imitant Vasile Lupu, « a fondé dans son pays des écoles grecques et des typographies grecques et roumaines » [67]. L'affirmation de Cantemir, comme tant d'autres de cet ouvrage, n'est pas fondée. Il attribue à Şerban Vodă, son beau-père, des mérites qui, en réalité, reviennent à Constantin Brîncoveanu ou à d'autres. En effet, des cinq typographies identifiées en Valachie entre 1678—1714, c'est-à-dire de l'avènement au trône de Şerban Cantacuzino jusqu'à la mort de Constantin Brîncoveanu, *aucune n'est l'œuvre de Şerban Cantacuzino*. La première, celle de la Métropolie de Bucarest, a été fondée par le métropolite Varlaam; les quatre autres — de Buzău, Rîmnic, Snagov et Tîrgovişte — *sont les fondations de Constantin Brîncoveanu et d'Antim Ivireanu*. Dimitrie Cantemir, contemporain et bénéficiant d'une riche information culturelle, pouvait-il l'ignorer? Nous sommes plutôt enclins à expliquer cette entorse à la vérité, tout comme le manque total d'objectivité dont il fait preuve, dans l'*Histoire de la Valachie*, envers le règne de Constantin Brîncoveanu, par la haine constante que le prince moldave nourrissait pour Brîncoveanu (ne l'avait-il pas accusé d'avoir empoisonné Şerban Cantacuzino?). Quant à l'affirmation concernant les écoles, nous verrons dans ce qui suit qu'elle est tout aussi peu fondée que celle ayant trait aux typographies. Voilà donc le point de départ des affirmations du «ban» Mihai Cantacuzino, soit dans l'*Histoire de la Valachie*, soit dans la *Généalogie*, au sujet de la fondation de « l'Académie » de Sf. Sava. A ceci vinrent s'ajouter certains passages pleins de confusions

---

[65] Athanasios Comnenis-Ypsilantis, Ἐκκλησιαστικῶν καὶ πολιτικῶν τῶν εἰς=δώδεκα βιβλίον Η'θ' καὶ Ι' ἤτοι τὰ μετὰ τὴν ἅλωσιν (1453—1789), Constantinople, 1870, p. 561 : « Avant toute chose il fonda des écoles en Valachie, à Bucarest, Craiova et Buzău, et réglementa les fonds pour les salaires des neuf professeurs de l'école de Bucarest, pour la nourriture et les vêtements des 75 écoliers pauvres et pour les salaires des deux professeurs de Craiova et de Buzău et il a confirmé ces fonds par l'édit princier de 1776 du mois de janvier et par acte synodal patriarcal, donné le 1776, en mars ; il a fait construire depuis les fondements mêmes, avec de grandes dépenses, un bâtiment colossal formé de plusieurs maisons, tant pour les classes, que pour le logement des professeurs et des nombreux élèves, 75 environ, avec réfectoire, cuisine, boulangerie dans le monastère de Sf. Sava et tout ceci fut fait à ses frais et ne fut achevé qu'en 1779 ».

[66] Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, ..., p 81.

[67] Dimitrie Cantemir, *Descriptio Moldaviae*, éd. cit., p. 154.

et d'anachronismes de l'œuvre de Del Chiaro. D'ailleurs, autant l'ouvrage de l'écrivain florentin que la *Descriptio Moldaviae* ont servi de modèles à Mihai Cantacuzino.

Il est vrai que Dionisios Foteinos attribue aussi, bien laconiquement, à Şerban Cantacuzino la fondation de l'école [68], mais, ainsi qu'il lui arrive souvent, en s'inspirant lui aussi de l'ouvrage de Mihai Cantacuzino. Un fait significatif est que l'auteur de l'*Histoire de l'ancienne Dacie*, qui s'est informé si minutieusement pour l'époque respective, n'ait pu trouver entre 1800—1818 (époque à laquelle il écrivait son étude) aucune autre information en dehors de l'œuvre du «ban». Si Foteinos avait disposé d'une source directe ou d'une information plus ancienne concernant les mérites de fondateur de Şerban Cantacuzino, il n'aurait sûrement pas été aussi laconique.

Par conséquent, tant que cette information si tardive ne sera confirmée par aucune source contemporaine, elle doit être acceptée sous réserve. Il convient d'ailleurs de souligner que ce n'est pas dans le texte proprement dit de Istoria Românilor que A. D. Xenopol utilise cette information, mais il l'enregistre, sans commentaire, dans une note, prouvant par là qu'il ne la considérait pas comme une source bien sérieuse [69]. L'éminent helléniste français, Legrand, le chercheur le plus informé dans les problèmes de cette époque, n'a, lui non plus, jamais adopté l'affirmation de Mihai Cantacuzino, pas plus que V. A. Urechia ne la cite dans son étude [70].

4. *Comment l'information transmise par Mihai Cantacuzino a-t-elle pénétré dans l'historiographie moderne grecque et roumaine?* Le premier historien roumain qui ait fait sienne l'information transmise par le «ban» Mihai Cantacuzino en ce qui concerne la fondation de l'Ecole princière de Bucarest fut Mihail Kogălniceanu. Dans *Histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Valaques transdanubiens* [71], imprimée à Berlin en 1837, en parlant de Şerban Cantacuzino, il écrit : «Il établit le premier collège roumain à Bucarest» [72]. Kogălniceanu n'a pas pris l'information direc-

---

[68] Dionisios Foteinos, *op. cit.*, vol. II, p. 270.

[69] A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VIII, p. 240, note 3.

[70] V. A. Urechia, *op. cit*, vol. I, p. 12. Bien qu'étudiant l'histoire de l'enseignement seulement pour la période 1800—1864, Urechia fait pourtant une ample introduction où l'on trouve aussi, sous une forme restreinte, les commencements de l'enseignement grec. Au sujet de l'école de Sf. Sava, il se contente d'affirmer, sans indiquer de source, qu'elle existe « au moins depuis Şerban Cantacuzino ».

[71] La seconde édition, parue toujours à Berlin en 1864, introduit une modification dans le titre : *Histoire de la Dacie, des Valaques transdanubiens et de la Valachie.* L'utilisation du terme Dacie s'explique, d'une part, par l'influence du titre de Dionisios Foteinos (Ἱστορία τῆς πάλαι Δακίας), et, d'autre part, par le progrès que la notion de l'unite des Roumains avait enregistré à la date de la nouvelle édition.

[72] Mihail Kogălniceanu, *op. cit.*, dans *Opere*, I, éd. A. Oţetea, Bucarest, 1946, p. 396.

tement dans le livre du «ban», anonyme à cette date-là, mais par l'intermédiaire de l'ouvrage de Dionisios Foteinos, qui jouissait d'un grand prestige.

Œuvre de toute première jeunesse — l'auteur n'avait pas encore 20 ans à sa parution — « la synthèse » de Mihail Kogălniceanu, malgré des qualités tout à fait remarquables, présente aussi des défauts, explicables par l'âge de l'auteur et par la documentation dont il disposait à cette date. De plus, pour porter un jugement soit de fond, soit de forme sur ce livre, il faut tenir compte du fait que Kogălniceanu l'a écrit sous l'influence du courant romantique qui dominait à cette époque l'historiographie européenne[73] (Macaulay, Karamzin, Thierry, Michelet, etc.) et tolérait dans l'histoire l'emploi de certaines règles « de style et de composition », plus indiquées pour la littérature que pour la science.

Les principaux auteurs que Kogălniceanu a consultés pour le règne de Şerban Cantacuzino ont été Del Chiaro et Dionisios Foteinos. Les deux lui ont inspiré une sympathie et une admiration très vive pour le voivode. L'image idyllique d'un Şerban Cantacuzino « juste, doux et incapable de rancune » ou « juge impartial », est tirée de l'œuvre de Foteinos [74] ; l'aspect homérique, aux attributs achilléens, est pris à Del Chiaro [75] : une taille de géant, le regard terrible, la voix terrifiante (« souvent les hommes moururent d'effroi rien qu'en entendant sa voix redoutable »)[76] et, de plus, un visage d'une rare beauté (« le plus bel homme de toute la Valachie ») [77]. En combinant les deux sources, Mihail Kogălniceanu réussit à nous donner un modèle de héros et de despote éclairé, mais, naturellement, bien différent du portrait réel. C'est toujours de Del Chiaro que Kogălniceanu puise ces histoires enfantines au sujet des tours que Şerban Cantacuzino jouait au sultan, lorsqu'il payait le tribut (qu'on versait correctement à Bucarest et qu'on faisait voler ensuite par des brigands) [78], ainsi que certaines confusions caractéristiques de l'écrivain florentin, comme par exemple le surnom de Şeitanoglu, que le grand vizir aurait donné à Şerban [79] (en réalité c'est au fameux Mihai Cantacuzino qu'on l'avait donné, un siècle auparavant).

A un portrait aussi « composite », l'ornement culturel ne pouvait faire défaut. Mais Mihail Kogălniceanu ne s'est pas borné à l'information donnée par le «ban» Mihai Cantacuzino au sujet de la fondation du «col-

---

[73] Voir pour cet aspect l'introduction d'Andrei Oţetea, *ibidem*, pp. 22—25.

[74] Dionisios Foteinos, *op. cit*, vol. II, p. 269 ; cf. Kogălniceanu, pp. 386—387 (éd. A. Oţetea).

[75] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 127 ; cf. Mihail Kogălniceanu, pp. 393—394 (éd. A. Oţetea).

[76] C'est l'une des exagérations caractéristiques de Mihail Kogălniceanu, *op. cit.*, p. 393 (éd. A. Oţetea).

[77] Del Chiaro, *op. cit.*, pp. 135—137 ; cf. Mihail Kogălniceanu, pp. 391—393.

[78] Del Chiaro, *op. cit.* p. 134 ; cf. Mihail Kogălniceanu, p. 138.

[79] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 31 ; cf. Mihail Kogălniceanu, *op. cit*, p. 388.

lège » de Sf. Sava. Il l'a amplifiée, en présentant Şerban comme un Mécène, prince de la renaissance roumaine, qui a fait venir dans le pays « plusieurs professeurs grecs et allemands [80] pour enseigner à ses sujets les langues étrangères, l'éloquence et l'histoire, a obligé les boyards de donner aux enfants une éducation européenne, a protégé les artistes étrangers et encouragé les savants roumains, en leur accordant les plus hautes dignités de l'Etat. Radu de Greci, qui a écrit l'histoire de la Valachie, a été nommé par lui grand chancelier de la principauté. En faisant traduire la Bible en roumain par Radu de Greci et son frère et en donnant l'ordre dans toute la Valachie de n'officier le service divin que dans la langue nationale, il a mérité une reconnaissance éternelle, car auparavant « la messe et toutes les autres prières étaient faites en slave et en grec » [81].

Dans ce passage aussi, Mihail Kogălniceanu attribue à Şerban Cantacuzino — toujours d'après la narration de l'écrivain florentin — des faits qui se passaient en réalité soit sous le règne de Matei Basarab, soit sous celui de Constantin Brîncoveanu. Bien qu'il se fût rendu compte de la tendance à la fabulation [82] de l'écrivain italien, Mihail Kogălniceanu a quand même — le premier dans l'historiographie roumaine moderne — donné « droit de cité » à ces souvenirs confus et remplis d'anachronismes.

Outre les qualités incontestables de l'œuvre de Kogălniceanu, c'est l'énorme prestige dont l'auteur a joui par la suite, en tant qu'historien et homme d'Etat, qui explique l'influence qu'il a exercée sur certains de nos historiens roumains de la seconde moitié du XIX[e] siècle et, par eux, jusqu'à nos jours. Ce fait pourrait ressortir d'une étude minutieuse con-

---

[80] Pour la présence à Bucarest de certains professeurs allemands ou grecs de culture allemande — non pas sous le règne de Şerban Cantacuzino, comme l'a cru Kogălniceanu, mais sous celui de Constantin Brîncoveanu — v. Eduard Winter, *Die Pflege der West- und Sudslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*, Berlin Akademie-Verlag, 1954, VI + 292 p. (dont un ample compte rendu par Dan Simonescu a paru chez nous dans « Studii », (1956), n° 1, pp. 170 174). Un étudiant en théologie de Halle devient même précepteur dans la maison de la fille du prince (Constantin Brîncoveanu) Il s'agit de la princesse Stanca, qui a été mariée à Radu, fils d'Alexandru Iliaş, l'ancien prince de Moldavie (1631—1633) Le precepteur s'appelle Basilius Theodorus, originaire « de ponto Euxino », et a eté étudiant au « Collegium orientale » (inscrit le 3 mars 1704). A Bucarest, il a collaboré avec Kolzer, un autre Allemand appelé à la cour de Brîncoveanu. Nulle part on ne fait mention de professeurs allemands sous le regne de Şerban Cantacuzino

[81] Mihail Kogălniceanu, *op. cit.*, pp. 396—397

[82] Del Chiaro avait construit tout un roman politico-érotique sur l'information (connue aussi par Dimitrie Cantemir) concernant les relations de Şerban Cantacuzino avec l'épouse du prince Duca, la princesse Anastasia (et non pas Maria, comme l'écrit Kogălniceanu). Şerban, avec l'aide de l'infidèle princesse, avait « comploté » — affirme Kogălniceanu d'apres Del Chiaro pour enlever à Duca d'un seul coup le trône et son épouse. Le complot est découvert, mais Serban échappe, comme par miracle, aidé par la princesse Anastasia Il s'enfuit dans l'empire turc, d'où « par amour pour la princesse », il aide le mari trompé à occuper le trône de Moldavie. Kogălniceanu traite avec sevérité cette « anecdote » et surtout l'affirmation de Del Chiaro que Şerban aurait voulu épouser la femme de Duca, car à cette époque « Şerban était marié et avait des enfants »; cf. Mihail Kogălniceanu, *op cit.*, p. 386, n° 2.

cernant la filiation des idées, d'une part, et la transmission des informations, d'autre part, pour le plus grand profit de la méthodologie et de la science historique elle-même.

5. *Comment l'année 1679 est entrée dans l'historiographie comme date de la fondation de l'Ecole princière.* Une fois admise l'idée que Şerban Cantacuzino est le fondateur de l'« Académie » de Sf. Sava, les historiens, soit grecs, soit roumains, se sont évertués à trouver aussi la date exacte de la fondation. L'acte de fondation faisant défaut, certains d'entre eux ont eu recours au calcul des probabilités. L'historien grec ayant le premier et largement contribué à faire pénétrer l'idée que Şerban Cantacuzino est le fondateur de l'Ecole et qui, en même temps s'est prononcé le premier pour l'année 1679 comme date de la fondation, est G. Chassiotis[83]. Son volumineux ouvrage a été de grande utilité à l'époque de sa parution et garde de nos jours encore une certaine valeur, surtout pour le développement de l'enseignement entre 1821 et 1881. Mais pour la période antérieure, elle est dépassée par les recherches des 80 dernières années. Chassiotis, qui écrivait en 1881, adopte sans réserve l'information transmise par Mihai Cantacuzino, datant la fondation d'après cette phrase : « Parmi les premières choses, Şerban Cantacuzino fit l'école grecque ». Donc, conclut l'historien grec, la première année du règne de Şerban Vodă (1679) peut être considérée comme la date de la fondation de l'école[84].

Constantin Erbiceanu, tient compte, lui aussi, de l'idée suggérée par le texte de Mihai Cantacuzino — à savoir de situer le fait plus près du commencement du règne de Şerban Cantacuzino —, mais il accorde pourtant un délai d'un an au fondateur présumé et s'arrête à l'année 1680. Il manque tout de même de conviction sur la valeur d'une date choisie aussi arbitrairement et, pour notre plus grande surprise, il ajoute tout de suite, entre parenthèses : « mais d'après les monuments, en 1689 »[85]. Erbiceanu tenait donc de certaines sources que l'école fut fondée dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1689. Quels sont ces « monuments »? Sa réponse et les indications qu'il donne sont, ainsi que nous le verrons, totalement insuffisantes.

En effet, le lecteur non prévenu pourrait croire qu'Erbiceanu, par le terme pompeux de « monuments », se réfère à des sources authentiques — des actes — relatives aux débuts de l'école même. En réalité,

---

[83] G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 78

[84] Şerban Cantacuzino obtient le trône le 30 novembre 1678, mais arrive à Bucarest seulement le 16 janvier 1679. Il meurt le 9 novembre 1688. V. *Efemeridele lui Ioan Cariofil*, éditées par Pericle Gh. Zerlendi, en roumain par Constantin Erbiceanu, Bucarest, 1892, p. 11.

[85] Const. Erbiceanu, *Discurs rostit în aula Universității din Iași asupra școlii grece și române... până la 1828*, Jassy, 1885, p. 10 ; dans le vol. *Serbarea școlară de la Iași, cu ocazia împlinirii a 50 de ani de la înființarea învățămîntului superior în Moldova, Acte și documente*, Jassy, 1885, p. 54

il ne s'agit que d'une note qu'il a trouvée sur un manuscrit du savant professeur de Trébizonde, Sevastos Kyminitis (considéré comme le premier directeur de l'école), dans laquelle celui-ci donne l'année de son arrivée dans le pays, à l'« Académie » : 1689. Il est surprenant et regrettable que, se trouvant en possession d'une telle information, due à la main même de Sevastos, Erbiceanu ne l'ait reproduite, conformément à sa méthode, dans aucune des nombreuses études qu'il a consacrées à ces problèmes. Lui, qui a transcrit tant de notes des œuvres d'anciens élèves de l'Ecole princière [86], pourquoi ne l'a-t-il pas reproduite — comme il aurait dû le faire — là où il affirme que Sevastos « a été le premier directeur connu de l'école de Bucarest » ? [87]. Mais Erbiceanu ne donne même pas une indication précise permettant de savoir où se trouve cette note autographe. Il se contente, dans une note sommaire, de dire qu'à l'Académie de Bucarest se trouve le manuscrit original de Sevastos Trapezuntios, qu'il a trouvé dans la bibliothèque du monastère de Căldărușani et où l'année de son arrivée à l'Académie, 1689, est écrite de sa main. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pas réussi à trouver ce manuscrit renfermant la note autographe de Kyminites. Il ne se trouve ni dans le catalogue de Constantin Litzica [88], ni dans la suite de ce catalogue due à Nestor Camariano [89] ni dans la liste rédigée par Al. Elian [90]. Nicolae Iorga, qui a adopté à un moment donné cette date et qui a fait, à son tour, des recherches d'archives à ce sujet, ne cite nulle part le manuscrit portant l'inscription autographe de Kyminites auquel Erbiceanu fait allusion. Nous devons envisager l'hypothèse d'une lecture erronée d'Erbiceanu, car il existe des preuves certaines qu'en 1689 Sevastos Kyminites n'était pas encore arrivé en Valachie. (D'ailleurs Sathas, qui a probablement influencé Erbiceanu, ne soutient pas de façon catégorique, lui non plus, que le savant de Trébizonde serait arrivé à cette date : il emploie l'expression « en 1689 environ » (περὶ τὸ 1689) [91]. Pourtant l'affirmation d'Erbiceanu selon laquelle, « d'après les monuments », l'école aurait été fondée en 1689, affirmation acceptée et soutenue quelque temps par Nicolae Iorga, a compliqué la question, car par cette date nous sortons du règne de Şerban Cantacuzino pour entrer dans celui de Constantin Brîncoveanu. C'est ainsi que la controverse ne se limite plus, dorénavant, à l'aspect stricte-

---

[86] Constantin Erbiceanu, *Cronicarii greci care au scris despre români*, p. XXV, où il transcrit différentes notes de Matei Crețulescu, ancien élève de Sevastos Kyminites. La date de 1692, donnée par Erbiceanu au titre du traité d'Aristote « Des vertus et des vices », est erronée. V. dans le texte grec la date exacte, c'est-à-dire 1698 (Constantin Litzica, *op. cit.*, p. 64, nº 111 (615), que Kyminites a traduite dans la langue parlée.
[87] C. Erbiceanu, *op. cit.*, p. XXV.
[88] Const. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecești*, Bucarest, 1909.
[89] Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor grecești*, III, Bucarest, 1940.
[90] Al. Elian, *Continuare la catalog* (manuscris, Secția ms.).
[91] Constantin Sathas, Νεοελληνικὴ φιλολογία Athènes, 1868, p. 377.

ment chronologique, mais met en discussion la personne même du fondateur : celui-ci est-il Şerban Cantacuzino ou Constantin Brîncoveanu ?

Trois ans après la parution de l'ouvrage où Erbiceanu hésitait entre les années 1680 et 1689, paraît sa grande étude sur les chroniqueurs grecs. Cette fois-ci, Erbiceanu ne propose ni l'année 1680, comme la première fois, ni 1689, datation pour laquelle il avait pourtant déclaré posséder des « monuments », mais il se décide pour 1679. Il accorde à cette date un caractère absolu et définitif, en l'insérant dans le titre du bref historique qu'il fait de l'école [92]. Qu'est-ce qui a déterminé Erbiceanu à opter avec tant de certitude pour l'année 1679, c'est-à-dire pour la première année du règne de Şerban Cantacuzino ? D'autres ,,monuments'' plus concluants que la note autographe même de Sevastos Kyminites ? A-t-il été influencé par le calcul si approximatif et arbitraire de Chassiotis — fondé sur l'information tardive et intéressée de Mihai Cantacuzino ? Il est difficile de le préciser.

V. A. Urechia, qui le premier, en 1892, a écrit une histoire de l'enseignement dans nos pays pour l'intervalle 1800—1864, y présente aussi — très sommairement — dans l'introduction la situation des siècles antérieurs. Tout en évitant de donner une date précise, il croit, pourtant, que l'Ecole princière de Bucarest « *existait au moins depuis Şerban Cantacuzino* » [93]. N'étant fondée sur aucune source et sur aucun argument, l'affirmation de V. A. Urechia nous paraît une simple hypothèse inspirée, peut être, toujours des écrits de Chassiotis et d'Erbiceanu ou du fait, connu par des sources certaines, qu'à l'époque de Şerban Cantacuzino il y avait déjà en Valachie, dans la classe dominante, un grand nombre de personnes sachant le grec, mais dans ces sources c'est de la langue parlée qu'il s'agit et non du grec ancien [94].

6. *L'opinion de A. D. Xenopol. La consolidation de l'erreur.* Cette erreur ne se serait peut-être pas imposée si elle n'avait été adoptée par le grand historien de l'époque, A. D. Xenopol. L'auteur de la première synthèse d'histoire roumaine a écrit les chapitres sur l'histoire de l'enseignement en utilisant pour l'époque de l'influence grecque les matériaux

---

[92] Const. Erbiceanu, *Cronicarii greci...*, p. XIV.

[93] V. A Urechia, *op. cit*, tom I, p. 12.

[94] Le patriarche Dositheos de Jérusalem écrit dans sa préface à la « Confession de l'Eglise Orientale » de Meletios Sirigos : « Le décédé (Meletios Sirigos), l'écrivant au début en grec ancien, l'a transformée lui-même en grec parlé, afin que tout chrétien puisse s'en servir et, surtout, beaucoup de nobles de Vlaho-Bogdania, qui le plus souvent parlent le grec, la traduiront facilement en langue valaque, pour qu'elle soit généralement utile dans toute l'église » (v. Const. Erbiceanu, *Bibliografia greacă*, Bucarest, 1903, p 16). Les paroles de Dositheos montrent, tout au plus, combien était grand à cette époque le nombre de boyards grecs ou à moitié grecs, ainsi que l'existence d'un enseignement grec élémentaire dans les monastères ou par des précepteurs enseignant le grec parlé. Aussi grand qu'ait été le nombre de gens parlant le grec, ce ne saurait être une preuve de l'existence de l'Ecole princière.

fournis par Constantin Erbiceanu, avec lequel il a étroitement collaboré dans ce secteur de notre historiographie [95]. Sous l'emprise de l'érudition exceptionnelle de son collègue de Jassy, Xenopol lui a emprunté non seulement le matériel, mais aussi certaines de ses idées. Se rendant compte de la précarité des sources concernant la fondation de l'« Académie », ainsi que de l'arbitraire des datations proposées soit par Chassiotis, soit par Erbiceanu, il renonce à déterminer l'*année* de la fondation de l'Ecole de Sf. Sava. Par contre, il se donne beaucoup de peine pour trouver une base documentaire plus solide à la dernière opinion exprimée par Erbiceanu, selon laquelle Şerban Cantacuzino en serait le fondateur. Il n'introduit plus dans le texte l'information tardive — et intéressée — du ban Mihai Cantacuzino, mais il n'y renonce pourtant pas complètement l'enregistrant en note [96], dans le but évident d'appuyer sur elle une autre source qu'il considère plus valable et dont ses prédécesseurs, grecs ou roumains, n'avaient pas usé. Il s'agit d'un passage de l'œuvre de Del Chiaro — publiée 30 ans après la mort de Şerban Cantacuzino — dans lequel l'écrivain italien, rappelant l'activité du voivode dans le domaine culturel, dit que Şerban Vodă «*favorisait le développement de l'enseignement, en donnant de merveilleux salaires au professeur de grec qui enseignait aux enfants des nobles la grammaire, la rhétorique et la philosophie*» [97]. Il en résulterait qu'à Bucarest, sous le règne de Şerban Cantacuzino, il y avait un professeur grec très savant, qui enseignait aux jeunes boyards un programme d'un niveau didactique très élevé. Où, de quelle manière, dans quelles conditions d'organisation, on ne nous le dit pas, Xenopol s'efforce ainsi de donner toute sa valeur à l'assertion de Mihai Cantacuzino, en la corroborant *par l'information due à Del Chiaro*. Il veut de la sorte — sans le dire ouvertement — accréditer l'idée que ces deux informations se complètent, ou plus précisément que la citation de Del Chiaro confirmerait l'information transcrite par le «ban» Mihai Cantacuzino. En serait-il ainsi ?

A notre avis, il serait exagéré de conclure, du texte de Del Chiaro, que l'écrivain florentin considère Şerban Vodă comme le fondateur de l'Ecole princière de Bucarest, ainsi que l'affirme le «ban» Mihai Cantacuzino. « Le professeur » dont Xenopol, en traduisant Del Chiaro, dit qu'il donnait des leçons aux fils des nobles du temps de Şerban Cantacuzino, pouvait être un précepteur — particulier ou même à la cour — des Cantacuzènes,

---

[95] A. D. Xenopol, *op cit.*, Vol. X, pp. 166—229 A la page 177, celui-ci reconnait tres scrupuleusement l'aide reçue de la part de son collègue : « Les precieuses notes contenues dans ce chapitre sont presque toutes dues à l'infatigable activité de Constantin Erbiceanu » Cf. aussi Erbiceanu, *Discurs asupra şcolii grece şi române din timpurile lui Vasile Lupu pină la 1828*, p. 14.

[96] A. D. Xenopol, *op. cit.*, vol. VIII, p. 240, nº 106. L'auteur reproduit l'information d'après *Genealogia Cantacuzinilor* (original), p. 315

[97] A. D. Xenopol, *op. cit*, p. 240 ; cf Del Chiaro, *op. cit*, (Venise, 1718), p 144 şi Engel, *Geschichte der Walachey*, p. 329.

si nombreux à cette époque, comme plus tard aussi d'ailleurs. Du reste, en commentant le passage de Del Chiaro, Xenopol ne tire pas immédiatement une telle conclusion. Prudent, il se contente pour le moment de conclure, en termes beaucoup plus généraux, que « *c'est probablement Şerban Cantacuzino qui, le premier, a protégé officiellement l'enseignement grec* » [98]. En utilisant l'expression « enseignement grec », qui peut être appliqué aussi bien aux précepteurs qu'aux professeurs enseignant dans les monastères, en évitant d'affirmer que le passage de Del Chiaro concernerait *la fondation de l'Ecole princière* et en rejetant dans une note l'information transmise par le «ban» Mihai Cantacuzino, Xenopol pensait avoir donné satisfaction aux exigences de la science et, en même temps, avoir préparé le lecteur à accepter ce qui suit. En effet, quelques lignes plus bas, en parlant de la politique culturelle de Constantin Brîncoveanu, il dit : « *Le réorganisateur* de l'école grecque de Bucarest fut le célèbre professeur Sevastos Kyminites, appelé par Brîncoveanu en 1689 ... ». Ainsi, tout en évitant de parler dans le texte, à l'endroit respectif, de la fondation et de l'organisation de l'école sous Şerban Cantacuzino, Xenopol se considère en droit de parler de sa « réorganisation » lorsqu'il traite du règne de Brîncoveanu. En réalité, cette méthode n'a fait qu'accroître la confusion, car le texte de Del Chiaro, loin de servir à la confirmation de l'information de Mihai Cantacuzino, devrait être lui-même expliqué et confronté avec d'autres sources, ce que Xenopol n'a pas fait. Par contre, en le traduisant, l'historien a modifié le texte du mémorialiste italien, ce qui a compliqué encore davantage les choses.

Mais avant de nous occuper de plus près de ce passage et de sa modification par Xenopol, qu'il nous soit permis de formuler quelques observations d'ordre général sur l'œuvre de l'ancien secrétaire de la cour de Constantin Brîncoveanu et de Ştefan Cantacuzino, pour nous rendre compte dans quelle mesure il peut constituer une source historique.

Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia renferme des chapitres d'une incontestable valeur dans la première partie, surtout ceux concernant les coutumes, les institutions, l'organisation de l'Etat, la religion, l'ethnographie, etc. (Nous avons même exprimé plus haut l'hypothèse que cet ouvrage aurait suggéré à Mihai Cantacuzino l'idée d'une étude plus approfondie, mais suivant en lignes générales le même plan). Malheureusement, la seconde partie de l'ouvrage de Del Chiaro — la partie historique — est très faible et souvent fantaisiste. N. Iorga, lui-même, qui a réédité l'œuvre en italien, qui en a fait l'éloge et qui a écrit la préface d'une édition roumaine [99], le dit dans la présentation extrême-

---

[98] A. D. Xenopol, *op. cit*, vol. VIII, p. 240.

[99] Cris-Cristian, *Revoluţiile Valachiei*, Jassy, 1939, préface par N. Iorga.

ment indulgente qu'il lui a faite dans *Istoria românilor prin călători* [100].

Nous nous bornerons à quelques exemples pris du texte original de l'ancien secrétaire princier. Ainsi, Del Chiaro, se risquant à faire l'étymologie du mot « valah », croit qu'il viendrait de Valachia, la fille de l'empereur Dioclétien [101]. Pour notre histoire médiévale — quoique l'auteur soit resté sept ans en Valachie et qu'il affirme avoir consulté des chroniques et des documents — c'est la lettre de Bocignoli [102] qu'il cite; un mélange confus de faits et de légendes dont on ne peut détacher une seule idée valable: L'œuvre de Del Chiaro abonde en anachronismes, inexactitudes et confusions. Des faits ou conjonctures concernant un prince sont attribués à un autre et même des événements de l'histoire moldave sont situés dans celle de la Valachie. Il place ainsi le prince moldave Gaspar Graţiani en Valachie et s'étonne de ne pas l'avoir trouvé dans les chroniques valaques [103]. C'est d'un anachronisme de ce genre qu'il s'agit justement, ainsi que nous le verrons, dans le passage de Del Chiaro concernant les professeurs grecs, cité par Xenopol.

De ces observations sommaires sur l'œuvre historique de Del Chiaro, il ressort le peu de fondement de ses informations et l'obligation pour le chercheur d'utiliser avec beaucoup de prudence ses affirmations.

Nous devons nous arrêter quelque peu sur le passage cité, en le reproduisant en italien, car il a été modifié par Xenopol. Voici le texte de Del Chiaro d'après l'édition imprimée à Florence en 1718 :

« Mecenate co'virtuosi e fautore delle belle lettere. Assegnò stipendi onorevoli per i maestri di lingua greca, d'auali eran i figliuoli de'nobili ammaestrati nella grammatica, retorica e filosofia [104] ».

En le comparant à la traduction de Xenopol, on constate que dans le texte de l'ancien secrétaire princier il n'est pas question d'un seul *professeur grec* (comme le traduit Xenopol), mais de plusieurs, qui recevaient des « stipendi » du prince. Or il est certain que Xenopol connaissait suffisamment l'italien pour en donner une traduction exacte. Le changement du pluriel en singulier n'est donc pas involontaire. Dans quel but l'a-t-il fait ? En lisant le texte original de l'ancien secrétaire princier, on pourrait croire qu'il y avait en Valachie, sous le règne de Şerban Cantacuzino, plusieurs professeurs grecs ayant fait des études classiques et capables d'enseigner les disciplines philosophiques, la rhétorique, etc.

En réalité, telle n'était pas la situation et Xenopol le savait très bien. Beaucoup de membres du clergé grec, séculier ou régulier, dont

[100] N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, vol. II, pp. 54—57, Bucarest, 1921.

[101] Del Chiaro, *op. cit.*, p. 20.

[102] *Ibidem*, pp. 113—118

[103] « Per quanta diligenza io abbi usato, non mi è stato possibile il ritrovar ne'manoscritti valachi menzione alcuna di questo principe Graziano » (p. 122).

[104] *Ibidem*, p. 134.

les noms sont souvent mentionnés, étaient seulement de passage chez nous, à l'occasion des pèlerinages qu'ils faisaient, ainsi qu'il est bien connu, aux cours des princes orthodoxes, pour y obtenir des fonds ; d'autres étaient au service du réseau politique de l'orthodoxie — foyer d'intrigues et d'agitations stériles — et n'avaient guère le loisir de se consacrer à l'enseignement ; enfin, une troisième catégorie était absorbée par l'administration, fort profitable, des immenses biens des monastères dédiés. Peu nombreux étaient ceux qui, ayant aussi la qualification nécessaire, se vouaient à la carrière didactique . On trouvait bien des moines, plus ou moins insignifiants, enseignant le grec « aplà » dans les monastères — à Sf. Sava, à Saint-Jean, etc. — ou dans les maisons des boyards grecs, demi-grecs, ou même roumains. Mais ce qui manquait aux pays roumains, c'était bien des professeurs cultivés, capables de préparer les jeunes gens au niveau de la culture européenne contemporaine. Quand un tel savant faisait son apparition — un Théodore de Trébizonde, par exemple [105], l'un des premiers Korydaléens installés chez nous — les grandes familles se l'arrachaient pour l'avoir comme professeur de leurs enfants. C'est ainsi que la néccessité d'une école supérieure — comme institution publique — s'est imposée chez nous à partir du XVIII[e] siècle, à cause aussi de cette crise de professeurs.

---

[105] V. pour Théodore Siméon de Trébizonde, Const. Sathas, *op. cit.*, p. 414. Il a été le précurseur de Sevastos Kyminites dans nos pays. Il a enseigné tant à Bucarest qu'à Jassy, où il est resté jusqu'à la fin de sa vie (1695 et non pas 1665, comme l'écrit N. Iorga dans *Istoria Invățămîntului*, p. 29 — probablement par une faute d'impression). Pour ce savant de Trébizonde v. aussi une note biographique un peu plus développée dans Epaminonda Th. Kyriakides, *op. cit.*, Athènes, 1897, pp. 83—84. Kyriakides reproduit l'épitaphe de Théodore de Trébizonde fait par Ioannis Comnenis, mais il l'attribue, par une confusion a Lazar Scrivas. Le même épitaphe est reproduit par A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, p. 409. Cf. N. Dossios, *Studii greco-române*, fasc. I, Jassy, 1902, p. 38, qui l'appelle Siméon Théodore de Trébizonde ; il a eu un fils Georges, qui a été lui aussi professeur chez nous. Le mss. grec 404 de la Bibliothèque de l'Académie contenant les commentaires de Corydalée à la Métaphysique d'Aristote renferme la note suivante : Philosophie Γεωργίου υἱόυ Θεωδώρου τοῦ Τραπεζουντίον Προλεγομένα εἰς τὰ Μεταφῦσυκα τοῦ Κορυδαλέως. Le mss. 510 — La logique de Corydalée — a appartenu au même professeur Georges, ainsi qu'on le voit dans une note de la p. 1 (cf. Cl. Tsourkas, *op. cit*, p. 65).

BUCAREST. IMPORTANT CENTRE POLITIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN À LA FIN DU XVII[e] SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU XVIII[e]

PAUL CERNOVODEANU

La ville de Bucarest, au cours du XVII[e] siècle, s'était acquis un important renom comme résidence princière, en s'imposant comme l'une des localités les plus peuplées de la Valachie ; en outre, l'élargissement du marché local et l'orientation du commerce oriental vers les Balkans et Constantinople ont réussi à la transformer en un centre économique important.

Grâce à la présence du prince, des grands dignitaires, de l'ensemble de l'appareil administratif et des hauts prélats dans la ville, l'importance de celle-ci, reconnue auparavant sur le plan économique, s'est ressentie aussi dans le domaine politique et culturel. Le règne du prince Şerban Cantacuzène (1678—1688) mais surtout celui prestigieux de Constantin Brancovan (1688—1714) représentent la période d'apogée de l'histoire de l'ancienne ville médiévale avant l'instauration du régime turco-phanariote, car Bucarest est devenu à cette époque non seulement la ville la plus marquante de la Valachie, mais aussi un important centre économique, politique et culturel de tout l'espace sud-est européen sous la domination ottomane [1].

La Valachie, plus tôt que la Moldavie que son instabilité politique à cette période a empêchée de jouer un rôle actif, est arrivée à être reconnue comme l'intermédiaire, vis-à-vis des puissances chrétiennes hostiles aux Turcs, des intérêts du mouvement général d'émancipation des peuples

[1] Dan Berindei, *Oraşul Bucureşti, reşedinţă şi capitală a Ţării Româneşti* (*1459—1862*) [La ville de Bucarest, résidence et capitale de la Valachie (1459—1862)], Bucarest, 1963, pp. 65—100 ; *Istoria oraşului Bucureşti* (Histoire de la ville de Bucarest), ed. Musée d'histoire de la ville de Bucarest, vol. I, Bucarest, 1965, pp. 123—138.

balkaniques. L'autonomie politique dont jouissait la principauté valaque, par comparaison à la situation de totale dépendance des Grecs, des Serbes, des Bulgares et des Albanais envers les Turcs, a permis à la Valachie d'être considérée par les peuples des Balkans, beaucoup plus que la Moldavie, comme le centre de ralliement de leur lutte de libération, et à Bucarest la capitale de la principauté valaque, de devenir l'un des sièges les plus marquants d'organisation de cette action.

La défaite des Turcs sous les murs de Vienne le 12 septembre 1683 et les coups successifs qu'ils reçurent ensuite de la part des puissances chrétiennes, ont donné un grand essor à la lutte de libération des peuples soumis aux Ottomans, lutte à laquelle la Valachie a beaucoup contribué. Se décidant à rompre avec les Turcs, le prince Şerban Cantacuzène, gendre de l'influent marchand de Nicopolis Ghenţea Rustea [2], croyait que la mission des grandes puissances consistait à écraser l'Empire Ottoman et à libérer les peuples chrétiens en grande souffrance [3]. Dans ce but, à Bucarest, devenu un lieu d'entrevues secrètes des représentants des peuples balkaniques et des hiérarques de l'Eglise Orthodoxe avec le prince de la Valachie, commencèrent des préparations fébriles, en premier lieu pour le soulèvement des Serbes. C'est ici que déployait son activité Georges Brankovič, le frère du métropolite de Transylvanie, Sava — érudit et personnage de marque — qui s'apprêtait à soulever les Serbes de Woiwodina et à seconder les troupes impériales [4].

Mais l'alliance entre l'Autriche et la Pologne, qui, depuis 1684, avaient formé avec Venise et le Saint Siège la « Sainte Ligue », changea rapidement son caractère initial de « croisade » antiottomane, dégénérant en une compétition egoiste pour l'annexion de nouveaux territoires. Les Habsbourgs rêvaient déjà une soi-disante réintégration du royaume hongrois renfermant toutes les provinces ayant été jadis sous la dépendance de la couronne de St. Etienne, y compris la Valachie et la

---

[2] Radu Popescu vornicul, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti* (Histoires des princes de Valachie), éd. Const. Grecescu, Editura Academiei, Bucarest, 1963, p. 153.

[3] Pour les idées politiques du prince Şerban Cantacuzène, voir surtout, Banul Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor* (La généalogie des Cantacuzenes), éd. N. Iorga, Bucarest, 1902, pp. 250—253.

[4] Détails concernant l'activité de Georges Brankovič, surtout chez Iovan Radonič, *Grof Gjorgje Brancovič i njegovo vremea* (Le comte Georges Brankovič et son époque), Belgrade, 1911, pp. 220—236 et *Situaţiunea internaţională a principatului Ţării Româneşti în vremea lui Şerban Cantacuzino (1678—1688)* [La situation internationale de la principauté de Valachie à l'époque de Şerban Cantacuzène (1678—1688)], dans « Analele Academiei Române », II[e] série, tome XXXVI (1913—1914), pp. 950—954; C. B. Obedeanu, *Les relations historiques et politiques des Roumains avec les Serbes,* Bucarest, 1929, pp. 23—24, etc. Pour l'œuvre culturelle de Brankovič, voir surtout Silviu Dragomir, *Fragmente din cronica sîrbească a lui Gheorghe Brancovici* (Fragments de la chronique serbe de Georges Brankovič), Bucarest, 1924, 70 p.; N. Iorga, *Operele lui Gheorghe Brancovici* (Les œuvres de Georges Brankovič), dans « Revista istorică », III (1927), n[os] 4—6, pp. 26—118; Corneliu Dima Drăgan, *Cultural relations between the Serbian chronicler George Brankovich and the Stolnic Constantin Cantacuzino,* dans la « Revue des études sud-est européennes », II (1964), n[os] 3—4, pp. 553—560, etc.

Moldavie. De même, la Pologne invoquant des « droits » identiques, formulait elle aussi des prétentions injustifiées sur ces territoires. Ainsi les rivalités firent leur apparition [5]. Les buts égoistes de la cour de Vienne qui n'offraient aux petits pays d'autres perspectives que de substituer à la domination ottomane la domination autrichienne suivie d'une adhésion forcée au catholicisme, ont suscité l'appréhension du prince de la Valachie. Celui-ci ne voulait pas que son pays suivît le sort de la Transylvanie, qui avait vu prendre fin son existence de principauté autonome, en dépit du traité de Dumbrăveni du 27 novembre 1685 et de l'entente de Vienne du 28 juin 1686, lesquels déclaraient son autonomie et le respect de ses anciens privilèges [6].

De là, la prudence manifestée par le prince valaque dans ses négociations avec le gouvernement impérial surtout que les Autrichiens, maîtres de la Transylvanie et d'une partie du Banat, essayaient d'obtenir sa soumission par des pressions militaires et des démonstrations armées. Les commissaires impériaux, le comte Ladislas Csaki et l'influent jésuite Antide Dunod, ainsi que le missionnaire catholique Giovanni Battista del Monte, se succédèrent à Bucarest entre les années 1686 et 1688, cherchant à arracher de Şerban Cantacuzène — en faisant alterner les promesses avec les menaces — le serment de soumission à l'empereur Leopold Ier d'Autriche [7].

Désireux de résister aux demandes autrichiennes et conseillé par les hauts hiérarques orthodoxes de l'Église Orientale, très inquiets du prosélytisme catholique manifesté par les Habsbourg dans les nouveaux territoires conquis, Şerban Cantacuzène entra en relations avec la Russie [8],

---

[5] Pour celles-ci à consulter surtout Radonič, *Situaţiunea internaţională...*, pp. 954 et suiv.; Virgil Zaborovschi, *Politica externă a celor trei Principate, Ţara Românească, Transilvania şi Moldova de la asediul Vienei (1683) pînă la moartea lui Şerban Cantacuzino şi suirea pe tron a lui Constantin Brîncoveanu (1688)* [La politique étrangere des trois Principautés, la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, depuis le siège de Vienne (1683) jusqu'à la mort de Şerban Cantacuzène et l'avènement au trône de Constantin Brancovan (1688)], Bucarest, 1925, p. 54 et suiv.; Ioan Moga, *Rivalitatea polono-austriacă şi orientarea politică a ţărilor române la sfîrşitul secolului XVII* (La rivalité polono-autrichienne et l'orientation politique des pays roumains à la fin du XVIIe siècle), Cluj, 1933, pp. 119—180, etc.

[6] J. Duldner, *Zur Geschichte des Überganges Siebenburgens unter die Herrschaft des Hauses Habsburg*, dans « Archiv des Vereines fur Siebenburgische Landeskunde », Neue Folge, XXVII (1896), pp. 408—450; R Goos, *Österreichs Staatsvertrage. Furstenthum Siebenburgen (1526—1690)*, Wien, 1911, pp. 866—876; Zaborovschi, *op. cit.*, pp. 76—84; I. Lupaş, *Das Ende der turkischen Oberhocheit und der Beginn der habsburgischen Herrschaft in Siebenburgen*, dans le vol. *Zur Geschichte der Rumanen*, Sibiu, 1943, pp. 373 — 375; * * * *Din istoria Transilvaniei* (Précis d'histoire de Transylvanie), Ed Academiei, IIIe éd, vol. I, Bucarest, 1963, pp. 224—225, etc.

[7] Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, pp. 218—235; Radonič, *op. cit.*, pp. 953 972, Zaborovschi, *Ibidem*, pp. 57—116; G. Călinescu, *Alcuni missionari cattolici italiani nella Moldavia nei secoli XVII e XVIII* dans « Diplomatarium Italicum », I, Roma, 1925, pp. 63 et suiv, I. Moga, *op cit.*, pp. 105—107, etc.

[8] L E. Semionova, *Stabilirea legăturilor diplomatice permanente între Ţara Românească şi Rusia la sfîrşitul secolului al XVII-lea şi începutul secolului al XVIII-lea* (L'établissement des relations diplomatiques permanentes entre la Valachie et la Russie à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe) dans « Romanoslavica », V, Bucarest, 1962, pp. 29—31.

qui—avec certaines réserves—avait adhéré à la « Sainte Ligue » contre les Turcs à côté de l'Autriche, de la Pologne, de Venise et du St. Siège. Ainsi, vers la fin de l'année 1687, le prince Şerban envoya en mission, de Bucarest à Moscou, l'archimandrite Isaia, higoumène du monastère de St. Paul du Mont Athos, avec des lettres de lui et de la part de l'ex-patriarche Denys de Constantinople et du métropolite Théodose de Valachie [9]. Ces lettres n'ont pas été conservées, mais dans la réponse du patriarche de Russie Joachim adressée au métropolite Théodose le 14 janvier 1688, le chef de l'Église russe assurait le haut hiérarque valaque qu'on allait faire tous les efforts nécessaires pour la libération des peuples balkaniques soumis par les Ottomans « maudits » [10].

Presqu'aussitôt après son arrivée à Bucarest avec cette réponse, l'archimandrite Isaia fût de nouveau envoyé à Moscou, porteur cette fois-ci d'une volumineuse correspondance : une lettre de Şerban Cantacuzène aux tzars Ivan V et Pierre Ier du 4 juin 1688 [11], deux lettres de l'ex-patriarche Denys et enfin une autre de la part de l'archevêque serbe de Peć Arsène III Čarnoevič (1676—1706) désigné comme patriarche des Serbes et des Bulgares [12]. L'archimandrite Isaia, dans les relations faites à Moscou, concernant sa mission devant les représentants autorisés du Département des Émissaires, le 13 septembre 1688, montrait qu'il avait été retenu par le prince valaque à Bucarest, jusqu'à ce que l'on eût assuré la liaison avec tout le monde chrétien par des lettres, avec lesquelles on pût l'envoyer en Russie. Şerban Cantacuzène priait les deux tzars « de sauver tous les chrétiens qui gémissent sous le joug payen et qu'ils aient la bonté ... d'envoyer... leur armées par bateaux au Danube contra la horde (tatare) d'Akkerman du Boudjak. Alors le voivode ...

---

[9] Silviu Dragomir, *Contribuţii privitoare la relaţiile bisericii româneşti cu Rusia în veacul XVII* (Contributions relativement aux relations de l'église roumaine avec la Russie au XVIIe siècle) dans « Analele Academiei Române », IIe série, tome XXXIV, M.S I. (1911—1912), pp. 1118—1119 et Dan Pleşia, *Noi contribuţii la cunoaşterea legăturilor dintre Rusia şi Ţara Românească în veacul al XVII-lea* (Nouvelles contributions à la connaissance des relations entre la Russie et la Valachie au XVIIe siècle) dans « Biserica ortodoxă română », LXXXI (1963), n°s 9—10, pp. 955.

[10] *Ibidem.*

[11] Le prince déplorait dans sa lettre le sort des chrétiens « attristés et affligés, étant soumis aux infidèles et au pouvoir tortionnaire » priant avec beaucoup d'insistance que les tzars se rappellent « les tourments et les souffrances de ces pays et peuples orthodoxes, dans quelles peines ils se trouvent » attendant « le salut » des « grands et puissants empereurs », Cf. S. Dragomir, *Ibidem*, p. 1121, Semionova, *op. cit.*, p. 31 et D. Pleşia, *op. cit.*, p. 955.

[12] *Ibidem* Pour une autre lettre de l'archevêque Arsène III adressée aux tzars russes le 28 décembre 1688, voir Atanas Milcev, *Два документа от втората половина на XVII в. за политическите връзки на Русия с Българи, Сърби и Румъни* (Deux documents de la seconde moitié du XVIIe siècle sur les liens politiques entre la Russie et les Bulgares, les Serbes et les Roumains) dans « Известия на Института за история при Българската Академия на науките », vol. 14—15 (1964), pp. 469—474.

viendra avec son armée, prête, de 70 000 hommes [13], pour seconder les troupes des tzars au Boudjak ... Et quand l'armée des tzars approchera d'Akkerman, alors le voivode viendra à l'armée des tzars et tous les Serbes et les Bulgares et les Moldaves iront les rejoindre et jusqu'à Tzarigrad il n'y aura plus d'obstacles ... Dans ces contrées se rassembleront environ 300 000 Serbes et Bulgares [14] et dès qu'on apprendra l'arrivée des armées des tzars, tous les chrétiens de là-bas se soulèveront. Quant aux Allemands ... ces peuples ne se réjouissent pas du tout et ne les aideront que dans le cas d'une extrême nécessité et forcés ... » [15]. À la fin de son rapport, Isaia montrait que « le voivode de Valachie dans sa résidence de Bucarest a amassée toute son armée, mais il n'aide personne, ni les Turcs, ni l'empereur ‹d'Autriche›, mais il défend seulement ses terres, tant des Turcs, que des Tatares et des Allemands ... » [16].

Pendant que l'archimandrite Isaia remplissait son importante mission à Moscou, dans les pays roumains les événements se précipitaient. Les Autrichiens, avaient réussi à consolider leur domination en Transylvanie à la suite du traité de Blaj de 27 octobre 1687, en forçant le prince Michel Apaffi d'accepter une situation humiliante [17]. Mais la conquête de la Transylvanie, ne représentait qu'une étape dans les intentions militaires des Impériaux qui désiraient ardemment à obtenir aussi la soumission de la Valachie. Mécontente de la résistance opposée

---

[13] Le secrétaire florentin du voivode Constantin Brancovan, Anton Maria del Chiaro, précisait parmi d'autres, que le prince Şerban Cantacuzène « assoldò a proprie spese da trenta cinque in quaranta milla serviani (chiamansi da'Valachi Sirbi). Tra questi erano mescolati Rasciani e Bulgari, gente coraggiosa ed agguerrita, la quale, benchè suddita de'Turchi, và sempre facendo continue scorrerie a danni de'medesimi » ; cf. *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, éd. N Iorga, Bucarest, 1914, p. 135.

[14] L'avance des troupes impériales aux Balkans, pendant les années 1687—1689, a encouragé les actions antiottomanes des haidouks qui opéraient en puissants détachements en Dalmatie, Bosnie, Hertzégovine et Bulgarie. Accordant leur aide à l'armée du prince Louis de Bade, qui se dirigeait vers Vidin, des groupes de haidouks opéraient dans la région de Lom-Vidin, puis à Bercovitza, Mihailovgrad, Koutlovitza, Bania et Bazargik, comme aussi à Kjustendil, Kostur, Vodea, Hrupište, Ostrovo, Bitolja, Prilep et Prespa ; de même à Čiprovci eût lieu une insurrection en 1688 et dans le nord de la Macédoine éclata une grande révolte sous la conduite du haidouk Karpoš, mineur de Kratovo, Cf. I Katardžiev, *Ajdutskoto dviženje i Karpoševoto vostanie vo XVII vek* (Le mouvement des haidouks et le soulèvement de Karpoš au XVIIe siècle), Skopje, 1958, 66 p. ; S. Iancovici, *Haiducia în Balcani, formă de luptă socială şi antiotomană* (La « haidoutchie » aux Balkans, forme de lutte sociale et antiottomane) dans « Studii şi articole de istorie », vol. VI Bucarest, 1964, pp. 55—56 ; Bistra Cvetkova, *Mouvements antiféodaux dans les terres bulgares sous domination ottomane du XVIe au XVIIIe siècles* dans *Etudes historiques à l'occasion du XIIe Congrès international des sciences historiques — Vienne, août-septembre 1965*, tome II, Sofia, 1965, pp. 160—161.

[15] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fonds 58, année 1688, nº 16, f. 88— 102, (dans * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии в XV — начале XVIII в Документы и материалы в трех томах*, tome III, 1673—1711, Moscou, doc. nº 27 — sous presse). Voir aussi le résumé chez S. Dragomir, *op. cit*, pp. 58—59 et Semionova, *op. cit.*, pp. 31—32.

[16] *Ibidem.*

[17] Duldner, *Zur Geschichte des Überganges Siebenburgens* ... dans « Archiv des Vereines ... », XXX (1901), pp. 196—205 ; Goos, *Österreichs Staatsvertrage* ..., pp. 891—901 ; Zaborovschi, *Politica externă a celor trei Principate* ..., p. 113 ; *Din istoria Transilvaniei*, I, p. 225.

par le voivode de Bucarest, la Cour de Vienne passa ouvertement aux actions armées. Ainsi le 25 Août 1688, la général Frederigo Veterani reçut l'ordre de pénétrer en Valachie avec son corps de cavalerie, ce qu'il fit en entrant dans le pays par Cerneţi [18]. Évitant un conflit militaire avec les Autrichiens et préférant les négociations, le prince Şerban envoya le 17 Septembre à Cîmpulung, où résidait Veterani, son frère le spathaire Michel, son neveu Constantin Brancovan, alors grand logothète et son gendre, le grand « aga » Constantin Bălăceanu, promettant de se soumettre à l'empereur à condition d'être reconnu comme prince héréditaire du pays et de recevoir d'autres privilèges ; l'acte de soumission devait être conclu à Vienne, où le prince promit d'envoyer une mission le plus tôt possible [19].

Cette mission, constituée à grand apparat et conduite par le spathaire Iordache, frère du prince, le capitaine Şerban son neveu, par Constantin Bălăceanu et par Şerban Vlădescu, grand « comis », comprenant en tout 130 personnes et 250 chevaux [20], quitta Bucarest le 2 octobre 1688 [21]. Mais on sait que la mort du voivode arrivée le 29 octobre [22] et l'élection immédiate en qualité de successeur de Constantin Brancovan, soutenu par le frère du feu prince, l'influent « stolnic » Constantin Cantacuzène, modifia le caractère de la mission, la politique du nouveau maître du pays évoluant selon d'autres données.

Le règne de Brancovan a constitué du point de vue politique pour sa résidence princière de Bucarest, un véritable apogée bien que le voivode, en rebâtissant l'ancienne cour de Tîrgovişte, ait donné aussi de nouveau un éclat de brève durée à l'ancienne capitale du pays [23]. Cependant pour les représentants de la Porte suzeraine, et ceux des puissances étrangères, la ville de Bucarest était officiellement la seule capitale de la principauté valaque. C'est pour cela que Bucarest a continué de rester non seulement le centre de ralliement de la lutte de résistance des peuples subjugués du sud-est européen contre l'oppresseur ottoman, mais est devenu aussi en même temps une importante escale diplomatique pour

---

[18] *Istoria Ţării Româneşti 1290—1690. Letopiseţul Cantacuzinesc* (Histoire de Valachie 1290—1690, La Chronique Cantacuzène), éd. C. Grecescu et D. Simonescu, Bucarest, 1960, p. 187 ; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, éd. C. Grecescu, p. 186.

[19] *Letopiseţul Cantacuzinesc*, pp. 187—188 ; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Ţării Româneşti*, p. 187 ; Radonič, *op. cit.*, p. 968—971 , Zaborovschi, *ibidem*, pp. 135—137 ; Moga, *op. cit*, pp. 173—174.

[20] *Letopiseţul Cantacuzinesc* p. 188 ; Radu Popescu, *Istoriile...*, p. 187 ; *Cronica lui Radu Greceanu* (La Chronique de Radu Greceanu) dans *Cronicari munteni* (Chroniqueurs valaques), éd. M. Gregorian, vol. II, Bucarest, 1961, p. 13 ; N. Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, (Documents concernant la famille Cantacuzène), Bucarest, 1902, pp. 325—326, n° VII ; Zaborovschi, *op. cit.*, pp. 142, etc.

[21] *Cronica lui Radu Greceanu...*, p. 13.

[22] *Letopiseţul Cantacuzinesc*, p. 189.

[23] *Cronica lui Radu Greceanu...*, p. 55 ; A. Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni...*, pp. 28—29, 121—122.

les représentants des grandes puissances au cours des négociations compliquées par lesquelles chacun des belligérants cherchait à attirer le prince Brancovan de son côté, et plus tard, après la paix de Karlowitz, d'en faire leur confident et leur allié. Tout le règne de Brancovan n'a été qu'une savante oscillation, d'abord entre l'Autriche et la Turquie, ensuite entre la Turquie et la Russie [24]. Placé dans une des plus fausses situations, harcelé de toutes parts, ce prince doué d'une remarquable intelligence a été forcé par les circonstances défavorables de faire de la dissimulation sa principale arme politique. C'est pour cela que ses efforts tendaient toujours à se donner, malgré lui, comme ami et soutien des deux adversaires, tour de force diplomatique, qui lui a réussi mainte fois au cours de son long règne [25]. Pour mener une telle politique, Brancovan a prouvé qu'il était un très fin diplomate, doué d'une remarquable perspicacité et sa collaboration avec les Cantacuzènes, surtout avec l'éminent personnage qu'était son oncle le « stolnic » Constantin [26], fameux érudit, a constitué le gage de son succès. Fils de la sœur du prince Şerban Cantacuzène et élevé au milieu de cette riche et influente famille, Brancovan avait reçu une éducation soignée [27]. Il connaissait au moins le grec et le turc et déposait des efforts pour élargir ses connaissances même dans sa période de maturité. D'après le témoignage de Georges Voigt, un représentant du piétisme de Halle, lequel se trouvait à Sibiu en 1712 et à qui Brancovan avait demandé un exemplaire du « *Novum testamentum bilingve* », le prince et le métropolite Anthime d'Ibérie « étudient encore journellement » [28]. Brancovan — protecteur des lettres et amateur d'ouvrages politiques — a commandé à Michel Vizantios de lui traduire en langue grecque vulgaire le « *Prognostique des Moscovites* » de Stanislav Axtelmeyer, faisant l'éloge de Pierre le Grand, dont il faisait souvent des lectures [29] ainsi que l'*Histoire à partir du commencement des sultans de Turquie* ..., traduite du turc, toujours en langue grecque, en 1704, sous la dictée de Bectaš Divan Efendi par le « portar » Mathieu de Chios

---

[24] Pour le caractère de la politique d'équilibre menée par Bracovan pendant son règne, voir aussi les affirmations de Del Chiaro, *op. cit.*, pp. 149—150.

[25] Al. A. C. Stourdza, *L'Europe orientale et le rôle historique des Maurocordate 1660—1830*, Paris, 1913, pp. 47—48.

[26] Pour la collaboration avec le stolnic, voyez spécialement le temoignage du chroniqueur Radu Greceanu (*Cronicari munteni*, II, passim), les affirmations de Del Chiaro, *op. cit.*, p. 157 et Mihai Cantacuzino, *Genealogia Cantacuzinilor*, p. 292.

[27] N. Iorga, *Viaţa şi domnia lui Constantin vodă Brîncoveanu* (La vie et le règne du prince Constantin Brancovan), Bucarest, 1914, pp. 24—26.

[28] Eduard Winter, *Die Pfelge der West- und Sudslawischen Sprachen in Halle im 18. Jahrhundert*. Berlin, 1954, p. 151.

[29] N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea* (*1688—1821*), (L'histoire de la littérature roumaine au XVIIIe siècle — 1688—1821), vol. I, Bucarest, 1901, p. 41 et *Valoarea politică a lui Constantin Brîncoveanu*, (La valeur politique de Constantin Brancovan), Vălenii de Munte, 1914, pp. 26—27.

et le même Michel Vizantios [30]. Le prince annotait aussi quelquefois de remarques astucieuses le fameux calendrier astrologique vénitien *Foletul Novel*, traduit pour lui en roumain par Giovanni Candido Romano [31]. Ces annotations secrètes contenaient également d'intéressantes mentions concernant des événements politiques de l'époque. Le prince et le «stolnic» Cantacuzène étaient au courant des informations parues dans la presse européenne, recevant des journaux politiques de Vienne et de Venise, et au cours de la guerre entre les Impériaux et les Turcs, ils envoyaient ces feuilles à Constantinople aux ambassadeurs d'Angletterre et des Pays Bas, qui n'avaient pas d'autres possibilités de se les procurer [32].

Mais ce qui est vraiment remarquable dans l'activité déployée par Brancovan et met en pleine lumière sa personnalité c'est la vaste correspondance politique et diplomatique, dont on connaît jusqu'à présent 168 lettres, qu'il a entretenue pendant près de quatre décennies, en qualité de boyard et prince du pays — séparemment de celle du « stolnic » Cantacuzène, très riche elle aussi — avec les plus illustres personnages de l'Europe contemporaine. Ainsi Brancovan a écrit aux empereurs d'Autriche Léopold I[er], Joseph I[er] et Charles VI, à l'impératrice mère Éléonore, au tzar Pierre le Grand, au roi Louis XIV, au pape Clément XI, aux princes de Transylvanie Michel Apaffi et François II Rákóczi, au chancelier d'Autriche Kinski, aux commandants impériaux Veterani, Heissler, Glockelsberg, Rabutin et Stainville, aux chanceliers de Russie Féodor Alexiévitch Golovine et Gabriel Ivanovitch Golovkin, à celui de Transylvanie Michel Teleki, à l'ambassadeur britanique près la Sublime Porte William Paget, au résident autrichien à Constantinople Christophor Ignaz Quarient von Raal, au fameux géographe et diplomate Luigi Ferdinando Marsigli, au bail vénitien Ascanio Giustiniani, aux patriarches de Jérusalem Dosithée et Chrysanthe Notaras, aux lettrés Jean et Ralakis Cariophylès [33] etc., sans compter les nombreuses

---

[30] La Bibliothèque de l'Académie, mss. grec 970, 80 feuillets, cf. Nestor Camariano, *Catalogul manuscriselor greceşti* (Le catalogue des manuscrits grecs), tome II, Bucarest, 1940, pp. 70—71.

[31] Voir E. Vîrtosu, *Foletul Novel. Calendarul lui Constantin vodă Brîncoveanu 1693—1704* (« Foletul Novel ». Le calendrier du prince Constantin Brancovan 1693—1704), Bucarest, 1942, p. 225 Pour l'identification de l'auteur du calendrier astrologique, Ioan Frîncul ou Ioan Romanul, avec Giovanni Candido Romano, à voir dr. N. Vătămanu, *Medici şi astrologi la curtea lui Brîncoveanu* (Médecins et astrologues à la cour de Brancovan) dans « Viaţa medicală », XIII, 1966, n° 1, pp. 53—54.

[32] N. Iorga, *Studii şi documente privitoare la istoria românilor* (Études et documents concernant l'histoire des Roumains) vol. XXIII, Bucarest, 1913, p. 268, nr. CCCXLVII et E D. Tappe, *Documents concerning Rumania in the Paget papers,* dans «The Slavonic and East European Review », XXXIII (1954), n° 80, p. 203.

[33] Pour la correspondance de Brancovan, voyez surtout la Bibliothèque de l'Académie, mss. grec 974, pp. 101—107, 194, 196, 198—216 ; E. Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor,* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. V, Bucarest, 1885, pp. 278—279, 387, 391, 394, 397—398, 511—512 ; vol. V, pp. 36—37, 58—61, 92, 128, 134 ; IX_1, pp. 442, 447 ; vol. XIV_1, pp. 272—274, 297—299, 386—388, 411—414, 487—488, 491—492, 534—537,

lettres adressées aux bourgmestres de Braşov et de Sibiu et à d'autres notabilités de Transylvanie, mais où les préoccupations d'ordre économique étaient prédominantes. Pour cette volumineuse correspondance qu'il a entretenue avec les souverains, ministres, généraux, ambassadeurs et hauts hiérarques de tant des puissances étrangères, en latin, en grec, en italien, en hongrois et en russe, Brancovan a élevé la chancellerie de la cour princière de Bucarest au plus haut degré d'organisation qu'elle détenait jusqu'alors [34].

Le prince a eu comme secrétaire pour le latin André Wolff « le scribe polonais» («pisarul leşesc»), pour l'italien Giovanni Candido Romano et plus tard Anton Maria Del Chiaro, employé aussi au latin ; pour l'allemand le comte Bartolomeo Ferrati, médecin, pour le hongrois Théodore Corbea, « le scribe hongrois » (« pisarul unguresc »), le propre frère de David Corbea de Braşov, son émissaire à la cour de Pierre le Grand, pour le turc le cloutchar Afendoulis le Constantinopolitain [35].

Tous ces collaborateurs du voivode Brancovan ont joui de la confiance et des faveurs du prince, qui les a largement recompensés pour leurs services effectués. Ainsi, André Wolff reçut en donation de Brancovan, le 12 Janvier 1699, 360 sagènes (stînjeni) de la terre de Săruleşti (Ilfov) « pour plusieurs et droits services qu'il a rendus mainte fois dans les affaires et événements du pays ... comme un loyal serviteur »[36], tandis que David Corbea et son frère Théodore, ont été récompensés avec 35 gué-

578—681 ; XIV$_3$, pp 59—60 , 78 , *Monumenta Comitialia regni Transylvaniae*, vol. 16, Budapest, 1893, p. 265 , vol. 20, pp. 173—174, 200—201, 209, 211—212 ; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin vodă Brîncoveanu la domnia şi sfîrşitul lui* (Documents concernant le prince Constantin Brancovan, à son règne et à sa fin), Bucarest, 1901, pp. 89—91 ; C. Giurescu şi N Dobrescu, *Documente şi regeste privitoare la Constantin Brîncoveanu*, (Documents et regestes concernant Constantin Brancovan), Bucarest, 1907, pp. 31—32, 77—78, 119—120, 123—124, 149—152, 165—166, 176, 187—188, 197—198, 202, 212—214, 230—231, 247—250, 253—254 ; Al. A. C. Stourdza, *Constantin Brancovan prince de Valachie 1688—1714 Son règne et son époque*, vol. III, Paris, 1915, passim ; Virginia Vasiliu, *Constantino Brîncoveanu e il Cattolicismo Alcune notizie nuove intorno alla sua politica religiosa* dans « Ephemeris Dacoromana », III, Roma, 1925, pp. 112—113 ; Valeriu Papahagi, *Corespondenţa inedită a lui Constantin Brîncoveanu cu bailul Ascanio Giustinian* (La correspondance inédite de Constantin Brancovan avec le baïl Ascanio Giustinian) dans « Revista istorică », XVII (1931), n° 7—9, pp. 169—176 ; A Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei şi Ţării Româneşti* (Documents concernant l'histoire de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie), vol. XI, Bucarest, 1939, passim , E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania..* , pp. 201—211, etc.

[34] Anton Maria Del Chiaro relatait les choses suivantes à propos de la chancellerie de Brancovan : « Esatto e diligente in tutte le cose sue, non sol domestiche, ma straniere, tenne più che mai corrispondenze di lettere con vari potentati, al qual effetto manteneva con buono stipendio diversi segretari per la lingua italiana, latina, tedesca e pollacca (oltre alla greca ed alla turchesca) cf. *op. cit.*, p. 157.

[35] A consulter aussi C Şerban, *Legăturile stolnicului Constantin Cantacuzino cu Rusia*, (Les relations du stolnic Constantin Cantacuzène avec la Russie) dans «Studii şi articole de istorie», vol. II, Bucarest, 1957, p. 239, n. 10.

[36] Archives d'État — Bucarest, *Condica brîncovenească* (Le registre de Brancovan) (mss. 705), f. 182 v° — 183 v°.

rets de vigne sur la colline de Negovani et 44 guérets de vigne sur la colline de Cernăteşti [37], etc.

Outre ceux-là, le prince Brancovan a entretenu à sa cour de Bucarest un vaste réseau diplomatique d'agents — recrutés, en majorité parmi les hommes de lettres et les clercs sud-danubiens — qu'il a envoyé, en diverses missions dans les capitales de l'Europe. Ainsi, en dehors de l'archimandrite Isaia du monastère de St. Paul du Mont Athos — employé de nouveau quelque temps pour les négociations avec la Russie [38] — et que le voivode remplaça ensuite par un autre représentant de marque du monde balkanique, Georges Castriota, originaire de Castoria, établi en Valachie et elevé du rang de second postelnic à celui de premier « postelnic », puis de grand « comis » [39], il a fait aussi appel aux services de son médecin, l'apprécié Jacques Pylarinos de Céphalonie [40], envoyé en mission secrète à Vienne en 1698, à ceux du lettré Nicolas Comnène Papadopoulos [41] auprès du pape Clément XI, à Rome, ensuite à ceux des fins diplomates grecs George Clironomos et Janaki Porphyrita [42], ex-dragomans de la résidence impériale près la Sublime Porte, qui lui servirent de kapoukéhaias à Constantinople, et enfin à ceux du cloutchar Afendoulis le Constantinoplitain [43], originaire de Thérapia du Bosphore, kapoukehaia

[37] *Ibidem*, f 507 v°, 509—509 v°.

[38] À son retour de Moscou pour la Valachie, au commencement de l'année 1689, en passant par la Transylvanie, Isaia fut arrêté à Braşov comme « espion » par le général Heissler à l'instigation de l'aga Constantin Bălăceanu. On lui confisqua tous ses biens, ainsi que les lettres des tzars adressées au prince de Valachie, et on l'envoya sous escorte jusqu'à Vienne, où il fut détenu deux années et demi, jusqu'à sa libération sur intervention de l'ambassadeur russe. De la, Isaïa retourna à Moscou et rentra finalement en Valachie, où, le 1er Mai 1694, Constantin Brancovan, pour les pertes et les peines subies au temps de sa captivité le dédommagea avec une partie des biens confisqués à Constantin Bălăceanu, c'est-à-dire le village de Gîrcovul (Romanaţi) et une partie des domaines de Băbiciu et Uluiţi (Olt), plus des esclaves tziganes. Pour plus de détails, voir S. Dragomir, *op. cit.*, pp. 60—61, mais surtout D. Pleşia, *Noi contribuţii la cunoaşterea legăturilor dintre Rusia şi Ţara Românească* .., pp. 951—958.

[39] D'autres informations concernant Georges Castriota dans Hurmuzaki, *Documente...*, XIV_1, pp. 372, 398—400, 406—407, 410—411 ; *Cronica lui Radu Greceanu...* dans *Cronicari munteni*, II, pp. 172—254, etc. ; P. Constantinescu-Iaşi, *Relaţiile culturale româno-ruse din trecut* (Les relations culturelles roumaino-russes dans le passé), Bucarest, 1954, pp. 162, 163, 165, 170, etc.

[40] N. Vătămanu, *Iacob Pylarino, medic al Curţii domneşti din Bucureşti* (*1684—1687, 1694—1708*) (Jacques Pylarino, médecin de la cour princière de Bucarest 1684—1687 ; 1694—1708), dans le vol. *Din istoria medicinii româneşti şi universale* (De l'histoire de la médecine roumaine et universelle), Bucarest, 1962, pp. 125—126.

[41] Hurmuzaki, *Documente...*, IX_1, pp. 366—367, n° DXXII.

[42] *Monumenta comitialia Regni Transylvaniae*, XVI, Budapest, 1893, p. 630, n° CXXV[b] ; Hurmuzaki, *Documente...*, VI p 108, n° CVIII, p. 149, n° CXXXVIII, pp. 159 161, n° CXLIII et *Fragmente zur Geschichte der Rumanen*, vol. XII, Bukarest, 1884, pp. 327, 371, 393 ; *Condica de venituri şi cheltuieli a Vistieriei de la leatul 7202—7212* (*1694—1704*) [Le registre des revenus et des dépenses de la Trésorerie entre les années 7202—7212 (1694—1704)], ed. V. Arhicescu, dans « Revista istorică a arhivelor României », I, 1873, pp. 539, 569, etc. ; C. Giurescu şi N. Dobrescu, *Documente şi regeste privitoare la Constantin Brîncoveanu*, p 10, p 11, n° 26 ; p. 15, n° 34 ; p. 50, n° 72 ; p. 61, n° 85 ; p. 67, n° 101, p 68—69, n° 104, E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania* .., p. 205, etc.

[43] Hurmuzaki, *Documente* .., XIII, p. 51. En ce qui concerne Afendoulis voir aussi N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul XVIII*, vol. I, p 38, n° 2 et E. Vîrtosu, *Foletul Novel*, p. 186.

auprès du seraskier Ismail pacha de Bender et auteur d'une intéressante histoire du séjour de Charles XII de Suède à Bender.

Le réseau d'agents diplomatiques du prince était encore complété par les frères David et Théodore Corbea de Braşov [44], ses émissaires en Russie et en Transylvanie, par Ladislas Théodore Dindar, Peter Grienner et les vénitiens Bussi et Aloise Volde [45], envoyés auprès des autorités impériales de Sibiu ou de Vienne, etc. Parmi ces agents, le voïvode a récompensé surtout le « postelnic » Georges Castriota « pour son droit et fidèle service rendu ... au prince ... et au pays », auquel — parmi d'autres — il fit don, le 4 Juillet 1702, de l'emplacement d'une maison à Bucarest dans la « mahala » (quartier) de Popa Stoica « d'en bas » (Brezoianu) « près de la grande rue (Mogoşoaia) où se trouve la route de Tîrgovişte » [46].

Pour l'enseignement des langues étrangères nécessaires au personnel de la chancellerie princière et spécialement du latin — indispensable dans la diplomatie européenne — le prince Brancovan autorisa l'introduction dans le programme des cours de l'Académie princière de Sf. Sava [47], dont l'enseignement se tenait — on le sait — en grec et il encouragea l'initiative de rédiger des dictionnaires, comme ce fut le cas, par exemple, du dictionnaire latino-roumain *Dictiones latinae cum Valachica interpretatione* dû à Théodore Corbea de Braşov et à l'évêque Métrophène de Buzău à la fin du XVIIe siècle [48].

---

[44] Pour les frères Corbea à consulter spécialement Scarlat Struţeanu, *Fraţii Corbea, doi umanişti ardeleni la curtea lui Constantin Brîncoveanu* (Les freres Corbea, deux humanistes transylvains à la cour de Constantin Brancovan) dans «Ramuri », Craiova, XXXIII (1941), n°s 1—2, pp. 40—55 ; P. Constantinescu-Iaşi, *Relaţiile culturale romåno-ruse* .., pp. 162—163 ; C. Şerban, *Legăturile stolnicului Const. Cantacuzino cu Rusia*, pp. 244—246 ; C. Georgescu-Buzău, *Un diplomat român la Moscova la începutul secolului al XVIII-lea, David Corbea ceauşul* (Un diplomate roumain à Moscou au commencement du XVIIIe siècle : le tchaouch David Corbea), dans le vol. *Relaţii romåno-ruse în trecut. Studii şi conferinţe.* (Relations roumaino-russes dans le passé. Études et conferences), Bucarest, 1957, pp. 42—62 ; P. P. Panaitescu, *Культурные связи румынских государств с Россией в эпоху Реформ Петра I^{20}. Новые данные* dans *Romanoslavica*, II, Bucarest, 1958, pp. 238—247 ; Ştefan Meteş, *Din relaţiile noastre cu Rusia. Fraţii David şi Teodor Corbea din Braşov în slujba poporului român, ca luptători contra Unirii cu Roma, ca diplomaţi şi scriitori* (De nos relations avec la Russie. Les freres David et Théodore Corbea de Braşov au service du peuple roumain, comme combattants contre l'Union avec Rome, comme diplomates et écrivains) dans « Mitropolia Ardealului », V (1960), n° 11—12, pp. 836—862 ; G Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor romåno-ruse* (Contributions à l'histoire des relations roumaino-russes) Bucarest, 1962, pp. 118—122, etc.

[45] Hurmuzaki, *Documente...*, V_1, p. 69—70, n° XXXV şi p. 139, n° LXX, etc. ; XV_2, pp. 1491, 1533—1534, 1536 ; C Giurescu şi N. Dobrescu, *Documente şi regeste...*, p. 84, n° 130 ; p. 87, n° 141 ; p. 95, n° 157, passim.

[46] Archives d'État-Bucarest, *Condica brîncovenească* (mss. 705), f. 337 v°—338.

[47] I Ionaşcu, *Cu privire la data întemeierii Academiei Domneşti de la Sfîntul Sava din Bucureşti*, (En ce qui concerne la date de la création de l'Académie princière de Sf. Sava à Bucarest) dans « Studii », 17 (1964), n° 6, p. 1271 ; Gh Cronţ, *Academia Domnească din Ţara Romånească în secolul al XVIII-lea* (L'Académie princiere de Valachie au XVIIIe siècle) *ibidem*, 18 (1965), p. 840.

[48] Gh. Creţu, *Cel mai vechi dicţionar latino-romånesc de Teodor Corbea...* (Le plus ancien dictionnaire latino-roumain de Théodore Corbea...) dans « Voinţa naţională », XXII (1905), n° 613 (15/28 oct.) p. 2 ; P. P. Panaitescu, *Культурные связи* ..., pp.243— 244, etc

La cour de Constantin Brancovan à Bucarest a constitué aussi en même temps, à cette période, le centre d'une vive activité diplomatique à travers le Sud-Est européen notamment pendant la guerre entre les Turcs et les puissances chrétiennes durant les années 1688—1699. Le premier émissaire étranger qui fut envoyé à Bucarest à cette époque, le grec Dementios Fomin [49], vint chez le prince Brancovan pendant l'automne de l'année 1688 avec les lettres de réponse des tzars Ivan V et Pierre Ier adressées au voivode Şerban Cantacuzène — décédé entre temps — et aux hauts hiérarques de l'Église Orientale, promettant de soutenir la lutte des peuples opprimés des Balkans contre les Turcs. Le premier essai de médiation de l'Angleterre et des Pays Bas pendant la guerre entre les Impériaux et les Turcs dans les années 1691—1692, favorisa plusieurs voyages à Bucarest du comte Luigi Ferdinando Marsigli, émissaire secret autrichien qui passait pour le secrétaire de l'ambassade anglaise près la Sublime Porte, très civilement reçu à la cour du voivode et mis au courant des derniers événements de Constantinople [50], ainsi que du voyage du ministre Quarient von Raal, reçu secrètement par le prince à Bucarest sous l'identité d'un marchand hollandais au mois de Mai 1692 et envers lequel Constantin Brancovan se montra disposé à seconder le général Veterani dans ses futures actions au Banat [51]. Le secrétaire de lord Paget, Georges Philippe Schreyer de Weimar, envoyé en Angleterre au mois de novembre 1694 pour quelques affaires de son maître, reçut la permission du prince de passer aussi par la Valachie ; pour ne pas éveiller les soupçons des Turcs, il dut se déguiser en marchand. Schreyer a joui d'une très large hospitalité à Bucarest, où il est resté plusieurs jours, étant hébergé la dernière nuit de son séjour, à la résidence même du voivode à Cotroceni [52].

Les années suivantes, la ville de Bucarest a reçu les visites de certains diplomates marquants de l'époque, comme le comte Dominique von Oettingen, le fils du résident impérial Wolfgang von Oettingen Wallerstein [53], rentré de Constantinople où il avait accompagné son père envoyé

---

[49] Semionova, *Stabilirea legăturilor diplomatice... între Ţara Românească şi Rusia...* p. 35—36

[50] Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumanen*, III, pp 368—373, 385 et *Documente...*, V$_1$, pp 391—393, n° CCLXVIII—CCLXIX ; N Iorga, *Documente privitoare la Constantin vodă Brîncoveanu*, pp. 107—108, n° V, *Studii şi documente*, XX, Bucarest, 1911, p. 125 et vol XXIII, pp. 264—267 ; *Autobiografia di Luigi Ferdinando Marsigli* (éd. Emilio Lovarini), Bologna, 1930, pp. 150—151, Al. Marcu, *Date ce ne privesc în autobiografia contelui Marsili* (Informations nous concernant dans l'autobiographie du comte Marsili) dans *Închinare lui N Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani* (Hommage à N. Iorga à l'occasion de ses 60 ans), Cluj, 1931, pp. 251—252, etc.

[51] Hurmuzaki, *Documente...*, V$_1$, pp. 411—413, n° CCLXXXIV.

[52] E. D. Tappe, *Documents concerning Rumania...*, p. 204.

[53] Simperto, *Diarium... des Grafen Wolffgang zur Oettingen*, Augsburg, 1701, p. 5 ; N. Iorga, *Documente privitoare la Constantin vodă Brîncoveanu*, p. 122, n° 1 et *Studii şi documente*, XXIII, p. 275, n° CCCLXIV ; Tappe, *op. cit.*, p. 205.

pour la ratification du traité de paix de Karlowitz en 1700 et auquel le prince fit don d'une selle turque d'une valeur de 191 thallers [54] et lord William Paget, avec sa suite, en 1702, dont faisait partie aussi le connu épigraphiste et pasteur anglicain Edmund Chishull, qui a laissé une intéressante description de la ville de Bucarest dans son journal de voyage [55].

La visite du lord Paget à Bucarest, auquel on accorda une déférence tout à fait particulière a été consignée aussi dans la chronique officielle du pays tenue par le logothète Radu Greceanu [56], de même que dans « Le registre des . . . dépenses de la Trésorerie » où l'on a inséré les cadeaux faits à l'ambassadeur : un manteau de zibeline et une riche étoffe de laine soyeuse d'une valeur de 1300 thallers [57].

Le même cérémonial présida aussi la réception à Bucarest en 1703 de l'envoyé de Pierre le Grand, Michel Ivanov [58], quoiqu'il ne put se rencontrer avec le prince, parti entre temps à l'appel du grand vizir pour se présenter devant la Sublime Porte. Bien que la ville fut ravagée par la peste et presque vidée de ses habitants, l'envoyé du prince François II Rákoczi, le commandant en chef des rebelles « kouroutzes », Ivan Pápai était reçu honorablement à Bucarest en septembre 1708, par l'« ispravnick » de la ville, en l'absence du prince et du « stolnic » Cantacuzène, se trouvant à Tîrgovişte. L'émissaire magyar fut hébergé au palais de Cotroceni qu'il admira comme « un beau château [59] ». Enfin Bucarest a reçu en 1713 la visite de l'envoyé suédois de Charles XII, Hylteen [60], qui eut plusieurs entrevues avec le prince et le « stolnic » Cantacuzène.

Cette succesion continue de diplomates et émissaires étrangers dans la capitale de la Valachie durant trois décennies, relève ainsi l'importance politique acquise par la principauté valaque, située au carrefour des trois grandes empires : ottoman, russe et autrichien. Le prestige personnel dont bénéficiait le prince même devant les Turcs, apparaît aussi dans le fait que la Sublime Porte lui a permis d'envoyer son kapoukehaia de Constantinople, Ianaki Porphyrita à Karlowitz, au mois de Juillet 1699. Là, lors de la phase préliminaire du Congrès, le représentant du prince valaque eut quelques conversations avec le médiateur anglais lord Paget [61]

---

[54] *Condica de venituri şi cheltuieli a Vistieriei*, p. 605.

[55] Edmund Chishull, *Travels in Turkey and back to England*, London, 1747, pp. 78—82.

[56] *Cronicari munteni*, II, pp. 116—119.

[57] *Condica de venituri*... p. 673.

[58] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fond 68, année 1703, n° 4, f 1 — 2 (doc. de 25 juillet 1703) (dans * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии*, vol. III, doc. n° 53 — sous presse).

[59] Kálman Benda, *Pápai Iános torokországy náploi* (Le journal de Turquie d'Ivan Pápai) Budapest, 1963, pp. 266—268.

[60] Hurmuzaki, *Documente*.. , IX_1, p. 510—512, n° DCLXVIII.

[61] *Ibidem*, supl. I, vol. I, pp. 346—347 n° DX.

pour lui expliquer la situation de la Valachie et combattre, surtout, les injustifiables prétentions de suzéraineté émises par la Pologne.

En ce qui concerne la politique d'appui accordé aux aspirations de libérté des peuples opprimés des Balkans, le prince Brancovan a suivi la ligne traditionnelle établie par son prédécesseur Şerban Cantacuzène, qui a crû voir dans la Russie, la seule puissance de la même foi religieuse, en état de s'opposer en même temps à la tyrannie des Turcs et à entraver les tendances de conquête de l'Autriche catholique des Habsbourgs. D'ailleurs dès le début du règne de Brancovan — qui ne s'était pas déclaré d'une manière formelle contre les Turcs — la ville de Bucarest eut à subir la première occupation des troupes autrichiennes (1689), suivie ensuite d'une dévastatrice invasion tatare [62]. Après l'expulsion des Impériaux du pays, le voïvode reprit ultérieurement ses relations avec eux, sans que celles-ci aient été d'une cordialité manifeste.

Par contre, l'attention de Brancovan resta constamment dirigée vers l'Est.

Même dans la phase finale de la guerre de la « Sainte Ligue » contre l'Empire ottoman, Geoges Castriota a été envoyé par Constantin Brancovan à Moscou, en 1697, « à la suite d'un conseil commun et avec l'approbation des très saints patriarches, prélats et évêques et d'autres honorables personnalités serbes, bulgares, macédoniennes, albanaises et d'autres peuples grecs et de plus de vingt grands boyards moldo-valaques, qui se trouvent actuellement sous la très haute protection du prince de Valachie », pour assurer le tzar du dévouement des peuples du sud-est de l'Europe [63]. S'adressant à Pierre le Grand, Constantin Brancovan démontrait que « nous ne demandons qu'à être délivrés ... de cette tyrannie féroce et cruelle, de ce nouveau pharaon, payen et ennemi de la foi ... et ensuite, nous-mêmes, à notre propre-compte, et avec le sacrifice de nos vies nous défendrons non seulement les rives danubiennes, mais nous pousserons même de l'avant, parce que nous avons l'appui des Bulgares, des Serbes et des Macédoniens ... seulement nous devons avoir l'approbation de votre Majesté autocrate pour employer sans entrave vos armées ... Nous disons la vérité ... que nous serons les premiers au combat et que nous combattrons, non pas comme des hommes, mais comme des lions pour la patrie et notre peuple » [64].

---

[62] *Letopisețul Cantacuzinesc*, pp. 194—196; *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 pînă la martie 1717* (Histoire de Valachie depuis octobre 1688 jusqu'en mars 1717), éd. C. Grecescu, Bucarest, 1959, pp. 28—29; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, pp. 190—191.

[63] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fond 68, année 1698, nº 1, f. 10—23 (doc. du 16 septembre 1697) dans * * * *Исторические связи народов СССР и Румынии ...*, vol. III, doc. nº 34, sous presse)

[64] *Ibidem.*

Le prince de Valachie envoyait même au tzar par Castriota, au 10 septembre 1698, des propositions concrètes en vue de l'élaboration d'un plan d'actions militaires communes de la Russie et des peuples opprimés des pays chrétiens contre les Turcs, formulé en 10 articles. On prévoyait, entre autres, la conquête des forteresses d'Otchakov et de Kertch par les Russes, leur avance vers le Boudjak et les bouches du Danube et leur jonction avec les troupes du prince Brancovan et des insurgés des Balkans laquelle devait avoir lieu en Moldavie, le voivode de Valachie comptant aussi sur l'appui du « staroste » de Cernăuţi, Constantin Turculeţ, qui restait prêt à la frontière avec 10.000 cavaliers d'élite [65].

L'évolution ultérieure des événements et la précipitation de l'Autriche d'accepter définitivement en 1698 l'offre de la médiation anglo-hollandaise dans le conflit avec les Turcs, empêcha la mise en application de cette action dans le cadre de la vaste offensive projetée par la Russie contre l'Empire Ottoman, tant en Crimée que dans le Boudjak.

Mais la paix de Karlowitz constitua une désillusion pour les peuples opprimés des Balkans et elle n'apporta, en réalité, que des avantages à la maison d'Autriche.

C'est pour cela que le prince Brancovan, après avoir organisé à Bucarest une importante conférence politique avec ses conseillers et le patriarche de Jérusalem, l'un des plus actifs représentants de la lutte de libération des peuples du sud du Danube, envoya le tchaouch David Corbea en mission auprès du tzar. En effet dans les intructions présentées au chancellier Golovine, le 6 décembre 1702, l'émissaire valaque précisait que « le très saint kyr Dosithée, patriarche de Jérusalem, est arrivé en Valachie, dans la ville de Bucarest et après son entrevue avec le prince Constantin Bassaraba (Brancovan) et avec les deux frères Cantacuzène, Constantin et Michel, ils aient beaucoup parlé et se sont consultés entre eux sur le salut de tous les fidèles chrétiens qui gémissent sous le joug du tyran impie turc et sont trop persécutés par les hérétiques ennemis de l'Église Orthodoxe, ayant été priés et poussés à tenir ce conseil par tous les Grecs, Serbes, Bulgares, Albanais et Vlaques (des Balkans), tant que par les Roumains de Transylvanie et aussi par d'autres voisins qui vivent autour de la Valachie» [66]. Et David Corbea indiquait ensuite : « Tous ceux ci-dessus mentionnés ont prié à l'unanimité mon prince et lui ont demandé ce qu'ils devaient faire et quelle affaire commencer, parce qu'ils sont trop opprimés par le païen et que la Sainte Église est prête à expirer, moitié à cause du tyran, moitié à cause des hérétiques

---

[65] *Ibidem*, fond. 68, 1698, n° 1, f. 11—22 (doc du 10 septembre 1698) (dans *** *Исторические связи* .., vol. III, doc n° 36, — sous presse). Resumé par Semionova, *op cit.*, p. 37.

[66] Al. A C Stourdza, *Constantin Brancovan*. ., pp 31—34, n° 20 et en résumé chez C. Şerban, *Legăturile stolnicului . cu Rusia*, p 246 et Semionova, *op. cit*, p 41.

et qu'ils n'ont pas d'espoir et ne reçoivent aucune aide de nulle part... Le très saint patriarche et mon prince et les frères Cantacuzène n'ont pu leur donner d'autre assurance que le bon espoir que nous avions eu autrefois et que nous avons encore à présent... dans votre puissant pays... et nous les avons affermis encore plus par serment que, lorsque va arriver cet heureux temps, quand le tzar commencera à guerroyer aves les ennemis impies, et que mon prince va leur ordonner, alors eux tous ensemble... seront prêts à déchaîner la guerre contre les ennemis du Christ». À la fin, David Corbea précisait que «le très Saint (Patriarche) et mon prince m'ont encore donné l'ordre de rapporter, en dehors des choses au-dessus mentionné, que les chefs des Serbes et des Dalmates, à savoir Ianković et Ivan Sinobat, et d'autres, ont envoyé un de leurs capitaines, Arsène et ont prié mon prince de parler aussi d'eux... auprès du tzar... à savoir que (lorsque)... la guerre va commencer... eux tous ensemble avec leurs armées vont verser leur sang» pour le salut. «En plus de ceci, tous les Serbes qui sont sous le pouvoir du césar, ont envoyé un certain pan (seigneur) qui est un homme bon et fidèle croyant, prier le prince d'écrire à Moscou, qu'ils sont toujours prêts à marcher contre les paiens et à se réunir aux troupes du tzar...» [67].

Brancovan assurait de cette façon le tzar que dans le cas d'une déclaration de guerre à la Porte Ottomane, il pouvait compter sur l'appui des peuples opprimés des Balkans. Sa correspondance avec les chanceliers de Russie et le tzar Pierre a été très assidue à cette époque, auxquels il transmettait des informations importantes regardant les intentions des Turcs et les actions des dignitaires de la Sublime Porte. C'est pour cela que le chancellier Golovkin s'adressait au prince Brancovan, le 19 novembre 1707 « comme à un ami de la même foi et bienveillant au pouvoir... très chrétien », pour le prier « de bien vouloir par son zèle de chrétien espionner... et de rapporter exactement si les Turcs nourrissent... de mauvaises pensées contre le tzar »[68]; il le priait encore « d'aider de ses très intelligents et chrétiens conseil et action l'envoyé de Sa Majesté le tzar (à Constantinople) à déjouer et mettre fin à cette mauvaise intention des Turcs, et s'il va commencer à demander de l'argent, qu'il lui donne un coup de main par devoir chrétien », cela menant «au profit de toute la pieuse chrétienté pour que la seule puissance pieuse ne soit pas laissée opprimée par les paiens et les hérétiques...» [69]. À tout cela le prince Brancovan répondait au 14 janvier 1708 qu'il allait annoncer à ses kapou-

---

[67] *Ibidem.*

[68] Archives Centrales d'État d'URSS, anciens documents, fond 68, 1707, n° 3, f.71—71 v°. (dans * * * *Исторические связи*, vol. III, doc. nr. 92 — sous presse). Mentionné aussi par Semionova, *op. cit* p. 43

[69] *Ibidem.*

kehaias près la Sublime Porte et du pacha de Bender d'apprendre ce que manigançaient les Turcs et qu'avec le patriarche de Jérusalem, de nouveau arrivé à Bucarest « nous avons beaucoup causé de ces affaires »[70]. L'ambassadeur de Russie à Constantinople sera aidé par tous les deux, autant par des conseils que par l'accomplissement de tout besoin financier, le prince Brancovan prêtânt en vérité au mois de mars 1708 au comte Tolstoi, la respectable somme de 4000 ducats [71].

La correspondance politique secrète entre le voivode de Valachie et les dirigeants de la Russie continua aussi l'année suivante, quand le prince poursuivant sans cesse son projet d'associer les forces armées du tzar en cas de guerre et les troupes des insurgés des Balkans, signala, le 28 juillet 1708, au chancelier Golovkin l'arrivée à Bucarest d'un commandant serbe, dénommé Ivan Teleki au service de l'empereur d'Autriche, « connu dans les rangs du peuple entier et loué parmi d'autres peuples » et qui a été délivré depuis peu de temps de sa captivité des « kouroutzes » de Rákoczi [72]. Le prince Brancovan indiquait qu'il avait apprécié Teleki d'après les conversations qu'ils avaient eues ensemble, comme « un homme intelligent, bon et fidèle chrétien » qui « a découvert son coeur et s'est beaucoup plaint des Allemands », comprenant qu'il « est bien emporté contre eux », parce que Teleki avouait « s'être trompé en quittant sa patrie par nécessité, en quittant les infidèles et espérant quelque chose de mieux, comme sujet des Allemands ... » mais qu'il n'a vu d'eux « ni profit, ni résultat, mais au contraire, persécution et oppression contre la foi ». Bref, concluait le voivode « cet homme peiné, offensé et opprimé » paraît « avec tout son peuple » à être prêt à servir le tzar, en lui fournissant « de 30.000 à 40.000 soldats », pour attaquer les Turcs sur les flancs, dans le cas du déclénchement des hostilités [73].

Mais le cours ultérieur des événements ne fut nullement favorable aux plans du prince Brancovan, ni à ceux du mouvement libérateur des peuples balkaniques, parce que les conditions ingrates dans lesquelles évolua la guerre russo-turque et l'échec de la campagne du Prut de 1711 paralysèrent toute initiative en vue de coordonner l'action des insurgés avec celle des armées de Pierre le Grand, à l'exception des Monténégrins, mais dont la révolte isolée fut réprimée par les Turcs dans le sang [74].

---

[70] Al. A. C Stourdza, *op cit*, p. 204, nr. 230.
[71] *Ibidem*, p. 213, n° 236
[72] *Ibidem*, p. 265, n° 282.
[73] *Ibidem*
[74] Le 30 avril 1711 le consul vénitien à Durazzo, Pietro Rosa, annonçait le Sénat qu, en certains endroits de la Macédoine et de la Rumélie des « brigands » avaient fait leur apparition (in diversi luochi della Macedonia e Rumelia si sono di già radunati ladri da strada, numerosi di 4 in 5 cento persone per ciasche capo, tra cristiani e Turchi, e li medesimi spogliano ed assassinano per più ili Turchi, trà quali un famoso capo detto Bitulas, poco distante di Monasteri, s'attacò col beglierbei e lo ruppe, con obligarlo alla fuga, con morte di suoi) et le 17 août 1711

Après avoir envoyé Georges Castriota à Jassy dans une soi-disant mission de médiation d'une paix entre les Russes et les Turcs [75], mais en fait pour obtenir des instructions du tzar entré avec son armée en Moldavie, le voivode Brancovan attendit avec ses armées à Urlaţi l'arrivée des Russes pour s'allier avec eux ; mais quand il vit son spathaire Toma Cantacuzène, passer aux Russes, avant que ceux-ci pussent le défendre, Brancovan changea d'attitude, parce que le sort même de son pays était en jeu [76], et qu'il ne pouvait pas l'exposer aux répresailles dévastatrices des Turcs et des Tatares, à cause de la maladresse avec laquelle Pierre le Grand opéra pendant la campagne du Prut. D'ailleurs sa position de légitime défense a été aussi partagée par les chefs des insurgés balkaniques, qui n'entrèrent pas du tout en action au cours de l'été de 1711, car ils se rendaient compte de la légèreté avec laquelle avaient procédé les commandants du tzar en Moldavie, où, la sous-estimation des forces turco-tatares, l'absence d'un plan militaire d'opérations bien réfléchi par le maréchal Boris Petrovitch Scheremeteff, ainsi que le défectueux fonctionnement du service d'approvisionnement russe comptant seulement sur l'appui exclusif des Moldaves et des Valaques, menèrent au douleureux échec de Stănileşti, qui a rendu vain en même temps le courageux soulèvement de Démètre Cantemir, en lui provoquant la perte du trône et l'exil [77]. Le prince Bran-

---

il écrivait « tutta la Servia e parte del Albania è in gran timore per il sollevamento dei Montenegrini, temendo che al lor esempio anche li Montagnoli catholici unitamente con i popoli Clementi facino il medesimo E quando i primi non verranno soggiogati dal musselin di Scuttari, che con un corpo di dieci in dodici mille huomini si porto sollecitamente al soccorso di Dobotizza minacciata da medesimi sollevati, vi vorranno forzo maggiori per essodar tal loro pernicioso avento, atteso che ogni giorno vano crescendo in numero, e molte terre e villagi rissentono di già il sommo pregiudizio di tal sollevatione », cf Valeriu Papahagi, *Informaţii veneţiene relative la războiul ruso-turc din 1711, la Carol al XII-lea, regele Suediei şi la intenţia turcilor de a recuceri Moreia* (Informations vénitiennes relatives à la guerre russo-turque de 1711, à Charles XII, roi de Suède et à l'intention des Turcs de conquérir la Morée) dans « Revista istorică », XVIII (1932), n°s 4 6, p. 112 et 113. Le 12 avril 1712, l'ambassadeur d'Angleterre près la Porte Ottomane, Sir Robert Sutton, communiquait au secrétaire d'État, lord Darthmouth, quelques nouvelles concernant les mouvements des troupes turques en Rumélie, où trois pachas « à deux queues de cheval », aves les sandjaks des territoires gouvernés par eux, avaient l'ordre de réprimer l'insurrection des Monténégrins, habitants des montagnes d'Albanie, qui, appartenant à la religion orthodoxe et instigues par des émissaires du tzar s'étant soulevés une année auparavant, restaient encore sous les armes, Cf. A. N. Kurat, *The Despatches of Sir Robert Sutton, Ambassador in Constantinople (1710—1714)*, London, 1953, p. 123, doc. 34. En ce qui concerne la révolte des Monténégrins voir aussi l'article de S. Mijušković, *Dogadaji u Crnoj Gori od pojave Miloradovića do Numan-pašina pohoda, 1711—1714* [Les événements du Monténégro de l'apparition de Miloradović à la campagne de Numan pacha (1711—1714)] dans « Istorijcki Zapisi », Titograd, XI (1955), pp. 171—214.

[75] Ioan Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, (La chronique de la terre de Moldavie) IIe éd., éd. Iorgu Iordan, Bucarest, 1959, p. 230 et 247 ; *Cronica lui Radu Greceanu* . . dans *Cronicari munteni*, II, pp. 178—179, 181, 186.

[76] Le même point de vue est partagé aussi par P. Constantinescu-Iaşi, *O prietenie de veacuri. Scurt istoric al relaţiilor dintre popoarele român şi rus* (Une amitié séculaire. Précis des relations entre les peuples roumain et russe) Bucarest, 1957, p. 63 et Semionova, *op cit.*, pp 48—49.

[77] Pour les circonstances de la campagne de Moldavie en 1711 à voir surtout les relations contemporaines contenues dans *Warhafftiger Journal und Relation von demjenigen, was zwischen der Armee von Se. Czaaris Majest. und der Turckischen Seil dem 30 Maii st.v 1711 passiert*. . .

covan, même ainsi, assez compromis envers les Turcs, sans aucune aide de nulle part, se vit obligé d'envoyer au camp du grand vizir Mehmed Baltadji toutes les provisions achetées avec l'or des Russes et de restituer à Pierre le Grand l'argent avancé dans ce but [78], fait dont les détracteurs contemporains de Brancovan n'ont pas voulu tenir compte [79], chose qui apparaît évidemennt aujourd'hui comme une injustice.

Les années qui suivirent jusqu'à sa terrible chute en 1714, n'ont

---

Hambourg, 11 septembre 1711, 7 p., celles du *Journal de Pierre le Grand depuis l'année 1698 jusqu'à la conclusion de la paix de Neustadt*, Berlin, 1773, pp. 365—378 et aussi celles du journal de campagne du maréchal B. P. Scheremeteff, *Военнопоходный журнал 1711 и 1712 гг.* éd. A. Z. Mišlaevski, St. Petersburg, 1898, XVII + 212 p. et enfin les relations d'un officier anonyme français de l'armée russe du 8 août 1711 (C. C. Giurescu, *Une relation inédite sur la campagne de Pierre le Grand en Moldavie* dans « Mélanges d'histoire générale », I, Cluj, 1927, pp. 125—132), comme aussi celles du baron autrichien Tiepolt de 23 août 1711 (Hurmuzaki, *Documente...*, VI, pp 98—106, nº LIV). Ces témoignages peuvent être comparés avec ceux provenant du camp turco-suédois, où les carences stratégiques du commandament russe sont soulignées encore d'avantage ; parmi ces témoignages nous rappelons celui du traducteur turc Chiouzi du 18—21 juillet 1711, concernant la campagne du Prut, et publié par Teodor Holban, *Noui ştiri despre luptele ruso-turce din 1711* (Nouvelles informations concernant les luttes russo-turques de 1711) dans « Cercetări istorice » XIII—XVI (1940), pp. 305—306, la relation du baron suédois Frédéric Ernest de Fabrice contenue dans les *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender* . , Hambourg, 1760, pp 67—71, et celle du négociant français Aubray de la Mottraye, qui se trouvait à Bender auprès de Charles XII, dans ses *Voyages... en Europe, Asie et Afrique..* , vol. II, La Haye 1727, pp 9—23 ; pour les autres témoins oculaires qui se trouvaient dans le camp turc et pour les sources contemporaines, voir aussi Mustafa A Mehmet, *Cronica lui Mehmed Raşid ca izvor pentru campania de la Prut (1711)* [La chronique de Mehmed Raschid comme source pour la campagne du Prut (1711)] dans « Studii », XIV (1961), nr 4, pp. 920—933, A N Kurat, *Der Prutfeldzug und der Prutfrieden von 1711* dans « Jahrbucher fur Geschichte Osteuropas », X (1962), nº 1, pp. 13—66 et I E. Vodarski, По поводу работы турецкого историка о Прутском походе 1711 г. dans История СССР, VII (1963), nº 6, pp. 207 — 212, etc. Nous mentionnons de l'historiographie roumaine de date plus récente les suivantes études concernant la campagne du Prut: A. Boldur, *Expediţia de la Prut din 1711 şi jurnalul lui Petru cel Mare ca izvor de informaţie pentu istoria românilor* (L'expédition du Prut de 1711 et le journal de Pierre le Grand comme source d'information pour l'histoire des Roumains) dans « Studii şi cercetări istorice », Iaşi, XIX (1946), pp. 47—100 ; Gh. Bezviconi, *Călători ruşi în Moldova şi Muntenia*, (Voyageurs russes en Moldavie et Valachie), Bucarest, 1947, pp. 93—99 ; Scarlat Callimachi, *Un document inedit din 13 iulie 1711 privitor la colaborarea militară româno-rusă* (Un document inédit du 13 juillet 1711 concernant la collaboration militaire roumano-russe) dans « Studii », III (1950), nº 3, pp. 178—179 , C. Şerban, *Un episod al campaniei de la Prut . cucerirea Brăilei* (Un épisode de la campagne du Prut : la conquête de Brăila) dans « Studii şi materiale de istorie medie », vol. II, Bucarest, 1957, pp 449—464 ; *idem* , *Jurnalul feld-mareşalului B. P. Şeremetev despre campania de la Prut (1711)* [Le journal du feld-maréchal B. P. Scheremeteff concernant la campagne du Prut — 1711) dans le vol. *Relaţii româno-ruse în trecut* .. Bucarest, 1957, pp. 72—95 ; *idem, Un plan inedit privitor la campania de la Prut (1711)* (Un plan inédit concernant la campagne du Prut 1711) dans « Studii şi mat. de ist medie », IV, 1960, pp 591—524 ; *idem, O publicaţie contemporană referitoare la campania de la Prut 1711)* (Une publication contemporaine relative à la campagne du Prut 1711) dans « Studii », XIV (1961), nº 5, pp. 1227—1233 ; P. P. Panaitescu, *Tratatul de alianţă dintre Moldova şi Rusia din 1711. 250 de ani de la încheierea lui* (Le traité d'alliance entre la Moldavie et la Russie de 1711. 250 ans depuis sa conclusion) dans « Studii », XIV (1961) nº 4, pp. 897—917 ; I. Focşeneanu, *Tratatul de la Luţk şi campania ţarului Petru I în Moldova 1711)* (Le traité de Luţk et la campagne du tzar Pierre Ier en Moldavie 1711) dans *Studii privind relaţiile româno-ruse* (Études concernant les relations roumano-russes), vol. III, Bucarest, 1963, pp. 19—55 etc. Pour le cadre général du problème voir G. Bezviconi, *Contribuţii la istoria relaţiilor româno-ruse*, pp. 128—133, etc.

[78] Ioan Neculce, *Letopiseţul Ţării Moldovei*, p. 233 ; A. C. Stourdza, *Le rôle des Maurocordato...* p. 48.

[79] Neculce, *op. cit.*, p. 278 ; Radu Popescu, *Istoriile domnilor...* pp. 200—203.

pas signifié pour le voivode Brancovan, maintenant entré en conflit ouvert — mais non divulgué — avec les Cantacuzènes, promoteurs et souteneurs d'une politique pro-russe sans résérves, qu'une longue série d'humiliations de la part des Turcs et une grande inquiétude pour son avenir et celui de sa famille toute entière. Les tardives relations que le prince essaya alors de renouer avec les Impériaux surtout pour s'assûrer un refuge en Transylvanie, n'aboutirent pas aux résultats efficients [80].

Toute la politique de grandeur du prince Brancovan, qui avait fait de la ville de Bucarest un si important siège de la lutte antiottomane, ses liaisons avec les chefs de révoltés balkaniques et ses efforts pour faire de la Valachie le pivot du mouvement d'émancipation des peuples opprimés au sud du Danube, avaient cessé de constituer maintenant la préoccupation majeure du voivode, dont la situation affaiblie ne lui permettait plus qu'une lutte opiniâtre pour survivre. Constantin Brancovan tomba juqu'à la fin victime de la politique de revanche des Turcs, qui désiraient effacer les humiliations de la paix de Karlowitz.

La guerre heureuse qu'ils avaient eu avec les Russes, la campagne qu'ils préparaient contre les Vénitiens en Morée et, enfin, le règlement de comptes qu'ils projetaient contre les Impériaux, affaiblis par la guerre de la succession d'Espagne et la révolte des « kouroutzes », rendirent les Turcs extrêmement sensibles à l'égard des vassaux de l'empire, en les déterminant à réprimer avec une grande brutalité toute attitude d'infidélité à l'État Ottoman, pour obtenir ainsi la cohésion interne, réclamée par les impératifs du moment. Tant que les Turcs se sentirent faibles et forcés de se maintenir dans une expectative prudente vis-à-vis des Russes et des Autrichiens, ils avaient toléré les actions de Brancovan et ses efforts de rapprochement des puissances chrétiennes, qui leur convenaient jusqu'à un certain point, parce que dans la nécessité de se disculper, le prince non seulement versait d'importantes sommes d'argent aux dignitaires de la Sublime Porte, mais était forcé quelquefois de leur procurer aussi certaines informations.

Au moment où la Turquie victorieuse sur le Prut ayant imposé à la Russie une paix de compromis, révisa complètement sa politique et projeta la reconquête des anciens territoires perdus par la paix de Karlowitz, elle ne put plus risquer de maintenir dans sa principauté un personnage aussi influent que le voïvode Brancovan, disposant d'un fortune immense et doté d'une remarquable expérience politique, mais hostile à la Porte en cachette et compromis par un penchant trop évident pour la Russie de Pierre le Grand. Les Turcs ne firent qu'exploiter comme un

[80] C. Giurescu şi Dobrescu, *Documente şi regeste..* , pp. 212—213, nº 33; pp. 213—214, nº 338, pp. 221—223, nº 347; p 225, nº 350; pp. 230—231, nº 359; p. 245, nº 375, etc.; N. Iorga, *Viaţa şi domnia lui Constantin vodă Brîncoveanu*, pp. 203—204.

simple prétexte le conflit surgi entre les Cantacuzènes et le voivode et sur la foi de quelques accusations puériles, connues d'eux depuis longtemps, ils bannirent et plus tard exécutèrent le vieux prince, dont ils ne pouvaient plus tolérer la présence sur le trône de Valachie [81]. Le règne éphémère d'Etienne Cantacuzène (1714—1715), le fils du « stolnic », a définitivement fait comprendre aux dignitaires de la Sublime Porte qu'ils ne pouvaient plus compter sur la fidélité des représentants des anciennes familles des boyards autochtones, gagnées en grande partie aux Russes et aux Autrichiens, la seule solution politique qui leur était imposée dans l'imminence d'une nouvelle guerre avec les Autrichiens, étant celle d'avoir sur les trônes des principautés roumaines des représentants dévoués, recrutés parmi la clientèle politique du Phanar.

Ainsi, avec la fin du règne de Brancovan, le rôle politique si marquant que Bucarest avait détenu en qualité de résidence princière de Valachie et aussi comme centre de la lutte de libération des peuples opprimés des Balkans, allait prendre fin pour un certain temps, la ville continuant par contre à jouir d'une florissante situation économique et à briller comme une foyer culturel pour le Sud-Est de l'Europe qui se trouvait sous la domination turque.

Ainsi que Nicolas Iorga l'a souligné en 1914, à l'occasion de la commémoration de 200 ans depuis la mort du voivode qui a élevé la ville de Bucarest à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe au rang d'une véritable métropole de l'espace sud-est européen : « Constantin Brancovan a su, au cours d'un quart de siècle, se servir des Turcs, par besoin, sans abandonner aucun droit de son pays, il a su écarter la mainmise inconditionnée des chrétiens Autrichiens, Polonais et Russes, sur la terre roumaine ; il a su attacher la Moldavie à ses Valaques par des liens culturels et politiques ; il a su même après que les liens politiques avec la Transylvanie eurent éte rompus, maintenir encore ceux de la culture avec cette terre. Et, en même temps, par cette large œuvre de culture orientale . . ., par l'accueil hospitalier fait aux grands prélats de l'Orient patriarches, métropolites, professeurs . . . il a su . . . vis-à-vis de la grécité européenne, remplacer les empereurs byzantins de jadis, en descendant légitime comme il était regardé. Prince autonome dans son pays, entouré du prestige supérieur des césars constantinopolitains . . . dans tout le monde de l'Orient, telle fut la situation du prince Constantin Brancovan » [82].

[81] A Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia* pp. 165—169.
[82] N. Iorga, *Valoarea politică a lui Constantin Brîncoveanu*, pp. 51—52.

СОБЫТИЯ, ПРОИСХОДИВШИЕ НА АВСТРО-СЕРБСКОЙ ГРАНИЦЕ ВО ВРЕМЯ СЕРБСКОГО НАРОДНОГО ВОССТАНИЯ 1804—1813 ГГ.

Т. Н. ТРЫПЧА

При написании данного исследования, в котором рассматриваются события, происшедшие во время великого восстания сербского народа в 1804—1813 гг. под предводительством Кара-Георгия, были использованы документы из Государственного архива Тимишоары, в большей своей части оригинальные, и несколько копий, неизвестных историкам, занимавшимся упомянутыми событиями. Югославская историография содержит огромное множество работ, посвященных великому событию сербской истории — национальному пробуждению[1]; учитывая это, в дальнейшем выводы, сформулированные на основе чтения документов, будут излагаться без библиографических ссылок, за исключением случаев, которые потребуют дополнительного разъяснения; будут изложены исключительно события, описанные в документах, дабы избежать бесполезного повторения.

Следует также уточнить, что хотя изученные документы, излагающие иногда мелкие незначительные события, имеют относительную важность, все же они представляют определенный интерес, пополняя наши знания по данному вопросу.

В начале восстания повстанцы совершали многочисленные жестокие поступки, объясняемые тяжким турецким гнетом, которому

[1] См. список работ, составленный З Кумановым и озаглавленный *Bibliografija radova o prvom srpskom ustanku i Vojvodini* (Библиография работ о первом сербском восстании и Воеводине), в « Zbornik Matice Srpske », 1954, n° 7, Нови-Сад, стр. 198 — 211. Фундаментальным трудом по рассматриваемому вопросу является сборник документов *Izvori za istoriju Prvog srpskog ustanka. Grada iz zemunskih arhiva* (Источники по истории первого сербского восстания. Материалы из земунских архивов), т. 1, 1804—1812. Белград, 1955.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, 1-2, p. 169-196, BUCAREST, 1966

они подвергались в течение столетий[2]. В свою очередь и турки, предводительствуемые дахиями Белградского пашалыка для которых восстание «райя» было немыслимо, приступили к кровавым репрессиям. Так, например, ранней весной 1804 г., когда повстанцы готовились атаковать крепость Шабац[3], турки подожгли предместье и перерезали все население, за исключением епископа и 42 наиболее знатных сербских горожан, которые были взяты как заложники и отведены в крепость. Сербское население, напуганное зверствами, совершенными турками в Шабаце и на остальной территории пашалыка, искало спасения за Савой и Дунаем, на австрийской территории. В первые же дни с начала враждебных действий 244 семьи с 1019 детьми переправились в Панчево и Петроварадин, где обратились за защитой к расположенному там славонскому пограничному полку. На основании инструкций, полученных от военного Дворцового совета, как и предшествующих указаний, сербские беженцы направлялись для проживания в габсбургские владения как можно дальше от границы. Некоторые из них (Einschichtige), не занимавшиеся сельским хозяйством, отказались селиться вдали от границы, вызвав неудовольствие пограничных властей. В это дело вмешался панчевский городской голова, посоветовавший поселить их в банатских селах как Ярковэц, Добрица, Тамашевац, Избиште и Ульма[4].

Развертывание восстания вызвало многочисленные вооруженные столкновения на границе, нарушение пограничной линии с одной и другой стороны, стимулировало шпионскую деятельность по обоим берегам Савы и Дуная[5].

С целью укрепления границы были предприняты некоторые предупредительные меры как вооружение боеспособного населения города Панчева. Были сделаны попытки раздобыть около 600 ружей со склада в Тимишоаре, однако отсутствие необходимых для этой закупки людей вызвало затяжку в ее осуществлении, что привело к новым ходатайствам с целью ускорить выполнение заказа. По этому же поводу выяснилось, что 260 человек в Панчеве имеют собственное оружие. Выше-

---

[2] См Rajko L Veselinović, *Vojvodina, Srbija i Makedonia pod turskom vlasču u drugoj polovini XVII veka* (Воеводина, Сербия и Македония под турецким владчеством во второй половине XVII века), Нови-Сад, 1960 Следствием развития капиталистических отношений в Османской империи явилось усиление эксплуатации Отсутствие земли ухудшало положение сербского крестьянства, потому что турки незаконным образом присваивали себе право земельной собственности Тяжелое положение сербского крестьянства либо заставило его бежать в Австрию, что имело место в XVII веке, либо вынуждало восставать, как случилось в начале XIX века

[3] Генерал Vladan, I, Belić, *Ratovi srpskog naroda u XIX i XX veki*. Белград, 1940, стр. 18

[4] Гос. архив Тимишоары. Дело № 545 , 98/57, 24.VI. 1804.

[5] Гос. архив Тимишоары. Дело № 1012, 98/30.

упомянутые мероприятия были предприняты как для того, чтобы предотвратить возможное вторжение воюющих стороотн, так и для того, чтобы укрепить внутреннюю стражу, ибо спокойствию города угрожало все возраставшее число сербских и турецких беженцев, постоянно прибывавших в Панчево. В начале 1806 г. положение настолько ухудшилось, что вызвало тяжелые конфликты между гражданскими и военными властями, которые взаимно упрекали друг друга в безответственности, некомпетентности и т. д Одни беженцы переправлялись на австрийскую территорию, другие тайно возвращались в Сербию, что препятствовало обеспечению общей безопасности[6].

Хотя необходимые меры осуществлялись со всей строгостью, они все же не могли помешать возникновению новых, более серьезных инцидентов. Весной 1806 г. подобный инцидент имел место на побережье, между Свиницей и Плавишевицей, двумя селами на румынском берегу Дуная. Переговоры относительно его разрешения длились до 1811 г., не приведя ни к какому окончательному результату, и только трагическая развязка сербского восстания положила ему конец[7].

В отношении Австрии к сербским повстанцам различаются две фазы. В течение первой, охватывавшей 1804—1805 гг., Австрия следила за событиями, развертывавшимися за Савой и Дунаем, сохраняя видимый благожелательный нейтралитет, стремясь не усложнить и не ухудшить собственное положение, поскольку хорошо знала, что вмешательство в пользу сербов вызвало бы недовольство Наполеона. Она предпочитала роль мирного посредника между Турцией и повстанцами, исходя и из того соображения, что таким образом имела возможность, с одной стороны, лишить русскую дипломатию роли покровителя, которую та хотела играть, а с другой — уменьшить влияние и французской дипломатии. В то же время, будучи союзницей России против Наполеона, Австрия стремилась не раздражать Турцию, которая в то время находилась в лагере противников Наполеона.

Эта политика, проявлявшаяся в крайней осторожности и затягивании принятия решений, изменилась после 1806 г. Успехи русских войск на Дунае и прибытие в Белград русского агента Родофиникина, вызвали замешательство в Вене, а известие о возможном занятии Белграда русскими частями сильно обеспокоило императорский двор.

[6] Гл архив Тимишоары Дело № 1021, 98/34, 17 IV. 1806 См Slavko Gavrilovic, *Austrija i pitanje vojvodanskih dezertra i prebega u vreme Prvog srpskog ustanka* (Австрия и вопрос воеводинских дезертиров и беженцев во время первого сербского восстания), в «Zbornik Matice Srpske», 1954, N° 7, Нови-Сад, стр. 106—118

[7] Al. Ivić, *Izbeglice iz Srbije na austriskom zemljistu godine 1813—1814* (Бегство из Сербии на австрийские земли в 1813 — 1814 гг), Нови-Сад, 1950 Иордаке Серачин возместил часть понесенного ущерба, потребовав от некоторых руководителей сербов уплаты требуемой суммы, когда они были вынуждены бежать в Банат.

По этим причинам венское правительство стремилось, с одной стороны, обеспечить себе роль посредника в войне между Турцией и сербскими повстанцами, а с другой — препятствовать как распространению влияния русской дипломатии, так и созданию национального сербского государства под покровительством России. «Если Сербия не может стать австрийской, то тем более она должна оставаться турецкой» — такова была точка зрения венской политики, сформулированная самим Меттернихом по вопросу сербских повстанцев[8].

Прибегнув к новой политической тактике в отношении сербов, Австрия сразу же стала очень сдержанной. Она наложила суровые ограничения на продажу зерна повстанцам, что привело к острому недостатку хлеба в Сербии. В 1807 г. Младен Милованович был вынужден обратиться с просьбами как к общему банатскому командованию, так и к самому императору. В обоих письмах он указывал на бедственное положение, в котором находилась Сербия, и на тяжелое продовольственное положение населения; страна опустошена турками, земля не возделывается по причине длительной войны, а недавнее распоряжение о закрытии границы еще более ухудшит нищенское существование сербского населения. И далее в том же духе: дети, женщины и старики умирают с голода, в некоторых областях возникли эпидемии, предпринятая же мера еще более утяжелит положение. Упомянув о верности сербского народа монархии, которую он доказал в трех австро-турецких войнах, Милованович умолял императора отменить дальнейшее осуществление предпринятых мер. Общее банатское командование не вняло этой просьбе. Оно оправдывало свой отказ поставлять зерно повстанцам, приводя в качестве аргумента безответственность пограничных сербских властей, которые организуют и покровительствуют пиратским вылазкам вроде той, что была совершена Миленко и другими; по этой же причине письмо, адресованное императору, не было ему переслано[9].

Спустя десять дней после обмена вышеупомянутыми письмами сербские повстанцы совершили ночное нападение в Земуне, захватив здесь семь кораблей, нагруженных зерном, и тридцать других, также полных товарами, которые направлялись в Хорватию. «Пиратские» действия, как называло общее банатское командование вылазки отчаявшихся сербов, побудили его принять еще более строгие охранные меры, дабы предупредить повторение подобных случаев. По этому поводу был издан другой приказ, запрещавший перевозку зерна по Дунаю и анулировавший любое выданное ранее разрешение; до сведения тех, кто

---

[8] Gaston Gravier, *Les frontières historiques de la Serbie*, Париж, 1919, стр. 58—59.

[9] Гос. архив Тимишоары. Дело 1158, № 100/66 от 18.IV.1807. Документы как на немецком, так и на сербском языках являются оригиналами.

решился бы везти хлеб на собственный страх и риск, доводилось, что командование считает себя свободным от обязанности обеспечить им защиту. В одном единственном случае было дано разрешение, а именно горнорабочим из Оравицы, которые везли значительное количество зерна из Бечкерскул Маре; для их охраны были предприняты все необходимые меры безопасности[10].

К мерам внутренней безопасности относятся и несколько постановлений Дворцового совета, посланных пограничным полкам и содержавших указания относительно конфискации или уничтожения подстрекательских брошюр и листовок, которые возбуждают и без того взволнованные умы. Одна из таких листовок называлась «Доблестный сербский народ» и была написана, как указывалось в распоряжении Дворцового совета, анонимным автором, глубоко восхищенным историей сербского народа, деяния которого он прославлял. «Календарь 1808 года» также считался опасным, так как в нем упоминались сербские князья и важнейшие даты сербской истории. Брошюрка «Кто есть папа» также рассматривалась как «непотребная», поскольку дискредитировала и обливала грязной клеветой «пресвятого отца». «Исторический очерк о Мефодии», национальная книга хвалебного характера, панславистская и ортодоксальная, должна была быть уничтожена, поскольку она воспламеняла умы повстанцев и пробуждала уснувшие доблести сербов, народа очень воинственного, храброго, но и жестокого. Наконец, последней из запрещенных листовок была «Мятежная песнь Сербии», которая, считалось, была написана в якобинском духе и являлась призывом к революции не только против турок, но и против любых притеснителей. Операцию по сбору и уничтожению запрещенной литературы рекомендовалось проводить с подобающей осторожностью, чтобы не пробудить враждебных чувств среди австрийских сербов, которые и без того были глубоко взволнованы событиями, происходившими в Сербии[11].

Австрийские пограничные власти были серьезно озабочены распространением различных слухов. К прокурору в Панчеве поступили заявления от бондаря Фолькера и слесаря Хасслера, согласно которым многие сербы, бежавшие недавно из Сербии, утверждали, что приход Черного Георгия в Банат неминуем[12].

Эти заявления сильно встревожили органы безопасности, обеспечивавшие общественный порядок. Было предпринято тщательное расследование, протоколы которого составили дело, превышающее двести

---

[10] Гос. архив Тимишоары Дело 1178, № 100/35 от 27 V.1807.

[11] *Там же*, № 108/74 и № 166 Дело 3580, № 128/6, № 810, относящийся ко второй половине 1814 г Была запрещена и брошюра « Der Viener Kongres ».

[12] *Там же*. Дело 1066, № 100/118 от 8 I 1807. « Die Deutschen ausrotten vertilgen ».

страниц. Беспокойство соответствующих органов усилилось еще более благодаря одному случаю, происшедшему примерно две недели спустя после подачи упомянутых заявлений. Многие сербские жители Панчево и около 300 беженцев располагали оружием, которое они получили от командования пограничных полков на основании предыдущего приказа. В день рождества некоторые из них затеяли стрельбу, полагавшуюся по традиции на этом празднике. Городской голова распорядился арестовать подозревавшихся в стрельбе, под тем предлогом, что они нарушили покой жителей. Во время ареста произошли стычки; некоторые из подозреваемых были оштрафованы, другие избиты. Избитые возбудили судебное дело против головы. Дворцовый совет рассмотрел дело. В ходе расследования было установлено, что главным виновником всех беспорядков в городе является сам городской голова, не выяснивший в достаточной мере личность доносчиков, Фолькера и Хесслера, которые оба оказались заядлыми пьяницами. Эти последние были виноваты в распространении фантастических слухов, содействуя таким образом углублению национальной и религиозной вражды между сербами и немцами. Суровые наказания для сербов, объявленные общим банатским командованием, были анулированы. В приговоре Дворцового совета указывалось, что обвиняемые ничего не знали о приказе городского головы, запрещавшем ружейную стрельбу; подобное распоряжение должно было бы быть доведено до сведения горожан при помощи афишек, раздаваемых в общественных местах или церквях. Городской голова был приговорен к 40 дням ареста[13].

Мягкое решение Дворцового совета в отношении сербов объяснялось не только реальным знанием местной обстановки и стремлением соблюсти правосудие, а скорее всего сложившейся политической конъюнктурой, требовавшей такого поведения. Австрийская дипломатия, как это будет видно дальше, развернула усиленную деятельность по привлечению сербов на сторону габсбургской империи. В свете подобной обстановки приговор высшей инстанции, на первый взгляд факт незначительный, приобретал соответствующую важность.

В результате территориальных потерь в Германии и Италии международному престижу Австрии был нанесен урон. Братиславский мир (26 дек. 1805 г.) подтвердил этот факт. Кароль, генералиссимус австрийской армии и брат императора Франца I, не мог примириться с унизительным положением, в котором находилась империя. Поэтому он стремился вмешаться в отношения между Турцией и сербскими повстанцами с целью обеспечить, с одной стороны, территориальную компенсацию,

---

[13] *Там же*, № 100/115 от 10 I.1807, 100/112 от 12.I 1807, 106/61 от 25 II.1807; 98/34 98/37, 98/30.

а с другой — оживить австрийскую дипломатию. В начале 1807 и 1808 гг. он предложил два тщательно подготовленных им проекта, согласно которым сербские повстанцы должны были сотрудничать с Австрией. В обмен на дипломатическую помощь и покровительство, которые Австрия соглашалась предоставить сербским повстанцам, от них требовалась «временная» передача крепостей Шабац, Белград и Смедерево. Оба проекта провалились, однако здесь заслуживает внимания тот факт, что в те годы политика Австрии по отношению к сербским повстанцам определялась политической линией Кароля. Она колебалась в зависимости от различных фаз переговоров, ведшихся между Кара-Георгием и Симбшеном, военным комендантом Петроварадина, так что поведение австрийских пограничных властей было то сдержанным, то благожелательным.

Политические планы, провозглашенные эрцгерцогом Каролем, к организованному осуществлению которых он приступил в 1808 г , были сорваны Родофиникиным, уполномоченным царской дипломатии при Кара-Георгии, после того как он узнал от самого эрцгерцога о переговорах, ведшихся между Австрией и повстанцами[14]. События, последовавшие за этим, описаны в одном неопубликованном документе.

Кара-Георгий созвал на совет главнейших руководителей восстания. Он хотел принять окончательное решение относительно дальнейшей сербской политики, а также узнать мнение своих соратников. Из известных в настоящее время свидетельств вытекает, что Кара-Георгий начал секретные переговоры с австрийскими пограничными властями. Это было сделано не столько с целью добиться покровительства габсбургской империи, требовавшей взамен унизительных территориальных уступок, сколько для того, чтобы побудить русскую дипломатию, которая после Тильзитского мира отказалась, пусть и формально, от своих планов, направленных против Турции. Таким образом, Кара-Георгию удалось встревожить царскую дипломатию и добиться обещания помощи с ее стороны; созывая вышеупомянутый совет в своей резиденции в Тополе он преследовал цель вынудить Родофиникина заявить публично об обещанной русской помощи.

---

[14] Dr Al Ivić, *Leopold Ranke i srpske austriski odnosi za vreme prvog srpskog ustanka* Леопольд Ранке и австро-сербские отношения во время первого сербского восстания), Белград, 1938, стр 125 — 130, см Kállay Beni, *A szérb foléles torténete* (О сербском восстании), т 2, Будапешт, 1909, стр 126—129 Вмешательство Австрии в качестве посредника между Турцией и повстанцами имело место и в 1810 г , см Al Ivić, *Posredovanje Austrije izmirenje Porte sa Srbijom 1810 godine* (Посредничество Австрии в деле примирения Турции с Сербией в 1810 г.), Нови-Сад, 1939, когда австрийцы разработали даже проект организации Сербии, см. он же, *Austriski nacrt za unutasnie uredenje Srbije 1810* (Австрийский проект внутренней организации Сербии в 1810 г), Нови-Сад, 1938

В это время Кара-Георгию пришлось столкнуться с серьезными внутренними трудностями. В ходе восстания выдвинулись руководители, принадлежавшие к различным социальным слоям. Помимо князей, игравших решающую роль в местной администрации, имелись еще так называемые великие воеводы, хозяева, булибаши и гайдуки, которые не были расположены слушаться командующего, признанного таковым формально, благодаря его большим боевым заслугам. Хозяева, являвшиеся представителями зажиточной социальной прослойки, вышедшей из рядов крестьянства, содержали отряды на свой счет. Великие воеводы, используя свою славу народных героев, добытую на поле битвы, содержали армии, составленные из повстанцев-добровольцев и солдат наемников. Гайдуки и булибаши, в свою очередь, также располагали небольшими отрядами солдат, которые, признавая боевые качества своих предводителей, боролись под их руководством и существовали за счет добычи, захваченной у турок. Сам Кара-Георгий был гайдуком[15].

Из упомянутого выше документа вытекает, что собрание в Тополе было бурным, а результаты, на которые надеялись Кара-Георгий и Родофиникин, не были достигнуты. В присутствии русского уполномоченного Кара-Георгий сообщил о переговорах с неофициальными представителями венского двора и заявил, что Родофиникин обязуется добиваться и в дальнейшем помощи России. Участники собрания разбились на два лагеря, поскольку одни из них были австрофилами, а другие — руссофилами; в то же время их поведение показало, что они не признавали Кара-Георгия лицом, облеченным представительной властью. В конце концов было принято решение послать две делегации, одну в Вену, другую в Петербург, просить покровительства у обеих держав и выяснить, какая из них расположена его оказать. Это решение было принято в виду возможного провала переговоров с Турцией. Переговоры эти все еще велись, и собрание склонялось пойти на компромисс, поскольку сербская народная армия была плохо снаряжена, испытывала острую нужду в боеприпасах и отличалась недисциплинированностью. Австрофилы находили мощную поддержку со стороны сербов, проживавших в Австрии, которые побуждали их отстаивать свою позицию. С другой стороны, и многие члены сербского церковного синода были склонны поддержать эту политику и вели с австрийскими сербами секретные переговоры. Несмотря на все это,

---

[15] Slobodan Jovanović, *Karađorđe i njegove vojvode* (Кара-Георгий и его воеводы), Белград, 1938, стр. 9—13; Aleksa Ivić, *Tri portreta narodnih starešina iz Prvog srpskog ustanka* (Три портрета народных руководителей первого сербского восстания), Нови-Сад, 1940; (он же, *Rodbinske i biografski podaci o Karađorđu i njegovine vojvodima* Генеалогические и биографические сведения о Кара-Георгии и его воеводе), Нови Сад, 1939

в конце концов была послана одна единственная делегация в Петербург, состоявшая из двух князей, которые должны были просить императора Александра оказать сербам покровительство и помочь им организовать страну по образцу автономных Румынских княжеств[16].

Озабоченность по поводу дальнейших перспектив войны с турками была полностью оправданной. Турки собирали огромные силы на границе. Из донесения Паулича, австрийского консула в Травнике, вытекает, что Турция послала в Боснию другого пашу, который, направляясь в Травник, 15 мая 1808 г. находился в Високо. Прибыв к месту назначения, он срочно созвал турецких предводителей, действовавших в Боснии. На этом совете обсуждался вопрос о приготовлениях, необходимых ввиду продолжения войны против сербов, осуществление которых усложнялось из-за вмешательства России; тяжелое положение требовало новых усилий, мобилизации сил и реквизиции скота; угроза со стороны Сребреницы, недавно захваченной сербами, также представляла собой опасность, которую нужно было преодолеть; наконец, концентрация 50.000 французов в Далмации одинаково тревожила и Турцию и австрийский Дворцовый совет.

В подобных обстоятельствах руководители восстания осуществляли меры, вызванные сложившейся ситуацией; с одной стороны, тайно закупали оружие и боеприпасы в Земуне, а с другой — стремились обеспечить границы. Родофиникин побуждал их занять все пограничные крепости, чтобы не дать врагу возможности действовать из близко расположенных центров. Из императорской ставки прибыл майор Гамберг, чтобы сделать топографические съемки необходимые для составления точной карты, которая потребуется для будущих, уже назревающих, боев. Съемки были проведены в Белграде и многих других областях Сербии[17].

В этот период повстанцы одержали ряд блестящих побед, отодвинув границы Сербии за Дрину, на западе, и до Тимока, на востоке. В 1809 г. народные армии вступили в Боснию и продвинулись до Нови-Пазара. Во время осады этой крепости Кара-Георгий получил известие о поражении сербов в Каменице и неминуемом вторжении победоносных турецких армий в область, расположенную между Тимоком и Моравой. Со всеми своими силами он переправился сюда и отбросил турок с помощью русских войск. 1810 год завершился самыми круп-

---

[16] Гос. архив, Тимишоары. Дело 1448, № 108/74 от мая 1808 г. и № 158.

[17] *Там же.* Дело 2485, № 126/2. Значительное количество оружия было раздобыто контрабандным путем у торговца Дим. Марковича из Земуна. Сам Кара-Георгий послал своих людей в Тител для розыска мастеров « mit Kenntnissem in der Baukunst-док. № 126/4. О связях Кара-Георгия с Родофиникиным см. Al. Ivić, *Begstvo Konstantina Rodofinikina iz Srbije (u noći 27 do 28 avgusta 1809)* (Бегство Константина Родофиникина из Сербии в ночь с 27 на 28 августа 1809 г.), Нови-Сад, 1938.

ными победами повстанцев. Следующий же год ознаменовался яростными спорами между руководителями восстания, закончившимся провозглашением Кара-Георгия верховным командующим.

Согласно одному из сведений, в конце 1811 г. сербские предводители решили снова просить покровительства России и согласны были даже принять русский гарнизон в Белграде. Речь шла о двух батальонах, которые верховное командование русской армии, узнавш и о военных подготовлениях Наполеона и его намерении папасть на Россию, прислало в Сербию в феврале 1811 г. Упомянутые батальоны должны были, пройдя через Сербию и Боснию, атаковать французов в Далмации. В рассматриваемый период они еще находились в Белграде и Шабаце. Вся эта операция была предпринята с диверсионистской целью[18].

В виду прихода этих батальонов были осуществлены большие продовольственные закупки на пограничной территории. В свою очередь, австрийские пограничные власти предприняли строгие меры с целью помешать какой-либо перевозке зерна, муки и, вообще, продуктов (Naturalien), анулировав все разрешения на экспорт.

Результаты этих мер не замедлили сказаться. Из сообщений путешественников, прибывших из Боснии, вытекало, что в Броде накопилось огромное количество товаров, которые, не будучи укрыты в складах из-за недостатка соответствующих помещений, оставались под открытым небом и портились.

В двух новых приказах Дворцовый совет уточнял будущий режим пограничной торговли; предписывалось закрыть все порты, кроме Оршовы; предусматривалось и укрепление пограничных постов. По получении известия о прибытии русских солдат в Белград граница была полностью закрыта; были организованы специальные вооруженные дозоры, патрулировавшие на лодках реку днем и ночью; были отремонтированы обветшавшие наблюдательные вышки и построены новые, на небольших расстояниях одна от другой.

Когда эти приказы и распоряжения, один суровее другого, казалось полностью прервали всякую связь между Австрией и повстанцами, было получено разрешение на провоз в Сербию 3500 кинталов муки, 4000 мер зерна, 1500 мер кукурузы, что было знаком «благоволения», проявленного австрийским правительством, как по отношению к верховному руководителю повстанцев Кара-Георгию в ответ на его заверения в лояльности (gute gesinung), так и по отношению к сербскому народу, подвергшемуся столь тяжким испытаниям[19].

---

[18] V. Belić , *ук. соч.*, стр 46.
[19] Гос. архив Тимишоары. Дело 2485, № 126/12 от 31.XII 1811.

Это являлось своего рода условной, дипломатической попыткой договориться, найти лазейку, чтобы облегчить возможность возобновления торговли. Об изменении позиции Австрии свидетельствует и написанное в мае 1811 г. донесение военного коменданта Петроварадина, в котором сообшается, что предыдущие приказы были выполнены, в результате чего Земун и Панчево были снова открыты для экспорта. Но чтобы не раздражить турок и обойти предшествовавшие ограничительные распоряжения было предписано, чтобы на товары наклеивался ярлык с указанием места назначения, которое, однако, обозначалось очень расплывчато: « вниз », « вверх » (по течению). Донесение содержит данные, разчясняющие причину столь явного и быстрого изменения отношения австрийского правительства. Указывается, что симпатии, которыми Австрия пользуется среди некоторых сербов не должны оставляться без внимания, напротив, необходимо всячески поддерживать и развивать их. Изменение поведения австрийских властей отразилось и в двух других документах. В первом, выданном военным Дворцовым советом, предписывалось, чтобы общее славонское командование предоставляло бы ежемесячно «для Сербии» (адрес уже указывался без всяких обиняков) 6000 кинталов муки и 6000 мер (Metzen) ячменя, половина количества которых должна была собираться в Банате, а другая половина в Славонии. Вторым документом является разрешение, полученное Хершелем и Грегусом от Якоба Ненадовича, члена Правительствующего совета, на покупку, в Австрии продуктов в количестве, превышающем любую предшествующую покупку: 700 кинталов муки, 3000 мер пшеницы и 6000 мер овса. На этот раз сопроводительная накладная на упомянутые товары должна была содержать уточнение « вверх » по Саве.

Ободренные благожелательным отношением Австрии, повстанцы из Шабаца обратились к земунским местным властям с просьбой снять секвестр с 800 кинталов железа, купленного торговцем Миросавом Магазиновичем. Однако лишь спустя два месяца после подачи этой просьбы венгерский королевский дворцовый президиу сообщил, что вывоз руды, пороха и оружия запрещается [20].

---

[20] *Там же.* Дело 3580, № 123/8, декабрь, №№ 48, 69, 73, 90, 96, 119 и № 126/2 от 1 VI 1811. Австрийские власти преследовали торговцев из Земуна, Панчева и Петроварадина за услуги, которые они оказывали повстанцам В письме, помеченном июнем 1811 г венский Дворцовый совет рекомендовал пограничным властям следить за Милошем Урошевичем и Димитрие Братогличем прозывавшимся и Братовичеком, где бы они ни находились В случае их отъезда в Вену необходимо известить « Oberste Polizey Hoffstelle », который установит за ними слежку (док № 126/2 и 111) В другом письме от 19 IX 1811 г. Дворцовый совет потребовал, чтобы общее славонское командование выслало протоколы с заявлениями М Урошевича и Кристофора Хаджича относительно их переговоров с сербскими руководителями в 1807 г (док № 166). Наконец, из другого документа вытекает, что Бретолгич был посажен в тюрьму, а затем освобожден взамен залога в сумме 15 000 в венской валюте В этом же документе указывается, что пограничные власти получили приказ препятствовать любым сношениям между Урошевичем и Братогличем (дело 3580, № 126/2, стр. 179).

Следует отметить, что каждый раз, когда нужно было дать отрицательный ответ, который мог вызвать недовольство сербских повстанцев, это дело поручалось венгерскому королевскому двору, чтобы вызвать распрю между сербским и венгерским населением. Великодушие, мягкосердечие и благожелательство должны были исходить исключительно от императора или венского двора. Они и не замедлили проявиться и даже по тому же самому поводу: вскоре после упомянутого случая австрийские власти объявили повстанцам, что снимается запрет как со спиртных напитков, так и с колониальных товаров[21]. Проявленное доброжелательство было чисто формальным, ибо в распоряжении, последовавшим сразу же за вышеупомянутым, Дворцовый совет упрекал пограничные органы за то, что они не сумели использовать представившийся шанс и заставить повстанцев уплатить по долговым обязательствам взамен таможенных лицензий[22]. Рекомендовалось также на будущее использовать каждую уступку: в случае продажи железа товар должен сопровождать «торговец», т.е. шпион[23]; продажа оружия попрежнему запрещалась[24].

Во время переговоров насчет облегчения импорта из Австрии произошло несколько инцидентов, усложнивших положение повстанцев. Один такой случай, на первый взгляд незначительный, вызвал новый поток зверств[25].

Таковы были отношения между повстанцами и Австрией осенью 1811 г. В этом отношении показательным является приказ, изданный летом того же года. Австрийские пограничные власти получили указание от высших инстанций обеспечить все необходимые меры по размещению сербских беженцев, в случае их большого притока, как случилось в 1809 г.[26], дабы избежать чрезмерного скопления людей и сопутствующих этому неприятных явлений как голод, эпидемии и т. д.[27]. Это было как бы предупреждением того, что должно было случиться через два года, поскольку австрийское правительство было убеждено в неизбежном конце восстания. Убежденность его была настолько велика, что оно распорядилось, чтобы кавалерийские отряды из Замбора и Печа (Funfkirchen) находились бы в состоянии боевой готовности в виду возмож-

---

[21] Гос архив Тимишоары Дело 2485, И126/2, № 180, 204.

[22] *Там же*, № 109.

[23] *Там же* Дело 2485, № 126/2, № 180, 204.

[24] *Там же*, док от 18 XI 1811 Были задержаны и секвестрованы 62 ружейных ствола, 82 ружейных затвора, 240 пачек бумаги (Riss) для пыжей.

[25] *Там же*. Дело 2580, № 204/37, 161.

[26] В это самое время около тысячи сербов были переведены из Австрии в Крайову. Они получили от крайовского купца Хаджи Януша денежную помощь, которая была распределена Ст. Жифковичем (см рецензию Савы Янковича в «Romanoslavica» т. V, Бухарест, 1962, стр. 230).

[27] Гос. архив Тимишоары. Дело 2485, № 126/2 и 109.

ных неожиданных событий[28]. Были также отданы распоряжения насчет того, как должен быть принят Кара-Георгий и его окружение, а именно любезно и учтиво, ибо эти лица проявили свою преданность Габсбургам и империи[29].

Поскольку следовало ожидать, что одновременно с сербскими беженцами прибудут и отряды русской армии, размещенные в Белграде и Шабаце, предписывалось разоружить их и сразу же отправить на русскую границу[30].

Хотя ожидавшиеся беженцы и русские отряды не появились, австрийские гражданские и военные власти приняли самые строгие меры[31].

Со стороны все эти мероприятия казались бессмысленными. Дворцовый совет, однако, располагал точными сведениями о положении в Сербии. В конце зимы 1811 г. австрийский консул в Травнике доносил, что в Боснии приготовления турок для возобновления общего наступления были закончены. Ждали лишь приказа из Константинополя. С этой целью в Ниш, где находился великий визирь, был отправлен посланец, чтобы договориться о составлении общего плана операций[32]. Весной следующего года Штюрмер, австрийский посол в Константинополе, известил Меттерниха, о неизбежном возобновлении военных действий между турками и русскими, поскольку претензии последних неприемлемы. Он передавал также просьбу визиря Реизе Эфенди запретить купцу Хаджи Хуссейну перевозку двадцати ящиков с ружьями, которые он держит в Земуне, так как они могли попасть в руки повстанцев[33].

Дворцовый совет внимательно следил за всеми событиями, происходившими на сербской границе и осуществлял необходимые меры. Весной 1812 г. были отданы суровые распоряжения относительно задержки персонала и механического оборудования типографий, демонтировавшихся в Белграде, чтобы быть переправленными в Румынские княжества. Было известно, например, что в Яссах намечалось устройство типографии, материалы и рабочие для которой должны были прибыть из Белграда. Дворцовый совет считал подобный проект крайне опасным

---

[28] *Там же*, № 54 от 24. IV. 1811.

[29] *Там же*, № 141 от 28 VIII, 1811.

[30] *Там же*. Дело 2485, № 126/2 и № 162, см. VI. Belić, *ук соч.*, стр 46.

[31] *Там же*, № 147. Эти же власти предложили отказаться от взыскивания долгов Правительствующего совета казначейству, так как членов его невозможно найти, ибо все они разъезжали по стране с различными поручениями (см. № 159 от 9 IX.1811 и № 173 от 2? IX 1811). В то же время рекомендовалось приостановить все постановки, как например в случае купца Лаплаке, просившего нового разрешения на торговлю (№ 211 из дела 126/2).

[32] *Там же*. Дело 2 485, № 140, 141.

[33] *Там же* № 126/4, № 498 и 130 — оба от марта 1812 г.

и потому распорядился о конфискации, подчеркнув, что эта операция должна быть проведена без шума[34].

Когда поражение повстанцев стало очевидным, Дворцовый совет поспешил использовать это благоприятное обстоятельство, чтобы повысить численность своих войск путем создания новых отрядов из сербских беженцев[35].

Поистине удивительна «заботливость», проявленная в то время венскими кругами к сербским беженцам, проникнутая необыкновенным человеколюбием. Пограничным властям поручалось принимать беженцев доброжелательно и тепло и оказывать им возможную помощь[36]. С целью предотвратить опасность встречи с засадами и облегчить переход границы были открыты еще несколько портов: Бырзаска, Молдова-Веке и Паланка, на территории пограничного влахо-иллирского Острово и Кувин, на территории немецко-банатского полка[37].

Бегство сербских беженцев, вначале переходивших границу поодиночке или небольшими группами, то прерывавшееся, то снова возобновлявшееся, приобрело массовый характер в конце сентября 1813 г.[38] Хотя австрийские пограничные власти предприняли меры по размещению и возможной колонизации беженцев и уделяли много внимания ожидаемому событию, на которое рассчитывали, все же им не удалось справиться с новой создавшейся ситуацией. Первыми шагами в этом направлении были попытки поселить беженцев на территории, контролировавшейся петроварадинским полком, так как венгерские и банатские округи отклоняли любое подобное предложение. Командование полка, согласившееся принять беженцев, одновременно распорядилось, чтобы они были отделены друг от друга, дабы избежать возможных сюрпризов со стороны толпы, раздраженной горечью поражения, угнетением и бедностью, которые они переносили почти в течение девяти лет[39]. Вскоре, однако, пришел приказ Дворцового совета, предписывавший поселить сербов в вышеупомянутых округах[40].

Эти события происходили в конце сентября. В начале же октября, после захвата Шабаца турками, бегство сербов на приграничные территории австрийской империи приняло характер настоящего исхода.

---

[34] *Там же*. Дело 2 485, № 126/4, № 164

[35] *Там же*, № 193/53

[36] *Там же*. Дело 3203, № 139/64 от 17 VIII 1813

[37] *Там же*. Дело 3244 № 139/70 от 1 IX.1813

[38] Дополнительные сведения о событиях, изложенных здесь и ниже, см. в Dr. Robert Paulovici, *Sudbina srpskih izbeglic posle prvog srpskog ustanka prema aktima slavonsko-sremske generalne komande u Petrovaradinu* (Судьба сербских беженцев после первого сербского восстания по документам общего славонского командования в Петроварадине), в „Zbornik Matrice Srpske", 1954, № 7, Нови-Сад. стр. 126—146.

[39] Гос. архив Тимишоары. Дело 3290, И 126/7, № 605/30 IX.18

[40] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 611.

Достоверные источники указывают, что число бежавших семей равнялось примерно 15 000, в целом представлявших около 50 000 человек. Согласно другим сведениям, эта цифра достигала 100 000[41]. Наконец, статистическая сводка, относящаяся к концу октября, показывает, что реальное число беженцев равнялось 61 714 чел., из которых около 1 000 семей были посланы в провинцию Срем[42]. Разница между статистическими данными кажущаяся, поскольку отражает естественный приток населения: одни прибывали, другие осмеливались вернуться обратно, основываясь на неоднократных заявлениях и обещаниях турецких властей защитить тех, кто не совершил никаких преступлений против турецких солдат. По-видимому, можно остановиться на последней цифре, так как из другого более позднего документа вытекает, что в Банате были поселены свыше 55 000 сербских беженцев. Сюда же надо прибавить тысячу семей, направленных в Срем и представлявших собой примерно 6 000 человек.

Австрийские власти были озабочены нашествием беженцев, которые страдали от недостатка продовольствия, а их плачевное санитарное состояние в любой момент могло вызвать эпидемии[43].

С бежавшими сербами прибыли и несколько сот турок. Некоторых из них сербы принудили последовать за ними в изгнание, другие бежали, потому что были женаты на сербках, третью категорию представляли турки, принявшие христианство. Турецкие власти потребовали их возвращения, считая их турецкими подданными. В результате переговоров австрийские пограничники разрешили вернуться тем, кто этого желал.

Осенью 1813 года, когда развертывался трагический эпилог сербского народного восстания[44] и когда сербы, оставшиеся дома, ожидали со страхом неизбежной расправы, был передан призыв Кара-Георгия, звучавший как послание далеких предков. Через русского советника Недобу и через своих преданных людей Кара-Георгий сумел переслать в Сербию свой призыв к сопротивлению. В нем вчерашний «руководитель» призывал сербов смотреть с уверенностью на будущее, ибо поражение сербских народных армий носит временный характер; Россия, вовлеченная в войну с Наполеоном, в настоящий момент не могла оказать никакой помощи, но сразу же по избавлении от этой тяжести она будет снова рядом с сербами; что же касается его пребывания на австрийской территории, то это определяется создавшимися обстоятельствами[45].

[41] *Там же*, № 650.

[42] *Там же*, № 733, 732 Вместе с беженцами прибыли 97 священников в сопровождении своих семей, всего 681 человек В док, № 732 упоминается также и флотилия...

[43] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 618/642 и 646.

[44] Al. Ivić. *Katastrofa Srbije 1813 godine*, Нови-Сад, 1924.

[45] Гос. архив Тимишоары. Дело 3290, № 603 и 604.

3 октября 1813 г. Кара-Георгий, вместе с русским советником Федором Недобой, митрополитом Леонтием и архимандритом Спиридоном бежали в Земун. Их бегство вынудило повстанцев совершить поступки, которые можно оправдать только отчаянием. Младен Миловaнович, руководивший военными операциями на Мораве, после короткого столкновения с турками покинул поле боя и бежал за Дунай [46]. В Белграде было истреблено турецкое население, включая и тех турок, которые приняли христианство.

Командующий турецкой армией, знавший точно, а может быть только предполагавший, что Кара-Георгий перешел на австрийскую территорию, — но во всяком случае пытавшийся выдать это за достоверное сведение, — использовал данное обстоятельство как предлог для требования о выдаче руководителя восстания. Вначале это было простой просьбой, но позднее, когда известие подтвердилось, последовали ноты протеста, в конце концов превратившиеся в угрожающие ультиматумы, все более и более резкие. Военный комендант Земуна срочно послал в Вену специального курьера с запросом, каково должно быть его поведение в случае, если подобные требования повторятся [47]. В следующем донесении, немедленно последовавшем за первым, он извещал венский двор, что сам визирь Карджели Али паша в вызывающей форме указал ему, что располагает сведениями об укрытии Кара-Георгия австрийскими властями. В связи с этим высокопоставленный турецкий сановник снова повторил свое требование о выдаче и опроверг все слухи о предполагаемых успехах сербских повстанцев на Мораве, которые распространяются сербскими предводителями; турецкий, правитель в Боснии, добавлял он, в настоящее время уже восстанавливает, при помощи войск, мир и порядок на территории, пострадавшей от восстания [48]. Вскоре после этой беседы белградский паша сообщил ему о предстоящем прибытии, через 10—12 дней, великого визиря, который собирается повторить требование как о выдаче Кара-Георгия, так и всех беженцев вообще. В связи с этим паша сообщил также желание великого визиря, чтобы Кара-Георгий был немедленно арестован во избежание его возможного бегства [49]. В случае отказа австрийских властей выполнить требование турок, доносил комендант Земуна в другом своем послании, великий визирь решил прибегнуть к силе. По этим причинам командование пограничного полка предприняло меры [50], необходимые как для обороны вообще, так и для личной безопасности сербского руководителя, приста-

---

[46] *Там же*, № 649; см дело 3580, № 128/6, № 169, 207, 229 Спиридон Филипович был русским агентом, которого австрийская полиция преследовала повсюду.
[47] *Там же*, Дело 3290, № 126/7, № 639 и 640 от 6 X 1813.
[48] *Там же*, № 645.
[49] *Там же*, № 649.
[0] *Там же*, № 713.

вив к нему охрану, которая везде его сопровождала [51]. Неоднократные угрозы турок обеспокоили Кара-Георгия. Спустя лишь месяц после своего прибытия в Земун, он посылает в Вену Лазара Тодоровича, чтобы известить Дворцовый совет о положении в Сербии и в то же время узнать о намерениях этого органа относительно как его самого, так и всех укрывшихся на территории австрийской империи. Еще до получения ответа из Вены австрийские военные власти приняли решение перевести, для большей безопасности, в Петроварадин, где ему предоставили отдельное помещение [52].

Эта мера преследовала две цели: с одной стороны, укрыть Кара-Георгия, а с другой — усилить надзор за ним. Подозрительное отношение австрийских властей к деятельности Кара-Георгия основывалось на реальных фактах. Два таких факта были достаточно ясными, чтобы облегчить австрийскому правительству выбор дальнейшего пути в отношениях с сербскими беженцами и оправдать уже предпринятые меры предосторожности. Военный комендант Земуна перехватил письмо Кара-Георгия, в котором тот разъяснял населению Сербии свое отношение к Австрии и России, указывая, что отношение к первой вызвано сложившимися обстоятельствами [53].

Вторым фактом, оправдывавшим бдительность австрийского правительства, было следующее происшествие: в середине ноября 1813 г. Енаке Димитриевич, бывший секретарь Кара-Георгия, отправился в Россию в сопровождении двух сильно загруженных повозок, в которых якобы перевозилась в Россию часть «имущества» Кара-Георгия; он проехал через Тимишоару и Сибиу [54]. Нельзя было оставить без внимания эти связи с Россией, а с другой стороны, турки не прекращали своих угроз. В двух других нотах, язык которых грубо нарушал общепринятые международные нормы, великий визирь снова требовал выдачи Кара-Георгия, угрожая прибегнуть к более действенным мерам в случае отказа [55].

В ответ на повторяющиеся угрозы турок австрийское правительство изобрело новый предлог, которым можно было бы объяснить задержку Кара-Георгия, а именно долги, не уплоченные им Австрии. В таком духе были отданы и распоряжения пограничным властям, чтобы они в дальнейших переговорах с турками ссылались бы на то, что бывший руководитель восстания является должником многих лиц и даже самого

[51] *Там же*, № 777.

[52] *Там же*, № 784, 789, см. дело 3580, № 126 3, № 175 В январе 1814 г Лазарь Тодорович оплатил суммы, полученные им на расходы во время поездки в Вену в сентябре 1813 г. (702 флорина и 2 крейцера)

[53] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 669.

[54] *Там же*, № 815 от 14 I 1813.

[55] *Там же*, № 816 от 15 X.1813.

казначейства и потому не может быть освобожден до тех пор, пока не уплатит свои долги [56].

В документах Государственного архива Тимишоары не упоминаются вплоть до конца 1813 г. другие важные события, относящиеся к пребыванию Кара-Георгия в пограничной полосе, если не считать нескольких совсем незначительных. Так, в одном из документов говорится о процессе, возбужденном против жены Кара-Георгия ее кредиторами, стремившимися получить обратно одолженную сумму. Они потребовали наложения запрета на ее гардероб и прежде всего на предназначенные для торжественных выходов платья, расшитые золотом и серебром. Суд в Петроварадине отверг их требование, указав, что стоимость затребованных предметов не превышает 60 флоринов, тогда как подлежавшая возвращению сумма равняется 400 флоринам [57]. В двух других документах сообщается о распространяемых некоторыми лицами слухах о новом требовании турок относительно выдачи Кара-Георгия, которое на этот раз было сформулировано как альтернатива: либо австрийцы выполнят требование Турции, либо уплатят денежное возмещение в размере 6 000 000 пиастров. Слух этот, по-видимому, не имел никаких оснований, так как бывший участник восстания, Димитрие Маркович, которому он приписывался, опроверг его [58].

Другим вариантом слухов о переговорах по этому поводу между Турцией и венским двором было распространившееся сообщение о том, что первая предложила уплатить за выдачу 150 мешочков с золотом. На этот раз, однако, о подобной новости упоминал не кто-нибудь, а сам австрийский консул в Травнике, запрашивавший вышестоящие инстанции по поводу предложения боснийского паши совершить эту сделку, правда с уплатой меньшей суммы. Дворцовый совет в своем ответе решительно опроверг упомянутые слухи, заявив, что подобные переговоры не велись никогда. В то же время совет сильно заинтересовался этим делом и пожелал узнать, из какого источника проистекают такого рода слухи. Не исключено, что этот слух не был полностью выдуман, так как австрийский консул в донесении к высшим инстанциям указывал, что белградский паша с большим трудом поверил в его неосновательность [59].

---

[56] *Там же*, № 863.

[57] *Там же*, № 911.

[58] *Там же*. Дело 3290, № 126/7, № 615, 642 Цитированные документы, касающиеся деятельности Кара-Георгия во время восстания и после него, по всей вероятности дополняют сведения содержащиеся в исследовании *Karađorđe*, Белград, 1957, с которым мы знакомы лишь по другим работам Ценность изученных нами документов усугубляется и благодаря тому, что большинство из них являются оригиналами.

[59] *Там же*. Дело 3580, № 128/6, № 32, 59, 129, 262

Во всяком случае в течение всего хода переговоров, ведшихся между боснийским и белградским пашами и австрийскими пограничными властями, первые явно выказывали свое удовлетворение и признательность последним за их благожелательное отношение к Отоманской империи [60].

Пребывание Кара-Георгия и нескольких других руководителей восстания на территории, контролируемой пограничными полками, становилось все более затруднительным как вследствие вышеупомянутых причин, так и благодаря другим, о которых речь пойдет ниже.

В первые дни января 1814 г. Кара-Георгий был вовлечен в судебный процесс. Его обвиняли в соучастии в восстании, подготовлявшемся Петру Бошковичем и Милованом Петровичем, первый из которых находился в Панчеве, а второй в Земуне. В сохранившемся документе ничего не говорится о характере этого восстания, о том, где оно должно было развернуться — на турецкой или австрийской территории, — зато упоминается то обстоятельство, что Петру Бошкович еще с 1808 г. был известен австрийским военным властям и считался шпионом [61]. В результате всего этого комендант Петроварадина предложил выбрать новое местожительство для Кара-Георгия, как можно дальше от границы, а именно в Граце. И, чтобы избежать в дальнейшем дискуссий с турецкими властями относительно бывшего руководителя восстания, а одновременно и ограничить свободу последнего, военный Дворцовый совет объявил Кара-Георгия эмигрантом, поставив его таким образом под защиту международного права.

Отправка Кара-Георгия подальше от границы была необходима и ввиду того соображения, что она положила бы конец тревожным слухам, волновавшим как население Отоманской империи, так, и, особенно, сербов, проживавших на границе Австрийской империи. Из донесений австрийских осведомительных служб вытекает, что распространялись разные известия о скором приходе Кара-Георгия во главе 80-тысячной армии. Разумеется, подобные слухи выглядели смехотворно; все же пограничные австрийские власти на всякий случай усилили дозоры.

22 января 1814 г. Кара-Георгий, получивший 600 флоринов на дорожные расходы, перебрался в Грац. Вскоре после его прибытия туда и жене его было разрешено последовать за ним,если она этого пожелает (seine Familie an sich zu ziehen). Приняв это приглашение, жена его, Елена, обратилась к нему с просьбой выслать ей необходимые для дороги деньги. Для характеристики ненадежности положения, в котором находился Кара-Георгий, очень знаменателен присланный им ответ: жене оставаться на месте, поскольку он не располагает нужной суммой,

---

[60] *Там же*, № 32, 129

[61] Поскольку текст данного документа поврежден, нельзя было установить, на службе у какого государства он находился.

да и окружающие обстоятельства не побуждают его вызвать ее в Грац. Дальнейшее развитие событий подтвердило справедливость предчувствия, о котором говорилось в конце письма. В отношении стеснительного финансового положения, которое он испытывал, имеются и другие свидетельства. Когда стало известно о разрешении для него и его соотечественников выехать в Россию, где им предоставлялось политическое убежище, кредиторы потребовали аннулирования этого разрешения и ареста сербских руководителей. Опасность быть посаженными в тюрьму за долги постоянно витала над ними. Хотя слух о полученном разрешении оказался обоснованным, просьба кредиторов не была удовлетворена.

Кара-Георгий не мог примириться с пассивной ролью, которую ему предназначали австрийские власти. Из донесений различных органов по внутренней охране, написанных в июле 1814 г., известно, что он отправился в монастырь Фенек. Австрийская полиция, подозревавшая его в поддерживании связей с руководителями восстания и царскими агентами, также прибыла туда и провела расследования, чтобы установить, с кем он связан, однако не обнаружила ничего сомнительного. Обманув бдительность полиции, Кара-Георгий отправился дальше в Нови-Сад. Если австрийским властям не удалось раскрыть цели посещения Кара-Георгием монастыря, то общественное мнение из Митровицы знало, что при посредстве агентов царя Александра были установлены более тесные связи с Россией; население города восторженно отзывалось о помощи, предоставляемой сербам [62].

О роли, которую играл Недоба, советник русской миссии в Белграде, во время народного сербского восстания и особенно в его последние дни, говорится в нескольких документах. В конце сентября 1813 г. секретарь русской миссии Орлович извещал коменданта Земуна о скором приезде Недобы в этот город, поскольку турки уже переправились на лодках через Мораву. 3 октября комендант получил сообщение, что Небода покинул Белград и в тот же день прибыл в Земун. Вступив на австрийскую территорию он обратился к властям с просьбой о транзитной визе, чтобы проследовать в Россию уточнив при этом, что заберет с собой и Кара-Георгия [63]. Командир пограничников не разрешил ему выехать, подвергнув его обязательному карантину. Тогда Небода потребовал, чтобы ему предоставили соответствующее место для проживания, где-нибудь в монастыре, однако и на это не было дано разрешения [64].

---

[62] *Там же* Дело 3580, № 126 8, № 18, 21, 63, 191, 202, 260, 264, 436, 476, 522, 523, 716, 727, 730, 762; см Aleksa Ivić, *Internacija Karađorđa i njegovih vojvoda u Stejerskoj od jan. do septembra 1814 godine*, Нови-Сад, 1914

[63] *Там же*, № 615, 616.

[64] *Там же*, № 630 от 6 окт. 1813 г.

Во время пребывания в карантине его навестил Панкович, министерский советник, приехавший прямо из главной ставки русской армии. Ожидался также приезд Ст. Жифковича, игравшего важную роль в развертывании войны вплоть до 1811 г., когда, поссорившись с Кара-Георгием, он перешел на службу к России. В данный момент он являлся полковником русской армии. Органы безопасности в Земуне были извещены об изменившемся поведении Недобы; если до тех пор он был осторожен и сдержан, то теперь стал активным и вызывающим, развернув пропаганду среди постанцев-беженцев с целью убедить их ехать в Россию. Прибытие Жифковича заинтриговало еще больше австрийские власти в Земуне. От вышестоящих инстанций, включая самого императора, они получили приказ следить за Жифковичем, по возможности не спуская с него глаз ни на минуту, но не препятствовать ему и незаметно для него, ибо он располагает документами, дающими ему право свободного передвижения [65]. Уведомленные о постоянном вмешательстве Недобы в дела, касающихся надзора за беженцами и их распределения, австрийские власти потребовали его отъезда из Австрии, что он и вынужден был сделать. Уезжая он взял с собой одиннадцать человек, среди которых находились Орлович, архимандрит Спиридон Филипович и несколько австрийских подданных. Этот его поступок вызвал недовольство австрийских пограничных властей, так как среди его спутников было несколько человек, которые дезертировали из австрийской армии и примкнули к повстанцам, а по возвращении сумели скрыть свои настоящие имена. Недоба выдвинул ряд доводов, пытаясь обосновать необходимость своего дальнейшего пребывания в Земуне, но не смог добиться ни малейшей отсрочки. Когда отъезд стал неизбежным, он обратился с другой просьбой: чтобы ему позволили взять с собой нескольких руководителей восстания, которым он обещал свое покровительство. В этой просьбе было отказано под тем предлогом, что лица, о которых идет речь, укрылись на австрийской территории и могут пользоваться только покровительством императора [66]. Среди тех, кто очень сильно хотел последовать за ним, был и капитан Николае Тодорович. Во всяком случае отъезд Недобы нисколько не уменьшил деятельности агентов царской дипломатии, убеждавших сербов перебираться в Россию [67].

Вслед за Кара-Георгием, укрывшимся в Земуне, последовали другие руководители восстания. Прежде всего его секретарь, Енаке Дими-

---

[65] *Там же*, № 644, см. дело 3580, 126/8, № 378, 446, 502, 506.

[66] *Там же*, № 724.

[67] *Там же*, № 737, 762. Из другого документа вытекает, что Дворцовый совет был расположен разрешить некоторым беженцам отъезд в Россию и даже втайне поощрял русскую пропаганду (см. дело 3290, 126/7, № 851). Некий Трифонович, недавно вернувшийся из России (в апреле 1814 г.) распространял слухи о поселении сербских беженцев в Бессарабии (дело 3580, 128/6, № 502 и 506). Австрийские власти не были слишком обеспокоены пропагандой Недобы, считая ее недейственной

триевич. Как уже упоминалось выше , он добрался до Сибиу, направляясь в Россию с двумя повозками, нагруженными частью имущества Кара-Георгия. Здесь он был арестован под предлогом, что не расплатился со своими кредиторами, которые обвиняли его в том, что он намеренно уехал, чтобы не платить долги. Однако не менее истинно и то, что австрийская полиция нашла подходящий предлог, чтобы подвергнуть его обыску и допросу, чего добивалась давно. Димитриевич был отослан под конвоем в Петроварадин. Здесь его допросили, а протокол допроса был отослан в Вену. Из одного документа вытекает, что ему приписывался долг в 2500 пиастров некоему Стояну Ненадовичу и 2 400 пиастров « графу » Янковичу, в отношении которого Димитриевич утверждал, что не знает его. В результате всего случившегося бывший секретарь был отправлен в Грац и интернирован там вместе с другими соотечественниками. Однако вскоре после своего прибытия в этот город он получил разрешение уехать в Россию. Тогда он начал хлопотать, чтобы его жене было позволено приехать в Пешт, откуда они отправились бы дальше. По причинам, о которых ничего не говорится в исследованных документах, он отказался от этого плана и поехал в Нови-Сад. Здесь он встретился с женой и получил деньги, отобранные у него при аресте. Ему удалось также раздобыть документ на получение 1712 дукатов, которые он объявил принадлежащими Кара-Георгию. Австрийские судебные власти удержали эту сумму в счет задолженности Кара-Георгия казначейству [68].

7 октября 1813 г. Лука Лазаревич, комендант крепости Шабац, и Стоян Чупич, не в силах противостоять численно превосходящим силам турок, перешли границу, сопровождаемые значительным числом повстанцев. Они же позволили себя разоружить и проникли верхом вглубь австрийской территории вплоть до Отошаницы, желая лично убедиться в бегстве Кара-Георгия, в которое они не могли поверить [69]. Лука Лазаревич был интернирован в Граце вместе с другими беженцами[70]. Стоян Чупич сразу же завербовался в добровольческий сербский корпус, формировавшийся австрийскими властями, и был представлен к чину капитана [71]. Вуле Илич, комендант крепости Смедерево, герой многочисленных побед над турками, в начале октября последовал примеру других руководителей восстания. Ему был оказан хороший прием и австрийские пограничные власти отнеслись к нему с подобающим уважением, хотя он неоднократно причинял им разные неприятности [72]. В это же время прибыл Вуица Вуличевич в сопровождении шестнадцати других руково-

---

[68] *Там же.* Дело 3580, 128/6, № 35, 41, 52, 76, 192, 199, 260, 338, 424, 493, 664.
[69] *Там же* Дело 3290, 126/7, № 660, 842
[70] *Там же.* Дело 3580, 128 6, № 112, янв. 1814
[71] *Там же.* Дело № 853, 900
[72] *Там же*, № 660, 842.

дителей, принесших с собой оружие и конскую сбрую. Сюда же добрался и Паул Матеич, румын по происхождению, вместе с 83 повстанцами, которые принесли с собой пушки и другое оружие, а также лошадей, задержанных, однако, австрийскими пограничниками. Все эти люди подверглись суровому допросу в целях установления их личности.

Пограничные власти проявляли особую бдительность, потому что стремились отыскать, с одной стороны, дезертиров, бежавших из австрийской армии и примкнувших к сербским повстанцам, а с другой, тех, кто, будучи разыскиваем турецким правосудием за совершенные преступления, укрывался под чужим именем. В донесениях пограничников указывается, например, что Милютин выдавал себя за гайдука Велко, героя Краины, и за его брата [73], что под именем Янко Поповича скрывался Цинцар Янку, обвиняемый в убийстве одной семьи с целью грабежа, который в действительности был никем иным как Цинцаром Янко Поповичем, македонским румыном по происхождению. Длительное расследование показало, что обвиняемый ограбил двоих убитых им турок, но при обстоятельствах, не выходящих за рамки военных обычаев. На постоялом дворе он напал на девятерых турок, семеро из которых бежали, оставив двух мертвых товарищей. У этих мертвецов Янко забрал оружие и имевшиеся при них деньги [74]. Некоторые из беженцев использовали австрийские паспорта, которые приобретали за взятку. Это делалось в виду переправки в Крайову, к тамошним сербским беженцам, золота и драгоценных камней, которые некоторые сербские предводители имели при себе. Фальшивые паспорта использовались также и для переброски в Валахию эмигрантов, преследовавшихся австрийскими полицейскими властями [75].

Выдающимися фигурами сербского восстания были два вышеупомянутых предводителя, В. Илич и Л. Лазаревич, которые осели в Араде. В этом городе сохранилось несколько заявлений, адресованных военному командованию Тимишоары, в которых они просили выделить им соответствующую сумму для содержания самих себя и своих семей. Находясь под домашним арестом, они, не имея права передвигаться, не могли заниматься торговлей или другим делом, которое приносило бы доход. Это затруднение, растущие цены на продовольствие, недостаточная сумма в 25 флоринов, выделенная на их содержание, делали их существование невозможным. Тогда как другие, указывается в одном из заявлений, бежали захватив с собой все, что могли, они привезли с собой лишь « ружье и свою душу »; они обороняли Делиград, когда

---

[73] *Там же*, № 151, 154

[74] *Там же*, № 641, 900, 13 XII 1814

[75] *Там же* Дело 3590, 128/6, № 497. Этой торговлей занимались Димитрие Танасович и Тома Константинович

турки, захватив Белград, отрезали их от своих. Поэтому они отступили, не зная ничего о своих семьях, не зная даже в какую сторону идут [76].

На пограничной территории укрылись многие другие предводители восстания, как: Якоб Ненадович, Младен Милованович, Иефрен Недадович, Симо Маркович, Ст. Иефтич, Жифко Младенович (священник), Иван Югович (секретарь правительствующего совета), Павел Цикич, Н. Николич, Дим. Стефанович, Марко Добрич, Дели Георге, епископ Леонтие Ламбрапич, Мих. Гриевич.

Они были размещены в нескольких местах, главным образом в Петроварадине. Учитывая настойчивые требования турок о выдаче, становившиеся все более и более угрожающими, а также с целью отдалить бывших предводителей от массы беженцев, которых они постоянно подстрекали, вызывая тем самым различные инциденты на границе, австрийское правительство решило изолировать как тех, чьей выдачи требовали турки, так и тех, чье пребывание на границе было опасным, отправив их в Грац. Якоб Ненадович и Младен Милованович, бывшие членами Сената революционных сербов, объявили себя больными, а следовательно неспособными выдержать трудности пути до Австрии. После того как 22 января тронулся в дорогу Кара-Георгий, 25-го Симо Маркович и Младен Милованович, 28-го Лука Лазаревич, Якоб Ненадович, избавившись от надзора врача, бежал. За ним последовал его сын, который через несколько дней сдался пограничным властям. Жен их арестовали, чтобы получить от них необходимые сведения, однако они отказались отвечать за поступки своих мужей, заявив, что были служанками, а не женами. Вскоре после своего побега, Якоб Ненадович был арестован и препровожден в Грац. По этому поводу ему были вручены 260 флоринов, поскольку он утверждал, что не имеет и гроша для своего содержания [77].

Из семьи Ненадовичей только Ефрему удалось добиться разрешения не быть отосланным в Грац благодаря тому, что он не фигурировал в турецком списке [78]. В начале мая 1814 г. он попросил позволения отправиться к императору, чтобы просить у него милости для всей семьи [79].

Одним из последних прибыл на территорию австрийской империи Хаджи Продан, будущий предводитель пандуров в восстании, возглавленном Тудором Владимиреску. В начале 1814 г. он находился в Земуне, где пограничные власти после обычного допроса подвергли

[76] *Там же* Дело 3290, № 151—154.

[77] *Там же*. Дело 3290, № 151—154; дело 3580, 128/6, № 63, 64, 66, 70, 83, 102, 107, 109, 188, 208, 283, 446, 938.

[78] *Там же*. Дело 3580, 128/6, № 128 — письмо его жены, Нерапины, и матери; № 390

[79] *Там же*, № 549.

его карантину. Сразу же после того как он перешел границу в Дубоке, белградский паша отправил ноту, в которой требовал его передачи турецким властям. Военный Дворцовый совет отказался удовлетворить просьбу турок, ссылаясь на то, что Хаджи Продан нарушил дисциплину во время своего пребывания в карантине и в данный момент отбывает наказание; одновременно пограничным властям был отдан приказ оказать беглецу подобающее внимание, укрыть его в какой-нибудь удаленной от границы крепости и распустить слухи об его смерти [80].

Положение бывших руководителей сербского восстания сильно ухудшилось в результате повторяющихся турецких требований о выдаче и угроз прибегнуть к силе в случае отказа австрийцев. В подобных условиях австрийские пограничные власти, помимо отправки сербских предводителей в Грац [81], разрешили желающим выехать в Россию [82].

Показательными для настроений, господствовавших среди сербских беженцев, являются несколько документов, относящихся к октябрю-ноябрю 1813 г., т.е. к наиболее драматическому и решающему моменту их существования. Австрийское военное командование было осведомлено о недовольстве, имевшемся против бывших руководителей восстания, и располагало указаниями о замышляющихся убийствах или грабеже некоторых из них [83]; сам Якоб Ненадович дал показания такого рода и просил отправить его для проживания в Нови-Сад [84].

Для понимания действительного положения в лагере сербских беженцев недостаточно объяснения, согласно которому брожение умов, ненависть и недовольство[85] были вызваны условиями, в которых они нахо-

---

[80] *Там же*. Дело 3580, 128/6, № 794, 797, 806, 919. В документах № 794 и 797 упоминаются протокол допроса, которому был подвергнут Продан, и распоряжение славонского командования заковать его в кандалы. Все это случилось уже после восстания в Чачаке.

[81] *Там же* № 958 и 959. Документ № 863 содержит присланные из Вены инструкции, в которых военному австрийскому командованию указывалось отвергать все турецкие требования о выдаче под тем предлогом, что Австрия должно получить обратно суммы, которые ей задолжали беженцы (дело 3580, 128/6, № 18). Адвокату Клахани было поручено осуществить переправку сербских предводителей в Грац. Кара-Георгию была выделена сумма в 600 флоринов, другие получили по 400 флоринов. Док. № 51 содержит список лиц, отправленных в Грац

[82] *Там же* Дело 3580, 128 6, № 475, 706, 1815

[83] *Там же*, № 649

[84] *Там же*, № 691, 701.

[85] *Там же*, Дело 3580, 128/6, № 92, 477, 592, 855 Не менее истинно и то, что положение беженцев было крайне тяжелым. Во многих случаях они подвергались грубому шантажу, что приводило к многочисленным судебным тяжбам, кончавшимся осуждением виновных И сами австрийские власти не проявляли к ним необходимого внимания. Так они предложили всем лицам, задолжавшим деньги беженцам, отдавать эти долги в Военный трибунал, чтобы таким образом не тратить деньги, выделенные казначейством на содержание беженцев. Возмещение присланных казначейством денег осуществлялось любыми средствами: путем продажи ценностей и товаров, конфискованных таможенниками или секвестрованных при других обстоятельствах и т.д Нередки были случаи, когда беженцы были вынуждены закладывать свои последние вещи или обдирать с ружей и сабель серебряную оправу, чтобы продать ее.

дились; эти явления имели более отдаленную и более глубокую причину. Во время восстания существовал постоянный более или менее резко проявлявшийся конфликт между Кара-Георгием и другими сербскими предводителями. Кара-Георгий, человек властный, стремился подчинить их себе, тогда как они при помощи всяких средств пытались ограничить его власть. Этот конфликт, неоднократно возникавший и улаживавшийся, формально завершился в 1811 г., когда Кара-Георгий заставил признать себя « верховным командующим »; тогда же он провел радикальную реформу, ограничившую власть различных « воевод ». Эта последняя мера неблагоприятно отразилась на дальнейшем ходе восстания, так как сильно подорвала боеспособность повстанцев. Революционный подъем, поддерживавшийся воеводами и другими руководителями, которых восстание выдвинуло на поверхность как представителей народных масс, начал спадать, когда повстанцы лишились своих предводителей. Между Кара-Георгием и его сторонниками, с одной стороны, и его противниками и массами, с другой, произошел раскол, который постоянно углублялся, а враждебность между этими двумя лагерями росла в прямой связи со следовавшими одно за другим поражениями [86]. Зародившись на сербской земле, она продолжалась и в австрийских владениях, принимая, в зависимости от обстоятельств,различные формы, одну из которых и отметили австрийские власти.

Одновременно с расселением сербов на территории австрийской империи проводилась, по инициативе австрийского военного командования, запись желающих поступить в два добровольческих батальона. С самого начала подобное желание выказали несколько сербских предводителей, среди которых находился и Радич Петрович. Когда-то он служил в австрийской армии, но после возникновения восстания в Сербии переправился туда. Он особо отличился в различных битвах и был высоко ценим руководителями восстания. Вернувшись на австрийскую землю, он обратился с просьбой снова зачислить его в армию, однако в качестве командира, который занялся бы организацией вышеупомянутых батальонов. Австрийское военное командование отказало ему в просьбе [87] и поручило эту задачу Михайловичу, которому было присвоено звание полковника.

Добровольческие батальоны организовывались на основе тех же принципов, что и « free-corps », формировавшиеся в первые годы войны с Наполеоном. Они состояли из шести рот, каждая численностью в 180

---

[86] Slobodan Ianovici,, *ук. соч.*, стр 25 — 27 Говоря о роли личности в истории, классики марксизма определяли ее следующим образом· ускорение или задержка (революции) в большой степени зависит от того, кто стоит, особенно в начальный период, во главе движения (см письмо К. Маркса Кугельманну от 17 апреля 1871 г.).

[87] Гос архив Тимишоары, Дело 3290, № 671; см *ук соч.*, стр. 29.

солдат, и имели соответствующий офицерский состав, отобранный среди офицеров влахо-иллирского полка. Для записи желающих были организованы вербовочные пункты, число которых свидетельствует о распространении беженцев по всему Банату. Один из батальонов находился в Нови-Саде, другой в Тимишоаре. Малая вместительность казарм сильно мешала размещению солдат; нездоровый климат Тимишоары и перенаселенность города представляли собой второе неудобство, так как в любой момент здесь могла вспыхнуть эпидемия. Исходя из этих соображений, добровольцев разместили в селах: Чернятезе (262 чел.), Гироде (136 чел.), Мошнице (199 чел.), Гироке (382 чел.), Медвеше (137 чел.), Сф. Михай (346 сел.) и Утвине (285 чел.) [88].

Существует богатый документальный материал, содержащий сведения о вооружении, его количестве и качестве, о содержании сербских добровольческих батальонов, число которых возросло до трех. Мы не будем излагать содержание этих документов, поскольку они не представляют особого интереса, да и размеры данной работы не позволяют сделать этого. Полезность добровольческих батальонов в скором времени начала вызывать сомнение, особенно в виду их дорогостоящего содержания и возникавших в связи с этим трудностей, поскольку кометаты, которым было поручено это дело, постоянно беспокоили казначейство различного рода возражениями и придирками. Учитывая эти серьезные затруднения, было решено распустить сербские добровольческие батальоны, что и произошло в октябре 1814 г. в Чакове. Добровольцам, число которых превышало три тысячи, была дана свобода выбора местожительства — на австрийской или турецкой территории, — по их желанию[89].

Между тем в Сербии развертывалось ,,умиротворение'' повстанцев, в ходе которого использовался известный метод, сочетающий террор и снисходительность; террор применялся по отношению к тем, кто был повинен в злоупотреблениях и преступлениях или продолжал сопротивляться; по отношению же к лицам, державшимся лояльно, проявлялись благосклоонность и понимание (zimlich ordentlich). Что касается первых, многие из них были повешены, обезглавлены или посажены на кол. Чтобы завершить операцию по «умиротворению», 40-тысячная тчрецкая армия вторглась в северную Сербию, а крепости Белград, Смедерево и Шабац были сильно укреплены. В таких условиях распространялись самые разные слухи: говорили о войне между Австрией и Турцией, о возникновении новых восстаний, наконец, ожидали прибытия самого Кара-Георгия с 80 000 солдат. Из огромного множества этих

---

[88] *Там же* Дело 3190, 141/24 VIII 1813

[89] *Там же* Дело 3275, 147/73 от 18 XI 1813, дело 3542, 150/92 от 19 окт. 1814; дело 3546, 148 от 27 окт. 1814; дело 3578, 160/6 от 29 дек. 1814; дело 3659, 155/7 от 21.VI. 1815; дело 3821, 154/13,23 и 30.V II 1815

слухов, либо прямо фантастических, либо неясных и противоречивых, один являлся достоверным, а именно, что на территории между Пожегой, Крагусвацем, Чачаком и Ягодиной 14—15 октября 1814 г. вспыхнуло восстание, вызванное незначительным инцидентом, которым умело воспользовался Хаджи Продан, направив существовавшее недовольство в желаемое русло. После первоначального успеха восстание было подавлено; около 600—700 повстанцев были захвачены в плен и подвергнуты ужасающей казни. В результате этого события имели место новые попытки перехода границы со стороны сербов, особенно со стороны Белграда; австрийские военные власти предприняли необходимые меры, чтобы приостановить эмиграцию. Подобные события происходили и среди сербских беженцев. Так, некий бимбаша Милосав, под предлогом подготовки отъезда в Россию, набирал добровольцев, чтобы напасть на Шабац, будучи осведомлен о незначительности тамошнего гарнизона. Протопоп Смилянич (Смилянович) также подготовлял нападение на эту крепость. Весной 1814 г. он созвал многих бимбашей и булибашей с целью убедить их в необходимости этого дела, однако они отвергли его предложения, считая момент неподходящим. Узнав об этих происках, австрийские власти арестовали протопопа и приговорили его к трем неделям тюрьмы, пригрозив, что в случае повторения он будет выдан туркам.

В Сербии продолжала сохраняться тревожная атмосфера несмотря на жестокие репрессии. Усилению недовольства содействовало обложение населения тяжелыми налогами (unerschwinglische Contributionen), приведшее к возникновению второго сербского народного восстания[90].

[90] *Там же* Дело 3580, 128/6, № 276, 473, 499, 526, 531, 557, 614, 708, 751, 769, 780, 781, 814, 823, дело 3640, 160/37 от 1814 и 1815 гг.; дело 3825, 156/31; дело 3659, 155/7. В 1813—1815 гг. на территорию австрийской империи бежали 55 513 сербов, которые привели с собой 113 569 голов скота. В документах содержатся многочисленные сведения, касающиеся категории, рассы и т.д. приведенного скота.

LES RELATIONS DE LA MOLDAVIE ET DE LA VALACHIE AVEC L'EMPIRE OTTOMAN, REFLÉTÉES PAR LE SCEAU DU PRINCE RÉGNANT (XVIIe — XIXe SIÈCLES)

EMIL VÎRTOSU

L'étude des sceaux du prince régnant, à partir du milieu du XVIIe siècle, permet de constater que les princes régnants de Valachie et de Moldavie employaient généralement, dans leurs rapports personnels et officiels avec la Porte Ottomane, outre les sceaux habituels, des sceaux spéciaux en langue turco-ottomane.

Nous ignorons encore si de pareils sceaux ont été utilisés par tous les princes régnants, étant donné que, jusqu'à présent, leur publication a été l'effet du hasard et de l'occasion, mais on peut affirmer, en tout cas, qu'ils ont eu cours dans les deux Principautés jusqu'en 1859, année de l'union des deux provinces. A partir de cette date, la correspondance officielle du pays avec la Porte Ottomane n'émane plus directement du prince régnant, mais ressortit à la chancellerie du ministère des Affaires étrangères. A cet effet, la chancellerie possède deux sceaux portant les textes en langue turco-ottomane, en sorte qu'à partir de cette date, l'usage du sceau appartenant au prince régnant n'est plus employé dans les relations du pays avec l'étranger [1].

Les sceaux des princes régnants à texte en langue turco-ottomane semblent ne jamais avoir été de grands sceaux, bien au contraire, de petits sceaux, de préférence des sceaux annulaires, de forme ovale-horizontale

---

[1] Pour les relations des Principautés Unies et de la Porte Ottomane pendant le règne du prince Cuza, voir G G. Florescu, « Unele aspecte ale poziției internaționale a Țărilor Române în perioada Unirii » (Quelques aspects de la position internationale des Pays Roumains pendant la période de l'Union), dans « Studii și cercetări juridice » (Études et recherches juridiques), IV (1959), p. 135—178.

REV. ETUDES SUD-EST EUROP., IV, 1–2, P 197—206, BUCAREST, 1966

ou octogonale [2], au texte gravé en caractères arabes. En général, le travail est de style oriental, c'est-à-dire ayant, le plus souvent, tant dans le champ que dans la légende, des éléments végétaux : branches, fleurs, feuilles. Quelquefois, ces sceaux ont dans leur champ la tête d'aurochs (bour), flanquée du soleil et de la lune, timbrée d'une couronne crucifère pour la Moldavie, et, pour la Valachie, l'oiseau — un corbeau portant une croix dans le bec ou surmonté par elle, flanqué pareillement du soleil et de la lune.

Le texte en langue turco-ottomane de ces sceaux, sans exception, a un contenu spécifique, c'est-à-dire qu'il ne reproduit pas en traduction la teneur des textes des autres sceaux princiers, bien plus, son contenu diffère totalement de ceux-ci. En réalité, aux XVIIe et XVIIIe siècles, le texte des sceaux en langue turco-ottomane exprime, en général, une déclaration directe ou indirecte de dévouement politique, de soumission au sultan, le prince régnant se déclarant *le serviteur du sultan* [3]. Cette déclaration de dévouement politique est exprimée dans un style fleuri, à rhétorique spécifiquement orientale, style qui appartient en propre aux sujets turcs s'adressant au sultan ou aux grands dignitaires de l'Empire.

Certains de ces sceaux princiers sont semblables à ceux employés dans l'Empire Ottoman non seulement par la manière dont ils sont gravés, mais aussi par le texte même, imitant le langage propre aux sceaux turcs, portant inscrite une sentence morale, une devise ou une invocation religieuse. Nous signalons, dans ce sens, les sceaux de Constantin Moruzi (1780), de Mihail Suţul (1785) et le sceau d'Alexandre Moruzi (1788).

Les documents pourvus de ce genre de sceaux ne comportent nulle mention spéciale corroborante (*corroboratio*), c'est-à-dire que son insolite présence n'est annoncée *in corroboratio*, dans la formule de sigillation, ni par la modification de la formule sigillaire habituelle, ni par l'introduction d'une formule sigillaire ad-hoc, dans le cas où la diplomatique respective n'aurait point possédé une pareille formule.

De l'étude des documents princiers pourvus de sceaux de ce genre, il résulte que leur application même présente une caractéristique particulière, dans le sens qu'ils ne sont apposés qu'à l'encre de Chine noire, et cela comme dérogation à l'apposition de tous les autres sceaux du

[2] « Dans les pays de l'Islam, les sceaux sont les uns ronds, les autres ovales ou bien carrés La plupart des sceaux des sultans sont de forme ovale » (I Hakkı Uzunčarşilî, Osmanlî devleti zamanînda Kullanılmış olan bazî muhurler hakkînda bir tetkik, dans « Turk tarih Kurumu Belleten », Istanbul, 1940, n° 16, p. 496)

[3] Les textes sont reproduits en entier dans l'annexe

même prince, soit des grands, des petits, des annulaires, appliqués aussi à l'encre de Chine, mais rouge (*chinovar*), durant plusieurs siècles [4].

Cette dérogation à la pratique traditionnelle de la chancellerie princière correspond à un renoncement consenti par les princes de Moldavie et ceux de Valachie, quant à l'application du sceau en rouge, suivant en cela la pratique officielle de l'Empire ottoman, qui employait l'encre de Chine noire pour les sceaux apposés sur les textes.

Nous remarquons encore, qu'au début du XIX[e] siècle, sur certains documents (passeports) rédigés par la chancellerie princière de Moldavie en langue turco-ottomane, on n'appliquait plus un sceau princier à texte en langue turco-ottomane, comme il y avait lieu de s'y attendre, mais c'est le sceau princier ovale qui y figure, imprimé toutefois à l'encre de Chine noire. Cela provient, premièrement, du fait que le prince régnant du moment ne possédait pas de sceau spécial à texte en langue turco-ottomane ; et d'autre part, du fait que, ce document étant un passeport, il devait être présenté à la frontière moldavo-turque, aux autorités locales qui devaient en reconnaître la valabilité, en identifiant le sceau. Mais ce passeport moldave devait être, en même temps, présenté aux autorités turques, pour lesquelles il devait absolument être marqué par un sceau imprimé à l'encre de Chine noire [5].

Pourtant, lorsque le prince, d'ailleurs fort rarement, use de son sceau à texte en langue turco-ottomane pour sceller certains actes regardant des affaires strictement internes, ce sceau n'est empreint qu'à l'encre de Chine rouge, se conformant ainsi à la règle observée pour tout sceau princier appliqué sur les documents relatifs aux affaires intérieures du pays. Rappelons à ce sujet les sceaux annulaires à texte en langue turco-ottomane de Gligore Ghica, prince de Valachie (1661 — 1664, 1672 — 1673), imprimés en rouge sur plusieurs ordonnances intérieures écrites en langue roumaine et adressées au chef douanier de Cîmpina (13 février 1661) et aux monastères d'Argeş (16 avril 1661), de Radu-Vodă (30 mars 1672), de Mihai Vodă

[4] On ne connaît pas de documents, et, sans doute, il n'en a existé aucun, qui ait appliqué un sceau « pendant » à un texte en langue turco-ottomane. Quant au sceau de Vasile Lupu, en langue turco-ottomane, nous ne connaissons pas exactement les symboles qui y étaient gravés, ni la couleur de l'encre employée, car nous n'avons de lui qu'une information incomplète due au voyageur turc Evlyia Celebi Même observation pour le sceau de Constantin Moruzi (1780), Mihail Suţul (1785), Alexandre Moruzi (1788—1793), sceaux pour lesquels l'éditeur turc (I Hakkı Uzunčarşilî, *op cit*) n'a pas indiqué la couleur. Cependant, l'étude d'autres sceaux princiers nous permet d'affirmer que les sceaux dont il s'agit ont été imprimés également à l'encre de Chine noire.

[5] Sur les actes émis à l'intérieur par le prince pour des questions personnelles, donc des actes privés (ventes, échanges, contrats de fournitures, etc), celui-ci appliquait son sceau annulaire, imprégné toujours d'encre de Chine noire (Emil Vîrtosu, « La sigillographie de la Moldavie et de la Valachie », p 46 des actes de Matei Başsarab (1649) et de Radu Léon voivode (1667)).

(10 avril 1672), de Viforîta (16 avril 1672) et de Saint-Jean de Bucarest (25 juin 1672)[6].

En synthétisant les observations qui découlent de l'étude des textes sigillaires en langue turco-ottomane et en considérant les aspects spécifiques à ces sceaux nous constatons :

1° — Une différence totale et fondamentale entre la teneur du texte en langue turco-ottomane et le texte des autres sceaux émis par le même prince, de même qu'une différence de style. Le motif de cette dissemblance ne peut manquer d'être intéressant : est-ce une obligation imposée directement ou indirectement par la Porte ? Est-ce un acte de courtoisie, une formule protocolaire de politesse diplomatique, ou bien est-ce pour capter la bonne volonté turque ?

Si nous nous rapportons, par exemple, à Mihnea le Turcisé, détrôné et exilé, nous le voyons, en 1584, envoyer des lettres accompagnées de dons à tous les dignitaires turcs qu'il suppose à même de l'aider à reconquérir le trône. C'est ainsi que ses lettres écrites en langue turco-ottomane portent comme signature la formule : « l'humble serf Mihnea, ci-devant gouverneur du sandjak de Valachie » ou « le serf Mihnea, ci-devant voivode-gouverneur de Valachie »[7]. Sans nul doute, ces formules n'ont qu'un seul but : regagner la bonne volonté turque, pour reconquérir le trône. Mais elles prouvent aussi que, jusqu'à cette date, Mihnea n'avait pas fait faire de sceau adéquat, avec texte en langue turco-ottomane, nécessaire dans ses rapports avec les Turcs. Probablement qu'on ne le lui avait pas encore demandé.

Pour revenir au texte des sceaux princiers en langue turco-ottomane, il est évident que sa présence même sur un sceau princier destiné aux affaires extérieures implique, au fond, une dérogation à la manière spécifique de composer le contenu et la forme du texte sigillaire princier traditionnel.

2° — Une dérogation à l'emploi de l'encre de Chine rouge (*chinovar*) particulière au sceau princier, dans la correspondance avec la Porte. Mais cette dérogation pourrait, tout aussi bien, être interprétée comme ayant un caractère personnel, car l'usage exclusif de la couleur rouge était considéré, en premier lieu, comme un privilège personnel du prince (et de sa famille)[8]. De plus, la Moldavie et la Valachie étant considérées, par

---

[6] *Ibidem*, p. 36—37 ; *Idem*, « Sigilii românești cu legenda în limbă turcească, veacul XVII—XIX (Sceaux roumains à légende en langue turque, XVII[e] —XIX[e] siècle), Bucarest, 1943, p 3—8.

[7] Texte chez N. Bănescu, « Opt scrisori turcești ale lui Mihnea Turcitul » (Huit lettres de Mihnea le Turcisé), Bucarest, 1926, p. 6—9.

[8] Non seulement dans la sigillographie, mais aussi en diplomatique et pour le cérémonial. Pour ce dernier aspect, voir Emil Vîrtosu « Din sigilografia Moldovei și a Țării Românești » (La sigillographie de la Moldavie et de la Valachie), p. 44 et suiv.

les Turcs, des provinces de frontière (*serhat*), la pratique sigillaire de ces deux pays, pour l'étranger, devait correspondre à la pratique officielle de l'Empire Ottoman pour ce qui est de la couleur de l'encre de Chine (noire).

3° — La présence, à côté du nom du prince, de la désignation de serviteur (*bendé*) des sultans. Cette qualité, le prince se l'attribue de lui-même, en rapport direct avec la manière habituelle aux Turcs de s'adresser d'un inférieur à un supérieur, ce qui nous permet de considérer qu'on ne doit pas accorder à ce fait une trop importante signification.

4° — L'omission, fréquente, mais non absolue, de l'invocation symbolique (+) en tête du texte sigillaire.

5 — L'omission du nom-titre de dévotion Io-Ioan, mais qui est présent et précède le nom du prince dans tous les autres sceaux princiers (grands, petits, annulaires).

6° — L'omission du titre de prince et la présence seule de la qualité de Voivode, quoique *voïvode et prince* apparaissent tous les deux dans les autres sceaux princiers contemporains du même titulaire. Le *Domn* (prince, tout au long de notre texte) qui figure toujours joint au titre de voivode, chef de l'Etat, représente le *dominus* féodal, en sorte que celui qui détient ce titre se désigne comme chef indépendant et souverain, et l'Etat, par cela même, affirme son indépendance et sa souveraineté. Cette signification précise explique l'absence du titre de *Domn* (prince) en Moldavie et en Valachie, sur les sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane [9].

7° — La figuration flanquant les « parassimes »[10] (ornements, trophées) à deux « tuiuri » sur le sceau princier habituel, petit et ovale, destiné à l'usage intérieur, démontre qu'elle indiquait le rang de pacha à deux « tuiuri », rang qui était celui des princes régnants des Principautés danubiennes dans leur qualité de dignitaires de l'Empire Ottoman, selon la hiérarchie de cet Empire, différente de celle des pays roumains [11].

La figuration de ces deux « tuiuri » constitue, de fait, une représentation héraldique relativement tardive de l'ainsi nommé « siècle phanariote », étant donné qu'elle apparaît seulement dans le deuxième quart

---

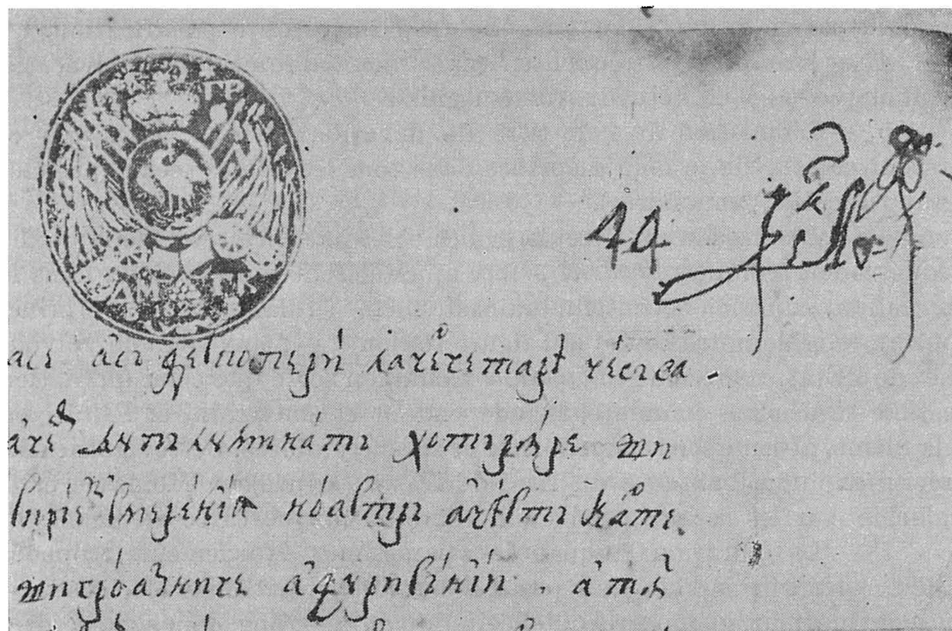
[9] Ajoutons que le titre de *Domn* (prince) ne figure ni sur les monnaies, ni sur les sceaux, à légende en latin, des princes régnants du XIV[e] siècle De l'absence de ce titre résultent des implications évidentes quant à la souveraineté (voir Emil Vîrtosu, «Titulatura domnilor şi asocierea la domnie în Ţara Românească şi Moldova pînă în sec. al XVI-lea » (Le titre des princes régnants et l'association au règne en Valachie et en Moldavie jusqu'au XVI[e] siècle)), Bucarest, 1960, p. 229

[10] Pour les parassimes voir E. Vîrtosu, dans « Studii şi cercetări de numismatică » (Etudes et recherches numismatiques), III, 1959, p. 525—526.

[11] H. Dj. Siruni, « Domnii români la Poarta Otomană » (Les princes roumains à la Porte Ottomane), Bucarest, 1941, p. 80—81 Seul Duca Vodă, prince de Moldavie, a eu rang de pacha à trois « tuiuri ». I. Ghica affirme que Ştirbei et Gr. Ghica ont eu, en 1843, rang de « mouchiri », c'est-à-dire maréchal ou pacha à trois « tuiuri » (Œuvres complètes, IV, Bucarest, 1915, p. 335).

du XVIII[e] siècle [12] et se maintient jusqu'à la troisième décennie du XIX[e] [13]. Aussi faut-il la considérer comme une conséquence directe de la nomination des princes en tant que princes régnants (domni) directement par la Porte Ottomane, et, sans doute, aussi comme un besoin de pompe et d'ostentation, satisfait ainsi par l'héraldique.

Nous devons préciser que le dispositif héraldique de ces sceaux à usage interne fait ressortir, en premier plan, les insignes princiers traditionnels : le sabre et la masse d'armes crucifère, reléguant au second plan les insignes turcs, les deux « tuiuri » dont il a été question (qui d'ail-



[12] Ainsi, le petit sceau ovale, de 1735, de Grigore Ghica Voivode, prince régnant de Valachie, comporte la figuration des deux « tuiuri », un de chaque côté, flanqués des « parassimes » princiers . le sabre (à droite) et la masse d'armes crucifère (à gauche) (Sceau reproduit dans « Eforia Spitalelor Civile », 1832 1833, Bucarest, 1932, p 4)

[13] Les deux « tuiuri » apparaissent pour la dernière fois sur le sceau de Grigore Dimitrie Ghica, prince régnant de Valachie (1822—1829). Voici la description de ce sceau ovale (33 × 37 mm) dans le champ, un écu ovale, portant un oiseau contourné, croisé, à vol ouvert, de la Valachie, prenant appui sur une branche , l'écu, timbré d'une couronne fermée crucifère — accolée, à droite, d'un soleil, à gauche, de la lune en croissant—s'appuie sur deux tympans et sur deux gueules de canon et est suivi, par les « parassimes » princiers accolés . le sabre (à droite), la masse d'armes crucifère (à gauche), flanqués de deux « tuiuri » et, en continuation, de cinq étendards autour de l'écu, en haut et en bas, les initiales majuscules : IΩ ΓΡ ДМ ГК В 1822 В 1 Ѡ ГРИГОРІЕ ДИМИТРІЕ ГИКА ВОЕВОД — 1822 IO GRIGORIE DIMITRIE GHICA VOEVOD 1822 >. Entre les initiales ДМ ГК se trouve une pyramide de boulets — disposés d'en bas en haut comme suit 4, 3, 2, 1 (Voir figure. L'original se trouve à l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, XXXVII/59 , le sceau est appliqué sur un document princier à l'encre de Chine rouge)

leurs n'apparaissent pas, dès le début, accouplés à la semilune, surmontant une gaule). Il est démontré, de la sorte, que les possesseurs des dits sceaux sont, d'abord, *Domni* (princes régnants) et que cette qualité leur confère aussi le rang de pacha à 2 « tuiuri ».

Par ailleurs, on pourrait affirmer, à la rigueur, que nous nous trouvons seulement devant de simples éléments de protocole féodal, qui n'affectent pas la souveraineté du pays, mais constituent une question strictement personnelle de prestige du prince et rien d'autre.

Mais cette manière d'interpréter le protocole féodal ne peut être soutenue. D'abord, à cause de l'absence du titre de prince dans le texte sigillaire. Ce manque ne concerne point, et ne peut concerner le prince seul, personne physique et morale, mais se reflète directement et implicitement sur le pays et représente, en dernière instance, la reconnaissance indirecte de la dépendance. Du reste, la même situation se retrouve dans les titres que le sultan emploie pour les princes de Moldavie et de Valachie, dans ses firmans, où il ne leur attribue jamais le titre de prince régnant (*domn*). Eliminant ce titre de prince des documents et sceaux afférents et n'usant partout que de la qualité de voivode transformée en titre, le sens de la minimalisation protocolaire est évident, d'autant plus que dans les actes et les sceaux usités à l'intérieur du pays, la formule diplomatique se retrouve en entier : « voevod şi domn » (*voïvode et prince*).

Cette conclusion d'ordre politique concernant les affaires extérieures du pays demeure valable même si nous admettons que l'introduction du sceau à texte en langue turco-ottomane est due au désir de parvenir. Tel, Vasile Lupu, d'origine albanaise (Razgrad [14]), le seul qui, sur le sceau, se déclare « l'ami » (muhibb) des sultans ; Gheorghe Ghica se déclare, quant à lui, sur le sceau, également, seulement « le serviteur » (bendè) des sultans.

Pour expliquer l'apparition des sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane, il faut aussi ne perdre de vue le fait qu'à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, l'administration indirecte de la Valachie et de la Moldavie par l'Empire Ottoman tend à devenir, de plus en plus, une administration directe [15], avec tout ce qui s'y rattache. En même temps, les lourdes obligations financières imposées aux deux pays et aux princes respectifs [16], au lieu de décourager les compétitions au trône, les entretiennent et les stimulent, de sorte que tous les moyens sont bons pour les prétendants au trône, afin de gagner la bonne volonté turque.

---

[14] Fr. Babinger, « Originea şi sfîrşitul lui Vasile Lupu » (Origine et fin de Vasile Lupu), Bucarest, 1936, p. 4—5.

[15] « Istoria Românilor » (Histoire des Roumains), II, p. 951

[16] M Berza, « Variaţiile exploatării Ţării Româneşti de către Poarta Otomană în secolele XVI—XVIII » (Les variations dans l'exploitation de la Valachie par la Porte Ottomane), dans « Studii », XI, 1958, nº 2, p. 59—71

Dans ce sens, les lettres de Mihnea « le Turcisé » (1584), susmentionnées, nous offrent un exemple concluant. Ultérieurement, *inveterata consuetudo* a pu créer *opinio juris et necesitatis*, en sorte que, partant d'une situation personnelle, on est arrivé à un état de droit.

Pour conclure, nous pouvons dire que la présence, à partir du XVIIe siècle, de certains sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane, avec les caractéristiques spécifiées plus haut, met en évidence la forme diplomatique de l'expression de dépendance de la Moldavie et de la Valachie envers la Porte Ottomane, et, implicitement, des rapports de même nature entre les princes roumains et le sultan, ce qui équivaut à une reconnaissance publique, par le prince roumain, de la soumission de son pays à l'Empire Ottoman [17].

Cependant, vers la fin de la troisième décennie du XIXe siècle de profondes modifications apparaissent dans la forme et le contenu des sceaux princiers à texte en langue turco-ottomane. Si, après 1822, Grigore Ghica, prince autochtone, s'intitule, lui aussi, « serviteur » (*abd*), cette manière de s'intituler disparaît définitivement chez les princes qui règnent après le traité d'Andrinople (1829). Nous constatons, il est vrai, même après cette date, l'existence de sceaux en langue turco-ottomane, mais ces sceaux présentent un changement total en tant que style, expression et attitude. Les princes qui règnent après 1829 n'ont pas encore le titre de *Domn* (prince régnant), dans leurs relations sigillaires avec la Porte Ottomane, ne se servant que du titre de « voïvode » ; par contre, le texte de ces sceaux, pris dans son ensemble, ne représente plus une déclaration de dévouement du prince, de soumission absolue envers le sultan, mais contient une simple précision de l'état de fait, sans aucun élément allusif de dépendance à l'Empire Ottoman [18]. Ce changement démontre que le texte des sceaux, en usage jusqu'à cette date dans les rapports avec la Porte Ottomane, ne pouvait être considéré par les contemporains que comme offensant pour la souveraineté des deux Etats roumains. Le changement effectué après 1829 dans le contenu du texte sigillaire princier en langue turco-ottomane, changement dû aux résultats politiques de la guerre russo-turque qui a pris fin par le traité d'Andrinople, nous montre qu'en attendant un moment plus favorable pour un rejet total, on opère une substitution temporaire du texte par un texte en quelque sorte dé-

[17] Les dites « capitulations » ne contiennent aucune clause ayant trait à l'emploi des sceaux à texte en langue turco-ottomane, par les princes de Moldavie (voir C. Giurescu, « Capitulaţiile Moldovei cu Poarta Otomană. Studiu istoric » (Capitulations de la Moldavie avec la Porte Ottomane), Bucarest, 1908). D'ailleurs, ni le traité conclu en 1479, entre le sultan Mehmed II et Etienne le Grand, n'indique rien quant aux sceaux (Voir aussi Aurel Decei, « Tratatul de pace — sulhnâme — încheiat între sultanul Mehmed II şi Ştefan cel Mare în 1479 » (Le traité de paix — sulhnâme — conclu entre le sultan Mehmed II et Etienne le Grand en 1479), dans « Revista istorică română » (« Revue historique roumaine »), XV, 1945, p. 465—494.)

[18] Les textes sont reproduits dans l'annexe.

pourvu de la signification politique antérieure. Ceci nous fournit la deuxième preuve, notamment, que, dans la rédaction et l'usage des textes en langue turco-ottomane des sceaux princiers de Valachie et de Moldavie, il ne s'agissait que de souveraineté, de la lutte pour la souveraineté et non pas d'autre chose.

Ainsi, de la désintégration féodale, entraînant l'ascension de la pré-bourgeoisie, il résulte que cette classe sociale, luttant pour la satisfaction toujours plus large et plus libre de ses propres intérêts, luttait en même temps pour l'essor matériel de l'Etat bourgeois en formation, pour rehausser le prestige de cet Etat à l'intérieur comme à l'extérieur, condition préalable pour conquérir l'indépendance et la souveraineté. Dans ce but, il fallait tout d'abord modifier les rapports de cet Etat avec l'Empire Ottoman, donc de substituer aux rapports de soumission des rapports d'égalité. La simplification de la formule du texte sigillaire, après la paix d'Andrinople, prouve aussi la lutte déployée pour gagner, par voie pacifique, la souveraineté et l'indépendance des deux pays. Cette lutte, il est évident, a amené certains résultats valables ; toutefois, par sa simple forme pacifique, elle n'y pouvait aboutir pleinement.

ANNEXE

Pour la documentation, nous reproduisons la traduction du texte des sceaux princiers en langue turco-ottomane déjà publiés ou en cours de publication. Le plus ancien appartient à Vasile Lupu, prince de Moldavie (1634—1643) et contient le suivant distique : MUHIBB-Î-KHANEDAN-Î-AL OSMAN/LUPUL VOIVODAYÎ-SERHADD-Î-BOGDAN (L'ami des sultans de la dynastie d'Osman, Lupu Voivode du serhat de Moldavie).

Nous ne lui connaissons pas d'autres caractéristiques.

L'existence et le texte en langue turco-ottomane de ce sceau sont consignés par le voyageur Evlyia Celebi. Celui-ci, en effet, affirme qu'en passant par Jassy en 1659, on lui avait communiqué que Vasile Lupu, lorsqu'il était encore prince de Moldavie, avait envoyé à Cara Moustapha pacha une lettre scellée du sceau reproduit plus haut, lui faisant connaître qu'il voulait passer à l'islamisme, en présence même du sultan Mourat. Cette nouvelle n'est confirmée par aucune autre source et paraît être une explication étiologique de l'existence du sceau à texte en langue turco-ottomane.

Un autre sceau octogonal, appartenant au voïvode Gheorghe Ghica, prince de Moldavie (1658—1659) contient le texte : +BENDE-Î-CESARAN-Î-AL-OSMAN IORGHI GHIKA VOIVODA-Î-BOGDAN-1069 < +Serviteur (bende) des sultans de la dynastie d'Osman, Gheorghe Ghica, voivode de Moldavie — 1069 (1658)>.

De même, en Moldavie, nous trouvons un sceau beaucoup plus tardif, de Constantin Moruzi Voïvode, qui porte la devise : SÂBITIM PÂYI HULÛSÎLE HEMÎN/HAYR OLA ÂKÎBETI KOSTANTIN < Et ainsi, avec la fermeté de la sincérité/qu'elle soit bonne la fin de Constantin >.

Un autre sceau, celui d'Alexandre Moruzi voïvode, 1793 (le sceau apposé en 1793 porte la date de 1787—1788) contient la devise :

ALÎĶ-SANDÎR OLĂ DA' IM IMAN KARDA ĂSŬDE 1202

< Qu'Alexandre soit toujours confiant dans la foi de la justice — 1202 (1787—1788) >.

En Valachie, nous trouvons un sceau de Gligore Ghica voïvode (1661—1672), qui porte comme légende :

LIGHOR GHIKA VOIVODAYÎ SER-HADD-Î-EFLAK, BENDE-Î-KHAKEPAYÎ-AALI OSMAN

< Gligorie Ghica voïvode du serhat de Valachie, serviteur (bende) du haut trône d'Osman >.

Un autre sceau, de Michel Suţu voivode, 1785, a l'invocation :

REB SEHEL UMURU MIHAL < Seigneur, facilite les affaires de Michel ! >.

C'est encore en Valachie que Grégoire Ghica voïvode emploie, en 1826, un sceau à texte très bref :

LIGHORI ABD GHIKA < Grégoire Ghica, serviteur (abd) >.

Plus tard, sur le sceau de Gheorghe D. Bibescu voïvode, en 1843, nous rencontrons la formule :

IORGAKI BIBESCO VOÏVODA-Î-MEMLEKET-Î-EFLAK/DER HALĂ/258

< Iordachi Bibesco, actuel voivode de Valachie — 1258 (1843) >.

L'ex-prince Alexandre D. Ghica, devenu gouverneur (caimacam) de 1856—1858, emploie deux sceaux (l'un moyen, l'autre secret) à texte encore plus simple :

ALEKSANDRÎ GHIKA/KAIMAKAM <-î-> EFLAK/ 1272

< Alexandre Ghica, gouverneur de Valachie — 1272 (1856) >.

Par la suite, le sceau du gouvernement de Valachie de 1858 a un texte adéquat :

KAIMAKAMLÎK-Î-MEMLEKET <-î-> EFLAK/1275

< Gouvernement de Valachie — 1275 (1858) >.

Après l'union, en 1859, les Principautés Unies emploient deux sceaux ad-hoc pour les relations avec la Porte Ottomane, sceaux employés par le département des Affaires étrangères, avec un texte spécifique :

1. — BUGDAN VE EFLAK BEYLIK MUĞTEMI/SCARLAT FALCOIANU/MUDUR-U-HARIGIE/DER MEMLEKET-Î-EFLAK/1275

< Principautés Unies, Valachie et Moldavie. SCARLAT FĂLCOIANU, directeur des Affaires étrangères pour la province de Valachie—1275 (1859) >

2. — EFLAK VE BUGDAN EMARETEIN — MUĞTEMA' SÎ/MÜDUR-U-HARIGIE/DER MEMLEKET-Î-EFLAK

< Principautés Unies, Valachie et Moldavie. Le Directeur des Affaires étrangères pour la province de Valachie > [19].

---

[19] Pour les sceaux en langue turco-ottomane, voir : Emil Vîrtosu, « Sigilii româneşti cu legenda în limba turcească, veacul XVII—XIX » (Sceaux roumains avec légende en langue turque, du XVIIe au XIXe siècle), Bucarest, 1943, *idem*, « Tipare sigilare domneşti din secolul al XIX-lea (Ţara Românească) Extras (Empreintes sigillaires princières du XIXe siècle (Valachie). Extrait...), Bucarest, 1958, p 347—352 ; *idem*, « Din sigilografia Moldovei şi a Ţării Româneşti ». Extras . (La sigillographie de la Moldavie et de la Valachie Extrait), Bucarest, 1956, p. 36 38, *idem*, « Sigiliul turcesc al lui Gheorghe Ghica voievod—1658 » (Le sceau turc de Gheorghe Ghica voivode 1658) (en cours de publication) ; *idem*, « Sigilii domneşti în limba turcă-osmană din secolul al XVIII-lea (Les sceaux princiers en langue turco-ottomane du XVIIIe siècle) (en cours de publication)

Nous devons le déchiffrement et la traduction des textes en langue turco-ottomane à l'éminent orientaliste H. Dj. Siruni.

SOME ASPECTS FROM THE HISTORY OF THE SOUTH-EASTERN EUROPEAN RELATIONS: ROMANIAN-SERBIAN RELATIONS (1859—1866)

G. G. FLORESCU

1. *The dominant features of Romanian - Serbian international relations.* The Romanian-Serbian relations, of age-old tradition, underwent structural changes in the period of consolidation of the capitalistic relations in South-Eastern Europe, a period favourable to the formation of national states.

The struggle of the Romanian and Serbian peoples to build up a national, unitary and independent state is an integral part of the wide ranging efforts of all peoples living in this part of Europe, in their endeavour to achieve this aim.

This historic process extended over the 19th and the beginning of the 20th century; the formation of national states and the conquest of their independence were for each country dependent upon the specific political internal conditions and the more or less favourable international situation[1].

The common interests of the Romanian and Serbian peoples in their fight against the foreign Hapsburgian and Ottoman rule in view of acquiring their full sovereignty, an attribute inherent to all national states, led to a progressive strengthening of the relations between the two neighbouring countries which at one time even assumed the features of a genuine alliance.

---

[1] Thus the independence of Greece was recognized in 1830, Romania and Serbia were recognized as independent states in 1878, Bulgaria, as a selfgoverning state in 1878 and independent in 1908 The Ottoman Empire, became the "Turkish Republic" in 1923, adopting in its organization the characteristic pattern of the European states.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP. IV, 1–2, P. 207 – 221, BUCAREST, 1966

This community of interests expanding into a larger sphere, led also to the initiation of closer relations with other South-Eastern European states, both those which had already acquired their independence and those which were still fighting to gain their national freedom. [2]

In promoting this policy of rapprochement, M. M. Obrenovitsh, the ruling prince of Serbia, in a message to Alexandru Ioan Cuza, the ruling prince of the United Principalities, stressed the rôle and the importance of steadily strengthening the Romanian-Serbian relations, in these words : " ... à voir resserrés nos liens personnels et d'amitié et plus efficaces les rapports qui existent déjà entre les Principautés-Unies et la Serbie, de même qu'à contribuer au bien être et au progrès des peuples ..." [3] Referring to the support awarded by the Principalities on the occasion of the transport of Serbian weapons across the Romanian territory, the Serbian Prince also emphasized : "Sa conduite <de Cuza> sanctionna les relations amicales des deux peuples que tant d'intérêts communs rendent solidaires ..." [4]

In his turn, the prince of the United Principalities pointed out the importance of the Romanian-Serbian relations, quoting the firm stand adopted in the question of the Serbian weapons : "Si cette situation présentait quelque danger pour moi, au moins trouvais-je, en secondant les vues de V. A. S. (le Prince régnant de Serbie), d'une précieuse occasion d'affirmer l'indépendance intérieure de la Roumanie et d'apprécier les puissantes sympathies qui nous sont acquises". [5]

The progressive French press, recording the real situation reigning in South Eastern Europe, confirmed : "La véritable sagesse consiste ... à favoriser toutes les tentatives de gouvernement qui se font en orient" ; [6] and recommended the policy to be pursued by France underlining the leading rôle played by the Romanian state in the drive for political freedom in this part of Europe : "Aucun événement ne saurait donc intéresser la politique française à un plus haut degré, que les essais de gouvernement autonome qui se font à cette heure sur le bas Danube. La Roumanie semble chargée aujourd'hui de répondre à cette question vitale pour l'Occident tout entier : Les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe sont-elles en état de se gouverner elles-mêmes ? Nous croyons qu'en

---

[2] The Greek and the Bulgarian people, see p. 180, *infra*.

[3] *The Serbian Prince to the Prince of the United Principalities*, Belgrade, August 13/25, 1862, Library of the Academy of the Socialist Republic of Romania (henceforward quoted : Library of the Academy) MS section, *Cuza Archives*, vol. X, sheet 267ᵛ.

[4] *The Serbian Prince to the Prince of the United Principalities*, Belgrade, October 14, 1863, loc. cit., vol. XLVII, sheet 48ʳ.

[5] *Prince of the United Principalities to the Serbian Prince*, Bucharest, January 31/February 11, 1863, loc. cit., vol IV, sheet 88ʳ—88ᵛ.

[6] See "Opinion Nationale", February 2, 1865.

examinant les faits qui se sont produits depuis un an, dans les Principautés-Unies, on peut dès aujourd'hui répondre par l'affirmative". [7]

On the international plane, the relations between the United Principalities and Serbia had the following common aims : abolishment of the Ottoman suzerainty, maintained by the Paris Treaty of March 30, 1865 ; the fight against the Hapsburgian rule that claimed certain territories which, according to the principle of self-determination and the constitution of the national unitary states, were due to be included in the territory of the United Principalities and Serbia respectively ; co-ordination of their policies, in face of diplomatic activity of the Great Powers in South-Eastern Europe ; the progressive conquest of those attributes of sovereignty ensuring the qualitative leap represented by the acquisition of state independence and national unity ; to support all the peoples in South-Eastern Europe fighting for their freedom as well as good neighbour relations with all states especially those in this part of Europe.

We may quote several characteristic stages in the progressive curtailment of the Ottoman suzerainty over the South-Eastern European countries, aiming at abolishing it : Personal Union of the Romanian Principalities, January 5 and 24, 1859 ; Political Union, December 1861 ; its international recognition, in June 1864, in defiance of the policy carried out by Turkey and Austria. [8]

Following the violent clashes between the Belgrade population and the Turkish garrison, clashes that occurred in June 1862, Serbia gained a more favourable international position, embodied in the Protocol of September 1862, signed by the guaranteeing powers.[9] Regarding the progress achieved by Serbia in obtaining the absolute and complete abolishment of the Ottoman rule, C. Negri, the United Principalities' agent at Constantinople, reported to Cuza, the ruling Prince : „Il paraît positif que les Serbes vont demander, non seulement le départ des Turcs qui

[7] *Ibidem.* "Les nationalités serbe, roumaine, bulgare, herzégovienne, macédonienne, rouméhenne, monténégrienne, etc. — the "Europe" newspaper of April 7, 1864 points out on the same line —, reparaissent plus vivaces que jamais .. et demandent avec insistance une organisation, ni moins bonne, ni moins complète, que l'organisation politique et sociale des autres peuples de l'Europe

[8] See the *Protocol* of September 6, 1859, the Constantinople agreement, December 1861, the Constantinople Protocol, June 28, 1864, in *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, p. 166—168 ; 200—202 ; 230 — 232 ; See also *G G Florescu, Unele aspecte ale poziției internaționale a Țărilor Române în perioada Unirii* (Some aspects of the international position of the Romanian Principalities during the Union period) in "Studii și cercetări juridice" (Studies and juridical researches, Year IV (1959) no. 1, pp 135 — 166 ; *D Berindei, Lupta diplomatică a Principatelor Unite pentru desăvîrșirea unirii (24 ianuarie 1859—24 ianuarie 1862)* (The diplomatic struggle of the United Principalities for the accomplishment of their Union, January 24, 1859 — January 24, 1862), in "Studii privind unirea Principatelor" (Studies relating to the Union of the Romanian Principalities) Ed Acad. R.P R., Bucharest, 1960, p. 413—449.

[9] See *Archives diplomatiques*, vol. I, Paris, 1863, p. 234—244 ; Cf. *Correspondence relating to the bombardment of Belgrade in June 1862*, London, 1863.

habitent les villes, mais même l'évacuation complète des forteresses et leur destruction à l'instar de celles des Principautés". [10]

The common position adopted by Romania and Serbia towards the Porte caused diplomatic circles in Constantinople to raise the question : "S'il n'y a pas des traités entre les deux Princes, les Princes de Principautés-Unies et de Serbie contre l'autorité de la Sublime Porte". [11]

A French newspaper emphasized the importance of these actions, aiming at the same objective : "... le jour où les populations de la péninsule des Balcans se lèveront d'un commun accord, l'empire turc tremblera sur sa base fragile et finira par crouler si personne ne le soutient". [12]

The fight against the Hapsburgian rule constituted a common aim of both the United Principalities and Serbia. Immediately after the dual election of January 1859, the government of the United Principalities set the freedom of Transylvania [13] as its chief prospective political aim. V. Alecsandri, who had been specially sent by the Prince Cuza to Napoleon III, in February 1859, proposed the formation of the Romanian state, by the union of the Romanian provinces still under foreign rule with the United Principalities. [14] Austria maintained the same hostile attitude towards the national unification of both Romania and Serbia, deeming it a dangerous precedent for the future orientation of the Southern Slavs under Austrian domination. [15]

---

[10] See *C. Negri to Cuza*, Constantinople, January 8/20, 1862, Library of the Academy MS Section, *Cuza Archives*, vol I, sheet 301^r.

[11] See *Serbian agent at the Porte to the Serbian Minister for Foreign Affairs*, June 1, 1863 (old style) — copy — Archives of the Ministry of Foreign Affairs of the Socialist Republic of Romania, vol 278, sheet 40^r (henceforward quoted MAE).

[12] See "Courrier de Marseille", April 30, 1864 With regard to the fact that Transylvania represented an integral part of the national state of Romania, just as Lombardia and Venice were parts of the national state of Italy, the remarks — included in Garibaldi's correspondence — quoting J. A. Vaillant, an expert on the political affairs of the Principalities — are of special interest : "D'une part, les Roumains, d'en-deça les Carpates, se trouvent vis-à-vis de la Hongrie, comme l'était, naguère, la Lombardie, et comme l'est encore Venise, vis-à-vis de l'Autriche ; d'une part, les Roumains des Principautes-Unies sont et demeurent, vis-à-vis de leurs frères, d'en-deça les monts, dans la position où se trouvait naguère le Piémont vis-à-vis le Milanais, la Vénétie et les autres États de l'Italie ; leur devoir est donc de les soutenir, leur intérêt de s'unir à eux, et leur droit de profiter de cette occasion qui leur permettra de réaliser tout ou partie de leurs vœux" (See *J A. Vaillant to General Garibaldi*, Paris, November 27, 1861, year unknown, p 7)

[13] See *Istoria Romåniei* (History of Romania), vol IV, Ed Acad. R P.R , Bucharest, 1964, p 335

[14] See *V. Alecsandri, Extras din istoria misiilor mele politice Napoleon. Trei audiențe în palatul Tuileriilor.* (Abstract from the history of my political missions. Napoleon. Three audiences at the Tuilleries Palace) in "Convorbiri literare" (Literary talks), XII (1878), Ed Acad. R P.R , 1960, p 391—405 See also *D. Berindei, Quelques aspects de la politique étrangère des Principautés Unies : le problème de l'indépendance et de l'unité pleine et entière du peuple roumain (1859—1861)* in "Nouvelles études d'histoire", II, publiées à l'occasion du XIe Congrès des sciences historiques — Stockholm, 1960, Bucharest, Ed Acad. R.P R , 1960, p. 391—405.

[15] See *N. Iorga, Politica Austriacă față de Serbia* (Austria's policy towards Serbia), Bucharest, 1925, p. 32, 35—37.

The above mentioned circumstance was quoted and underlined by T. Calimaki, the agent of the United Principalities at Belgrade : "Les consuls d'Autriche ont pour mission en Orient d'entretenir par de faux rapports la méfiance entre les Principautés serbe et roumaine et la Sublime Porte ... À l'aide de ce manège, le gouvernement autrichien espère d'éviter toute entente entre les peuples de race roumaine et serbe de l'Autriche et ceux de même race de la Turquie". [16]

The Romanian-Serbian community of objectives opposing the Turkish and Austrian rule [17] — the two countries being united by their common interest — is illustrated by the statement made by the minister of Foreign Affairs of the United Principalities : "L'identité de la position de la Serbie et de la Roumanie". [18] With regard to the position adopted towards the guaranteeing powers, [19] the common Romanian-Serbian policy aimed at establishing an independent position characterized by : rapprochement with France, Russia, Prussia, Sardinia, states which were generally favourable [20] to their independence ; opposition to the policy promoted by Austria and Turkey ; and endeavour to attract or neutralize the action of Great Britain. [21]

The common policy pursued by Romania and Serbia towards the European powers aimed chiefly at : awarding a new content to the international guarantee with a view to removing the limitation of state

---

[16] See *Agent of the United Principalities at Belgrade to the Ruling Prince*, Belgrade, March 19, 1864, in *R V Bosy, Agenția diplomatică a României în Belgrad și legăturile româno-sîrbe sub Cuza Vodă* (Romania's diplomatic agency at Belgrade and the Romanian—Serbian relations under Cuza's reign), Romanian Academy, History Section, Sec III, tome XV, memorandum 2, Bucharest 1934, Annex 19, pp 37—38 (henceforward quoted "Agenția . " (Agency .).

[17] See *N Iorga, Histoire des États balcaniques jusqu'à 1924*, Paris, 1925, p. 354

[18] See *Minister of Foreign Affairs to Magasinovitsh, the Serbian diplomatic agent at Bucharest*, May 12, 1865, MAE vol 278, sheet 62r.

[19] According to the provisions of the Paris Treaty of March 30, 1856, the guaranteeing powers were the following France, Russia, England, Austria, Prussia, Sardinia (respectively Italy, when this denomination was assumed) and Turkey , the latter as suzerain state at the same time, according to the "*ab antiquo*" relations, maintained within certain limits by the above mentioned treaty.

[20] Referring to France's position, T Callimaki informed the ruling Prince : "L'on compte beaucoup sur nous en France. On y paraît persuadé que la Serbie se guide d'après notre politique", afterwards pointing out the cordial relations with the consul of France at Belgrade, who had stated "qu'il comptait beaucoup dans le cas d'une guerre sur l'appui que je donnerai" (See *T Callimaki to the Prince's Cabinet*, Belgrade, September 21 /October 3, 1863, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. XIX, sheet 401r—401v Cf *Lj Alecsić, Attitude de la France envers la Serbie pendant le deuxième règne des princes Milos et Mihailo (1828—1868)*, Belgrade, 1957 , concerning the position of the Romanian agent at Belgrade towards the attitude of the representatives of Italy, Russia and Sardinia, see *the United Principalities' agency at Belgrade to the Prince's Cabinet*, Belgrade, November 19, 1863, in „Agency " annex no. 13, p 33 , *T. Callimaki to the ruling Prince*, December 17/29, 1863, MAE, vol no 278, sheet 25r—26r

[21] Concerning England's position, T Callimaki reported to the Prince, that England viewed with dissatisfaction the relations established between the Principalities and Serbia (see *T. Callimaki to the Prince*, July 16/28, MAE, vol. no. 278, sheet 44r—45v The British public opinion sympathized with Serbia, but the English government was bound to the conservative policy in the East (See *A Ubicini, La Serbie devant la Conférence*, Paris-Leipzig, 1862, p 28).

sovereignty and recognizing the rights stipulated by international law to states enjoying permanent neutrality; ensuring the intercourse between the Romanian Principalities and Serbia on the one hand and on the other establishing relations inherent to sovereign states with other powers; determining the powers to recognize this feature of Romanian-Serbian relations.

Thus co-ordinated, the Romanian-Serbian international relations gained in a short time a great importance: "Nos relations avec la Serbie — communicated the Romanian agent at Belgrade — sont des plus intimes. Je dois derechef le constater et demander à V.A.S. à ce qu'elle attache la plus grande importance à ces relations qui nous rendent les arbitres de la question d'Orient. Toucher actuellement aux Principautés, c'est mettre en question la domination turque, partout en Europe". [22]

2. *Changes in the system of international relations organs.* One of the most characteristic aspects concerning the acquisition of new attributes of sovereignty is marked on the international plane, by the structural changes occurring in the organs of international relations of the United Principalities and Serbia.

Referring to the visit of a delegation of the Serbian National Assembly who had come to the Principalities at the beginning of 1859 to recall Milos Obrenovitsh to the throne, the minister of Foreign Affairs of Wallachia pointed out the position of the Romanian government toward Serbia stressing the development of Romanian-Serbian relations: "Nous avons toujours regardé les Serbes comme nos frères et le bon accueil que recevront chez nous leurs envoyés a été une nouvelle preuve de notre désir sincère de resserrer plus encore les liens d'affection qui unissent les deux peuples". [23]

During January 1859 — March 1863, the official organs which established the contact between the two states were in continuous evolution. This transitional period involved the following specific features: (a) the relations between the ruling prince of the United Principalities and the ruling prince of Serbia, progressively acquired the specific character of relations existing between the rulers of two sovereign states; [24] (b) likewise, the contact between the respective ministries for foreign affairs became firmer and continuous; [25] (c) the Serbian agency in

[22] See *T. Callimaki to the Prince,* Belgrade, December 17/29, 1863, MAE, vol. no. 278, sheet 28^r

[23] See *Minister for Foreign Affairs of Wallachia to the Minister for Foreign Affairs of Serbia,* Bucharest, March 16, 1859, MAE, vol 277, sheet 23^r—24^r

[24] See MAE, vol no. 277, sheet 43^r, 45^r, 63^r, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives,* vol No IV, sheet 80^r—81^r, 88^r—89^v, 104^r—104^v, 155^r—155^r, 161^r—162^v, 185^r; vol. no. X; sheet 267^r—269^r; vol. no. XLVII, sheet 48^r—49^r, 50^r, 324^r, 326^r—327^r.

[25] See MAE, vol. no 277, sheet 30^r, 31^r, 23^r—24^r; packet no. 155, file no 24.

Bucharest, which had first been set up in 1836 [26] — only as a personal and officious agency representing the ruling prince and not as a diplomatic office representing the State, gradually assumed new functions after the consolidation of the autonomy of this State in virtue of the Paris Treaty (1856); (d) the activity of the United Principalities agency in Belgrade, whose competence had not yet been defined, was complemented by the Romanian agency in Constantinople. The reports of this agency reflect the activity of the Great powers (including Turkey) as well as the policy adopted by the Serbian government in its struggle for wider autonomy. [27]

The interest for the political problems of Serbia was expressed both by the government of the Principalities and by the Romanian progressive public opinion, in keeping with the common aims of Romania and Serbia in acquiring their state independence. [28]

The main reason which led to the establishing of the diplomatic agency of the United Principalities in Belgrade and the transformation of the Serbian agency in Bucharest (February — March 1863) consisted in the necessity of having adequate organs to ensure more active mutual diplomatic support, such as that granted on the occasion of the Serbian weapons incident. [29] The new, specifically diplomatic character of these agencies represented the achievement and the recognition of a new attribute of sovereignty reflecting another stage in the progressive emancipation of the two states, by the removal of restrictions stipulated in conventions to which the countries had not been contracting parties. [30]

On March 1863, the Prince of the United Principalities gave his agreement accrediting the Serbian diplomatic agent, and the Prince of Serbia, at the same time, accepted the Romanian diplomatic agent in Belgrade[31]: "Les mêmes sentiments qui ont inspiré à V.A.S. un acte si propre à resserrer nos liens de bon voisinage — declared Cuza — m'avaient déterminé depuis longtemps à accréditer un agent officiel auprès de son gouvernement. En conséquence, j'ai fait choix de M. Théodore Callimaki, premier secré-

---

[26] See *Documente Hurmuzaki*, (Hurmuzaki Collection of Documents), vol no. XXI, pp. 642—643; 645—647.

[27] See Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. I, sheet 301r, 305r, 307r; 316r—316v, 326r, 334r—337r, 353r—353v; *idem*, vol. no VII, sheet 165r—165v, 178r, 170r—171r; MAE, vol. no. 277, sheet 77r—77v, 119r; see also *G. G. Florescu, Rolul şi activitatea agenţiei Principatelor-Unite la Constantinopol (1859—1866)* (Role and activity of the United Principalities' agency in Constantinople) in "Studii şi articole de istorie" (Studies and articles of History), vol.V, Bucharest, 1963, pp. 281—282.

[28] See *Istoria României* (History of Romania) vol IV, Ed Acad. R P R, Bucharest, 1964, p. 348

[29] See p. 184 infra.

[30] Cf. Paris Treaty of March 30, 1856, Paris Convention of August 19, 1856, Protocols of September 1859 and September 1862, see p supra.

[31] Through the Official Notification of February 16/28, 1863

taire de l'agence des Principautés-Unies près la Sublime Porte". The ruling prince in his letter to the Serbian prince makes the following recommendation characteristic of letters of credential : "Je prie V.A.S. d'assurer à mon agent un honorable accueil et d'accorder créance pleine et entière à tout ce qu'il lui dira de ma part ..." [32]

The credential letters of the Serbian diplomatic agent in Bucharest were presented in accordance with the rules and usages of diplomatic ceremonial : "Le choix de M. Constantin Magasinovitch, membre de la Haute Cour de Cassation, en qualité d'agent de la Serbie auprès de mon Gouvernement — communicated the ruling prince of the United Principalities to the ruling prince of Serbia — m'a été particulièrement agréable et je ne doute pas qu'il contribue justement à entretenir et à développer de bonnes relations qui existent si heureusement entre nos pays". [33]

The agencies in Belgrade and Bucharest had the following features, specific to modern diplomatic offices : (a) they were established according to the rules of international law regulating the embassy right exercised by sovereign states ; [34] the accrediting procedure expressed the direct contact between states, excluding all possible limitations or authorizations resulting from Ottoman suzerainty and from the guarantee of the Powers ; [35] they were official and permanent, based upon the principle of reciprocity specific to the modern organization of international relations. [36] Organized according to modern principles, they were an integral part of the state system of organs for international relations. [37] The Powers implicitly recognized the diplomatic status of the United Principalities' agent in Belgrade [38] and of the Serbian agent in Bucharest. [39]

---

[32] See *Prince of the United Principalities to the Serbian Prince*, Bucharest, March 27/April 8, 1863 in "Agency " Annex no. 4, p 28 ; with regard to accreditation, see also *idem*, Bucharest, July 5/17, 1863, loc cit , annex no. 6, pp 29—30 ; *Prince of Serbia to Prince of the United Principalities*, Belgrade, July 26/August 7, 1863, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol XLVII, sheet 326ʳ — 327ʳ ; *T Callimaki to the ruling Prince*, Belgrade, July 16 28, 1863, MAE, vol. no 278, sheet 44ʳ—45ᵛ

[33] See "Agency ..", Annex No. 4, p 28

[34] See *G G Florescu, Aspecte privind dezvoltarea relaţiilor internaţionale ale Principatelor — Unite (1859—1866)* (Aspects concerning the development of the international relations of the United Principalities (1859—1866), in "Studii" (Studies), Year XVII (1964), no. 1, pp 67 85

[35] See MAE, vol no 278, sheet 32ᵛ.

[36] Cf *Gr. Geamănu, Dreptul Internaţional Contemporan* (Contemporary International Law), Bucharest, 1965, p 399—445 ; *Drept Internaţional* (International Law) by *F. I Kojevnikov* and others, Ed. Ştiinţifică, Bucharest, 1959, p. 308—332 , *Ch Rousseau, Droit international public*, Paris, 1953, p. 334—347

[37] See Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol V, sheet 277ʳ—278ᵛ ; vol. XIV, sheet 98ʳ ; vol no. XXII, sheet 61ʳ ; vol. no. XXXIII, sheet 48ʳ—49ʳ ; MAE, Packet no 285, file no 17, State Archives, Bucharest, Ministry of Finance, Fund 160/1863.

[38] The United Principalities' agent in Serbia was member of the consular corps of Belgrade, with the following attributes . he bore the character and denomination of a political agent mentioned in official documents — with evident diplomatic and not consular attributes, only with certain diplomatic attributes (Cf *D. Zeller, Histoire des relations internationales* under the direction of *P. Renouvin*, vol. II, *Les temps modernes,* P I. Paris, 1953, p 12 According

In their capacity of permanent diplomatic organs, these agencies played a significant part in this period of political struggles, contributing consistently and continuously to the accomplishment of the state policy of the United Principalities and of Serbia, ensuring a closer co-operation in finding and adopting solutions which might meet the common interests in the main problems of the international life.

3. *Political alliances.* The United Principalities and Serbia pursued a peaceful international policy towards all the other powers using all diplomatic channels for the achievement of their unity and independence. With regard to this problem the United Principalities agent in Belgrade makes the following remark : "Il résulte de la décision prise par le Gouvernement serbe de marcher à ses grands buts par voies pacifiques ... à l'exemple de notre Auguste Souverain ‹Cuza› ...". [40]

The most effective means of intensifying the Romanian-Serbian diplomatic activity in South-Eastern Europe consisted in developing their close collaboration, aiming at attracting other states of this zone having common interests [41] as well as some of the great European powers in support of their policy.

An article published in the Sérbian press inspired by the Serbian minister of Foreign Affairs, as recorded by the Romanian agent in Belgrade, emphasized *verbatim* : "Les aspirations présentes de la Roumanie ne doivent pas lui faire oublier celle de l'avenir, qui consistent à ce que des Etats indépendents viennent se former et se consolider en Orient. Le passé nous a fait voir que cette consolidation n'est pas possible, si une alliance étroite ne nous unit pas ; notre salut dépend uniquement de l'identité de tendances que nous devons avoir, unis que nous sommes par la communauté de religion, d'histoire et d'intérêts". Then underlining the wide-ranging interests of the alliance, he goes on stating : "La conso-

---

to the alphabetical order, the consular corps included the Austrian General Consul, the English General Consul, the Italian General Consul, the political agent of the United Principalities, the Prussian General Consul, the Russian General Consul (Cf *Almanach de Paris, Annuaire International diplomatique, administratif, statistique* . Paris, 1866, pp. 901—905) It should be mentioned that even Turkey had recognized the position of the Romanian agent in Belgrade ; the latter reported to the Prince's Cabinet "Ali Pacha m'a fait une réception splendide. Les sentinelles présentaient les armes, la visite me sera rendue" (See *United Principalities' Agency in Belgrade to the Prince's Cabinet*, Belgrade, December 1864, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives* The situation was confirmed, as follows : "Aujourd'hui Ali Pasha m'a rendu visite" (see *idem*, December 25, 1864, loc cit , sheet 522^{r})

[39] The Serbian agent in Bucharest was member of the diplomatic corps His name was mentioned in all the protocol documents, in alphabetical order, among the other representatives — agents and general consuls — of the powers accredited to the United Principalities.

[40] See *United Principalities Agency in Belgrade to Prince's Cabinet*, Belgrade, October 13, 1864, in "Agency..." Annex no. 19, p 47

[41] Following this line a Romanian observer contemporaneous with those agents, remarked that the position of Romania, Serbia and Greece was dependent on the establishment of a "Balance of power in the East" (See *T. Callimaki, Echilibrul în Orient sau Serbia și România* (The Balance of power in the East, or Serbia and Romania), Bucharest, 1865, p 105.

lidation intérieure peut être effectuée par les Roumains seuls, mais, quant à la consolidation en dehors, elle n'est possible que par l'union fraternelle avec ses voisins qui lui portent des sympathies. Puisse cette maxime, à l'instar de l'étoile populaire, conduire toujours les Roumains, les Grecs et les Serbes". [42]

Though not formally recorded by a convention the Romanian-Serbian alliance was a reality representing a mutual assistance agreement in case of an agression by a foreign country. [43]

The campaign to attract the other states of South-Eastern Europe, as well as other peoples which were fighting to acquire their national independence constituted another process [44] which contributed to the accumulations which led to the qualitative leap, accomplished by the 1877—1878 war sanctioned by the Berlin Treaty: both Romania and Serbia were recognized as independent states and Bulgaria as a tributary self-governing state.[45]

The Romanian-Serbian relations in this period included also a military collaboration ensuring a defensive line in case of an external agression, which might have followed an intervention, with "diplomatic" covering [46].

---

[42] See *United Principalities' Agency in Belgrade to Prince's Cabinet*, July 27, 1864 in "Agency...", Annex no. 24, p. 44. Austria and Turkey feared that the Muntenegro would also be included in this alliance "Ich glaube nicht fehl zu geben—published the "Wanderer" newspaper, April 22, 1864 — wenn ich Ihnen die Aufnahme Montenegros in das Serbisch-Romanische Bundnis rigulasiere...".

[43] See *United Principalities' agent in Belgrade to the ruling prince*, Belgrade, December 17/29, 1863, MAE, vol. no. 278, sheet 24^r—26^r.

[44] Negotiations were carried on between Serbia and Greece from 1860 aiming at an entente between all Balkan states and nations. The close and co-ordinated Romanian-Serbian relations, the alliance between Serbia and Montenegro (1866), the Serbian agreement with the Bulgarian emigrants (January 1867) as well as the Serbian-Greek agreement (September 1867) represent aspects of this complex diplomatic action. Cf. *Grgur Jaksić and J. Vucković*, Сиачна палитака Србије за слбе кнеза Михаила (Прен Балкански Савез). Politica Externă a Serbiei în vremea domniei lui Mihail Obrenovici (Prima alianţă balcanică). (Foreign policy of Serbia during Mihail Obrenovitsh's reign (First Balkan alliance), Belgrade, 1963, pp. 366 and foll.; See also the review of this work, by *S. Iancovitsh*, in "Studii" (Studies) vol. 17, 1964, no. 6, pp. 1444—1449; *St. Stanoévitsh*, *Les relations serbo-grecques*, Paris, 1918, extrait de no. 8 et 9 des "Etudes Franco-grecques" (November and December 1918, p. 6).

[45] See *Documente privind istoria României. Războiul pentru independenţă* (Documents regarding the history of Romania. The War of Independence), vol. IX, Bucharest, Ed. Acad. R P.R., 1952, pp 370—385.

[46] The Serbian weapons incident (see p. 184 infra) constitutes a conclusive example a telegraphic message from Calafat announced that an armed force of 3,000 Turks were sailing the Danube to Serbia. Serbians gathered 10,000 men and installed two artillery batteries in front of the Gruia locality through which the weapons were to be transported. Cuza being announced from Belgrade, likewise sent to Gruia 1,000 men and an artillery battery including reserves (See *Prince's Cabinet to our country's agencies in Constantinople and Paris*, Bucharest, December 7/19, 1862, MAE vol. no. 277 sheet 113^r), their misssion being "to safeguard the weapons of the Serbian ruling prince until these arms leave the territory of our country" (See *Instructions to captain Angelescu in his mission* (point 3), December 2, 1862, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. no. X, sheet 555^r—556^r). The concern expressed by the English ambassador to the Porte, Sir Henry Bulwer, that the transport of the

An exchange of military experts took place between Serbia and the Principalities. Thus in July 1862, Prince Cuza sent major Herckt to Belgrade, on a special mission to investigate the Serbian gunpowder works and arsenals, which were to be adopted as model for the Romanian artillery : "Je prierai V. A. — continues Cuza — de me faire savoir si je pourrai compter sur son concours pour acheter de son Gouvernement l'armement de six batteries"[47]. The Serbian ruling prince showed great solicitude for the Romanian officer informing Cuza that : "... j'ai fait ouvrir au Major Herckt tous mes établissements militaires qu'il a eu mission de visiter et lui ai fait donner tous les renseignements qui ont pu l'intéresser". Concerning the demand for artillery material the correspondence points out : ... "ce serait pour moi une bien vive satisfaction de pouvoir fournir à Son Service d'Artillerie ⟨of Cuza⟩ le complément du matériel dont elle m'a entretenu, ainsi que de lui donner toutes les preuves du haut prix que j'attache". This conduct of the head of the Serbian state, aimed at : "à voir resserrés nos liens personnels et d'amitié et plus efficaces les rapports qui existent déjà entre les Principautés-Unies et la Serbie de même qu'à contribuer au bien être et au progrès des peuples que la haute destinée a confiés à nos soins". [48]

In July 1865 Prince Cuza sent the same officer to the Prince of Serbia to offer him the first two rifles manufactured by the Bucharest arsenal [49] "comme un témoignage nouveau de ma sincère amitié pour elle et comme un gage des sympathies constantes des Roumains pour les Serbes ".[50]

In September 1863, the Serbian government sent a military mission composed of colonel Petrovitsh and captain Ioanovitsh [51] in order to obtain information and participate in the manoeuvres of the Romanian army. [52]

---

weapons was escorted by troops carrying orders to open fire upon the Turkish armed forces, if the latter should attempt to stop them, (See *H. Bulwer to Cuza*, Constantinople, January 21, 1863, MAE, vol. no. 277, sheet 179ʳ—183ʳ) proved ungranted since this intervention was not carried out.

[47] See *United Principalities ruling Prince to Serbian Prince*, Bucharest, July 24/August 5, 1862, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol no IV, sheet 80ʳ—81ʳ.

[48] See *Ruling Prince of Serbia to ruling Prince of the United Principalities*, Belgrade, 13/25 August, 1862, loc cit., vol. no. X, sheet 267ʳ—269ʳ

[49] "J'envoie à Belgrad Mr. le lieutenant colonel Herckt — wrote Cuza to the ruling Prince of Serbia — qui est déjà connu de V A S et qui aura l'honneur de Lui présenter les deux premières armes portatives fabriquées à l'arsenal de Bucarest. Je prie V A S. de recevoir ce fusil et ce mousqueton..." (See *Ruling Prince of the United Principalities to ruling Prince of Serbia*, Bucharest, June 23, July 4, 1865, loc. cit., vol. no. IV, sheet 164ʳ—164ᵛ.

[50] *Ibidem*

[51] See *Telegram of the United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, September 15, 1863, loc cit., vol. no. XIV, sheet 399ʳ.

[52] See *Telegram of the United Principalities' agent in Belgrade to the Prince's Cabinet*, Belgrade, September 9, 1863 (loc cit, sheet 397ʳ); *Telegram of Cuza's Cabinet to the United Principalities' agent in Belgrade*, Bucharest, September 12, 1863. loc cit, sheet 398ʳ and vol. no. XVIII, sheet 45ʳ.

The Prince's Cabinet extended the Serbian officers a warm welcome [53] offering them a reception in the Prince's Palace attended by the Serbian agent in Bucharest. A permanent contact was maintained with them afterwards through the Romanian agency in Belgrade. [54]

Prince Cuza further advised the ruling Prince of Serbia, that "j'ai vu avec la plus grande satisfaction les deux officiers serbes que V.A.S. a désignés pour assister aux exercices militaires du camp de Cotroceni", underlining that " ... ils ont été reçus dans mon armée comme des frères d'armes". [55]

In order to contribute to the mutual information on military matters, the United Principalities' agent in Belgrade informed the Prince's Cabinet at the beginning of 1864 that he was preparing a report on the Serbian regular and irregular armed forces. [56]

Mutual diplomatic assistance. There are some highly significant concrete examples of the unreserved mutual diplomatic assistance awarded by the Principalities and Serbia, yielding positive results.

Serbia assisted the Principalities in all their actions aimed at building up the national unitary state.

The dual election of Prince Cuza on the 5th and 24th January 1859 respectively, which set up the personal union between Moldavia and Wallachia — was immediately recognized "*de jure*" by Serbia. Thus the delegation of the Serbian National Assembly continued its official visit in Wallachia and the ministries of foreign affairs of the two countries maintained permanent official contact. [57]

---

[53] See *Cuza's Cabinet to the prefect of the Giurgiu district*, Bucharest, September 16, 1863, vol no. XVIII, sheet 64r; *Prefect of the Giurgiu district to Cuza's Cabinet*, Giurgiu, September 18, 1863, loc. cit, vol. no XXXI, sheet 92r.

[54] See *Cuza's Cabinet to the United Principalities Agency in Belgrade*, Bucharest, September 18, 1863, loc. cit, vol no XVIII, sheet 73r, *idem*, September 24, 1863, loc cit, sheet 101r.

[55] See *Ruling Prince of the United Principalities to Serbian Prince*, Bucharest, September 23/October 5, 1863, loc cit, vol. IV, sheet 161r—162r On the completion of their mission, each Serbian officer received as gift from the Prince of the United Principalities a case with pistols, through T. Callimaki, to mark the bond of friendship between the two armies (See *Cuza's Cabinet to the United Principalities' agency in Belgrade*, Bucharest, December 10 22, 1863, loc. cit, vol no. XIV, sheet 415r; *United Principalities' Agency in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, February 15 27, 1864, loc cit, vol LI, sheet 47r—47v; *Colonel Petrovitsh to the Prince of the United Principalities*, Kraguewatz, March 3, 1864, loc. cit, vol XII, sheet 132r)

[56] See *United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, February 20/March 3, 1864, loc. cit, vol no XIV, sheet 437r.

[57] See *Serbian Ministry of Foreign Affairs to the Wallachian Ministry of Foreign Affairs*, Belgrade, February 21, 1859, MAE, vol no. 277, sheet 31r; *Wallachian Ministry of Foreign Affairs to the Serbian Ministry of Foreign Affairs*, Bucharest, February 20, 1859, loc. cit., Packet no. 155 The Great Powers subsequently recognized the dual election "*de jure*". Cf. Protocols no. 20, (April 7) and no 21 (April 13), 1859. See p 173 *supra*.

Serbia likewise maintained diplomatic relations with both Principalities, its agent being accredited to the "United" Principalities [58].

The union of the two Romanian Lands sanctioned by the Prince Cuza's proclamation of December 11, 1861 [59] — a State Act founding the Romanian unitary state [60] — was unreservedly recognized by Serbia, unlike the guaranteeing powers, which only recognized the real union status of the Principalities. [61]

The proclamation of the Statutes of May 2, 1864 by Prince Cuza [62], document which provided the organization of the unitary Romanian state, was received in Belgrade with great satisfaction.

On receipt of congratulations of the Serbian prince, the ruling prince of the United Principalities sent his thanks by diplomatic channels. [63]

Concerning the impression made by the Act of May 2, the Romanian agent in Belgrade reported: "l'impression totale dans les masses et parmi les gens supérieurs ... c'est l'admiration pour le génie du Prince Alexandre Jean et des félicitations à l'adresse de la Roumanie" [64].

The Great Powers faced with this "fait accompli" subsequently recognized the unitary Romanian state and its new organization accomplished by its internal forces by signing the Protocol of June 28, 1864 [65] concluded with the United Principalities.

In the diplomatic incident between the United Principalities and Turkey, as a consequence of the events occurred in Bucharest on August 3/15, 1865 [66], Serbia adopted the position of the Romanian state. In answer to the letters sent by Fuad Pasha — through which the latter pointed out the suzerain's authority, attempting to justify the rôle of

---

[58] See *Serbian agent in the United Principalities Romania (i. e. Wallachia and Moldavia) to the Minister of Foreign Affairs of the United Principalities*, no. 49, May 25, 1859, MAE, Packet no. 167, file no. 17; *idem*, Bucharest, no. 85, June 2, 1859, loc. cit., file no 18; *idem*, Bucharest, September 3, 1860, loc cit, vol no. 78, sheet 100r; *idem*, Bucharest no. 763, December 8, 1860, loc. cit, vol no 207, *idem*, Bucharest, December 12, 1863, loc. cit.; *idem*, Bucharest, December 15, 1860, loc cit., vol no. 277, sheet 25r.

[59] *Official Bulletin of Wallachia*, December 11, 1861, *Official Bulletin of Moldavia*, December 12, 1861, See also *Archives Diplomatiques*, vol II, Paris, 1866, p. 200—202.

[60] See MAE, Packet no. 207, file 2; Packet no 246, file no 8; Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. I, sheet 331r, vol. no. XXXXVII, sheet 324r

[61] As regards the contents of the powers' agreement see Firman of December 4, 1861, *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, p 200—202.

[62] *V M Kogălniceanu, Acte relative la 2 mai 1864* (Documents relating to May 2, 1864), Bucharest, 1894, pp. 14—16; *Archives Diplomatiques*, vol II, Paris, 1866, p. 224—227.

[63] See *Ruling Prince of the United Principalities to the Serbian ruling Prince*, Bucharest, 1864, Library of the Academy, MS Section, *Cuza Archives*, vol. no. XIV, sheet 523r.

[64] See *United Principalities' Agency in Belgrade to Cuza's Cabinet*, June 15, 1864, in "Agency...", annex no 21, pp 29—30

[65] See p. 173, *supra*.

[66] See A D Xenopol, *Domnia lui Cuza Vodă* (Cuza's reign), vol. II, Jassy, 1903, pp. 32 38

the Porte in certain internal problems of the Principalities, [67] Prince Cuza firmly replied that the Romanian-Turkish relations had an exclusive inter-state character [68]. The Romanian agent in Belgrade described the position adopted by Serbia, concerning the incident, as follows: "Approbation unanime pour la réponse du Prince-Régnant à Fuad Pacha" [69].

The United Principalities afforded a substantial diplomatic support to Serbia on the occasion of the conveyance of Serbian weapons. [70] In spite of the opposition of the Great Powers [71] Prince Cuza, following the insistance of the Serbian ruling prince [72] ordered the transport to be carried out, thus assuming all responsibility for the step taken in this respect and which he considered legitimate and justified. [73]

In order to support the diplomatic action of the Principalities, the ruling prince of Serbia assured the Porte and the guaranteeing powers that the weapons had not been acquired for purposes hostile to Turkey but to meet the requirements of the Serbian army. [74] The transport was carried out and the weapons delivered to Serbia, the entire incident being considered closed, [75] as asserted T. Callimaki [76] : "Le fait accompli mettra tout le monde d'accord" [77].

The mutual diplomatic assistance awarded by Serbia and the Principalities [78] is significantly mirrored in the report of the Serbian agent addressed to his Government : "Le ministère des affaires étrangères de la Sublime Porte se plaint de ce que les relations du Gouvernement serbe avec le prince Cousa prennent un caractère sérieux et ne visent à rien moins qu'à préparer la séparation des Principautés tributaires" [79], i.e. to acquire state independence.

---

[67] See *Fuad Pasha to Cuza*, Constantinople, September 2, 1865, Library of the Academy, Romanian MS no. 4862, sheet $295^{r}-295^{v}$.

[68] See *Prince Cuza to Fuad Pasha*, Bucharest, October 29/November 10, 1865, loc cit., Romanian MS no 4860, sheet $406^{r}-411^{r}$; *Archives Diplomatiques*, vol. II, Paris, 1866, p. 272 and foll.

[69] See *United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet*, Belgrade, December 5, loc. cit., *Cuza Archives*, vol. no. XIV, sheet 592^{r}.

[70] See *T. V. Riker, Cum s-a înfăptuit România* (The Making of Romania), Bucharest, 1940, p 185 and foll.

[71] See MAE, vol. no. 277, sheet $86^{r}-87^{r}$.

[72] See *Serbian ruling Prince to ruling Prince of the United Principalities*, Belgrade, December 3, 1862, loc. cit , sheet 42^{r}.

[73] See *Ruling Prince of the United Principalities to Serbian Ruling Prince*, Bucharest, December 4, 1862, loc cit sheet 45^{r}

[74] See *Minister of Foreign Affairs of Serbia to the Serbian agent in Bucharest*, December 17, 1862, loc. cit., sheet 104^{r}.

[75] See Library of the Academy, Romanian MS no 864, sheet $358^{r}-359^{r}$.

[76] Secretary of the United Principalities' Agency in Constantinople at this time.

[77] See *T. Callimaki to Cuza's Cabinet*, Constantinople, December 5, 1862, MAE, vol. no. 277, sheet 62^{r}

[78] See *G Jakšić and J. Vucković, op cit*, p. 180

[79] Note of January 14, 1864 · MAE, vol. no. 278, sheet $36^{r}-39^{v}$.

The diplomatic aid tendered by the Principalities and Serbia to each other with regard to the problem of their adhesion to the Paris Telegraph Convention, of May 17, 1865, may also be mentioned as a further example.

In this respect T. Callimaki reported : "Le gouvernement serbe désire suivre la même voie que le gouvernement roumain et agir à peu près pareillement" [80]. Ignoring Turkey's opposition which considered the relations between suzerain and vassal as inconsistent with the latter's right of concluding international convention — a right confined to sovereign states only [81] — the Principalities and Serbia again proved on this occasion their independent diplomatic position. [82]

Conclusions. From this brief survey the following conclusions can be drawn relating to the main features of the relations between United Principalities and Serbia during the above mentioned period : a) Romanian and Serbian relations are characterized by their steady development, aiming at a common diplomatic action against the foreign — Ottoman and Hapsburgian rule — in order to obtain their full state sovereignty ; b) The Romanian-Serbian relations are an integral part of a wider diplomatic action, tending at developing closer relations with other countries of South-Eastern Europe that had already gained their independence as well as with nations that were at the time fighting to set up a national sovereign state ; c) For this purpose the diplomatic organs of the United Principalities and Serbia underwent changes to adapt these agencies to their major diplomatic function of ensuring a consistent mutual diplomatic support ; d) The Romanian-Serbian diplomatic activity appeared in their relationship with the Great Powers as diplomatic relations of two sovereign countries, carried on in accordance with the rules of modern European international law ; e) Romania and Serbia, sovereign states, continued to maintain relations of good neighbourhood on equal footing with all countries in South-Eastern Europe — including Turkey — as well as with all other countries with which they had diplomatic relations.

80 See *United Principalities' agent in Belgrade to Cuza's Cabinet,* Belgrade, March 11, 1865, in "Agency .", annex no. 30, p 48.

81 See MAE, vol. no. 296, sheet 345r—346r

82 The United Principalities presented its adhesion through I Alecsandri, Romanian agent in Paris, and Serbia sent I. Magasinovitsh, the President of the Senat, for this purpose to the French capital. On this occasion the Serbian delegate lent Romania a substantial diplomatic support in its campaign against the incorporation of the Romanian State in the Austrian Empire.

MOTS D'ORIGINE ROUMAINE EN TURC

ION MATEI

Le développement dans les dernières décennies des études de lexicologie et de dialectologie de la langue turque a rendu possible une étude plus poussée ou tout au moins une esquisse générale des problèmes et de la méthodologie des recherches concernant les emprunts turcs dans différentes langues, et les rapports linguistiques entre le turc et les langues européennes en général.

On peut remarquer toutefois que ces recherches sont abordées d'une façon unilatérale. Car s'il y a une ample bibliographie au sujet des éléments turcs et orientaux dans différentes langues européennes, par contre, il y a relativement peu de travaux concernant l'étude des éléments étrangers dans la langue turque[1].

Cela est dû au fait que les « turcismes » (et par ce terme il nous faut comprendre aussi beaucoup d'éléments orientaux entrés dans une langue par la filière turque) sont en général plus nombreux et plus fréquents que les éléments européens en turc. Mais l'étude des éléments étrangers en turc soulève aussi certaines difficultés. Car les recherches sont relativement récentes et, de plus, les modifications importantes

---

[1] Il n'existe pas une bibliographie complete de ces ouvrages Des indications bibliographiques plus amples chez L. Deroy, *L'emprunt linguistique*, Paris, 1956 ; J Deny, *L'Osmanli moderne et le Turk de Turquie*, in « Philologiae Turcicae Fundamenta » I, Wiesbaden, 1959 ; N K. Dmitriev, *Турецки язык*, 2e éd., Moscou, 1960, avec des additions bibliografiques de E V. Sevortian, G Hazai, *Beitrage zu einigen Problemen der Lehnworterforschung in den osmanisch-turkischen Mundarten des Balkans*, in « Acta Orientalia Acad S Hung » t XVII, 1960, no 1–2, p 183–184 Sur la méthodologie des recherches d'éléments turcs dans les langues européennes et sud-est européennes voir T. Kovalski, *La méthodologie des recherches sur les mots empruntés du turc dans les langues slaves*, Prague, 1929 ; N. K. Dmitriev, *О тюрских элементах русского словаря*, in « Leksikograficheski sbornik », III, 1858, p 3–47 et E. V. Sevortian, *О тюрских элементах в « Русском этимологическом словаре » и Фасмера*, « Leksikograficheski sbornik », V, 1962, p 11 – 29 ; G Hazai, *Remarques sur les rapports des langues slaves des Balkans avec le turc-osmanli*, in « Studia slavica », t VII, 1961, no 1–3, p 97–138

survenues dans le lexique et dans le domaine géographique des parlers turcs [2] accroissent ces difficultés.

Par suite d'un contact assez ancien et direct, les langues des peuples du sud-est de l'Europe possèdent un fonds important d'emprunts lexicaux d'origine turco-orientale et le turc a reçu à son tour un nombre de mots de ces langues.

Les recherches ont prouvé qu'en dehors des éléments lexicaux grecs qui sont plus nombreux, dans le turc littéraire et surtout dans le turc parlé dans différentes régions l'on trouve des mots empruntés aux langues des peuples qui ont été en contact avec les Turcs.

1. Des éléments lexicaux empruntés aux langues du sud-est de l'Europe ont été signalés en turc, il y a déjà 100 ans, par Blau, lors des recherches sur les emprunts turcs en serbe. Mais la première étude systématique a été faite par Fr. Miklosich qui a entrepris des recherches plus détaillées sur les éléments slaves, hongrois et roumains [3]. Plus tard, en 1893, G. Meyer a consacré une étude à l'élément grec et roman en turc [4]. Ces savants ont commencé leurs recherches à partir des dictionnaires qui pouvaient leur être accessibles à cette époque, et aussi à partir de certains travaux historiques dont ceux de Hammer surtout; mais de cette manière ils n'ont réussi à étudier la langue turque parlée qu'en partie. En effet, beaucoup des emprunts turcs signalés se rapportaient à des noms de peuples ou c'étaient des mots concernant des faits et des institutions locales; ce n'est qu'une petite partie de ces mots qui ont eu une large circulation en turc. Des recherches faites dans les archives et la publication de certains documents historiques turcs ont fait paraître beaucoup plus de mots d'origine sud-slave, grecque, albanaise, hongroise et roumaine, que ceux qui étaient connus à la fin du dernier siècle.

Etant donné qu'il y a d'importants fonds de documents non encore publiés et parfois même non signalés, nous pouvons supposer — sans doute — que le nombre de ces mots augmentera à mesure de la parution de ces recherches historiques.

Mais en dehors de ces mots qui ont eu une circulation limitée à une certaine époque et dans certaines régions et situations historiques, il y a dans la langue turque des emprunts des langues du sud-est de l'Europe qui ont une bien plus grande circulation.

Les conditions de l'étude de ces emprunts ont changé beaucoup depuis l'époque où F. Miklosich et G. Meyer écrivaient leurs travaux. Les changements qui ont eu lieu dans la géographie politique de la Péninsule des Balkans durant les premières décennies du XXe siècle ont eu comme conséquence certains changements d'ordre ethnographique aussi. Il s'agit d'une importante immigration des Turcs de certaines contrées de la Péninsule Balkanique en Anatolie. Les recherches de dialectologie attes-

---

[2] Pour les détails v T Kovalski, *Dialectes turcs osmanlis*, in *Encyclopédie de l'Islam*, t IV; A. Caferoglu, *Die anatolischen und rumelischen Dialekte*, in « Philologiae Turcicae Fundamenta », t I, p. 239—260.

[3] Fr. Miklosich, *Die slavischen, magyarischen und rumunischen Bestandtheile im turkischen Sprachsatze*, Wien, 1880.

[4] G Meyer, *Die griechischen und romanischen Bestandtheile im Wortschatze des Osmanisch-turkischen*, Wien, 1893

tent des mots d'emprunt d'origine récente dans les parlers de la Turquie d'aujourd'hui, à côté d'emprunts plus anciens (mais l'âge des emprunts est assez difficile à établir) et qui ont pénétré en turc par différentes voies dont aussi celle des immigrants (*muhacir*).

Les éléments roumains ont été signalés, après F. Miklosich et G. Meyer, par Lazăr Şăineanu [5] aussi. A côté de mots comme *boyar* 'noble roumain', *gelate* 'ancien impôt roumain *găleata*', *ispravnik* 'chef d'un département', *kalaraş* 'courier' (d'après Hammer), *mamaliga* 'bouillie de maïs, polenta' et *mukan*'berger de Transylvanie', L. Şăineanu ajoute : *barda* 'hache du tonnelier', *kaşer* 'sorte de fromage', *kassatura* 'sabre, bayonnette' du roum. *custura*, *dalavere* 'transaction' du roum. *daravera* et non pas de l'italien *dare e avere*, *lundura*, 'barque lourde et massive' du roum. *luntre* 'barque', *masa* 'petite table basse à un seul pied' du roum. *masa* 'table', puis le nom de Moldavie *Bogdan* (à côté de *Moldovan*) et *Kalas* (*kalas tahtasy*) 'planche épaisse', qui est ainsi appelée d'après le nom de la ville de Galaţi. Puis, L. Şăineanu écrit : « ... ces emprunts du roumain dont le nombre ne peut être encore précisé constituent en tout cas, une quantité assez petite par rapport aux turcismes de notre vocabulaire, mais le même phénomène peut être observé chez les Maures d'Espagne qui ont enrichi la langue espagnole d'un nombre considérable de mots arabes, tandis que le nombre des vocables espagnols passés en arabe est très réduit ».

2. Les recherches ultérieures et la publication des sources historiques, des matériaux dialectaux, les recherches de lexicologie et de phonétique augmentent nos connaissances concernant les éléments étrangers en turc.

En ce qui concerne les éléments roumains, nous pourrions les classer en quatre groupes qui correspondent aux différentes voies et aux époques de l'emprunt.

a. Un premier groupe pourrait être celui des mots historiques attestés dans des documents turcs, dans différentes sources historiques narratives. Et la liste des mots roumains signalés par F. Miklosich, G. Meyer et L. Şăineanu peut augmenter beaucoup par suite de la publication de sources historiques et surtout de documents. C'est ainsi qu'en étudiant rien que le Catalogue des documents turcs publié par les Archives de l'Etat[6] on peut trouver quelques dizaines de mots d'origine roumaine dans les documents turcs. Sans doute, le nombre de ces mots sera assez grand quand on connaîtra les riches fonds de documents turcs concernant les Pays Roumains [7].

Comme il est naturel, ces mots se rapportent à des notions qui expriment des réalités roumaines ; ces mots ont eu une circulation limiteé et pour la plupart ils n'ont pas pénétré dans le vocabulaire de la langue turque commune.

---

[5] L. Şăineanu, *Influenţa orientală asupra limbii şi culturii române*, Bucarest, 1900, t. I, p XXXV–XXXVI.

[6] M. Guboglu, *Catalogul documentelor turceşti*, vol. I, Bucarest, 1960 (vol. II en cours de parution).

[7] C'est ainsi que dans les *kanunname* publiés par Ömer Lûtfi Barkan : *XV ve XVI ci asırlarda Osmanlı Imparatorluğunda Zirai Ekonominin Hukuku ve Mali Esasları* I, *Kanunlar*, Istanbul, 1945 (abr. Ö. L. Barkan, *Kanunlar*) on trouve toute une série de mots d'origine slave, grecque, hongroise, etc. qui n'étaient pas signalés dans les recherches antérieures.

De tels mots se réfèrent à :

— d'anciennes institutions roumaines, par exemple, anciens dignités ou emplois : *istaroste* <roum. *staroste* 'chef d'une corporation' ; *logofata* [8] <roum. *logofăt* 'logothète' ; *kamaraş* <roum. *cămăraş* 'titre de noblesse' ; *kalaraş* <roum, *călăraş* 'courier à cheval' ; *kaminar* <roum. *căminar* 'titre de noblesse' ; *kopii den kasa* <roum. *copii de casa* 'pages, litt. enfants de la maison' ; *paharnik*<roum. *paharnic* 'titre de noblesse' ; *vistyar* <roum *vistier* 'titre de noblesse, trésorier', etc.

— différents impôts et taxes : *didjma*<roum. *dijma* 'dîme', *gorştina* <roum. *gorştina'* impôt sur les porcs' ; *oyarit resmi* <roum. *oierit* 'impôt sur les brebis' ; *parpari* <roum. *părpăr* (cf. le nom de la monnaie) ; *vakarit* <roum. *văcărit* 'impôt sur les vaches' ; *yarbarit*<roum. *ierbărit* 'impôt sur l'herbe', etc.

— l'administration : *iskutelnik* et *uskutelnik* <roum. *scutelnic* 'exempt d'impôt' ; *postelnik* 'dignitaire exempt d'impôt' ; *rasora* ou *rasura* [9] <roum. *răsură* 'sorte d'impôt', etc.

— appellations en rapport avec la situation sociale ou avec la nomenclature administrative, etc. : *kodran*<roum. *codrean* 'habitant d'une région appelée Codru, en Moldavie' ; *marcina*<roum *margine* 'frontière' ; *moşya, mulk moşyasi* [10] 'terres appelées en roum. *moşie'* ; *şans* <roum. *şanţ* 'fosse', etc.

— différents produits spécifiques des pays roumains : *hinta* <roum. *hînta* 'espèce de blé', *horilka*<roum. *horilca* ukr. *horelka* 'espèce de liqueur alcoolique', *karnu* ou *karnau* <roum. *cîrnău* 'espèce de blé' ; *talpa* [11] <roum. *talpa* .'sorte de planche'.

Bien que ce soit un domaine à part, nous croyons qu'il serait de quelque intérêt d'étudier la forme des éléments onomastiques et toponymiques roumains dans les sources narratives turques, malgré toutes les difficultés soulevées par quelques erreurs de transcription ou de lecture. Nous signalons à titre d'exemple des hydronimes comme *Kriş*[12] <roum. *Criş*, *Purut* et *Burut*[13] <roum. *Prut*, *Mureş* et *Murneş* <roum. *Mureş*[14]. Le nom de localités comme : *Suceava, Fălciu, Botoşani, Iaşi* paraissent sous la forme : *Sadjav, Falcin, Botşar, Iaş pazari* chez Mehmet ben Mehmet[15] ; *Sudjav, Fılçı, Potşan, Iaş pazarı* chez Peçevî [16] ; *Sacav* chez Ibn Kemal [17] ; *Ţuţora* paraît *Çoçora* chez Peçevî[18] ; *Severin* et *Sevarain* chez Ibn Kemal [19], etc. Dans les documents plus récents du XIXe siècle nous trouvons Olteniţa sous la forme *Holtenidja* et *Holtansa* [20], Slobozia sous la forme

[8] Un *logofata bey* est encore signalé dans un document de 1847, Arch. d'Etat, doc. turcs, microfilmes.

[9] v. le *Hatichériff* de 1827 dans la Bibl. de l'Académie, Bucarest, doc turc DLXXXIII 45.

[10] *loc. cit*

[11] pour *talpa* v. plus bas

[12] Oruç ben Adıl, *Tevarıh-ı alı Csman*, éd. Babınger, *Die fruhosmanischen Jahrbucher des Urudsch*, Hannover, 1925, p. 129.

[13] Mehmet ben Mehmet, *Nuhbet-et tevaikh ve l-ahbar*, éd. Istanbul, 1276/1860, t. I, p. 72.

[14] Peçevı, *Tarıh*, t. II, p. 214

[15] Mehmet ben Mehmet, op. cit , t. I, p. 72.

[16] Peçevı, op. cit., t. II, p. 372.

[17] Ibn Kemal, *Tevarıh-i Alı Osman*, éd. † T.K., Ankara, p. 413.

[18] Peçevi, *op. cit* , t. II, p. 372.

[19] Ibn Kemal, *op. cit.*, p. 269.

[20] Musée d'Histoire de la Ville de Bucarest, doc. turc n° 26447 et 26448.

Islobozya [21]. Parmi les termes onomastiques nous signalons *Çepeluş* [22] <roum. *Țepeluș* pour Kazıklı et *Çepeş* [23] <roum. *Țepeș*; *Drakula* [24] et *Tırakula* [25], *İstefan*, *Basaraba*, etc. Ce ne sont là que quelques exemples tirés des chroniques ottomanes des XVe et XVIe siècles [25 a].

Ces mots, comme beaucoup d'autres d'origine slave et hongroise attestés par les sources historiques en langue turque du temps de la domination ottomane, ont eu une circulation assez réduite et beaucoup d'eux ne sont pas entrés dans la langue turque.

b. Certains mots roumains se trouvent aussi dans les documents qui concernent d'autres pays du sud-est de l'Europe. Ce fait s'explique par les éléments communs qui existent dans l'histoire et la culture du sud-est de l'Europe. Mais dans le lexique du turc contemporain nous trouvons aussi certains mots empruntés aux langues du sud-est de l'Europe. Toutefois, l'étymologie exacte de ces termes soulève des difficultés parce que certains mots d'une langue ont pu entrer dans le turc non pas directement mais par l'intermédiaire d'une autre langue balkanique [26]. De même, on a pu constater aussi le phénomène inverse, c'est-à-dire une langue balkanique a pu être un intermédiaire pour un emprunt turc fait par une autre langue balkanique. Pour nombre de ces termes il nous faut supposer une étymologie multiple [27].

La même explication est valable en ce qui concerne l'origine de certains mots qui existent dans le turc contemporain. C'est ainsi que dans le dictionnaire *Türkçe Sözlük*, IIIe éd. de 1959, édité par T.D.K. (La Société de Linguistique Turque), nous trouvons des mots qui peuvent provenir du roumain (certains d'une façon évidente) ou peuvent avoir une autre origine. Nous citons quelques-uns de ces termes : *barda* 'la hache du tonnelier'; *guşa*, cf. roum. *guşe* 'goitre'; *flinta*, cf. roum. *flinta* 'court fusil'; cf. allem. *Flinte*; *kasatura*, cf. roum. *custura* 'couteau'; *masa*, cf. roum. *masă* 'table', etc.

c. Dans les dernières 70 ou 80 années un contact plus intime avec les Roumains a déterminé l'apparition dans la langue des populations turques de Roumanie d'un certain nombre de mots roumains. En absence d'études plus approfondies, le nombre de ces termes ne peut être connu, même pas approximativement. Beaucoup parmi les populations turque et tatare de Roumanie ont émigré en Turquie en apportant probablement là des mots roumains dont nous nous occuperons par la suite.

---

[21] Ibid., nº 26472.

[22] Oruç ben Adıl, *op. cit.*, p. 73.

[23] Ibn Kemal, *op. cit.*, p. 226.

[24] *Ibid.* Chez Oruç: *Dırakula oğlu Kazıklı* et *Çepeluş*, p. 73. Dans les Chroniques anonymes (*Tevarih-i Ali Osman*) éd. Giese, 1922 : Dırakul pour le voivode valaque Dan II.

[25] Pour *Drakula* : G. Nandriş, *A Philological Analysis of Dracula and Rumanian Place-names and Masculine Personal Names in -a / -ea*, « Slavonic and East European Review », 1959, p. 371–377.

[25 a] V. Mihail Guboglu şi Mustafa Mehmed, *Cronici turceşti privind ţările române* [Chroniques turques concernant les pays roumains], vol. I (XVe s.—milieu du XVIIe s.) éd. Academiei, Bucarest 1966.

[26] v. Sandfeld, *Linguistique Balkanique*, Paris, 1930. Sur les rapports entre le vocabulaire bulgare et roumain, en ce qui concerne les éléments turcs, v. H. Eren dans la revue bulgare « Rodina Reč » 15 (1941—42) *apud* G. Hazai, *Remarques*... in « Studia slavica », t. VII, 1961, nº 1–3, p. 115, note 44.

[27] Sur l'étymologie multiple v. A. Graur, *Studii de lingvistică generală*, Bucarest, 1960, p. 67—77 et idem, *Etimologii româneşti*, Bucarest, 1963, p. 11—18.

d. Les recherches de dialectologie en Turquie[28], la parution de monographies locales et surtout de dictionnaires des parlers locaux [29] ont incité les chercheurs [30] d'entreprendre certaines études concernant les mots d'emprunts dans ces parlers.

Certains éléments grecs et slaves signalés se trouvent aussi en roumain, d'autres, tout en étant d'une façon évidente d'origine roumaine, offrent des particularités phonétiques et sémantiques qui nous font penser à une filière grecque ou sud-slave. Parmi ceux qui peuvent avoir aussi une origine roumaine nous citons : *gugutçuk*, roum. *guguştuk* 'ramier' ; *gulya*, roum. *gulie* 'chou-rave' ; *guştiri*, roum. *guşter*, *guştere* 'lézard vert' ; *hiren*, roum. *hrean* 'raifort' ; *Kana*, roum. *cana* 'tasse' ; *koçan*, roum. *cocean* 'tige de maïs' ; *koftar*, *koftur*, *koptor*, roum. *cuptor* 'four' ; *kaçola*, roum. *căciula* 'bonnet de fourrure' ; *kırpa*, roum. *cîrpa* 'chiffon' ; *karlık*, roum. *cîrlig* 'croc' ; *koşera*, roum. *coşara* 'étable' ; *kurka*, roum. *curca* 'dinde' ; *şindiri*, roum. *şindrila* 'latte' ; *talpa*, roum. *talpa* 'planche épaisse' ; *topor*, roum. *topor* 'hache' ; *turma*, roum. *turma* 'troupeau' ; *urda*, roum. *urda* 'fromage blanc' ; *veriga*, roum. *veriga* 'anneau' ; *yasla*, roum. *iesle* 'crèche', etc.

Nous voulons insister sur l'étude de quelques mots que nous considérons d'origine roumaine :

tc. *belmiş*, *belmuş* 'plat préparé avec du fromage frais' (rég. Samsun, Tekirdağ, Edirne) *SDD*, p. 190 ; (Luleburgaz-Kırklareli) v. *belmiş* (Vidin, en Bulgarie) *DS*, t. II, p. 624 ; cf. roum. *balmuş* et *balmoş* 'bouillie de fromage frais et de farine de maïs. Signalé déjà par H. Eren ,« TDAYB », 1960, p. 345.

tc. *barza*, 'chèvre ayant la poitrine blanche et le dos noir' (Gelibolu, Çanakkale) *SDD*, p. 163, *DS*, t. II, p. 536 et *baza* 'chèvre moitié noire, moitié blanche (Istanbul ; mot employé dans le langage de certains immigrés) *SDD*, p. 178 ; *D.S.*, t. II ; 585 ; cf. aroum. *barza* 'mulet blanc' et *bardzu*, *dza*... 'blond fillasse et bariolé' (en parlant de chevaux et de mulets, 'nom donné à ces animaux ayant cette couleur') ; v. aussi *barza* 'cigogne', Papahagi, *DDA* [31], p. 193.

tc. *cavra* 'chien' (rég. Bandrıma, Balıkesir) *SDD*, p. 249 ; v. aussi la brochure *'Bergama' da koyler* ; Izmir, 1944, fasc. II, p. 44, où *cavra* est mentionné parmi d'autres animaux dans le parler local : hükel, herif, yazıcı, horas, etc. Cf. roum. *javra* 'chien maigre, roquet' *DLRM*[32] p. 435, cf. ukr. *žavra*.

---

[28] V. la bibliographie de ces études chez A. Caferoglu, *op. cit.*

[29] *Turkiyede Halk Ağzından Soz Derleme Dergisi*, Istanbul, 1939—1952, vol. I—VI (abr *SDD*) v aussi *Turkiye Halk Ağzından Derleme Sozluğu*. Ankara, 1965, vol. I—II (lettres A et B) (abr. *DS*).

[30] Andreas Tietze, *Griechische Lehnworter im anatolischen Turkisch*, in « Oriens », t VIII, 1957, n° 2, p. 204—257 ; (abr Tietze, *Griech. Lehnw.*) ; idem, *Slavische Lehnworter in der turkischen Volkssprache*, « Oriens », X, 1957, n° 1, p. 1—47 (abr. Tietze, *Slav. Lehnw*) ; idem, *Direkte arabische Entlehungen im anatolischen Turkisch*, dans « Jean Deny Armağani Ankara, 1958, p. 255—333 ; v. aussi les observations très compétentes et les contributions de Hasan Eren dans : *Anadolu Ağızlarında Rumca, Islâvca ve Arapça Kelimeler*, in « Türk Dili Araştırmaları Yıllıgı Belleteş », 1960, Ankara, p. 295—371 (abr. H. Eren, « TDAYB », 1960).

[31] *Dicţionarul dialectului aromân* (Dictionnaire du dialecte aroumain), Ed. de l'Académie, Bucarest, 1963.

[32] *Dicţionarul limbii române moderne* (Dictionnaire de la langue roumaine moderne), Ed. de l'Académie, Bucarest, 1958.

tc. *çimilti* 'mot caché, secret' (rég. Seyhan) *SDD*, p. 353 ; cf. roum. *cimili*, *cimilitura* 'devinette'.
tc. *cipite* 'sorte de bonnet' (rég. Muğla, etc.)*SDD*, p. 356, cf. aroum. *čipit*, pl. *čipite* 'cime, sommet'.
tc. *çot* 'l'endroit où s'unissent les branches d'un arbre' (Seyhan, İçel) *SDD*, p. 375 ; v. aussi *çotak* 'la partie qui reste après la coupe d'un arbre' ou 'branche d'un arbre privée de feuilles' (*loc. cit.*) et *çotuk*, *çotul* 'arbre dont le sommet a été coupé' (Kırşehir, Çankırı) (*loc. cit.*) cf. roum. *ciot* 'partie qui reste d'un arbre après qu'il fût coupé ou rompu, souche'.
tc. *kıntık* 'qui nasille' (rég. Samsun) *SDD*, p. 908, cf. roum. *cîntec* 'chant' aroum. cîntic, cîndic 'chant' Papahagi, DDA, p. 287.
tc. *kolak* 'petit craquelin rond' (Istanbul ; chez des immigrés), *SDD*, p. 952, mais aussi avec la forme *kolac* 'petit pain cuit au four' (rég. Edirne ; chez des immigrés). Pour la forme *kolaç* v. Tietze, *Slav. Lehnw.* n°88 ; la forme *kolak* peut être dérivée aussi du roumain. H. Eren (« TDAYB », 1960, p. 345) considère aussi la forme *kolak* venue du bulgare.
tc. *kotlan* 'âtre et four' (Bursa, Bilecik 'petit four') *SDD*, p. 965 et la forme *kotlağan* (rég. Malatya) *loc. cit.* cf. roum. *cotlon* ; par contre, la forme kotlağan est plus proche du hong. *katalan*. H. Eren (« TDAYB », 1960, p. 346) la considère d'origine bulgare.
tc. *longur* et *lungur* 'vieux chien' (Izmir ; chez des immigrés) 'maladroit' (Bursa ; chez des immigrés) *SDD*, p. 1030, cf. aroum. *lunguros* 'mélancoliquement, malade' Papahagi, *DDA*, p. 636, p. 643 ; cf. aussi *lingoare*, *lungoare*.
tc. *lok* 'petit champ' (Les villages de la rég. Bolu) *SDD*, p. 1030, cf. roum. *loc* 'lieu, endroit, petit terrain' ; v. aussi aroum. *loc*, Papahagi, *DDA*, p. 637.
tc. *mala* 'maïs' (Trabzon) *SDD*, p. 1033, cf. roum. *mălai*, 'farine de maïs'.
tc. *malay* 'plat préparé avec la farine de maïs' (Zonguldak, Bolu) et 'sorte de pain préparé de farine de maïs'(Bursa ; chez des immigrés ; Trabzon, Bilecik) *SDD*, p. 1034-5. H. Eren (« TDAYB » 1960, p. 346) le considère d'origine russe ; du russe il aura passé chez les Gagaouzes. En gagaouze il pourra être venu aussi du roumain.
tc. *mokan* 'troupeau de brebis' (Izmit ; chez des immigrés) *SDD*, p. 1067, cf. roum. *mokan* 'berger ou propriétaire de moutons de Transylvanie (v. aussi Miklosich, *op. cit.*).
tc. *oya* 'brebis qui vient à la suite du troupeau au pâturage' (Tokat, Afyon) *SDD*, p. 1097, cf. roum. *oaie* (vocatif ?) 'brebis, mouton'.
tc. *orfana* 'serviteur' (Edirne) *SDD*, p. 1093, cf. roum. *orfana* (v. aussi le grec ὀρφανός).
tc. *pandar* 'gardien de vigne, garde' (rég. Bilecik et Bursa ; chez des immigrés) *SDD*, p. 1131. Tietze, *Slav. Lehnw.* p. 27 le considère d'origine bulgare, de *pъdar*, mais il ne peut pas expliquer la nasale et par conséquent il croit qu'en turc il est assez ancien. H. Eren suppose que *pandar* est d'origine bulgare et le 'n 'peut être expliqué par le roumain ou par un dialecte bulgare (« TDAYB » 1950, p. 338).
tc. *pat* 'lit, sofa' (Bilecik ; chez des immigrés, et dans les rég. Izmit, Kocaeli, İstanbul, Tekirdağ, Çanakkale, etc.) *SDD*, 1135, cf. roum. *pat*

'lit' cf. Tietze, *Slav. Lehnw.* n° 159 et H. Eren « TDAYB », 1960, p. 335, qui le considère d'origine gagaouze.

tc. *pati* 'petite tache sur le museau des animaux' (rég. Giresun) *SDD*, 1136, cf. roum. *pata* 'tache'.

tc. *pitik* 'petit, petite chose' (rég. Tokat) *SDD*, p. 1057 et *fitik SDD*, p. 585, cf. roum. *pitic* 'petit'.

tc. *sedile* 'sac à mettre le fromage frais' (Bursa ; chez des immigrés) cf. roum. *sedila*, *sadila*. H. Eren le croit d'origine bulgare « TDAYB », 1960, p. 345, de *cedilo*. Il est plus facile de l'expliquer du roumain parce que d'habitude le 'c' bulgare a donné en turc 'ç' 'et non 's'.

tc. *sirpat* 'enfant désobéissant, courageux, agile, alerte' (rég. Konya, Antalya, İsparta) *SDD*, p. 1221, cf. aroum. *sîrpid*, *sîrpit* et *sarpit* 'vaillant, agile, fougueux' Papahagi, *DDA*, p. 924, 957.

tc. *şervete* 'mouchoir' *SDD*, p. 1282 (rég. Balıkesir), *şirbata* 'mouchoir' (rég. Giresun) *ibid.*, 1286 ; *şırpata* 'mouchoir' (Giresun) *ibid.*, 1287, *şibete* 'mouchoir' (rég. Kocaeli, chez des immigr.) *ibid.*, 1288, *şirbata* 'fichu coloré pour envelopper le tête' (rég. Bursa, chez des immigr.) *ibid.*. 1292, *şirvata* 'mouchoir' (rég. Gelibolu, Çanakkale, chez des immigr.) *ibid.*, 1993, *şivrete* 'grand mouchoir pour hommes' (rég. Adana Seyhan) *ibid.*, 1294 ; cf. roum. *şervet*, de 'serviette'.

tc. *talpa* 'planche épaisse et large, longue d'environ 1 m et demi' (rég. Bursa, Istanbul, chez des immigr.) *SDD*, 1307, Tietze, *Slav. Lehnw.*, du bulgare *talpa*. Le mot *talpa* est ancien en roumain[33]. Dans les doc. turcs on trouve : *kalas tahtası* et *kalas talpası* 'planche de Galaţi'.

tc. *torta* 'petit pain azime' (Balıkesir, Çanakkale, chez des immigr.) *SDD*, 1343 ; *turta* (Bilecik, Edirne, Balıkesir, Bursa, chez des immigr.) *ibid.*, 1399, cf. roum. *turta* 'pain rond et plat'.

tc. *urda* 'fromage' (rég. Çanakkale ; chez des immigr.) *SDD*, 1420, Tietze (*Slav. Lehnw.*) le considère d'origine sud-slave. H. Eren (« TDAYB » 1960, p. 344) incline pour une étym. roumaine.

On peut ajouter aussi des mots comme *dimi* (Tietze, *Griech. Lehnw.* n° 67) ; *obut* (idem, *Slav. Lehnw.*, 148) ; *papur* (*Griech. Lehnw.* n° 204), etc., dont H. Eren propose de prendre en considération les formes *dimi*, *obada*, *papur* en circulation chez les Gagaouzes et qui, d'après notre opinion, peuvent aussi avoir une origine roumaine, resp. *dimie*, *obada*, *papura*. Par contre, *ıstırga* (cf. le roum. *strunga*) doit être considéré entré en turc par la filière bulgare.

3. Ces emprunts se rencontrent dans les parlers turcs du territoire actuel de la Turquie, dans des régions très variées. Toutefois, la distribution géographique de ces emprunts montre qu'ils se rencontrent surtout dans les parties de l'ouest et du nord-ouest de la Turquie (les régions Istanbul, Bursa, Çanakkale, Bilecik, Bandırma, Trabzon, etc.). Cette constatation ne peut avoir qu'une valeur secondaire parce que aucune région de la Turquie actuelle ne peut être considérée comme voisine des contrées roumaines et, d'autre part, les dictionnaires dialectaux ne donnent aucune indication, lorsqu'il s'agit de populations ou de sujets, sur les immigrants (*muhacir*) dont ces termes proviennent.

[33] cf. aussi 'impôt' ou 'corvée féodale', *talpi* (mot slave, attesté dans les documents slavo-roumains du XV[e] siecle (P. P. Panaitescu, *Documentele Ţării Româneşti*, doc. de 1424 et de 1464). Il s'agit, peut-être, d'une corvée concernant la confection de planches.

Sans doute, un problème important est celui d'établir les voies des emprunts. Bien que les relations réciproques linguistiques constituent un phénomène général existant chez tous les peuples du sud-est de l'Europe, les influences réciproques turco-balkaniques se sont installées par voies différentes, selon les conditions historiques et géographiques. Des causes d'ordre géographique et historique et les conditions de la domination turque dans les pays roumains ont eu aussi une influence sur les rapports linguistiques entre Turcs et Roumains.

On a signalé d'une façon sporadique des populations roumaines en Anatolie, mais nous ne connaissons pas jusqu'à présent des transferts massifs de populations roumaines en Anatolie. On peut toutefois rappeler deux faits historiques : l'un a été signalé par Teodor Burada [34] qui a montré l'existence de colonies de bergers roumains dans la région de Brousse à la fin du dernier siècle; celles-ci se trouvaient à cette époque en train d'être grécisées. T. Burada croyait que ces populations tiraient leur origine des Valaques déportés par l'empereur Andronic Paléologue (1282—1328) en Bithynie, en se fondant sur un texte de Pachymeres [35]. Un autre fait historique se trouve relaté par les chroniqueurs turcs. Dans les chapitres ajoutés à la chronique d'Aşıkpaşazade [36] et dans les chroniques de Neşri [37] et de Sa'ad et Din [38] on cite le fait qu'en l'an de l'Hégire 889 (1484—1485) après la prise de Kilia et d'Akkerman lors de l'expédition en Moldavie du Sultan Bayazid II, beaucoup d'habitants de ces villes furent déportés à İstanbul et certains furent envoyés à Eski Biga, en Anatolie, pour faire « fleurir ces *vilayets* de la ville de Eskı Biga ». Il est probable que d'autres sources historiques seront découvertes, surtout des documents d'archive, parce que nous savons que les déportations étaient fréquentes dans l'Empire ottoman [39]. Il est évident que l'on ne peut préciser la contribution des populations d'origine roumaine aux emprunts mentionnés.

Certains des mots roumains signalés proviennent du dialecte aroumain, d'autres peuvent être expliqués par des emprunts faits aux populations roumaines du nord de la Péninsule des Balkans. D'autre part, un contact direct entre les populations roumaines balkaniques et la population sédentaire turque a été possible, de même qu'un contact direct entre les bergers roumains et les tribus de bergers turcs, des *yurüks*. Mais les Roumains des Balkans ont pu conserver dans beaucoup de régions leur autonomie locale dont ils jouissaient sous la domination byzantine ou dans l'Empire ottoman. Les Valaques des régions albanaises sont signalés dès l'an 1431 dans un registre turc qui date du commencement du XVe siècle. Ömer Lûtfi Barkan avait signalé des populations roumaines dans les régions du nord de la Péninsule des Balkans et il a publié un *Kanun-ı*

---

[34] T Burada, *O călătorie la Românii din Bitinia (Asia mică)*, Jassy, 1893.

[35] Georgii Pachymeres, *De Michaele et Andronico Palaeologis*, Bonnae, 1835, vol II, 1re partie, c 37, p. 106.

[36] Aşıkpaşazade, *Tevarih-i Ali Osman*, éd. F. Giese, *Die Altosmanische Chronik des Ašikpašazade*, Leipzig, 1929, chap. 102, p. 188

[37] Neşri, *Cihannuma*, éd. Taeschner, t II, p. 365.

[38] Sa'ad ed Din Mehmet Hodja Efendi, *Tadj ut Tevarih*, Istanbul, 1279—1280/1862—63, t II, p. 43, Sur Biga v. B. Darkot in *Islâm Ansiklopedisi*, s.v.

[39] Sur les déportations comme moyen de colonisation dans l'Empire ottoman, v Ömer Lûtfi Barkan dans « Revue de la Faculté des Sciences Economiques de l'Université d'Istanbul», 1956.

Eflakan-ı Livâ-ı Semendire datant de 1527[40]. Ces Valaques vivaient organisés dans de petits villages et étaient exempts d'impôts extraordinaires, étant par contre obligés de faire le service militaire comme *derbendjis* ou *voynuks*. Ils ne payaient que le *eflakyye adeti*. Les mineurs de Rudnik et les bergers turcs *yürüks*[41] bénéficiaient d'un régime similaire, ce qui peut nous donner quelques indications concernant un contact direct entre ces derniers et les pasteurs roumains[42].

Les populations turques émigrées (*muhacir*) de certaines régions de la Péninsule des Balkans et aussi de Roumanie apparaissent en Anatolie à une époque plus récente. Mais l'absence de toute information concernant l'origine de ces immigrants rend difficile l'établissement de la provenance de certains mots.

4. Vu que le stade actuel des recherches ne nous offre que peu de données et que celles-ci sont incomplètes, pour établir les voies de ces emprunts, il résulte qu'il ne nous offre pas plus de solution précise pour d'autres problèmes encore, comme serait le problème de l'âge des éléments roumains en turc. Si différents éléments étrangers grecs, sud-slaves, albanais et hongrois peuvent être expliqués en turc par le roumain aussi, par contre, lorsqu'il s'agit d'étymologies multiples certains éléments roumains attestés dans des documents historiques turcs ne peuvent nous fournir que quelques vagues indications concernant l'origine d'un emprunt lexical roumain attesté dans la langue turque actuelle. Ainsi, le mot *talpa* qui désignait les planches épaisses exportées en Turquie à la fin du XVIIIe siècle et nommées aussi « de Galați » (*Kalas*) est évidemment d'origine roumaine. *Mokan* ou *mukan*, rencontré dans les textes du XVIIIe siècle et signalé par Hammer aussi, fait son apparition dans un parler d'Anatolie ayant un sens différent 'troupeau de brebis'. *Pandar* pourrait venir de bulg. *padar* et expliquer la nasale par un dialecte bulgare mais aussi par le roumain *pîndar* 'gardien'.

Nous nous sommes proposé de signaler seulement quelques problèmes concernant l'étude des éléments lexicaux roumains en turc et aussi de faire connaître quelques mots d'origine roumaine en turc. Ces emprunts peuvent, d'autre part, expliquer plus clairement le caractère des relations linguistiques entre Roumains et Turcs.

---

[40] Ömer Lûtfı Barkan, *Kanunlar*, n° 321 et 324

[41] Sur les *Yuruks* v. Tayyib Gokbılgın, *Rumelı yürukler*..., Istanbul, 1956 ; Ö. L. Barkan, *Essaı sur les donnécs statıstıques des regıstres de recensement dans l'Empıre ottoman aux XVe et XVIe sıècles*, ın « Journal of Economıc and Socıal Hıstory of the Orıent », I/1957 et A. D. Novıceff, *Les nomades turcs du XVe au XVIIIe sıècle*. Communıcatıon au XXVe Congrès Internatıonal des Orıentalıstes, Moscou, 1960 ; v. aussı Труды двадцать пятого международного конгресса востоковедов, t. II, Moscou, 1963, p. 413—420

[42] Sur les Valaques balkaniques v S. Dragomır, *Vlahıı din Nordul Penınsuleı Balcanice ın Evul Medıu*, Bucarest, 1959 ; Halıl Inalcik, *Sancakı Hıcrı 835 tarıhlı surcırı defteri Sancake Arvanıd*, Ankara, 1954 ; ıdem, art. *Fılorı* dans l'*Encyclopedıe de l'Islam*, fasc. 37 (nouv. éd.).

UNE VERSION ROUMAINE DU XVII[e] SIÈCLE DE L'APOLOGIE CONTRE MAHOMET DE JEAN CANTACUZÈNE

VIRGIL CÂNDEA

Une place importante dans la littérature des relations byzantino-musulmanes est dévolue à l'*Apologie contre Mahomet*, écrite par Jean Cantacuzène (1292—1383), régent, puis empereur de Byzance (1341—1355), entré dans les ordres vers la fin de sa vie sous le nom de Joasaph Christodoulos. Rédigée à l'intention d'Achaeménidès, l'un de ses amis converti au christianisme et appelé Mélétios dans la vie monacale, cette *Apologie* constituait une réponse aux essais d'un certain Sampsatinès — Persan d'Ispahan — de ramener Mélétios à l'islamisme.

L'argumentation de Cantacuzène révèle chez lui la profonde connaissance des principes mahométans. Comme dans le cas des quatre autres *Apologies contre Mahomet* [1], il a su mettre à profit la *Confutatio Alcorani* de Riccaldo de Monte Croce (Florentinus), œuvre célèbre qui avait familiarisé la culture européenne du XIV[e] siècle avec la doctrine et le livre fondamental de l'Islam, puisqu'elle donnait dans sa première partie une traduction du *Coran*, et que Cantacuzène avait dû lire dans la version grecque de son contemporain Démètre Kydonès.

Bien qu'on ne sache pas encore avec certitude quelle fut la première traduction en roumain (intégrale ou partielle) de l'ouvrage rédigé par Jean Cantacuzène, nous pensons en avoir découvert sa trace la plus ancienne dans un manuscrit appartenant aux collections de la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest. Il s'agit du manuscrit roumain n° 494 — miscellané copié en 1699 par les frais du hiéromoine d'un monastère moldave, nommé Ghenadie. Le texte du ms. 494 comporte les éléments nécessaires pour attester cette traduction et permettre sa datation.

---

[1] Le texte du traité *Contra Mahometam apologia* dans la *Patrologiae cursus completus. Patres graeci*, éd. J. P. Migne, vol. CLIV, Paris, 1866, col. 371—584; *Orationes*, *ibidem*, col. 583—692; v. aussi A. Ehrhardt, chez Karl Krumbacher, *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, 2 Aufl., Munich, 1897, p. 106 et Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 732 (la bibliographie également, *ibidem*, note 2, à corriger là : *DTC* II 1672—1675, au lieu de 1072—1075).

Imparfaitement étudié et décrit jusqu'à présent, le manuscrit en question offre la double difficulté d'être la copie d'un original mal relié et d'avoir souffert à son tour de la part d'un relieur négligent [2] un traitement identique. Outre *L'Echelle* de St. Jean Climaque, *La Dioptre* de Philippe le Solitaire et une partie du *Salut des pécheurs* d'Agapios le Crétois, le tout traduit en roumain, ce recueil comporte aussi quelques ouvrages de moindre importance avec les titres en slavon [3], ainsi qu'une traduction datée du 10 janvier 1661 des œuvres attribuées à Athanase d'Alexandrie, intitulées *Ad Antiochum ducem* et *Quaestiones aliae* [4] — traduction réalisée par Nicolae Milescu, humaniste et renommé voyageur moldave. Ce travail de l'érudit roumain figure dans le ms. 494 aux pages : 269^{r-v}, 261^{r-v}, 275^{v} — 278^{v} et 267^{r-v} ; remarquons à ce propos la succession fautive des pages, due — comme nous l'avons déjà indiqué — à la négligence du relieur.

Une longue interpolation interrompt le cours de la traduction de Milescu à partir de la page 261^{v}, occupant les feuilles 261^{v} — 262^{v}, 257^{r} — 259^{v}, 254^{r-v}, 263^{r} — 266^{v}, 275^{r} — 275^{v}, 8[e] ligne. Celle-ci se présente sous la forme d'un texte dont les lignes compactes révèlent à la lecture des phrases maintes fois coupées par des fragments indubitablement pris à un autre texte, mais livrant quand même toute une série d'informations dans le genre de celles fournies par les vieux chroniqueurs tels que Dorothée de Monembasie et Mathieu Cygalas. Certains de ces fragments, dont la source n'est pas encore précisée, concernent les études orientales [5]. Il est clair que le copiste de 1699 a eu devant ses yeux un livre en bonne partie lacunaire et relié avec négligence, qu'il a copié sans aucun souci de cohérence.

Dans le mélange d'histoires et d'informations que comporte cette interpolation on tombe tout à coup sur un fragment ayant trait à la conquête de la Palestine par les Romains — passage qui commence sans

---

[2] Personne de ceux qui ont décrit jusqu'à présent le manuscrit 494 n'a réussi à établir l'ordre exact des textes à cause de la succession arbitraire des pages et des fragments copiés — ce qui prouve que l'original qui a servi de modèle au copiste présentait lui aussi l'interversion de ses feuilles. Voir à ce sujet la description lacunaire de I. Bianu et R. Caracaş, *Catalogul manuscriselor româneşti* [*din*] *Biblioteca Academiei Române* (Le catalogue des manuscrits roumains de la Bibliothèque de l'Academie Roumaine), t. II, Bucarest-Leipzig-Vienne, 1913, p. 235–237 et P. V. Hancş, *Un tricentenar Milescu, Cartea cu întrebări* (*1661—1961*) (Le tricentenaire de Milescu, Le Livre des questions, 1661—1961), dans *Glasul Bisericii*, 21 (1962), n° 1—2, p. 74—96. Nous avons donné sa description correcte dans notre article sur *Nicolae Milescu şi începuturile traducerilor umaniste în limba română* (Nicolae Milescu et les commencements des traductions humanistes dans la langue roumaine), dans « Limbă şi literatură », 7[e] année (1963), p. 32–35.

[3] Voir les titres complets de ces écrits chez V. Cândea, *art. cit.*

[4] Leur texte grec dans *Patrologiae cursus completus. Patres graeci*, éd. J. P. Migne, t. XXVIII, Paris, 1887, col. 774 B — 796 A et 598 C–710 C. Un fragment de la traduction de Milescu a été publié par C. C. Giurescu, *Nicolae Milescu, Contribuţiuni la opera sa literară* (Nicolae Milescu, Contributions a son œuvre littéraire), Bucarest, 1927, p. 51—53 (Acad. Roum., Mém. s. hist., III[e] série, t. VII, p. 281—283). Le texte fut publié par P. V. Haneş, *loc. cit.*, p. 80–91, mais avec une grande lacune et des erreurs de lecture (cf. V. Cândea, *art. cit.*, p. 34).

[5] Par exemple, à la page 261^{v} « Al doilea rînd socotim cum împărăţia perşilor ţinu 200 de ani cum scrie Diodor de la Sichilia ... », etc. (En deuxième lieu nous estimons que l'Empire des Persans dura 200 ans, comme l'écrit Diodore de Sicile ..., etc.), le commentaire historique à propos des 500 semaines de la profétie de Daniel, avec les témoignages des historiens grecs, latins, byzantins, de Scaliger, etc. Ensuite un historique de Jerusalem, des traditions prises dans les chroniques concernant la Palestine, etc.

aucune transition à la page 254^r, 13e ligne avec la phrase : « Iară după ce să trecu războiul acesta la Palestina, vrînd să arate Andreian ... » (Et après que cette guerre de Palestine se fut achevée, voulant Hadrien prouver ...)[6]. A sa suite s'enfilent une chronique qui mentionne la lettre de Paulin de Nole à Sulpice Sévère et l'ouvrage de Grégoire de Tours. Enfin, à la huitième ligne, en comptant d'en bas, de la page 259^r et jusqu'à la cinquième ligne d'en haut de la page 259^v, nous avons trouvé des informations sur la traduction en roumain de l'œuvre de Jean Cantacuzène qui ont réveillé notre intérêt. Voici le fragment en question, dont les premières lignes — jusqu'au signe (!) — sont évidemment d'un autre texte inséré là par erreur :

„Cîtă osîrdie iaste voiu zice întru acel ceriu înfricoşat, au întru acele mai de sus de lume raiul nou (!) cuvine-se dară ce au grăit dumnezeescu împărat Ioan Cantacozino a asculta, *unde zice la al treilea răspuns ce să face către Samsatin persul, care iaste tălmăcit pre limba ru<mî>nească şi să chiamă Mehmet*, aşa scrie acolo pentru minunea ce să face în toţi anii la Ierusalim, la grobniţa Domnului : « În vremea acéia ci prăznuim noi creştinii înviiarea lui, cum şi tu singur ştii, poţi să zici au răspunzi ceva de acest lucru? foarte bine să ştii cum locul acela iaste acum pre mîna voastră turcilor pentru mare judeţul dumnezeesc//259^v — la vrémia învierii lui Hs bună şi multă socotinţă au turcii ca se nu se afle acolo nicăirea lumină, acesta lucru pururea să face. Iară la vrémia acéia ci cîntă grecii troparul învierii lui Hs, pogoră-se lumină den ceriu şi să aprindea acéle 3 făclii ci sînt la grobniţa lui Hs înaintea domnului turcesc ; dela acel loc să fac toate acestea. Acum ce poţi zice de aceasta? »" (Quel zèle y a-t-il dirai-je en ce ciel extraordinaire, ou en celles dépassant ce monde, le nouveau paradis (!) il convient donc d'écouter les dires du divin empereur Jean Cantacuzène, *là où il dit dans la troisième réponse faite à Samsatin le Persan, qui est traduite en langue roumaine et s'appelle Mehmet*, c'est ainsi qu'il est écrit là à propos du miracle accompli chaque année à Jérusalem, au tombeau du Seigneur : « A cette époque où nous autres chrétiens célébrons sa résurrection, comme toi-même tu le sais, — peux-tu y redire ou répondre quelque chose à cela? tu sais très bien que cet endroit est maintenant entre vos mains à vous, les Turcs, de par la grande justice divine/ 259^v — à l'époque de la résurrection du Chr., bon et grand jugement ont les Turcs lorsqu'ils veillent à ce qu'aucune lumière ne s'y trouve, et cela se fait toujours. Et au moment où les Grecs chantent le motet de la résurrection du Chr., une lumière descend du ciel et allume les 3 torches disposées près du tombeau du Chr., devant le seigneur turc ; toutes ces choses se font depuis lors. Maintenant que peux-tu dire de cela? »).

Ensuite, l'interpolation continue avec une description de Jérusalem (p. 254^{r-v}), la mention de Melchisédech (pp. 254^v et 263^{r-v}), le commentaire du nom de Golgotha (pp. 263^v — 264^v), pour revenir à la traduction de Milescu (p. 269^v), après avoir énuméré quelques éléments d'anthropologie semés de citations prises à Théodose de Patras, fait le commentaire d'un passage de Paul et donné une solution morale (pp. 264^v — 266^v et 275^{r-v}).

[6] Il s'agit évidemment d'événements datant de l'époque du démantèlement de Jerusalem ordonné par Hadrien et de la construction de la nouvelle cité romaine *Aelia Capitolina* (vers 130 de n.è.).

Le texte reproduit par nous ci-dessus atteste donc l'existence d'une version roumaine d'après l'*Apologie contre Mahomet* de Jean Cantacuzène, en reproduisant un fragment du chapitre III, 8 [7]. La référence n'indique pas s'il s'agit d'une traduction intégrale de l'Apologie qui « s'appelle *Mehmet* » ou seulement de « la troisième réponse faite à Samsatin le Persan » (*Mehmet* étant l'abréviation du titre de l'œuvre intégrale).

Quelle est la date de cette traduction et qui en est l'auteur? Le simple fait que ce texte se trouve interpolé dans une traduction de Milescu ne saurait suffire à prouver la paternité de l'humaniste moldave, car son interpolation n'est que l'erreur du copiste. Du reste, les informations interpolées dans le ms. 494 n'ont aucun rapport avec la traduction de Pseudo-Athanase, ce qui écarte la supposition qu'elles y auraient été insérées par Milescu lui-même.

L'unique date qui pourrait servir pour l'instant comme un *terminus ante quem* est celle indiquée par le manuscrit 494, c'est-à-dire 1699. La traduction de cet ouvrage de Cantacuzène semble donc avoir été faite durant la seconde moitié du XVII[e] siècle — ce qui coinciderait avec l'époque où une version en grec vulgaire de l'œuvre rédigée par l'empereur byzantin avait beaucoup circulé dans les pays roumains également.

Les milieux cultivés de ces pays étaient depuis longtemps familiarisés avec cet auteur, ce qui explique le désir d'avoir une traduction roumaine de l'œuvre apologétique rédigée par Jean Cantacuzène. Une version slavonne de ses commentaires à l'*Ethique d'Aristote* circule en copie manuscrite dès le XVI[e] siècle en Transylvanie (v. le ms. conservé par l'église Saint-Nicolas de Schei-Braşov) [8]. La préface de la célèbre *Bible de 1688* mentionne le nom de Jean Cantacuzène parmi les aieux de la famille régnant alors en Valachie — celle du prince Şerban Cantacuzène. L'érudit médecin Jean Comnène, devenu depuis Iérothée de Dristra, dédia une biographie de Jean Cantacuzène rédigée en grec à Constantin Cantacuzène, grand humaniste roumain qui fut un animateur de la culture de son pays à la fin du XVII[e] siècle et au début du siècle suivant [9].

D'autre part, nous disposons de certaines informations tendant à prouver que l'*Apologie contre Mahomet* a circulé dans les pays roumains dès le premier moment de sa traduction. Il est fort possible que l'édition princeps de l'œuvre de Cantacuzène (1543) dans la traduction de Rodolphe Gaulthier [10] ait figuré aux rayons des bibliothèques des érudits roumains de ce temps, mais sa version en grec vulgaire donnée par Mélétios Syrigos (1586—1664) [11] ne pouvait pas y manquer, à coup sûr.

---

[7] *Patrologiae cursus completus. Patres graeci*, t. CLIV, col 517 AB. *Incipit*: κατὰ τὴν καιρὸν τῆς ἀναστάσεως; *desinit*: κατὰ καιρὸν ἄρχοντος τῶν μουσουλμάνων. Τί γοῦν σοι δοκεῖ;

[8] P. P. Panaitescu, dans *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I, Bucarest, 1964, p. 241.

[9] V. éd. Chrysanthus Loparev, Petropoli, 1888 et D Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Bucarest, 1939, t. II, note 2, p. 528.

[10] *Contra Mahometicam fidem Christiana et orthodoxa assertio* .. Rodolpho Gualthero Tigurino interprete, Basileae, 1543 La description complète chez Carl Gollner, *Turcica Die europaischen Turkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, I. Bd., Bucarest-Berlin, 1961, n° 802, p. 377.

[11] Pour la diffusion de cette traduction voir une copie de 1635 dans le cod. Paris 1243 A, signalée par A. Ehrhardt chez K Krumbacher, *op. cit.*, note 1, p. 106; la copie de 1644, conservee dans le ms. grec 562 de la Bibliotheque de l'Académie de Bucarest, p. 270—555, la description chez C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor greceşti* [*din*] *Biblioteca Academiei Române* (Le catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine), t. I, Bucarest, 1909,

Le passage précité de Jean Cantacuzène à propos de la lumière pascale de Jérusalem a toujours figuré dans la littérature religieuse orthodoxe. Nous pouvons mentionner comme exemples, sans toutefois en épuiser les références, le *Proskynitaire* de Chrysante de Brussa, publié en grec dans les éditions de Vienne (1807) et de Moscou (1837) et dans une version roumaine par Anton Pann, à Bucarest, en 1852 [12]. Les pèlerins roumains de Jérusalem (le poète Dumitru Bolintineanu entre autres) parleront à leur tour des traditions se rapportant à la lumière pascale, sans faire pourtant aucun rapprochement de l'œuvre de Cantacuzène [13].

Bien qu'on ne puisse pas encore faire état d'un manuscrit de la version roumaine antérieur à l'an 1699, on doit cependant tenir compte du témoignage péremptoire produit par le ms. 494, qui permet d'insérer l'*Apologie contre Mahomet* dans la bibliographie des anciennes traductions roumaines de la littérature byzantine.

n° 7, p. 330—331 ; une autre copie de Joasaph, à la demande du hégoumène du monastère Golia, Christophore de Vatopède, en 1670, fut conservée par le cod. 240 du monastère Xiropotamou (T. Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din sfîntul munte Athos* [Les subsides roumains aux monasteres de la sainte montagne d'Athos], Sibiu, 1940, p. 209) ; une autre copie fut faite au monastère Hlincea, en Moldavie, par Constantin de Chrysopolis, avec l'argent du moine Manase à l'époque du prince Ştefan Petriceicu et du métropolite Dosoftei (une mention du 22 avril 1673, ms. 196 de la Bibliothèque du St. Sépulcre de Constantinople, *apud* A Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη, IV, p. 171 et Hurmuzaki-Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* [Documents concernant l'histoire des Roumains], vol XIV, Bucarest, 1915, n° CCXCVII, p. 211) ; une copie faite en 1700 (datée du 22 mai) à Bucarest, par Michel Vizantios, sur l'ordre de Constantin Cantacuzène, conservée dans le ms. Suppl. gr. 22 de la Bibliothèque Nationale de Vienne (cf N. Iorga, *Manuscrise din biblioteci străine relative la istoria românilor* (Manuscrits relatifs à l'histoire roumaine, dans les bibliothèques de l'étranger), dans « Analele Academiei Române », Mém. hist., IIe série, t. xx, 1897—1898, p 211—212 ; Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der oesterreichischen Bibliotheken, Supplementum graecum*, Vienne, 1957, p. 23 ; Victor Papacostea, *Manuscrise grecești din arhive străine relative la istoria românilor* (Manuscrits grecs relatifs à l'histoire des Roumains, dans les archives de l'étranger), dans « Revista Arhivelor », 4 (1961), n° 2, p. 279—280 ; dans le ms. Suppl. gr. n° 34 et 80, deux autres copies, originaires de Valachie, la première de la bibliothèque du prince Eugène de Savoie et la seconde ayant appartenu au prince Constantin Brâncoveanu et provenant de la bibliothèque de Ghenadie de Dristra.

[12] V. *trad. roum. cit.*, p. 33.

[13] *Călătorii în Palestina și Egiptu* (Voyages en Palestine et Egypte) avec une préface de G. Sion, Jassy, 1856, p. 82—83. V. aussi chez Dam. Trofin-Hagiu, *O călătorie la Ierusalim* (Un voyage à Jérusalem), Neamț, 1936, p. 59—63.

К ВОПРОСУ О ПЕРЕПИСКЕ МОЛДОВЛАХИЙСКОГО ВОЕВОДЫ СТЕФАНА ВЕЛИКОГО С АРХИЕПИСКОПОМ ПЕРВОЙ ЮСТИНИАНЫ ДОРОФЕЕМ

ПАУЛЬ МИХАИЛ
(ЯССЫ)

В Константинополе, в архиве Святогробского Метока, хранятся многочисленные молдавские документы, рукописи и записи, перевезенные туда из секуляризированных монастырей Румынских княжеств. В 1931 году среди этих документов были найдены два листа, представлявшие собой копию, сделанную в 1845 году русским профессором Виктором Ивановичем Григоровичем с известной и спорной переписки между Стефаном Великим и Архиепископом Первой Юстинианы Дорофеем [1].

---

[1] См дискуссии по этому вопросу, а также и различные издания данной переписки В. Григоровичъ, в *Временник императорского Московского Общества истории и древностей российских*, Москва, 1850 ; В. Григоровичъ, *О Сербии в ея отношении к соседним державам в XIV—XV в* , Казань, 1859, стр. 41; *Чтения в импер. Обществе истории и древностей российских при Московском Университете за 1866 г.*, IV, стр. 56—57; Уляницкий В , *Материалы для истории взаимных отношений России, Польши, Молдавии, Валахии и Турции в XIV—XVII веках*, Москва, 1887, Яцимирский А. И., в *Русский филологический вестник*, т 73, вып. 2, 1915, стр. 492;

« Българскы книжици », Цариград, 1858, № 9, стр. 26 и д., М Дринов, в *Исторически преглед на Българската църква*, Прага, 1869, стр 119 133, М. Дринов, *Исторически преглед на Българската църква* (съчинения), т. II, София, 1911, стр. 133—134; К Иречек, *История на българите, поправки и добавки*, София, 1939, стр. 268; Ив. Снегаров, *История на Охридската архиепископия*, София, 1932, стр. 15 и 25 факсимилы, Ив. Снегаров, *Къмъ въпроса за зависимостьта на Молдавската църква отъ Охридската през XV в* , в « Македонски преглед » год V, книга 3, 1929, стр. 45—62, Иордан Трифонов, *Зависимость на Молдавската църква от Охридската в половината на XV в* , в « Македонски преглед », год V, книга I, стр. 13—62, Ив Снегаров, *Кратка история на съвременните православни църкви*, том II, стр. 38, Ив. Снегаров, *Кратък исторически очерк на поместните православни църкви*, София, 1948, стр. 17—18, 24—25.

И. Шафарик, в *Гласник*, Београд, 1855 г , вып. VII, стр. 177—178; В. В. Качановский, в *Старине*, изд Кроатской Академии, Загреб, 1880 (XII), стр. 253 и д.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP.. IV, 1–2. p. 239–246. BUCAREST. 1966

Мы переписали и сфотографировали эти два листа. Фотокопии этих двух неизвестных до сих пор листов, переписанных Виктором Ивановичем Григоровичем, мы представляем в данной работе по следующим соображениям:

а) Данная копия была списана в Бухаресте 8-го ноября 1845 года с оригинальной копии « из моей рукописи » В. И. Григоровичем, что подтверждается его личной подписью. В. И. Григорович привез рукопись этих листов из Болгарии и вскоре после этого сделал копию с них в Бухаресте [2].

N Iorga, *Geschichte des Osmanisches Reiches*, II, стр 138—139, C Jiřicek, в „Byzantinische Zeitschrift", XIII, стр. 200; E. Picot, *Chronique de Moldavie depuis le milieu du XIV-e siècle jusqu'a l'an 1594 par Grègoire Urechi*, Paris, 1878, стр. 92; Mihail Lascaris, *Ioachim metropolite de Moldavie et les rèlations de l'église Moldave avec le Patriarchat de Peč et l'archèveche d'Achris au XV-e siècle*, в „Bulletin de la Section historique de l'Academie Roumaine", Bucarest, 1927, стр. 129—159.

Magazinul istoric pentru Dacia, 1845, т. I, стр. 277—278 публикует впервые перевод; Episc. Melchisedec, *Cronica Romanului*, Bucureşti, 1874, стр. 112—117; Ioan Bogdan, *Vechile cronici moldoveneşti pînă la Ureche*, Bucureşti, 1891; St. Nicolaescu, *Documente slavo-romîne cu privire la relaţiile Ţării Romîneşti şi Moldovei cu Ardealul*, Bucureşti, 1905, стр 126—129 (по изданию Качановского) и на стр. 226—229, N. Iorga, *Istoria bisericii romîneşti*, ed. I, 1908, стр. 86 şi ed. a II-a, Bucureşti, 1928, стр. 91; Damian P. Bogdan, *Texte slavo-romîne în lumina cercetărilor ruseşti*, extras din „Relaţii romîno-ruse din trecut", Institutul de studii romîno-sovietic, Bucureşti, 1957, стр. 30.

Ioan Bogdan, *Corespondenţa lui Ştefan cel Mare cu arhiepiscopul din Ohrida, anul 1456—1457*, în „Buletinul Comisiei istorice a Romîniei", vol. I, 1915, стр. 106—122 şi 136—138; A. D. Xenopol, *Istoria romînilor din Dacia Traiană*, ed. III, vol IV, стр. 272, N. Dobrescu, *Istoria bisericii romîne*, ed. II, 1923, стр. 48—49, Fr Pall, *Aspecte suspecte şi false în colecţia „Documentele lui Ştefan cel Mare" ale lui Ioan Bogdan*, în „Revista istorică", XIX (1933), стр 103—113; Ilie Bărbulescu, *Autenticitatea corespondenţei lui Ştefan cel Mare cu Mitr. Ohridei*, în „Arhiva" Iaşi, XLV (1938), стр. 301—302; Sc Porcescu, *Episcopia Romanului în sec. XV*, Bucureşti, 1941, стр 28—32; I Nistor, *Legăturile cu Ohrida şi Exarhatul Plaiurilor*, în Analele Academiei Romîne Mem. Secţ. ist XXVII (1945), Academia Republicii Populare Romîne, *Documente privind istoria Romîniei, veacul XIV, XV. A. Moldova*, vol. I (1384—1475), Bucureşti, стр 418—420; Paul Mihail, *Scrisori de la A.D. Xenopol*, în „Studii şi cercetări ştiinţifice-istorie", Filiala Iaşi, Academia R P R, VII (1956), fasc 2, стр. 205—207; *Catalogul documentelor moldoveneşti din Arhiva centrală a statului*, vol. I (1387—1620), Bucureşti, 1957, docum 115, 117, стр. 39—40, Al. Elian, *Legăturile Mitropoliei Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinopol şi cu celelalte Biserici Ortodoxe de la întemeiere pînă la 1800*, în „Biserica Ortodoxă Romînă", 1959, nr 7—10, стр. 909; Alexandru Armand Munteanu, *Arhiepiscopia Justinianei Prima şi Jurisdicţia ei*, în „Studii Teologice", 1962, nr. 7—8, стр. 466—467.

П. С. Нэстурел, в *Urmările căderii Ţarigradului pentru biserica romînească*, в журнале « Mitropolia Olteniei », Craiova, 1959 г, № 1—2, стр. 71, в сноске 99 пишет, что Ал. Елиан, в неопубликованном докладе, прочитанном в 1947 г. в Бухарестском научно-исследовательском институте балкановедения привел довольно веские аргументы против мнения И Богдана, будто переписка между Стефаном Великим и Охридским архиепископом Дорофеем является фальшивой Таким образом, Ал Елиан пытался доказать, что молдавская церковь в действительности зависила от Охридской патриархии.

[2] На фотокопии переписки видна собственноручная подпись Виктора И. Григоровича от 8-го ноября 1845 года. — *Букарешт*. Графическая форма Букарешт является весьма интересной, так как указывает, что Григорович сделал копию именно в Бухаресте и графически воспроизвел название города так, как его слышал, а не как требует русская орфография.

Для того чтобы убедиться в достоверности автографа *от 8-го ноября 1845 года*, мы сравниваем его с другим письмом, написанным Григоровичем в апреле 1845 года, в котором он выражал желание посетить Валахию. Сравнивая эти два автографа, мы констатируем, что они написаны тем же почерком. Весь архив В. И. Григоровича хранится в Московской государственной библиотеке им. В. И. Ленина, откуда мы приобрели фотокопию публикуемого нами фрагмента его письма, датированного апрелем 1845 года.

б) В этой копии, списанной в 1845 году, В. И. Григорович уточняет, что данные два листа представляли собой два письма, которые он получил в Рыльском монастыре Святого Иоанна и что они находились на последних листах *книги* « Синтагмы Матфея Властариса »[3]. Эти письма не были приложены к рукописи на двух листах, которые являлись последней частью одного валашского номоканона, как это утверждал другой славяновед [4].

в) Копия была сделана для греческих монахов. В этом нас убеждают приписки карандашом на греческом языке и сделанное на этих двух листах ими вычисление года « 1461 летоспасение » (σοτιριυ ἐτῃ).

г) Славянский текст листов, привезенных В. И. Григоровичем из Болгарии, был опубликован им впервые в России в 1850 году, то есть через 5 лет после того, как он сам списал его в Бухаресте.

д) Источником всех изданий переписки является рукопись: два листа, полученные в Рыльском монастыре и принадлежавшие В. И. Григоровичу. После его смерти рукопись была передана в Румянцевский музей, сегодня Московская государственная библиотека имени В. И. Ленина, и хранится под № 1707. Однако печатные воспроизведения текста представляют собой некоторые различия.

е) Сравнивая оригинальную Рыльскую копию с Бухарестской копией 1845 года, мы устанавливаем некоторые различия в редакции текста. Например:

Бухарестская копия 1845 года, приложенная в фотокопии		Рыльская копия по фотокопии, опубликованной Иоанном Богданом[5]:	
МолдовлаХинской	I фотокопия, 2 строчка верхняя	МꙋлдовлаХинской	I фотокопия, I строчка верхняя
Блъгарам	там же, 4 строчка верхняя	Блъгарωм	там же, 2 строчка нижняя
ꙋсіє	,, 6 ,, ,,	ѹспє	,, 5 ,, верхняя
ѡного	,, 7 ,, ,,	йного	,, 5 ,, ,,
рꙋкоположить	,, 7 ,, ,,	рꙋкоположишь	,, 6 ,, ,,
насиліє	,, 8 ,, ,,	насилія	,, 7 ,, ,,
мꙋсьлманскаго	,, 8 ,, ,,	мꙋсломанского	,, 7 ,, ,,
страхим	,, 9 ,, ,,	страхωм	,, 7 ,, ,,
обьдрьжили	,, 9 ,, ,,	обьдрьжиміи	,, 8 ,, ,,
западнамы	,, 10 ,, ,,	западными	,, 9 ,, ,,
въсымъ	2 2 ,, ,,	въсѣмь	2 ,, 2 ,, ,,
ѧскѐни	2 12 ,, ,,	ѧсьо́ны	2 ,, 8 ,, ,,

ж) Бухарестская копия 1845 года, сделанная и подтвержденная В. И. Григоровичем, магистром Казанского университета, содержит три отличительных элемента, которые отсутствуют в тексте оригинальной

[3] Среди перечисленных В И Григоровичем книг в его *Очерк путешествия по Европейской Турции* , изд. 2-ое, Москва, типография М. И. Лаврова и Ко, 1877 г., на стр. 158—219 под № 19 фигурирует и книга Матфея Властариса.

[4] Ioan Bogdan, *Corespondența lui Ștefan cel Mare cu arhiepiscopul din Ohrida, anul 1456—1457*, в « Buletinul Comisiei istorice a României », том I, Бухарест, 1915, стр. 115.

[5] *Там же*, фотокопии № 1 и 2.

Рыльской копии. Бухарестская копия содержит слово *болгары* вместо *болїари*, отсутствует фраза: **и с нѣколико болгари и клирикы нашее црькви** и в конце текста имеет, в скобках, подписанную дату *6969*.

На основании всего вышеуказанного, стало известным весьма важное и неизвестное до сих пор уточнение В. И. Григоровича, что данные два листа переписки находились в конце книги ,,Синтагма Матфея Властариса''. Эта копия отражает убедительную гипотезу В. И. Григоровича относительно датирования *6969* годом и наличия в оригинальной переписке слова *болгары* вместо *болїари*. Поэтому в Бухарестской копии он пропустил фразу: **и с нѣколико болгари и клирикы нашее црькви.**

Несоответствие между текстами двух Рыльских листов, сохраняемых в архиве В. И. Григоровича, с текстом различных изданий и копией, списанной самим Григоровичем в Бухаресте, и побудило нас опубликовать вариант, находящийся в Константинополе.

Х Млтію Бжію іоаннъ Стефанъ Воевода Господарь
Земли молдовлахійской.

+ Блаженнѣйшему архіепкпу первые Іустиніане и всѣмъ
блъгаръ и Сръблемъ и Дакійскымъ землямъ обладатели
радоватисе о гдѣ. Обаче будити вѣдано яко митропо-
литъ нашъ кр Висаріонъ усіе и наложесмъ тамо
послати иного да его рукоположитѣ, длъготи
ради путиее и страха ради и насилія мусулман-
ского. За нѣже страхъ и отвръжили есма. уклоня-
ти войнуцинъ икъ западнимъ странамъ. того ради
молимъ твое блаженство яко да послаши намъ
твое благословеніе и ч. кіе, когда намъ митро-
полита устаносіи и буде же мнѣнъ непреходи-
ти мнѣнія нашего. и здравствовати лѣтъ
многимъ годомъ, аминь

Въ лѣто Ѕ4ЗД. мсца априліа індиктіона, ...

Рис. 1. — Фотокопия письма молдовлахийского воеводы Стефана Великого.

Рис. 2. — Фотокопия ответа Архиепископа Дорофея.

Рис. 3. — Фотокопия автографа Виктора И. Григоровича на Бухарестской копии 1845 года.

Рис. 4. — Фотокопия автографа Виктора И. Григоровича с письма от апреля 1845 года.

CONTRIBUTIONS À LA CONNAISSANCE DU SUD-EST EUROPÉEN, APPORTÉES PAR L'ETHNOGRAPHIE ET LE FOLKLORE ROUMAINS

(Session d'ethnographie et de folklore, Bucarest, 5—8 octobre 1965)

Les travaux de la session d'ethnographie et de folklore se sont déroulés à Bucarest, entre le 5 et le 8 octobre 1965, sous les auspices de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et du Comité d'Etat pour la Culture et l'Art, travaux auxquels ont participé de nombreux spécialistes ethnographes, folkloristes ou appartenant à des branches s'y rattachant, de Bucarest ainsi que d'autres centres de la Roumanie, qui font partie des cadres des instituts de l'Académie, des musées ou de l'enseignement.

Le premier jour de la session — après le discours d'ouverture de M. Alexandru Philippide de l'Académie — les rapports présentés et les discussions menées ont eu comme sujet l'Atlas Ethnographique de la Roumanie, les autres trois jours étant consacrés aux communications de spécialité à profil varié tenues dans les sections d'ethnographie, de folklore littéraire, musical et chorégraphique.

Dans leur ensemble, les communications ont englobé toute une série de problèmes se rattachant à la culture matérielle et spirituelle populaire, concernant ou bien des aspects touchant seulement les réalités roumaines — la plupart d'entre elles — ou bien englobant des aspects reliés a une recherche comparative, surtout en ce qui concerne l'espace sud-est européen.

Dans leur diversité, les thèmes abordés ont débuté par des problèmes théoriques qui préoccupent depuis longtemps nos spécialistes, allant juqu'à la présentation et l'interprétation de certains matériels récueillis sur les lieux et qui ont une valeur toute particulière du point de vue folklorique et ethnographique.

Nous ne nous proposons pas d'épuiser dans ce compte rendu les sujets des communications ; nous nous limiterons seulement à présenter quelques-unes d'entre elles qui ont englobé — soit comme préoccupation spéciale, soit secondaire — des aspects se rapportant au sud-est européen, à l'importance et à la valeur des recherches comparatives de cet espace pour l'ethnographie et pour le folklore roumains.



Communications sur l'ethnographie. Parmi les communications du domaine ethnographique, celle de Paul H. Stahl, (Institut d'Etudes Sud-Est Européennes de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), c'est particulièrement fait remarquer. Dans cette commu-

nication, intitulée « Eléments balkaniques dans les maisons traditionnelles à étage de Roumanie », l'auteur analyse trois catégories de constructions à étage : la maison orientale, la maison à véranda (*ceardac*) et la maison fortifiée (*coula*), communes pour le sud de la Roumanie (Valachie, Olténie et Dobroudja).

Dans sa conclusion, l'auteur indique que la présence de ces trois catégories de maisons en Roumanie marque la limite nordique d'un phenomène balkanique et présente un intérêt tout particulier pour les études comparatives du domaine de la culture matérielle.

Radu-Octavian Maier (Institut d'Ethnographie et de Folklore), dans « Systèmes archaiques de battage au fléau », aborde un problème ayant trait aux occupations. Quoiqu'il envisage tout spécialement le territoire roumain, l'auteur fait quelques mentions intéressantes concernant la zone d'expansion des différents systèmes archaiques de battage au fléau dans divers pays du continent européen, surtout en Bulgarie et en Albanie, en indiquant dans sa communication certaines distinctions et certaines caracteristiques communes à ces techniques agricoles.

Communications sur le folklore littéraire. Adrian Fochi (Institut d'Etudes Sud-Est Européennes), dans sa communication « Quelques problèmes de la recherche comparative du genre épique populaire du sud-est européen », analyse avec compétence et esprit de synthèse certains problèmes théoriques et méthodologiques concernant l'etude comparative de la ballade populaire du sud-est européen. Prenant comme point de départ les caractères spécifiques de la culture sud-est européenne qu'il définit par la prédominance des traditions communes, non pas d'origine ethnique ou linguistique, mais dues au voisinage et à la cohabitation effective dans des conditions historiques-sociales similaires, l'auteur indique comme objet essentiel d'une telle recherche le rapport vivant et contradictoire entre l'unité et la diversité. Ce rapport peut être suivi de près aussi bien en comparant la structure thématique des diverses versions nationales du même sujet épique, qu'en comparant les structures poetiques On établit de cette manière ce qui est commun a toutes les versions nationales, ou à certains groupes de versions seulement, en déterminant en même temps la part qui revient aux unes ou aux autres de ces versions. M. A. Fochi précise que l'analyse de la structure thématique fournit d'abondants indices en ce qui concerne la genèse et la propagation des sujets dans la zone envisagée, tandis que l'analyse de la structure poétique met en évidence les caractéristiques nationales dans la construction d'un sujet épique. Quant à la recherche des procédés artistiques, les méthodes recommandées sont l'analyse quantitative (la statistique de l'anadyplose dans les différents versions nationales), ou bien l'analyse qualitative (la structure syntactique de la comparaison). L'auteur conclut que l'intérêt ne porte pas sur le problème de savoir qui a emprunté un sujet et à qui, mais bien sur les causes qui ont creé la disponibilité d'emprunt ainsi que la manière dont l'emprunt a eté consolidé, par son assimilation organique et creatrice dans le patrimoine folklorique propre Certaines connexions extérieures imposent l'emprunt, cependant que seules certaines conditions internes le font vivre. C'est la tâche de la recherche de découvrir ces connexions.

Les thèses de l'auteur sont illustrées par l'exemple de la ballade « Doicin le malade », typiquement sud-est européenne. (Sa circulation est limitée au folklore roumain, bulgare, serbo-croate et albanais).

M. Ovidiu Bîrlea (Institut d'Ethnographie et de Folklore), dans la communication intitulée « *L'Ane d'or* d'Apuleius et la ballade *La Hydre* », émet l'intéressante hypothèse, tout à fait vraisemblable, qu'il existerait un étroit rapport entre les deux ouvrages : la narration aurait circulé dans la péninsule balkanique dès l'antiquité, elle peut être considerée même comme une création de cette zone, fait confirmé suivant M. O. Bîrlea par la ballade *La Hydre* ; l'auteur en conclut qu'Apuleius aurait connu une narration populaire, conte ou légende, qui circulait indépendante à un certain moment, tout comme la ballade, et que celles-ci se trouvaient à l'origine de son inspiration.

M. Ion Muşlea (Institut d'Ethnographie et de Folklore de Cluj), dans « Contributions à l'étude de la Mioriţa », pose le problème de la présence de cette ballade dans certaines zones situées au-delà du Danube, en y apportant des arguments folkloriques et historiques. Gheorghe Vrabie, dans « La Méthode de l'analyse dans le folklore », fait des mentions d'ordre comparatif en ce qui concerne les motifs folkloriques du *Sacrifice du mariage* et de *Lénore* chez nous et chez les peuples du sud-est de l'Europe.

Communications sur le folklore musical et chorégraphique M. Nicolae Rădulescu (Institut d'Ethnographie et de Folklore) dans sa communication intitulée « Choreios Alogos — un rythme choregraphique balkanique », offre des données importantes en ce qui concerne la recherche d'une structure rythmique caracteristique de la musique populaire du sud-est européen, à savoir le rythme à trois temps dont l'un allongé, sous-divisionnaire. S'appuyant sur les attestations documentaires de la theorie musicale du monde gréco-romain, l'auteur arrive aux conclusions suivantes. 1) l'ancienneté dans la culture balkanique du rythme à trois temps dont l'un allongé, qui représenterait un tres ancien héritage musical-chorégraphique, 2) le caractère autochtone de ce rythme dans l'espace carpato-égéen ; 3) la continuité dans le folklore roumain de certains éléments musicaux-folkloriques de l'époque de l'antiquité classique, 4) le developpement different que ledit rythme a subi dans la musique balkanique, où il a acquis des formes propres à chacune des cultures populaires.

Dans « La Chanson populaire timocéenne du Banat », le professeur Nicolae Ursu de Timişoara présente les résultats de quelques recherches dans le domaine du folklore musical et litteraire, entreprises dans la commune Peciul Nou de la région du Banat, sur le patrimoine folklorique des Roumains sud-danubiens, originaires de la vallée du Timoc et établis dans cette contrée. La communication constitue dans son ensemble une sérieuse étude sur certains éléments folkloriques timocéens transplantés dans ce village du Banat.

Gheorghe Ciobanu (Institut d'Ethnographie et de Folklore), dans sa communication « Le Folklore musical et la migration des peuples », quoique n'envisageant pas d'une manière spéciale le sud-est de l'Europe, a suscité néanmoins l'intérêt pour cette zone par les problèmes qu'il soulève — migrations, emprunts et assimilation de mélodies

En ce qui concerne le folklore choregraphique, nous mentionnons « La détermination des caractères spécifiques dans la danse populaire du village Pecineaga », communication faite par Constantin Eretescu (Institut d'Ethnographie et de Folklore) qui, analysant le répertoire des danses populaires de ce village de la Dobroudja, conclut qu'on y retrouve de fortes influences sud-danubiennes et que ces influences, ces « emprunts » sont incorporés au fonds artistique danubien par un procès d'assimilation qui comprend non seulement les aspects de la danse se rapportant à la structure rythmique et plastique des motifs chorégraphiques, mais atteint aussi la formation ou la composition des danseurs.

Cet exposé permet de constater qu'à la Session d'Ethnographie et de Folklore qui a eu lieu a Bucarest au cours de l'automne de l'année 1965, les problèmes ayant trait à la recherche comparative et au sud-est européen, quoique peu nombreux, ont eté abordés avec intérêt et compétence par nos specialistes.

N. Al. Mironescu

LA CHRONIQUE DES MANIFESTATIONS COMMÉMORATIVES « NICOLAS IORGA »

Les nombreuses manifestations commémoratives organisées dans la République Socialiste de Roumanie à l'occasion de l'accomplissement d'un quart de siècle depuis la mort tragique du professeur Nicolas Iorga ont reflété pleinement l'admiration du peuple pour la création spirituelle exceptionnelle de cet homme de génie ; en même temps, la conscience roumaine a été secouée par le souvenir de l'assassinat odieux, commandé par les chefs du parti nazi qui, une fois de plus dans ces circonstances effrayantes, ont demontré la bestialité de leurs instincts qui deshonorent l'espèce humaine.

Le 27 novembre 1965, l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a inaugurée la série des sessions de rapports scientifiques, de conférences, de symposions, etc. à la mémoire du grand savant roumain. À la séance commémorative ont participé des académiciens, des membres correspondants, des chercheurs travaillant dans les instituts de recherche, des professeurs de l'enseignement supérieur, les membres de la famille de Nicolas Iorga. La séance festive a été ouverte par l'académicien Iorgu Iordan, vice-président de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, qui a élogié la personnalité du grand historien. Ensuite, on a pu entendre les rapports suivants : *Nicolas Iorga, historien des Roumains* (Prof Andrei Oţetea membre de l'Académie, directeur de l'Institut d'histoire de l'Académie) ; *Nicolas Iorga et l'histoire ancienne de la Roumanie* (Prof Constantin Daicoviciu, membre de l'Académie, directeur de l'Institut d'histoire et archéologie — filiale de Cluj de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) ; *Nicolas Iorga — écrivain et historien littéraire* (Prof. Şerban Cioculescu, membre correspondant de l'Académie) ; *La vision sur l'histoire universelle de Nicolas Iorga* (Prof.Alexandru Elian, chef de séction à l'Institut d'histoire de l'Académie).

Partout, dans le pays, des savants, des professeurs, des personnalités d'une haute culture ont apporté leur suprême hommage à l'œuvre scientifique monumentale de notre illustre historien, de réputation mondiale.

À l'Université de Bucarest on a organisé un symposion avec la participation des professeurs et des étudiants. Le professeur Gheorghe Ştefan, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, doyen de la Faculté d'histoire, a présenté le rapport concernant *Le professeur Iorga*. Dans la suite, Vasile Maciu, membre correspondant de l'Académie, a parlé sur *Nicolas Iorga, historien du peuple roumain*.

Le 29 novembre 1965, la filiale Cluj de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie a organisé, à l'Université Babeş-Bolyai, un symposion « Nicolas Iorga ». Au début, on a écouté la conférence de l'académicien Constantin Daicoviciu, recteur de l'Université de Cluj, qui, devant les membres du corps enseignant et des étudiants, a évoqué les moments

significatifs de la vie de Nicolas Iorga et l'importance de son œuvre scientifique. D'autres conférences lui ont suivi : *La conception historique de Nicolas Iorga* (Prof. univ. Ştefan Pascu) ; *Nicolas Iorga et l'histoire universelle* (Fr. Pall) ; *Nicolas Iorga, historien de la culture* (M. Zaciu et P. Teodor) ; *Nicolas Iorga, historien de la Transylvanie* (Al Neamţu, et I. Kovács) ; *Sur l'adolescence de Nicolas Iorga* (Gheorghe Matieşan).

Sous les auspices de la Société des Sciences Historiques et Philologiques, toutes les sections respectives et les filiales ont initié des séances scientifiques et des symposions consacrés à la mémoire de Nicolas Iorga À Bucarest, Cluj, Iaşi, Craiova, Timişoara, Braşov, Arad, Piteşti, Tîrgovişte, Buzău, etc., les membres de la dite sociéte ont évoqué le souvenir du génial savant et grand patriote Nicolas Iorga.

À *Craiova,* à l'occasion de cette session scientifique, les professeurs de l'enseignement supérieur et les chercheurs en histoire ont présenté des communications sur : *La personnalité de Nicolas Iorga* (Barbu Theodorescu, de l'institut pédagogique — Craiova) ; *Nicolas Iorga — le penseur* (Ion Zamfirescu de l'Institut pédagogique — Craiova) ; *Nicolas Iorga et l'histoire de l'Empire ottoman* (Mihail Guboglu, chercheur à l'Institut des études sud-est éuropéennes de Bucarest et président de la Section des Études Orientales de la Société des Sciences Historiques et Philologiques), *Nicolas Iorga, historien de l'indépendance nationale* (Nichita Adăniloaie, chercheur à l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga » — Bucarest) ; *Nicolas Iorga, orateur et professeur* (Ion M Negreanu de l'école secondaire « Fraţii Buzeşti »), *Nicolas Iorga, historien du peuple roumain et investigateur de l'histoire de l'Olténie* (Aurel Golimaş de l'Institut pédagogique — Craiova).

À la séance de la filiale de *Iaşi,* l'assistant universitaire P. Ursache a développé son sujet : *Nicolas Iorga et le folklore.*

Deux communications ont été présentées à la filiale de *Timişoara* . *Nicolas Iorga, historien et critique litteraire* (Al Crişan) et *Le rôle de la culture dans la conception de Nicolas Iorga* (Mihail Cazacu).

D'autres nombreuses filiales locales ont initié des séances de communications : à *Braşov* (le 23 déc. 1965), *La conception historique de Nicolas Iorga* (Prof. Ştefan Pascu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) ; à *Tîrgovişte* (le 3 déc. 1965), *Nicolas Iorga, son activité sociale et historique* (Prof. Mircea Georgescu) et *Nicolas Iorga, historien et critique littéraire, homme de lettres et homme politique* (Prof. N. Bidnei) ; à *Bacău* (le 1 dec. 1965), *Nicolas Iorga, écrivain et historien littéraire* (Prof Constantin Zamfirescu).

À Bucarest, les travaux de la Société des Sciences Historiques et Philologiques ont continue avec les communications suivantes . *Nicolas Iorga et les problèmes de la langue roumaine* (Prof. D. Macrea, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie) ; *Les idées progressistes dans les manuels d'histoire de Nicolas Iorga* (Prof. F. Stănculescu) ; au cours des seances scientifiques périodiques du Musée d'Histoire de la ville de Bucarest, le prof. univ. M. Kandel a présenté la conference *Nicolas Iorga et l'histoire de Bucarest* (le 27 avril 1966).

Les manifestations programmées par l'*Université Populaire de Bucarest,* autour du thème *Précurseurs de la science et de la civilisation roumaine* : *Nicolas Iorga,* ont eu lieu à Bucarest même dans la Petite Salle du Palais de la République ; le 18 XI.1965 ont parlé le maître de conférences Dumitru Almaş et le critique litteraire Valeriu Rîpeanu ; à *Arad* (le 17.XI.1965), Vasile Netea, chercheur à l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga », a développé le sujet *La personnalité et l'activité de Nicolas Iorga.* À l'Université Populaire de *Piteşti* (le 8 dec. 1965) le discours inaugural de la séance commémorative a été prononcé par Gheorghe Vrabie, doyen de l'Institut pédagogique et directeur de l'Université Populaire ; après, on a présenté les conférences suivantes . *L'activité historique de Nicolas Iorga* (Vasile Netea), *Nicolas Iorga et le folklore du peuple roumain* (Gheorghe Vrabie) et *Nicolas Iorga, historien et critique littéraire* (Augustin Z., N. Pop). De cette manière, en évoquant des faits et des souvenirs liés a la person-

nalité complexe du grand homme roumain, les conférenciers de l'Université Populaire ont eu la possibilité de faire connaître aux nombreux auditeurs, un riche materiel, concernant le fondateur de la première Université Populaire de la Roumanie, celle de Vălenii de Munte.

Le 28 novembre 1965 — jour du vingt cinquième commémoration de la mort de l'éminent historien — on a inauguré à Vălenii de Munte, en présence de personnes officielles, savants, professeurs, écrivains, membres de la famille de Nicolas Iorga et habitants de la ville, dans la demeure où le savant a vécu et travaillé durant plus de 30 ans, *La Maison mémoriale « Nicolas Iorga »*. A cette occasion, plusieurs allocutions ont été prononcées, par : Gheorghe Stan, président du Comité Exécutif Régional de Ploiești ; le docteur Mihai Băcescu, président du Conseil des Musées dans le Comité d'État pour la Culture et l'Art ; Andrei Oțetea, directeur de l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga » de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; le Prof. univ. Gheorghe Ștefan, doyen de la Faculté d'Histoire, à Bucarest ; D. Panaitescu-Perpessicius, directeur du Musée de la Littérature Roumaine et on a inauguré un buste de Iorga.

La Maison mémoriale « Nicolas Iorga » de Vălenii de Munte constitue un important héritage culturel, rassemblant les objets familiers ayant appartenu au professeur, un nombre impressionnant des travaux publiés dans sa petite typographie locale, ainsi que des illustrations et des souvenirs des traditionnels cours d'été de l'Université Populaire — où se sont succedé les jeunes générations d'intellectuels de l'époque

À Bucarest, dans l'ancien établissement de l'Institut d'histoire universelle, initié, doté et dirigé avec compétence et dévouement par Nicolas Iorga, où l'infatigable écrivain a développe une grande partie de son activité scientifique, est installé aujourd'hui *l'Institut d'histoire de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie* qui, à l'occasion de sa commémoration, a reçu le nom de « *Nicolas Iorga* ». À l'Institut des études sud-est européenes — une autre creation du professeur N. Iorga — le chercheur scientifique A. Fochi a présenté son exposé sur *Nicolas Iorga et le folklore*, la séance étant présidée par le professeur Mihai Berza, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et directeur de l'Institut ; Alexandre Duțu, maître de recherches, a annoncé la découverte du cours de *Bibliographie balkanique* fait par N. Iorga à son ancien Institut d'études sud-est européennes (v. « Revista bibliotecilor », 11 /1965)

En même temps que les manifestations déja citées, on a organisé, pendant les mois de novembre et de décembre 1965, des expositions commemoratives, concernant Nicolas Iorga, aux Archives de l'Etat, à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et à l'Institut d'histoire qui porte son nom. On remarque là-bas, parmi les pièces exposées, des autographes, des manuscrits, des citations de ses articles anti-facistes, des éditions de livres, nombre de photographies illustrant des moments biographiques du grand homme de lettres en pleine activité scientifique et didactique, des aspects de sa participation aux divers congrès internationaux, aux solennités ou il a reçu de hauts titres académiques, ainsi que des diplômes et de nombreux documents avec les appréciations de quelques savants de réputation mondiale au sujet de son activité et de son œuvre.

À l'ouverture de l'exposition organisée à l'Institut d'histoire « Nicolas Iorga », Andrei Oțetea, membre de l'Académie et directeur de l'Institut, en rendant hommage a la mémoire de l'illustre personnage, a énuméré les aspects multiples du laborieux travail déployé, pendant des années et des années, par Nicolas Iorga, fondateur de l'ancien Institut d'histoire universelle. À la fin du discours, l'orateur a souligné que l'exposition commémorative temporaire constitue la première étape précédant l'organisation d'un musee mémorial permanent « Nicolas Iorga » dans une salle de l'Institut

On pourrait dire que la maison mémoriale « Nicolas Iorga » de Vălenii de Munte ou bien la ville natale de l'écrivain — Botoșani — ainsi que tous les coins où demeure encore vivant le souvenir du grand homme, constituent de véritables lieux de pélerinages. Le peuple rou-

main a témoigné de cette façon émouvante et convaincante, sa compréhension et son attachement pour la vie et l'œuvre de la personnalité la plus expressive de notre histoire nationale.

Une autre action commémorative a ete initiée par le Théâtre National de Bucarest, par la remise au répertoire de la pièce *Doamna lui Ieremia*, une création constituant, par le succès de sa représentation, une preuve à l'appui du talent dramatique de l'historien roumain.

La tâche de reprendre l'œuvre du grand précurseur, en rééditant ses écrits et en leur rendant leur place parmi les traditions créatrices de la spiritualité roumaine, a été assumée du point de vue de notre conception socialiste en ce qui concerne le phénomène culturel La parution des deux tomes anthologiques *Nicolas Iorga Pages choisies* signifie le commencement de la valorisation de son œuvre. Edités par les soins du professeur universitaire Mihai Berza, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie et directeur de l'Institut des études sud-est européennes, leur contenu est le suivant fragments auto-biographiques — *Une vie d'homme*, notes de voyage — *Paysages du pays* et *Sites étrangers* ; portraits magnifiquement crayonnés de quelques figures représentatives de la culture et de la science roumaine (August Treboniu Laurian, Papiu Ilarian, Anton Pann, B. P Hașdeu, Spiru Haret, V. Pîrvan, Ioan Bianu, d[r] I. Cantacuzino, Gh. Țițeica, Aurel Vlaicu, N. Grigorescu, Eminescu, Caragiale, Enescu, Delavrancea, Goga, etc) ainsi que des figures marquantes de la culture universelle (Ibsen, Giuseppe Garibaldi, Tolstoi, Edison, Marconi, Pirandello, Dante, Virgiliu, Petrarca, Gœthe, etc) dans les chapitres *Portraits et évocations, Créateurs et œuvres de littérature et d'art*, l'évocation des figures des grands dirigeants politiques de notre peuple (Vlad Țepeș, Ștefan cel Mare, Mihai Viteazul, Constantin Brâncoveanu, Alexandru Ioan Cuza) — *Sur notre passé, Pages d'histoire universelle, Presences de chaque jour, Foi.* Une ample et documentee étude introductive du Pr. M Berza offre une parfaite orientation sur la vie, l'activité et la multiple création de Nicolas Iorga.

En même temps que les actions commémoratives, les revues de spécialité et la presse ont consacré des pages et des numéros entièrement profilés sur ce thème à l'evocation du grand patriote et savant roumain On se contentera de souligner seulement quelques-unes des publications éditées par l'Académie de la République Socialiste de Roumanie ; « Studii » — revue d'histoire n° 6 1965 — contenant · *Hommage à Nicolas Iorga* (académicien I. Iordan), *Nicolas Iorga, historien des roumains* (académicien A. Oțetea), *Nicolas Iorga et les autochtones* (académicien C. Daicoviciu), *Nicolas Iorga et les problèmes de la romanité orientale* (académicien E. Condurachi), *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age roumain* (Șt. Pascu, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie), *Nicolas Iorga et l'histoire universelle* (A. Elian), *Contribution à la biographie d'historien de Nicolas Iorga. Les commencements de l'activité scientifique 1890—1894 basées sur l'archive de l'Université de Leipzig et sur la correspondance inédite* (Eugen Stănescu), *Nicolas Iorga, historien des rapports agraires des Pays Roumains* (St. Ștefănescu), *Nicolas Iorga et l'histoire du droit roumain* (Valentin Al. Georgescu), *Le problème de la production artisanale des Pays Roumains dans l'œuvre de Nicolas Iorga* (Lia Lehr), *Nicolas Iorga, historien de la guerre pour l'indépendance nationale* (N. Adăniloaie), *Nicolas Iorga, historien de l'unité nationale* (V. Netea), *Nicolas Iorga contre l'hitlérisme* (Titu Georgescu), *L'Université Populaire « Nicolas Iorga » de Vălenii de Munte* (V. Curticăpeanu), *Nicolas Iorga dans l'historiographie roumaine et étrangère* (Paul Simionescu).

La « Revue roumaine d'histoire » n° 6/1965 publie en version française quelques matériaux de la revue « Studii » signés par les académiciens Iorgu Iordan, C. Daicoviciu, Andrei Oțetea, Emil Condurachi et les professeurs Eugen Stănescu, Șt. Pascu, Șt. Ștefănescu et aussi des articles nouveaux : *Histoire et sociologie d'après Nicolas Iorga* (A. Elian), *Nicolas Iorga, écrivain et historien littéraire* (Șerban Cioculescu), *Nicolas Iorga, historien de l'ancien droit roumain* (G. Fotino), *Nicolas Iorga contre l'hitlérisme* (I. Popescu Puțuri). Les deux revues ont été entièrement consacrees à l'illustration d'une création immense et d'une extrême diversité.

Pendant ce temps, la presse quotidienne a publié des articles commemoratifs signés par le Pr Mihai Berza (Scînteia), Vasile Netea (România liberă), C. Stănescu et Ovidiu Papadima (Scînteia Tineretului).

Les périodiques de science et culture hebdomadaires, mensuels et trimestriels parus dans les grandes villes de notre pays, ont publié aussi un nombre considerable d'articles, mettant en evidence la gigantesque personnalité de Nicolas Iorga Ainsi, « Tribuna » hebdomadaire de Cluj, a dédié toutes les pages du n° 47 du 25 novembre 1965 à la mémoire de Nicolas Iorga. L'éditorial *In memoriam* (académicien C. Daicoviciu) ouvre la serie des articles. *Nicolas Iorga* (Ştefan Pascu), *Nicolas Iorga et les sources de l'histoire de la Roumanie* (Pompiliu Teodor), *Nicolas Iorga, historien du Moyen Age* (Francisc Pall), *Nicolas Iorga et Byzance* (Eugen Stănescu), *Nicolas Iorga, sur l'histoire universelle moderne* (Camil Mureşan), *Nicolas Iorga et les rapports agraires des Pays Roumains* (St Ştefănescu), *Nicolas Iorga, historien de la Transylvanie* (St. Meteş), *Nicolas Iorga, historien de la médecine roumaine* (prof V I. Bologa), *Nicolas Iorga et la vieille culture roumaine* (Virgil Cîndea), *Nicolas Iorga, conceptions littéraires-esthétiques* (Dumitru Isac), *Nicolas Iorga, au sujet d'Eminescu* (Victor Crăciun), *Nicolas Iorga, le publiciste* (George Sbîrcea), *Nicolas Iorga et la sensibilité moderne* (Emil Manu), *Nicolas Iorga, le poète* (Şerban G. Tanaşoca), *Nicolas Iorga, publications antifascistes* (Gh. Dumitraşcu), *Nicolas Iorga, sa place dans le théâtre roumain* (Nicolae Massim), *Nicolas Iorga, ses qualités comme styliste* (Petre Comarnescu), *Nicolas Iorga, le voyageur* (Sever Trifu); dans le même numéro sont insérés des fragments *De la correspondance de Nicolas Iorga.*

La prodigieuse activité spirituelle de Nicolas Iorga se revele comme une conséquence du potentiel créateur du peuple roumain. La valeur de son œuvre pour le patrimoine national et universel l'a situé parmi les plus remarquables personnalités culturelles du monde contemporain.

Sa commémoration nous a permis de constater avec satisfaction que le souvenir et l'œuvre de Nicolas Iorga restent encore vivants de nos jours.

Le cycle de ces manifestations commémoratives a marqué non seulement l'hommage de la reconnaissance du peuple roumain pour l'effort accompli par Nicolas Iorga pour intégrer son œuvre dans la spiritualité universelle, mais aussi le renouvellement — dans un cadre solennel — de l'attitude de protestation de tous les Roumains contre les actions criminelles et inhumaines des nazis et de leurs complices.

Anca Ghiaţă

LA PREMIÈRE RÉUNION DE LA COMMISSION INTERNATIONALE DE L'HISTOIRE DES IDÉES DANS LE SUD-EST EUROPÉEN

Conformément au plan de travail de l'Association internationale des études sud-est européennes pour les années 1965—1966, Bucarest a hébergé les 27 et 28 décembre 1965 la première réunion de la Commission internationale de l'histoire des idées dans le sud-est de l'Europe. Cette commission, pareille à d'autres (comme les commisions pour l'étude de l'art post-byzantin, pour le développement social et économique du XVe au XIXe siècle, pour l'archéologie, etc.) a été créée auprès de cette Association, afin de développer l'activité scientifique sur une base de large collaboration internationale. Le but de la réunion a été d'établir le programme d'activité pour les années 1966—1967 : afin de faciliter les travaux et en même temps pour leur assurer une large base de discussions, les participants ont été priés de présenter des propositions de sujets et de courts rapports regardant les principales directions du mouvement des idées et l'état des recherches dans leurs propres pays Les travaux ont été conduits par le Pr. M. Berza, président de la Commission et directeur de l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest, qui a présenté un rapport sur la constitution de la Commision, les buts qu'elle se propose et les possibilités pratiques de les atteindre. Le rapport a mentionné de même l'activité à l'Institut de Bucarest d'une équipe formée d'Ariadna Camariano-Cioran, Alexandru Duțu et Vlad Georgescu qui étudie les différents aspects du mouvement des idées sud-est européennes à l'époque des lumières À la fin de son allocution le Pr. M Berza a fait des propositions concrètes destinées à être inscrites dans le plan d'activité de la commission. Les délégués de l'Albanie (Pr. Mahir Domi), de Bulgarie (Pr Em. Gheorghiev), de Grèce (Pr. Ch. T. Dimaras) et de Yougoslavie (M Pavić) ont présenté des rapports analogues ; après un bref exposé sur l'histoire des divers mouvements des idées dans leur pays, ils ont présenté leur propre point de vue, en ce qui concerne les sujets à choisir pour l'activité future de la commission

Les délégués de l'Italie (Pr. Rosa del Conte), de la France (Pr. A Mirambel), de la Grèce (Pr A Daskalakis) et de la R.D.A. (Pr. I. Irmscher) ont suggeré aussi quelques sujets susceptibles d'être inscrits dans le plan d'activité, le délégué de la Hongrie (Pr. L. Gáldi) a présenté quelques livres hongrois qui pourraient intéresser la Commission.

Pour clore la première partie des travaux, le délégué roumain Virgil Cândea a insisté sur la nécessité d'étudier les rapports de la culture orientale et sud-est européenne et surtout la presence des éléments orientaux dans le mouvement humaniste du sud-est de l'Europe

L'Association internationale avait fixé comme limites chronologiques des recherches les XVIIIe et XIXe siècles, laissant à chaque pays la possibilité de les préciser en rapport avec ses réalités historiques propres.

À la suite des discussions on a choisi trois catégories de sujets qui constitueraient le programme de la Commission internationale. La première catégorie se rapporte à certains problèmes théoriques comme les notions d'humanisme, de renaissance, d'époque des lumières, d'illuminisme, de romantisme, etc. et à la chronologie des courants portant ce nom ; la seconde se propose de préparer certains instruments de travail, comme par exemple la bibliographie critique des études d'histoires des idées des trente dernières années, le répertoire des traductions interbalcaniques ou d'autres langues en langues balcaniques et la publication de textes et documents concernant l'histoire des idées On a exprimé le désir de publier ces travaux dans des langues de circulation internationale.

Enfin, la troisième catégorie comprend une série de sujets liés aux moyens de diffusion de la culture dans le sud-est européen, parmi lesquels nous signalons : le chemin parcouru par le livre jusqu'à son contact avec le public (centre de diffusion du livre, éditions, moyens de diffusion, bibliothèques et lecteurs, etc.), les étudiants du sud-est européen aux universités étrangères, ou aux écoles supérieures des pays du sud-est, la connaissance réciproque des pays sud-est européens ; l'origine du théâtre dans le sud-est européen, le rôle de l'écrivain et des œuvres littéraires dans l'Europe du sud-est, etc. Le reste des sujets proposés mais non compris dans ces trois catégories vont faire, ainsi que l'a précisé la Pr. M. Berza, le sujet d'un dossier d'où l'on puisera des sujets au fur et à mesure que s'épuiseront ceux inscrits dans le plan de recherche, ou bien en fonction de différentes nécessités.

On a souligné en même temps la liberté de chaque pays de faire d'autres propositions et d'inscrire d'autres sujets. Ce vaste plan d'activité suppose, dès le début, afin que sa réalisation soit parfaite, une très large collaboration internationale. Ses débuts ont été initiés avant même la fin de la réunion . des instituts d'Athènes, de Berlin, de Leipzig et de Bucarest ont offert leur collaboration. De même, les délégués de l'Albanie, de la Yougoslavie et de l'Italie ont proposé d'organiser des rencontres internationales sur des sujets figurant dans le plan ; le Pr. I. Irmscher, directeur de l'Institut d'antiquité de l'Académie de Berlin, a offert de la part de son Institut un symposion qui traite de la Renaissance et de l'humanisme dans le sud-est de l'Europe.

A la fin des travaux, l'Association internationale a organisé une excursion au musée de Golești et aux monuments historiques de Curtea de Argeș.

La réalisation du programme adopté par la Commission sollicite une ample collaboration internationale, d'autant plus nécessaire que le sud-est européen est habité par six peuples qui parlent six langues presque totalement différentes ; d'autre part, l'histoire des idées rend nécessaire l'étude interdisciplinaire qui, consacrée à l'époque des lumières (dans laquelle des anciennes traditions joignent les grands courants de la pensée moderne européenne), suppose la participation de divers spécialistes.

Soit qu'il s'agisse des recherches sur les aspects concrets des cultures sud-est européennes, dans une période bien délimitée, ou des aspects plus abstraits de la terminologie, la seule coopération des spécialistes dans les cultures individuelles ou bien dans la culture européenne, en géneral, est capable de réaliser la grande synthèse qui constitue le but des travaux de la Commission. La comparaison des étapes établies pour chaque culture prise à part donnera la possibilité de réaliser une première esquisse de synthèse qui, à son tour, pourra faciliter la comparaison avec le mouvement des idées dans les pays en dehors de la zone du sud-est ; au fur et à mesure, le tableau de l'histoire des idées dans le sud-est européen prendra sa place dans la vaste fresque de la culture européenne.

Bien entendu, les deux phases de la synthèse peuvent être realisées en même temps, puisque chaque recherche plus ample dévoile les relations multiples qui ont existé entre les peuples de cette zone ou les sources communes des grandes idées qui ont fécondé les conceptions des protagonistes engagés dans le noble effort d'élaborer une culture moderne. La fluctuation est-ouest des valeurs culturelles, considérée par de nombreux spécialistes comme

caractéristique pour cette zone européenne, révèle une circulation intense des idées, de même qu'une grande variété de formes et de concepts ; on pourra donc saisir plusieurs aspects des contacts Orient-Occident qui préoccupent les hommes de culture de partout, ainsi que « l'unité et la diversité » des cultures du sud-est, conclusion que l'analyse approfondie des réactions spécifiques de chaque peuple pris à part fera sans doute ressortir. Ce dernier aspect, on pourra le déduire des recherches effectuées sous l'égide de la Commission qui se propose, par l'accord unanime des participants à la réunion de Bucarest, d'étudier l'histoire des idées non pas comme s'il était établi que les idées eussent par elles-mêmes une vie propre, mais comme un processus complexe dans lequel les idées se font jour comme des résultats de l'effort fait par les sociétés respectives dans certaines étapes de leur développement historique

Ouverte à la limite de l'ouest surtout vers l'Italie, mais aussi vers la France et l'Angleterre, à la limite de nord vers l'Allemagne, la Pologne et la Russie, et a l'est vers la tradition persane et la culture indienne, cette zone européenne présente l'image d'un carrefour de confluences diverses et d'intéressantes synthèses. L'analyse approfondie des traditions culturelles, des modalites de la réception des valeurs continentales, des transformations de la mentalité des hommes, des représentations collectives des peuples, portera des résultats fructueux pour la compréhension des cultures du sud-est (en ensemble ou en particulier), en relevant, en même temps, les valeurs qui leur accordent droit de cité dans le concert mondial. C'est pour cette raison que la Commission a concentré en spécial son attention sur « l'âge des lumières » et de « la renaissance nationale » — que Nicolae Iorga (en se référant à la littérature roumaine, mais en relevant des traits d'une plus haute portée) caractérisait comme « l'une des plus intéressantes de toute l'histoire de la pensee nationale par son caractère de combat passionné, de zèle, d'enthousiasme qui lui est propre Peu de processus de développement présentent plus d'attraction pour le chercheur, à part cette rapide réhabilitation intellectuelle ..

L'atmosphère favorable aux recherches scientifiques dans laquelle se sont déroulés à Bucarest les travaux de la Commission pour l'histoire des idées a permis aux participants d'établir un programme de véritable coopération intellectuelle, qui offre aux hommes de culture une nouvelle possibilité de collaborer afin d'élucider quelques étapes significatives de l'histoire culturelle des peuples du sud-est et de promouvoir la compréhension réciproque et la paix dans cette zone de l'Europe.

Alexandru Duțu et *Vlad Georgescu*

PETKANOV, IVAN, *Les éléments romans dans les langues balkaniques*, dans « Actes du Xe Congrès international de linguistique et philologie romanes » (Strasbourg 1962) publiés par Georges Straka, Paris, 1965, p. 1159—1176.

Faute de place, l'auteur s'est limité à ne traiter dans cette communication que les éléments romans de la langue bulgare. Il utilise, entre autres, les contributions plus anciennes de C. Jireček, G Weigand, St. Romanski, G. Pascu, D. Scheludko, B. Iliev, I. Duridanov, A. Milev, J. Zaimov, K. Popov et N. Kovačev et il analyse dans l'ordre alphabétique 16 toponymes et 48 appellatifs d'origine latine, plus 7 toponymes et 73 appellatifs d'origine roumaine. L'auteur reconnait qu'il n'a pu embrasser, et de loin, toute la richesse des toponymes d'origine roumaine et c'est pourquoi il propose à l'avenir des enquêtes spéciales sur les lieux afin de dresser des atlas toponymiques (p. 1171) « Le jour où l'on pensera à préparer des atlas de toponymie, les toponymes roumains et (en quantité beaucoup plus petite) les toponymes latins formeront un bon réseau qui s'étendra sur la plus grande partie de la Bulgarie, sur la Yougoslavie et sur certaines régions de la Grèce et de l'Albanie. Il serait peut-être temps de procéder à la préparation d'atlas toponymiques qui prêteront un outil précieux à l'histoire des langues et des civilisations ». Il serait superflu de notre part d'ajouter que ces recherches contribueront non seulement à approfondir les études de linguistique romane, mais encore à faire mieux connaître l'histoire du peuple bulgare ou des divers courants de culture qui ont agi ou se sont entrecroisés sur le territoire de la Bulgarie moderne.

L'auteur, de même que ses prédécesseurs, ont dressé des listes de mots classés alphabétiquement, mais sans essayer une stratigraphie systématique, et sans faire non plus amples considérations sur la distribution géographique des termes étudiés. Des éléments d'époques diverses sont placés sur le même plan, sans que les auteurs en aient tiré des conclusions au sujet des courants de civilisation auxquels ils appartiennent. les emprunts latins antérieurs au xe siècle figurent à côte d'éléments véhiculés par la culture byzantine ou d'influences romanes postérieures, de provenance roumaine .Un autre défaut de ce travail c'est que, parfois, les mots populaires n'y sont point dissociés des termes techniques de facture savante.

Le latin des contrées danubiennes a évolué graduellement et s'est transformé, avec le temps, en roumain, approximativement aux VIIe — VIIIe siècle. On ne peut affirmer avec l'auteur que « les Slaves à leur arrivée ont trouvé donc à côté du latin, la nouvelle langue romane le roumain » (p. 1159). En fait, les Slaves y ont trouvé le latin et, jusqu'au VIIIe siècle approximativement, ils ont été influencés par cette langue (au stade respectif auquel elle se trouvait alors), laquelle est à la base de la langue roumaine.

Aux premiers siècles du contact avec la langue latine, les Slaves ont emprunté des mots comme *Caesar*, bulg. *цар*; *vinum*, bulg. *вино* ou des mots caractérisés en général

par le phonétisme *a* non accentué > *o* non accentué. *acetum* — bulg. *оцет*; *bubalus* — bulg. *бивол*; *camara* — bulg. *комора*, *caminus* — bulg. *комин*. Les toponymes *Ad Ratiariam*—*Арчр* et *A(u)gusta-Огоста* n'ont pas un phonétisme roumain mais se sont développés conformément aux lois internes des parlers slaves : ils ont été probablement connus de bonne heure. D'autres vestiges laissés dans la langue montrent que les Slaves ont emprunté certaines notions relatives au paganisme et au christianisme par le canal du latin et non du grec avant le IX[e] siècle *altare*—bulg. *олтар*; *calendae* — bulg. *коледа*, *communicare*— bulg. *компамсе*, *paganus* bulg. *поганес*, Rosalia — bulg. *русаля*, etc. Quand ils commencèrent à traduire la Bible et les premiers livres du rituel grec, à partir du IX[e] siècle, ils ont mis à contribution des termes d'origine latine par le truchement de la langue grecque : *Aprilis* — *април*, *asper*— *аспра*, *Augustus* — *Август*, *denarium* — *динар*, *offella* — *чилия* *magister* — *майстор*, *arcla*—*ракла*, etc. Enfin *куптор* et *Пичор* ont un phonétisme roumain et sont indubitablement le résultat d'un étroit contact avec la population roumaine. Toutefois, nous ne sommes pas sûr que certains mots « balkaniques » très anciens aient été obligatoirement véhiculés par le roumain. C'est le cas de *буза*, *качула*, *Магура*, *Мансул*, etc. Le toponyme *Турла* peut découler directement du grec médiéval τοῦρλα, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer à l'aide de la langue roumaine. *Телиш* (tilius + suffixe -iş) dénote que le terme a pénétré en bulgare avant le V[e] siècle, car s'est depuis lors que l'on a en roumain le phonétisme *teiş*. *Koftor* que l'on rencontre dans les parlers bulgares du sud-ouest est d'origine albanaise et doit être séparé de la variante *koptor* (*kuptor*) de provenance roumaine. Loin de nous l'intention de chicaner l'auteur qui nous présente dans son travail un matériel de valeur. Il serait bon cependant qu'il soit plus précis à l'avenir et essaye de fixer dans l'espace et dans le temps chaque terme d'origine romane, ce qui lui permettrait de tirer des conclusions plus précises au sujet des rapports roumano-slaves.

L'auteur attire avec raison l'attention du lecteur sur le phonétisme *zie* — *die* dans une inscription latine de l'an 431 découverte dans le village de Stan, près de Novi-Pazar (Bulgarie du nord-est, v. D. Detschev, *Antike Denkmaler aus Bulgarien*, dans *Festschrift fur Rodolf Egger*, Klagenfurt, 1952, vol I, p 23). En effet, $d + \bar{\imath} > z + \imath$ est un phénomène phonétique roumain qui ne se manifeste pas dans d'autres langues romanes, cf. *audimus*>*auzim*, *cadis* > *cazi*, *dico*>*zic*, etc. La voyelle *ŭ* s'est conservée en roumain (*avunculus* > *unchi*, *numerus* > *număr*), mais dans les inscriptions latines des provinces danubiennes on rencontre encore les phonétismes *avonculus*, *nomerus*, ce qui montre que certaines innovations occidentales ont atteint aussi le Danube inférieur, mais sans prendre racines plus profondément. Une preuve de ce dualisme est fournie par le toponyme *Огоста* < *A(u)gusta* rappelé ci-dessus.

H Mihăescu

KONESKI, BLAŽE, *Историја на македонскиот јазик* (Histoire de la langue macédonienne), Editions « Koco Racin », Skopje, 1965, 102 (—103) p

Pendant ces dernières vingt années, c'est-à-dire depuis que la langue macédonienne a été officiellement reconnue et jouit de larges possibilités de développement, son étude a grandement progressé et se reflète dans de nombreux ouvrages de proportions réduites, consacrés aux idiomes et aux dialectes macédoniens. Sur ceux-ci, ainsi que sur toute une série d'études linguistiques étrangères, dont quelques-unes roumaines (ayant pour auteurs : Al. Rosetti, Th. Capidan, P Papahagi et G Pasco) s'étaye l'ouvrage de Blaže Koneski qui nous

offre la première tentative d'un aperçu de la langue macédonienne et de son passé. Cette première synthèse reussit à nous présenter l'histoire de la langue macédonienne parlée par le peuple, avec tous ses dialectes, depuis le debut du processus de différenciation de la langue des Slaves du Sud et jusqu'à présent

L'ouvrage a une introduction et trois parties, l'exposé étant échelonné sur 213 paragraphes.

L'étude introductive (p 7—15) présente une synthèse du développement de la langue macédonienne parlée et littéraire, l'auteur tenant compte en premier lieu du milieu linguistique balkanique et du voisinage des autres langues sud-slaves. L'ancienne langue slave, parlée par les Slaves macédoniens lors de leur établissement dans les Balkans, subit toute une série de modifications structurales sous l'influence du milieu linguistique balkanique. La nouvelle structure grammaticale qui résulte de ce processus ainsi que de l'interférence des idiomes slaves, présente, dès le XVe siècle, les caractéristiques de la langue macédonienne. La phase la plus récente de développement subit, surtout dans le sud-ouest de la Macédoine, une influence romanique et albanaise accentuée Dès la fin du XVIe siècle a lieu la pénétration des éléments de la langue populaire dans la littérature religieuse, surtout dans les « damasquines ».

Les résultats du processus général d'évolution propre à la langue macédonienne à partir de l'ancienne langue slave, combinés avec les résultats de l'influence des langues voisines, slaves ou non, ont conduit à une différenciation des deux groupes actuels de dialectes de la langue macédonienne, celui de l'est et celui de l'ouest, séparés en deux zones par la rivière Vardar.

En général, l'auteur poursuit l'évolution de la langue macédonienne dans ses rapports avec les autres langues balkaniques La Macédoine se caractérise justement par l'intensité et la multilatéralité des processus d'entrecroisements ethniques et linguistiques. Dans de telles conditions, les contacts et les emprunts linguistiques se sont déroulés ici plus vivement que n'importe où ailleurs dans les Balkans. Ce phénomène est mentionné et souligné en maints lieux de l'ouvrage

La première partie du livre, consacrée à la phonologie, présente avec de nombreux détails intéressants l'historique des sons et des accents de la langue macédonienne (réduction des voyelles, affermissement des consonnes faibles, disparition de certaines consonnes intervocaliques, changements survenus dans quelques groupes de consonnes, etc).

La seconde partie, dénommée *Grammaire*, comprend la syntaxe et la morphologie dans leur évolution historique. Une attention spéciale est accordée aux caractéristiques propres à la structure de la langue macédonienne, comme, par exemple, la disparition des cas, l'apparition de certaines formes articulées, la disparition de l'infinitif, etc L'influence des langues balkaniques est également recherchée d'une manière attentive Par exemple le redoublement caractéristique aux langues grecque, roumaine et albanaise, s'est introduit dans la langue macédonienne. Par suite du contact direct avec les langues balkaniques (surtout celles du sud-est de la péninsule), la caractéristique de la langue slave de déterminer un objet à l'aide du pronom démonstratif situé postérieurement, qui n'a point évolué dans d'autres langues slaves, a trouvé ici des conditions optima de développement jusqu'à en arriver à une catégorie grammaticale distincte, celle de l'article, comme dans les langues grecque, albanaise et roumaine. Les tentatives de certains chercheurs d'expliquer l'article des langues bulgare et macédonienne comme un phénomène indépendant, n'ayant aucun rapport avec les autres langues balkaniques, sont considérées par l'auteur comme périmées. De même, certaines constructions des propositions, la manière d'utiliser les popositions et les cas ainsi que le maintien sur une large échelle de certaines constructions verbales, surtout l'aoriste et l'imparfait, sont également le résultat de l'influence exercée par les langues balkaniques L'auteur illustre souvent des ressemblances en citant des constructions similaires de la langue aroumaine, parfois aussi de la langue daco-roumaine En ce qui concerne l'abrégement de l'infinitif, l'auteur affirme qu'une telle ressemblance entre la langue macédonienne et la langue daco-roumaine ne pourrait s'ex-

pliquer que par un contact très serré entre les langues roumaine, bulgare et macédonienne (p 152). A cet égard, le dialecte aroumain est le plus ressemblant, car l'ancienne forme de l'infinitif n'y est utilisée que dans sa fonction de substantif verbal.

Les contacts de la langue macédonienne avec les autres langues balkaniques sont fréquemment soulignés dans la dernière partie de l'ouvrage où l'on traite des problèmes du fonds lexical Un paragraphe (p 185 — 186) traite le *Contact avec la langue latino-romanique*, tandis que d'autres ont comme thème le problème du contact avec les langues grecque, albanaise et turque. La langue macédonienne (ainsi que d'autres langues sud-slaves) a emprunté du latin balkanique les mots · *rusalija* (= *rosalia*), *komka* (= *communicare*), *kmet* (= *comes, comitis*), *Kolede* (*Calendae*), *klisura* (= *clausura*), *kosulja* (= *casula*), etc. Le suffixe latin *-arius* a joué, en macédonien comme dans d'autres langues, un rôle important dans la formation des noms de professions : *vinar, vratar,* etc

Les emprunts au dialecte aroumain sont assez rares : *masa, buklica, murgai, spurno, mundzosa, etc.* « Le rôle joué par l'aroumain dans la transmission dans notre langue de la forme intérieure des mots et des expressions n'est pas encore suffisamment déterminé », affirme l'auteur et donne comme exemple le cas du mot *pile* lequel a dans d'autres langues slaves le sens de « poulet », tandis qu'en macédonien de même qu'en aroumain (= *pul'u*) il signifie « oiseau ». Toujours de provenance aroumaine est, dans les idiomes de l'ouest, le suffixe diminutival *-ule* (comme *detule, pilule*). Les emprunts à l'albanais sont également en nombre restreint et se retrouvent uniquement dans les idiomes de la Macédoine d'ouest (*dashme, çupè, cohë, etc*) et surtout dans les argots secrets professionnels.

Vu le prestige particulier dont elles ont longtemps joui, les langues turque et grecque ont exercé l'influence la plus remarquable et ont fourni les prêts les plus nombreux. C'est la raison pour laquelle on compte, conventionnellement, trois phases dans la formation du lexique macédonien, à savoir . la première, où domine le contact avec la langue grecque et grecque-byzantine, la seconde, où domine le contact avec la langue turque, et la troisième, actuelle, à partir de la VII[e] décennie du siècle passé, moment où se situe le commencement de la formation de la langue macédonienne écrite.

En tant que premier ouvrage de synthèse sur la langue macédonienne et son histoire, le livre de Blaže Koneski contribue en grande mesure à la connaissance du peuple macédonien et de son passé et, à cette occasion, des Balkans ; située au centre de la péninsule et au croisement des chemins, la Macédoine est l'une des contrées les plus riches en vestiges matériels et spirituels du passé. Comme il était d'ailleurs normal en cette occurence, l'auteur s'est adressé surout à la linguistique balkanique et par cela même sa contribution embrasse un domaine plus étendu.

Il serait nécessaire néanmoins d'approfondir toute une série de textes anciens écrits sur le territoire de la Macédoine. En ce qui concerne le lexique de la langue macédonienne, il serait également souhaitable de rechercher et d'éclaircir à l'avenir quelques problèmes relevant de ce qu'on pourrait nommer « le fonds balkanique commun », à quelle occasion seraient également élucidés certains aspects des rapports linguistiques roumano-macédo-slaves plus anciens. Ces derniers temps, les rapports lexicaux des deux langues paraissent influencés par la puissante migration des habitants de la Macédoine pour des travaux saisonniers en Roumanie, où ceux-ci demeurent plusieurs ou même des dizaines d'années. Nous pensons que la consultation du *Dictionnaire de la langue roumaine moderne*, publié il y a quelques années par l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, aurait été utile, et que pour les similitudes avec le dialecte aroumain le *Dictionnaire général et éthymologique du dialecte aroumain*, de T. Papahagi (Editions de l'Académie, Bucarest, 1963, 1264 p.) qui traduit le sens des mots et des expressions aroumains en roumain et en français aurait également pu être consulté d'une manière utile.

S. Iancovici

Cărţile populare în literatura românească (Les livres populaires dans la littérature roumaine), Edition soignée et étude introductive par Ioan C Chiţimia et Dan Simonescu, Bucarest, « Editura pentru literatură », 1963, 8 , vol I, XXXIX 453 p., vol II, 413 p.

Les livres populaires constituent un genre de littérature cher au peuple roumain Des œuvres comme le *Roman d'Alexandre, l'Esopie, les Mille et Une Nuits* (*Halima*), *les Ethiopiques d'Héliodore, Le Philosophe Syndipas* ont été lues avidement par des masses de lecteurs qui les ont transmises de père en fils dans de nombreuses copies manuscrites

A partir de la seconde moitié du XVIII[e] siecle, mais surtout au debut du XIX[e] siècle, elles circulèrent aussi sous la forme de textes imprimés C'est dans la seconde moitié du XIX[e] siècle que commença l'étude minutieuse des livres populaires du point de vue linguistique et de la comparaison des thèmes folkloriques qu'ils renferment Les travaux les plus amples à cet égard, effectués en Roumanie, sont ceux de B P. Haşdeu, Mosès Gaster et Nicolae Cartojan. Avant Cartojan nul n'avait donné un classement rationnel et complet des livres populaires. Chercheur méticuleux, Cartojan a embrassé dans ses recherches tous les livres populaires repandus parmi les Roumains le *Roman d'Alexandre, Les légendes de Troie,* les *Fiore di Virtù*, l'*Erotocrite,* sur lesquels il a écrit des travaux fondamentaux et disserté encore dans son ouvrage de synthèse intitulé *Cărţile populare în literatura românească,* où les livres populaires sont classés d'après le critère traductions du slave et traductions du grec

La nouvelle édition publiée avec beaucoup de soin par I C Chiţimia et Dan Simonescu est, en raison de leur compétence reconnue en la matiere, supérieure aux éditions antérieures. Chose bien plus importante, on étudie ces livres en tant que reflet des diverses conditions sociales et économiques qui les ont produits, ainsi que des différents aspects de la lutte de classe. De même, contrairement à la conception qui a régné jusqu'à présent, que la littérature populaire écrite aura engendré le folklore, les auteurs montrent que c'est au contraire le folklore qui est à la base des livres populaires écrits.

Dans une introduction nourrie et solide, qui précède les textes, les éditeurs étudient méthodiquement les questions que soulève la littérature populaire. Ils montrent combien il existe de catégories de livres populaires et que les plus anciens parmi ceux élaborés pendant la période esclavagiste sont anonymes Dans ce groupe entrent les livres populaires de caractère religieux et superstitieux et ceux qui ont vu le jour dans le milieu asiatique, tels que *Syndipas*, les *Mille et Une Nuits, Arkirios et Anadan* Anonymes sont encore certains livres populaires qui ont circulé à l'époque féodale, tout comme les écrits bogomiliens et certains romans de chevalerie comme *Imberios et Margarona* (p XII).

Les auteurs d'autres livres populaires sont connus, soit qu'ils aient signé leurs œuvres, soit que les recherches de la science aient percé le mystère de leur paternité On sait par exemple que l'auteur des *Ethiopiques* est Héliodore et que le roman intitulé *Fiore di Virtù* (*Floarea darurilor*, comme l'appelle la littérature roumaine ancienne) appartient à Thommaso Gozzadini de Bologne. Mais les textes qui nous sont parvenus ne correspondent plus à l'archétype, car leur contenu s'est modifié avec le temps, pour s'enrichir continuellement d'éléments folkloriques nouveaux.

Une derniere catégorie de livres populaires comprend des ouvrages ayant fait l'objet d'une remaniement de type populaire. C'est ainsi que Bertoldo a été renouvelé par Camillo Scaligeri della Fratta (sous ce pseudonyme se cache Adriano Banchieri), qui en a amplifié le récit à l'aide d'anecdotes populaires. L'*Erotocrite* du Crétois Vincent Cornaros est une reprise d'un roman occidental, *Paris et Vienne,* du Français Pierre de la Cypède.

Depuis des temps immémoriaux jusqu'à nos jours, les livres populaires ont été incessamment retouchés La littérature roumaine compte d'admirables reprises dues au maître de la

prose roumaine, Mihail Sadoveanu, qui a refait le récit du *Roman d'Alexandre*, de l'*Esopie*, des *Mille et Une Nuits*, de *Barlaam et Joasaph*.

Les livres populaires ont connu une large circulation dans tous les pays, car ils plaisaient à leurs contemporains Ils plaisaient aux petits gens, aux persécutés, aux pauvres. Ils plaisaient aussi à l'aristocratie. Le fait qu'ils étaient agréés par toutes les classes de la société s'explique par le niveau intellectuel généralement médiocre de toutes les classes sociales au temps jadis Mais en dépit de leur universalité, les auteurs montrent qu'ils se présentent partout avec le spécifique national de chaque pays. Ce qui prouve que les livres populaires ont été soumis à deux genres de localisation : l'une, constituée d'éléments de caractère historique, ethnographique et culturel, l'autre, de thémes folkloriques.

Ensuite l'introduction traite largement de la façon dont les dits livres ont été composés. Jusqu'ici les chercheurs accordaient la première place aux éléments de la création individuelle de gens cultivés, lesquels, en raison de leur grande circulation finirent par tomber dans l'anonymat et par prendre un cachet de folklore Pour Chiţimia et Simonescu le rapport entre livres populaires et folklore est tout autre chose. Avant de posséder une littérature écrite, les peuples en ont connu une orale, qui a constitué le premier fonds, le fonds le plus riche de la création Les auteurs des livres populaires des divers pays ont utilisé largement le fonds de la littérature populaire orale. Les éditeurs Chiţimia et Simonescu arrivent à une trés intéressante constatation, à savoir que « les textes écrits n'ont pas constitué les éléments qui se retrouvent aujourd'hui dans le folklore mais sont puisés eux-mêmes à l'ancienne littérature folklorique des peuples, leur ont assuré une circulation et les ont perpétués. Les peuples n'ont pas attendu de lire le *Roman d'Alexandre* pour y emprunter ensuite la croyance dans la signification de la chute des étoiles du ciel » (p XXI)

Les éditeurs aboutissent encore à une autre constatation, c'est que « les textes de littérature populaire écrite n'ont pas eu dans leur circulation de forme fixe, ni d'unité de fonds, comme on en remarque dans les créations individuelles cultivées Les livres populaires ont, la plupart du temps, le caractère de « variantes » de la création orale (p. XXV). Et d'expliquer cette constatation à l'aide du fait que la littérature populaire écrite a été remaniée à plusieurs reprises par le même peuple, d'où la pluralité des variantes des livres populaires

Ils se livrent encore à une autre observation intéressante, à savoir que la circulation des livres populaires correspond aussi à un certain stade du développement économique, politique et social A la haute époque féodale, quand les institutions religieuses prédominaient, il circula surtout des écrits à caractère religieux C'est alors qu'abondent les textes apocalyptiques et hagiographiques de provenance apocryphe, tels l'*Apocalypse de la Mère de Dieu*, *La Légende de Sainte Vendredi*, la *Vie de Saint Alexis*. Au XVIIe siècle, la toute-puissance de l'Eglise décline et l'intérêt pour la culture profane augmente. C'est alors qu'apparaissent des livres populaires où persistent encore l'esprit et la morale de la religion, mais leur fonds est de provenance laique et folklorique, comme c'est le cas pour le *Fiore di Virtù* et le *Physiologue*.

Au XVIIIe siècle, sous l'empire de nouveaux changements dans les relations économiques et sociales et sous l'influence des idées illuministes, la littérature populaire laique passe au premier plan. Et ce que l'on goûte alors le plus ce sont *Syndipas*, les *Mille et Une Nuits*, le *Roman d'Alexandre*, l'*Esopie*, la *Vie de Bertoldo*.

Forts de l'appui que leur offre la littérature folklorique, les livres populaires ont fourni bien des fois de la documentation et des points de départ pour les belles lettres. Souvent, ils ont constitué aussi des motifs d'inspiration pour la peinture, la gravure et la musique. A les considérer sous l'angle de leur contenu et sous celui du but que leurs auteurs se sont proposé, les écrits appartenant à la littérature populaire rentrent dans deux categories : certains poursuivent un but éducatif , d'autres représentent l'héroisme ou les circonstances aussi diverses que difficiles qu'ont connues les héros de ces récits avant de les surmonter victorieusement.

Fondés en partie sur la littérature orale, et modelés dans la langue colorée du peuple, les livres populaires ont largement aidé au renouvellement des belles lettres.

A l'étude introductive, où sont traités avec compétence plusieurs des problèmes que soulèvent la littérature populaire et où l'on en propose des interprétations nouvelles, judicieuses, font suite des « Eclaircissements sur la présente édition » (p. XXXVII—XL) ; après quoi viennent les textes, précédés chacun d'une introduction Il s'agit en l'occurrence d'un recueil des principaux livres populaires roumains répandus du XVI[e] siècle jusqu'aux premières décennies du XIX[e]. Les textes en question sont groupés comme il suit 1) *Romans pseudo-historiques*, I, p 1—108 ; 2) *Romans de la sagesse populaire* (satiriques), I, p 109—320 ; 3) *Romans moralisateurs*, I, p. 321—449 , 4) *Romans chevaleresques et érotiques*, II, p 1—216 , 5) *Récits et fragments divers*, II, p. 219—347

Les éditeurs ont fait figurer intégralement le *Roman d'Alexandre, l'Esopie, Syndipas, Imbérios et Margarona, Skinder, Arkirios et Anadan, Bertoldo, Til Eulenspiegel, L'histoire des fruits, l'Histoire de Troie* D'autres livres trop étendus, comme *Fiore di Virtù, Barlaam et Joasaph, Erotocrite, Philérote et Anthouse* ont fourni seulement des fragments. Les textes sont accompagnés d'un glossaire, p 349—369 et d'un index, p 371 407

Pour le roman médiéval *Imbérios et Margarona* ((II, p. 9—25) traduit du grec en roumain, il faudra déterminer un jour la version suivie par le traducteur, car on en connaît trois en langue grecque : une qui compte 814 vers, une autre qui en a 862 et une troisieme enfin de 1046 vers.

Quant à la date où fut composé l'*Erotocrite*, l'historien de la littérature grecque K. Th. Dimaras—, 'Ιστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας(Histoire de la littérature néo-grecque), 2[e] éd , Athènes, sans date, p 88,—précise les limites de l'époque Il estime que le poème crétois fut écrit durant la guerre de Crète de 1646—1669 En ce qui concerne le prototype occidental de l'*Erotocrite*, nous sommes en mesure de faire observer qu'il a été identifié, quelque 70 ans avant N. Cartojan, par Christophore Philitas (1787—1867), mais la brève remarque faite par ce dernier est demeurée inédite On doit à cet érudit grec du XIX[e] siecle plusieurs ouvrages, des milliers de pages manuscrites Ses archives personnelles ont été examinées dernièrement. Dans un cahier de Philitas on a trouvé un court texte relatif à la source d'inspiration de l'*Erotocrite* sous le titre Τὸ μυθιστόρημα *Paris et Vienne* [Le Roman Paris et Vienne]. Après avoir montré quand fut écrit l'original français et après avoir parle de ses éditions et de ses traductions en anglais et en italien, Philitas ajoute « C'est ce roman provençal que le Crétois Vincent Cornaros a eu en vue dans son poeme de l'*Erotocrite* A cela près qu'il a transposé l'action en Grèce et donné aux personnages et aux lieux des noms grecs Le poète grec a donné à son œuvre un plus ample développement, il y a intercalé des épisodes et des dialogues, il a donné une admirable description des duels et conféré à tout le poème une forme grecque, au point qu'il est devenu un poème à part, bien qu'emprunté aux récits français »[1].

Au nombre des copistes de la traduction roumaine de l'*Erotocrite* de Cornaros figure aussi Vasile Vîrnav. Dans l'Introduction il est précisé à ce propos que « la copie de Vîrnav reproduisait avec des retouches et des localisations la vieille traduction de Christodore » (II, p 31). Au sujet de ce texte, Vasile Grecu a prouvé que le romancier roumain avait suivi une tragédie grecque de Georges Chortatzis, 'Ερωφίλη [2]. Mais l'auteur même de l'*Erotocrite*, Cornaros, a

---

[1] Voir Alchis Anguélou, Ἡ σπασμοδικὴ ἐπιστήμη καὶ τὸ πρότυπο τοῦ 'Ερωτοκρίτου [La science spasmodique et le prototype de l'*Erotocrite*], tirage à part de « 'Αγγλοελληνικὴ 'Επιθεώρηση » vol. VI, fasc 2 (1953) ; idem, Πλάτωνος τύχαι [Les avatars de Platon], Athenes, 1963, p 109.

[2] Vasile Grecu, *Urme nouă de influență bizantină în literatura românească* [Nouvelles traces de l'influence byzantine dans la littérature roumaine], dans *Lui Nicolae Iorga omagiu*, Craiova, 1921, p. 131—135 ; cf. aussi Dimitrios Oikonomidès, Ἡ 'Ερωφίλη καὶ ἡ ρουμανικὴ διασκευὴ τοῦ 'Ερωτοκρίτου [Erophile et la version roumaine de l'*Erotrocrite*] dans « 'Ελληνικὴ Δημιουργία » VI[e] année, vol XII, fasc 131 (1953) p 85—87. D. Oikonomidès est revenu à

utilisé la tragédie en question, car on a constaté des rapprochements entre cette pièce et le texte de Cornaros [3].

A propos du roman *Filerot şi Antuza*, il est dit dans la présente édition que « L'absence des manuscrits et des éditions imprimées grecques et françaises — sources coutumières des romans chevaleresques de la littérature roumaine — dans le cas de ce roman, nous fait croire que *Filerot şi Antuza* est la création littéraire d'un Roumain qui se sera inspiré de l'*Erotocrite*

Le remaniement s'est effectué sur le territoire de notre pays et le manuscrit le plus ancien porte la côte 1374 à la Bibliothèque de l'Académie, a Bucarest Cette hypothèse devra être approfondie et prouvée dans une monographie comparée » (II, p 88). Nous ne saurions être d'accord avec une pareille affirmation. Nous ne croyons pas que *Filerot şi Antuza* soit une création roumaine faite en territoire roumain. Elle eût été alors une adaptation et une localisation dans le sens roumain de l'*Erotocrite* Un Roumain n'aurait pas écrit un roman dont l'action se passe en Hellade et il n'aurait point attribué aux personnages de son livre des habitudes et des noms grecs : Filerot, Antuza, Periandros, Eftalia, Antipatros, Agathon. Personnellement nous sommes d'avis que la transformation de l'*Erotocrite* en *Filerot şi Antuza* a été faite par un Grec en grec et traduite ensuite du grec en roumain. Il est vrai, on ne connaît pas jusqu'ici un texte de ce genre, mais il n'est pas exclu que l'avenir nous réserve une surprise en ce sens.

L'histoire *Vrednica de însemnare întîmplare a patru corăbieri ruseşti* [Mémorable aventure de quatre matelots russes] a été, nous dit-on, écrite en allemand, puis traduite en français, hollandais, russe, italien et anglais et « la version roumaine représente une adaptation ». Il eût été bien de préciser si le remanieur roumain a utilisé l'original allemand de Pierre Ludovic Le Roy ou quelque traduction.

D'après les dernières recherches, le *Porikologos* ne saurait plus être admis au nombre des œuvres de Théodore Prodrome [4]. Cette satire byzantine à l'adresse des institutions et du

---

plusieures reprises sur l'*Erotocrite* : 'Ερωτόκριτος εἰς τὴν Ρουμανίαν : [L'*Erotocrite* en Roumanie], dans « Ἑλληνικὴ Δημιουργία », I[re] année, vol. II, fasc 19 (1948), p. 392 — 397; Αἱ πηγαὶ τοῦ 'Ερωτοκρίτου καὶ ὁ Νέος 'Ερωτόκριτος [Les sources de l'*Erotocrite* et le *Nouvel Erotocrite*], « *ibidem* » V[e] année, vol IX, fasc. 104 (1952), p. 677—680 ; Ἑλληνικὴ ἐπιδράσεις εἰς τὴν δημώδη ρουμανικὴν λογοτεχνίαν. Ἡ ἐπίδρασις τῆς 'Ερωφίλης ἐπὶ τὴν δημώδη ρουμανικὴν διασκευὴν τοῦ 'Ερωτοκρίτου .. Ἡ σχεσις τοῦ 'Ερωτοκρίτου πρὸς τὸ ρουμανικὸν λαικὸν μυθιστόρημα Φιλερὼς καὶ 'Ανθοῦσα [Influences grecques sur la littérature roumaine populaire. L'influence de l'*Erophile* sur la version populaire roumaine de l'*Erotocrite* .. Les rapports de l'*Erotocrite* avec le roman populaire roumain *Filerot şi Antuza*], dans « 'Επετηρὶς τοῦ Μεσαιωνικοῦ 'Αρχείου τῆς 'Ακαδημίας 'Αθηνῶν », vol. IV, 1912, p 49—57.

[3] Par exemple, C G. Lowe dans son article *The Rhodolinos of Ioannes Andreas Troilos*, paru dans l'hommage εἰς μνήμην Σπυρίδωνος Λάμπρου [A la mémoire de Spyridon Lambros],Athènes, 1935, p. 190—198, montre l'existence d'un rapport entre l'*Erotocrite*, l'*Erophile* et le *Rhodolinos*. Cf encore Emmanuel Kriaras, Μελετήματα περὶ τὰς πηγὰς τοῦ 'Ερωτοκρίτου [Etudes sur les sources de l'*Erotocrite*], Athènes 1938, p 13—18, où sont indiquées les ressemblances observées par Xanthoudidès entre l'*Erotocrite* et l'*Erophile*, Kriaras admet comme source de Cornaros le roman médiéval *Paris et Vienne*, mais après une minutieuse comparaison rejette l'affirmation de Cartojan que l'auteur de l'Erotocrite aura utilisé le remaniement italien d'Orvietano et il soutient que le poète cretois a utilisé bel et bien le roman français, soit dans l'original, soit dans une traduction italienne (p 103). Kriaras indique encore comme sources de l'*Erotocrite*, l'*Orlando furioso* de l'Arioste (p 103—134), ainsi que des contes du folklore grec (p. 145—151). Kriaras revient à nouveau en 1960 sur l'*Erotocrite* dans son article Χρονολογικά, μεθοδολογικὰ καὶ ἄλλα ζητήματα Θυσίας καὶ 'Ερωτοκρίτου [Problèmes de chronologie, de méthodes et autres questions relatives au *Sacrifice d'Abraham* et l'*Erotocrite*].

[4] K. Th Dimaras, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας [Histoire de la littérature néo-grecque], Athènes, II[e] éd., p. 47—48; Georges Zoras, Ὁ Πωρικολόγος κατ' ἀγνώστους παραλλαγάς [Le *Porikologos* d'après des variantes inconnues], Athènes, 1958, p 24, soutient l'argument qu'il n'aurait pas appartenu à Ptochoprodome, car dans le *Porikologos* la satire politique à l'adresse de l'empereur byzantin ne manque pas Or, on le sait, Ptochoprodrome adulait toujours les gens de la cour pour en soutirer des avantages matériels. A ce bizarre personnage, qui fut un poète satirique par excellence, on a atribué petit à petit presque toutes les œuvres satiriques byzantines qui circulèrent sous le manteau de l'anonymat (voir G. Zoras,

bureaucratisme a joui d'une large circulation dans le sud-est de l'Europe. Du grec, elle fut traduite non seulement en roumain mais encore en turc, en serbo-slovène et en allemand[5] Les satires byzantines connues sous le nom de *Porikologos* et le *Poulologos* continuent de préoccuper les spécialistes qui en font connaître de nouvelles variantes[6]

L'impression soignée, le glossaire, l'index et l'étude introductive permettent à ce recueil de répondre parfaitement aux exigences de la science. L'introduction fait plusieurs considérations relatives à l'apparition et à la circulation des livres populaires, considérations dont les historiens de la littérature devront tenir compte

Retenons encore que I. C. Chiţimia et Dan Simonescu ont aussi publié une édition des livres populaires sous le titre *Halima şi alte cărţi populare* (Les *Mille et Une Nuits* et autres livres populaires) Dans leur *Note sur l'édition* (p. XIII) les deux éditeurs declarent que « le présent volume représente une partie d'une édition plus vaste... Eliminant maints textes et conservant les plus répandus sur le territoire de notre patrie, simplifiant l'apparat documentaire, nous avons dressé un sommaire destiné à intéresser des masses larges de lecteurs » On trouvera dans cette seconde édition, *Alexandria, Viaţa şi pildele lui-Esop, Viaţa lui Bertoldo, Till Buhoglindă, Halima, Istoria lui Imberie şi a Margaronei, Istoria vileazului Poliţianu* En dehors des *Mille et Une Nuits* (*Halima*) dont on donne seulement des extraits, les autres récits sont publiés dans ce livre intégralement

Ariadna Camariano-Cioran

PROCOPIOS DIN CAESAREA, *Războiul cu goţii*, traducere şi introducere de H Mihăescu. Editura Academiei, Bucureşti, 1963, 306 p. (Scriptores Byzantini, III) (PROCOPE DE CÉSARÉE, *La guerre avec les Goths*, introduction et traduction par H. Mihăescu Ed Académie, Bucarest, 1963, 306 p. (Scriptores Byzantini, III).

Cet ouvrage s'impose par son intéressante introduction et surtout par sa remarquable traduction du grec, dans une langue sobre et choisie

Dans son introduction, l'auteur nous informe sur Procope de Césarée, sa vie, son origine sociale, son éducation, ses études, son vaste savoir, son attitude politique pleine de contradictions.

Les chapitres les plus intéressants sont ceux qui traitent de la guerre avec les Goths, ou qui donnent des informations relatives aux Slaves, a la mer Noire et au Caucase, aux populations germaniques, au Vésuve, Brittia, Thule et à l'industrie des soies.

---

op cit, p 24—25) Les spécialistes ont convenus que les poèmes ptochoprodromiques n'ont pas un seul auteur, ni n'appartiennent tous à la même époque (K Th. Dimaras, *op. cit*, p. 40).

[5] Ariadna Camariano, *Poricologos şi Opsarologos grecesc*, Bucarest, 1939

[6] G. Zoras. Ἄγνωστοι παραλλαγαὶ τοῦ Πουλλολόγου, τοῦ Πωρικολόγου καὶ τοῦ Πτωχολέοντος [Variantes inconnues du *Poulologos*, du Porikologos et du Ptocholeon], dans « Βιβλιόφιλος », VIII (1954), p. 83 88 Du même, Ὁ Πωρικολόγος κατ' ἀγνώστους παραλλαγάς [Le Porikologos d'après des variantes inconnues], d'abord publié dans l'Hommage S. G. Mercati, *Silloge byzantina in onore di Silvio Giuseppe Mercati*, « Studi bizantini e neoellenici », Rome, 1957, p. 411—426, puis réimprimé à Athènes, en 1958, avec quelques changements substantiels et avec l'acquisition d'une variante nouvelle Du même encore, Ὁ Πουλλολόγος κατὰ νέαν παραλλαγήν [Le Poulologos d'après une nouvelle variante], Athènes, 1956 Du même, également, Ὁ Πουλλολόγος [Le Poulologos] d'apres le codex d'Athènes, 701, Athenes 1960. Une édition critique de la satire Poulologos vient d'etre publiée par Stamatia Krawczynski, dans Berliner Byzantinische Arbeiten » XXII, cf « Byzantinoslavica », XXII (1961), n° 1, p 119.

Son introduction finit avec des informations sur l'empereur Justinien, le grand contemporain de Procope et sur Velisarios, le protecteur de Procope.

H. Mihăescu souligne l'importance et explique l'influence de l'œuvre de Procope — diffusion de manuscrits et traductions apparues dans diverses éditions — en indiquant le texte dont il s'est servi, ainsi que les traductions consultées.

Il ne pouvait travailler que d'après les textes de l'édition Teubnerienne de Jacobus Haury, 1906, mais il aurait bien fait de consulter aussi les traductions en latin de Dindorf, Bonn (1833—1838).

A sa riche bibliographie il ne faudrait pas manquer d'ajouter l'ouvrage posthume de C. Litzica, *Procopie din Caesarea (sec. VI p H) Contribuţiuni la topografia balcanică în evul mediu* (Procope de Césarée (VIe siècle de n è). Contributions à la topographie balkanique du Moyen Age) (extr. du bulletin « Ioan Neculcea », fasc VI, 1926). Un ouvrage antérieur du même C. Litzica (*Der Meyerische Satzschluß in der byzantinischen Prosa* Mit einem Anhang uber Prokop von Kasarea, Inaug Diss Phil. Fakultat, Munchen, A Buchholz) nous donne des informations seulement sur les qualités du syle employé par cet auteur de la période de transition de l'Antiquité au Moyen Age byzantin.

Nous relevons l'intention de H Mihăescu (p. 22) « de garder au maximum possible le texte original de Procope, en en donnant une simple traduction ». Néanmoins, par ci, par là, la traduction pourrait être plus près de l'original. Prenons comme exemple le chapitre concernant l'invasion des Esclavines au-delà du Danube, aux environs de la ville Naissos — dans l'espoir d'occuper la ville de Théssalonique et d'autres cités voisines — ainsi que la rencontre avec les Antes de Germanos, neveu de l'empereur Justinien, qui était alors le commandant de la Thrace. Pourquoi le verbe ἀναπυνθάνεσθαι n'est-il pas traduit par « s'informer », mais par « demander » (Mihăescu, p. 200)?

Dans un autre passage (III, 40, 6) on n'a pas traduit les mots κατὰ κράτος = avec force. Procope (III, 40, 9) dit, d'une manière plus exacte et plus choisie, que « le sort lui a réservé de tomber malade subitement et de finir sa vie »

Nous nous arrêterons encore à un passage du travail de H Mihăescu (p 200) ayant trait à la caractérisation de Germanos par Procope · « Ainsi mourut Germanos, un homme brave et très capable, chef brillant d'armées et versé dans l'art militaire ». Plus fidèle au texte original de Procope serait la traduction suivante « Subitement disparut Germanos, un homme brave, très actif (δραστήριος) pendant la guerre, le meilleur des chefs, et un habile self-made man (αὐτουργός) » L'adjectif δραστήριος se trouve très fréquemment dans l'œuvre de Procope ayant rapport au verbe δράω (activer), la traduction la plus acceptable en serait « actif, énergique, dynamique, entreprenant » Les mots roumains (*vrednic, iscusit, priceput*) employés par Mihăescu étant très effacés, il serait désirable, que l'on préfère cette traduction pour le mot δραστήριος chaque fois qu'il se répète (13 fois) dans l'œuvre *De bello gothico*.

Il n'est pas très facile de comprendre exactement le sens des qualificatifs employés par Procope, qui possède la maîtrise de trouver des traits caractéristiques psycho-éthiques et s'y complaît. Encore une remarque en ce qui concerne la traduction de H Mihăescu (p 74), là où Procope (De bello gothico, I, 27, 4) caractérise un lancier nommé Trajan · θυμοειδῆ τε καὶ δραστήριον Τραιανὸν ὄνομα (Un homme audacieux et digne du nom de Trajan) Nous omettons le fait que la traduction du mot grec θυμοειδῆ n'est pas « audacieux » terme pour lequel Procope emploie le mot τολμητής (De bello gothico, I, 2, 13 et II, 10, 10 ; De bello persico, I, 24, 52 , De bello gothico, III, 25, 15), mais nous remarquons que l'auteur ne fait pas la discrimination entre τολμάω et δραστήριος, en traduisant ce dernier terme par « capable ». Nous proposons la traduction suivante pour la phrase ci-haut de Procope · « un homme appliqué du nom de Trajan ». Chez Procope (De bello gothico, IV, 19, 2) nous trouvons la phrase ἐς τὰ πάτρια ἤθη, ainsi que (IV, 26, 13) ἐς τᾶ Ῥωμαίων ἤθη qui est traduite par Mihăescu (p. 240 et 257) d'une manière

parfaite. Il serait interessant de poursuivre, chez Procope, la discrimination entre γῆ (voir IV, 19, 5) et ἤθη.

Nous souhaitons que ce bel ouvrage, nécessaire et utile aux spécialistes et à la portée du grand public, soit suivi, le plus tôt possible, par le volume *De aedificiis* et *Historia arcana.*

T. Sauciuc-Săveanu

Actes du XIIe Congrès International d'Etudes Byzantines Ochride, 10—16 septembre 1961, Belgrade, vol. I. 446 p , 1963 , vol. II, 616 p., 1964 ; vol. III, 435 p , 1964 (Comité Yougoslave des Etudes Byzantines)

Pour le progrès de la byzantinologie contemporaine, la grande importance du XIIe Congrès International d Etudes Byzantines, qui a eu lieu à Ochride en 1961, ne peut être contestée[1]. Le congrès a constitué un événement tout à fait spécial, par la massive participation des byzantinistes de nombreux pays et des plus différentes tendences, par le débat des problèmes fondamentaux de l'histoire de Byzance, par la discussion de quelques questions très controversées et complexes, — questions d'histoire économique et sociale, questions de politique interne et étrangère, d'histoire de l'art — et généralement, questions concernant le lieu de la civilisation byzantine et l'importance de son influence dans le monde slave Le congrès fut l'occasion de mettre face à face différentes conceptions sur l'histoire byzantine, une confrontation d'idées qui a permis une nouvelle affirmation de la byzantinologie marxiste, surtout dans les questions fondamentales.

Les trois volumes des Actes du Congrès, récemment parus, contiennent un nombre de huit rapports, dix-sept rapports complémentaires et presque cent trente communications, groupes en sept sections, ceux concernant l'histoire, l'art et l'archéologie étant les plus nombreux Dans leur ensemble, ces volumes embrassent de précieuses contributions, surtout les rapports et les rapports complémentaires, indiquant le stade auquel on est arrivé et les directions d'orientation pour de futures recherches. Dans les communications on a abordé tant des questions majeures que des aspects de détail, traités avec érudition. Nous pouvons affirmer que ces volumes reflètent le niveau de la byzantinologie contemporaine, les résultats obtenus et les tendances si variées qui se manifestent et qui concourent vers un seul but : une meilleure connaissance de l'homme et de la société byzantine, de la place occupée par ceux-ci dans l'histoire médiévale.

L'intérêt croissant pour l'histoire interne de Byzance, pour sa situation économique et sa structure sociale est aujourd'hui un trait caractéristique de la byzantinologie.

La littérature scientifique concernant la vie et la structure du village, d'un côté, et de la ville, de l'autre, est très riche et variée moins étudiée est l'évolution du rapport entre la ville et le village byzantin mais nous n'avons pas d'ouvrage d'ensemble sur ce problème.

L'étude de l'influence réciproque entre la ville et le village, le contenu de cette influence et ses caractéristiques font l'objet du rapport présenté par un groupe de savants soviétiques [2]:

---

[1] Sur les travaux du Congrès on a publié plusieurs comptes rendus . Z V. Udaltzova, XII *Международный конгресс византинистов в Охриде,* « Viz Vremenik », XXII/1963, p. 280—298 ; B. Zasterova-A. Dostál, *Le XIIe Congrès International des Etudes Byzantines,* « Byzantino-Slavica », XXIII/1962, p 347—353 , E Stănescu, *Congresul internaţional de studii bizantine de la Ohrida, septembrie 1961,* « Studii », XV (1962), n° 1, p. 187—192 ; P Wirth, *Der XII. Internationale Byzantinisten Congress in Ohrid,* « Byzantinische Zeitschrift », 54 (1961), p. 497—498.

[2] Les communications des savants soviétiques concernant l'histoire économique et sociale se trouvent dans le volume : *Византийские очерки,* Moscou, 1961.

N. V. Pigoulewskaia étudie la crise de la société esclavagiste aux IVe—VIe siècles, E. E. Lipchitz s'arrête sur quelques aspects complexes et controversés de l'histoire byzantine aux VIe — IXe siècles, M. I. Siuziumov esquisse les traits essentiels du processus de féodalisation aux IXe — —Xe siècles, A. P. Kajdan présente le contenu des relations féodales, entièrement cristallisées aux XIe —XIIe siècles.

Nous n'insisterons pas sur les opinions de ce rapport ou celles des rapports complémentaires, parce que au Congrès ont été présentées un certain nombre de conclusions sur les divers courants de la byzantinologie contemporaine, amplement développées et argumentées, connues par le monde scientifique international Les principaux problèmes du rapport, discutés aussi dans les rapports complémentaires de P. Lemerle, P. Charanis, A. Angelov, sont variés et très importants la définition et le contenu du féodalisme byzantin, la fin du monde antique, les transformations de l'Empire au VIIe siècle, l'importance de l'élément slave dans l'Etat, l'importance et l'évolution de la commune rurale libre dans la structure sociale, la ville byzantine — ses caractéristiques et son évolution historique —, le rôle de l'Etat dans la société byzantine et surtout dans la vie économique, les contradictions sociales et l'influence essentielle de la lutte de classe sur l'ensemble des relations sociales.

Les rapports entre la ville et le village byzantin ont évolué et se caractérisent par la domination du village sur la ville. La place prépondérante occupée par les éléments féodaux dans les villes a été l'un des facteurs du morcellement et de la décadence économique de l'Empire byzantin.

P. Lemerle et P. Charanis soutiennent que le féodalisme byzantin est une forme d'organisation politique, mais pas une structure sociale, en faisant des observations déjà rencontrées dans leurs études antérieures [3]. D. Angelov, d'accord avec l'opinion des auteurs du rapport principal, insiste sur le conditionnement réciproque du développement social-économique de la ville et du village byzantin, traitant aussi quelques aspects de ce problème durant les siècles XIII — XV.

Dans les nombreuses communications présentées dans la section d'histoire — les unes étroitement liées au thème du rapport principal — on a traité des problèmes sur la situation interne, économique, sociale et politique, ainsi que sur l'évolution des diverses régions de l'Empire.

Dans le problème du féodalisme byzantin, si discuté à l'occasion du rapport concernant les relations entre les villes et les villages byzantins, il est important d'établir le contenu et l'évolution de quelques institutions durant la période des Comnènes et des Paléologues. Particulièrement intéressante dans cette direction est l'érudite étude de H. Glykatzy-Ahrweiller, *La concession de droits incorporels. Donations conditionnelles.* Destinées à servir d'abord à la solution de quelques problèmes internes de l'Etat byzantin dans une période de prospérité, les donations conditionnelles ont conduit au morcellement de l'Etat même et ont eu des résultats néfastes pour la situation économique et politique de l'Empire. Dans l'analyse des diverses formes de privilèges on peut distinguer deux catégories, traitées séparément par l'auteur La première catégorie consiste dans la concession d''un revenu fiscal ou non . σολέμνιον qui est l'attribution personnelle et non héréditaire de l'impôt foncier rural ou des taxes et redevences et χαριστικιον, c'est-à-dire l'attribution des couvents et des *sékréta*, donc le revenu était reçu par le bénéficiaire du privilège. La deuxième catégorie représente la dévolution d'un revenu fiscal ou non, marquant le moment où un bénéficiaire s'interpose entre l'empereur et le contribuable, usurpant à la longue les fonctions de l'Etat Elle consiste dans la donation des parèques et porte le nom de *pronoia* ou *oikonomia.* Nous rencontrons dans les sources byzantines la *pronoia* stratiotique, l'octroi des parèques dont les débuts datent du temps des Comnènes et qui deviennent

---

[3] P Lemerle, *Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes,* « Revue historique », 1958 , *Recherches sur le régime agraire à Byzance,* « Cahiers de civilisation médiévale », 1959, 3 P. Charanis, *Some Remarks on the Changes in Byzantium in the Seventh Century,* « Melanges G Ostrogorsky », I, Belgrade, 1963, p. 71—77.

héréditaires. La concession de certaines régions, villages ou villes à titre héréditaire et qui a généré l'apparition des apanages au caractère féodal, est insuffisamment soulignée par l'auteur.

L'auteur conclut . « la paysannerie byzantine se trouve dans son ensemble sous l'autorité de personnes privées qui se sont substituées à l'Etat ; les paysans libres, tels que les sources des époques antérieures nous les présentent, ont cédé leur place à des parèques dépendant fiscalement du bénéficiaire de la dévolution, de la *pronoia* » (t II, p 114). L'analyse faite par H Glykatzy-Ahrweiller, bien que sommaire et unilatérale, indique les directions pour des recherches plus approfondies, nous présente certains aspects qui confirment l'existence d'une structure sociale féodale de l'Etat byzantin dans la dernière période de son existence.

La situation économique et la structure sociale des diverses régions incorporées à l'Empire byzantin sont souvent insuffisamment étudiées et encore mal connues O Lampsidis (*Où en sommes-nous de l'histoire des grands Comnènes*?) relève quelques aspects de l'histoire de l'Etat de Trébisonde qui n'ont pas reçu une solution définitive . histoire économique, ressources financières, l'importance du commerce de transit, l'organisation administrative, l'influence et la contribution à la civilisation. La publication et l'étude des sources, les recherches systématiques et l'élucidation de ces problemes sont le point de départ dans l'élaboration d'une synthèse véridique et complète concernant l'histoire de l'Etat byzantin de Trébisonde.

L'histoire de la ville balkanique médiévale fait l'objet des communications de E. Frances *La disparition des corporations byzantines*, et de N Todorov *Sur certains aspects des villes balkaniques au cours des XVe—XVIe siècles*

E. Frances, connu par ses quelques études sur l'histoire des villes byzantines [4], examine un problème encore non élucidé l'évolution des corporations byzantines et les causes de leur disparition. Il a existé, selon l'auteur, une liaison entre l'aristocratie bureaucratique et la population urbaine — marchande et artisanale — des grands centres de l'Empire. L'aristocratie féodale provinciale, victorieuse à la fin du XIe siècle, a cherché de subordonner économiquement les villes en devenant la maîtresse du marché, déterminant par rapport à ses intérêts économiques l'évolution des relations avec les marchands italiens L'auteur émet ainsi l'hypothèse que le traité conclu en 1082 entre Venise et Byzance n'est pas lié directement au danger normand, mais correspond aux intérêts de l'aristocratie foncière, représentée par les Comnènes, en ce qui concerne l'exportation — celui des graines en spécial — et l'importation des objets de luxe. Dans les nouvelles conditions historiques, la réglementation par l'Etat de l'activité des corporations disparaît, n'étant plus mentionnée, dès le début du XIIe siècle, à l'exception de quelques cas particuliers. Selon E. Frances « L'explication de la disparition des corporations doit être recherchée dans le rôle que les éléments de la grande féodalité provinciale et les marchands latins avaient dans la vie économique des villes byzantines » (t. II, p. 101).

N. Todorov, étudiant le sort des villes à l'époque « post-byzantine », combat deux théories extrémistes . la première—appartenant à l'historiographie bulgare—insistant sur le caractère dévastateur de la conquête ottomane qui aura provoqué la disparition de la population autochtone des villes balkaniques ; l'autre — appartenant à l'historiographie turque — selon laquelle le développement économique de la Péninsule Balkanique aux XVe et XVIe siècles serait dû entièrement à l'élément turc qui aura créé une nouvelle civilisation. En partant du matériel des archives ottomanes, en grande partie inédit, N. Todorov montre qu'aux XVe et XVIe siècles il existait une population urbaine relativement nombreuse (8% de la population imposable) qui jouait un rôle important dans la vie économique et dans la perception des revenus fiscaux. D'importantes transformations ethniques ont existé dans les Balkans [5], mais l'islamisation de la population autochtone n'est pas négligeable. L'existence des centres urbains de cette période

[4] *La féodalité et les villes byzantines au XIIIe et XIVe siècles*, « Byzantinoslavica », XVI (1955), p 76—96 ; *Arts et métiers à Byzance*, « Byzantinoslavica », XXV (1964)

[5] N. Todorov, *Quelques aspects de la structure ethnique de la ville médiévale balkanique* dans *Actes du colloque international des civilisations balkaniques*", Sinaia, 1962, p. 39—45.

n'est que la continuation d'une activité économique vigoureuse et prospère, datant de plusieurs siècles. L'auteur remarque en conclusion que « la présence d'une vie considérable urbaine dans les Balkans, a été une marque essentielle du féodalisme dans les Balkans, nonobstant les vicissitudes du sort politique des pays les constituant — le Byzance, la Bulgarie, la Serbie, l'Empire ottoman » (t. II, p 231).

Certains aspects de la situation administrative ou de quelques dignités et fonctions sont élucidés par J. Ferluga, N Oikonomides, T. Wasilhewski. L'origine du système des thèmes est très discutée et dans ce problème les opinions de G Ostrogorsky, A Pertusi, I. Karayanopoulos sont en général connues [6]. La chronologie des débuts des divers thèmes est moins étudiée, mais elle est très importante parce que la création d'un thème nouveau représente le pouvoir réel de l'Empire byzantin dans une région déterminée

À la fin du VIIIe siecle et au début du siècle suivant on a créé des thèmes nouveaux dans les Balkans

J Ferluga (*Sur la date de la création du thème de Dyrrachium*) étudie un passage d'une lettre de Théodore le Studite (Migne P. G. 99 Col. 1492 C) écrite entre les années 811 826. Il considère comme incontestable l'existence du thème de Dyrrachium avant l'année 826 et très probable avant 815. Dans l'ensemble des mesures économiques, fiscales et militaires, initiées par l'énergique empereur Nicephore Ier, le but du thème récemment créé était d'assurer une base puissante sur la côte adriatique, le lieu où se confrontaient les tendances byzantines, franques et arabes.

Outre le *Klétorologion* de Philothée et deux *taktika taktikon Uspenskij* et *taktikon Beneševič* un nouveau *taktikon* a été découvert dans la Bibliothèque de l'Escorial par N. Oikonomides (*Un taktikon inédit du Xe siècle*). Ce *taktikon,* daté par N Oikonomides entre 975 997, fournit de nouvelles données sur la situation des provinces et aussi sur l'évolution de quelques dignités honorifiques et militaires, nous offrant ainsi la possibilité d'esquisser un tableau d'ensemble de l'administration byzantine à la fin du Xe siècle.

T. Wasilhewski a étudié certains aspects de l'administration des thèmes de l'Empire aux XIe—XIIe siècles (*Les titres de duc, de catepan et de pronoetes dans l'Empire byzantin du IXe jusqu'au XIIe siècle*) [7]. La thèse de l'auteur s'oppose à l'identification des fonctions de duc et catepan Il admet cette identification seulement pour une période comprise entre les années 60 du XIe siècle et 1086 Cette thèse nous paraît insuffisamment argumentée, aussi relevons-nous quelques informations négligées par l'auteur Dans le thème de Bulgarie qui, contrairement à ce qu'affirme Wasilievsky, fut créé pendant le règne de Basile II, on rencontre en 1118 David Areiamtes « κατεπανω Βουλγαριας » et Constantin Diogène « δουξ Βουλγαριας » en 1026 [8]. Quant au thème de Paristrion, apres l'année 1091 Demetrius Katakalon, « κατεπανω τοῦ παραδουναβου » [9] succède à Léon Nikerites « δουξ παραδουναβου ».

Les questions de politique externe ont été présentées au Congrès par un rapport et plusieurs communications. Dans son rapport *The Principles and Methods of Byzantine Diplomacy,* D. Obolenski souligne que l'histoire de la diplomatie byzantine n'est pas encore écrite et qu'un vaste travail préparatoire est encore nécessaire. Il s'est proposé d'étudier l'évolution de

---

[6] G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates,* 3. Auflage, Munchen, 1963 Idem, *Vizantije i Južni Sloveni,* « Jugoslovenski Istorijski Časopis », 1963 ; A Pertusi, *La formation des thèmes byzantines,* Berichte zum XI Internationalen Byzantinisten Kongress, Munchen, 1958 J. Karayanopoulos, *Die Erstehung der byzantinischen Themenordnung,* Munchen, 1959.

[7] Voir, par le même auteur, *Le thème byzantin de Sirmium-Serbie aux XIe—XIIe siècles,* « Mélanges G. Ostrogorsky » II, Belgrade, 1964

[8] N Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie,* București, 1946, p. 120

[9] N Bănescu, *Sceau de Démétrius Katakalon, katépano de Paradounavon,* « Byzantinische Zeitschrift », t. XXXIX, 1940

l'histoire diplomatique sur un territoire limité — les frontières septentrionales — et de définir le rôle de la diplomatie byzantine dans l'apparition et la conservation de la civilisation en Europe d'est et de sud-est. Après une analyse détaillée de la situation de ces régions de frontière, Obolenski indique les buts et les traditions de la diplomatie byzantine. Les buts de cette diplomatie étaient la défense de la frontière contre les attaques des barbares et l'extension de la sphère d'hégémonie politique et culturelle de l'Empire. Les trois traditions, romaine, grecque et chrétienne, étaient étroitement entrelacées, l'une des idées dominantes de la diplomatie byzantine étant celle de l'universalité. Les méthodes employées par la diplomatie byzantine étaient la diffusion du christianisme sous forme orthodoxe, les dons en argent et l'octroi des titres, les unions matrimoniales entre les chefs barbares et les filles apparentées à la famille impériale. Dans son rapport, Obolenski idéalise la diplomatie ecclésiastique dans ces régions, ne voyant pas clairement qu'elle était une expression de l'attitude politique du gouvernement impérial envers les voisins Obolenski remarque « As we look closer into the history of Byzantine diplomacy we may detect in its methods a curious duality · a mixture of conservatism and elasticity, of overbearing pride and extreme open-heartedness, of aggressive imperialism and political generosity », (t. I, p. 61), mettant en évidence que la diplomatie byzantine a été un facteur d'immense importance pour les peuples sud-est européens

G. Moravcsik, au cours d'un rapport complémentaire, montre l'évolution historique du contenu, des formes et des méthodes de la diplomatie byzantine s'adaptant continuellement aux nouvelles exigences et tâches, suivant en général l'évolution sociale et politique de l'Etat byzantin

Dans un autre rapport complementaire, D A Zakythinos inscrit quelques observations critiques en marge du rapport qui s'occupe des problèmes politiques externes seulement dans une région quelconque de l'Empire, il faut déplacer la recherche vers le centre de l'Empire — Constantinople — en faisant attention aux relations avec les grandes puissances médiévales. Selon Zakythinos, la diplomatie byzantine, comme d'ailleurs toute sa politique, a un caractère défensif. En attirant l'attention sur la liaison qui existe entre l'économie, les finances publiques et la diplomatie, Zakythinos indique quelques sujets de recherche La conclusion du savant sur la diplomatie byzantine, en général, est très intéressante . « Ce qu'on peut, dès à présent, affirmer c'est que la Diplomatie byzantine reflète les réalisations et les faiblesses de Byzance. Politiquement, une théorie étatique qui correspond difficilement aux réalités de l'Etat et de la société ; des réalités qui s'élèvent péniblement vers les exigences de la théorie. Au point de vue culturel, malgré tout, une ascension vers l'idéal de la foi et vers une synthèse de civilisation » (t. I, p. 319).

La connaissance du problème complexe des relations entre les Slaves et l'Empire byzantin est essentielle pour l'histoire interne de Byzance ainsi que pour sa politique extérieure, voilà ce qui constitue le sujet de quelques communications S Antoljak (*Unsere Sklavinien*) essaye d'établir la signification du terme Σκλαυηνια qui apparaît dans les sources byzantines à partir de Téophilacte Simocatta et Miracula Sancti Demetrii. Il identifie 8 cas différents dont les plus importants sont · Sklavinie de Macédoine près de Thessalonique (conformement à la chronique de Téophanes), sur la côte de la mer Adriatique, les premières formations politiques serbes, et en Pannonie.

Quelques aspects de l'histoire des Slaves et des Avares aux VI[e] et VII[e] siècles—période ou l'on n'atteignit pas une symbiose complète — forment l'objet de l'étude signée par B Zasterova *Beitrag zur Diskussion uber den Charakter der Beziehungen zwischen Slawen und Awaren.* Sur le même sujet, P. Goubert fait une série de précisions chronologiques (*Les guerres sur le Danube à la fin du VI[e] siècle d'après Menandre le Protecteur et Theophylacte Simocatta*)

Dans leurs communications Burmov (*Zur Frage der gesellschaftlich-okonomischen Verhaltnisse bei den Sudostslawen wahrend des 6. und 7 Jahrhunderts*), R Benedikty (*Die auf die fruhslawische Gesellschaft bezugliche byzantinische Terminologie*) et H Evert-Kapesowa (*Quelques remarques sur la colonisation slave*), apportent des contributions substantielles à l'égard de l'évolution de la structure sociale des Slaves méridionaux, avant et après l'établissement dans les Bal-

kans, de la colonisation slave et d'autres aspects peu connus : faute de sources, H. Evert-Kapesowa attire encore une fois l'attention sur l'importance du matériel archéologique dans la connaissance de l'histoire interne, de l'histoire rurale byzantine pendant les siècles VII et IX.

Parmi les communications concernant d'autres aspects de la politique étrangère byzantine, nous faisons remarquer l'étude de R. Cessi, *Venezia e Bizancio nei primi secoli del governo ducale.* L'auteur soutient que la continuation de la tradition romaine dans le cadre de la vie vénitienne a été plus forte que celle byzantine, et fait en même temps beaucoup de précisions très importantes en ce qui concerne les premières relations politiques entre Venise et Byzance.

Une des méthodes employées couramment par la diplomatie byzantine était de donner un aspect théologique à certains problèmes qui ne l'avaient presque pas. L'auteur fait d'importantes observations sur les rapports entre Byzance et le monde médiéval — spécialement le monde musulman — en soulignant l'aspect politique de la coexistence des deux empires, chrétien et musulman, coexistence reconnue sur base d'égalité, en partant du rapport réel de forces.

Quelques aspects concernant les relations internationales dans les Balkans font le sujet des communications de R. Guilland (*Byzance et les Balkans sous le règne d'Isaac II Ange — 1185—1195*) et de H Inalcık (*Byzantium and the Origins of the Crisis of 1444 under the Light of turkish sources*) R. Guilland insiste sur les circonstances qui ont mené, pendant les dernières décennies du XII[e] siècle, à la fin de l'hégémonie byzantine dans les Balkans. La création d'une alliance des peuples slaves dans cette région représente une nouvelle étape dans le destin historique de ceux-ci et de Byzance L'Empire byzantin, affaibli à la fin de la dynastie des Comnènes, devait faire face à de graves problèmes internes et externes. Parmi eux, celui que l'auteur considère comme le plus important est la révolte des frères Assan en 1185 Ce moment est interprété par lui comme « une lutte nationale bulgare », ce qui ne correspond pas à la réalité, selon notre opinion. Les causes de ce mouvement, qui n'on pas été expliquées par R. Guilland, sont nombreuses, et premièrement on doit tenir compte du joug byzantin [10].

L'anarchie féodale, par exemple l'insurrection d'Alexis Branas, a particulièrement favorisé la révolte Il y a peu de sources la concernant et le problème de la participation ethnique à ce mouvement est très controversé [11]. R. Guilland considère qu'à cette révolte ont participé seulement les Bulgares. Il parle aussi des Vlaques balkaniques, montrant qu'ils étaient connus comme étant toujours prêts à la révolte dans leurs montagnes. Nous sommes d'avis que les Vlaques, nom qui désigne une population différente des autres éléments ethniques balkaniques, ont participé à ce mouvement, aussi activement que les Bulgares et les Grecs. L'affaiblissement de l'Empire, l'alliance des frères Assan avec les Coumans, la troisième Croisade et l'activité de Frédéric Barberousse, sont seulement quelques-unes des circonstances qui ont mené à l'apparition d'un nouvel Etat dans les Balkans, et à son développement ultérieur.

La communication de H. Inalcik souligne une fois de plus l'importance des sources turques pour l'histoire balkanique et spécialement pour une meilleure connaissance des étapes de la conquête ottomane.

Dans la discussion qui a porté sur quelques aspects plus importants de la culture et de l'art byzantins au Congrès d'Ochride, on a vu se manifester la tendance positive des byzantinologues de souligner surtout le côté de la diffusion des formes byzantines à l'Ouest, en Orient, en Italie, dans l'archipel grec et spécialement en territoire balkanique — phénomène d'une importance fondamentale quand on apprécie le rôle historique de Byzance.

Un des problèmes les plus débattus de la culture matérielle et de l'art a été synthétisé dans le titre même du principal rapport dédié, par un groupe de chercheurs yougoslaves, aux rela-

---

[10] Cf. G. G. Litavrin, *Болгария и Византия в XI—XII вв*, Moscou, 1960, p. 427—463 ; D. Angelov, *История на Византия*, Sofia, 1963, p 209—213.

[11] G. G. Litavrin, *op. cit.* ; D. Angelov, *op. cit.*, N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : la création et le caractère du deuxième Empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943.

tions entre l'architecture de l'antiquité tardive et celle du Moyen Age, dans les régions centrales balkaniques : *L'Architecture de la basse antiquité et du Moyen Age dans les régions centrales des Balkans*. Les cinq communications du rapport rédigés par Dj. Bošković, Dj. Stričević (*La rénovation du type basilical dans l'architecture ecclésiastique des pays centraux des Balkans aux IXe—XIe siècles, L'Eglise ronde de Preslav et le problème des traditions paléobyzantines dans l'architecture balkanique du Moyen Age, Eglises triconques médiévales en Serbie et en Macédoine et la tradition de l'architecture paléobyzantine*) et I. Nikolaević-Stojković (*L'Ornement architectural de la basse antiquité et du Moyen Age dans les régions centrales et orientales de la péninsule balkanique*) d'une part, le rapport complémentaire du savant bulgare K. Mijatev, de l'autre, ont amplement discuté — ainsi que l'indiquent les titres — le problème tant disputé d'échos romains tardifs et paléobyzantins dans l'architecture du Moyen Age balkanique, en ce qui concerne le plan et la décoration monumentale, c'est-à-dire la question de la reprise, pour des raisons diverses, des formes antiques des Ve—VIe siècles dans les monuments des IXe—XIe siècles. La continuité des centres urbains les plus importants des Balkans — qui n'ont pas cessé d'exister malgré les invasions à l'époque romaine tardive et paléobyzantine — a permis la perpétuation de certaines traditions dans la construction et a orienté l'inspiration des bâtisseurs des IXe—XIe siècles vers les monuments érigés quatre ou cinq siècles plus tôt, dans les mêmes régions balkaniques. D'autre part, cette inspiration des monuments paléobyzantins ne rend point nécessaire de postuler une continuité dans l'art de construire entre la fin du VIe siècle et la seconde moitié du IXe, c'est-à-dire entre l'époque de la pénétration slave et le point culminant du premier Etat bulgare en Balkans. Il s'agit ici — soutient-on dans une des interventions écrites yougoslaves — d'un geste politique plutôt, que Dj. Stričević croit en rapport avec le développement du plan basilical à l'époque des plus illustres chefs bulgares, Boris et Siméon. L'apparition aux IXe—XIe siècles dans la péninsule balkanique des variantes du type basilical a posé aux chercheurs un tas de questions de la résolution desquelles dépend l'éclaircissement de nombreux aspects fondamentaux de la culture médiévale bulgare. Vu le fait que dans la Byzance contemporaine le type basilical était depuis longtemps abandonné en faveur de celui en croix grecque inscrite et aux coupoles, son apparition balkanique représenterait un anachronisme que les savants ont expliqué par certaines influences asiatiques, nord-pontiques, mais surtout par celle — considérée de manières différentes — de quelques prototypes autochtones antérieurs.

En réfutant l'idée d'attribuer au Moyen Age certaines constructions considérées plutôt paléobyzantines (de Messembria, d'Aboba), Dj. Stričević soutient—en ce qui concerne les monuments de type basilical aux IXe—XIe siècles (St. Sophie d'Ochride, Prespa, Vranište, Prizren, Serres, Manastir, Prokuplje) — la thèse de leur inspiration de l'époque de Justinien : « Chacune de ces basiliques (il se réfère à celles des IXe—XIe s. — *n n.*), au point de vue de son aspect général aussi bien qu'au point de vue de chacun des éléments dont elle est composée trouve des parallèles non seulement parmi les monuments appartenant à ce même groupe, mais aussi parmi de nombreuses basiliques paléobyzantines de cette région » (t. I, p. 205).

Ce phenomène, il l'explique — dans le rapport présenté au Congrès d'Ochride, de même que dans ses contributions plus récentes [12] — par le désir des chefs bulgares de marquer leur prestige politique et culturel par la renaissance des formes antiques romaines et paléobyzantines. En d'autres termes, ce retour aux formes révolues dans l'Empire n'est point, sans doute, « une conséquence de l'influence culturelle de Byzance sur l'architecture bulgare, mais plutôt la manifestation de la tendance consciente de ceux qui donnaient les fondements idéologiques de cette architecture pour continuer l'ancien art représentatif romain » (t. I, p. 208) [13]. Intéres-

---

[12] Dj. Stričević, *I monumenti dell'arte paleobizantina in rapporto con la tradizione antica ed all'arte medioevale nelle regioni centrali dei Balcani*, dans « Mélanges Georges Ostrogorsky », II, dans *Recueil de travaux de l'Institut d'études byzantines*, Belgrade, 1964, p. 399—415.

[13] Nous retrouvons cette idée récemment exprimée par M. Tonceva, *Les traditions de l'art ancien bulgare*, dans *La culture médiévale bulgare*, 1964, p. 127.

sante dans ce qu'elle a d'essentiel, trouvant des parallèles dans d'autres circonstances de l'histoire de l'art européen au haut Moyen Age — la politique des constructions de Charlemagne n'échappe point aux comparaisons —, soutenue par un élément d'idéologie médiévale aussi, cette hypothèse ne peut et ne doit pas écarter la raison immédiate, matérielle de l'érection des monuments religieux de ce genre, c'est-à-dire le caractère relativement plus simple et plus rapide de la construction d'un type monumental dont l'élaboration avait une longue histoire balkanique[14].

Si entre les monuments paléobyzantins et ceux du Moyen Age de type basilical il y a un rapport, malgré les diverses explications qu'on pourrait en donner, il est beaucoup moins sûr dans le cas du type triconque. D'après la remarque du même Dj. Stričević — qu'il reprend dans d'autres ouvrages encore [15] — les monuments funéraires, les baptistères et les *martyria* romains et paléobyzantins n'ont pas joué un rôle sans importance dans l'apparition du type triconque aux Balkans, type qui aux IX[e]—XI[e] siècles, dans la région d'Ochride, rappelle les monuments de l'époque justinienne de Caričin Grad et Kursumlja. « Mais cette impression-ci — concluait prudemment Stričević — ne représente pas par elle-même une base suffisamment sûre pour une conclusion quelconque, déterminée sur le rapport mutuel des églises triconques balkaniques du VI[e] et celles des IX[e]—XI[e] siècles » (t I, p 239) La continuité ininterrompue de la construction des monuments triconques du VI[e] au X[e] siècle, d'Italie jusqu'à la région de Sinai, est un fait qui mérite à son tour d'être retenu dans la discussion sur l'aspect balkanique du problème Le manque d'un lien entre les deux époques ne constitue pas moins un obstacle pour l'éclaircissement d'une évolution qui intéresse aussi — on ne doit pas l'oublier — les historiens de l'art roumain ancien.

Une communication séparée a pour objet la bien connue église ronde de Preslav, l'un de ces monuments importants dans la discussion desquels les spécialistes dans l'architecture balkanique et byzantine se trouvent en pleine controverse.

Constatant des analogies — pour l'espace central, c'est-à-dire la salle ronde voûtée d'une coupole, pour les chapiteaux et les corniches d'inspiration hellénistique — avec les édifices de Constantinople et de Ravenne des V[e] —VI[e] siècles, les savants yougoslaves (Dj. Bosković, Sv. Radojčić et surtout Dj. Stričević) ont manifesté leur désaccord envers la datation de l'église ronde de Preslav au X[e] siecle (datation soutenue par K. Mijatev dans le rapport complémentaire présenté au Congrès) montrant qu'elle « appartient à une époque plus ancienne (que le X[e] siècle — *n n*) et n'offre point, comme cela semblait à la plupart des auteurs, des documents directs pour le problème des rapports entre l'architecture de la Basse Antiquité et celle du Moyen Age dans les parties centrales de la Péninsule Balkanique » (t I, p 223)

Complétant le tableau des relations de l'architecture médiévale centrale-balkanique avec celle de l'antiquité romaine tardive et paléobyzantine, le rapport concernant l'ornement architectural visait d'abord l'evolution de quelques motifs, leurs différences et les similitudes (par exemple, dans le cas du motif de la feuille d'acanthe bien connu aux V[e]—VI[e] siècles, on remarque aux XI[e]—XII[e] siècles déjà son développement en motif isolé en forme de cœur). L'apparition des motifs paléobyzantins dans la sculpture balkanique médiévale ne semble pas devoir être liée aux mêmes circonstances que les éléments de plan, I Nikolaević-Stojković émettant l'hypothèse, très proche de la vérité, croyons-nous, de l'introduction, après la conquête impériale au XI[e] siècle, des formes ornementales anciennes « que la sculpture byzantine avait continué à développer sur la partie de son territoire à l'abri des invasions barbares » (t I, p 243) Nous avons exprimé plus haut la conviction que cette hypothèse a pour elle toutes les chances

---

[14] Nous rappelons le fait que parmi les chercheurs yougoslaves, V. Korać a manifesté quelques réserves vis-à-vis de la thèse de Stričević, remarquant que dans d'autres régions encore — au Péloponnèse, dans les provinces orientales — on a employé aux IX[e]—XI[e] siècles le plan basilical (*Sur les basiliques médiévales de Macédoine et de Serbie*, dans *Actes du XII[e] Congrès d'études byzantines*, III, p. 173—186) : « on peut même parler d'une rénovation constante de la basilique dans l'architecture byzantine » (p. 184).

[15] Dj. Stričević, *op. cit.*, p. 413—414

d'être juste, par ce qu'elle tient compte du caractère plus mobile des motifs décoratifs qui ont pu pénétrer en territoire bulgare le lendemain de la victoire byzantine et d'autre part, de la nécessité d'une application artistique particulière dans le domaine de la sculpture ornementale en pierre, d'une intention esthétique supérieure, difficile, quand même, à concevoir dans les conditions balkaniques des VIIe—IXe siècles.

Les problèmes complexes, — et souvent compliqués au cours des recherches mêmes — , de l'époque du haut Moyen Age n'ont pas été résolus, les deux positions déjà indiquées s'affirmant à Ochride avec beaucoup de clarté, avec l'intention évidente d'élucider d'un point de vue propre, non pas seulement des problèmes d'architecture ou de culture matérielle, mais la presque totalité des problèmes de culture et d'histoire balkanique de cette époque.

Soutenant les thèses du rapport complémentaire de Mijatev, les chercheurs bulgares J. Vijarova (*К вопросу о материальной культуре Плиски и Преслава*), V Ivanova-Mavrodinova (*La Civilisation de Preslav*) et S. Stancev (*L'Architecture militaire et civile de Pliska et de Preslav à la lumière de nouvelles données*) ont rejeté dans leurs interventions l'attribution à l'époque romaine et paléobyzantine des monuments de Pliska, de Preslav et d'autres centres considérés par eux des créations bulgares. Soulignant l'héritage hellénistique du premier art bulgare, faisant une parallèle entre le procédé de la décoration monumentale à céramique peinte ou émaillée et la décoration des monuments orientaux des IXe—XIIe siècles, affirmant enfin que toute l'architecture militaire, civile et religieuse des principaux centres bulgares « est née à l'époque des Bulgares et utilisée par la population bulgare » (t III, p. 351), les chercheurs indiqués plus haut n'apportent, à l'appui de leur thèse, d'autre argument particulièrement concluant que celui, beaucoup discuté, du manque des traces romaines et byzantines dans ces sites. Evidemment, dans une phase d'une pareille discussion les conclusions précises sont impossibles, de nouvelles recherches des collègues bulgares étant nécessaires pour l'éclaircissement, à l'aide de l'archéologie, de certains problèmes fondamentaux (la situation de la couche tant discutée, de vie paléobyzantine à Pliska et Preslav, par exemple).

Le caractère encore relatif et controversé de ce problème discuté à Ochride sera plus évident encore si nous rappelons l'intervention polémique de D. Krandžalov (*Sur la théorie erronee de l'origine protobulgare de la cité près d'Aboba* (*Pliska*) contre la thèse Škorpil-Uspenski Acceptée par plusieurs spécialistes bulgares d'aujourd'hui qui localisent la première capitale bulgare dans la proximité d'Aboba, cette thèse est réfutée par Krandžalov qui considère Aboba une ville romano-byzantine et non pas un « camp fortifié » des VIIe—IXe siècles. Le professeur d'Olomouc, bien connu par ses recentes contributions sur l'histoire balkanique du haut Moyen Age [16], remarque à cette occasion qu'une « ...circonstance tres caractéristique est que chez tous les savants qui persistent sur l'origine protobulgare et slave de la ville forte près d'Aboba, on ne trouve pas de matériel comparatif protobulgare ou slave, mais seulement un matériel comparatif romano-byzantin » (t. III, p 201). Des contributions de détails mais, parfois d'une plus large portée sur l'architecture paléobyzantine (A Sonje, *Il battistero della basilica eufrasiana di Parenzo*), byzantino-balkanique (A Khatchatrian, *Annexes des églises byzantines de plan central*, At Milcev, *Neuentdeckte mittelalterliche kreuzkuppelartige dreikonchale Kirche in der Umgebung vom Dorfe Kulata*, K. Tomovski, *Neue Angaben uber die Erbauung der Kirche der Mutter Gottes — Bolnička* et I. Zdravković — V. Iovanović, *La forteresse de Zvečan*) ont complété le tableau général du chapitre d'architecture au congrès d'Ochride.

A cette même occasion l'attention des savants de prestige international a été attirée par la peinture byzantine et balkanique, complétant le rapport de V N. Lazarev (*Живопись XI—XII веков в Македонии*). Guidé par le principe de découvrir les éléments d'école locale

---

[16] D. Krandžalov, *Comment distinguer dans les matériaux archéologiques des pays balkaniques la population locale romanisée des Slaves et des autres éléments ethniques*, dans *Acta Univ. Palackiana Olomucensis*, Hist., 7, 1964, p 5—43.

souvent nommée, d'un terme pas toujours très bien justifié « nationale », V. N. Lazarev a pu distinguer quelques monuments des plus importants de peinture macédonienne des XIe—XIIe siècles (à Ochride, Castoria, Nerezi, Kurbinovo) qui représentent les splendides précurseurs de la peinture serbe du XIIIe siècle, dues aux maîtres soit arrivés de Constantinople ou de Thessalonique, soit formés dans les centres locaux. Leurs relations avec Thessalonique et avec la capitale sont discutées par V. N. Lazarev — qui souligne les éléments de rapport entre les fresques du XIe siècle de St Sophie d'Ochride et l'art constantinopolitain — et par Sv. Radojcić qui y entrevoit quelques influences d'une école attachée à la Patriarchie de Constantinople. Signalant les difficultés existant encore dans les études sur l'art byzantin des XI—XIIe siècles, O. Demus s'est prononcé contre le procédé de dater les fresques de Macédoine sur des bases exclusivement stylistiques. Elevant en même temps ses conclusions au niveau d'une interprétation générale, le savant viennois remarque dans la diversité des centres locaux de peinture les éléments d'unité de l'art byzantin contemporain, caractéristique accentuée pour la peinture de Macédoine au XIe siècle au cours de l'intervention de St. Pelekanidis.

Au chapitre peinture murale, enluminures et mosaïques byzantines et balkaniques, les spécialistes réunis à Ochride ont émis leur opinion sur des questions de détail, ont précisé nombre d'aspects iconographiques, ont signalé des fresques et des mosaïques nouvellement découvertes, ou enfin—et cela nous intéresse en premier lieu, ont discuté des thèmes d'une plus haute portée. Parmi eux nous rappelons la contribution de C. Krestev (*Sur la renaissance balkanique aux XIIIe et XIVe siècles*) où l'auteur s'arrête à ce qu'il appelle « la Renaissance » ou, avec un terme moins indiqué, croyons-nous — de par son extension même et son caractère antithétique, — « la Renaissance médiévale de l'Orient ». Soulignant le fait que le phénomène de l'évolution spirituelle, de même que celui d'épanouissement général politique, économique et social de la Péninsule Balkanique aux XIIIe—XIVe siècles n'ont pas été suffisamment intégrés dans l'histoire européenne, Krestev indique comme motif de cette carence le fait « que les éléments composants de la Renaissance de la Péninsule Balkanique subsistent à travers son histoire au Moyen Age et ne sauraient être comprimés dans un évènement historique ou dans un mouvement brusque et ascendant, comme ce fut le cas pour la Péninsule italienne » (t. III, p. 206).

Le niveau élevé de la vie urbaine dans l'Empire byzantin, la vive présence de l'héritage antique ont permis à Byzance la perpétuation d'une situation de « renaissance » culturelle et artistique, phénomène récemment remarqué par Otto Demus [17] et applicable à la situation balkanique des XIIIe—XIVe siècles. L'échange continuel de biens et d'idées entre l'Italie et Byzance au haut Moyen Age, les croisades, les rapports économiques des Vénitiens, des Genois et des Pisans avec l'Empire, ont déterminé, parmi d'autres facteurs, la pénétration de la « maniera greca » dans la peinture de Duocento, l'arrivée sur la terre italienne, et plus loin, dans l'Occident, d'éminents représentants de l'humanisme byzantin de l'époque des *Paléologues*. Dans ces échanges les Balkans ont eu, évidemment, un rôle de premier ordre. Connaissant mieux la peinture bulgare des XIIIe—XIVe siècles, Krestev s'arrête à ce qu'il considère une synthèse entre l'esthétique byzantine de l'époque et les nouvelles tendances, réalistes et humanistes Nous ne pouvons pas moins ajouter que les œuvres des peintres de Serbie ou de Mistra complètent le chapitre de la peinture balkanique « renaissante » Les mêmes problèmes sont discutés par P. Milojković-Pepek (*La Formation d'un nouveau style monumental au XIIIe siècle*) qui remarque lui aussi les antécédents du XIIe siècle dans la peinture balkanique de l'époque qui l'intéresse, la coexistence des deux styles — l'un linéaire, schématique, l'autre anatomique et plastique —, les rapports avec la peinture de Constantinople après 1300 et le fait, intéressant pour le phénomène de continuité artistique dans la sphère byzantine, de l'existence des modèles des Xe—XIe siècles pour les maîtres du XIIIe.

---

[17] O Demus, *L'Art byzantin dans le cadre de l'art européen*, dans *L'Art byzantin, art européen*, Athènes, 1964, p. 90.

Complétant le tableau de la peinture byzantine et balkanique au Moyen Age, certains auteurs ont apporté des contributions importantes, signalant des monuments peints du mont Athos (V. Djurić, *Fresques médiévales à Chilandar*), de Chypre (A. H S Megaw, *Twelfth Century Frescoes in Cyprus*, A. Stylianou, *Some Wall-Paintings of the Second Half of 15th Century Cyprus*), des témoignages pour les échos de la peinture murale byzantine et des manuscrits qui ont circulé dans les milieux romans du XII[e] siècle (Z. Kádár, *Cycle de fresques à Feldebro représentant Caïn et Abel*, M. L. Concasty, *Vierge Eleousa d'une bible romane*), ou de certaines présences occidentales dans les régions d'art byzantin au XIII[e] siècle (K Weitzmann, *Crusader Icons on Mount Sinai*), discutant les nombreux et difficiles problèmes d'iconographie (S. Der Nerssesian, *La Peinture arménienne au VII[e] siècle et les miniatures de l'Evangile d'Etchmiadzin*, P. Mijović, *Une Classification iconographique de ménologes enluminés*, M. Wenzel, *Some Notes on the Iconography of St Helen*, A. Stojanović, *Une Contribution iconographique de l'architecture peinte dans la peinture médiévale serbe*), ou essayant de distinguer les éléments d'influence artistique italo-crétoise au XVI[e] ou russe au XVIII[e] siècle sur la peinture serbe à la fin de l'époque médiévale (D. Medanović; *Die italo-kretische Malerei und die serbische Graphik des 16. Jahrhunderts*, P. Vasić, *Les Influences russes dans l'art serbe du XVIII[e] siècle*).

A côté de la peinture murale et des manuscrits, l'art de la mosaique, illustre entre toutes les manifestations byzantines, a attiré l'attention des historiens d'art au Congrès d'Ochride. Les contributions dans ce domaine ont été assez nombreuses, relatives à l'étude des fameuses mosaiques — encore existantes ou disparues, mais connues par l'intermédiaire des dessins des artistes occidentaux aux XVIII[e]—XIX[e] siècles — de la St. Sophie constantinopolitaine (C. Mango, *The Lost Mosaics of St Sophia, Constantinople*[18], S Eyice, *Une nouvelle hypothèse sur une mosaïque de Sainte Sophie à Istanbul*, G. P. Galavaris, *Observation of the Date of the Apse Mosaic of the Church of H. Sophia in Constantinople*), ou aux mosaiques découvertes dans les coins les plus éloignés de la sphère byzantine (M. Chebab, *Mosaïques découvertes au Liban*)

A la sculpture monumentale et à l'ornement architectural qui accompagnent presque toujours l'architecture, ont été dédiées quelques interventions, portant soit sur le phénomène de perpétuation des traditions classiques gréco-romaines (G Agnello, *Il problema della provenienza delle sculture bizantine della Sicilia*, A. Banck, *Quelques monuments de l'art appliqué byzantin du IX[e]—XII[e] s.*), soit sur les influences de certaines régions artistiques avoisinées, celle arabe par exemple (G. C. Miles, *Classification of Islamic Elements in Byzantine Architectural Ornament in Greece*[19], soit enfin, sur les rencontres au bord du Danube, dans les régions de permanentes confluences culturelles et artistiques, avec les échos de l'art roman occidental (A. Horvat, *Die Skulpturen mit Flechtbandornament aus Syrmien*).

Enfin l'art de l'orfèvrerie d'une signification et d'une ampleur qu'il n'est point nécessaire de souligner pour le haut Moyen Age européen et, surtout, pour les régions byzantines —, s'est avéré une fois de plus un chapitre difficile par la pluralité d'influences et par sa diffusion particulière

Se référant à la circulation des types de parure couramment usités dans les pays balkaniques, en Moravie ou en Russie — et, ajoutons-nous, pas moins sur le territoire roumain — au haut Moyen Age (M Corović-Ljubinković, *Les Influences de l'orfèvrerie byzantine sur la parure de luxe slave du IX[e] au XII[e] siècle*), aux destinées locales, balkaniques de l'argenterie d'influence orientale et byzantine (B. Pecarski, *Byzantine Influences on Some Silver Bookcovers in Dalmatia*, V. Han, *Une Coupe d'argent de la Serbie médiévale*), les auteurs mettent en évidence un aspect de

---

[18] Pour des détails plus nombreux, voir l'ouvrage du même auteur, *Materials for the Study of the Mosaics of St. Sophia at Istanbul*, « The Dumbarton Oaks Research Library and Collection », Trustees of Harvard University, Washington, District of Columbia, 1962.

[19] Pour ce problème, voir aussi l'article plus récent du même auteur, *Byzantium and the Arabs : Relations in Creta and the Aegean Area*, dans « Dumbarton Oaks Papers », 18, 1964, p. 1—32 et O. Grabar, *Islamic Art and Byzantium*, ibidem, p. 67—88.

la synthèse produite dans l'orfèvrerie sud-est européenne, évidente aussi dans celle roumaine, particulièrement valaque aux XIV[e]—XVI[e] siècles.

Si le Congrès d'Ochride a marqué un événement dans l'histoire des recherches sur la culture matérielle, et surtout sur les arts plastiques byzantins ou d'influence byzantine — tout un volume leur étant dédié — ni les rapports généraux et complémentaires sur la littérature et la musique byzantines n'ont manqué, non plus, à cette occasion. Dans l'analyse des œuvres de ces domaines on a aussi remarqué l'évidente tendance à distinguer les effets de l'influence de Byzance dans le monde contemporain et premièrement dans celui slave médiéval. Sous le titre *The Slavic Response to Byzantine Poetry*, R Jakobson s'est approché, dans le rapport général présenté au Congrès, de l'aspect technique des traductions slaves d'après des originaux grecs — livres liturgiques ou œuvres patristiques —, soulignant les similitudes des recherches sur les traductions littéraires et les transpositions musicales, similitudes du reste normales, dérivées de la nature même de ces deux domaines artistiques.

Un intérêt particulier a présenté, à notre avis, l'intervention du savant bulgare I Dujčev a propos du problème des traditions dans la littérature slave médiévale, problème qu'on a rencontre aussi, dans le cas de l'architecture, de la peinture ou d'autres domaines de l'art plastique Partant d'une juste remarque . « s'il n'était pas possible alors de concevoir la conversion au christianisme d'un peuple, quel qu'il fût, sans recourir aux grands foyers de la foi — Constantinople pour les peuples de l'Orient et de la Peninsule Balkanique, Rome pour les peuples de l'Occident — on n'était pas aussi en état de penser à créer une littérature chrétienne n'ayant aucun rapport avec la littérature chrétienne déjà existante en grec et en latin » (t. I, p. 412), Dujčev observe un fait important et significatif dans le monde slave on n'a traduit pas seulement d'après les textes sacrés orthodoxes ou d'après les textes apocryphes répandus dans les milieux slaves hérétiques, mais aussi d'après des œuvres paléochrétiennes, antiques païennes, d'après des chroniqueurs byzantins (Malalas, Syncellos, Hamartolos, Zonaras, Manasses sont du nombre), d'après des monuments de droit byzantin, des poésies (Kassia, Romanos Melodos, Cristophore de Mitylene), d'après des romans familiers aux regions byzantines (le grand *Roman d'Alexandre*, les récits d'Esope), d'après des œuvres scientifiques (Le *Physiologue*, par exemple). Si nous ajoutons le fait que c'est par ces traductions slaves que les œuvres byzantines dont les originaux ont disparu nous sont connues, et d'autre part la circonstance que par ces traductions, des peuples non-slaves aussi — les Roumains par exemple — ont eu, au Moyen Age, la possibilité de connaître le trésor littéraire byzantin ou de tradition byzantine, nous pourrons apprécier à sa valeur réelle, la discussion, au Congrès d'Ochride, d'un problème d'une telle portée.

Des questions concernant la littérature historique byzantine ont été présentées dans quelques communications. Poursuivant ses préoccupations pour les historiens byzantins du XV[e] siècle, V. Grecu a préparé une édition critique de l'ouvrage historique de Sphrantzes, qui paraîtra prochainement. Dans sa communication, qui est en quelque sorte une introduction à cette édition critique, V Grecu énumère les manuscrits, discute sur le nom de Sphrantzes et insiste sur les valeurs historiques, littéraires et linguistiques de ses mémoires. (*Das Memoirenwerk des Georgios Sphrantzes*)

La nécessité de nouvelles éditions critiques des historiens byzantins est de plus en plus pressante Le problème d'une édition critique de la chronique de C. Manassès est envisagée par O. Lampsidis (*L'édition critique de la chronique de Constantin Manassès*) L'auteur insiste sur la tradition manuscrite, — en indiquant le manuscrit de base — sur le titre de cet ouvrage qui doit être Χρονικὴ σύνοψις, sur les traditions slaves et leur importance.

S. Antoniadis (*Le chroniqueur vénitien Zancarvolo et les rapports de Venise avec les Crétois et l'empereur de Byzance au XIV[e] siècle*) signale une nouvelle source de l'histoire du bassin oriental de la Méditerranée . le chroniqueur venitien Zancarvolo dont il publiera l'édition critique Les données de celui-ci sont intéressantes, surtout celles qui ont rapport à la révolte des Crétois en 1364 et généralement aux relations entre Crète et Byzance. Poursuivant ses propres études à

l'égard de Digenês Akritas, A. Dostal fait des considérations originales sur la version slave et sur l'intérêt particulier de *Devgenievo Deianie* (*A propos de la version slave de l'épopée byzantine Digenês Akritas*). Le problème est d'un grand intérêt, étant lié à une discussion plus étendue sur le rapport entre le slavon ecclésiastique et le vieux russe Dostal indique qu'il doit avoir existé une version littéraire slave antérieure à celle folklorique et qu'il a existé entre elles une influence qui est loin d'être négligeable Sa conclusion est que les variantes slaves ne sont pas une traduction littérale, fondée sur une version slave commune, probablement ecclésiastique et méridionale. La nécessité d'une étude approfondie des anciennes versions russes est evidente, non seulement pour l'histoire de l'ancienne culture russe, mais aussi pour l'exégèse de l'épopée de Digenês Akritas.

L'étude de H. Ditten, βαρβαροι, Ἕλληνες *und* Ῥωμαῖοι *bei den letzten byzantinischen Geschitsschreibern*, élaborée a la suite d'un dépouillement systhématique des sources byzantines du XVe siècle, présente un interêt non seulement linguistique, mais en général permet une meilleure connaissance de la mentalité et de l'attitude de la société byzantine envers le monde étranger, à la veille de la chute de Byzance.

La communication du professeur A Mirambel, *Pour une grammaire historique du grec médiéval Problèmes et méthodes*, soulève quelques aspects d'un désidérat commun à tous les byzantinistes : l'élaboration d'une grammaire de la langue grecque medievale, semblable à celle du grec classique et moderne. La langue parlee par les Byzantins a été considérée unilatéralement, soit comme dernière phase décadente de la langue classique, soit comme point de départ pour le grec moderne. Le professeur Mirambel souligne que le grec médiéval se présente comme une synthèse correspondant à l'evolution de l'hellénisme à travers une existence millénaire Les caractères spécifiques du grec byzantin sont l'influence du christianisme, consignée dans les écrits et ses différences déterminées par l'hiérarchie des divers genres écrits. Après avoir signalé les méthodes et les quelques réalisations de l'évolution linguistique à Byzance, on en trace les lignes principales à differentes périodes. L'auteur conclut qu'il est impérieusement nécessaire que les moyens d'expression de la pensée byzantine soient étudiés systématiquement et profondément.

Pas moins intéressant, le rapport de E. Wellesz (*Melody Construction in Byzantine Chant*), a souligné la nécessité de l'étude parallèle de l'ancien chant chrétien de l Est et de l'Ouest, de ses relations avec le chant populaire (aspect discuté aussi par D Stefanović par rapport surtout au chant serbe) et avec certains éléments paiens

L'importance de la musique liturgique des Balkans pour la connaissance de ce vaste chapitre de l'art médiéval en Europe est immense si on se rend compte que pour l'époque antérieure au VIIIe siècle les savants ne savent presque rien de concret sur l'ancienne musique chrétienne et si on remarque l'existence des parallélismes dans la musique hébraique-orientale et byzantine, la dernière représentant, paraît-il, le lien de transmission de l'ancienne musique chrétienne à l'Occident européen.

La culture byzantine, étroitement liée dans son ensemble à la théologie, a été profondément influencée par l'Eglise. Un des aspects de ce phénomène caractéristique pour Byzance est abordé par H G Beck dans un érudit et ample rapport (*Humanismus und Palamismus*) ou l'on présente les étapes principales de l'humanisme byzantin, en insistant sur quelques aspects de la culture byzantine au XIVe siècle. En ce qui concerne l'humanisme à Byzance, les points de vue des savants sont loin de présenter une position unitaire On voit parfois se manifester la tendance de quelques savants de rapporter ce phénomène complexe à l'humanisme de l'Europe occidentale, considérée comme étalon, d'autres s'arrêtant seulement à l'expression théologique de ce même humanisme byzantin Dans son rapport, H. G. Beck clarifie nombre d'aspects particuliers et son mérite réside surtout dans le fait qu'il attire l'attention sur les problèmes que les recherches ultérieures doivent prendre en considération. Intéressantes, croyons-nous, sont les contributions de G Schiro qui, dans son rapport complémentaire, essaie de définir les caractéristiques de l'humanisme byzantin, en rapportant, quelquefois, l'humanisme aux circonstances

sociales et politiques internes. Schiro souligne : « La coscienza dell'eredità politica romana e la coscienza della eredità culturale e spirituale greca, permeata questa del cristianesimo, furono le costanti della storia politica e civile di Bisanzio E certo l'umanesimo, così come noi l'abbiamo inteso nella sfera bizantina, rappresenta l'espressione superiore e costante della coscienza di quella eredità culturale e spirituale » (t. I, p. 325—326). Dans la même question, J. Meyendorff caractérise l'humanisme byzantin par son attention pour les études sur l'antiquité classique si riches de Photios à Pléthon La victoire finale du palamisme, qui était celle de la théologie et de la scolastique médiévale — a empêché l'évolution ultérieure d'une philosophie et d'une culture laïque à Byzance, similaire à celle de l'Occident.

Les communications présentées dans la section de théologie et d'histoire de l'église traitent, en général avec beaucoup d'érudition, le plus souvent des questions de détails. Nous signalons, en premier lieu, l'étude de J. Gouillard, *Le décret du Synode de 843*, où l'auteur se propose d'étudier le décret d'un des synodes les moins connus. S'arrêtant à la tradition manuscrite, Gouillard signale une copie intégralement conservée et jamais utilisée, en essayant de démontrer que le décret est une compilation de textes, antérieure a l'iconoclasme de la première moitié du IX[e] siècle, en concluant qu'il s'agit d'un faux, créé pour combler une lacune supposée des recueils d'*horoi*.

F. Halkin signale, lui aussi, un document important pour l'histoire monastique et aussi pour celle balkanique à la fin du XIV[e] siècle (*Un ermite des Balkans au XIV[e] siècle. La Vie grecque de Saint Romylos*).

Les problèmes de droit byzantin et des sciences auxiliaires ont été présentés au Congrès d'Ochride par rapports et communications (le rapport présenté par le regretté H. Schmidt, *Ostromisches Vulgarrecht, byzantinisches, balkanisches und slavisches Recht*, manque des *Actes du Congrès*, à cause de la mort survenue du savant viennois).

Le rapport complémentaire de A. Soloviev fait un tableau général de l'influence et de la circulation de la législation byzantine dans les pays de l'Europe orientale et du sud-est L'auteur reconnaît l'importance du droit coutumier, mais insiste particulièrement sur les destinées des monuments juridiques byzantins dans le monde bulgare, serbe, roumain, russe ou géorgien, en expliquant l'évolution du droit de ces peuples exclusivement par des facteurs étrangers, sans tenir compte des relations de ce droit avec les conditions spécifiques des sociétés qui l'ont adopté et développé d'une manière originale, dans la mesure de leurs propres nécessites.

Dans sa communication (*Закон судный людем, как памятник византийского права*), S. Troytzki soutient que cet important code juridique a été rédigé pour répondre au besoin de l'armée byzantine de Macédoine, formée de contingents slaves. Sa conclusion est donc que ce monument juridique a une origine macédonienne et non pas bulgare ou morave, comme on l'a soutenu longtemps ; l'idée est approuvée aussi par A Soloviev, qui date le code avant 850 (*Actes* .., I, p. 459)

B Blagoiev (*Primauté de la loi dans le code du tzar Duchan*), analyse les relations de quelques articles du Code d'Etienne Douchan et des chartes du même empereur, en montrant que quelques éléments de la législation byzantine ont été adoptés en Serbie, mais que dans sa totalité, la législation de ce souverain est originelle, correspondant au processus du développement de la féodalité dans l'Etat serbe au XIV[e] siécle.

Le rapport de F. Dolger, *Die byzantinische und die mittelalterliche serbische Herrscherkanzlei* représente en fait une courte et substantielle synthése des recherches récentes [20] de l'apprécié savant byzantiniste On montre ici l'organisation et le fonctionnement de la chancellerie impériale, on analyse du point de vue diplomatique la forme et les différents types de documents émanant de cette chancellerie, on considère que les méthodes de cette institution ont été adoptées sans changements par les féodalités balkaniques. Dans un rapport complémentaire, V. Mošin

[20] *Byzantinische Diplomatik*, Ettal, 1956.

apporte d'importantes précisions concernant l'apparition et l'évolution de la chancellerie serbe médiévale, montrant que l'activité de celle-ci a été conditionnée par la société féodale qu'elle servait.

Enfin, J. Bompaire (*Etude sur des actes d'archives inédits du XVIe siècle* (*Athos*) signale le fait qu'à côté de documents post-byzantins, à Xeropotame et à d'autres monastères du Mont Athos, on trouve un grand nombre d'actes turques et moldo-valaques, importants pour l'histoire de notre pays au Moyen Age et encore peu connus par les spécialistes roumains.

L'analyse attentive des détails, en même temps que le penchant pour des synthèses partielles dans l'étude méthodique de la culture et de l'art byzantins, les tendances à élargir l'horizon des recherches et à trouver les échos de Byzance dans le monde contemporain, surtout aux Balkans, ont été, sans doute, autant de contributions précieuses de l'histoire de l'art et de la culture byzantines présentées à Ochride. Les historiens, les archéologues, les historiens de la culture médiévale roumaine et sud-est européenne peuvent trouver dans les *Actes du XIIe Congrès International d'Etudes Byzantines* de nombreux points d'appui ou d'éclaircissement pour certains problèmes qu'ils étudient. De même, la clarification, dans l'avenir, de certaines questions de détail ou d'une plus haute portée, qu'on a posées à cette occasion, ne manquera pas d'être aidée, nous l'espérons, par les conclusions des spécialistes roumains Car, par l'intégration — sans cesse mieux conçue — de l'histoire médiévale des régions nord-danubiennes dans le complexe sud-est-européen et byzantin, nous pourrons approfondir et expliquer d'une manière plus nuancée, le rôle du territoire de la Roumanie comme zone de confluence culturelle et artistique, qu'il a représenté dès les temps les plus reculés.

Răzvan Theodorescu et *Gheorghe Zbuchea*

ARŠ, G L , SENKEVIČ, I G., SMIRNOVA, N. D . *Краткая история Албании* [Brève histoire de l'Albanie]. Editions « Nauka », Moscou, 1965, 262, p + 1 carte.

Ce travail constitue la première tentative soviétique de retracer l'histoire de l'Albanie depuis le XVe siècle jusqu'à la veille de la seconde guerre mondiale. Les auteurs ont consulté pour cela des actes inédits appartenant aux Archives de l'U R S S , ainsi qu'aux Archives de la République d'Albanie. Ils se sont partagé assez équitablement les chapitres de leur ouvrage (Smirnova est l'auteur des chapitres 1, 7 et 8 ; Arš, des chapitres 2 et 3 et Senkevič du reste). Leur exposé insiste principalement sur la lutte du peuple albanais contre l'oppression étrangère et s'attache à mettre en relief ses aspirations incessantes pour maintenir ou recouvrer un Etat unitaire et indépendant. On trouvera moins réussie la description des relations de production et celle des institutions, autrement dit l'histoire interne, qui exige une connaissance approfondie du sol et de ses ressources, le commerce intime du genre de vie du peuple et une étude plus détaillée de la littérature et de la création populaire. Mais, dans l'ensemble, les auteurs ont réussi à nous donner un ouvrage intéressant

Comme on ne détient que de rares informations sur les Albanais jusqu'au XVe siècle, il eût été bon que l'introduction utilisât plus largement les résultats de la linguistique pour montrer l'importance de la langue albanaise en tant que moyen d'investigation d'un passé plus reculé. Le nom du linguiste italien Ribezzo a été fautivement transcrit Рибекко (p 8). On men-

tionne l'influence linguistique slave, mais sans mention aucune de l'influence latine, qui a laissé de profondes traces La partie de contributions de la culture byzantine et les causes de l'expansion turque ont été également laissées de côté En échange, les pages consacrées au héros national Skanderbeg sont excellentes, bien que les auteurs n'aient guère eu de place pour enregistrer nombre de détails. Le nom de Georges Castriote (1405—1468), comparé à Alexandre le Grand est devenu populaire et a survécu surtout sous sa forme turque · Alexandre = Iskender — Iskender-bey — Skanderbeg. En général l'ensemble de l'exposé aurait gagné à esquisser au préalable les conflits d'intérêt qui mettaient aux prises les puissants Etats voisins de l'Albanie. Cela aurait permis de mieux voir et de mieux comprendre la façon dont s'orientèrent et réagirent au sein de ce complexe les dirigeants albanais

Sous la domination turque persistèrent des formes d'organisation sociale plus anciennes, exprimées parfois au moyen de termes byzantins comme *Kuvend* (lat. *conventus*) « conseil supérieur des tribus », *kanon* (κανών) « loi », *hapitan* (κατεπάνω) « conducteur » etc Les Turcs pratiquèrent la devise *divide et impera* ils séparèrent les Albanais en groupes éparpillés parmi des tribus d'autres langues (slaves, grecques, valaques, turques) et cherchèrent à leur imposer leur propre religion Tout comme les Valaques, les Albanais résistèrent mieux dans les régions d'altitude et dans les montagnes Le bien le plus précieux qu'ils réussirent à sauver au fort de cette lutte, ce fut leur langue, l'une des plus anciennes d'Europe

La partie du livre, regardant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles a été écrite par G L. Arš ; elle est bien composée, quoique l'on aurait désiré y trouver davantage de détails au sujet de la littérature et de la création spirituelle des Albanais. En revanche l'activité des premiers illuministes, Naum Vekilhardzi (1797—1866), et Zef Iubani (1818—1880), est largement présentée et avec un assez grand luxe d'informations. Intéressants sont aussi les efforts faits pour créer un alphabet unitaire à l'aide des lettres latines · cette fois encore c'est la langue qui a servi de moyen de rapprochement et d'affermissement de la conscience nationale. La plupart des protagonistes sur le plan intellectuel, comme Iani Vreto (1822—1900), Sami Frasheri (1850—1904), Vaso Pashko, etc ont déployé leur activité au sein des petites colonies albanaises d'Istanbul, de Sofia, de Brăila, de Bucarest, où apparurent également les premières associations culturelles albanaises La lutte du peuple albanais durant les années 1903—1912, c'est-à-dire à la veille de sa libération du joug ottoman et de l'obtention de son indépendance, est bien évoquée On voit nettement à la lecture des pages de ce livre que les chefs albanais étaient au courant des idées les plus avancées de leur époque et animés du patriotisme le plus pur La dernière partie du volume concerne l'Albanie entre les deux guerres mondiales et est, pareillement, intéressante : elle y aurait gagné si l'auteur, N. D. Smirnova, eût analysé de plus près l'économie du pays, pour mieux faire comprendre à la lumière des conditions actuelles, le passé de ce peuple intelligent et brave, au lieu de trop insister sur certaines figures d'un moment, comme Ahmed Zogu et d'autres usurpateurs du pouvoir qui frayèrent la voie à l'occupation italienne

Les auteurs font preuve d'une bonne connaissance de la langue et de l'historiographie albanaises. A la p 23, note 4, on corrigera une faute d'impression *Choqerore*, au lieu de *Shoqerore* A la p 97 I. G. Senkevič affirme que « le 10 décembre 1877 les troupes russes s'emparèrent de Plevna et entamèrent l'attaque sur un large front ». Aucune mention des Roumains qui combattirent aux côtés des troupes russes et préparèrent au prix de gros sacrifices en hommes la défaite turque dans la guerre de 1877-1878 Malgré certains défauts, ce livre n'en apporte pas moins d'informations nouvelles puisées à des sources inédites et il représente une contribution utile à l'histoire du peuple albanais

H. Mihăescu

Československo-bulharské vztahy v zrcadle staletí (*Les relations Tchécoslovaco-Bulgares au cours des siècles*), Nakladatelství československé Akademie věd, Prague, 1963, 437 p

Cet ouvrage est le fruit de la collaboration scientifique entre les deux Académies, tchécoslovaque et bulgare, et a paru á l'occasion du Ve Congrès international des slavistes qui a eu lieu á Sofia [1] en 1963.

Le volume comprend 19 articles et études à contenu varié, certains a caractère de synthèse, d'autres à caractère monographique L'ensemble definit sensiblement l'évolution des relations historiques entre Tchèques, Slovaques et Bulgares durant le dernier millénaire

Le matériel présenté est divisé en trois chapitres histoire, littérature, linguistique Dans ce qui suit nous nous occuperons uniquement des matériaux historiques

La seule contribution relative á l'époque médiévale comprise en ce volume, due à Ivan Dujčev, est intitulée . *Les relations entre les Tchèques, les Slovaques et les Bulgares au Moyen Age* (p 11—40) Ayant comme point de départ l'analyse des sources médiévales, l'auteur precise les relations entre les Slaves du Sud et les Slaves pannoniens, depuis le VIIe siecle jusqu'à l'époque de Constantin le Philosophe (dans l'œuvre littéraire duquel *La vie de Stéfan Lazarović* — on parle de Jan Huss — ce qui denote le large écho qu'eut à son temps le mouvement révolutionnaire hussite). Du point de vue chronologique, les relations entre les Slaves du Sud et les Slaves occidentaux ont continué pendant tout le Moyen Age, sous un triple aspect : politique, économique et culturel. Un premier aspect des relations entre les Bulgares, en tant que Slaves du Sud, et les Slaves occidentaux, est l'aspect politique . les deux groupes de peuples slaves entretenaient d'étroits rapports, d'une part avec l'Empire byzantin, d'autre part avec les Etats occidentaux et la curie papale. Dujčev admet qu'un grand nombre d'événements passés à Byzance, ainsi qu'une partie des relations entre l'Occident et l'Orient á cette époque, ne peuvent être clarifiés qu'à la lumière des relations entre les deux grands groupes de peuples slaves. Pour une connaissance plus approfondie de ces relations, une recherche plus attentive, portant sur toutes les sources historiques médiévales, s'impose

Dujčev divise l'histoire des relations entre les Bulgares et les Slaves pannoniens en plusieurs périodes. La première se rapporte à l'époque du haut Moyen Age, surtout au VIIe siècle, lorsque dans la Grande Moravie est instauré l'Empire de Samo, et que dans la Péninsule Balkanique se forme, pendant la seconde moitié du même siècle, le premier Etat bulgare (environ 681). La période suivante correspond au IXe siècle qui coincide avec le développement politique et culturel de la Grande Moravie en même temps que de l'Etat bulgare A partir de 1018, l'Etat bulgare tombe, pour 167 ans, sous la domination byzantine, tandis que les pays tchèques et slovaques se dégagent de l'influence politique et culturelle du Byzance, s'orientant vers l'Occident De cette époque (la IIIe période) on ne dispose que d'informations sporadiques sur les relations des Slaves occidentaux avec les Slaves du Sud et surtout avec les Bulgares. Il en est de même pour les deux siècles suivants, le XIIIe et le XIVe (IVe période). Enfin, une cinquième période commence avec la première moitié du XVe siècle, lorsque les relations entre les pays tchèques et bulgares sont partiellement rétablis Il s'agit toujours d'actions plutôt épisodiques, comme par exemple l'expédition de Vladislav III.

Dujčev entreprend ensuite l'analyse des plus importants événements historiques qui ont facilité le maintien des relations entre les Slaves pannoniens, les Protobulgares et les Bulgares, durant les siècles. Il est à retenir, en premier lieu, la pénétration des différentes tribus slaves dans la Péninsule Balkanique, la fondation de l'Etat bulgare, de même que l'ex-

[1] Le volume a paru aussi en bulgare sous le titre : *Чехословакия и България през вековете*, Sofia, 1963.

pansion des Avares jusqu'à la destruction de leur empire, à la fin du VIIIe siècle et au commencement du siècle suivant.

L'héritage des possessions avares est échu aux Francs, à la principauté de la Grande Moravie, fondée au commencement du IXe siècle, et à l'Etat bulgare. A partir de la troisième décade du IXe siècle, de fréquents conflits opposent les Bulgares et les Francs à propos des frontières. Les conflits ont abouti à la conclusion d'un accord en 832, renouvelé en 895, le roi des Francs (des « Allemands ») étant Louis le Germanique (826—876) A partir du milieu du IXe siècle, les relations entre les Bulgares et les Slaves pannoniens sont soumises à des oscillations provoquées non seulement par l'intervention des deux grandes forces voisines, les Byzantins et les Francs, mais aussi par l'orientation politique tantôt hardie, tantôt prudente, des deux princes, Boris (852—889) et Rostislav (846—870) Cependant, en 863 une mission chrétiennne dirigée par Cyrille et Méthode, partait vers la Grande Moravie et, après deux ans, le prince Boris, sous la pression de Byzance, allait renoncer à l'alliance avec les Francs et accepter la religion chrétienne (au printemps de l'année 865). L'acceptation du baptême a créé une base d'égalité et a constitué en même temps un moyen actif de consolidation des relations ultérieures entre les deux pays. En continuant de signaler — quelquefois de documenter— les relations politiques et culturelles entre les Bulgares et la Grande Moravie, l'organe politique le plus fort à cette époque parmi les pays slaves occidentaux, Dujčev bâtit son argumentation sur les prémisses créées par le jeu des intérêts politiques de Byzance et des Francs. Ce jeu détermina une oscillation continuelle dans la politique des deux Etats slaves. Durant la domination byzantine (1018—1185), les relations des Bulgares avec la Grande Moravie se réduisent aux réminiscences liées à l'activité de Rostislav, de Kocel, de Cyrille et Méthode et de leurs disciples.

Une série de monuments littéraires contemporains trahissent cette tradition cyrillo-méthodienne. Après la libération des Bulgares de la domination byzantine on reprend les relations avec les Slaves occidentaux, surtout dans le domaine économique,

Une brève mais concise et documentée étude sur *Konstantin Jireček et l'historiographie bulgare* (p 41—47) est signée par E. Angelov. On sait que le savant tchèque, de concert avec N Palauzov et Marin Drinov, est celui qui a posé l'historiographie bulgare sur des bases scientifiques. Appuyé sur un grand nombre de sources, Jireček est le premier à élaborer une œuvre de synthèse scientifique sur l'histoire du peuple bulgare. A part une série de monographies, articles et études à contenu varié, relatifs à un grand nombre d'aspects de l'histoire de la Bulgarie et de la Péninsule Balkanique, trois sont les œuvres essentielles de Jireček (a) l *Histoire du peuple bulgare* (en tchèque, 1876); b) *Voyages à travers la Bulgarie* (en tchèque, 1888); c) *Das Furstentum Bulgarien* (1891)); Angelov analyse leur contenu.

Václav Žáček publie un très intéressant essai, contenant bien des éléments nouveaux pour l'étude des relations bulgaro-roumaines entre 1860—1867, intitulé *Vasile L. Stojanov dans les pays tchèques, 1858—1868* (p. 49—81) L'auteur expose l'activité de publiciste et de révolutionnaire du jeune patriote V. D. Stojanov (le futur organisateur de la vie scientifique en Bulgarie) pendant ses études à Prague Après avoir présenté la situation sociale, économique et culturelle de la Bulgarie au milieu du XIXe siècle, Žáček évoque la vie de privations que Stojanov mène à Prague depuis son installation (en 1858) dans cette ville, tout en rappelant l'aide pécuniaire que lui accordent quelques-uns de ses compatriotes plus aisés et, aussi, des Tchèques.

Peu de temps après, le jeune étudiant bulgare réussit à se faire admettre dans le cercle de la société patriotique et se créer des amitiés parmi les intellectuels progressistes de Prague. A partir de 1859, Stojanov entre en correspondance avec Georges S. Rakovski qui, comme on le sait, avait commencé la lutte « par les lettres et par le sabre » contre la domination ottomane Bientôt, Stojanov devient un grand admirateur du révolutionnaire bulgare et, pendant quelques années, entreprend dans les journaux tchèques une action soutenue de propa-

gation des idées de Rakovski et du mouvement de libération nationale bulgare. Stojanov était au courant de tout ce qui se passait en fait de politique dans les Balkans. En juin 1862, on retrouve Stojanov à Belgrade, inscrit dans la légion bulgare, juste au moment ou les Turques bombardaient la capitale de la Serbie. De Belgrade il passe en Roumanie, à Brăila et Galaţi, avec la mission — reçue de Rakovski — d'accompagner, avec le professeur serbe Atanas Nikolič, le transport d'armes pour l'armée serbe et bulgare de Serbie. On connaît d'ailleurs les circonstances qui ont créé, pour les cabinets diplomatiques européens, la soi-disante « question des armes serbes » de l'automne 1862. Vers le milieu du mois de juillet, Stojanov se trouve de nouveau a Prague, ou il déploie une large action d'information de l'opinion publique tchèque sur la lutte de libération du peuple bulgare Apres un nouveau voyage à Belgrade en 1863, à Constantinopole en automne 1863, au commencement de 1864 Stojanov attaque hardiment dans les journaux tchèques la « question orientale » et propose des solutions à la question bulgare.

Stojanov est aussi bien informé sur le projet de fédéralisation des peuples slaves des Balkans — initié et soutenu avec beaucoup d'energie par Michel Obrenović — pour la réalisation duquel on cherchait aussi l'appui des Grecs et des Roumains.

Ensuite, l'auteur s'occupe de la visite de Stojanov à Bucarest, en octobre 1864, où il rencontre de nouveau Rakovski. A cette occasion Stojanov, sollicitant des aides pécuniaires pour pouvoir continuer ses études, entre en relations avec Hristo Georgiev, I. D. Bakalogu, le D^r^. Atanasovici et avec d'autres Bulgares riches du soi-disant groupe des « anciens ». Žáček remarque que cette aide promise par le groupe de Georgiev a constitué le prix de la conversion de Stojanov de l'intransigence révolutionnaire rakovskienne, au conservatisme prêt aux concessions dans la solution du problème bulgare ..Autrement dit, le prix du ralliement de Stojanov à l'attitude de compromis adoptée par la bourgeoisie bulgare de Roumanie dans le mémorandum adressé au sultan en 1867.

Pendant les dernières années de son séjour à Prague, Stojanov continue à déployer une ample activité de publiciste, manifestant un éloignement de plus en plus prononcé de la conception politique des radicaux démocrates tchèques, inclinant au russophilisme conservateur et au compromis dans les problèmes du mouvement de libération nationale bulgare.

A des questions similaires se rapporte l'article *L'opinion publique bulgare et le mouvement national tchèque pendant les années 60 et 70 du XIXe siècle* par Veržinija Paskalevova (p. 88—108). L'auteur constate que l'intérêt pour le mouvement national tchèque a augmenté en Bulgarie après la défaite de l'Autriche en 1866, c'est-à-dire, au moment où, d'un côté, la lutte politique des Tchèques contre la domination des Habsbourg devient plus vigoureuse, d'autre côté le mouvement de libération du peuple bulgare prend un grand élan.

Puisque à cette date il n'y avait pas d'opinion publique — stricto sensu — en Bulgarie, l'auteur est obligé de tirer ses informations de la presse des émigrés, c'est-à-dire des périodiques qui paraissent à Belgrade, à Constantinople et à Bucarest De toutes ces publications, seule la presse révolutionnaire de Roumanie, dirigée par L. Karavelov et Hristo Botev (« Svoboda », « Nezavisimost », « Zname ») ont eu sans fléchir une attitude solidaire, démocratique et intransigeante envers le mouvement national des pays tchèques.

On pourrait dire que l'article signé par Venčeslava Bechynová et Václav Čejchan sur *Le problème tchèque dans les journaux de L. Karavelov « Svoboda » et « Nezavisimost »* (p. 109—140) ne fait qu'approfondir des problèmes déjà énoncés dans l'article susmentionné Les auteurs restreignent leurs recherches au mode dans lequel la question tchèque se reflète dans les deux journaux bulgares — « La liberté » et « L'indépendance » —, le second étant la suite du premier, parus à Bucarest de 1869 à 1874.

Par la question tchèque, à propos de laquelle il existe une ample littérature historique, il faut comprendre l'ensemble des revendications sociales, politiques et culturelles que les Tchèques soulevaient devant le gouvernement de Vienne, depuis le milieu du XIXe siècle. Kara-

velov, qui connaissait bien la situation politique de l'Autriche, ne se contentait pas d'insérer dans son journal des nouvelles à caractère informatif. Accordant une importance exceptionnelle aux mouvements de libération des peuples slaves qui se trouvaient sous la domination ottomane ou autrichienne, il commente dans un contexte plus large les problèmes politiques et sociaux qui agitaient l'opinion publique de Serbie et des pays tchèques. Ainsi, l'écrivain bulgare s'occupe de la résistance des Tchèques contre l'oppression autrichienne et surtout des moments les plus importants du mouvement de libération nationale dirigé par Palacký et Rieger, tels les pourparlers tchèques-autrichiens (1869) en vue de la conclusion d'un accord politique (accord contre lequel se sont récriés Andrássy et von Beust). De même, Karavalov condamne l'attitude loyale, pro-autrichienne des Polonais de la Galitie au moment où les Tchèques menaient une politique tenace d'opposition, proteste contre les méthodes électorales employées par les autorités autrichiennes au cours des élections pour la diète tchèque d'avril 1872, démasque la position de la presse hongroise envers les problèmes des Slaves et des Roumains de l'Autriche-Hongrie de même que la nature des rapports entre les Tchèques et les Moraves, etc.

Les relations entre la classe ouvrière tchèque et bulgare et entre les partis sociaux-démocrates pendant 1878—1917 est le titre d'un autre article signé par Ružena Havranková (p. 141—162). L'auteur constate qu'à Sofia, Plovdiv, Lom et en d'autres villes encore, il existait à cette époque de nombreuses colonies tchèques, formées d'ouvriers, surtout typographes, d'artisans, d'intellectuels — professeurs, ingénieurs, pharmaciens, musiciens, etc. L'auteur réussit à déterminer et à décrire l'orientation politique des ouvriers tchèques de Bulgarie par leur participation aux différentes associations et organisations à caractère démocratique. Les matériaux dont l'auteur a disposé sont très dispersés et inégaux. L'exposé en est divisé en deux chapitres qui puissent donner la reponse à deux questions essentielles : a) quelles ont été les relations entre les ouvriers tchèques et bulgares à l'époque 1878—1917 ; b) les relations et la collaboration entre les détachements d'avant-garde de la classe ouvrière de Bulgarie et des pays tchèques, entre les partis sociaux-démocrates marxistes respectifs.

Josef Hrozienčík traite de *La participation des émigrants slovaques au mouvement révolutionnaire du peuple bulgare* (p. 163—175). Il s'agit des Slovaques qui, pour des motifs economiques et politiques, ont émigre à la fin du XIX[e] et au commencement du XX[e] siècle, au Banat, dans le sud de la Transylvanie et dans la région de Sriem, en Bulgarie. La plupart d'entre eux faisaient de l'agriculture — d'où leur caractère nettement conservateur. Pourtant, l'auteur démontre que, à cause des conditions économiques difficiles surtout sous le régime terroriste de Zankov, une solidarité prolétarienne s'est forgée entre les forces révolutionnaires du peuple bulgare et les éléments progressistes de la minorité slovaque de Bulgarie. En conséquence, les émigrants slovaques prirent part a la révolution antifasciste de 1923, scellant ainsi, définitivement, la fraternite entre les deux peuples.

Jono Mitev s'occupe de *L'assassinat du D[r.] Rajko Daskalov à Prague et l'attitude de l'opinion publique tchécoslovaque envers le procès intenté à l'assassin* (p. 176—194). Après le coup d'Etat fasciste de Bulgarie, en juin 1923, Rajko Daskalov, ex-ministre des affaires étrangères et l'un des plus proches collaborateurs de Stambolijski, a été assassiné à Prague en septembre 1923. J. Mitev montre que Daskalov a été la victime non seulement d'une organisation terroriste moderne, mais aussi d'un plan criminel d'extermination dressé par Zankov, le chef du gouvernement fasciste. L'assassin, Atanas Nikolov, surnommé Jordan Mišev Ciconkov, a été jugé en Tchécoslovaquie A cette occasion, les différents courants de l'opinion publique se sont manifestés diversement, selon l'orientation idéologique différente des partis politiques tchécoslovaques.

Enfin, le même auteur s'occupe de *La grève des étudiants de l'université de Sofia contre le « diktat » de Munich et contre l'occupation de la Tchécoslovaquie, en mars 1939* (p. 195—206).

En s'appuyant sur des matériaux d'archive et sur des témoignages contemporains, l'auteur raconte, en les appréciant à leur juste valeur, les manifestations de solidarité avec la République Tchécoslovaque, organisées par les étudiants de l'université de Sofia, du 16 au 18 mars 1939.

Tr. Ionescu-Nişcov

KOSEV, DIMITAR, *Международното значение на Септемврийското въстание 1923 г.* (L'importance internationale de l'insurrection de septembre 1923). Българска Академия на Науките Институт за история, Sofia, 1964, 251 p

Le problème de l'insurrection bulgare de septembre 1923 considérée comme « la première insurrection antifasciste organisée du monde » a été déjà discuté dans le passé et l'on a déjà élucidé nombre de ses aspects. L'écho international de cet important événement n'a cependant pas été mis en évidence jusqu'à la présente étude de D. Kosev.

L'ouvrage est fondé sur de riches matériaux de la presse communiste, social-démocrate et bourgeoise de l'U R S S , de France, d'Angleterre, de Tchécoslovaquie, de Roumanie, de Yougoslavie, de Pologne et de Belgique Le manque d'informations de la presse grecque et magyare est compensé par des données extraites des rapports des missions diplomatiques bulgares dans ces pays. L'auteur a également utilisé des matériaux provenant des archives du ministère bulgare de l'Extérieur; quant aux archives étrangères, il n'a compulsé que le fonds du ministère de l'Extérieur de la Roumanie. Ce fait, entre autres, a inspiré à l'auteur toute une série de commentaires qui reflètent amplement différents aspects des relations roumano-bulgares

L'étude est axée sur l'idée que les échos à l'étranger de l'insurrection de septembre 1923 étaient en étroite liaison avec l'écho du coup militaire et fasciste de Bulgarie (juin, la même année), événement qui, à son tour, constituait le facteur déterminant du déclenchement de l'insurrection. C'est pourquoi « de même que l'histoire de l'insurrection de septembre ne peut être comprise sans connaître les événements de juin, de même les échos suscités par l'insurrection et son importance ne peuvent être compris si l'on ignore les événements de juin » (p 24). Ayant à sa base ce principe fondamental, l'ouvrage se divise en trois chapitres et traite tout autant d'aspects principaux du problème.

Le chapitre I expose « La situation internationale de la Bulgarie après le coup militaire et fasciste du 9 juin 1923 et l'écho dans divers pays des événements de juin ». L'attitude des gouvernements occidentaux vis-à-vis du coup de juin, dont l'auteur s'occupe en premier lieu, découle de leurs sentiments hostiles envers le gouvernement de Stambolijski. Les cercles bourgeois-agrariens roumains manifestaient, eux aussi, une attitude hostile vis-à-vis du gouvernement agrarien et craignaient l'écho des réformes entreprises par ce dernier en faveur de la paysannerie bulgare, ses actions communistes et un éventuel rapprochement de l'Union Soviétique. Il ressort aussi bien des rapports de Langa Răşcanu, ministre de la Roumanie à Sofia, que d'autres sources d'informations, que le gouvernement fasciste de Tzankov a bénéficié surtout de l'appui de l'Angleterre. L'auteur analyse ensuite la politique de protection du régime fasciste de Bulgarie suivie par la France , l'Italie, l'Allemangne et la Belgique.

Dans un paragraphe à part, l'auteur présente la position de la Petite-Entente, de la, Pologne et de la Grece vis-a-vis du coup fasciste bulgare. En dépit de leur apparente unité, les pays de la Petite-Entente manifestent des attitudes différentes. Ainsi, la bourgeoisie serbe considère le coup fasciste comme une victoire des forces revanchardes, un coup porté au traité

de Ney et a la convention de Niš conclue avec Stambolijski en mars 1923 Les dirigeants de la bourgeoisie roumaine, au contraire, regardaient avec satisfaction l'arrivée au pouvoir d'un régime persécutant les communistes. Ils craignaient une instauration en Bulgarie d'un régime d'ouvriers et de paysans qui eussent fait de la Bulgarie une alliée de l'Union Soviétique, ce qui aurait conduit à un demi-encerclement de la Roumanie bourgeoise-agrarienne et stimulé les communistes roumains à appuyer plus activement les actions du proletariat des pays balkaniques La presse bourgeoise roumaine du temps reflète d'une part les contradictions au sein des partis bourgeois-agrariens et de l'autre, les contradictions roumano-yougoslaves concernant l'appréciation des événements de Bulgarie et la politique de son gouvernement militaire et fasciste. Celui-ci s'avère satisfait de la position adoptée par les cercles dirigeants roumains. Le troisième Etat membre de la Petite-Entente, la Tchécoslovaquie, adopte une position conciliante. Les dissensions intervenues entre les pays de la Petite-Entente, dans cette question, rendent inopérante la proposition de la Yougoslavie d'adresser une note de proteste commune au gouvernement bulgare. Ainsi que l'auteur met en évidence dans le paragraphe consacré à ce problème, à l'encontre des gouvernements et des partis bourgeois, le mouvement communiste international et les partis communistes de divers pays apprécient à leur juste valeur les événements de juin et établissent la ligne politique vis-a-vis de la dictature militaire et fasciste bulgare. Ainsi, la Séance Plénière du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste du 12—23 juin, considérant l'instauration du militarisme et du fascisme comme un coup porté aux forces communistes et progressistes des pays balkaniques, lance un appel aux ouvriers, aux paysans bulgares et au prolétariat international, en les exhortant à lutter contre le fascisme. C'est dans l'esprit de cet appel que les partis communistes de l'Union Soviétique, d'Allemagne, de Tchecoslovaquie, de France, de Yougoslavie, de Roumanie, de Grèce et de Belgique exercent leur action.

Les partis social-démocrates adoptent différentes attitudes, quelques-uns allant jusqu'à calomnier le mouvement communiste international sous le jour des événements de Bulgarie.

Le chapitre II est consacré à l'insurrection de septembre. Les préparatifs de l'insurrection, considéres à la Séance Plénière de 5—7 août du Comité Central du Parti Communiste de Bulgarie comme l'unique issue de la crise créee par le coup fasciste, se déroulent dans des conditions intérieures et extérieures très dures. Sur le plan extérieur, en août et surtout en septembre 1923, le fait le plus caractéristique est la tension créée au sein des pays balkaniques, pouvant conduire à un conflit bulgaro-yougoslave. En poursuivant une politique d'annexion (Fiume et Corfou), le gouvernement fasciste italien manifeste son intention de créer des complications à la Yougoslavie et à la Grèce en les poussant vers une guerre contre la Bulgarie et instigue en ce but à la révolte en Macédoine. Considérant qu'un conflit italo-yougoslave et italo-grec est imminent, la réaction bulgare incite à son tour au chauvinisme. L'intensification de l'agitation nationaliste en Macédoine, comme suite des instigations dirigées par les cercles fascistes d'Italie et de Bulgarie, inquiète le gouvernement yougoslave qui masse des troupes à l'intention d'entrer en Bulgarie et d'avancer jusqu'à Sofia, et institue en Macédoine un régime de terreur. La tension politique atteint un point dangereux et le gouvernement Tzankov, craignant la masse révolutionnaire de l'intérieur, se voit obligé de battre en retraite. A la mi-septembre, le péril d'une guerre est écarté mais les relations bulgaro-yougoslaves sont encore tendues. Jusqu'à l'insurrection de septembre, la bourgeoisie serbe a poursuivi l'éloignement du gouvernement fasciste de Sofia et la reprise du pouvoir par un gouvernement agrarien. A l'encontre de la politique yougoslave, les gouvernements turc et roumain désiraient le prolongement de la dictature de Tzankov. Ainsi que souligne l'auteur, au cas de la Turquie ceci était explicable, vu sa politique anti-yougoslave. En ce qui concerne le gouvernement roumain, celui-ci était profondément inquiet de l'essor pris par le mouvement communiste de Bulgarie auquel, ainsi que l'on peut constater des rapports de Răşcanu, il s'intéressait de près, étant prêt à appuyer le gouvernement bulgare.

En s'occupant de la manière dont l'insurrection de septembre se reflète dans la presse bourgeoise et social-démocrate d'autres pays, le professeur D. Kosev mentionne des articles parus dans la presse à différentes orientations politiques d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Pologne, de Belgique et de Tchecoslovaquie. En général, ils reprenaient les assertions de la propagande fasciste bulgare. C'est en Roumanie, en Yougoslavie et en Grèce que l'insurrection antifasciste de septembre a eu le plus vif succès. Ayant intérêt à ne pas présenter aux masses ouvrières roumaines l'insurrection ouvrière et paysanne bulgare dans ses proportions reelles, et à ne pas discréditer le gouvernement Tzankov, la bourgeoisie roumaine tente, aussi bien dans la presse gouvernementale que dans celle de l'opposition, de minimaliser le développement et l'importance de l'insurrection. Ce fait est illustré par toute une série de citations dans la presse bourgeoise roumaine. Les matériaux de presse laissent voir que la bourgeoisie de tous les pays manifeste sa solidarité de classe avec la bourgeoisie bulgare.

En échange, le prolétariat révolutionnaire international et les masses ouvrières accueillent avec grand enthousiasme l'insurrection et expriment leur parfaite solidarite avec la lutte des ouvriers et des paysans bulgares. Ce fait est également illustré par les citations de la presse communiste de presque tous les pays d'Europe, l'auteur présentant pour chaque pays les conditions politiques intérieures spécifiques dans lesquelles agissent les communistes. En soulignant l'importance de la solidarité ouvrière internationale dans la lutte contre la réaction, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste lance un appel aux ouvriers et paysans d'Europe et d'Amérique en les exhortant d'agir contre le régime réactionnaire de Bulgarie. Malheureusement, la presse communiste de l'étranger, y compris celle soviétique, n'a pas disposé en temps utile d'informations authentiques sur le déroulement des événements de Bulgarie et par conséquent la propagande fasciste réussit à dérouter l'opinion publique mondiale. A son tour, le Parti Communiste de Bulgarie a commis la faute de ne point se garantir des liaisons plus étroites et plus sûres avec les communistes et les forces avancees d'autres pays.

La classe ouvrière de Yougoslavie, de Roumanie et de Grèce accueille avec le plus grand intérêt l'insurrection populaire de septembre. Mais les partis communistes de Yougoslavie et de Roumanie se trouvaient affaiblis comme suite des durs coups portés par la bourgeoisie réactionnaire de ces pays. Les conditions d'illégalité où les communistes yougoslaves et roumains déployaient leur activité ne leur ont pas permis d'agir plus vigoureusement en faveur des communistes bulgares engagés dans la lutte contre la réaction. Le parti indépendant ouvrier de la Yougoslavie par exemple, était préoccupé en juillet 1923 par l'organisation des secrétariats provisoires régionaux. Ce n'est que le 1er août que le journal communiste « Borba » a pu commencer son apparition. Des relations incomplètes de « Radnik » on peut constater que les ouvriers yougoslaves considéraient l'insurrection de septembre comme une lutte pour « la libération des Balkans en général » et qu'ils se sont efforcés d'assurer à leurs camarades bulgares une aide matérielle et morale[1].

Le Parti Communiste de Roumanie voyait dans le Parti Communiste de Bulgarie une force du mouvement communiste et révolutionnaire des Balkans ; aussi, accueillit-il avec beaucoup de joie l'insurrection, en manifestant son sincère regret pour l'échec qu'elle avait subi. L'auteur spécifie que le Parti Communiste de Roumanie a déployé une large action pour

---

[1] L'auteur mentionne deux articles de « Borba », caractéristiques pour la position du Parti Communiste de Yougoslavie vis-à-vis de l'insurrection. A côté de ceux-ci il y en a d'autres, également de « Borba », concernant l'insurrection. Ainsi, dans le numéro du 4 octobre paraît un appel lancé au prolétariat de Yougoslavie intitulé : « Pour aider les ouvriers et les paysans bulgares », dans lequel on rappelle les actions de protestation contre les massacres de juillet et on mentionne qu'en septembre « les masses de paysans pauvres avaient compris que leur intérêt se confondait avec celui des ouvriers et que c'était pour cela qu'elles luttaient côte à côte contre le régime d'oppression de Bulgarie ». Le numero suivant (14 octobre) de « Borba » lance un appel pour accorder de l'aide aux révolutionnaires bulgares réfugiés en Serbie, dont rien qu'à Niš se trouvaient deux mille. (Fac-similés des Nos 36 et 37 de « Borba »).

aider les victimes de la terreur fasciste bulgare Le journal « Socialismul », orga ne du Parti Communiste de Roumanie, prend position contre la presse réactionn aire bourgeoise qui deformait le sens des événements de Bulgarie

De même, le Parti Communiste de Roumanie déploie une action énergique afin d'informer exactement la classe ouvrière sur l'insurrection de septembre et se sert de l'expérience de cette dernière, afin d'éduquer les ouvriers dans l'esprit révolutionnaire et internationaliste Plus tard, le Parti Communiste de Roumanie appuie la diffusion en Bulgarie des publications de la « Gazette Ouvrière » bulgare de Vienne.

Au dernier chapitre du livre, D. Kosev souligne l'importance de l'insurrection de septembre et les leçons qui en découlaient pour le prolétariat bulgare et pour le mouvement communiste international. La principale conclusion qui s'imposait était que la non-réalisation d'une alliance, d'un front unique des ouvriers et des paysans a été le principal défaut qui a provoqué l'échec de l'insurrection. La faute en revenait en partie, comme le précise l'auteur, au Parti Communiste de Bulgarie. Le problème de la responsabilité du Parti Agrarien Bulgare et du Parti Communiste de Bulgarie — en ce qui concerne le désaccord des forces ouvrières et paysannes dans un moment décisif de la lutte de classe — a été analysé a l'occasion de la Conférence de Moscou en 1925. Même avant cet événement, le problème des leçons tirées de l'échec de septembre a formé l'objet des délibérations de la VI[e] Conférence Communiste Balkanique qui a eu lieu à Berlin, en décembre 1923, avec la participation des représentants des partis communistes bulgare, yougoslave, roumain et grec et de l'Internationale Communiste. Dans les documents de cette Conférence on souligne l'importance et la nécessité de la réalisation dans chaque pays d'un front unique des ouvriers et des paysans en vue d'un lutte commune contre l'exploitation capitaliste. Les thèses de la VI[e] Conférence Communiste Balkanique sur « la question bulgare » — ainsi que l'on nommait l'insurrection du prolétariat bulgare de septembre — ont été adoptées par lés dirigeants du mouvement communiste international. Ainsi, le V[e] Congrès de l'Internationale Communiste a généralisé l'expérience du prolétariat bulgare, en a relevé les aspects positifs et négatifs et a recommandé son étude au mouvement communiste international. Le mot d'ordre « gouvernement ouvrier-paysan » employé à ce moment-là dans la propagande de parti — non seulement en Bulgarie mais aussi en Allemagne — a constitué le problème central discuté au sein du mouvememt communiste international au cours des années 1923—1924 et surtout au V[e] Congrès Mondial de l'Internationale Communiste. On y a également discuté, en partant de l'expérience du Parti Communiste de Bulgarie, le problème du développement de l'activité du parti au sein de l'armée. Le VII[e] Congrès de l'Internationale Communiste (1935) a adopté, partant du rapport de Gh Dimitrov, le mot d'ordre du front unique comme principal moyen de lutte contre le fascisme.

L'insurrection bulgare de septembre 1923 est, par conséquent, un événement historique, vu qu'elle a contribué à enrichir l'expérience révolutionnaire et à établir la stratégie du mouvement ouvrier international. C'est le mérite de l'académicien D Kosev d'avoir souligné dans son livre cette contribution.

Cet ouvrage a atteint son but, celui de présenter pour la première fois dans toute son ampleur l'écho et l'importance internationale de l'insurrection de septembre. Certains aspects restent à être approfondis à l'aide d'informations de la presse d'autres pays ainsi que des fonds d'archives étrangers.

Les résultats des futures recherches pourront mettre en évidence de nouveaux faits, mais les conclusions fondamentales demeurent sûrement celles exposées dans cet ouvrage.

S. Iancovici

CV. KRISTANOV, IV. PENAKOV, ST. MASLEV, *Др. Иван Селимински като учител, лекар и общественик* (Dr. Ivan Seliminski, instituteur, médecin et militant sur le terrain social). Editions de l'Académie des Sciences, de Bulgarie, Sofia, 1962, 466 p.

Sur le docteur Ivan Seliminski (1800—1867), l'une des figures les plus représentatives de la renaissance bulgare, on a déjà écrit, mais jamais sa personnalité n'a été présentée d'une manière aussi complète que dans le présent ouvrage bien documenté, réalisé par trois spécialistes bulgares. La contribution nouvelle de cet ouvrage à l'étude de la personnalité de Seliminski et de la periode de la renaissance bulgare pendant laquelle il a lutté consiste, entre autres, dans le fait qu'il est présenté sous son aspect de révolutionnaire démocrate et adepte de la philosophie des lumières et de matérialiste (mécaniste), d'adepte des mouvements révolutionnaires des Balkans ; en ce qui concerne le développement du mouvement de la renaissance bulgare dans la première moitié du XIX[e] siècle, l'ouvrage apporte une appréciation nouvelle et combat l'opinion que la renaissance bulgare serait retardée sur celle des peuples voisins.

Par son activité multilatérale déployée dans les Principautés Roumaines et dans bien d'autres centres culturels, Ivan Seliminski est non seulement une figure proéminente du mouvement bulgare et des relations roumano-bulgares, mais aussi un symbole des plus larges liaisons sud-est européennes aux divers moments historiques importants.

Pendant ses pérégrinations dans les pays sud-est européens et occidentaux, Seliminski est presque toujours présent dans certains lieux juste au moment où d'importants événements s'y déroulent, vis-à-vis desquels il ne reste pas indifférent. Il se rallie toujours aux forces avancées et laisse partout l'empreinte de son rôle d'initiateur, de créateur et de militant.

Ce fait ressort des riches données biographiques largement exposées dans la première partie du livre (p. 25—340). Né dans la ville de Sliven vers 1800 et resté sans parents en 1813, Seliminski, désireux de s'instruire, part pour Jérusalem (1814—1817). Désappointé par le niveau moral et culturel du clergé de cette ville, il passe en Asie Mineure, à Cidonia, où il suit jusqu'en 1821 les cours du célèbre lycée qui s'y trouvait. En dehors des conceptions du réputé représentant de la renaissance grecque, Théophile Cairis, Seliminski prend connaissance à Cidonia des idées d'Adamante Corais et de celles de la Révolution française. Pendant cette période décisive de sa vie, Seliminski assimile des connaissances solides et apprend de ses maîtres grecs, militants marquants de l'émancipation de peuple grec, ce qu'est le patriotisme. Lorsque la révolte grecque éclata et que Cidonia fut soumise aux représailles turques, Seliminski se réfugia à Athos, ensuite dans l'île de Paros et au Péloponnèse, assistant de cette manière aux révoltes grecques et même y participant pour une courte période. Durant son voyage en Italie et a travers la Méditerranée, il arrive en 1823 en Autriche où il demeure une année. Pendant ce temps il visite Vienne, Pest, Miskolcz et Sibiu, et trouve un soutien dans les colonies grecques. En Hongrie il prend connaissance de l'association culturelle « Matica Srpska » du statut de laquelle il s'inspirera ensuite dans certaines de ses actions organisatrices.

A Braşov, où il séjourne pendant deux années, il se lie d'amitié avec des personnalités marquantes de la colonie bulgare, comme par exemple Iordan Hadji Guenovitch, V. Nenovitch et P. Beron. Là, Seliminski élabore tout un plan pour l'organisation des Bulgares selon le modèle de l'Hétairie grecque. Comme suite, la colonie l'autorise à partir en Bulgarie afin d'y propager les idées de libération. A Sliven, où il arrive en octobre 1825, Seliminski — après avoir considéré le rapport des forces artisanales et marchandes d'une part et de la couche « grecque » de l'autre — penche vers la première et avec son appui il organise dans la ville une école nouvelle où il applique des méthodes d'enseignement modernes. Il crée également la société secrète « Bratstvo » dont on ressent bientôt l'influence. L'activité bien réfléchie de Seliminski à Sliven est cependant interrompue par la guerre russo-turque de 1828—1829, à la suite de la-

quelle, ainsi que des clauses du traité d'Andrinople, bon nombre de Bulgares émigrent dans les Principautés Roumaines et en Russie. Au cours de cette action Seliminski détient le rôle de représentant du parti modéré des refugiés qui—en opposition avec le parti de Mamarcev hostile à l'émigration — préconise l'émigration et ensuite le retour des émigrés en Bulgarie à condition de l'octroi de certaines garanties et privilèges. Elu á Satul Nou comme représentant des réfugiés de Galatz, Seliminski engage des négociations avec le représentant de la Porte et exige des privilèges pour les régions du sud du Danube oú devaient rentrer les réfugiés. Au cours de cette mission (en 1831), Seliminski se trouve en contact plus étroit avec les colonies bulgares de Bucarest et de Ploieşti. A Bucarest il se rapproche des cercles qui déploient leur activité dans le cadre de la premiére Société bulgare, á la création de laquelle M. Kifalov et V. Nenovitch jouent un rôle marquant.

A Bucarest, Seliminski continue son activité d'instituteur qui avait débuté avec succés à Sliven. En septembre 1831 il fonde dans la capitale de notre pays une école privée grecque au programme d'enseignement moderne. Il dirige cette école jusqu'en 1834, quand il est invité comme instituteur à Ruşu de Vede ; une annee plus tard, il est également invité comme instituteur a l'école de ses compatriotes de Sliven établis à Bereasca (Le nouveau Sliven) prés de Ploieşti. Dans les cinq années de séjour à Bereasca, Seliminski s'occupe, en dehors de l'enseignement, de la cause des colons qui luttent contre les propriétaires terriens. En même temps, il étudie les problémes posés par la langue littéraire bulgare.

Entre 1840 et l'été 1844, Seliminski se trouve à Athènes où il étudie la médecine. Il connait là les idées bourgeoises et démocratiques qui arrivent de l'Occident et forme ses conceptions politiques de base qu'il expose dans un « credo politique » rédigé en 1843. Celui-ci refléte une profonde connaissance des réalités sociales des Balkans. Avec la collaboration d'autres étudiants bulgares patriotes d'Athènes, Seliminski fonde la « Société slavo-bulgare des amateurs de culture »; pendant la révolte de 1843 il fait partie d'un groupement politique formé de Bulgares, Serbes et Grecs, réunis dans la « Société thraco-slave ».

A Paris, où il se rend afin de passer des examens supplementaires, Seliminski connait le groupe des patriotes bulgares, parmi lesquels Sava Picolo, lies aux émigrants polonais luttant contre la Russie. Ayant des sentiments russophiles, il ne s'attache point à ce groupe, mais en août 1845 arrive de nouveau à Bucarest, passant par Athènes et Constantinople. Il s'engage dans la lutte pour l'autonomie de l'Eglise bulgare vis-à-vis de Phanar, en y entrainant les émigrants bulgares de notre pays. Aidé par Hr. Mustakov et par d'autres Bulgares des Pays Roumains, il obtient l'autorisation de créer à Kiev un pensionnat pour les étudiants bulgares. Il est important de mentionner que dans cette période Seliminski établit des relations avec les représentants de la renaissance albanaise, en particulier avec l'auteur du premier abécédaire albanais, Naum Vekhilhargi. Les auteurs ne signalent pas le fait important que Vekhilhargi avait pris part à la révolte de 1821. Les appels que ce dernier a lancés aux Albanais ont été rédiges par Seliminski qui, une fois de plus, s'avère un bon connaisseur des intérêts culturels et politiques des peuples balkaniques.

Pendant la révolution de 1848, Seliminski s'engage dans le service sanitaire, d'abord à Bucarest, ensuite á Brăila. Il ne comprend pas les revendications des masses concernant les terres, exprimées au cours de la révolution, et les juge selon ses conceptions constamment russophiles. Pendant la guerre de Crimée — à laquelle les auteurs accordent un large compte rendu — Seliminski fait partie d'un comité non officiel de Bulgares qui se proposait de faire éclater une révolte en Bulgarie lors du passage des armées russes au sud du Danube. Dans l'organisation des détachements de volontaires bulgares, Seliminski joue le rôle principal (voir p. 210—227). A Brăila, Seliminski continue de lutter fermement pour l'autonomie de l'Eglise bulgare. Il organise un conseil de colons slivenains de Brăila (1857) afin d'appuyer le mouvement culturel. Plus tard (1862), cette organisation servira de modéle à la « Dobrodetelna družina » de Bucarest.

Comme médecin du district de Ialomiţa, nommé pendant l'été 1858, Seliminski est animé du désir d'améliorer la situation sanitaire et rédige en ce sens une série de rapports ainsi qu'un « Règlement hospitalier ». Le conflit avec les hautes autorités sanitaires tombées en routine qui en découle attire son congé et son départ pour Brăila. Pendant son séjour dans cette ville (1860—1863), Seliminski se fait de nouveau remarquer comme militant contre la Patriarchie de Constantinople; il prend position contre l'action de déplacement des Bulgares en Russie (1861—1862), part en mission à Belgrade pour la première légion bulgare, soutient l'initiative de créer une école bulgare à Brăila, s'occupe de l'imprimerie bulgare et du journal « Българска пчела », maintient le contact avec des organisations révolutionnaires italiennes qui désiraient agir dans les Balkans, enfin part comme délégué à Prague à l'occasion de l'anniversaire d'un millénium de l'action de Cyrille et Méthode.

Entre 1863 et 1866, Seliminski travaille comme medecin de la ville de Bolgrad, en Bessarabie, où il entre de nouveau en conflit avec les organes hiérarchiques superieurs et les carriéristes dans le domaine de la médecine.

Sa vie finit tragiquement au monastère de Dălhăuţi (Rîmnicul Sărat) en Roumanie, en juillet 1867.

Les étapes de la vie et de l'activité de Seliminski sont décrites d'une manière documentée, en de larges exposes concernant la situation sociale et politique du lieu et du moment impliqués, et ses antécédents. Le lecteur se crée ainsi une image complète du milieu dans lequel agit ou s'instruit Ivan Seliminski, les événements étant considérés sous leur aspect historique (à Cidonia, Braşov, Athènes, Bereasca, Bucarest, Călăraşi, Sliven, etc.). L'exposé abonde en citations et les auteurs réussissent à manipuler le riche materiel publié et inédit — dans les langues bulgare, grecque et roumaine — de manière que la lecture n'en soit pas pénible. Autour de Seliminski apparait une pleiade d'autres militants pour la cause du peuple bulgare, avec leurs rôles en genéral assez clairement exposés. Par endroits cependant, comme par exemple dans la partie concernant la guerre de Crimée, le materiel aurait pu être mieux organisé.

Les auteurs ont considéré opportun de clore la première partie de l'ouvrage par un large exposé sur « Les relations réciproques des peuples roumain et bulgare du temps de Seliminski » (p 313—340). Ici cependant, à côté de certains faits nouveaux — mais non inédits — par rapport à ceux déjà exposés, on répète une série de problèmes mentionnés dans la partie biographique. Certains détails contiennent des omissions ou des erreurs. Hagi Prodan, par exemple, est considéré Bulgare lorsqu'en réalité il était Serbe (p. 316); il est mentionné dans l'ouvrage qu'immediatement après l'assassinat de Tudor Vladimirescu par les émissaires d'Ypsilanti, les Turcs avaient assailli les révoltés et seuls les pédestres bulgares se trouvant dans le manoir de Tudor s'étaient opposés « jusqu'au dernier », tandis qu'en réalité les événements ne se sont pas déroulés de cette manière. Par confusion, Alex. Macedonski est cité à la place de Pavel Macedonski (p. 337). Dans cet endroit du texte on retrouve également d'autres confusions comme d'ailleurs des questions qui ne se rapportent pas à la période de Seliminski. Aux pages 333—337 il y a un nombre de mentions empruntées, à ce qu'il paraît, à la brochure de Stilian Cilinghirov, *Какво е далъ българиньтъ на другите народи* (p. 111—127) éditée en 1941.

La conclusion (p. 340) que « le dr. Ivan Seliminski est l'un de ces nombreux Bulgares qui ont vécu en Roumanie et ont contribué par leurs forces et capacités à son progrès, luttant aussi bien pour la renaissance de leur peuple — alors asservi — que pour la renaissance du peuple roumain » est justifiée.

Ainsi que l'on précise dans la seconde partie de l'ouvrage (p. 341—434) où sont analysées les conceptions de Seliminski, celui-ci a propagé des idées progressistes — surtout matérialistes — à Braşov, Sliven, Plovdiv, Bucarest, Ploieşti, Brăila, Bolgrad, etc. De l'analyse de ses conceptions pédagogiques, scientifiques, philosophiques, sociales et politiques il ressort, entre autres, que Seliminski est le premier révolutionnaire démocrate bulgare (p. 398) et — ainsi que l'on précise dans les conclusions — l'un des plus grands illuministes bulgares.

Le dr. Selminski est l'une de ces personnalités avancées qui ont embrassé la cause de plusieurs peuples et dont l'activité fait ressortir certains aspects des troubles et des agitations du sud-est de l'Europe.

Il existe dans l'activité de Selminski certains aspects — dont certains mentionnés par les auteurs — qui méritaient d'être approfondis ainsi que des questions à élucider. A cet effet l'on devait certainement recourir aux archives roumaines, qui n'ont pas été consultées pour cet ouvrage. L'inédit provient seulement de l'archive de Selminski ainsi que des archives de certains de ses collaborateurs et amis, comme d'ailleurs certains faits nouveaux ont apparu à l'étude et à la révision des nombreux materiaux en langue grecque appartenant à Selminski.

Nous sommes également d'avis qu'un tel ouvrage où des noms propres et des faits historiques abondent, aurait eu besoin d'un index, au moins pour les noms propres, ainsi que d'une liste où soient indiqués la bibliographie et les fonds d'archives utilisés.

S. Iancovici

Byzantinobulgarica, I, Editions de l'Académie des Sciences de Bulgarie, Sofia, 1962, 365 pages.

L'histoire du peuple bulgare fut étroitement liée à l'histoire de l'État byzantin durant presque mille ans. Maintes sources byzantines constituent tout autant de sources de l'histoire du peuple bulgare. L'attention soutenue accordée par les savants bulgares aux études byzantines est donc pleinement justifiée et de nombreux résultats obtenus par eux dans le domaine de la byzantinologie ont été couronnés de succès. Le recueil *Byzantino bulgarica*, édite par l'Académie des Sciences de Bulgarie, annonce dans son premier volume un vaste programme de recherches concernant l'histoire et la civilisation byzantines et particulièrement les relations bulgaro-byzantines, en offrant ses pages aux archéologues, aux historiens, aux linguistes, aux juristes, aux numismates et aux épigraphistes.

La nouvelle publication bulgare paraît sous la direction d'un comité de rédaction composé de : D. Angelov, Al. Burmov, Str. Lišev, K. Mijatev, St. Stančev, P. Petrov et P. Tivčev.

L'article dû au professeur D. Angelov sur la Byzantinologie bulgare et ses résultats récents (p. 3—29) constitue une présentation générale des études et des ouvrages publiés par les savants bulgares dans les différents domaines de la byzantinologie et relève les progrès réalisés par les nouvelles recherches, fondées sur la conception matérialiste de l'histoire.

Les byzantinistes bulgares étudient avec un intérêt spécial l'histoire des anciennes populations qui ont vécu sur l'actuel territoire de leur pays. On trouve dans ce volume quatre études concernant le problème des populations, qui mettent en lumière des aspects inexplorés ou peu explorés, aussi bien de l'histoire de Byzance, que de l'histoire de la Bulgarie au Moyen Age. Ces études sont caractérisées par la préoccupation des auteurs de faire appel aux sources directes.

En explorant les sources concernant *La Population rurale de la Thrace aux IVe—VIe siècles* (p. 31—66), V. Velkov constate l'extension du colonat et de la grande propriété foncière dans les régions balkaniques, ainsi que le maintien d'une paysannerie libre par l'établissement de tribus migratrices dans les contrées dépeuplées à cause des incursions barbares. L'ancienne population thrace a survécu aux incursions, surtout au sud des Balkans, mais l'auteur constate au nord la « dépopulation » des villages, due aux invasions. Le problème devrait être également examiné d'un autre point de vue, car la romanisation des indigènes, dont l'auteur ne s'occupe point, a été consistante dans les régions du nord de la Thrace, et les éléments romains ont survécu dans le nord aussi aux incursions et aux invasions des peuples migrateurs.

Étudiant *Les rapports entre la population autochtone des régions balkaniques et les barbares aux VIe—VIIe siècles* (p. 67—78), V. Tăpkova-Zaimova arrive à la conclusion qu'au début, les incursions des Slaves ont été devastatrices, ce qui a empêché leur coexistence avec les autochtones des villages et des villes balkaniques. La population a fui devant ces peuples migrateurs, en se retirant dans les régions montagneuses inaccessibles. La coexistence des autochtones avec les Slaves n'est devenue possible que lorsque ceux-ci perdirent le caractère d'envahisseurs et s'établirent comme habitants paisibles des régions balkaniques. L'auteur constate l'existence au VIe siècle d'une population romanisée sur tout le territoire actuel de la Bulgarie, mais moins dense dans les régions nordiques.

Nous trouvons de nouvelles informations documentaires sur *La population byzantine de Bulgarie au début du IXe siècle* dans l'article portant ce titre, de I. Venediktov (p. 261—277). Deux inscriptions grecques découvertes à Hambarli, dont l'auteur fixe la date aux années 813—814, mettent en lumière les mesures prises par le tsar bulgare Krum pour le maintien de la population indigène chrétienne dans les régions de la Thrace. Quoique convaincante par son contenu, la communication pèche par l'insistance mise par l'auteur a faire l'apologie de la personnalité du tsar Krum, auquel il attribue des qualités d'« homme d'Etat énergique et très doué » (p. 276).

Dans sa communication intitulée *La population agricole des régions bulgares sous la domination byzantine aux XIe—XIIe siècles* (p. 299—312), G. Čankova-Petkova procède à un examen critique des sources concernant la stratification sociale de la population paysanne de Bulgarie pendant la période de la domination byzantine, en arrivant à la conclusion juste que même dans cette période une paysannerie libre a continué à exister à côté de la paysannerie asservie.

Le volume consacre au problème des villes deux études, dont la première est fondée sur l'examen des sources écrites, et la seconde sur des données archéologiques. L'étude *Sur les villes byzantines aux XIe—XIIe siècles* (p. 145—182), due à P. Tivčev, développe la thèse selon laquelle les villes byzantines sont demeurées, même dans cette période, d'importants centres artisanaux et commerciaux, sans connaître la décadence économique à laquelle font allusion certains byzantinistes. La continuité de l'économie urbaine byzantine durant la période historique respective a été contestée (« Studii », XVIe année, 1963, n° 5, p. 1205). L'étude de l'auteur bulgare est sérieuse et sa conclusion ne saurait être écartée, faute d'autres recherches fondées sur une documentation nouvelle et convaincante. Rejetant la théorie de l'origine romano-byzantine de l'ancienne capitale bulgare, St. Stančev fait appel aux nouveaux matériaux archéologiques à l'appui de la théorie exposée dans son étude critique intitulée *Pliska — théorie et faits* (p. 349—365), selon laquelle l'ancienne capitale a été un établissement protobulgare.

Les historiens bulgares étudient également d'autres problèmes. On trouve dans ce volume un article de P. Petrov sur *La révolte de Petru et Boian de l'année 976 et la lutte des « comitopoles » contre Byzance* (p. 121—144), un article de B. Primov intitulé *La papauté, la quatrième croisade et la Bulgarie* (p. 183—211), et un article de T.Gherasimov sur *Les hyperpères d'Andronic II et d'Andronic III et leur circulation en Bulgarie* (p. 213—236). Nous attirons particulièrement l'attention des médiévistes roumains sur l'article *L'influence exercée par certaines institutions byzantines et balkaniques du Moyen Age sur le système féodal ottoman* (p. 237—257), dans lequel Bistra Čvetkova montre que le féodalisme ottoman s'est constitué dans les Balkans en respectant certaines particularités du féodalisme spécifique des régions conquises par les Turcs. L'auteur mentionne parmi ces particularités la survivance des communautés autonomes des Valaques balkaniques (p. 241—242).

Les études d'histoire de la culture ne sont non plus absentes de ce volume. L'article du professeur I. Snegarev sur *La vie et l'activité de Clément d'Ohride* (p. 78—119) comprend de nouvelles informations sur les débuts de l'ancienne littérature bulgare ; la communication du savant anglais R. Browning intitulée *La correspondance inédite entre Michel Italicus, archevêque de Philipopolis et Théodore Prodromos* (p. 279—298), met en lumière, avec une ample explication,

deux lettres grecques du XIIe siècle, inconnues jusqu'à présent ; la communication de I. Gălăbov sur *Les données de l'onomastique byzantine et grecque concernant la prononciation d'une lettre du vieux bulgare* (p. 313—320) offre aux spécialistes un intéressant matériel de recherche linguistique, et la communication de St. Bojadžiev sur *La vieille église métropole de Nesebăr* (p. 321—346) présente aux historiens de l'art des informations et des interprétations nouvelles concernant certains élements de l'architecture byzantine.



Le recueil *Byzantinobulgarica* se presente comme une publication substantielle, destinée à promouvoir les recherches de byzantinologie des historiens bulgares, à attirer la collaboration des spécialistes étrangers et à ouvrir de larges débats sur les problèmes controverses.

Gheorghe Cronț

ALEKSANDAR DEROKO, *Narodna arhitektura — II. Folklorna Arhitektura u Jugoslaviī* (Architecture populaire — II. L'architecture populaire en Yougoslavie), Belgrade, 1964, Université de Belgrade ; 91 pages + 94 illustrations (photographies) + une carte + XI planches avec des relevés.

Connu par ses travaux sur l'ancienne architecture yougoslave religieuse et militaire, le professeur et l'architecte Aleksandar Deroko s'est penché aussi sur l'étude des habitations du passé ou des habitations encore utilisées mais liées au passé. Le volume expos constitue une synthèse très interessante en tant qu'elle est le résultat d'une longue et importante expérience scientifique, et qu'elle aborde un des problèmes d'une grande complexité qui caractérisent l'architecture yougoslave, dans laquelle on reconnait plusieurs grands courants culturels ; les éléments orientaux balkaniques, méditerranéens, ceux qui rappellent l'Italie, le centre de l'Europe ou la Roumanie coexistent et expliquent la variété des habitations yougoslaves.

Pour comprendre l'exposé qui suit, il est nécessaire de préciser d'abord la façon dont les monuments sont classifies par Aleksandar Deroko Le tome que nous considérons est le deuxième d'un manuel d'architecture populaire groupant toute l'architecture du passe construite sur le territoire de la Yougoslavie, depuis l'arrivée des Slaves jusqu'au développement de l'architecture moderne, vers la fin du XVIIIe siècle. Les constructions qui composent cette architecture sont divisées en deux parties principales, par rapport au programme, à la destination, la forme et l'aspect, le style, les matériaux de construction et aussi leur provenance. On trouve d'un côté l'architecture monumentale féodale du Moyen Age (les nombreux édifices religieux, les constructions monumentales des villes et les forteresses, pour la plupart ruinées) ; de l'autre, il y a le groupe qui comprend les bâtiments ayant une fonction pratique, destinés aux habitats urbains et ruraux, et qui est appelé architecture folklorique ; produit d'une nécessité spontanée, il est étroitement lié à l'art des maîtres constructeurs populaires. C'est cette deuxième categorie, folklorique, qui forme l'objet du volume expos.

Après l'exposition sommaire des conditions dans lesquelles les Slaves se sont installés en Yougoslavie, on en décrit les maisons urbaines et rurales. Les villes de la Yougoslavie médiévale ont leur origine dans les anciens centres habités par les marchands et les artisans, les anciens centres miniers, les places fortifiées pour la défense, ou les villes libres qui continuaient d'exister le long de la mer Adriatique. Leur développement est en étroit rapport avec les conditions historiques de leur vie. Les villes avoisinantes de l'Adriatique sont un exemple frappant

de cette situation. En général, les modes arrivées de loin sont surtout évidentes et puissantes dans les villes. L'architecture des villages est bien plus liée aux conditions locales, car les éléments de la mode ou du luxe y ont une importance minime.

Les principales influences observées dans les anciennes villes reflètent la situation géographique et politique de la Péninsule des Balkans, partagée en deux, l'est et l'ouest, depuis le partage de l'empire entre Rome et Byzance Byzance véhicule les éléments orientaux arrivés surtout par l'Asie Mineure La frontière entre ces deux influences va tout au long du Danube et de la Sava pour arriver sur la Drava et ensuite, le long de la Drava, par-dessus les montagnes, jusqu'à la mer. Les territoires de l'ouest ont été en liaison avec l'Europe et surtout avec l'Adriatique. Pendant la domination turque on observe en général cette même frontière culturelle, car au-delà de la Sava et du Danube et vers l'Adriatique dominent les influences européennes, méditerranéennes et italiennes.

Analysant les conditions du developpement des maisons paysannes, on relève les différences régionales surtout en ce qui concerne les matériaux de construction. Cette analyse permet en dernière instance de tracer une carte d'ensemble des matériaux utilisés par les constructeurs paysans ; le bois, la pierre ou la terre ont chacun un territoire qu'ils dominent On éclaircit de cette manière un aspect peu connu pour la Péninsule Balkanique

La description des différentes habitations part des formes les plus simples parmi lesquelles on rappelle la *coliba*, le *dubirog*, la *zemunitsa*, la *bunja*, partiellement connues (par des publications antérieures dont une partie datent du XIX[e] siècle), et qui intéressent le plus souvent aussi l'architecture des peuples habitant à l'extérieur des frontières yougoslaves. Ayant le caractère d'abris provisoires, situes à l'extérieur du village, sur son territoire, ils représentent une survivance des formes archaïques d'habitation.

Les maisons des villages, utilisées couramment par les paysans de la Serbie, sont divisées en deux grands groupes, maisons de bois et maisons en clayonnage et en torchis. Suit la description des anciennes maisons paysannes de la Voivodina, de Kosovo et Metohija, de Macédoine, de Bosnie, du Monténégro et de la Herzégovine, de l'Adriatique, de la Croatie et de la Slavonie. Pour chaque région sont indiques les matériaux de construction, l'emplacement et la forme du foyer, le mobilier, le plan et les principales liaisons avec les constructions des zones avoisinantes.

Plus détaillée, la description des maisons urbaines offre la même présentation par régions. L'ancienne maison urbaine de type oriental de la Serbie, de la Macédoine et de la Bosnie était construite dans les villes occupées par les Turcs dès la fin du XIV[e] siècle. Elle était utilisée par une population mixte composée de Grecs, d'Aromounes, de Juifs, de Turcs, les Serbes vivant surtout dans les villages, bien qu'on puisse en rencontrer aussi dans les villes. A l'origine, cette architecture doit être mise en rapport avec l'architecture byzantine, ce point de vue, qui est partagé par d'autres historiens de l'architecture balkanique, est la suite logique des études de l'auteur qui le soutient dans plusieurs de ses publications. Les conditions qui ont favorisé le développement de cette architecture sont de nature économique — le prix de revient modique et la construction rapide. La même architecture basée sur un squelette en bois qui soutient des murs en torchis ou en clayonnage est d'ailleurs familière pour bien des régions de l'Europe moyenâgeuse. Adoptée par les Turcs, cette maison peut être rencontrée dans les rues du Caire, en Egypte, en Anatolie ou en Serbie. Le plan groupe à l'étage les chambres autour d'une pièce centrale, le rez-de-chaussée abrite les pièces à fonction économique, principalement la cave. Disposant d'un terrain de construction de dimensions réduites, ces maisons sont hautes et blotties l'une contre l'autre. Les plus riches ont une cour entourée d'une forte clôture.

Les exemplaires relevés en Serbie, dans le territoire de Kosovo-Metohija, sont caractéristiques pour cette architecture. Les habitations urbaines de la Macédoine occupent une place de choix par leur nombre et leur beauté ; leur description marque des différences, selon qu'elles appartiennent aux Slaves macédoniens ou aux Aromounes d'un côté, et aux Turcs (grands lati-

fundiaires) de l'autre. Les habitations anciennes de la Bosnie et de la Herzegovine sont liées à la même tradition (de la maison nommée par Deroko « orientale »).

Pour l'ensemble de ces constructions, l'auteur établit les caractéristiques principales. On relève leur beauté (manifestee dans le decor extérieur et surtout dans les proportions qui respectent les proportions du corps humain) et la réalisation du confort, poursuivi systématiquement. On relève ses ressemblances avec les maisons orientales de la Bulgarie, de la Grèce et de la Turquie, où ce mode de construire est mieux conserve.

L'ancienne maison urbaine des parages de l'Adriatique présente de différences dues aux materiaux employes, au climat, aux liaisons culturelles avec l'Italie et a la vie des hommes. La pierre y est employée couramment, situation qui résulte non seulement d'une longue tradition de construire en pierre mais aussi d'une législation qui veut éviter la propagation des incendies dans des villes ayant les rues étroites et les bâtiments situés très près l'un de l'autre. Utilisés par une seule famille, hauts, avec deux ou trois étages et aux façades étroites, ils sont recouverts de tuiles.

Enfin, le dernier groupe s'est développé en Croatie et en Slovénie, dans le nord-ouest de la Yougoslavie Les liaisons avec les villes de l'ancien Empire austro-hongrois sont évidentes. Les villes ont un centre, comprenant l'église et les bâtiments administratifs. Les rues sont larges, les maisons suivent une ligne droite et elles sont habitées par plusieurs familles. Les styles des XIXe et XXe siècles peuvent être facilement reconnus mais, comme ils dépassent le cadre fixé à cet ouvrage, ils n'y sont pas décrits.

L'exposé des idees est d'autant plus clair qu'il est soutenu par des illustrations bien choisies. L'interêt principal du travail consiste dans la classification et l'identification des caracteristiques de chaque groupe, interêt d'autant plus réel que le phénomene etudié est complexe. Les liaisons établies avec les conditions de vie, naturelles ou sociales, qui expliquent les formes prises dans chaque région par l'architecture, permettent au lecteur de comprendre la formation historique du phenomène. Par ces qualités le volume est une contribution importante à la connaissance des difficiles problèmes de sud-est europeen, qui dépassent le cadre géographique de la Yougoslavie.

Paul Henri Stahl et *Milcana Paunceva*

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par: CAMARIANO-CIORAN, ARIADNA (A. CR.), CAMARIANO, NESTOR (N. CR.); CRONȚ, GHEORGHE (G. C.); IANCOVICI, SAVA (S. I.); MATEI, ION (I. M.)

KABRDA, JOSEF, 'Ο τουρκικὸς κώδικας (Kanunname) τῆς Λαμίας Συμβολὴ στὴ μελέτη τῶν τουρκικῶν ἱστορικῶν πηγῶν τῶν σχετικῶν μὲ τὴν ἱστορίαν τῆς 'Ελλάδος (Le manuscrit turc (*kannuname*), concernant Lamia. Contribution à l'étude des sources historiques turques ayant trait à l'histoire de la Grèce), « 'Ελληνικά », XVII, 1962, p. 201–218.

La domination ottomane dans la Péninsule des Balkans a duré plusieurs siècles. L'historiographie balkanique a consacré à cette domination plusieurs publications, mais il n'existe pas encore un ouvrage général, bien documenté, qui se rapporte à toute la période de cette domination. Ces dernières années, les historiens des pays balkaniques ont accordé une attention spéciale aux sources turques et l'on constate une tendance d'en extraire tout ce qui intéresse leurs pays.

Pour ce qui est de l'historiographie grecque, on peut dire qu'elle a peu fait usage des sources turques et que les historiens grecs ont publié de temps en temps un petit nombre de documents pris aux archives turques. Une contribution importante dans cette direction a été apportée dernièrement par Ioan Vasdravelis, qui a publié quelques volumes comprenant la traduction en langue grecque d'un grand nombre de documents recueillis dans les archives de Salonique, de Veria et de Naussa, la majorité datant des XVIII[e] et XIX[e] siècles, excepté quelques dizaines de documents qui sont plus anciens et qui datent des XVI[e] et XVII[e] siècles. Parmi les documents turcs conservés figure une catégorie dont l'importance ne saurait être contestée. Il s'agit de registres de propriétés foncières des provinces du vaste Empire ottoman. De tels registres ont existé aussi pour les sandjaks grecs, et ils n'ont été ni étudiés ni publiés jusqu'ici.

L'auteur de l'article dont nous nous occupons, Joseph Kabrda, possède les photocopies de plusieurs de ces registres, qui se rapportent aux territoires qui appartiennent aujourd'hui à la Grèce et il se propose de les publier. Il commence par le registre concernant Lamia, qu'il commente et publie intégralement.

Ce *kannuname*, comme tous les registres de son espèce, offre un important matériel portant sur la vie économique et les relations sociales de la région de Lamia. Le registre est con-

tenu dans le manuscrit 157 de l'archive foncière d'Ankara. Il date de l'époque de Sélim II (1565—1574) et présente beaucoup de ressemblances avec les registres concernant l'Eubée, Athènes, Livadia, Trikala et autres localités.

Ces registres comprennent un riche matériel pour l'étude des revenus des féodaux turcs, lesquels se composaient des dîmes qu'ils percevaient, et pour celle des obligations des payasns se trouvant sur leurs domaines. Il résulte du registre de Lamia que l'on faisait une distinction entre la dîme que payaient les habitants des villes, qui s'occupaient aussi de la culture de la terre, et la dîme que devaient payer les raias de la campagne. On faisait de même une distinction entre la dîme payee par les paysans turcs et celle payée par les chrétiens.

Il est à desirer que de pareils documents soient publiés au plus vite et en nombre aussi grand que possible, afin de pouvoir passer à l'étude des relations féodales au Moyen Age dans les pays qui ont subi durant des siècles la domination ottomane.

A. Cr.

Καλλινίκου Δ'. Συμπλήρωμα στὴν " Ἐπαρίθμηση,, τοῦ Δ. Προκοπίου. Ἔκδοση καὶ σχόλια Ἄλκη Ἀγγέλου [Callinique IV. Complément à l'*Enumération* de D. Procopiou. Édition et notes d'Alkis Anguelou], Athènes, Ire année, 1er fasc., 1963, p. 23—29.

Callinique IV, dont Anguélou publie le Catalogue d'après un manuscrit se trouvant à la bibliothèque de Zagora (n° 11, f. 196 et suivantes) est un ecclésiastique bien connu en Valachie. Il a été métropolite de Proilav entre 1743 et 1748, ayant obtenu le siège métropolitain grâce à l'appui de la famille Racovitza, comme il résulte de la correspondance avec Constantin Racovitza, fils du prince régnant. On trouvera des détails sur la vie et l'activité de Callinique — devenu plus tard, pour peu de temps, patriarche œcuménique — dans l'ouvrage de D. Russo, *Studii istorice greco-române* [Etudes historiques gréco-roumaines], Bucarest, 1939, p 265—266.

Après une brève introduction, Anguélou publie le complément fait par Kallinique au Catalogue des érudits de Démètre Procopiou Pamperis. Le Catalogue de Procopiou, lequel a été élaboré sous la surveillance personnelle de Nicolas Mavrocordato dont il a été le secrétaire, comprend 99 noms d'érudits grecs. Callinique copie ce Catalogue et en continue l'énumération à partir du numéro 99 jusqu'au numéro 161.

La liste de Callinique commence avec Jean Constantin Duca, prince régnant de Moldavie.

A. Cr.

KOUKKOU, ELENI, Ὁ ἀνέκδοτος κατάλογος τῶν ὑπαρχόντων τοῦ κυβερνήτου Ἰωάννου Καποδίστρια (Liste inédite de la fortune du gouverneur Jean Capo d'Istria) dans « Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος », XV (1961), p. 53—80.

Eleni Koukkou a suivi systématiquement la vie et l'activité de Capo d'Istria. Elle nous a donné, il y a quelques années, une étude importante et substantielle contenant de riches matériaux d'archive, inédits, intitulée · Ὁ Καποδίστριας καὶ ἡ παιδεία 1803—1822. Α' Ἡ Φιλόμουσος Ἑταιρεία τῆς Βιέννης (Capo d'Istria et l'enseignement, 1803—1822. I L'Hétairie des Philomuses de Vienne), Athènes 1958. Dans l'étude présente elle donne des informations sur les biens meubles de celui qui a été le premier chef d'Etat de la Grèce

délivrée. L'inventaire des objets laissés par Capo d'Istria, rédigé après son assassinat (27 septembre 1831), est conservé avec les archives du Sénat ionien dans le vieux palais de Corfou.

Dans la liste des objets nous remarquons une chose curieuse. En dehors des meubles et des objets de luxe et de grande valeur on en trouve aussi d'autres, tout à fait communs et bon marché. On pourrait croire que les objets de luxe étaient à l'usage du chef d'Etat et que les objets modestes appartenaient aux personnes qui se trouvaient à son service. La vérité est tout autre.

Quand, le 7 janvier 1828, Capo d'Istria arriva dans la Grèce liberée, il apportait beaucoup de caisses, contenant les meubles de sa maison de Genève[1] où il avait habité dernièrement. Mais lorsqu'il foula le sol grec ruine et dévasté, il donna l'ordre d'enfermer ses meubles précieux dans un dépôt et meubla modestement sa résidence, pour que le contraste ne fût pas trop grand entre sa maison et celles des habitants du pays.

L'auteur cite encore d'autres exemples de modestie chez ce diplomate de renom mondial et grand homme d'Etat. Capo d'Istria était aussi fort modeste pour ce qui est de ses vêtements. Il portait un costume simple, n'ayant qu'un seul ornement, un foulard blanc et bleu, les couleurs nationales de l'Etat grec.

Son desintéressement quant à l'argent fut remarquable. Quand il alla en 1827 en Russie pour présenter au tzar sa demission du poste de ministre des affaires étrangères de Russie, le tzar, comme récompense pour les services rendus à l'Etat russe, proposa de lui accorder une retraite viagère annuelle de 60.000 francs. Cependant, pour garder son indépendance à travailler dans l'interêt de sa patrie, Capo d'Istria ne l'accepta pas. Il refusa pareillement la subvention de l'Etat grec, sachant que la somme de 10.000 thalers espagnols en or qu'on lui offrait pouvait être d'un grand secours pour le peuple grec. Lorsqu'à un moment donné les finances de l'Etat ne disposaient pas des sommes requises pour payer le blé nécessaire à la nourriture du peuple grec, Capo d'Istria n'hésita pas à hypothéquer une partie de la fortune immobilière qu'il avait à Corfou. Plus tard, quand Nauplia manquera de munitions, il hypothéquera ses autres propriétés à Lazaros Condouriotis, pour la somme de 10.000 thalers.

Les sommes dont il fit don a la Grèce pendant son gouvernement s'élèvent a 800 000 francs, c'est-à-dire toute sa fortune. Les subventions qu'il avait données avant pour l'entretien de boursiers dans les Universités européennes et pour l'assistance des orphelins de guerre, n'entrent pas dans cette somme. Une courte introduction, dans laquelle sont donnés quelques édifiants exemples qui font ressortir le désinteressement du grand homme d'Etat, précède la liste des objets laisses par Capo d'Istria (p. 71—80).

La liste commence par les decorations que lui avaient conférées presque tous les Etats europeens Viennent ensuite certains bijoux et objets en or garnis de pierres précieuses, des objets en argent, des vêtements, de la vaisselle, des meubles et des livres qui ne représentent qu'une partie de sa bibliothèque, la plupart au contenu juridique, militaire et historique, car la plus grande partie de sa bibliothèque avait été envoyee par lui, dans des caisses, à Corfou.

A. Cr.

[1] Il y avait aussi les restes de ses meubles de prix de Pétersbourg, car ayant appris que le peuple grec vivait dans la plus noire misère, il vendit, le 25 juin 1825, à Pétersbourg, tout ce qu'il avait de plus précieux et il envoya en Grèce la somme résultée (50.000 francs) de cette vente. Il écrivait, dans une lettre, qu'il donnait cette somme de tout son cœur et qu'il espérait que son exemple serait suivi par d'autres personnes.

VRANOUSSIS, ERA, L., Le mont des Kellia. Note sur un passage d'Anne Comnène (V. 5,3). Extrait des *Mélanges G. OSTROGORSKY*, t. II, Belgrade, 1964, p. 659—664.

Il y a trois ans, Era Vranoussis a expliqué dans un savant article un passage de *l'Alexiade* d'Anne Comnène, en prouvant que « Κομισκορτης » n'etait pas un nom propre, comme l'ont pensé tous les historiens et tous les byzantinologues, mais une fonction de l'appareil administratif de l'Empire byzantin : κόμις <τῆς> κόρτης

Cette fois-ci, dans l'article dont nous nous occupons, l'auteur explique un autre passage obscur de *l'Alexiade*. Anne Comnène, racontant l'expédition de son père à Larissa (1083) contre les Normands, dit : διελθὼν διὰ τοῦ βουνοῦ τῶν Κελλίων... (en traversant le mont des Kellia...) Comme il n'existe pas de nos jours dans la région de Thessalie une montagne du nom de « Kellia », l'auteur se propose de localiser et d'identifier cette montagne.

Il résulte du passage de l'*Alexiade* que la montagne dont il s'agit se trouve près de la ville de Larissa. L'auteur émet la supposition que le mont des Kellia ne peut être que l'une des trois montagnes : Olympe, Kissavos ou Pélion. En excluant l'Olympe et Kissavos, montagnes bien connues avec leurs noms anciens et nouveaux, l'auteur dirige toute son attention vers le mont Pélion. A la suite des recherches faites dans ce sens, Era Vranoussis, basée sur des documents, a prouvé que le « mont des Kellia » n'est autre que le mont Pélion. Cette montagne portait ce nom à l'époque d'Alexis Comnène à cause des cellules d'ermites dont elle était parsemée. Lorsque, plus tard, les ermites se sont groupés en monastères, le mont Pélion a perdu son nom de « des Kellia ». Le pape Innocent III, dans une lettre datée de 1209, ne parle plus du « mont des Kellia », mais de « monasterii Kelliae ».

Au Moyen Age, le mont Pélion se nommait ὄρος τῆς Ζαγορᾶς. L'article d'Era Vranoussis est le bienvenu. Les byzantinologues et les géographes n'auront plus aucune incertitude quant à l'expression τοῦ βουνοῦ τῶν Κελλίων, une dénomination ancienne et de courte durée du mont Pélion.

A. Cr.

COUMARIANOU, CATHERINE, Νέα στοιχεῖα γιὰ τὸν Κωνσταντῖνο Σταμάτη [De nouveaux éléments sur Constantin Stamati]. « Ἐρανιστής », Athènes, Ire année, 1er fasc., 1963, p. 13—22.

Constantin Stamati est un personnage qui a eu beaucoup de relations avec les pays roumains. Il a même été nommé consul de France à Bucarest, mais il n'a pu occuper ce poste, la Porte n'ayant pas donné son agrément sous prétexte qu'il était *raïa*.

Catherine Coumarianou, préparant une monographie sur Daniil Philippide, a compulsé les archives françaises qui s'y rapportaient, et, en même temps qu'elle étudiait les matériaux concernant Philippide, elle a recueilli des informations inédites sur Constantin Stamati, avec lequel le premier s'était lié d'amitié depuis leur jeunesse, lorsqu'ils faisaient des études dans la capitale française.

Les documents dont l'auteur extrait les informations se rapportant à Stamati couvrent la période allant de l'année 1801, lorsque celui-ci fut nommé consul à Civitavecchia (avril 1801), à l'année 1817.

L'auteur, après avoir indiqué le nom de ceux qui ont étudié jusqu'à présent la vie et l'activité de Stamati et les publications qui contiennent des informations sur lui, arrive à la conclusion que les étrangers ont été attirés par son activité plus que les Grecs. La chose est

explicable, car les matériaux abondants le concernant se trouvent dans les archives étrangères. Pour pouvoir écrire une monographie substantielle sur celui qui a été agent secret et consul français, il faut entreprendre des recherches sérieuses non seulement dans les archives françaises, mais aussi dans les archives allemandes, italiennes, turques, hongroises et polonaises, car Stamati s'était également occupé de problèmes intéressant la Pologne et la Hongrie. Il avait envoyé au gouvernement français deux mémoires fort intéressants concernant l'intensification de l'influence française, surtout en Pologne, et cela non seulement pour neutraliser l'influence russe, mais aussi pour provoquer des mouvements contre la Russie dans ces régions.

Il résulte des documents étudiés par l'auteur, que Stamati ne perdait pas l'occasion de rappeler à ses supérieurs de songer également à entreprendre quelque chose pour la libération de la Grèce. Dans un mémoire daté du 31 août 1801, il ajoutait. « Tous les Grecs font des vœux ardents pour la vie du général Bonaparte, ils le regardent comme un homme descendu du ciel pour les délivrer de la servitude » (p. 18).

Stamati était mécontent de son poste à Civitavecchia. Lorsque fut proclamée la République Heptanésienne, il demanda instamment à être nommé agent français à Corfou. Ses interventions n'ayant pas eu de résultat favorable, il restera toujours à Civitavecchia, mais à partir de 1806 le titre de « Consul de France » lui sera conféré. Durant cette période, il n'aura pas seulement des préoccupations politiques et commerciales, mais aussi des préoccupations littéraires. Il traduira le roman de Chateaubriand *Atala*, qui sera publié en 1805 à Venise sans indication du nom du traducteur mais Chateaubriand lui-même affirme que c'est Constantin Stamati qui est l'auteur de la traduction (p 19—20).

Etant à Civitavecchia, il fera des interventions reitérées en vue de son transfèrement dans un autre poste. Mais toutes ses tentatives se heurteront à l'intransigence de Talleyrand. Exaspéré, il abandonnera son poste et se rendra à Paris pour faire fléchir Talleyrand Il finira ainsi par perdre son poste de Civitavecchia. A la suite de ce malheureux événement, il demandera une petite indemnité pour les services rendus à la France en tant que vice-consul à Hambourg (1793), consul général à Bucarest (1796), poste qu'il n'a pu occuper ; membre d'une commission à Ancône durant deux ans et enfin consul à Civitavecchia durant 9 ans et 6 mois. Il n'obtiendra satisfaction qu'en 1815 lorsque Richelieu deviendra ministre des affaires étrangères de France. Ce dernier le nommera de nouveau à Civitavecchia, poste qu'il occupera jusqu'en décembre 1817, date de sa mort. Par une lettre du 23 février 1818, le général Dulong de Rosnay, qui épousera plus tard la veuve de Stamati, demandera au nom de celle-ci une pension pour l'entretien de sa famille. On ne sait pas si cette requête a reçu une réponse favorable, mais on sait que son fils recevra une bourse au Collège Royal de Dijon.

L'article de Catherine Coumarianou est très intéressant. Il contient une série d'informations inédites sur Constantin Stamati, lequel a eu une activité fructueuse aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue commercial, en servant fidèlement sa nouvelle patrie : la France révolutionnaire.

A. Cr.

MANUSAKAS, M. I. Ἀνέκδοτοι στίχοι καὶ νέος αὐτόγραφος κῶδιξ τοῦ Ἰωάννου Πλουσιαδηνοῦ (Vers inédits et codex autographe de Jean Plusiadinos), Tirage à part de Ἀθηνᾶ 68 (1965), p. 49—72.

M. I. Manusakas, professeur d'histoire à l'Université de Salonique, a écrit plusieurs essais sur la vie et l'activité du savant grec cretois Jean Plusiadinos, qui vécut au XVe siècle et fut collaborateur du cardinal Visarion.

L'étude que nous présentons envisage les quelques vers inconnus de Plusiadinos, écrits en grec populaire, qui se trouvent dans le manuscrit grec 214 de la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie. Le manuscrit, sous forme de miscellanées, a été catalogué par C Litzica, qui a mentionné que la science de Plusiadinos est exprimée en vers politiques.

Il y a quelques années, Manusakas a obtenu une photographie du texte de Plusiadinos qu'il vient de publier pour la première fois dans une revue d'Athènes. Le texte publié ne présente pas d'intérêt littéraire mais plutôt philologique. De pareils textes se trouvent aussi dans d'autres manuscrits du Mont Athos, mais le manuscrit ci-haut mentionné présente, d'après l'opinion de l'auteur de l'étude, deux avantages importants, à savoir qu'il appartient à un savant aussi connu qu'est Jean Plusiadinos, ensuite, qu'il est possible de lui attribuer une date assez précise : avant 1467. Le texte sera étudié, au point de vue comparatif, par l'helléniste suisse Bertrand Bouvier ; c'est pourquoi Manusakas se limite à quelques observations linguistiques.

Par la publication des vers de Plusiadinos, le professeur de Salonique met en circulation un texte grec du XVe siècle qui se trouve dans un codex bucarestois.

Manusakas étudie ensuite deux autres manuscrits de Plusiadinos, conservés à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan et à la Bibliotheque Nationale d'Athènes. Le premier contient des vers concernant le synode de Florence et le second, qui est un manuscrit autographe, des textes du livre d'heures. L'auteur a publié des fragments des deux manuscrits ainsi qu'un facsimilé du manuscrit d'Athènes.

N. Cr.

ZORAS, GUEORGUIOS, Ἰωάννου Ἀξαγιώλου Διήγησις συνοπτικὴ Καρόλου τοῦ Ε' (κατὰ τὸν Βατικανὸν ἑλληνικὸν κώδικα 1624 [Bref récit sur Charles Quint (d'après le code grec 1624 de la bibliothèque du Vatican)], Athènes, 1964, 244 p

L'ouvrage du professeur d'Athènes Zoras jette une nouvelle lumière sur l'importante chronique rimée écrite au XVIe siècle par Jean Axagiolos sur la vie et l'activité de Charles Quint. Dans sa communication présentée au Congrès d'études byzantines de 1935, Zoras avait montré l'importance historique du récit en vers conservé dans le code grec 1624 de la bibliothèque du Vatican. En 1954—1955, le savant grec a publié le texte du récit dans l'*Annuaire de la Faculté de Philosophie de l'Université d'Athènes*. Le présent ouvrage comprend, outre le texte de la chronique (p. 73—111), une série d'études critiques (p. 10—69), de nombreuses notes et explications historiques (p 115—218), un glossaire (p. 219—238) et une bibliographie sélective (p 239—240)

Jean Axagiolos, l'auteur de la chronique, appartenait à l'une des familles grecques établies en Italie dans la période de l'occupation de la Grèce par les Turcs. Devenant un admirateur de la politique expansionniste de Charles Quint, il a vu en celui-ci le libérateur du peuple grec ; il a participé à ses expéditions et a reçu le titre de « protocommis de Koronè », probablement en 1532, lorsque, par la défaite des Turcs, la ville grecque respective a été temporairement occupée par la flotte réunie — impériale, papale et maltaise. Axagiolos a vécu à Naples. En étudiant les particularités graphiques du texte original et la chronologie des événements relatés dans ce récit versifié, Zoras a établi que la rédaction du manuscrit a été achevée en novembre 1550 — décembre 1551.

Le récit a le caractère d'une narration, comprenant des relations apologétiques de la vie et des guerres de Charles Quint. C'est également une œuvre poétique, l'auteur se servant

de formes littéraires pour exprimer les aspirations à la liberté et à l'indépendance du peuple grec. L'auteur adresse à l'empereur des appels insistants, en lui demandant d'accorder au peuple grec son appui pour sa libération du joug des Turcs. Il souhaite à l'empereur d'étendre également sa domination sur l'ancien Empire byzantin, exprimant ainsi sa conception mystique de la mission du monarque universel, propre à beaucoup d'intellectuels de la période historique respective.

Après avoir étudié les sources du récit et la langue grecque employée par l'auteur, Zoras caractérise l'œuvre qu'il publie, en montrant que les relations d'Axagiolos, étayées de la connaissance directe des événements, constituent « une source historique de valeur » pour l'etude de ces événements (p. 65), tandis que l'invocation de la mission historique de Charles Quint pour la libération des Grecs du joug ottoman reflète les espérances d'un peuple subjugué. Les notes explicatives qui accompagnent le texte publié par Zoras témoignent de l'érudition historique et littéraire bien connue du professeur athénien. Mais l'exposition historique concernant le règne de Charles Quint passe sous silence la guerre des paysans en Allemagne (p. 11–12).

La publication de la chronique grecque de 1551–1552 facilitera aux chercheurs le réexamen d'evénements de l'histoire universelle de la première moitié du XVIe siècle. L'édition savante publiée par Zoras sera également utile aux historiens roumains qui étudient l'expansion des Turcs en Europe et les campagnes de Charles Quint contre ceux-ci. Après que l'empereur eut réuni sous son sceptre les vastes possessions espagnoles et les domaines impériaux et autrichiens, sa politique ne manqua pas d'influencer la politique des pays roumains. La publication de la chronique d'Axagiolos sera donc bienvenue pour nos chercheurs.

G. C.

'Αφιέρωμα εἰς τὸν Κωνσταντῖνον Σπυριδάκιν [Hommage à Constantin Spiridakis], Imprimerie Zavallis, Leukosia, Chypre, 1964, 238 p.

A partir de 1926, le savant grec Constantin Spiridakis développe une ample activité culturelle et scientifique en Chypre, surtout comme pédagogue et historien. La bibliographie de ses œuvres comprend 86 études et articles concernant en général l'histoire, la culture et les écoles de Chypre. Il a fondé en 1936 la « Société d'études chypriotes », qu'il dirige encore. Il est un des grands hommes de science de Chypre.

Le volume d'hommage dedié a ce savant à l'occasion de son 60e anniversaire comprend cinq articles se rapportant à son activité et à ses œuvres, sept articles d'histoire, sept de linguistique, cinq de médecine, deux de physique et un article de chimie, un d'architecture, un de pédagogie et un de philosophie. Le sens général des articles d'histoire est la mise en relief du caractère grec prédominant de la culture de Chypre, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Dans l'article *Salaminia* (p. 63–75), Vasos Karagheorguis examine les nouvelles découvertes archeologiques concernant l'ancienne ville chypriote Salamis. Les fouilles effectuées dans les années 1952–1962 révèlent qu'à partir du IXe siècle av. n.è , Salamis était devenue un établissement urbain important et que les siècles suivants ont vu se développer ici des formes originales de culture grecque. Les monuments d'architecture et de sculpture—reproduits dans les photocopies qui accompagnent l'article—reflètent les grands progrès accomplis par l'art grec aux VIIIe–Ve siècles av.n.è.

Dans l'article intitulé *Institutions et dignitaires à Chypre à l'époque hellénistique* (p.17–29), Friskos P. Vrahos réexamine les données épigraphiques et archéologiques ayant trait aux

attributions des stratèges et des rois à Chypre sous la domination des Ptolémées durant les trois derniers siècles av. n.è. et met en lumière le caractère hellénistique des services publics, militaires et civils dans la période historique respective

Des faits nouveaux sont révélés par Athanase Papagueorguiou dans l'article *Les premières incursions arabes et leurs suites* (p. 152—158) Entre les années 648 et 965, c'est-à-dire durant trois siècles, les Arabes et les Byzantins se sont battus pour la domination de cette île, laquelle a constitué déjà dans l'antiquité une importante base stratégique aussi bien pour les conquérants asiatiques désireux d'étendre leur pouvoir en Europe, que pour les Européens désireux de dominer l'Asie.

Chrysanthe Kyprianos étudie *l'Objectivité de Leontios Mahairas* (p. 120—122), en s'efforçant de faire ressortir de sa chronique—concernant la domination des croises a Chypre—des aspects de son impartialité historique. Mais il résulte des fragments mêmes cites par l'auteur que ce chroniqueur a approuvé les conquêtes des « Latins » en Orient.

Kostas P. Kyrris étudie *La Diplomatie européenne et les chefs chypriotes depuis la révolution de 1821 jusqu'en 1847* (p. 123—133), en mettant surtout en lumière les intrigues de l'Eglise catholique contre le projet d'union de Chypre avec la Grèce Etudiant *L'influence de l'Eglise orthodoxe de Chypre sur l'enseignement* (p. 182—187), Panaitos K Persianis relève le rôle de l'éducation religieuse dans les écoles chypriotes dans la periode de la domination anglaise (1878—1959).

Dans son étude sur *La théorie d'Arnold Toynbee sur la genèse des civilisations* (p. 159—170), Théodore Papadopoulos met en évidence les aspects sociologiques de la pensée du grand historien anglais. L article présente un caractère informatif et resume la théorie de Toynbee.

Nous mentionnerons parmi les articles de linguistique l'étude signée par Andrei Kollitzis concernant la *Formation des noms propres des Chypriotes* (p. 89—92), l'article de K. Mihailidis sur le *Sens du logos dans l'œuvre d'Héraclite* (p. 134—143), ainsi que l'article de Menelaos Christodoulos, *Observations sur la langue grecque de Chypre* (p 222 231)



Par ces articles et par ceux qui se rapportent aux sciences appliquées, le volume d'hommages dédié à Constantin Spiridakis reflete l'activité variée des savants chypriotes et leur contribution au progrès général des recherches scientifiques.

G. C.

AVRAMOVSKI, ŽIVKO, *Uticaj jugoslovensko-bulgarskog pakta od 24 januara 1937 godine na odnose izmedju članica Balkanskog sporazuma* (L'influence du pacte yougoslavo-bulgare du 24 janvier 1937 sur les relations des Etats membres de l'Entente balkanique). Extrait de « Jugoslovenski istorijski časopis », n° 2/1965, 20 p.

Conséquent à ses préoccupations concernant l'histoire contemporaine des Balkans, Z Avramovski vient éclaircir un moment d'histoire politique, lié à la première brèche produite au sein de l'Entente balkanique par la conclusion au mois de janvier 1937 du pacte d'« éternelle amitié » entre la Yougoslavie et la Bulgarie. Le rapprochement avec la Bulgarie fait partie intégrante de la politique du gouvernement yougoslave conduit par M. Stojadinović et orienté vers les forces fascistes, dans le but de combattre l'intensification du mouvement révolutionnaire en Yougoslavie et l'influence politique et idéologique de l'Union Soviétique.

Obligée par l'Entente balkanique de 1934 de ne pas conclure de traité avec un autre Etat balkanique demeuré en dehors de l'Entente, la Yougoslavie ne pouvait se rapprocher de

la Bulgarie qu'avec le consentement de ses autres partenaires de l'Entente. C'est pourquoi les efforts du gouvernement Stojadinović se sont dirigés vers l'obtention du consentement de la Turquie, de la Roumanie et de la Grèce.

L'attitude de ces pays vis-à-vis du pacte yougoslavo-bulgare a été en principe négative, quoique la fermeté de cette position ait varié d'un pays à l'autre, pour différentes raisons d'ordre intérieur et extérieur.

L'Entente balkanique avait été conclue dans le but particulier de garantir l'inviolabilité des frontières des Etats signataires. C'est pourquoi la Bulgarie qui désirait la révision des frontières, surtout avec la Grèce, n'avait pas adhéré à ce pacte. Les buts du pacte yougoslavo-bulgare étaient diamétralement opposés à l'Entente balkanique, vu qu'il impliquait l'admission de la part du gouvernement yougoslave des revendications territoriales de la Bulgarie. M. Stojadinović affirmait cependant que les intérêts de l'Entente balkanique n'étaient pas atteints par le pacte yougoslavo-bulgare, qu'ils avaient, au contraire, la priorité dans la politique yougoslave et que l'éventuelle conclusion d'autres pactes bilatéraux avec la Bulgarie pouvait, soi-disant, attirer cette dernière dans l'Entente balkanique.

Quoique la Turquie considérât qu'un éventuel accès de la Bulgarie à la mer Egée était contraire à ses intérêts, elle fut la premiere à y acquiescer. Cette décision était dictée par le fait que la Turquie avait également conclu en 1929 un pacte avec la Bulgarie et qu'elle espérait s'assurer de cette manière l'appui du gouvernement yougoslave dans la question du sandjak d'Alexandreta qui était justement à l'ordre du jour.

Le gouvernement roumain hesita longuement, en pensant surtout à sa position au sein de la Petite-Entente. Après la chute de N. Titulescu, le gouvernement roumain adopta, en ce qui concernait la Petite-Entente, une politique de solidarisation avec le point de vue yougoslave, qui conduisait à un eloignement de la Tchécoslovaquie. Acceptant finalement les motivations du gouvernement Stojadinović ainsi que celle du ministre de l'extérieur de la Turquie, le gouvernement roumain donna son consentement.

La Grèce manifesta les plus grandes réserves vis-à-vis du pacte yougoslavo-bulgare, le considérant comme un bloc sud-slave qui poursuivait des buts préjudiciables à la Grèce. En effet, dans les négociations secrètes bulgaro-yougoslaves on avait pose le problème de l'accès de la Bulgarie à Dedeagatch et de la Yougoslavie à Salonique Mais le gouvernement grec ignorait ces pourparlers et, acceptant en principe l'idée de la conclusion d'un pacte gréco-bulgare, y donna son consentement. Ce fait suscita une forte réaction de la part de l'opposition grecque.

La signature du pacte yougoslavo-bulgare ébranla la confiance dans l'efficacité de l'Entente balkanique et augmenta la crainte des Etats signataires vis-à-vis des prétentions de la Bulgarie. La conséquence en fut la conclusion, au 27 avril 1938, du traité gréco-turc représentant un pendant à la « solidarité slave » bulgaro-yougoslave, dans le but de garantir la sécurité des frontières en dehors de l'Entente balkanique.

S. I

MIHAILOV, STAMEN, *Ктиторският портрет в Кремниковската манастирска църква в светлината на българо—румънските културни връзки през XV в* [Le portrait du fondateur de l'église monastique de Cremnicovo à la lumière des relations culturelles bulgaro-roumaines du XVe siècle], « Археология », Sofia, II, 1960, 3, p. 23—29.

Dans cet article, bien documenté, le chercheur bulgare résoud le problème trouble du fondateur et de l'inscription de l'église du monastère de Cremnicovo, près de Sofia. Cette question a été reprise, ces trois dernières décennies, par A. Protici, A. Grabar, N. Iorga,

I. Sandrov et V. Vătăşianu (ce dernier dans *Histoire de l'art féodal dans les Pays Roumains*, I, Bucarest, 1959). On a considéré en général que les portraits de Théodore Tiron et de Théodore Stratilat se trouvant dans l'église du monastère de Cremnicovo reproduisent le portrait de Radu Negru de l'église de Curtea de Argeş. On a également supposé que l'inscription de Cremnicovo concerne ce même prince valaque, en le considérant comme fondateur de l'église. Ceci a eté le point de départ pour une thèse sur l'influence valaque que la peinture religieuse bulgare aura subie à la fin du XVe siècle, ainsi que sur l'influence politique de Radu au sud du Danube.

Les arguments présentés par S. Mihailov dans cet ouvrage contre cette théorie démontrent que la situation est tout autre.

Il s'agit tout d'abord d'une lecture erronnée des deux inscriptions se trouvant au-dessus du portrait du fondateur de l'église monastique de Cremnicovo. Ces inscriptions doivent être lues comme il suit :

1. Прѣстависе раба Бжна Драгана дьщи Радвоева мсца авгѕ. 2. Прѣстависе рабь Бжи Тодѡ сни Радвоевь ва лѣто З а мсца авгѕ.

Les mots Радвоева et Радвоевь ont été à tort interprétes comme Radu voev(oda). Une telle lecture ne résiste pas à une critique paléographique et grammaticale et doit céder la place à la forme adjectivale Радивоева et Радивоевь qui correspond à une analyse logique, grammaticale et paléographique. Le fait que cette lecture est correcte est également confirmée par une inscription contemporaine, se trouvant sur le chandelier de pierre de l'église paroissiale de Cremnicovo, et qui se presente de la manière suivante . сел[о] Кре [мниковц]и сы[н] свещникъ сътворꙗ настоiанi[е]мь попа Кончь и прiложи се оу цркв стаа петка рꙋкою Вꙋчовꙋ с[н]нь радiвоевь...

Il s'agit donc, dans les trois incriptions, d'un certain Radivoi — probablement un potentat local — et non pas de Radu Voïvode. Il est d'autant moins probable qu'il soit question du prince valaque, que l'on sait qu'aucun des sept enfants de ce dernier n'a porté les noms de Todor, Dragana et Vucio qui figurent dans les trois inscriptions. A part cela, on doit tenir compte du fait que la dernière inscription est datée 1502, quand Radu Negru était déja mort.

La ressemblance des portraits de Curtea de Argeş et de Cremnicovo — considérée dans le passe comme une conséquence du fait que le dernier était une copie du premier — est expliquée par S. Mihailov par l'influence et la source commune venue du Sud, thèse argumentée par l'auteur d'une maniere acceptable. En essence, l'article rétablit une vérité historique.

S. I.

NAVRÁTIL, JAN, *Úloha obchodních vztahu mezi rakousko-uherským imperialismem a Serbskem v letech 1901—1914.* (Le rôle des relations commerciales entre l'impérialisme austro-hongrois et la Serbie en 1901—1914). « Acta Universitatis Palackianae Olomucensis », Facultas philosophica, 32, Historica VIII, Prague 1964, 67 p.

Jan Navrátil nous offre une étude bien documentée sur l'évolution des rapports commerciaux entre la Serbie et la monarchie des Habsbourg à partir du début du siècle precedent jusqu'au déclenchement de la première guerre mondiale. L'auteur, qui se sert d'une riche bibliographie allemande, russe, tchèque et serbo-croate ainsi que de toute une série d'informations statistiques publiées et de quelques données inédites, illustre ses thèses par de nombreux faits concrets et concluants.

Les rapports commerciaux entre les deux pays ainsi que la situation économique en général expliquent l'évolution politique à implications plus vastes au sud-est de l'Europe.

Deux facteurs décisifs déterminent la nature des relations réciproques entre la Serbie et l'Autriche-Hongrie. Le premier c'est la tendance de cette dernière à maintenir la Serbie hors de son influence économique et politique, en tant que pays fournisseur de matières premières maintenu en posture de satellite ou même de pays annexe ; le second, c'est la tendance de la bourgeoisie serbe à réaliser son émancipation politique vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie, à créer une Serbie unie et a libérer les Slaves du sud de son hégémonie.

La monarchie des Habsbourg espérait remporter des succès extérieurs dans les Balkans, par désir de résoudre des difficultes intérieures provoquees par les contradictions aigues qui existaient entre les peuples de sa componence, développés d'une manière inégale. Sur le chemin de son expansion se trouvait la Serbie.

C'est le cadre dans lequel évoluent les relations entre les deux pays et surtout leurs rapports commerciaux dont le développement est divisé par l'auteur en quatre étapes :

La première, entre 1901 et février 1906, se caractérise au début par l'assujettissement économique de la Serbie à la monarchie, provoqué, entre autres, par la Convention de 1893. Les données statistiques mettent en évidence un accroissement considérable des importations et, surtout, des exportations de la Serbie en Autriche-Hongrie. Un changement intervient en 1903 comme suite du coup d'Etat par lequel la bourgeoisie serbe éloigne la dynastie Obrenović du pouvoir et instaure son programme de démocratisation et de libération La conséquence en est l'accentuation de la tendance d'émancipation économique et politique vis-à-vis de la monarchie.

Le principal élément de la seconde étape, comprise entre mars 1904 et janvier 1911, c'est la guerre douanière entreprise par les deux pays. La bourgeoisie serbe s'oppose à l'immixtion de l'Autriche-Hongrie dans les affaires serbes et l'influence de la première baisse d'une manière considerable. La guerre douanière détermine la Serbie à entrer en relations commerciales avec la Turquie, la Bulgarie, l'Italie, la France et d'autres pays, dont la Roumanie. A son tour, l'Autriche-Hongrie essaye de compenser l'arrêt de son commerce avec la Serbie, en intensifiant ses relations avec la Roumanie, but dans lequel elle conclut avec cette dernière la Convention de 1908 (Informations sur l'exportation du bétail de Roumanie en Autriche-Hongrie aux p. 30—31).

La guerre douanière provoque des pertes aux deux pays. En échange, elle contribue à l'extension du commerce de la Serbie avec d'autres pays et stimule le développement des forces capitalistes dans ce pays. D'unique partenaire commercial de la Serbie qu'elle était jusqu'à cette date, l'Autriche-Hongrie devient l'un de ses partenaires et ne réussit plus à exercer son influence sur la politique de la Serbie. Le maintien de l'importation de céréales serbes par l'Autriche-Hongrie pendant la guerre douanière est un indice de l'arrieration de son agriculture

Les relations des deux pays sont à présent influencées par l'annexion de la Bosnie et de la Herzégovine

La troisième étape (janvier 1911—octobre 1912) se caractérise par une normalisation des échanges commerciaux et des relations politiques. La Serbie s'occupe à présent de ses préparatifs de guerre contre la Turquie, cependant que l'Autriche-Hongrie est engagée dans des problèmes de politique internationale.

La dernière étape (octobre 1912 — début de la première guerre mondiale) a, du point de vue des relations commerciales, le même caractère manifesté par l'Autriche-Hongrie au cours des guerres balkaniques, à savoir l'arrêt du developpement national de la Serbie et la domination de celle-ci.

De cet exposé, basé sur de nombreuses informations concrètes, se dégage la conclusion qu'il existe une étroite interdépendance entre l'évolution des relations commerciales et la totalité des rapports des deux pays. Leur situation intérieure influence le développement du commerce, étant à son tour influencée par cet élément, Au début du XXe siècle, l'Autriche-Hongrie représente une organisation d'Etat périmée, entrée dans l'étape d'impérialisme à puissants vestiges féodaux, l'un des plus faibles anneaux de la chaîne impérialiste. En même temps, la Serbie

se présente comme un Etat arriéré, a faibles forces de production agricole et industrielle, fournisseur de matières premieres. Lors du développement des forces de production capitalistes, qui s'accentue après 1903, la bourgeoisie serbe s'affermit et occupe des positions politiques d'où elle résussit à s'emanciper de l'influence de son hostile voisine du nord.

S I.

KALEŠI, HASAN *Veliki vezir Kodža Sinan-paša, njegove zadužbine i njegova vakufnama* (Legrand vizir Sinan-Pacha, ses fondations et sa *vakufnama*). Extrait de « Gjurmime Albanologjike » (Recherches d'Albanologic), N° 2, Pristina, 1965, p. 105—143.

Le problème fort controversé et jusqu'à présent encore confus de la personnalité de Sinan-Pacha et du véritable fondateur des deux *djamis* de l'ancienne Serbie connues sous ce nom, est résolu par cette contribution de Hasan Kaleši de Priština. Il y a eu deux dignitaires ottomans portant le nom de Sinan-Pacha, tous deux originaires de la région de Ljuma en Albanie. Le premier c'est Sofi Sinan-Pacha de Vila, d'abord beylerbey de Buda (1594), ensuite beylerbey de Bosnie, caimacam du grand vizir (1604) et vali de Damas, enterré à Calipoli. C'est lui qui a construit la fameuse *djami* qui porte son nom, de la ville de Prizren.

Le second c'est Kodža Sinan-Pacha, de Topojani, sandžakbey de Kastamuni, Gaza, Tripolis, Erzerum et Halep, vali de Damas et grand vizir (1580 et 1589). Il a mené la campagne contre la Hongrie en 1594, ensuite celle contre la Valachie. C'est lui qui a construit la *djami* du defilé de Kačanik qui porte son nom Il a d'autres fondations en Macédoine, à Salonique, en Yémen, en Egypte. C'est de lui que parle N. Iorga dans ses écrits et ses opinions sont à présent rectifiees par l'auteur de l'article.

Parmi les sources et les informations utilisées, l'auteur se sert d'une copie légalisée de la *vakufnama* de Kodža Sinan-Pacha dont le texte est publié en arabe et traduit en serbo-croate.

S I.

M, BATCHVAROV, *Мирогледът на др. Петър Берон* (La conception philosophique du docteur Peter Beron), « Държавно Издателство », Varna, 1961, 206 p.

Le savant de l'époque de la renaissance bulgare, P. Beron, est l'une des remarquables figures originaires des Balkans. Grâce au rôle qu'il a joué, son nom dépassa les frontières de sa patrie natale, la Bulgarie, ainsi que celles de sa patrie adoptive, la Roumanie.

La vie même du docteur P. Beron suit, généralement, la voie parcourue par beaucoup de pionniers de la renaissance nationale des peuples balcaniques, qui, au prix des pérégrinations en d'autres pays, ont pu servir, d'une manière ou de l'autre, la cause de leur peuple. La vie des personnages semblables, tantôt pleine de luttes, tantôt caractérisée par une activité culturelle de pionnier, étudiée comparativement, présente souvent un surprenant parallélisme. L'un des aspects de ce parallélisme c'est que beaucoup de ces hommes remarquables ont vécu et ont déployé leur activité et forgé leurs idéaux dans les Principautés Danubiennes, devenues plus tard un seul Etat — la Roumanie.

C'est le cas du docteur P Beron, démocrate, adepte de la philosophie des lumières, et patriote bulgare, médecin roumain, instruit à l'école grecque, penseur et savant de réputation européenne.

Né autour de 1799 à Kotel, ville qui a donné au peuple bulgare aussi, d'autres figures illustres, P. Beron apprend d'abord dans sa ville natale, outre la langue néo-bulgare, le grec ; il vit à partir de 1815 à Varna et à partir de 1817 à Bucarest, où (entre 1819—1821) il fréquente les cours de Constantin Vardalah. Impliqué dans la révolte des Grecs en 1821 et compromis à cause de cette action, il se réfugie, après la répression de la résurrection, à Brașov, en Transylvanie. A l'aide d'un grand commerçant originaire de Sliven, P. Beron y fait paraître le premier abecédaire bulgare suivant des principes pédagogiques modernes.

En 1825, P. Beron part pour Heidelberg où il commence à étudier la philosophie qu'il abandonne, en se faisant inscrire à la faculté de médecine de Munich, qu'il termine en 1831.

De retour en Valachie, il pratique la médecine d'abord à Bucarest puis à Craiova, où il allait établir une sorte de domicile permanent. Désirant être plus utile à son peuple, P. Beron renonce à la profession de médecin et s'occupe du commerce et de l'exploitation des domaines achetés. Avec les grands revenus qu'il réalise, il aide beaucoup d'écoles et de bibliothèques de Bulgarie.

Après 1840, P. Beron part pour l'Occident, s'arrête dans quelques grandes villes (Berlin, Londres, etc.) et s'établit à Paris où il déploie une prodigieuse activité scientifique, reflétée en quelques remarquables ouvrages, surtout dans son ouvrage encyclopédique *Epistaimes*, publié en 7 volumes. C'est cet ouvrage qui lui a valu une grande réputation parmi les savants.

De retour en Roumanie, le docteur P. Beron vit à Craiova où il finit tragiquement sa vie le 21 mars 1871.

De l'acquisition de la vaste culture qu'il a possédée et de ce qu'il a réalisé pour soi-même, pour la science et pour le peuple bulgare, P. Beron est, assurément, redevable non seulement à l'école grecque de Bucarest, mais, en général, aussi à ce qu'il a vécu en Roumanie. Toutefois il n'a pas eu des relations seulement avec les représentants de la culture roumaine, avec les Bulgares remarquables de Roumanie et avec les savants des pays occidentaux, mais aussi avec certains cercles scientifiques balkaniques.

La vaste œuvre de P. Beron, son système philosophique, sa pensée n'ont pas été analysés jusqu'à présent dans leur ensemble, mais seulement sporadiquement et sous certains aspects limités. L'étude de M. Batchvarov, consacrée à la conception philosophique dégagée de tous les ouvrages de P. Beron, représente la plus importante tentative de ce genre. Ayant apprécié les conceptions de l'illuministe démocrate, P. Beron, M. Batchvarov analyse en partant des points de vue du matérialisme dialectique et historique les thèses de P. Beron concernant la philosophie, le macrocosme et le microcosme, ainsi que l'apparition et le développement de la société, et relève sa contribution positive à la formation de la pensée de son temps, ainsi que les défauts de ses conceptions. L'œuvre de P. Beron contient beaucoup de contradictions dont les racines sont méthodiquement dévoilées et expliquées par l'auteur de l'etude. Mais indépendamment des éléments idéalistes de l'œuvre de P. Beron — une conséquence du caractère encore limité des acquisitions scientifiques de son temps — c'est le réalisme qui y prédomine, un point de vue rapproché du matérialisme.

S. I.

EREN, HASAN, *Kıbrıs'ta Turkler ve Turk Dılı* (Les Turcs de Chypre et la langue turque) dans « X. Turck Dıl Kurultayında Okunan Bılımsel Bıldırıler 1963 », Ankara, 1964, p. 37—50.

L'auteur publie les résultats d'une série de recherches dialectologiques effectuées par lui en 1959. Il commence par exposer l'histoire des établissements turcs au Chypre après le mois d'août 1571, date de la conquête de l'île par les Turcs. Ö. L. Barkan a fait déjà remarquer, dans une étude parue en 1950, que la déportation était un moyen de colonisation dans l'Empire

ottoman. L'auteur a trouvé un document de l'année 1572, donc une année après la conquête, qui prouve que cette méthode a été appliquée en Chypre aussi. D'autres documents plus tardifs nous donnent la possibilité de connaître les régions d'où provenaient les Turcs déportés dans cette île. Une première couche d'immigrés est constituée par des Turcs originaires de Konya, une seconde couche est formée par des Turcs de la région Içel, Antalya et Alanya.

Sans doute, à d'autres époques des populations d'autres régions ont suivià ces premières couches, mais jusqu'à présent nous n'avons pas de données historiques. L'auteur essaye de suppléer au manque de ces données par des recherches linguistiques. A cet effet, il étudie environ soixante-dix termes du lexique des parlers populaires de Chypre, dont il trouve des correspondants dans différentes régions de la Turquie. Parmi les termes cités par l'auteur, il y en a certains d'origine grecque, mais il ne peut pas établir d'une façon certaine si ces mots sont des emprunts faits aux parlers grecs de Chypre ou bien au grec d'Anatolie.

I.M.

HAZAI, G., *Rumeli Ağizlari Tarihinin iki Kaynaği Üzerine* (Deux sources de l'histoire des parlers de Roumélie) dans « Turk Dili Araştirmaları Yillıgı Belleten 1963 », Ankara, 1964, p. 117—120, 8 fac-similés.

L'auteur a déjà eu l'occasion de faire des recherches linguistiques sur les textes turcs écrits en caractères cyrilliques et de montrer leur importance pour l'histoire de la phonétique du turc. Si dans les etudes antérieures l'auteur avait étudié des textes trouvés en Bulgarie, cette fois il s'agit de deux manuels de conversation : l'un en quatre langues (turque, grecque, serbo-macédonienne et albanaise) paru à Belgrade en 1873 et l'autre en trois langues, paru aussi à Belgrade en 1875. L'auteur des deux ouvrages est D. M. Poulevski. En étudiant ces manuels de conversation, G Hazai constate que l'auteur de ces manuels ne connaissait pas suffisamment la langue turque littéraire, mais ces textes peuvent présenter de l'intérêt pour les recherches de phonétique historique et de dialectologie du turc. L'auteur donne comme exemple des fragments de ces manuels en fac-similé et en translitération latine.

I.M.

KALEŠI, HASAN, *Arnavut Edebiyatında Turk Etkileri* (Les influences turques sur la littérature albanaise) dans « X. Turk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bıldırıler 1963 », Ankara, 1964, p 61 74.

L'auteur analyse l'influence exercée par la littérature turque sur la littérature albanaise écrite en caractères arabes et aussi sur la littérature populaire. Il insiste, en ce qui concerne le premier aspect, sur la littérature des Albanais musulmans d'Albanie et d'autres régions comme celles de Kosovo-Metohya et de la Macédoine. Dans toutes ces régions a fleuri la littérature nommée « Alhamiado » où l'on peut distinguer une littérature laique et une littérature religieuse La littérature « Alhamiado » a subi, comme il était naturel, une forte influence turque et persane. Les quelques exemples donnés par l'auteur prouvent cette assertion d'une façon évidente même pour ceux qui ignorent la langue albanaise.

Les recherches concernant l'influence turque sur le folklore albanais ont aussi une grande importance. L'auteur étudie quelques ballades populaires albanaises dont certaines ont comme thème principal la bataille de Kosovo Le sultan Mourad s'y trouve glorifié tandis que le cycle épique de Skanderbeg exalte les luttes menées contre les Turcs. Beaucoup de poèmes épiques populaires chantent les luttes que les guerriers albanais ont eu à soutenir dans les armées ottomanes et parlent parfois de leurs souffrances Les faits et les gestes de Bouchatli et d'Ali Pacha Te-

pedeleni, de même que la lutte des Albanais contre certaines mesures décrétées à l'époque du Tanzimat, constituent les thèmes historiques d'autres poèmes épiques populaires. L'étude comprend aussi des exemples tires de la lyrique populaire albanaise où l'on peut remarquer la forte influence de la lyrique populaire turque. En ce qui concerne la prose, l'auteur consigne l'ample diffusion des facéties de Nasreddin Hodja que les Albanais considerent comme un des leurs. Puis il cite des exemples de proverbes albanais empruntés au turc. L'etude finit par quelques considerations au sujet de l'influence de la littérature savante turque sur la littérature albanaise.

I. M.

RAJKOVIĆ, LJUBINKA, *Les traductions turques chez les Yougoslaves*, dans « X. Turk Dil Kurultayında Okunan Bilimsel Bildiriler 1963 », Ankara, 1964, p. 99–104.

On ne peut parler de traductions du turc en Yougoslavie qu'après le Hattichérif de 1830 qui autorisait la creation d'imprimeries et de publications, et qui a rendu possible la parution des premiers journaux et revues en caractères cyrilliques et latins. L'auteur signale le titre de quelques revues parues à la fin du XIXe siècle en Bosnie et Herzégovine, qui publiaient aussi des traductions de la littérature turque. Ce sont : « Bosanska Vila » (paraissant à Sarajevo de 1885 a 1914), « Nada » (Sarajevo, 1895–1903), « Behar » (Sarajevo, 1900), « Novi Behar » (Sarajevo, 1927–1945), « Gajret » (Sarajevo, 1907–1914 ; 1921–1941), « Biser » (Mostar, 1912–1914), « Glasnik islamske vjerske zajednice » (paraissant à Belgrade et à Sarajevo de 1933 à 1945). On cite ensuite les noms des écrivains et des traducteurs suivants Savfet-bey Bašagić, redacteur en chef de Behar, Musa Ćazim Ćatic, Fehim Spaho, Edhem Mulabdić, dont la culture est aussi orientale qu'occidentale. Une des meilleures traductions est celle du roman *Cezmi* de Namik Kemal, traduction faite par Alexa Popović et parue dans une revue non musulmane, « Bosanska Vila ».

En dehors de ces traductions, l'Académie serbe de Belgrade a entrepris la publication de certaines œuvres turques ayant trait à l'histoire et à la littérature nationale serbe, par exemple les fragments du *Livre des Voyages* d'Evliya Čelebi concernant la Yougoslavie, les contes populaires de Nasreddin Hodja, etc.

La littérature turque dite « de divan » offre des difficultés pour le traducteur, qui doit non seulement connaître le turc mais aussi la religion islamique, le suffisme, la tradition et le système métrique très difficile de la poésie turque. Toutefois, Fehim Bajraktarević a réalisé en 1955 une traduction remarquable de l'œuvre du poète Mesihi, où il a reussi à imiter les particularités du mètre de l'original turc.

La poesie turque est représentée dans *l'Anthologie de la lyrique mondiale* (Zagreb, 1956) par la traduction des œuvres de sept poètes turcs (Yunus Emre, Ziya Gokalp, Yaşar Nabi, Yahya Kemal, Nazim Hikmet, Djevdet Kudret, Bakı Suha Edıboğlu). Dans la suite, l'auteur publie une bibliographie des traductions les plus importantes de la littérature turque en langue serbo-croate, parues dans les revues ci-haut citees, dans d'autres publications ou encore dans des livres.

I.M.

PRINTED IN ROMANIA

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IV, *1—2*, 1—318, BUCAREST, 1966

I. P. „Informația" — c. 3609

43456

LEI 60.—